

ESSAI
D'UNE
HISTOIRE PRAGMATIQUE DE LA MÉDECINE,

Par KURT SPRENGEL,

TRADUIT, SUR LA DEUXIÈME ÉDITION,

Par CHARLES-FRÉDÉRIC GEIGER,

MÉDECIN ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

TOME PREMIER.





A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M. DCCC. IX.

EXPLICATION

DU FRONTISPICE.

La figure principale représente un Cabire ou Curète avec un bonnet d'artiste sur la tête et un maillet à la main. Cette figure en bronze fut trouvée, en 1740, dans une fouille faite près de Resina, et on en fit le dessin original, qui est dans le sixième volume des *Antichita di Ercolano, tav. XXIII.*

An-dessous de cette figure est un bas-relief qui représente les supercheries et les pratiques superstitieuses exercées avec les serpens; pratiques qui faisaient la plus essentielle partie de la médecine, et que l'on attribuait aux Cabires ou Curètes. Ce bas-relief vient aussi des Antiquités d'Herculanum *(Tom. IV. tav. XIII.)*

On trouvera, *page 75* et dans plusieurs autres endroits de ce volume, des détails plus étendus; ainsi on se dispensera d'en parler plus longuement ici. On se contentera seulement de dire que les serpens figurés sur le bas-relief, sont ceux de l'espèce que l'on regardait comme sacrés, connus sous le nom de *serpens cornus* [Coluber cerastes]. Elle se distingue par un tubercule charnu et jaunâtre qu'elle a sur la tête, et que l'on a faussement regardé comme une corne.

Ces animaux s'élancent sur des œufs qui sont placés sur l'autel, et serpentent dans l'herbe, pour indiquer jusqu'à quel point ils sont apprivoisés (1).

(1) *Sil. italic.* lib. VIII, v. 500.

Æetæ prolem Anguitiam mala gramina primum monstravisse ferunt, tactuque domare venena.

Cette gravure suffit pour faire connaître par qoels personnages et de qnelle manière la médecioe était pratiquée daos les temps anciens. On peut voir d'ailleurs le Dictionnaire mythologique do savaot Noël, aux articles *Cabires*, *Curètes* et *Serpens*.

NOTE
DU TRADUCTEUR.

La traduction de l'*Essai d'une histoire pragmatique de la Médecine*, par le docteur Sprengel, était une tâche très-pénible à remplir, et que je n'ai entreprise que parce que j'ai cru que la littérature française me saurait quelque gré si je réussissais à la faire jouir d'un des morceaux les plus riches et les plus intéressans de la littérature allemande. Ma qualité d'étranger ne me laisse pas douter que mon travail est loin d'être parfait; j'ai souvent rencontré des passages qu'il m'a été très-difficile de bien rendre dans une langue avec laquelle je suis encore peu familier; mais au moins je puis assurer que je n'ai rien négligé pour donner à ma traduction toute l'exactitude possible. L'élégance du style est sans doute bien précieuse dans toute espèce de production littéraire; mais il m'a semblé qu'elle

n'était pas indispensable dans un ouvrage du genre de celui-ci, dont la plus grande partie ne consiste que dans l'exposition de faits historiques, de systèmes philosophiques et de doctrines médicales. J'avoue même que cette idée m'a enhardi à tenter une pareille entreprise ; car je conviens qu'il m'eût été impossible de satisfaire sur ce point le goût d'une nation très-éclairée et très-recherchée dans le choix de ses expressions. J'ai donc cru pouvoir me borner à rendre, le plus littéralement possible, des idées souvent exprimées dans l'original d'une manière très-succincte, et très-difficiles à faire passer dans une langue dont le génie est tout-à-fait différent ; et j'ai mis tous mes soins à tâcher d'être intelligible. Si le public juge mes efforts avec indulgence, et si mon zèle a rempli les intentions bienfaisantes du Gouvernement, je me trouverai d'autant plus heureux que j'aurai pu être utile à plusieurs savans recommandables qui paraissaient desirer cet ouvrage.

TABLE

Des Sections et Chapitres contenus dans ce Volume.

SECTION III.

SECTION IV.

AVANT-PROPOS

Pour la deuxième Édition de l'original.

L'ACCUEIL distingué qui honora cet ouvrage lors de sa publication, engagea l'auteur, par un sentiment, ou plutôt par un devoir de reconnaissance, à revoir et à corriger son premier travail : mais il y fut encore plus particulièrement porté par son penchant irrésistible pour l'histoire des sciences, qui lui procura toujours les plus douces jouissances, et à laquelle il a consacré une grande partie de sa vie : aussi la regarde-t-il comme le guide le plus sûr dans le labyrinthe des dogmes humains.

Le but principal que l'auteur s'est proposé, en publiant cette seconde édition, a été de rendre l'histoire plus *pragmatique*. Une étude approfondie, une lecture suivie des principaux ouvrages, et un enseignement public de la science pendant plusieurs années, l'ont mis à même de tirer plus souvent des résultats généraux, et de citer

des passages pragmatiques. Avant même d'avoir entrepris son ouvrage, l'admission d'un seul principe dans l'histoire des connaissances humaines, lui a toujours paru téméraire ; ou bien, si l'on voulait s'en tenir à un seul principe, ce ne pourrait être que le suivant :

La médecine perd si elle ne se laisse guider que par les différens systèmes de philosophie scolastique ; elle gagne en se livrant à l'étude de l'expérience.

Cette vérité se fait entendre à tout le monde depuis plusieurs siècles, excepté aux iatrosophes, qui ont toujours regardé la philosophie la plus nouvelle comme la meilleure.

On reconnaîtra facilement dans cette nouvelle édition les pénibles efforts de l'auteur pour rectifier les faits qu'il a puisés dans un si grand nombre de sources. Pour parvenir à ce but, il s'est imposé la loi de relire entièrement chaque citation de la première édition, ce qui lui a procuré un double avantage, c'est-à-dire, que non-seulement plusieurs choses lui ont paru sous un autre jour, mais encore il a découvert un grand nombre de faits qu'il n'avait pas d'abord aperçus.

Encouragé par quelques savans antiquaires, l'auteur a fait une étude particulière des monumens de l'art, ce qui lui a donné une plus ample connaissance de l'antiquité, comme on pourra s'en convaincre par la lecture de cette seconde édition.

La lecture des scoliastes, que l'on a si peu consultés jusqu'à présent pour écrire l'histoire, lui a fourni beaucoup de renseignemens intéressans sur la médecine des anciens.

Cette édition renferme aussi plusieurs recherches nouvelles, telles, par exemple, que l'histoire de la médecine des Égyptiens et des Israélites, le traité de la mythologie médicale des Grecs (dont on trouve cependant quelque chose dans les Additions à l'histoire de la médecine), ensuite la médecine exotérique des Grecs, la médecine d'Hippocrate, et enfin l'histoire de l'école empirique d'Alexandrie : cette dernière sur-tout était très-imparfaite dans la première édition, et ce sont les observations d'un critique aussi judicieux que bienveillant qui l'ont fait apercevoir à l'auteur. Il a aussi retranché plusieurs choses qui lui ont paru étrangères à

son sujet, et il a reporté au second volume l'histoire des Asclépiades, où elle paraîtra dans un meilleur ensemble avec celle de l'école méthodique. De semblables principes l'ont engagé à changer l'ordre des sections.

Il croit aussi avoir rendu un service essentiel au lecteur en accompagnant cette édition d'une table alphabétique des matières.

Au jardin botanique de Halle. Avril 1808.

INTRODUCTION.

§. 1.er L'HISTOIRE de la médecine contient un exposé des changemens et des événemens que cette science a éprouvés.

Cette histoire n'est pas seulement la biographie des médecins célèbres, ou l'énumération et la critique des écrits qui ont été publiés sur la médecine en général ou sur chacune de ses parties, ce qui doit faire admettre la distinction si souvent méconnue qui existe entre l'*Histoire de la médecine* et la *Littérature médicale.*

§. 2. Mais cette histoire est d'abord celle des connaissances scientifiques et du traitement des maladies du genre humain, et ensuite celle des changemens survenus, soit dans la théorie médicale, soit dans la méthode pratique; et comme la connaissance scientifique de l'état maladif suppose nécessairement la connaissance de l'état de bonne santé, alors l'histoire de la médecine, dans son acception intime, doit être aussi celle de l'anatomie et de la physiologie : de même, comme le traitement des maladies exige la connaissance des qualités et des vertus des corps naturels qui agissent sur le corps humain, l'histoire de la médecine doit

encore embrasser celle de la physique, de la chimie et de tous les êtres de la nature ; enfin, comme le traitement des maladies exige non-seulement leur connaissance scientifique, mais encore la science de la préparation, le mélange et le choix convenable des médicamens, nous exposerons aussi l'histoire de la matière médicale et de la pharmacie ; et, comme l'état maladif est différent en lui-même, nous traiterons séparément de la thérapeutique, de la chirurgie et de l'art des accouchemens.

§. 3. Un récit dans un parfait ensemble des événemens qu'ont éprouvés les branches particulières de la science médicale, s'appelle son *histoire générale* ; et tel est le présent Essai.

On conçoit facilement d'ailleurs qu'il est impossible de faire entrer dans cette histoire générale l'exposé détaillé des changemens éprouvés par quelques branches particulières, et sur-tout un peu éloignées. Il serait plus convenable que chaque professeur de ces sciences particulières fît précéder son cours d'une histoire exacte de celle qu'il traite. L'histoire de la circulation et de la saignée est bien plus importante pour l'histoire générale de la médecine, que la théorie des couleurs ou l'histoire des découvertes particulières de physique ou des théories chimiques, dont on doit cependant faire mention, autant que leur influence a été sensible sur les événemens

de la théorie et de la méthode pratique de la médecine.

§. 4. L'histoire de la médecine doit être écrite d'une manière chronologique, ou, en d'autres termes, doit contenir tous les événemens remarquables de l'art de guérir, en suivant l'ordre des temps.

Comme les opinions sur l'âge du monde varient beaucoup, et qu'il pourrait résulter des erreurs si on n'avait pas d'autre moyen pour établir la chronologie de l'histoire, nous avons cru devoir nous servir seulement ou des olympiades ou des années avant la naissance de Jésus-Christ.

§. 5. Pour être véritablement utile, l'histoire doit faire connaître, dans tout son ensemble, les événemens de la science, leurs causes et leurs effets; d'où il suit que le calcul des temps doit être soumis à cet ordre général.

Ce raisonnement doit s'appliquer aussi à la géographie : on ne peut exposer séparément l'histoire de la médecine d'une nation ou d'un pays en particulier, qu'autant que la culture médicale de ce peuple se renferme en elle-même, et est indépendante de toutes les autres.

Par exemple, l'histoire de l'école de Paracelse doit être continuée jusqu'aux temps les plus modernes, même quand, après elle, on devrait rétrograder de plus d'un siècle.

D'un autre côté, l'histoire de la médecine des plus anciens Egyptiens se présente isolément ; car elle est entièrement indépendante de l'histoire de la culture médicale du même temps et des autres nations. Mais personne ne pourrait prétendre qu'en écrivant l'histoire générale de la médecine, celle des Français, des Espagnols ou des Italiens fût exposée séparément.

§. 6. De même qu'on ne peut expliquer l'origine, les progrès et la décadence des sciences en général que par la marche de la civilisation, de même on doit, autant que possible, dériver l'histoire de la médecine de l'histoire de la civilisation : c'est par-là qu'elle devient *pragmatique.*

Remarque. Plutarque, dans la vie de Galba, se sert de l'expression πραγματικὴ ἱστορία, pour désigner une histoire qui aboutit directement à une instruction utile. Polybe s'était déjà servi de ce mot avant lui. Des historiens modernes nomment *pragmatique* l'histoire qui garantit une véritable instruction; et l'histoire nous instruit, lorsqu'elle nous fournit l'occasion de faire des observations sur le développement progressif de l'intelligence humaine, lorsqu'elle nous met à même de bien concevoir les différentes doctrines médicales, de pénétrer le but des essais qui ont été tentés, même inutilement, et enfin de rectifier nos propres systèmes.

§. 7. Un médecin s'exposerait à être accusé d'inconséquence, s'il prétendait que la πραγματεία de l'histoire consiste uniquement dans le développement des causes et des résultats des opinions et des méthodes pratiques ; car il est souvent impossible de reconnaître exactement le jeu secret des causes et des effets d'où viennent les progrès ou la décadence des sciences. Les causes prochaines sont assez faciles à apercevoir ; mais les éloignées, et les plus éloignées encore, ne sont que la prérogative de la plus haute intelligence.

§. 8. L'histoire de la culture de l'esprit humain en général, paraît dénoter le véritable point pragmatique de l'histoire des sciences, et sur-tout celui de la médecine ; car on ne peut reconnaître les causes par lesquelles les changemens d'une science ont eu lieu de telle ou telle manière, que par la marche de la civilisation en général ; autrement elles resteront toujours ignorées. Lorsqu'on est éclairé par le flambeau de l'histoire de la civilisation, on ne peut pas être induit en erreur, si l'on veut apprécier à sa juste valeur la science médicale des Égyptiens et des Chinois, que l'on a si souvent vantée outre mesure : de même on ne peut considérer la médecine grecque que sous son véritable point de vue. L'histoire de la culture de l'esprit humain ne nous présentera pas l'existence d'Hippocrate comme une chose extraordi-

naire ou surnaturelle, mais comme une suite naturelle du concours des circonstances.

Remarque. Je nomme *civilisation*, le passage du genre humain en général, ou d'une nation en particulier, d'un état plus ou moins grossier, à un état qui prouve un meilleur emploi de ses facultés intellectuelles, et des relations plus appropriées à la vie sociale (1).

§. 9. La philosophie est, sous quelques rapports, la mère de la médecine, et le perfectionnement de l'une est intimement lié à celui de l'autre. Cette réunion de l'histoire de la philosophie avec celle de la médecine, doit nous apprendre quels furent, dans chaque siècle, l'étendue des connaissances et les opinions dominantes, ainsi que l'esprit de l'art.

Les médecins empruntèrent ordinairement leurs théories des philosophes. Si la manie de la démonstration régnait dans les écoles des philosophes, les médecins cherchaient à les égaler et à donner à leurs preuves, par une foule de mots souvent contradictoires, une évidence qu'ils ne reconnaissaient pas eux-mêmes, et qui ne pouvait pas exister. Aussitôt que les philosophes adoptèrent la doctrine des sceptiques dans toutes les connaissances humaines, les

(1) *Adelings* Versuch einer geschichte der cultur des menschlichen geschlechts. (*Leipzig*, 1782, 8.°)

médecins

médecins furent les premiers à n'admettre aucun principe qui n'était pas le résultat d'une expérience exacte.

Plus on met de soins à étudier l'histoire de la médecine, plus on apprend à juger les opinions dominantes de chaque siècle par l'esprit de la philosophie scolastique. Le système d'Hoffmann a été amené par la philosophie de Leibnitz : de même, le système chimiatrique du siècle passé est résulté de la théorie cartésienne; comme aussi plusieurs autres nouveaux essais sont le produit de la philosophie critique. Mais tous ces dogmes médicaux, sortis de la philosophie des siècles, sont entraînés par le temps dans l'océan de l'oubli; et l'orgueil ridicule des iatrophilosophes, qui croyaient que hors de leur école il n'existait pas de véritable savoir, ne peut étonner celui qui connaît bien les différentes révolutions que la science a éprouvées.

§. 10. L'histoire de la médecine doit être impartiale. Comme historien, je ne dois pencher pour aucune doctrine particulière, je ne dois me déclarer pour aucune secte; mais je dois être éclectique dans la rigueur de l'expression. Néanmoins, comme on ne peut pas entièrement fermer son cœur aux impressions de la vérité, il est difficile que la narration ne se ressente pas de la disposition de celui qui l'a tracée, selon qu'il a à faire connaître les erreurs

sans nombre qui ont existé, ou les grandes découvertes et les vérités importantes qu'il rencontre.

Pour bien écrire l'histoire de la médecine, il faut avoir fait une lecture attentive des principaux auteurs de chaque siècle afin d'être en état de juger de l'esprit du temps. Une telle lecture, comme historien, exige encore que l'on oublie toute opinion que l'on se serait déjà formée, et que l'on se conduise comme un disciple peu instruit, qui n'a d'autre guide que la saine raison. Enfin, il faut chercher à approfondir l'esprit du siècle et les idées des médecins, de la même manière que les auteurs les ont conçues eux-mêmes. L'historien ne doit avoir aucune préférence ni pour l'ancienne ni pour la nouvelle médecine; il doit accorder à chaque siècle ses avantages, et exposer ses défauts avec la même impartialité. Écrite avec cette attention, l'histoire de la médecine devient le flambeau de la vérité et la source la plus pure où l'on doive puiser pour conserver la santé.

§. II. Pour rendre utile l'histoire de la médecine, il faut exposer les changemens de la science et les doctrines des médecins dans tout leur ensemble et avec leurs circonstances accessoires; c'est pour cela que l'on fait mention, quoique d'une manière superficielle il est vrai, de la biographie des médecins. Il est encore indispensable de connaître les livres qui renferment les différentes doctrines.

§. 12. Les sources de l'histoire de la médecine sont les ouvrages des médecins de tous les siècles ; mais pour que l'historien puise avec fruit à ces sources, il faut qu'il s'assure bien de leur authenticité, et qu'il ait une connaissance parfaite des langues dans lesquelles ces ouvrages sont écrits ; l'art d'interpréter est encore pour lui une étude importante.

Un des exemples les plus frappans qui prouvent combien l'historien, avec des connaissances ordinaires, peut être induit en erreur, nous est fourni par les ouvrages Arabes, qui ne sont connus par un très-petit nombre de médecins, que sur des traductions aussi pitoyables qu'on puisse l'imaginer : de là sont venues les fausses idées que l'on s'est formées de l'art de guérir des Arabes. Parmi les erreurs assez nombreuses auxquelles a donné lieu une mauvaise critique des écrits d'Hippocrate, on peut citer sur-tout celle qui fait remonter l'histoire de l'anatomie jusqu'au temps de ce grand homme.

Un devoir indispensable pour l'historien est d'étudier, autant que possible, toutes les sources où il doit puiser ; car, sans cela, il ne sera qu'un compilateur, dont l'ouvrage pourra, à la vérité, amuser les curieux, mais ne satisfera jamais les connaisseurs.

Cette étude est pour l'historien ce que l'observation des êtres de la nature est pour le naturaliste. Combien ne serait pas inutile et défectueux un système de plantes décrit par un homme qui n'aurait observé

la nature que dans les livres, et d'après les descriptions des autres, ou qui ne connaîtrait qu'une collection de végétaux desséchés?

Ces recherches dans les sources sont, il faut l'avouer, très-pénibles, et supposent trop de connaissances pour qu'on puisse les exiger de chaque historien; mais celui qui en est dépourvu, quoiqu'il sache bien écrire, doit plutôt ce contenter du titre de compilateur que de prétendre à la dignité d'historien.

§. 13. On peut trouver plusieurs faits qui ont rapport à l'histoire en général, ou à l'histoire ancienne de la médecine en particulier, dans les ouvrages des historiens authentiques, et même dans d'autres écrivains; mais on n'en doit faire usage qu'après la plus sévère critique.

§. 14. Le véritable talent de l'historien est de savoir réunir les faits qu'il a puisés dans les différentes sources, de manière à former un ensemble d'événemens clair et conforme à la vérité.

Conséquemment, l'art historique exige une activité uniforme de toutes les facultés de l'ame pour pouvoir représenter les vérités utiles; ainsi, cet art repose autant sur l'heureuse conception des faits plus ou moins connus, que sur leur combinaison convenable et sur le talent de faire ressortir avec facilité les résultats les plus importans, afin de les faire paraître sous le jour le plus favorable.

Le mérite de l'historien, tel que nous venons de le décrire, est bien supérieur à la gloire souvent équivoque, qui n'est acquise que par la manifestation d'opinions nouvelles et de nouveaux systèmes; car ces derniers paraissent et disparaissent comme des météores lumineux; mais l'histoire reconnaît encore, après des siècles, leur existence, et pèse en juge équitable leur importance ou leur nullité.

Dans tous les temps il n'y a eu qu'un très-petit nombre d'auteurs qui aient possédé parfaitement cet art difficile; et on peut dire avec certitude qu'il y a eu plus d'écrivains grecs et romains de ce genre que d'auteurs modernes. Cependant, s'il m'est permis de nommer quelques-uns de ces derniers, j'avouerai avec franchise que les Machiavel, les Hume, les Gibbon, Jean Miller et Spittler, ont possédé les talens historiques à un degré éminent. Winckelmann a prouvé dans l'Histoire des beaux arts, et Tiedemann, dans l'Histoire de la philosophie, ce qu'est l'art historique.

§. 15. Comme tout raisonnement sur l'histoire doit reposer sur des faits suffisamment reconnus, il est donc essentiel de les bien établir, avant de porter un jugement sur la marche des événemens; car il n'appartient qu'aux auteurs inconsidérés de notre siècle de tenter d'introduire dans l'histoire une certaine uniformité par le simple raisonnement, sans avoir examiné

ni approfondi les faits, ou sans avoir suffisamment étudié les sources ; tant il est vrai qu'il est infiniment plus facile de suivre tranquillement les impulsions de l'imagination, et de construire ainsi des édifices en l'air, que de se procurer, avec la plus grande peine et des efforts prodigieux, une connaissance exacte de tous les faits et événemens qui seuls doivent être considérés comme la base fondamentale d'un monument historique.

§. 16. L'histoire des sciences, écrite comme je viens de le dire, doit nécessairement être de la plus grande utilité.

Elle nous préservera d'abord de tout jugement faux et injuste, tandis qu'elle nous apprendra que, même dans les opinions les plus opposées, on peut découvrir de grandes vérités, que l'historien développe avec impartialité. Elle nous fera voir encore que même les systèmes les plus discrédités peuvent être de quelque utilité, par les vérités ou négligées ou déjà oubliées qu'elle en fait ressortir.

La partialité est ordinairement la mère de l'intolérance ; mais l'histoire nous rend indulgens envers tous ceux qui ne pensent pas comme nous, et capables d'apprécier tout ce qui est bon dans leurs écrits. L'historien ne blâmera jamais celui qui pense autrement que lui ; car il sait trop bien que l'intelligence humaine, malgré les plus grandes précautions, commet cependant très-souvent des erreurs.

Un avantage très-essentiel encore que nous procure l'histoire, est qu'elle nous met en garde contre les facultés du genre humain en général, et contre nos propres forces en particulier, de sorte que nous sommes obligés d'être modestes; elle nous apprend, en outre, que la trop grande confiance dans nos propres opinions est presque toujours une preuve certaine de leur fausseté et de leur défaut de principes; elle nous apprend encore, avec le digne et respectable Pyrrhon d'Elée, que le moyen de bien approfondir [σκέψις] est de suspendre son suffrage [ἐποχὴ], et que pour porter son suffrage, il faut être impartial et voir avec une égale tranquillité toutes les opinions [ἀταραξία].

On peut rappeler ici ce que les Sceptiques répondaient aux Dogmatistes orgueilleux, lorsqu'ils voulaient insister sur la certitude d'une proposition quelconque : « Votre démonstration actuelle n'avait aucun poids » avant la naissance de son auteur, d'autres avaient une » grande force avant que quelqu'un s'élevât pour » mettre leur importance au jour: par conséquent il est » possible que les principes qui doivent renverser votre » preuve existent déjà, mais qu'ils ne soient point » encore parvenus à notre connaissance. Vous ne » devez donc pas avoir tant de confiance dans la force » de vos démonstrations, quoique nous ne soyons pas » en état d'y répondre dans ce moment-ci; cette réflexion » doit seulement diminuer votre orgueil et vous ins-

» pirer une juste défiance contre des preuves qui vous » paraissent incontestables » *(Sext. Empir. pyrrhon. hypotip. lib. I, c. XIII, p. 34.)*

Ensuite l'histoire des sciences nous faisant connaître les erreurs, nous sommes aussi dans le cas de distinguer les fausses routes qui y conduisent; et lorsqu'on a reconnu l'inconvénient qui résulte de la négligence de l'étude de l'expérience, pour se livrer avec trop d'ardeur à de vaines spéculations, on est pour ainsi dire forcé, si l'on cherche de bonne foi la vérité, d'abandonner le chemin des discussions et des subtilités, pour ne suivre que celui de l'expérience.

Un autre avantage très-important encore que donne l'étude de l'histoire, est celui de cultiver et d'orner l'esprit en général; c'est par elle seulement que l'on acquiert une infinité de connaissances du plus grand intérêt et de l'application la plus utile.

L'étude sèche de la philosophie scolastique, et le faux savoir du *Talmud*, ne peuvent présenter ce vif intérêt que pour le véritable historien, qui sait encore, malgré la plus grande confusion des idées, y démêler quelqu'ensemble et quelques étincelles de vérité.

§. 17. Pour faciliter la revue générale de l'histoire de la médecine, il faut nécessairement la diviser en certaines périodes, d'après les époques principales qui peuvent être tirées ou de l'histoire de la civili-

sation en général ou de celle de la médecine en particulier.

PRINCIPALES ÉPOQUES.

I. Expédition des Argonautes.	1273 - 1263 avant J.C. (d'après Petau, Gatterer et Carli).	I. Premières traces de la médecine grecque.
II. Guerre du Péloponnèse.	432-404 avant J. C.	II. Médecine d'Hippocrate.
III. Fondation de la religion chrétienne.	30 ans après la naissance de J. C.	III. École méthodique.
IV. Grandes émigrations des peuples.	430-530........	IV. Décadence de la science.
V. Croisades........	1096-1230........	V. Médecine des Arabes au plus haut degré de splendeur.
VI. Réformation.....	1517-1530........	VI. Rétablissement de la médecine grecque et de l'anatomie.
VII. Guerre de trente ans.	1618-1648........	VII. Grande découverte de Harvey, et réformation de Helmont.
VIII. Règne du grand Frédéric.	1740-1786........	VIII. Haller.

Remarques. 1.° Je ne puis nier que ces époques ne sont pas à l'abri des objections, et je sens moi-même qu'elles sont insuffisantes; cependant, je me suis toujours bien trouvé de leur adoption.

2.° Il existe quelques renseignemens qui prouvent que la médecine était déjà cultivée chez d'autres peuples avant la première époque.

§. 18. Par conséquent, notre ouvrage nous paraît convenablement divisé par les sections suivantes :

Section I.re *Origine de la médecine.*

Section II. *État de la médecine chez les plus anciens peuples.*

Section III. *Premières traces d'une culture scientifique de la médecine.*

Section IV. *Histoire de la médecine grecque jusqu'à l'école méthodique.*

1.° *Première école dogmatique.*

2.° *École d'Alexandrie et premiers travaux sur l'anatomie.*

3.° *École empirique.*

Section V. *École méthodique, jusqu'à la décadence de la science.*

1.° *Branches de l'école méthodique.*

2.° *École de Galien.*

Section VI. *Depuis la décadence de la science jusqu'à la médecine des Arabes.*

1.° *Empiriques modernes et imitateurs de Galien.*

2.° *Origine et progrès de la culture médicale chez les Arabes.*

Section VII. *Depuis les écoles arabes jusqu'au rétablissement de la médecine grecque.*

1.° *Travaux des moines et des scolastiques sur la médecine.*

2.° *Perfectionnement de l'anatomie et de l'histoire naturelle.*

3.° *Histoire des maladies nouvelles.*

Section VIII. *Histoire de l'école hippocratique du XVI.e siècle.*

Section IX. *Réformation de Paracelse.*

Section X. *Histoire de la chirurgie dans le XVI.e siècle.*

Section XI. *Histoire des découvertes les plus importantes en anatomie jusqu'à Harvey.*

Section XII. *Histoire de ces mêmes découvertes depuis Harvey jusqu'à Haller.*

Section XIII. *Histoire des écoles chimiques du XVII.e siècle.*

Section XIV. *Histoire de l'école iatromathématique.*

Section XV. *Histoire de l'école empirique des temps modernes.*

Section XVI. *Histoire des sectes dynamiques du XVIII.e siècle.*

Section XVII. *Histoire de la chirurgie et de l'art de l'accouchement dans les deux derniers siècles.*

§. 19. Je vais essayer de donner une revue succincte de l'histoire de la médecine.

Le titre de *science* ou d'ensemble de vérités dont l'une dérive de l'autre, fut donné, pour la première fois, à la médecine, dans la plus ancienne école dogmatique, quatre cents ans avant J. C., par Thessale,

Dracon et Polybe, successeurs immédiats d'Hippocrate.

Avant cette époque, la Grèce, nation encore grossière et très-peu civilisée, ne possédait qu'un petit nombre de connaissances sur les maladies et l'art de les guérir; connaissances qui étaient dues au concours heureux des circonstances observées pendant le traitement des maladies dans les temples, et conservées au moyen des tablettes votives.

Quoique la philosophie fût encore dans son enfance, elle s'était déjà emparée de la théorie de la médecine, pour la cultiver, indépendamment des observations déjà faites, et d'une manière conforme aux opinions dominantes.

Le grand médecin de Cos fut le premier qui fit apercevoir aux médecins le véritable point de vue sous lequel ils devaient envisager leur art, qu'il sépara de la philosophie scolastique. Il recueillit avec soin les observations faites par lui-même dans les temples. Il enseigna le premier les règles générales de l'art de guérir; et sa méthode curative, précieuse sur-tout dans les maladies aiguës, lui acquit une gloire immortelle.

Ses premiers successeurs se pénétrèrent si peu de l'esprit de sa doctrine et de ses exemples, qu'ils ne tardèrent pas à suivre le torrent du siècle, et qu'ils appliquèrent à la médecine la philosophie scolastique de Platon. Peu de temps après, l'art de guérir fut amal-

gamé aux différens systèmes des Péripatéticiens, des Epicuriens, et même à celui des Stoïciens.

Alexandrie, qui, depuis des siècles, pouvait être regardée comme la seule académie de médecine, se livra aussi, avec beaucoup d'ardeur, aux spéculations philosophiques; de sorte que la médecine devint bientôt la science des subtilités les plus grandes et des controverses les plus absurdes. Il est vrai que cette ville fut le berceau de l'anatomie; mais ses premiers efforts se ralentirent bientôt, sans doute parce que cet art était trop matériel pour des esprits habitués à raisonner si légèrement.

Fatigués de ces discussions, aussi interminables que dangereuses, et encouragés par l'exemple des sceptiques, ou de l'école zététique, les Empiriques firent de nouveaux efforts pour arracher la médecine aux écoles des philosophes, afin de la rendre utile au genre humain; et c'est de là que sortit ensuite l'école méthodique, qui s'occupa de la réunion du dogmatisme avec l'empirisme, et de donner à la médecine des principes généraux.

Ce fut alors que parut Galien, le plus savant de tous les anciens médecins. Il s'efforça d'introduire dans la médecine un dogmatisme sévère, et de lui donner un dehors scientifique qu'il avait emprunté, en grande partie, de l'école péripatétique. Le nombre prodigieux de ses écrits, la facilité de son style, et l'ordre systématique qui y règne, entraînèrent, avec une force irré-

sistible, les médecins sans énergie qui le suivirent; de sorte que, pendant plusieurs siècles, son système fut regardé comme infaillible.

Dans les siècles obscurs, où la barbarie gouvernait le monde avec un sceptre de plomb, où tout le savoir des moines se réduisait à faire quelques copies, ou tout au plus quelques explications scolastiques des ouvrages des anciens, on n'aperçut plus que dans l'école des Mahométans une faible étincelle du véritable savoir, entretenue par l'étude des anciens et par quelques essais assez faibles et souvent insignifians de l'observation de la nature.

Enfin, dans le XVe siècle, on vit paraître, en Italie, le plus bel aurore des lumières, produit par une étude plus approfondie des anciens, par la culture des beaux arts, et par un commerce florissant et étendu. En se formant une meilleure idée de l'esprit des écrits d'Hippocrate, on revint peu-à-peu à une meilleure étude de la nature, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie. L'anatomie fut alors cultivée avec le zèle le plus ardent ; et, par des observations réitérées sur les diverses espèces de maladies, on aurait pu faire parvenir par degrés la science médicale à son plus haut point de perfection, si l'esprit de réformation du XVIe siècle n'avait pas opéré un bouleversement total de la médecine, par l'apparition du système de Paracelse, qui, au lieu des qualités élémentaires de Galien, ne voulut plus admettre que

les matières chimiques, comme autant de démons qui jouèrent un si grand rôle; et alors, on vit reparaître en général tous les désordres théosophiques et théurgiques de la Cabale.

La médecine ayant été enfin délivrée de ses chaînes spirituelles, par Helmont et par Sylvius, dans le XVII.e siècle, l'importance que l'on donnait au mélange des humeurs devint alors générale, et la découverte précieuse de la circulation du sang, faite par Harvey, donna le dernier coup au système de Galien; mais cette découverte, ainsi que la doctrine de Descartes, donna naissance au système iatromathématique, qui ne tendait lui-même qu'à donner à la médecine une certaine évidence, mais qui fut bientôt abandonné, malgré les efforts des successeurs de Newton, sans doute à cause des grandes difficultés qu'il présentait.

Pendant ce temps, Sydenham, éclairé par la philosophie de Bacon, cherchait à relever l'ancienne école empirique, au rétablissement et à la durée de laquelle plusieurs circonstances concoururent puissamment dans le XVIII.e siècle, telles que l'introduction de médicamens nouveaux, sur-tout de l'écorce du Pérou, la popularité de la philosophie, la conviction de l'importance de la méthode expérimentale, et enfin, une meilleure culture de l'esprit et du bon goût.

Stahl et Hoffmann avaient établi, vers la fin du XVII.e siècle, les systèmes dogmatiques des temps modernes. Le système physique du premier était fondé sur

le mysticisme qui dominait de son temps, et la théorie des nerfs du dernier, sur la doctrine des monades de Léibnitz. On peut ajouter que tous les systèmes dynamiques modernes, même la doctrine de Brown, ne sont que des modifications du système d'Hoffmann.

Vers la fin du XVIII.[e] siècle, les systèmes dynamiques étaient les seuls dominans; cependant l'école empirique de Sydenham et la secte chimiatrique conservaient encore un certain nombre de partisans.

ESSAI
D'UNE
HISTOIRE PRAGMATIQUE
DE LA MÉDECINE.

SECTION I.re

ORIGINE DE LA MÉDECINE.

§. I.er Il ne nous reste aucun monument historique, aucun fait qui puisse constater l'origine des premières connaissances dans l'art de guérir; nous n'avons que des traditions fabuleuses.

2. Nous sommes donc réduits à raisonner par induction et par analogie, et nous ne pouvons donner que des conjectures tirées de la nature de l'homme dans l'état sauvage et du genre de ses besoins.

3. On ne peut disconvenir que la plupart de nos maladies ne soient des suites du luxe et ne dérivent de la multiplicité de nos besoins, et l'on est autorisé

à penser que, dans l'enfance de l'espèce humaine, les maladies peu nombreuses se guérissaient moins par l'efficacité des médicamens, que par les seules forces de la nature (*).

4. L'homme, dans l'état de nature, est habitué à penser que par-tout où il aperçoit le mouvement et l'action, il y a un être animé comme lui qui en est la cause, et qui même produit les phénomènes extraordinaires et inexplicables dont il est témoin; il s'imagine encore que des esprits irrités ou des divinités en courroux lui envoient les maladies dont il est atteint, et que c'est à des dieux bienfaisans qu'il en doit la délivrance. Pour apaiser ces divinités ou en obtenir une prompte guérison, il leur offre ce qu'il a de plus cher, son meilleur bétail, ses fruits les plus délicieux. Si ces divinités sont apaisées, elles lui apparaissent en songe et lui indiquent les moyens de recouvrer la santé.

5. La divinité qui a opéré un plus grand nombre de cures est révérée en public. Ses prêtres, abusant de la crédulité du peuple, deviennent sous son nom les seuls médecins, prétendent connaître l'avenir, et par des prières ou des conjurations aussi absurdes qu'étranges, ils osent prédire la destinée des hommes. Nous avons encore aujourd'hui en Amérique des jongleurs qui exercent la médecine et la magie; et en Sibérie les Schammans sont à-la-fois prêtres et médecins.

(*) *Plato*, Politic. lib. III, p. 398. (ed. Basil. fol. 1534.)—*Rousseau*, Émile, tom. I.er, p. 35 et suiv. 88 et suiv. (éd. Deux-Ponts, 1782.)—*A. G. Campers*, Abhandlung von den Krankheiten, die sowol den menschen als den thieren eigen sind. (Lingen, 1787. 8.°)

Chez les nations sauvages on acquiert souvent la dignité et les priviléges de prêtre en guérissant des maladies qui existent réellement, ou des maux supposés, et qui sont accompagnés de convulsions et de démence. Les sons et les mots qui sont proférés par les malades, pendant leurs prétendus accès, sont regardés par ces peuples superstitieux comme des oracles qui prédisent le malheur ou le bonheur [1].

Les prêtres ont soin d'élever des temples dans des lieux sains, et d'exciter l'imagination des malades par des cérémonies, des jeûnes, des fumigations, afin qu'ils puissent attribuer leur guérison à la puissance du dieu qui les protège; mais si les soins des prêtres ne produisent pas un soulagement sensible, on regarde le malade ou comme un criminel dont les dieux inexorables réclament la punition, ou comme un homme qui a négligé quelques devoirs qu'il doit remplir pour apaiser leur courroux.

6. Quant aux dieux de la médecine, ce sont des êtres naturels, comme le soleil et la lune, dont la bienfaisance guérit les maladies; quelquefois ce sont des fétiches ou bien des hommes qui, pendant le cours de leur vie, se sont distingués par de grandes actions ou par des cures heureuses, comme sont Esculape, Mélampes, Hercule, &c.; ou enfin ce sont des symboles de ces êtres bienfaisans, comme Osiris et Isis étaient ceux du soleil et de la lune chez les anciens Egyptiens ; mais la vénération pour ces symboles ne peut devenir populaire sans un certain degré de

(1) *Voyez* mon Apologie d'Hippocrate, t. II. p. 610-611.

civilisation qu'on ne saurait raisonnablement attendre d'une nation sauvage.

Il n'est donc pas probable que les plus anciens *mythes* ou récits fabuleux des Égyptiens et des Grecs aient renfermé quelques principes de philosophie ou caché quelques allégories, et que ces peuples aient eu une religion philosophique, qui, sous le voile du mystère, était communiquée aux initiés. Il suffit de connaître les explications physiologiques et morales des plus anciennes fables, que Plutarque et d'autres écrivains nous ont transmises, pour concevoir combien leur origine doit être reculée, et comment ces explications ont été données par les philosophes.

Tout cela sera traité plus au long, lorsque je m'occuperai de l'histoire de chaque nation en particulier.

7. On conçoit aussi sans peine qu'on a dû recueillir, dans les temples, des observations sur l'efficacité des médicamens et sur les mouvemens salutaires de la nature, car les forces vitales étaient très-excitées par l'exaltation de l'imagination et par le régime prescrit; ainsi ce culte divin servait à observer les phénomènes critiques des maladies. Les plus anciennes et les meilleures observations nous viennent de cette source; et on est parvenu à connaître l'efficacité ou le peu de succès des médicamens par l'instinct des malades, et en grande partie par le hasard.

1.° On sait que les personnes affectées d'une fièvre putride [adynamique] desirent vivement les acides; que les dyssentériques appètent les raisins, et les leucorrhoïques, les harengs.

2.° La connaissance du quina, de l'ellébore et de beaucoup d'autres remèdes, est encore due au hasard.

On peut ici se rappeler la cure d'une courbure de l'épine dorsale, avec paralysie des extrémités, citée par Pott, et la guérison naturelle d'un tic douloureux, rapportée par Pujol.

3.° Les anciens ont prétendu que l'instinct de quelques animaux avait conduit à la découverte de quelques remèdes et de plusieurs opérations; cela est vrai jusqu'à un certain point, mais on a exagéré le résultat de ces observations. — Pline, Élien et Aristote rapportent un grand nombre d'histoires de ce genre, mais il y en a peu qui ne portent l'empreinte du mensonge, et qui aient quelque apparence de vérité (*).

4.° Il est certain que la nature bienfaisante a créé contre les maladies particulières de chaque pays, des médicamens indigènes, dont l'efficacité est connue même chez les nations sauvages. Ainsi, dans le nord de l'Europe plusieurs espèces de cochléaria guérissent le scorbut. Dans le nord de l'Amérique, le polygala senega sert contre la morsure du serpent à sonnette. Sous le tropique on emploie avec succès, dans les maladies aiguës et les ulcères de mauvaise nature, les jus de citron, d'orange et d'autres espèces de fruits. Les sauriens ont été employés avec avantage pour la guérison de la lèpre qui règne à Guatimala. Le curcuma est dans le Brésil un excellent remède contre le poison du gecko; le pétrole ou naphte صوميتامي sert dans le Schirvan à la guérison des fractures. C'est ainsi qu'il s'est établi, chez les nations non policées, une espèce de médecine indigène qui opère quelquefois des effets surprenans.

(*) *Anatolii Democriti* fragm. *περὶ συμπαθειῶν καὶ ἀντιπαθειῶν*, in *Fabric.* Bibl. græc. lib. IV. c. 29.

8. On présume que les hommes ont cherché les moyens de guérir les lésions externes comme les plaies, les luxations, les ulcères, &c., avant de songer à traiter les accidens propres aux maladies internes, dont la cause ne tombait pas sous leurs sens, et qu'ils ne pouvaient attribuer qu'à la divinité même. L'art de guérir les affections externes paraît être en effet plus à la portée de l'homme; car, en général, il découvre mieux le traitement qui convient à ces maladies que celui des maladies internes [a]. La chirurgie est donc plus ancienne que la médecine, en faisant abstraction de la connaissance des instrumens, et en réduisant la chirurgie à l'application de certaines plantes, à l'emploi de quelques sucs et de plusieurs eaux minérales.

Il paraît que, dans les temps modernes, on a attaché une grande importance à connaître laquelle de ces deux sciences était la plus ancienne; on a même accordé une certaine supériorité à celle que l'on croyait jouir de ce privilége; mais on n'a pas remarqué qu'il n'existe pas de faits historiques qui prouvent la prééminence de l'une sur l'autre. Il serait donc ridicule de discuter leur prétendue prééminence, et de la soutenir par la raison que telle ou telle méthode a été la première en usage.

J'ignore ce qu'on pourrait répondre à celui qui raisonnerait de la manière suivante: « Il y a lieu de croire » que l'origine de la chirurgie remonte à une date » plus reculée que celle de la médecine; car cet art » s'exerce chez les nations sauvages, tandis que la » médecine ou y est tout-à-fait négligée ou enfin n'y » consiste que dans des pratiques superstitieuses; la

(a) On voit combien sont heureux les Hottentots dans la guérison des fractures, si l'on croit ce qu'en dit M. *Levaillant* dans ses Voyages (tome II, page 214).

» chirurgie est un art qui repose sur une dextérité » mécanique, et principalement sur la juste application » des sens : la médecine suppose, au contraire, un » plus haut degré d'éducation et un plus grand déve- » loppement des facultés intellectuelles. » Il me semble que l'on n'a pas assez fait attention à ce raisonnement si naturel, lorsqu'on a cherché à faire valoir l'ancienneté de l'une de ces sciences sur l'autre.

9. La méthode avec laquelle cette discussion a été traitée par les deux partis, prouve un défaut de preuves que l'on ne peut suppléer ni par des sophismes ni par des opinions arbitraires. Haller, pour accorder la priorité à la médecine, fondait son opinion sur l'influence nuisible des temps, des climats, des saisons, et sur le petit nombre d'instrumens propres à la chirurgie, sans considérer peut-être que l'homme, dans l'état de nature, supporte plus facilement l'influence des premiers agens (§. 3.), sans penser que l'usage des outils défectueux que l'on fabriquait alors, pouvait causer des blessures dangereuses ; qu'indépendamment de ces instrumens, mille autres causes, comme les chutes, la marche à travers les épines, la morsure de certains animaux, &c., pouvaient occasionner des maladies chirurgicales. La preuve que Brambilla a donnée de la priorité de la chirurgie est trop ridicule pour qu'on daigne la réfuter. Citons seulement en passant quelques phrases de cet auteur : « Autant que » nous pouvons le savoir par les livres sacrés, Tubal- » cain fut l'inventeur de l'art de fondre le fer, d'en » fabriquer des instrumens, dont on faisait usage pour » cautériser dans certaines maladies, ou pour réduire » des fractures. L'histoire des patriarches nous apprend

» aussi qu'ils pratiquaient cet art. Chiron, d'où dérive le mot de *chirurgie*, fut le premier qui l'exerça » avec méthode. Sextus-Empiricus a prétendu que » les anciens nommaient leurs médecins *Iatros*, d'un » mot grec qui veut dire flèche ou javelot. Les malades faisaient inscrire leurs noms sur des tableaux » ou sur des colonnes de marbre. Les noms de ceux » qui avaient été guéris dans le temple d'Esculape, » étaient gravés sur le marbre avec l'indication des » remèdes qu'on avait employés; et cet usage fut ensuite introduit dans les temples d'Isis et d'Hygiée ». Un auteur qui parle ainsi de l'histoire ancienne mérite-t-il quelque réfutation (*)?

10. D'après l'opinion que je puis me former sur l'origine de la médecine, cette connaissance est née de la même manière, dans chaque pays en particulier; car l'homme dans l'état de nature se ressemble, à peu de chose près, sur tous les points du globe.

11. La manière d'exercer l'art de guérir, dont nous venons de faire mention dans les précédens paragraphes, ne peut presque pas être nommée *science médicale*, parce que celle-ci exige, comme nous l'avons déjà dit, une méditation profonde qu'on ne peut espérer des hommes non encore civilisés, et une grande application des facultés intellectuelles, pour rechercher la cause des maladies, ou pour administrer aux malades les remèdes les plus convenables que la nature fournit; et enfin parce que ces efforts de

(*) Abhandlungen der Röm. K. K. Josephinischen medicinisch-chirurgischen Academie zu Wien. I. I. Einleitung, p. 13.-17. (Wien. 1787. 4.°)

l'intelligence, fruits d'une longue étude, ne peuvent s'acquérir que par des hommes à l'abri des premiers besoins (*). Selon Horapollo, les Égyptiens, dans leurs hiéroglyphes, ont représenté la science par un crible, de l'encre et un roseau. L'encre et le roseau indiquaient l'écriture; le crible signifiait que ceux qui voulaient devenir savans étaient censés avoir pourvu à leur subsistance: le mot *sbo*, qui signifie science, désignait aussi les moyens suffisans d'exister.

12. Vouloir rechercher si la science médicale est née dans un seul pays ou chez plusieurs nations, et si elle s'y est formée de la même manière, ce serait sortir de notre sujet, et s'éloigner de notre but. Néanmoins je suis disposé à adopter la première opinion, parce que l'histoire prouve que l'étude de la médecine a commencé d'abord chez les Grecs, ensuite s'est propagée chez les autres nations. Nous ne pouvons cependant contester que les opinions et les théories ne soient le résultat et la suite de l'observation, et qu'elles ont pu être produites à-peu-près de la même manière chez tous les peuples, sans avoir eu de patrie originaire. Si la méthode et les différens systèmes des médecins sont dérivés de principes qui ne sont propres qu'à un seul pays, on est autorisé à chercher leur origine dans celui où on les a d'abord observés, et d'où l'histoire les fait sortir pour les transmettre aux autres nations. Plessing paraît aller trop loin, lorsqu'il assigne à toutes les connaissances une même patrie (**).

(*) *Horapollinis* Hieroglyphica, lib. I. c. 38. p. 52. (ed. *Pauw.* Traj. ad Rhen. 1727. 4.°)

(**) F. V. L. *Plessing's* Memnonium, t. I. p. 116. f.° (Leipz. 1787. 8.°)

13. J'aurai soin d'éclaircir par des faits et des exemples ce que je viens d'exposer sommairement dans cette section; en attendant, il me semble que tous ces principes sont applicables à l'histoire générale de la médecine : au moins c'est ce que l'expérience m'a prouvé.

SECTION II.

ÉTAT DE LA MÉDECINE CHEZ LES PLUS ANCIENS PEUPLES.

I.

Médecine chez les Égyptiens avant Psammétique.

§. 1.er Il est peu de pays où l'origine de la culture des sciences et des institutions sociales remonte plus haut qu'en Égypte. L'Inde seule, par ses monumens dont l'antiquité paraît incroyable, pourrait lui disputer cet avantage [3]; mais il est facile de révoquer en doute les résultats des preuves que ces monumens nous fournissent. Dans l'article où je traite en particulier de l'histoire de la médecine des Indiens, je donnerai des renseignemens plus détaillés. Les traditions sacrées des Juifs et les plus anciens monumens historiques, annoncent un certain degré de civilisation existant déjà en Égypte à une époque où les autres peuples n'étaient point encore policés.

Il n'appartient pas à mon sujet de rechercher si Piessing a eu raison d'avancer que la culture des sciences a eu lieu dans un pays plutôt que dans un autre; je donnerai seulement les raisons qui viennent à l'appui de son assertion : 1.° l'homme, dans l'état de nature, n'est point porté par instinct et par goût à l'étude des sciences, parce que le commencement de la culture est-

(3) *Wilford* in Asiatic researches, vol. III. p. 295. 468. — *Melanderhjelm* in Vitterhets Academiens Handlingar, D. V. S. 1—100.

le tombeau de sa liberté; la nécessité et les besoins ont donc dû l'amener insensiblement à l'état de civilisation. 2.° Aucun pays n'a été plus favorable et n'a offert plus de facilité pour l'étude des sciences que l'Égypte, où effectivement elles ont été précoces, parce que les inondations du Nil rendaient les travaux de l'agriculture faciles, et que ces travaux n'exigeaient pas que tous les habitans y fussent employés [4].

2. Cependant les institutions sociales, et l'état où les Grecs trouvèrent les sciences lors de leurs premiers rapports avec ces peuples, ne peuvent pas être considérés comme originaires du pays.

Il est facile de se convaincre, d'après les traditions éthiopiennes [5], que l'Égypte était une colonie formée par les premières caravanes des Ethiopiens : on voit encore dans ce pays des statues avec un profil de nègre [6]; et plusieurs autres preuves convaincantes, rapportées par un excellent historien moderne [7], attestent à tous ceux qui ont l'habitude de juger sans prévention, que la population s'est étendue de Méroé à Thèbes, de là à Saïs et dans toute la vallée du Nil; enfin, que le gouvernement des États de l'Égypte, et sur-tout le culte religieux, sont dus et se rapportent à leurs relations commerciales.

3. Le commerce des Phéniciens a, sans doute, exercé une puissante influence sur la civilisation de

(4) Les Égyptiens eux-mêmes ont attesté par ces principes l'ancienneté de la civilisation de leur pays. (*Diodor. Sicul.* lib. I. c. 10. p. 13. édit. *Wesseling.*)

(5) *Diodor. Sicul.*, lib. III. c. 1. p. 175. ed. *Wesseling.*

(6) *Winkelmanns* Gesch. der Kunst, t. 1. p. 60. (Wien. 1776. 4.°)

(7) *Heeren* dans ses Idées sur la politique et le commerce des anciens peuples, t. I.er p. 288. 320. f.°

l'Égypte ; les anciennes fables des courses d'Hercule sont en effet une allégorie de l'étendue de leur commerce [8]. Hercule lui-même doit avoir été en Égypte pour soumettre le tyran Busiris, et construire la ville d'Hécatompylos, qui avait cent portes ainsi que Thèbes [9]. Hérodote trouva dans Memphis une colonie de Tyriens qui habitaient autour du temple de Protée [10].

On peut encore ajouter à ces preuves la dérivation vraisemblable des noms des dieux égyptiens du phénicien, dont Thomas Hyde nous a fourni plusieurs exemples, qui mériteraient d'être cités [11]. Quoi que l'identité de plusieurs dieux, comme *Taaut* et *Esmunus* chez les Egyptiens et les Phéniciens, nous autorise à conclure sur les relations intimes de ces deux peuples, et sur la communication de leurs idées et de leur culte religieux, il ne faut cependant pas croire que la civilisation de l'Égypte soit entièrement due aux Phéniciens, malgré qu'on puisse admettre que ceux-ci habitaient les bords de la mer que, dans des temps plus modernes, on a nommée *Mer rouge* [12].

4. Dans un temps moins reculé, et principalement après Psammétique, les arts et les sciences des

(8) *Heeren.* t. I. p. 98. t. II. p. 515.
(9) *Diodor.* lib. IV. c. 18. p. 263.
(10) *Herodot.* lib. II. c. 112. p. 185. ed. *Reiz.*
(11) *Hyde*, not. ad. *Peritsol.* intitr. in Ej. syntagm. dissertat. vol. I. p. 52. (Oxon. 1767. 4.°)
(12) Hérodote dit, *liv. I.er, chap. I.er*, que les Phéniciens ont été originairement habitans de la Mer rouge, car le Golfe persique se nommait ainsi dans l'antiquité ; et d'après Strabon, *liv. XVI, pag. 1110, edit. Almeloveen*, on voyait encore des traces de ce peuple sur ce golfe.

Egyptiens et des Grecs se confondaient ensemble. Les Égyptiens haïssaient les étrangers [13] et sur-tout les Grecs [14]; et vivaient tellement isolés qu'ils étaient à l'abri de toute influence; cependant l'histoire d'Abraham, de Jacob et de Joseph, et celle de plusieurs Grecs qui, dans les temps les plus anciens, firent des voyages en Égypte, attestent la possibilité que l'on avait de commercer avec eux; Homère nous présente un exemple encore plus remarquable de ce fait à l'occasion de Ménélas [15]; enfin, toute l'antiquité pense qu'Orphée [16], Solon, Eudoxe, Thalès et Pythagore [17] avaient été initiés dans les mystères des prêtres égyptiens.

Manethon assure positivement qu'Orphée avait introduit en Égypte le culte de Dionysus, ou Bacchus, par attachement pour les Cadméens [18]; mais c'est aller trop loin que d'admettre avec Hyde que le mot phénicien קדמים signifie *Cadméens*, et avec Vogel, que tout le culte d'Osiris et la mythologie des Égyptiens viennent d'Orphée; car Manethon donne à entendre qu'un culte semblable régnait déjà en Égypte avant Orphée. Toute la mythologie de cette nation est trop appropriée à leur pays, pour être regardée comme une modification de celle des Grecs; mais il est certain qu'elle avait perdu de sa forme originaire par la communication avec ces derniers.

(13) 1 Mos. XLIII. 32. — *Diodor.* lib. I. c. 67. p. 78.
(14) *Herodot.* lib. II. c. 41. p. 148.
(15) Odyss. IV. 350.
(16) *Diodor.* lib. I. c. 23. p. 26. — *Manetho* in *Euseb.* Præparat. evang. lib. I. p. 74. (ed. *Viger.* Colon. 1688. fol.)
(17) *Plutarch.* de Iside et Osiride, p. 354. (Opp. ed. *Xylandr.* Frcf. 1599. fol.)
(18) *Euseb.* l. c. — *Diodor. Sicul.* l. c.

Cette forme [19] fut encore plus altérée depuis Psammétique, qui autorisa les Grecs, qui le servirent contre ses ennemis, à s'établir dans ses États. Il leur confia même l'instruction de la jeunesse [20]; ils se fixèrent à Bubaste et ils se mêlèrent avec les Egyptiens [21].

Sous le règne d'Amasis, ils obtinrent la liberté de construire des temples, habitèrent la ville de Naucrate située sur la branche canopique du Nil. Les Grecs, profitant de cet avantage, construisirent non-seulement un *Hellenium*, mais encore d'autres temples et des magasins pour leurs marchandises [22]. Depuis cette époque, les cultes de ces deux peuples furent tellement confondus, qu'on ne pouvait plus distinguer les traditions et les fables purement égyptiennes de celles qui avaient été grécisées.

On n'a que des notions très-confuses sur la civilisation des Égyptiens, si on s'en rapporte aux auteurs grecs qui étaient à Alexandrie, ou aux pères de l'église, ou, enfin, aux nouveaux Platoniciens, qui cependant n'ont pu juger eux-mêmes de l'état originaire de l'Égypte, qu'en puisant dans les sources les plus anciennes et les plus authentiques.

5. La situation toute particulière de la vallée du Nil et ses inondations merveilleuses; le commerce avec les Éthiopiens avantageusement favorisé par la navigation sur ce fleuve; la nécessité d'observer le cours des astres et de mesurer le temps; la facilité

(19) *Vogel* über die Religion der alten Ægypter, p. 93. 145. (Nürnb. 1793. 4.°)
(20) *Diodor.* lib. I. c. 67. p. 78.
(21) *Herodot.* lib. II. c. 154. p. 215.
(22) *Ibid.* c. 178. p. 228.

de faire des observations astronomiques dans un pays où le ciel est toujours serein, fournissent, en peu de mots, les données et les raisons au moyen desquelles on peut se former des idées sur le culte des Égyptiens, sur leurs apologues, leurs lois et leurs différentes institutions sociales.

Les premiers Éthiopiens qui peuplèrent l'Égypte [les Troglodytes] comme nation sauvage, révérèrent tous les êtres de la nature qui agissaient sur eux d'une manière nuisible ou favorable, sans qu'ils pussent expliquer comment cette action avait lieu. Parmi plusieurs animaux qui furent l'objet de leur vénération, on remarque le bœuf, le crocodile, l'ichneumon, l'ibis; ils révéraient particulièrement le Nil[23]; et ce culte, rendu aux animaux et aux êtres inanimés, s'est conservé chez le bas peuple jusque dans un temps plus moderne. Dans différentes familles, un animal était comme un fétiche révéré ou détesté[24]. Le Nil seulement dans les premiers temps était généralement reconnu comme une divinité bienfaisante d'où étaient sortis tous les autres dieux[25]; il était même confondu avec Osiris[26], et les Grecs le nommaient Ὠκεανὸς, Océan.

La navigation considérée comme un moyen général de se procurer, dans les temps d'inondations, les subsistances nécessaires à la vie, est la base de plusieurs fables égyptiennes. Le vaisseau Baris était révéré

(23) *Plutarch.* l. c. p. 353. Οὐδὲν γὰρ οὕτω τιμὴ Αἰγυπτίοις, ὡς ὁ Νεῖλος.

(24) *Lucian.* de astrolog. p. 849. (ed. *Graev.* Amst. 1687. 8.°) — *Herodot.* lib. II. c. 42. p. 149.

(25) *Diodor.* lib. I. c. 12. p. 16.

(26) *Plutarch.* l. c. p. 363. — *Porphyr.* in *Euseb.* lib. III. c. 11. p. 116.

comme

comme une divinité [27], et les prêtres, dans leurs processions solennelles, portaient sur leurs épaules des petits vaisseaux qui lui étaient consacrés, ce qui les faisait nommer παστὸς, παστοφόροι [28]. La divinité suprême était représentée nageant et portée sur une feuille de lotos [29]; on la nommait encore le dieu navigateur [30].

6. La nécessité de connaître les époques des débordemens du Nil, et la sérénité continuelle du beau ciel de l'Égypte qui rendait les observations des astres très-faciles, durent naturellement conduire ses habitans, même dans les âges les plus reculés, à un calcul déterminé des temps; elles durent, aussi, vu la grossièreté de leurs idées, leur faire pratiquer la magie et l'astrologie, ou l'art de prédire l'avenir par les astres : cela est prouvé par les témoignages les plus authentiques [31], et vient à l'appui de l'opinion de ceux qui pensent que les divinités et le culte des Égyptiens avaient, dans les anciens temps, du rapport avec l'astronomie et avec la détermination des temps [32].

C'est sous ce point de vue que nous devons con-

(27) *Jamblich.* myster. Ægypt. lib. VI. c. 5. p. 147. (ed. *Gale.* Oxon. 1678. f.°)

(28) *Herod.* lib. II. c. 63. p. 160. — *Clem. Alexandr.* strom. lib. VI. p. 634. (ed. *Sylburg.* Lutet. 1629. f.°) — *Horapoll.* hieroglyph. lib. I. c. 41. p. 56. — *Diodor.* lib. XVII. c. 50. p. 199. — *Winkelmann*, p. 76.

(29) *Plutarch.* l. c. p. 355. — *Jamblich.* l. VII. c. 2. p. 151. *Voyez* mes Antiquit. botan. c. IV. p. 56.

(30) *Jamblich.* l. c. Θεὸς ὁ ἐπὶ πλοίῳ ναυτιλλόμενος.

(31) *Herod.* l. II. c. 82. p. 169. — *Plat.* epinomis, p. 640. (ed. *Gryn.* Basil. 1534. f.°) — *Diodor.* lib. I. c. 50. p. 59. c. 81. p. 91. — *Lucian.* l. c. — *Macrob.* somn. Scipion. c. 21. p. 75. (ed. *Gronov.* Lond. 1694. 8.°) — *Galen.* de dieb. judicator. lib. III. p. 446. (Opp. ed. Basil 1538. f.°)

(32) *Gatterer* de theogonia Ægyptiorum in Comment. societ. Gotting. vol. VII.

sidérer la mythologie des Égyptiens, autant qu'elle a du rapport avec l'histoire de la médecine ; car les différentes allégories tirées des êtres intellectuels n'ont pu être introduites dans cette mythologie que par les philosophes grecs.

7. Depuis les temps les plus reculés, toutes les générations égyptiennes ont adoré, sous le nom d'Osiris, un dieu dont l'épouse Isis et le fils Orus ont obtenu la même vénération. D'après Jablonsky, Osiris dérive du mot copte *Oeisch-iri*, qui se traduit par *règle du temps* [33] ; ou bien on le fait venir du phénicien, et on traduit avec Hyde חורי, par *navigateur autour du monde* [34]. Quoi qu'il en soit, ce dieu est considéré comme le symbole de la révolution du soleil ou de l'année astronomique [35].

Osiris fut le plus grand bienfaiteur de sa nation, d'abord en établissant l'agriculture, et par une foule d'autres institutions utiles [36], ensuite en rendant son peuple célèbre par plusieurs voyages qu'il entreprit en Éthiopie, dans l'Inde et dans la Thrace. La ressemblance de ces caravanes triomphales avec celles de Bacchus est reconnue par tous les anciens, et nous fait conjecturer que les Égyptiens ont emprunté ces traditions des Grecs, ou que ceux-ci les doivent aux premiers [37].

(33) *Jablonsky*, pantheon Ægypt. lib. I. c. I. p. 151. Dans *Eusebe* (Præp. evang. lib. III. c. 15. p. 125.) on a trouvé un ancien oracle d'Apollon, qui dit, :

Ἥλιος, Ὧρος, Ὄσιρις, Ἄναξ, Διόνυσος, Ἀπόλλων, ὡρῶν καὶ καιρῶν ταμίης.

(34) L. c.

(35) *Gatterer*. l. c.

(36) *Diodor*: lib. I. c. 13. p. 17.

(37) *Herodot*. lib. II. c. 42. p. 149. — *Plutarch*. l. c. p. 363. — *Manetho* in *Euseb*. Præp. evang. lib. II. c. 1. p. 45.

A son retour en Égypte, Osiris succomba sous le redoutable ennemi de sa famille, le traître Typhon (vent impétueux appelé *Samum*, parce qu'il vient des déserts sablonneux de l'Arabie). Cet apologue, qui a certainement une origine plus éloignée, peut être rapporté à la funeste influence du *Samum*, qui détruit l'effet des bienfaits du soleil et des crues du Nil [38]. Dans des temps plus modernes on montrait son tombeau dans plusieurs endroits, principalement près de Saïs [39], à Abydos et à Memphis [40].

8. L'épouse d'Osiris, qui était aussi sa sœur, se nommait *Isis*; ce mot signifie en langue copte, *abondance ambulante* [41], ou, d'après le phénicien עשים, *humidité* [42]. Cette divinité était sans doute le symbole de la révolution lunaire, et non de la lune elle-même, dont les diverses phases occasionnent, à ce qu'on croit, le retour périodique de plusieurs maladies.

C'est pour cela qu'on attribuait à Isis une puissance toute particulière pour guérir certaines maladies, tandis qu'une foule d'autres de toute espèce étaient attribuées à sa colère [43] : une autre preuve de son pouvoir fut

(38) *Jablonsky*, tom. III. p. 92.
(39) *Strabo*, lib. XVII. p. 1155. ed. *Almeloveen*.
(40) *Plutarch*. l. c. p. 359. — *Strabo*, lib. XVII. p. 1169.
(41) *Jablonsky*. l. c. p. 31.
(42) *Hyde*. l. c. p. 52.
(43) *Juvenal*. sat. XIII. p. 91.

. . . . atque ita secum
decernat, quodcunque volet, de corpore nostro
Isis, et irato feriat mea lumina sistro.

Lucil. in Anthol. græc. lib. II. c. 22. n. 4.

. . . Μὴ καταισχύνῃ
τὴν Ἶσιν τούτῳ, μηδὲ τὸν Ἀμφικράτη,
μηδ' εἴ τις τυφλοὺς ποιεῖ, Θεόν.

encore la résurrection de son fils Orus [44]. Les Égyptiens attribuaient à cette déesse l'invention de plusieurs médicamens, et prétendaient qu'elle avait de grandes connaissances en médecine [45]. Du temps de Galien on faisait encore usage de plusieurs remèdes composés qui portaient son nom [46].

Mais, comme sa colère rendait, disait-on, les hommes malades, les Grecs la comparèrent à Proserpine [47], reine des enfers, et même à Hécate; les Égyptiens la nommèrent *Dhi-thra-mbou* [colère frénétique] ou *Ther-muthi* [meurtrière] [48].

Elle était représentée, dans l'antiquité, avec des cornes [49]; les temples les plus magnifiques qu'on lui avait élevés étaient à Memphis et à Busiris [50]. Les vaches [51], une espèce d'antilope *[antilope oryx]* [52] et le sebestier *[cordia myxa* ou *persœa]* lui étaient consacrés [53].

Pour éterniser le souvenir du grand événement du triomphe d'Isis sur Typhon, et témoigner de la reconnaissance à Isis pour l'invention de l'agriculture, on faisait, en son honneur et en celui d'Osiris, des processions solennelles; on y portait des fagots d'épines [54],

(44) *Manetho* in *Euseb.* lib. II. p. 48. — *Plutarch.* p. 357. — *Diodor.* lib. I. c. 25. p. 30. — *Manethon* in *Euseb.* l. c.
(45) *Diodor.* l. c. p. 29.
(46) *Galen.* de composit. medicam. sec. genera, lib. V. p. 378.
(47) *Plutarch.* p. 361.
(48) *Jablonsky.* p. 115.
(49) *Herod.* lib. II. c. 41. p. 148. Βούκερων ἐστι. — *Winkelmann* monumenti ant. inediti, n. 73. 74.
(50) *Herod.* lib. II. c. 59. p. 158. — *Diod.* lib. I. c. 22. p. 25.
(51) *Herod.* lib. II. c. 41. p. 148.
(52) *Ælian.* nat. anim. lib. X. c. 13. p. 571. ed. *Gronov.*
(53) *Plutarch.* p. 378.
(54) *Diod.* lib. I. c. 14. p. 17. 18. c. 29. p. 34. — *Apul.* metamorph. lib. XI. p. 368.

et on célébrait d'autres mystères, à l'imitation desquels Érecthée avait fondé ceux d'Éleusis.

Le matin, on faisait dans les temples d'Isis des fumigations avec une espèce de résine; vers l'heure de midi, avec de la myrrhe, et le soir, avec le cyphi, mélange de seize ingrédiens, à la préparation duquel on apportait beaucoup de soin, parce que le nombre quatre était regardé comme sacré [55].

On faisait coucher les malades dans les temples de cette divinité pour apprendre, par les oracles qu'ils recevaient en songe, comment ils pouvaient être guéris [56].

9. Le fils d'Isis, appelé Orus, fut le dernier roi égyptien de la dynastie des dieux [57]. Son nom vient du mot אור qui signifie *lumière* [58], ou du mot copte *ouro* [le roi], ou de *u-ar* [la cause] [59]. On regardait avec quelque raison ce dieu comme le génie du soleil, que les Grecs nomment Apollon [60]. Dans les livres d'Hermès, Orus désigne la force par laquelle s'opèrent les mouvemens du soleil [61].

Horapollo nous dit que cette divinité est le symbole de l'empire du soleil sur les saisons, et nous apprend qu'on avait coutume de faire supporter le trône de sa statue par des figures de lions, ce qui

(55) *Plutarque*, page 383, dit que les Israëlites imitèrent cette préparation selon le nombre quatre, *Moïse*, liv. 2, chap. XXX, verset 2.

(56) *Diod.* lib. I. c. 25. p. 29.

(57) *Diod.* l. c. p. 30. — *Manethon* dans *Sincellus* (chronograph. p. 15. ed. *Goar*. Venet. 1729. f.°) cite encore, après Orus, plusieurs demi-dieux.

(58) *Hyde*, l. c.

(59) *Gatterer*, l. c. p. 49. — *Jablonsky*, l. c. p. 225.

(60) *Diodor.* l. c.

(61) *Plutarch*. p. 373. — *Macrob.* saturn. lib. I. c. 21. p. 211.

confirme cette signification [62]. L'épervier lui était consacré, parce qu'il peut fixer le soleil. Dans Homère, on appelle aussi cet oiseau le *guide rapide de Phébus* [63].

Orus avait appris de sa mère la connaissance des maladies et la manière de les guérir [64].

10. Les Égyptiens révéraient cette famille de dieux, et avaient aussi un respect divin pour *Theuth*, *Thouth* ou *Taaut*, que les Grecs adoraient sous le nom d'Hermes, comme l'inventeur des sciences et des arts. Quelques-uns dérivent son nom de *Thouodh* [colonne] [65], parce que toutes ses connaissances étaient gravées sur des colonnes, d'où Pythagore et Platon les ont recueillies [66]; d'autres traduisent ce mot copte, par *tête*, et regardent cette divinité comme le symbole de l'intelligence [67]: Mais comme l'origine de ce Thouth est phénicienne [68], on pourrait demander si Hyde n'avait pas plus de raison de dériver ce mot de תעות en arabe طاغوت *[erreur]* [69]; d'après cela il serait à présumer que

(62) *Horapoll.* hierogl. lib. I, c. 17, p. 34. Ὑπὸ τὸν θρόνον τοῦ Ὥρου λέοντας ὑποτιθέασι, δεικνύντες τὸ πρὸς τὸν θεὸν τοῦ ζώου σύμβολον. Ἥλιος δὲ ὁ Ὧρος, ἀπὸ τοῦ τῶν ὡρῶν κρατεῖν. C'est pour cela qu'on attribuait plutôt à Orus qu'à Anubis, comme Winkelmann le prétend aussi, la statue à tête de lion qui existe dans la ville d'Albani. *Voyez* l'Histoire des Arts, par *Winkelmann*, pag. 73.

(63) *Ælian.* nat. anim. lib. X. c. 14. p. 559. — Od. XV. 525. — *Porphyr.* de abstinent. lib. IV. p. 155. ed. *Holsten*, Cantabrig. 1655. 8.°

(64) *Diodor.* l. c.

(65) *Jablonsky*, l. c. p. 182.

(66) *Procl.* comm. in Tim. lib. I. p. 31. (Basil. 1534. fol.) — *Jamblich.* lib. I. c. 2. p. 3. — *Maneth.* apotelesm. lib. V. p. 38. (ed. *Gronov.* LB. 1698. 4.°)

(67) *Zorga* Bibl. der alten Liter. und Kunst, st. VII. s. 42.

(68) *Sanchuniathon* in *Euseb.* Præp. evang. lib. I. c. 10. p. 33. 36.

(69) *Hyde*. l. c. p. 54.

ceux qui se formèrent les premiers une opinion sur cette divinité lui donnèrent ce nom, et que ceux qui la révérèrent ensuite s'y accoutumèrent.

Tous les anciens historiens s'accordent à dire que Thouth était l'ami et le secrétaire intime d'Osiris; qu'il enseigna aux Égyptiens l'usage des lettres et d'autres connaissances utiles [70]: non-seulement il inventa l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie [71], mais encore la musique [72]; il leur donna des lois [73], régla leurs cérémonies religieuses [74], et fut le premier qui cultiva l'olivier [75].

S'il est vrai que le roi Athotis, le second après Menès dans la dynastie de Theeinits, qui doit avoir écrit des livres d'anatomie [76], est notre Thouth, comme Marsham [77] et d'autres le présument, il mériterait une place distinguée dans la mythologie médicale.

11. Le changement du nom d'Hermès en celui d'Anubis présente un dédale de fables. Dans ses voyages et ses expéditions lointaines, Osiris était accompagné d'Anubis, son fils naturel, qui se distingua par sa bravoure, en tuant beaucoup de chakals (*canis aureus Erxl.*). A son retour, il était couvert de la peau de l'un de ces chiens sauvages, et il fut révéré

(70) *Diodor.* lib. I. c. 15. 16. p. 19. 20. — *Sanchuniathon*, l. c. p. 31.

(71) *Plat.* Phædr. p. 213. Θεῦθ δὲ πρῶτος ἀριθμόν τε καὶ λογισμὸν εὑρεῖν καὶ γεωμετρίαν καὶ ἀστρονομίαν καὶ δὴ καὶ γράμματα.

(72) *Diodor.* l. c.

(73) *Clem. Alex.* strom. lib. I. p. 334.

(74) *Diodor.* l. c.

(75) *Manetho* in *Euseb.* Præp. evang. lib. II. p. 46.

(76) *Manetho* in *Syncell.* p. 43.

(77) Canon chron. p. 34.

après sa mort, à Cynopolis, comme une divinité[78]; on le représentait avec la tête d'un chien, et on le nomma le gardien des dieux[79]. Le nom Ennoub, qui signifie d'*or*, paraît avoir primitivement désigné la couleur des chakals[80].

On a confondu dans la suite le compagnon d'Osiris avec son fils : on nommait Hermès, Anubis, et on le représentait sous la figure d'un chien, parce que c'est l'animal le plus fin et le plus intelligent[81]; enfin, lorsque Osiris et Isis furent admis parmi les corps célestes, Hermès le fut aussi. Anubis, révéré comme l'horizon, fut encore confondu avec Hermès sous la figure de Mercure, qui, comme on le sait, accompagne constamment le soleil[82] dans sa course.

12. Dans l'ancien temps, la science de Thouth, que les Grecs appelaient Ἑρμῆς τρισμέγιστος, était gravée sur des colonnes; elle fut soigneusement recueillie et inscrite sur un livre, aussitôt qu'on eut découvert l'art d'écrire avec des roseaux sur le papyrus desséché, et ce livre fut intitulé : EMBRE, *scientia caussalitatis;* il renfermait particulièrement les règles de la science médicale que les médecins suivaient avec ponctualité; il eut pour auteurs les premiers successeurs d'Hermès. Les médecins étaient à l'abri de tout reproche, lors même

(78) *Plutarch.* 356. — *Diodor. Sic.* l. c.
(79) *Diodor.* l. c. c. 87. p. 97.
(80) On peut, avec Hyde, déduire ce mot du phénicien הנובח *aboyer*.
(81) *Plutarch.* l. c. p. 355. Οὐ γὰρ τὸν κύνα κυρίως Ἑρμῆν λέγουσιν, ἀλλὰ τοῦ ζώου τὸ φυλακτικὸν καὶ τὸ ἄγρυπνον καὶ τὸ φιλόσοφον, γνώσει καὶ ἀγνοίᾳ τὸ φίλον καὶ τὸ ἐχθρὸν ὁρίζοντος, τῷ λογιωτάτῳ τῶν Θεῶν κυνικοῦσιν.
(82) *Plutarch.* l. c. p. 368.

que les malades succombaient, s'ils avaient suivi scrupuleusement ces règles; mais, au contraire, ils étaient punis de mort s'ils s'en écartaient, quel que fût le résultat du traitement [83]. Ce livre contenait, sans doute, les observations séméïotiques de tous ceux qui s'étaient occupés de la médecine; car les prêtres ou médecins pronostiquaient par ce livre la vie et la mort des malades [84]. Suivant les derniers mots de la citation ci-dessus, les prêtres tiraient leur premier diagnostique de la manière dont le malade était couché, ce qui est incontestablement un des principaux signes de l'état maladif sur lequel on peut souvent mieux établir un jugement que sur beaucoup d'autres.

Ce que nous dit Diodore à l'égard des préceptes de la médecine égyptienne, ne nous laisse pas de doute sur la manière dont nous devons en juger. L'expérience prouve que les sciences ne peuvent pas faire des progrès, lorsqu'on suit trop strictement les règles et les opinions une fois reçues, et quand on se fait un crime de la moindre innovation. Cet aveugle assentiment pour les anciennes opinions est toujours un signe du mauvais état de la civilisation et de l'enfance de l'es-

(83) *Diodor.* l. c. c. 82. p. 92. Οἱ γὰρ ἰατροὶ τὰς θεραπείας προσάγουσι κατὰ νόμον ἔγγραφον ἀπὸ πολλῶν καὶ δεδοξασμένων ἰατρῶν ἀρχαίων συγγεγραμμένον. Κἂν τοῖς ἐκ τῆς ἱερᾶς βίβλου νόμοις ἀναγινωσκομένοις ἀκολουθήσαντες ἀδυνατήσωσι σῶσαι τὸν κάμνοντα, ἀθῷοι παντὸς ἐγκλήματος ἀπολύονται. Ἐὰν δέ παρὰ τὰ γεγραμμένα ποιήσωσι, θανάτου κρίσιν ὑπομένουσιν, ἡγουμένου τοῦ νομοθέτου, τῆς ἐκ πολλῶν χρόνων παρατετηρημένης θεραπείας καὶ συντεταγμένης ὑπὸ τῶν ἀρίστων τεχνιτῶν ὀλίγους ἂν γενέσθαι συνετωτέρους.

(84) *Horapollinis* hieroglyph. l. I. c. 38. p. 52. Ἔστι δὲ παρὰ τοῖς ἱερογραμματεῦσι καὶ βίβλος, ἱερὰ καλουμένη ἀμβρής, δι' ἧς κρίνουσι τὸν κατακλιθέντα ἄρρωστον, πότερον σώσιμός ἐστιν ἢ οὔ· τοῦτο ἐκ τῆς κατακλίσεως τοῦ ἀρρώστου σημειούμενοι.

pèce humaine. « Dès que la paresse de l'homme se » concilie avec ses besoins, et que cette réunion pro- » duit ce qu'on appelle *aisance*, il persiste dans cet » état et ne se laisse porter à perfectionner les sciences » qu'avec beaucoup de peine » [85].

13. Dans des temps plus modernes on attribua à Hermès plusieurs autres livres, dont quelques-uns existent encore en langue grecque; et celui qui connaît l'esprit de l'école magique des nouveaux Platoniciens, verra facilement, après avoir lu ces écrits, que leur origine ne remonte pas plus haut que la naissance de Jésus-Christ, et qu'ils sont dus aux nouveaux Pythagoriciens d'Alexandrie qui mêlèrent le reste des dogmes de l'ancienne philosophie des Égyptiens avec les rêveries de l'école de Pythagore [86]. Le Pimander [87], l'Asclepius ou λόγος τέλειος [88], l'iatromathématique [89], les livres de l'horoscope [90] et une infinité d'autres écrits d'astrologie, de magie, d'alchimie, annoncent un âge trop peu reculé pour pouvoir être considérés comme ouvrages égyptiens [91].

A l'époque de Jamblique, les prêtres égyptiens avaient déjà quarante-deux livres, tous attribués à Hermès : trente-six contenaient les connaissances humaines, et les six autres renfermaient l'anatomie,

(85) Idées de *Herder* sur la philosophie de l'histoire du genre humain, t. III, liv. VIII, p. 159. (Riga, 1785, 4.°)
(86) *Cudworth* system. intellect. p. 319. 327. 506.
(87) Ed. Marsil. *Ficini*. Paris. 1554. 4.° — Traduction de *Tiedemann*, 1781. 8.°
(88) Ed. lat. cum priori.
(89) Ed. *Camerar*. Norimb. 1532. 4.°
(90) Ed. Fr. *Wolf*. Bas. 1559. fol.
(91) *Fabric*. Biblioth. Græc. lib. I. c. VII–XII. p. 46.-85. (ed Hamb. 1708. 4.°) — *Conring* de hermet. medicina, p. 63. sq.

la doctrine des maladies, sur-tout celles des femmes et des yeux ; enfin, la description des médicamens et celle des instrumens de chirurgie. Mais l'origine de ces livres était sans doute apocryphe ; car Jamblique lui-même les regardait comme peu authentiques [92], et Galien les considère absolument comme supposés [93].

Au temps de l'école d'Alexandrie, où la théosophie, la magie, et l'alchimie prirent naissance, on voulut donner plus de crédit à ces chimères en les faisant remonter à une origine très-reculée, ce qui rendit l'histoire de l'ancienne Égypte encore plus obscure ; et c'est de ce temps que nous est venu le plus grand nombre d'écrits supposés des anciens médecins et philosophes grecs. Je prouverai cette assertion dans le cours de l'ouvrage et avec toute l'évidence qu'il me sera possible. — En supposant Hermès l'auteur de tous ces livres, on avait pour but de lui en attribuer d'autres remplis des chimères des nouveaux Platoniciens. Seleucus atteste que le nombre des livres écrits par Hermès se montait à vingt mille. Manethon en comptait trente-six mille cinq cent vingt-cinq [94]. Galien s'efforce de rendre cette assertion plus vraisemblable, en expliquant le mot βίβλοις, par λόγοις;

(92) De mysteriis Ægypt. lib. VIII. c. 4. p. 160. Τὰ μὲν γὰρ φερόμενα, ὡς Ἑρμοῦ, Ἑρμαϊκὰς περιέχει δόξας, εἰ καὶ τῇ τῶν φιλοσόφων γλώττῃ πολλάκις χρῆται. Μεταγέγραπται γὰρ ἀπὸ τῆς Αἰγυπτίας γλώττης ὑπ᾽ ἀνδρῶν φιλοσοφίας οὐκ ἀπείρως ἐχόντων.

(93) De facult. simplic. medicam. lib. VI, p. 68, 69. Ἀλλ᾽ ἐν τισι τῶν εἰς Ἑρμῆν ἀναφερομένων βιβλίων ἐγγεγράφθαι, περιέχοντι τὰς λϛ´ τῶν ὡροσκόπων ἱερὰς βοτάνας, αἳ εὔδηλον ὅτι πᾶσαι λῆροι εἰσί κ. τ. λ.

(94) *Jamblich.* l. c. lib. VIII. c. 1. p. 157.

mais à quoi servent ces raisonnemens ! Quand on connaît l'histoire de la civilisation, croira-t-on qu'il existait déjà des livres dans un temps où les sciences ne se communiquaient que par tradition ! S'il y a jamais eu un Hermès en Egypte, n'est-il pas plus naturel de présumer qu'il nous a transmis ses connaissances par tradition et dans un langage symbolique et poétique, que de lui attribuer des ouvrages qui portent l'empreinte certaine d'une origine plus moderne ?

14. Un autre dieu du peuple égyptien, Apis, a été regardé par quelques-uns comme l'inventeur de la médecine [95] ; on le représentait sous la figure d'un bœuf, avec des taches qui signifiaient le soleil et la lune : c'était un véritable fétiche [96], que tantôt on regardait comme le symbole du Nil et de sa fertilité [97], et auquel d'autrefois on rapportait une partie des fables d'Osiris [98]. Il y avait aussi dans son temple un oracle qui prononçait sur la destinée des hommes, par conséquent sur la maladie et la mort [99]. On dit qu'Apis fut le maître d'Esculape [100].

15. Les anciens Égyptiens adoraient aussi comme un génie de la médecine, Esmun ou Schemin, dont l'origine phénicienne est évidente. Damascius dit que la déesse Astronoë l'appelait Παίαν [Esculape], et qu'il

(95) *Clem. Alex.* stromat. lib. I, p. 307. Ἰατρικὴν δὲ, Ἄπιν αἰγύπτιον, αὐτόχθονα ἐπινοῆσαι, πρὶν εἰς Αἴγυπτον ἀφικέσθαι τὴν Ἰώ· *Euseb.* Præp. evang. lib. X. c. 6. p. 475.
(96) *Ælian.* nat. anim. lib. XI. c. 10. p. 615.
(97) *Jablonsky*, tom. II. p. 215.
(98) *Strabo*, lib. XVII. p. 1160.
(99) *Plin.* lib. VIII. c. 46.
(100) *Cyrill.* contra Julian. lib. VI. p. 200. (*Julian.* opp. ed. *Spanhem.*)

était révéré à Beryte, colonie phénicienne * dans l'île de Chypre **.

Ce dieu était connu aussi sous le nom de Mendès, mot qui désigne un signe de la semaine et qui a aussi rapport au calcul des temps [1]. Les Grecs le prenaient pour le dieu Pan, et Hérodote dit qu'il était le plus ancien des huit dieux égyptiens [2]. De là est venue la croyance que Mendès ou Esmun renfermait en lui, comme huitième השמני, les sept planètes que l'on révérait en Égypte comme des génies; ainsi on le prenait pour le firmament [3].

On révérait Mendès particulièrement à Chemmin ou Panopolis [4], et le bouc lui était consacré [5], peut-être parce que cet animal est le symbole de la force génératrice, et parce qu'on disait qu'au septième jour de sa naissance il était déjà propre à l'acte propagatoire [6].

On prétend que Mendès accompagna Osiris dans ses voyages [7]; cela s'accorde avec la fable grecque, que Pan a été le compagnon de Bacchus [8].

Selon Synesius, cet Esculape était représenté avec une large place nue sur la tête [9]. Manethon nommait

(*) *Damasc.* vit. Isidor. in *Phot.* biblioth. cod. CCXLII. p. 1074. (ed. *Höschel.*)

(**) *Strabo*, liv. XIV, p. 1001.

(1) *Dorneddens* Phamenophis; p. 321. (Götting. 1797. 8.°)

(2) *Herodot.* lib. II. c. 46. p. 152. c. 145. p. 209.

(3) *Vogel* über die Religion der alten Ægypter, p. 114.

(4) *Diodor.* lib. I. c. 18. p. 21.

(5) *Herodot.* lib. II. c. 42. p. 149. — *Clem. Alex.* admonit. ad gentes p. 25.

(6) *Horapoll.* hieroglyph. lib. I. c. 49. p. 60.

(7) *Diodor.* l. c.

(8) *Euseb.* Præpar. evangel. lib. V. c. 5. p. 189. 190.

(9) *Synes.* calvit. encom. p. 73. (Opp. ed. *Petav.* Paris. 1640. f.°)

un roi de Memphis, *Tosorthros*, l'Esculape égyptien [10], et Jablonsky dit que ce nom dérive du mot *Tuse-tho*, qui signifie *médecin du monde* [11].

16. Nous allons encore faire mention d'un autre dieu de la médecine que presque tous les peuples étrangers ont adoré. C'est Sérapis, qui était le même qu'Osiris dans l'antiquité [12]; mais, depuis la conquête d'Alexandrie, il a été confondu avec le Pluton des Grecs [13], et on lui attribuait le pouvoir de guérir.

Le mot Sérapis signifiait ou *celui qui mesure le Nil* [Sari-api] [14], ou *le maître de l'obscurité* [15]. Hyde dérive Sérapis du phénicien שור אבים [bœuf marqué] [16].

Comme on attribuait les crues du Nil à l'approche du soleil sur l'horizon égyptien, alors Sérapis est le symbole du soleil au-dessous de l'horizon. On peignait les images et les statues de cette divinité avec des couleurs bleues et purpurines [17]. On voit encore aujourd'hui, parmi les antiquités d'Herculanum, un Osiris peint sur un fond noir, dont le visage, les mains et les pieds sont bleus [18].

Le plus ancien temple de cette divinité était à Memphis [19]; Sérapis fut ensuite révéré par les Grecs, comme dieu de la médecine, sur-tout dans les

(10) *Manetho* in *Syncell.* p. 44.
(11) *Jablonsky*, tom. III. p. 195.
(12) *Plutarch.* p. 362. Βελτίον, τῷ Ὀσίριδι τὸν Σάραπιν συνάγειν.
(13) *Plutarch.* p. 361. — *Julian.* orat. IV. p. 136.
(14) *Jablonsky*, tom. II. p. 256.
(15) *Zoega* in Bibl. der alten Liter. und Kunst, st. VII. s. 67.
(16) *Hyde*, l. c.
(17) *Porphyr.* in *Euseb.* Præpar. evang. lib. III. c. 11. p. 113. — *Macrob.* saturn. lib. I. c. 19. p. 204.
(18) Pitture di Ercolano, tom. IV. tav. 69.
(19) *Pausan.* lib. I. c. 18. p. 64. (ed. *Fac.* Lips. 1794. 8.°)

environs du pays de l'ancienne Hermione [20], et à Patras [21].

On voit par l'histoire de la dernière maladie d'Alexandre-le-Grand, que Sérapis était adoré comme dieu de la médecine, et qu'on s'occupait déjà dans son temple des incubes [22]. Vespasien opérait ses miracles dans le temple de Sérapis à Alexandrie [23].

17. Après ces recherches sur la mythologie médicale des Egyptiens, nous allons tâcher de faire connaître l'esprit de l'art et l'état de ceux qui le pratiquaient parmi ce peuple. Ce que nous avons dit de ses fables nous laisse en partie deviner l'état de cet art.

Si les maladies étaient occasionnées par le couroux des dieux, elles ne pouvaient être guéries qu'en apaisant leur colère. La faiblesse des malades et la peur qu'ils avaient de ces dieux irrités, exigeaient des médiateurs, des prêtres, pour opérer cette réconciliation, qui étaient aussi les seuls médecins de l'Égypte ; ils exerçaient l'art de guérir comme un culte divin et voilaient les noms des médicamens naturels dont ils se servaient sous un langage allégorique : c'est ainsi que l'art de guérir resta un mystère que les dieux ne révélaient qu'aux prêtres leurs favoris.

On découvre cependant chez les prêtres égyptiens, même dans les temps les plus reculés, une espèce de traitement scientifique qu'on trouverait à peine chez d'autres nations.

(20) *Pausan.* lib. II. c. 34. p. 311.
(21) *Pausan.* lib. VII. c. 21. p. 315.
(22) *Arrian.* Expedit. Alexandr. lib. VII. c. 26. p. 471. (ed. *Schmieder.* Lips. 1798. 8.°) — *Plutarch.* vit. Alexandr. p. 706.
(23) *Tacit.* histor. lib. IV. c. 81. — *Apulej.* metamorph. lib. XI. p. 394.

Les premiers renseignemens sur les médecins nous viennent du 1.er livre de Moïse, chap. 50, vers. 2 : « Joseph ordonna à ses médecins רפאים d'oindre son » père, et ceux-ci oignirent Israël » ; ce qui arriva, d'après la chronologie, seize cent soixante-douze ans avant Jésus-Christ. Le siècle d'après, du temps de Cécrops, l'histoire de la Grèce commence à être moins fabuleuse.

Un célèbre auteur anglais [24] prétend, contre l'histoire et l'art d'interpréter, que l'origine de la médecine ne remonte pas, comme on le croit généralement, à une aussi haute époque. Ce n'est, dit-il, que du temps d'Homère qu'on a commencé à pratiquer la chirurgie; c'est Pythagore qui a posé les bases de l'hygiène, et Hippocrate qui, le premier, a fait des visites aux lits des malades. Suivant ce même auteur, les médecins de Joseph ne furent que des serviteurs qui n'avaient d'autres connaissances que celle d'embaumer. Lorsque Hérodote rapporte qu'il y avait en Égypte un médecin pour chaque partie du corps, cela signifie que chaque partie était embaumée par un prêtre particulier ; qu'au reste on n'avait fait à cette époque aucun essai sur l'art de guérir les maladies. Warburton a parfaitement réfuté ces assertions [25]. Quant à moi je n'en dirai pas davantage sur cet article, car dans la suite de l'ouvrage on trouvera mille témoignages qui réfutent cet auteur.

18. Les premiers fondateurs de l'Égypte étaient sans doute un ordre de prêtres venus de Méroé, qui

(24) *Shuckford's* sacred and profane History of the world connected, vol. II. p. 359-367. (ed. II.)

(25) Göttlich sendung Mosis, aus den grundsätzen der deisten bewiesen. t. II. p. 63-99. (Francf. 1752. 8.°)

établirent

établirent un gouvernement monastique, dans lequel la religion et le commerce étaient les deux plus puissans mobiles pour conduire le peuple vers un but utile [26]. Cette caste de prêtres, dans laquelle on choisissait aussi les rois, fut toujours, même après l'établissement de plusieurs autres branches, la plus considérée, quoiqu'elle gouvernât le peuple avec un despotisme [27] qui apportait les plus grands obstacles aux progrès de la civilisation, et qui donnait aux habitans un air si sombre et si éloigné de toute gaieté, qu'Homère, dans l'Odyssée, a surnommé l'Égypte l'*austère* [28] : cela seul suffisait pour que les arts restassent sans perfectionnement ; aussi les monumens des Égyptiens manquèrent en tout temps de grâces et de goût [29], et le défaut d'activité de ce peuple imprima à tous ses ouvrages un caractère particulier [30]. Ce caractère sérieux et triste, suite de l'oppression sous laquelle il vivait, arrêtait aussi les progrès de la poésie, et sur-tout de la musique [31], qui ne pouvait même pas être entendue dans les temples [32].

Ces prêtres étaient encore remarquables par la plus grande réserve et par une très-grande fermeté.

(26) *Strabo*, lib. XVII, p. 1178. Ἐν τῇ Μερόῃ κυριωτάτην τάξιν ἐπεῖχον οἱ ἱερεῖς τὸ παλαιόν.

(27) *Plutarch*. p. 354. — *Synes.* de providentia, p. 94.

(28) Od. XVII. 448. 254. — *Ammian. Marcell.* lib. XXII. p. 254. (ed. *Lindenbrog.* Hamb. 1609, 4.°)

(29) *Strabo*, lib. XVII, p. 1159. Οὐδὲν ἔχει χάριεν οὐδὲ γραφικὸν, ἀλλὰ ματαιοπονίαν ἐμφαίνει μᾶλλον.

(30) *Winkelmanns* Geschichte der Kunst, p. 66.

(31) *Diod. Chrysost.* orat. XI, p. 162. (ed. *Morelli*. Lutet. 1604. f.°) Παρ' Αἰγυπτίοις μὴ ἐξεῖναι μηδὲ ἐμμέτρως λέγεσθαι, μηδὲ εἶναι ποίησιν τὸ παράπαν.

(32) *Strabo*, lib. XVII. p. 1169.

Chérémon le stoïcien dit qu'ils ne riaient presque jamais [33]: on voit encore aujourd'hui sur des monumens de l'art égyptien, des prêtres dans des attitudes extrêmement simples, ayant les bras et les jambes dans une situation parallèle, et comme engourdis par la mélancolie [34]. Cette disposition à la tristesse dans laquelle vivaient les prêtres, devait d'autant plus les éloigner du monde, qu'ils ne se voyaient même entre eux qu'à l'occasion des fêtes [35].

19. On aperçoit facilement, sans mille autres circonstances qui le confirment, qu'avec ce caractère froid, et sous un gouvernement absolument monastique, les sciences et les arts ne pouvaient atteindre qu'à un faible degré de perfection; et qu'aucune invention, aucune découverte heureuse ne trouvaient accès chez cette nation. Les prêtres ne transmettaient leurs connaissances qu'à ceux qui étaient de leur famille; les étrangers étaient obligés de se faire admettre dans leur caste et de se faire initier à leurs mystères, s'ils voulaient être instruits par eux [36]. Les sciences étaient donc héréditaires, ce qui dut encore nuire à leurs progrès. Le fils par respect pour son père, et quelquefois par paresse, s'arrêtait plus volontiers aux règles et aux opinions une fois adoptées, qu'un étranger qui aurait regardé son emploi comme une récompense de son zèle. C'est cet attachement opiniâtre pour tous les anciens usages et la vénération pour les fétiches,

(33) *Porphyr.* de abstinent. lib. IV. p. 149.
(34) *Caylus*, Recueil d'antiquités, tom. II, 8. III. 8.
(35) *Porphyr.* l. c.
(36) *Porphyr.* vit. Pythag. p. 185. — *Diodor.* lib. I. c. 73. p. 84. — *Euseb.* Præpar. evang. lib. II. p. 50. — *Plutarch.* sympos. lib. VIII. p. 729.

qui, dans des temps plus modernes, ont conduit les Égyptiens à des guerres sanglantes [37]; et telle a été, pendant plusieurs siècles, la cause de cette ennuyeuse uniformité que l'on remarque dans leurs monumens [38].

20. Des recherches plus exactes sur l'état social de ces prêtres, nous apprennent qu'ils furent certainement très-honorés, et que cette dignité n'était pas beaucoup au-dessous de celle de roi [39]: cependant cela ne peut s'entendre que des ordres supérieurs; car on voit, par une phrase des écrits de Moïse, qu'il y avait déjà, sous les Pharaons, différentes classes de prêtres, dont deux nommées חכמים et חרטמים [40]; et au temps d'Hérodote, des archi-prêtres et des prêtres ordinaires: la première dignité était aussi héréditaire [41]. A une époque moins reculée, on établit un plus grand nombre d'ordres. Chérémon le stoïcien les nomme προφήτας, ἱεροστολιστὰς, ἱερογραμματεῖς, ὡρολόγους, παστοφόρους et νεωκόρους [42]. Clément d'Alexandrie décrit une procession solennelle où les prêtres marchaient dans l'ordre suivant: A la tête était un chanteur, ᾠδός, comme le plus inférieur, qui portait quelque symbole de musique; ensuite venait l'horoscope qui portait un cadran solaire et une branche de palmier, comme symbole de l'astrologie; après celui-ci venait l'écrivain sacré, ἱερογραμματεὺς, avec des plumes sur la tête, un livre dans les mains, ainsi qu'une règle, de l'encre

(37) *Plutarch.* de Iside et Osir. p. 381.
(38) *Plato*, de legibus, lib. II. p. 522.
(39) *Diodor.* lib. I. c. 73. p. 84.
(40) 1 Mos. XLI. 8. — 2 Mos. VII. 11. — On distingue de même ici les savans חכמים des magiciens מכשפים.
(41) *Herodot.* lib. II. c. 37. p. 146.
(42) *Porphyr.* de abstinent. p. 158.

et une écritoire. Il était suivi par celui qui portait les ornemens, στολίστής, avec le bâton de la justice et le calice d'offrande; enfin, venait le prophète, comme le premier de tous, portant dans ses mains un vase rempli d'eau, ὑδρεῖον. Les prêtres de ces ordres puisaient leurs connaissances dans trente-six livres d'Hermès, qui renfermaient effectivement toute la philosophie des Égyptiens. Six autres livres contenaient la médecine, traitaient de la structure du corps, des instrumens chirurgicaux, des médicamens, des maladies des yeux et de celles des femmes : les porteurs des petits vaisseaux, παστοφόροι, étaient obligés de connaître ces derniers livres, parce que, comme subalternes, ils pratiquaient la médecine ordinaire [43].

La haute science médicale, qui paraissait agir bien plus par des formules magiques et à l'aide des démons que par l'emploi des médicamens, appartenait aux prêtres supérieurs. Ceux-ci, regardés dans les livres de Moïse comme devins et philosophes, prétendaient pouvoir produire toutes sortes d'effets surnaturels, et être dans la possession de toutes les sciences. Les prophètes prédisaient l'avenir et exerçaient la magie [44]. Les écrivains sacrés qu'on voit encore sur quelques monumens avec des plumes sur la tête [45], instruisaient la jeunesse dans les connaissances profanes [46] et dans celles des différens dialectes.

Il y avait alors trois manières d'écrire ; l'une, ἐπιστολογραφικόν, la plus ordinaire ; l'autre, ἱερατικὸν ou

(43) *Clem. Alex.* lib. VI. p. 633.
(44) 2 Mos. VII. 11. f. — *Herod.* lib. II. c. 82. p. 169. — *Galen.* de dieb. judicator. lib. III. p. 446. — *Diodor.* lib. I. c. 81. p. 91.
(45) *Caylus*, tom. IV. tab. XI. n. 1. 34.
(46) *Diodor.* l. c.

συμβολικὸν, dont les prêtres faisaient usage, et la troisième, *ἱερογλυφικὸν*, qui exprimait les symboles par des figures propres [47]. Ces deux dernières n'étaient connues en Égypte que des prêtres, mais elles étaient familières au peuple éthiopien [48]. Il nous reste peu de fragmens de l'écriture égyptienne [49]; il n'en est pas de même de la langue hiéroglyphique, plusieurs monumens de l'art nous en fournissent beaucoup. L'obscurité du langage symbolique et hiéroglyphique augmenta le respect du peuple pour les prêtres qui en avaient la possession exclusive. Au temps d'Héliodore, il y avait sur l'histoire naturelle plusieurs livres écrits en ce dialecte [50], dans lesquels on distinguait chaque animal, chaque plante par des noms symboliques. Ainsi, on nommait le lierre, la *plante d'Osiris*, *χενόσιρις* [51]; une espèce d'absinthe, le *cœur de Bubastis*; le safran, le *sang d'Hercule*; le lys, le *sang de mort*; la scille, l'*œil de Typhon*; la martiale, la *larme d'Isis*, &c. [52]. Les fanatiques plus modernes, et sur-tout les alchimistes, s'empressèrent d'adopter ces significations mystiques pour obtenir plus de crédit et de considération parmi les ignorans.

21. La manière de vivre des prêtres de tous les ordres, était assujettie à des règles qui les obligeaient

(47) *Diodor.* lib. III. c. 3. p. 176. — *Porphyr.* de abstin. lib. IV. p. 185. — *Clem. Alexandr.* lib. V. p. 555. — *Manetho* in *Syncell.* p. 31.

(48) *Heliodor.* Æthiop. lib. IV. p. 174. (ed. *Bourdelot.* Paris. 1619. 8.°)

(49) *Caylus*, tom. I. 21. V. 26.

(50) L. c. lib. III. p. 142.

(51) *Plutarch.* de Iside et Osir. p. 365.

(52) *Jablonsky*, prolegom. ad Panth. §. LVIII. p. cxxx. — *Schmid.* de sacerdot. et sacrific. Ægypt. p. 72. — *Jamblich.* de myster. Ægypt. sect. VII. p. 150.

d'être d'une propreté scrupuleuse ; ils étaient tenus de se laver tous les jours, ainsi que les nuits, au moins deux fois, et de se faire couper les cheveux tous les trois jours ; ils n'avaient la liberté de les laisser pousser que dans le cas de deuil [53]. C'est encore sous ce même point de vue de propreté que l'on a institué parmi eux la circoncision [54], à laquelle Pythagore même doit s'être soumis [55]. Leurs vêtemens ne pouvaient pas être de laine, mais d'étoffes de lin ou de coton et leur chaussure de byblus [papyrus] [56].

Plusieurs prêtres, sur-tout dans l'ancien temps, portaient des vêtemens de femme et se distinguaient par les manières et les usages ordinaires à ce sexe. Ce furent principalement ceux qui révéraient le Nil, qui, par ces habitudes particulières, cherchèrent à acquérir la réputation de saints, ainsi que font encore aujourd'hui plusieurs magiciens des peuplades Mogoles [57].

22. Les prêtres n'avaient d'autres revenus, dans l'antiquité, que ceux de leurs biens propres [58] et ceux qui provenaient des offrandes que l'on faisait aux dieux [59]. Ces revenus étaient versés dans une caisse commune, qui servait aussi à payer les prêtres

(53) *Herodot.* lib. II. c. 37. p. 146. — *Plutarch.* p. 352.
(54) *Herodot.* l. c.
(55) *Clem. Alex.* lib. I. p. 302.
(56) *Herodot.* lib. II. c. 81. p. 169. — *Plin.* lib. XIX. c. 2. — *Plutarch.* l. c.
(57) *Gregor. Nazianz.* orat. IV. adv. Julian. p. 128. (ed. *Morell.* Colon. 1690. fol.) αἱ δ' ἀνδρογύνων τιμαὶ τοῦ Νείλου παρ' Αἰγυπτίοις. Dess. carm. ad Nemes. v. 267. p. 145. — *Euseb.* vit. Constant. lib. IV. c. 25. p. 639. (ed. *Reading.* Cantabrig. 1720. fol.) — *Voyez* mon Apologie d'Hippocrate. t. II. p. 611. 612.
(58) 1 Mos. XLVII. 22.
(59) *Isocrat.* encom. Busirid. p. 393. (ed. *Auger.* Paris. 1782, 8.°)

subalternes, les pastophores et néocores ou gardiens du temple [60]. Les prêtres étaient généralement exempts de contribution, mais ils étaient obligés d'exercer leur ministère gratuitement pendant la guerre [61].

23. La nourriture des prêtres se bornait aux végétaux et aux viandes qui pouvaient être offertes en sacrifice; les animaux qui étaient reconnus solennellement pour avoir cette destination, furent ensuite marqués avec de la terre sigillée, *γῆ σημαντρὶς* [62]. Il y avait des personnes expressément chargées de cette fonction, que l'on nommait *σφραγισταὶ*, et il existait plusieurs livres qui traitaient de l'art d'appliquer ce cachet [63]. Cet usage avait particulièrement pour but de distinguer scrupuleusement les viandes saines de celles qui ne l'étaient point. La lèpre, les maladies d'yeux et d'autres affections si fréquentes en Égypte, étaient regardées comme le résultat d'un trop fréquent usage de certains alimens. On choisissait ou on rejetait plusieurs animaux, parce que leurs noms avaient des significations fabuleuses qui se perdent dans la nuit des temps. Les animaux qui avaient quelque rapport avec Cacodémon [Typhon] étaient le plus fréquemment offerts en holocauste; tel était entre autres le bœuf rouge, parce qu'on supposait Typhon de cette couleur [64]. On voit, d'après Plutarque, qu'on

(60) *Diodor.* lib. I. c. 73. p. 84. c. 82. p. 92.
(61) *Diodor.* l. c.
(62) *Herodot.* l. c. c. 38. p. 147. — *Plutarch.* l. c. p. 363.
(63) *Schmid.* l. c. p. 183.
(64) *Plutarch.* l. c. p. 363. Αἰγύπτιοι δὲ πυῤῥόχρουν γεγονέναι τὸν Τυφῶνα νομίζοντες, καὶ τῶν βοῶν τοὺς πυῤῥοὺς καθιερεύουσιν. Θύσιμον γὰρ οὐ φίλον εἶναι θεοῖς, ἀλλὰ τοὐναντίον, ὅσα ψυχὰς ἀνοσίων ἀνθρώπων καὶ ἀδίκων εἰς ἕτερα μεταμορφουμένων σώματα συνείληφε κ. τ. λ.

n'offrait aux dieux que les animaux qui leur étaient les plus désagréables, et dans le corps desquels on croyait que passaient les ames des pécheurs. D'après le témoignage d'Hérodote, on n'offroit que des bœufs et point de vaches; car elles étaient consacrées à Isis [65]. Les prêtres ne pouvaient offrir ni manger la chair de cochon qu'une fois par mois, qui était l'instant de la pleine lune [66]. L'antilope fut aussi offerte et mangée sans qu'on lui appliquât le sceau. Horapollo nous raconte l'origine de cet usage [67].

Les poissons [68], et sur-tout ceux de mer, étaient aussi défendus, parce que la mer passait pour symbole de Typhon [69]. On représentait même la haine sous la figure d'un poisson de mer [70]. Parmi ces poissons, détestés, qui étaient cependant, ainsi que Typhon lui-même, révérés dans certains endroits, on distinguait particulièrement le brochet, une espèce de barbue et le poisson doré [71]. Les araignées de mer [*actinia, selinis*], les hirondelles de mer [*trigla hirundo*], et d'autres animaux aquatiques étaient de même en horreur [72]. Hérodote [73] et Plutarque [74] assurent que les prêtres égyptiens ne pouvaient manger de poisson, et que sa propriété d'exciter les organes génitaux fut une première cause de cette défense.

(65) L. c. lib. II. c. 41. p. 148.
(66) *Herodot.* lib. II. c. 47. p. 153.
(67) Lib. I. c. 49. p. 62. Au lieu de lire *πηνῶν* comme a fait Gronovius, il faut lire *κτηνῶν*.
(68) *Plutarch.* l. c. p. 353.
(69) *Plutarch.* l. c. p. 363.
(70) *Horapoll.* lib. I. c. 44. p. 58.
(71) Ὀξύρυγχος. Φαγρός. Λεπιδωτός. *Plutarch.* l. c. p. 353. 358.
(72) *Pauw*, Recherches sur les Égyptiens et les Chinois, t. I. p. 127.
(73) Lib. II. c. 37. p. 146. Ἰχθύων δὲ οὔ σφι ἔξεστι πάσασθαι.
(74) L. c. p. 353. Οἱ δ' ἱερεῖς ἀπέχονται πάντων (ἰχθύων).

24. Parmi les alimens tirés des végétaux, on rejetait sur-tout les farineux et les oignons; les premiers, parce qu'ils sont d'une difficile digestion et produisent des flatuosités [75], ou, d'après Plutarque [76], parce qu'ils sont trop nourrissans, et peut-être encore pour des causes mystérieuses [77]; les seconds, parce qu'ils excitent la soif [78].

Les différentes espèces d'huiles dont le peuple égyptien faisait usage, ne pouvaient pas être employées en consommation par les prêtres, excepté l'huile d'olive [79]. Le sel, qui ne s'employait même qu'avec ménagement, était le sel gemme de Marmarica, car le sel marin s'appelait *écume de Typhon* [80].

Les auteurs ne s'accordent pas sur la question de savoir si les prêtres égyptiens pouvaient boire du vin. Hérodote [81] qui, d'un côté, l'affirme positivement, se contredit lui-même en disant, dans un autre endroit, qu'il n'y avait pas de vignes en Égypte [82]. Selon mon opinion, cette contradiction en apparence pourrait être expliquée en admettant que ce ne fut qu'au temps de Psammétique qu'on introduisit en Égypte l'usage des vins de la Grèce [83]; mais qu'il n'y avait que la classe supérieure, dont les prêtres faisaient partie, qui pouvait en user.

(75) *Herodot.* l. c.
(76) L. c.
(77) *Pauw.* l. c. p. 157.
(78) *Plutarch.* l. c. Cf. — *Schmidt.* diss. de cepis apud Ægypt. cultis, 1765.
(79) *Pauw.* l. c. p. 134.
(80) *Plutarch.* l. c. — *Pauw.* l. c. p. 132.
(81) Δίδοται δὲ σφί οἶνος ἀμπέλινος. l. c.
(82) C. 77. p. 167. Οὐ γὰρ σφί εἰσι ἐν τῇ χώρῃ ἄμπελοι.
(83) *Plutarch.* l. c. Ce n'était que pendant le jour qu'il était défendu de porter du vin au temple à Héliopolis.

25. Le peuple ou les agriculteurs et les gardiens de troupeaux, buvaient une espèce de bière qu'ils rendaient amère avec le lupin [84]. Les Grecs attribuèrent à tort la cause de la lèpre à l'usage de cette boisson [85]. La manière de vivre du peuple, toujours différente selon les diverses contrées, n'était pas aussi sobre que celle des prêtres, mais cependant elle était assujettie à certaines lois qui avaient pour but la conservation de la santé, et qui ne pouvaient pas être transgressées. On prescrivait même aux rois une certaine quantité de nourriture et de boisson qu'ils ne pouvaient franchir [86].

On voit dans le temple de Thèbes une inscription pleine de malédictions contre le roi Menès, qui avait porté le peuple, d'une manière de vivre simple et frugale, au plus grand luxe de la table [87]. Toutes les fonctions, tant corporelles que naturelles, même l'acte de la reproduction, étaient réglées et avaient un temps fixe [88].

Les enfans, dont l'éducation avait pour but de les accoutumer aux fatigues et à la sobriété [89], marchaient toujours les pieds nus et ne vivaient que de racines, de fruits et de la moelle desséchée du papyrus. Suivant Diodore, l'éducation d'un garçon, jusqu'à l'adolescence, ne coûtait pas plus de vingt dragmes. On négligeait les exercices du corps, parce que l'on croyait qu'ils ne lui donnaient qu'une force

(84) *Herodot.* lib. II. c. 77. p. 167.
(85) *Diodor.* l. c. c. 80. p. 98.
(86) *Diodor.* l. c. c. 76. p. 81. — *Plutarch.* l. c. p. 353.
(87) *Plutarch.* l. c. p. 554. — *Diodor.* lib. I. c. 45. p. 54.
(88) *Diodor.* l. c. c. 70. p. 80.
(89) *Diodor.* l. c. c. 80. p. 91.

passagère [90]. On faisait en Égypte le pain avec du froment, κυλλήστις [91].

Les Egyptiens étaient obligés de se purifier le corps trois fois par mois, soit par des vomitifs, des purgations ou des lavemens, parce qu'ils s'imaginaient que la plupart des maladies avaient pour cause l'intempérance dans le boire et le manger, et les crudités dans les premières voies [92]. Comme une diète sévère était un des premiers devoirs dont ils ne pouvaient s'écarter, les étrangers regardaient tous les Égyptiens comme des médecins. C'est de là qu'on peut expliquer les assertions d'Hérodote [93] et d'autres écrivains [94].

Celui qui voudrait tirer de ces passages des preuves pour l'ancienneté du charlatanisme ou de la médecine populaire, serait puissamment réfuté par Isocrate [95]

(90) *Diodor.* l. c. c. 81. p. 92.

(91) *Herodot.* lib. II, c. 77, p. 167. *Goguet* croyait que le ὀλύρα d'*Hérodote* était du riz; mais *Pauw* nous a fait voir qu'il fallait le traduire par froment. L. c. p. 175.

(92) *Herodot.* l. c. Νομίζοντες ἀπὸ τῶν τρεφόντων σιτίων πάσας τὰς νούσους τοῖσιν ἀνθρώποισι γίγνεσθαι. — *Diodor.* l. c. c. 82, p. 92. Φασὶ γὰρ πάσης τροφῆς ἀναδοθείσης τὸ πλέον εἶναι περιττὸν, ἀφ' οὗ γεννᾶσθαι τὰς νόσους.

(93) Lib. II. c. 84. p. 170. πάντα δ' ἰητρῶν ἐστὶ πλέα.

(94) *Homer.* Odyss. IV. 230.

Ἰητρὸς δὲ ἕκαστος ἐπιστάμενος περὶ πάντων
ἀνθρώπων, ἦ γὰρ Παιήονος ἐστι γενέθλης.

Plutarch. Gryllus s. quod bruta ratione utantur, p. 971.

Τοὺς μὲν Αἰγυπτίους πάντας ἰατροὺς ἀκούομεν εἶναι.

(95) L. c. p. 394. Ἀεὶ τοὺς αὐτοὺς τὰς αὐτὰς πράξεις μεταχειρίζεσθαι προσέταξεν· εἰδὼς, τοὺς μὲν μεταβαλλομένους τὰς ἐργασίας, πρὸς οὐδὲν ἔργων ἀκριβῶς ἔχοντας, τοὺς δ' ἐπὶ ταῖς αὐταῖς πράξεσι συνεχῶς ἐπιμένοντας, εἰς ὑπερβολὴν ἕκαστον ἀποτελοῦντας.

et Diodore [96]. Le premier vante les statuts égyptiens qui défendaient d'exercer d'autres fonctions que celles acquises par l'héritage ; le second nous assure qu'il y avait des punitions graves pour celui qui osait se mêler des fonctions d'un autre.

On regardait aussi les Égyptiens comme un peuple qui jouissait d'une très-bonne santé, et Isocrate rapporte qu'ils parvenaient à un âge très-avancé [97]. Hérodote [98] attribue la bonne santé de ce peuple à la constance du beau temps. Ce qu'il y a de certain, c'est que leurs momies ont très-rarement des dents cariées [99].

« Leurs médicamens étaient si peu composés, qu'il » n'y avait aucun danger de les prendre même comme » alimens [100]. » Ceci paraît plutôt une expression oratoire qu'un témoignage historique. Hérodote dit qu'il y avait en Égypte pour chaque maladie un médecin particulier ; les uns s'occupaient du traitement des maladies des yeux, d'autres de l'odontalgie, d'autres des affections de l'estomac, &c. [1]. Cet usage a trouvé beaucoup de partisans ; cependant il n'est point exempt d'erreur, et offre au contraire de grands inconvéniens, qui proviennent particulièrement de ce que toutes les parties du corps sont liées entre elles, et que, par

(96) L. c. c. 74. p. 86. Παρὰ δὲ τοῖς Αἰγυπτίοις, εἴ τις τῶν τεχνιτῶν μετάσχοι τῆς πολιτείας, ἢ τέχνας πλείους ἐργάζοιτο μεγάλαις ζημίαις.

(97) L. c.

(98) Lib. II. c. 77. p. 167.

(99) *Winkelmanns* Gesch. der Kunst, p, 58.

(100) *Isocrat.* l. c. p. 398. Τοῖς μὲν σώμασιν ἰατρικὴν ἐξεῦρον ἐπικουρίαν, οὐ διακεκινδυνευμένοις φαρμάκοις χρωμένην, ἀλλὰ τοιούτοις, ἃ τὴν ἀσφάλειαν ἔχει ὁμοίαν τῇ τροφῇ τῇ καθ' ἡμέραν κ. τ. λ.

(1) Lib. II. c. 84. p. 169. Μιῆς νόσου ἕκαστος ἰητρός ἐστι, καὶ οὐ πλεόνων.

conséquent, on ne peut raisonnablement supposer de véritables maladies locales.

26. Quant à l'esprit de la médecine pratique en Egypte, il ne nous reste que de trop faibles traces pour pouvoir en porter un jugement certain. On peut pourtant conclure par analogie avec d'autres peuples, qu'on abandonnait les maladies en grande partie à la marche de la nature, et qu'on se contentait de favoriser les évacuations qu'elle voulait établir.

Si l'on en croit un passage de Strabon [2], les Égyptiens exposaient sur les grandes routes les personnes les plus dangereusement malades, afin que les passans leur donnassent de bons conseils. Mais il est très-probable qu'il faut lire ici Ἀσσύριοι au lieu de Αἰγύπτιοι; car il existe plus d'un témoignage de ce fait à l'égard des Babyloniens [3], tandis que nous ne pouvons en fournir aucun autre sur les Égyptiens.

Il paraît, au reste, que les médecins égyptiens n'étaient pas très-habiles dans le traitement des maladies externes, car ils ne purent guérir une simple entorse, ou luxation de l'avant-pied, dont Darius, fils d'Hystaspes, fut atteint dans une partie de chasse [4].

Les prophètes pronostiquaient les changemens et la fin des maladies, et les prêtres ordinaires, ou pastophores, se tenaient strictement aux règles prescrites dans l'*Embre;* ce n'était que sous leur responsabilité personnelle qu'ils pouvaient entreprendre

(2) Lib. III. p. 234.

(3) *Herod.* lib. I. c. 197. p. 114. — *Strabo*, lib. XVI. p. 782. — *Plutarch.* περὶ τοῦ λάθε. p. 1128.

(4) *Herod.* lib. III. c. 125. p. 303.

les traitemens des maladies aiguës avant le quatrième jour de leur manifestation [5].

27. L'histoire nous a transmis fort peu d'observations pratiques des Égyptiens, et celles que nous avons se rapportent en grande partie à l'efficacité de quelques médicamens. On sait, entre autres, qu'on prescrivait très-fréquemment la scille [*œil de Typhon* en dialecte sacré] contre l'hydropisie qui régnait comme épidémie dans les environs de Peluse, et, qu'en l'honneur de ce remède, on avait élevé un temple dans lequel on la révérait sous le nom *κρόμμυον* [6]. Je lis dans Horapollo [7], qu'une infusion de capillaire, *ἀδίαντον*, fut trouvée très-efficace dans l'esquinancie.

La pierre d'aigle, *ἀετίτης*, était encore administrée avec succès contre l'hydropisie et la tympanite [8]. Horapollo fait mention d'une observation que la dissection des chiens hydrophobiques accasionnait la mélancolie, ou un grand degré de frénésie [9].

28. Maintenant il nous reste à parler de deux sortes d'arts égyptiens, qui ont quelque rapport avec la médecine, et dont les amateurs de choses rares font très-grand cas.

(5) *Arist.* polit. lib. III. f. 89. b. (ed. *Erasm.* Basil. 1531. fol.) *Καὶ ἐν Αἰγύπτῳ μετὰ τὴν τετρήμερον κινεῖν ἔξεστι τοῖς ἰατροῖς· ἐὰν δὲ πρότερον, ἐπὶ τῷ αὐτῶν κινδύνῳ.*

(6) *Pauw*, l. c. p. 166.

(7) Hieroglyph. lib. II. c. 93. p. 136. *Ὑπὸ σταφύλης βλαβεῖναι*. Cette citation ne peut s'entendre que de l'*uvula*, qui s'accorde avec l'expression, *la luette lui est tombée*. Pauw l'a mal traduite par *ab uva comesta*.

(8) *Pauw*, l. c. p. 168.

(9) Lib. I. c. 39. p. 54.

Le premier de ces arts est l'embaumement. Il a porté quelques auteurs à croire que les Égyptiens étaient d'habiles anatomistes et qu'ils connaissaient bien la structure du corps humain. Pour examiner ce fait, nous allons puiser dans les sources qui peuvent nous fournir des renseignemens authentiques. Hérodote est le premier qui en parle [10] : Aussitôt, dit-il, que quelqu'un était décédé, les personnes destinées pour l'embaumement présentaient différens modèles en bois qui étaient peints comme un corps embaumé. Le premier était d'un travail très-soigné, et portait un nom qu'il n'était pas permis de prononcer [11] ; le second était moins beau et moins cher, et le troisième était d'un prix encore plus modique. Les parens choisissaient un de ces modèles, et prenaient ensuite des arrangemens pour le prix. L'embaumement, qui était probablement différent selon la décoration extérieure qu'on donnait au cadavre, s'exécutait de la manière suivante : On retirait d'abord le cerveau par le nez avec un instrument crochu, on introduisait ensuite les épices et les drogues, *φάρμακα*; on faisait l'ouverture du corps avec une pierre d'Éthiopie tranchante, on retirait les intestins, on nettoyait le bas ventre, on le lavait avec du vin de palmier, et on y introduisait des drogues triturées avec de l'eau [12] ; on le remplissait de myrrhe, de casse et d'autres aromates, à l'exception de l'encens, et on le cousait ; après on le lavait dans une solution d'alcali fixe [13], et on le laissait reposer pendant soixante-dix jours, mais pas plus long-temps, au bout desquels

(10) Lib. II. c. 85. 86. p. 170. 171.

(11) *Τοῦ οὐκ ὅσιον ποιεῦμαι τὸ οὔνομα ἐπὶ τοιούτῳ πρήγματι ὀνομάζειν.*

(12) *Διηθέεσι τετριμμένοισι θυμιάμασι.*

(13) *Λίτρῳ ταριχεύσαντες.*

on le lavait de nouveau; on l'enduisait par-tout d'une gomme dont les Égyptiens se servaient comme de colle-forte, et on l'enveloppait ensuite dans une toile: alors les parens du défunt reprenaient le cadavre et faisaient faire un cerceuil en bois, dans lequel on le renfermait, et enfin on le déposait dans les catacombes.

Ceux qui étaient moins riches injectaient de la poix de cèdre dans le corps, sans l'ouvrir, par le moyen d'un tuyau; ensuite on le mettait en macération dans une solution saline pendant soixante-dix-sept jours, et après ce temps on retirait cette injection et avec elle les intestins; car le sel alcali a la propriété de dissoudre les viscères, et il ne restait plus que la peau et les os.

La troisième manière consistait en ce que les plus pauvres nettoyaient le corps et le faisaient ensuite macérer dans une solution de sel alcali pendant soixante-dix-sept jours.

Les femmes d'une haute naissance, ou d'une rare beauté, n'étaient livrées à l'embaumement que trois ou quatre jours après leur mort; car Hérodote dit qu'il y a des exemples qui constatent que les pastophores avaient abusé de ces femmes.

29. Diodore[14] ajoute, à ce que nous dit Hérodote, les circonstances suivantes: La première manière de l'embaumement coûtait un talent d'argent; la seconde vingt mines. L'écrivain sacré, ἱερογραμματεὺς, dessinait sur le côté gauche du cadavre l'endroit où l'opération devait se faire; ensuite le parachiste [prosecteur]

(14) C. 91. p. 101.

l'exécutait

l'exécutait avec une pierre d'Éthiopie et s'éloignait promptement, car les spectateurs lui jetaient des pierres, et avaient une grande horreur pour celui qui osait blesser le corps d'un parent défunt. Au reste, Diodore décrit l'embaumement de la même manière qu'Hérodote, avec cette légère différence qu'il fait mention d'un procédé qui avait pour but de conserver au cadavre la forme qu'il avait pendant sa vie.

30. Ces renseignemens nous conduisent naturellement à deux réflexions intéressantes pour l'historien: 1.° la conduite des assistans envers le prosecteur était-elle une preuve certaine de l'aversion de ce peuple pour toute autopsie cadavérique! En ce cas, on ne peut s'attendre de sa part à de grandes connaissances sur la structure du corps, la situation et le rapport de ses parties, ni à des découvertes importantes, tant dans l'état naturel que dans l'état maladif. 2. °La manière de procéder à l'opération dont il s'agit était trop grossière pour que la science en retirât quelque avantage. Nous avons déjà dit qu'on tirait le cerveau par le nez avec un instrument crochu, &c.

31. Au reste, nous possédons des témoignages historiques de l'ignorance des prêtres égyptiens dans les premiers élémens des connaissances anatomiques et physiologiques. Ils croyaient, par exemple, que le cœur augmentait tous les ans de deux dragmes pendant un demi-siècle, et qu'il diminuait ensuite dans la même proportion, ce qui était la cause naturelle de la mort [16]; ils prétendaient qu'il part du doigt auricu-

(16) *Gell.* noct. attic. lib. X. c. 10. — *Macrob.* saturn. lib. VII. c. 13. p. 438.

laire de la main gauche un nerf ou tendon qui se prolonge jusqu'au cœur; c'est pourquoi, lors de leurs offrandes, ils plongeaient ce doigt dans le calice [17]. On conviendra facilement que ces assertions ne peuvent pas résister aux moindres connaissances anatomiques, et que les auteurs qui chercheraient l'origine de l'anatomie en Égypte, mériteraient d'être accusés d'inconséquence. Lorsque Pline [18] soutient que les rois égyptiens avaient ordonné l'autopsie cadavérique pour approfondir les causes des maladies, il veut parler des Ptolémées, dans le siècle desquels seulement il faut chercher l'origine de l'anatomie.

Plutarque [19] rapporte que les Égyptiens avaient coutume d'exposer dans leurs salles de festins un σκελετὸς pour que les convives n'oubliassent point la mort pendant leurs plaisirs. Xylandre a très-tort lorsqu'il traduit ce mot par *exsiccata hominis atque inter se compacta ossa.* Plutarque l'explique, dans un autre endroit, comme signifiant un simple cadavre [20]. Hérodote [21] parle aussi de cet usage, et l'expression dont il se sert indique assez qu'on ne doit pas entendre par là un squelette, mais bien un corps mort ou cadavre.

32. L'idée qu'on s'est formée autrefois, et qui existe encore en partie aujourd'hui, de l'habileté de ce peuple dans l'art chimique est extraordinaire. Ce n'était pas assez de regarder ses productions dans cet art avec

(17) *Plin.* lib. IX. c. 37. — *Censorin.* de die natal. c. 17.
(18) *Plin.* lib. XIX. c. 5.
(19) De conviv. septem sapient. p. 148.
(20) Sympos. lib. VIII. p. 736. Ὁ δὲ ἀλίβας καὶ ὁ σκελετὸς ἐπὶ τοῖς νεκροῖς γέγονε, λοιδορουμένης τὰ ὀνόματα τῆς ξηρότητος.
(21) Lib. II. c. 77. p. 168. νεκρός ἐν σόρῳ.

étonnement, en disant qu'elles étaient inimitables, on portait cette opinion si loin, qu'on cherchait chez lui l'origine de la métallurgie et de l'alchimie, ou transformation des métaux, même dans un siècle où sa civilisation était encore à un degré très-peu élevé.

Hermès doit avoir été le premier alchimiste, et on croit qu'il serait difficile d'expliquer les productions étonnantes de l'alchimie chez les Égyptiens, si on n'accordait pas à cet ancien auteur la possession exclusive du secret de savoir faire de l'or. Je n'entreprendrai pas ici de faire concevoir de quelle manière les monumens de cet art ont été produits, ni de réfuter l'antiquité de l'alchimie, car des auteurs d'un grand mérite s'en sont déjà occupés avant moi [22].

33. Ce qu'il y a de certain, c'est que les anciens Égyptiens possédaient déjà des résultats chimiques et métallurgiques, qui sont encore des énigmes pour les plus habiles chimistes de notre temps. Je ne citerai ici pour exemple que l'encaustique métallique, dont la préparation a été portée effectivement chez ces peuples au plus haut degré de perfection. Ils savaient incruster le bleu sur l'argent, et ils faisaient des émeraudes artificielles d'une grosseur prodigieuse [23]. On croyait autrefois qu'ils employaient le cobalt dans la préparation de ces pierres; mais Gmelin [24] assure qu'il n'existe point de cobalt en Égypte, et qu'ils se

(22) H. *Conring* de Ægyptiorum hermetica vetere et Paracelsicorum nova medicina. 4. Helmst. 1669. — *Schulze*, histor. medicin. Per. I. sect. I. c. 11-18. — *Pauw*, l. c. p. 376. — *Wieglebs* Historisch-kritische Untersuchung der Alchymie. 8. Weimar, 1777.

(23) *Bergman* opuscula. t. IV. p. 30. (ed. Lips. 1787.)

(24) Götting. gelehrte Anzeigen. 1779. st. 42.

servaient probablement dans leurs procédés des flocons bleus qui surnagent en fondant le crayon rouge ou pierre sanguine : au moins Gmelin a trouvé du véritable fer dans le mélange de cette couleur bleue.

Je ne crois pas, malgré l'opinion de Galien [25] et de Bergman [26], que ces anciens peuples aient fait tant de progrès en chimie et en pharmacie, qu'ils connaissaient déjà, même avant le célèbre Hippocrate, la préparation des onguens et des emplâtres avec le vert de gris et la céruse, et je crois plutôt qu'il faut entendre ici les Egyptiens plus modernes, et sur-tout ceux d'Alexandrie au temps des Ptolémées.

34. Il nous reste très-peu de renseignemens authentiques sur l'état de la médecine ancienne, et même à partir de l'époque de six cents ans avant Jésus-Christ nous n'avons, à proprement parler, que des fragmens à cet égard. Cependant je conviens qu'ils sont assez convaincans pour faire croire que la médecine a été originairement cultivée dans cette partie du monde, mais ils ne prouvent pas qu'elle ait été portée à un très-haut degré de perfection. Cette science, en effet, qui ne pouvait point être exercée comme un art libre, parce qu'elle était absolument concentrée dans la main des prêtres comme faisant partie du culte divin, devait faire des progrès d'autant plus faibles, qu'aucun procédé scientifique, aucune sage combinaison de découvertes avec les observations, ne faisaient la base de son étude, et qu'elle se bornait à l'art des prédictions prophétiques et à une aveugle soumission pour toutes les règles une fois adoptées : le fils recevait avec

(25) De composit. medicam. sec. gener. lib. V. p. 376. 378.
(26) L. c. p. 26.

respect les connaissances de son père, comme si elles avaient été des reliques, et les transmettait à ses descendans sans le moindre changement.

II.

Médecine chez les Israélites jusqu'à l'exil de Babylone.

35. La ressemblance frappante entre le gouvernement, les usages et l'état de civilisation des Israélites et des Égyptiens, ne peut pas étonner, si l'on considère les voyages d'Abraham et de ses descendans en Égypte, et le séjour qu'y ont fait, pendant quatre cents ans, les successeurs de Jacob. Il est vrai que les Israélites professaient le culte du vrai dieu, et qu'ils restèrent en partie fidèles aux mœurs de leurs ancêtres; mais on voit très-clairement qu'ils avaient beaucoup emprunté des Égyptiens, même sous la législation de Moïse. C'est cette ressemblance qui a fait croire à plusieurs auteurs Grecs que les anciens Juifs descendaient des Égyptiens [27].

36. Abraham, père du peuple israélite, émigra d'Ur-Chaschdim (nommé ensuite Arachosie, entre le Candahar et la Bactrie) [28], en se portant du côté de l'ouest; et ses successeurs vécurent dans le pays de Sinear (appellé aujourd'hui Irac-Arabi, entre le Golfe persique et les fleuves de l'Euphrate et du Tigre). Ils conservèrent entre eux le culte pur de l'adoration d'un seul dieu invisible (Jehovah), qu'on nommait le

(27) *Strabo*, lib. XVI, p. 1103. XVII, p. 1180.
(28) *Gatterers* synchronist. Universal-Historie, p. 81.

propre dieu de cette branche ou le dieu d'Abraham : cette famille vivait dans la parfaite conviction que son dieu veillait sur sa destinée, et elle croyait que tous les changemens d'habitations, toutes les querelles avec les nomades leurs voisins, les malheurs et toutes les maladies, étaient occasionnés immédiatement par Jehovah, qui donnait ses ordres suprêmes aux chefs de cette branche. Une entière obéissance aux commandemens de Jehovah était la seule loi observée par cette famille. On faisait des sacrifices à ce dieu suprême, soit par reconnaissance, soit par repentir ou pour se reconcilier, comme c'était l'usage d'autres nomades; mais on ne l'adorait sous aucun emblême. C'était donc aussi par des offrandes qu'il pouvait être apaisé lorsqu'on le croyait irrité, comme dans les cas de maladies; et on jugeait que les offrandes lui avaient été agréables lorsque les épidémies venaient à cesser [29].

37. Les descendans de Jacob restèrent en Égypte pendant quatre cent trente ans sous l'oppression des Pharaons, jusqu'au moment où leur libérateur Moïse se présenta, et les conduisit, pendant quarante ans, comme nomades, à travers les déserts de l'Arabie, et enfin aux frontières du pays qui avait été promis à leurs prédécesseurs. Moïse, dout la vie fut conservée dans son enfance par un événement extraordinaire, reçut, comme fils adoptif d'une princesse royale, de l'instruction dans toutes les sciences et les arts. Les anciens auteurs disent qu'indépendamment de l'arithmétique et de la géométrie, il avait appris la médecine [30] des prêtres égyptiens, et que les Grecs qui

(29) 1 Mos. XX, 17. 18.
(30) *Clem. Alex.* lib. I. p. 348.

étaient alors en Égypte lui avaient inculqué des connaissances profanes [31]; mais cette dernière assertion suppose une erreur majeure contre la chronologie : cependant on ne peut pas tout-à-fait nier que Moïse n'ait formé ses lois en grande partie d'après la constitution égyptienne, et que lui-même ne possédât une réunion de connaissances qui devait étonner son siècle.

Comme en Égypte, le clergé seul composait le gouvernement, de même Moïse transforma le saint peuple d'Israël en un empire monastique [32]; de même que les prêtres égyptiens appartenaient à une branche de famille particulière, dans laquelle les connaissances étaient héréditaires, de même les Lévites formèrent la noblesse savante dans la descendance de Jacob; eux seuls étaient les juges et les médecins du peuple, et personne autre qu'eux ne pouvait s'occuper de la guérison des maladies [33].

38. Des passages assez multipliés dans l'histoire et dans la législation de Moïse, nous font apercevoir la grandeur et l'étendue de ses connaissances en histoire naturelle et en médecine; il surpassa non-seulement les magiciens égyptiens, ses maîtres, dans l'art de la magie naturelle, mais encore il eut le secret de réduire en poudre, par la combustion, la statue d'or d'Apis révérée par le peuple, et qu'Aaron avait établie lors de son passage à travers les déserts [34]. Il communiqua un jour une saveur douce à une source amère, en y

(31) *Philo.* Jud. de vita Mosis, lib. I. p. 84. (ed. *Mangey.* fol. Lond. 1742.)
(32) 2 Mos. XIX. 6.
(33) *Michaelis* Mosaisches Recht, th. I. §. 52.
(34) 2 Mos. XXXII.

jetant un certain bois [35]; événement dont Jésus, fils de Sirach, prétendait pouvoir donner l'explication d'une manière naturelle [36].

39. Moïse a donné les preuves les plus authentiques de ses connaissances profondes en médecine, dans la partie de ses livres qui contient des règles d'hygiène, et des préceptes sur la connaissance et la cure de la lèpre blanche qui régnait généralement parmi ce peuple; il indique les symptômes qui peuvent faire distinguer la lèpre d'autres maladies moins graves [37]; il porte un jugement très-sain sur l'état critique de la teigne et l'éruption dartreuse dans cette espèce de maladie [38], sur la complication de la lèpre blanche invétérée avec la supurative [39], ainsi que sur plusieurs autres phénomènes de cette maladie. Dans des temps plus modernes, on a eu quelquefois occasion, quoique rarement, de confirmer le jugement de Moïse [40].

La cure de cette maladie, et celle de toutes les autres, était un effet immédiat de la toute-puissance du dieu d'Israël, qui les envoyait quand on l'avait offensé, et qui les guérissait lorsqu'on l'avait apaisé par des offrandes. Le dieu vengeur de l'armée sainte (אֱלֹהֵי־צְבָאוֹת. אֵל קַנָּא), maudit tous les transgresseurs de la loi de Moïse, et les menaça de maladies et de toutes sortes de malheurs [41]. Lorsque Mirjam

(35) 2 Mos. XV, 25.
(36) Sir. XXXVIII, 5.
(37) 3 Mos. XIII, 3. 20.
(38) *Ibid.* 6.
(39) *Ibid.* 10.
(40) *Hensler* vom abendländischen Aussatze, s. 105. 107. 195. f. 287.
(41) 5 Mos. XXVIII, 58. 59.

murmura contre Moïse, Jehovah la frappa de la lèpre, et elle ne put en être délivrée qu'après que Moïse eut adressé à Jehovah ces paroles : *Dieu, guérissez-là* [42]. Il se manifesta parmi le peuple une fièvre maligne, qui fut la punition d'une révolte contre Moïse : elle enleva quatorze mille sept cents personnes, et ne cessa qu'après que le grand prêtre Aaron eut fait des fumigations et porté des offrandes à Jehovah [43]. Dieu fit aussi publier par Moïse, dans Mara, que si le peuple observait toutes les lois de Jehovah, il ne serait frappé d'aucune maladie égyptienne; *car Jehovah est le médecin du peuple* [44].

Les Lévites seuls guérissaient la lèpre par l'isolement du malade et par la purification de son corps, ainsi que par des sacrifices, pour lesquels on choisissait des agneaux, des oiseaux et de l'huile [45].

40. Après que les Israélites se furent rendus maîtres du pays de Canaan, et eurent abandonné la vie nomade, ils formèrent un État qui pouvait être considéré comme une république de cultivateurs. L'exercice de la médecine resta encore entre les mains des prêtres et dans celles des prophètes jusqu'au règne de Salomon, qui porta la nation d'Israël, pendant quelque temps, au plus haut degré de splendeur. La civilisation resta pourtant encore à peu près la même, parce qu'on évitait toute espèce de liaison ou de mélange avec les peuples étrangers, quoique l'amour pour son semblable fût une des bases de la loi de Moïse [46]. Cependant ils

(42) 4 Mos. XII, 13.
(43) 4 Mos. XVI, 41.
(44) 2 Mos. XV, 26.
(45) 3 Mos. XIV.
(46) 5 Mos. X, 19.

avaient la plus grande facilité pour se former dans la pratique des sciences et des arts par la proximité des célèbres Sidoniens, leurs voisins; mais ils avaient tant d'éloignement pour l'étude et le travail, que Salomon fut obligé de faire venir des architectes de Sidon pour la construction de son temple; car dans tout Israël il n'y avait personne qui fût en état de dresser une charpente aussi bien que les Sidoniens [47]. Il est certain que, jusqu'au temps de David, il n'y avait pas d'autre science parmi les Israélites que celle de l'explication de la loi.

Au temps de Samuel, les Philistins, après avoir conquis l'Arche d'alliance du dieu d'Israël, furent frappés de poreaux lépreux, dont ils ne furent délivrés que lorsqu'ils eurent porté en offrande au dieu Jehovah, des figures en or de ces poreaux [*donaria votiva*, *ἀναθήματα*] [48]. Un regard même jeté par hasard sur l'Arche d'alliance, qui était une chose sacrée, produisit parmi les habitans de Beth-Sémès une maladie affreuse qui moissonna une quantité incroyable de victimes [49].

Lorsque le roi Saül fut atteint de mélancolie, on en attribua la cause à un esprit malin envoyé par Jehovah pour le tourmenter, et ce ne fut que par les sons mélodieux que David tira de sa harpe que le démon fut expulsé [50].

La même idée sur la cause des épidémies populaires résulte de l'histoire de la peste qui se manifesta du temps de David, et qu'on attribua à l'indiscrétion

(47) 1 des Rois, V, 6.
(48) 1 Sam. V.
(49) 1 Sam. VI, 19.
(50) 1 Sam. XVI, 16. 17.

commise par ce roi d'avoir fait le recensement de son peuple ; ce qui irrita tellement Jehovah, que l'ange exterminateur fit périr soixante-dix mille ames : ce fléau ne cessa qu'après que David eut, par des holocaustes et des offrandes d'encens, désarmé la colère de dieu [51].

41. Les règnes de David et de Salomon furent pour le peuple le commencement d'une meilleure civilisation ; mais ses progrès ne furent pas de longue durée à cause des divisions qui s'élevèrent bientôt dans le pays, et par la méchanceté des rois qui plongèrent de nouveau le peuple dans l'esclavage et l'abrutissement. Le goût extraordinaire de David pour la poésie lyrique effaça tout ce qui avait été fait avant lui dans ce genre, soit par Moïse, Deborah ou autres. Ces talens, ainsi que les vertus nécessaires à un grand monarque, devinrent l'héritage de son fils Salomon.

Les connaissances de ce savant souverain, qui furent aussi étendues que son goût pour le commerce et les beaux arts, et qui firent le bonheur de son peuple, méritent notre admiration. « Sa sagacité, dit la Chronique des Israëlites, était plus » étendue que celle de tous les Orientaux, et même » que celle des Égyptiens. » Il était plus instruit que les plus grands poètes de son peuple (dont on nomme quatre), « et il était célèbre parmi toutes » les nations : on a de lui trois mille sentences, et » ses cantiques sont au nombre de mille cinq. » Il avait de si grandes notions en botanique, qu'il connaissait depuis le cèdre jusqu'à la mousse et les lichens

(51) 1 Sam. XXIV.

qui rampent sur les rochers. L'histoire des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons et des insectes, lui était aussi très-connue [52].

Il n'est donc pas surprenant que la tradition attribue à ce roi savant dans toutes les sciences, un livre qui traitait de la cure des maladies par des remèdes naturels; et on ne doit pas être surpris qu'Ézechias, d'après cette même tradition, ait détruit ce livre, puisqu'il contenait des connaissances sur l'emploi des médicamens naturels, découverte qui tendait à détruire l'art exclusivement réservé aux Lévites de guérir les maladies par des offrandes [53]. On trouve encore une phrase très-remarquable de Josephe, qui fait mention des connaissances de ce grand roi: « Dieu lui avait donné » le pouvoir d'apaiser son courroux par des prières, et » de chasser, par des conjurations, les démons du » corps des malades; ces pratiques ont encore lieu » de nos jours [54]. » Josephe ajoute à ce que nous venons de dire, qu'il fut témoin oculaire d'une cure que le prophète Éleazar avait opérée sur un possédé, en présence de l'empereur Vespasien; il introduisit dans le nez du malade une racine recommandée en pareil cas par le roi Salomon; il prononça son nom et récita les formules magiques que ce roi avait enseignées, et dont l'origine est probablement d'autant plus reculée, que l'usage de tromper le peuple en abusant du nom d'un homme célèbre pour donner plus de crédit à la supercherie, a eu lieu dans tous les temps.

(52) 1 des Rois IV. 29-33.
(53) *Suid.* voc. Ἐζεκίας, tom. I. p. 681. ed. *Küster.*
(54) *Joseph.* antiqu. Jud. lib. VIII. c. 2. p. 419. ed. *Havercamp.* *Καὶ αὕτη μέχρι νῦν παρ' ἡμῖν ἡ θεραπεία πλεῖστον ἰσχύει.*

42. Sous les indignes successeurs de Salomon, la corruption du peuple devint générale; les Lévites même dégénérèrent au point que dieu envoya des prophètes pour ramener le peuple à ses devoirs et à l'observance des saintes lois. Ces envoyés du seigneur lui furent plus agréables que les Lévites; car ils s'emparèrent, au préjudice de ces derniers, du pouvoir d'exercer la médecine. Lorsque Jehovah était en courroux, les prophètes provoquaient des maladies qui ne pouvaient être guéries que par eux.

Le roi Jéroboam perdit l'usage de la main pour avoir manqué à l'un des serviteurs de dieu, et ne fut guéri de cette paralysie qu'après qu'il eut adressé des prières au prophète [55]. Le fils de Jéroboam était atteint d'une maladie; la reine, pour en savoir l'issue, se rendit à Silo, auprès du prophète Ahias, qui lui prédit la mort prochaine de son fils [56].

Le prophète Élie était particulièrement renommé par ses cures prophétiques : il multiplia l'huile de la veuve de Sarepta et ressuscita son fils [57]. Il prédit au roi Joram une entérite dans laquelle les intestins ulcérés paraissaient sortir [58]; il pronostiqua la même chose à Ahasja [59].

Élisée fut l'héritier de l'esprit prophétique d'Élie; il ressuscita le fils d'une femme de Sunam [60], et guérit de la lèpre le grand capitaine syrien Naaman, en lui recommandant de se baigner dans le Jourdain [61]. Le

(55) 1 des Rois, XIII.
(56) 1 des Rois, XIV. 8.
(57) 1 des Rois, XVII.
(58) 2 Chron. XXI.
(59) 2 des Rois, I.
(60) 2 des Rois, IV.
(61) 2 des Rois, V.

prophète Jesajah guérit aussi le roi Hiskiah d'une affection glanduleuse, par l'application de cataplasmes de figues [62]. Lorsque le roi Asa fut attaqué de la goutte, il négligea les prophètes en cherchant des secours chez les médecins ordinaires, les Lévites, et mourut ensuite après avoir resté au lit pendant deux ans; on attribua sa mort à ce qu'il n'avait point invoqué le Seigneur [63].

Enfin, le roi Ozias fut aussi frappé de la lèpre pour avoir voulu offrir de l'encens sur l'autel des parfums, et pour avoir résisté aux observations qui lui furent faites par les prêtres [64].

43. Tels sont les faits qui peuvent donner une idée de l'état de la médecine des Israélites avant l'exil de Babylone; mais, depuis que, sous le roi Osée, dix tribus du peuple d'Israël furent conduites par Salmanazar, roi des Assyriens, dans les villes de la Médie, à Gelah, sur le Thabor, sur le fleuve Gosan [Curdistan, Schirvan et Aderbijan] [65], et la tribu de Juda, sous Sedecias, par le roi Nabuchodonosor, à Babylone [66], la manière de penser de ce peuple changea extraordinairement. Ces différentes tribus vécurent alors parmi des nations plus policées et dont la civilisation avait déjà pris une meilleure direction. Comme ils n'avaient plus de temples et ne pouvaient plus porter des offrandes, ni observer les lois de Moïse, ils se persuadèrent facilement que leur culte

(62) 2 des Rois, XX. — *Joseph.* antiq. Jud. lib. X. c. 2. p. 514.
(63) 2 Chron. XVI.
(64) 2 Chron. XXVI.
(65) 2 des Rois, XVII. *Voyez* l'Histoire de la Perse, par *Wahl*, p. 718. 719.
(66) 2 des Rois, XXV.

grossier pourrait être remplacé par une adoration plus spirituelle du Tout-Puissant, qui devenait plus facile en la rapprochant de l'abstinence sévère des Orientaux. Ce fut de cette manière que se forma chez les Israélites le premier ordre de moines; et le peuple, qui considérait les membres de cette société comme des saints, les regarda en même temps comme ses médecins. Ils guérissaient les maladies sans autre moyen que la foi et les paroles. Les Réchabites, successeurs de Jonadab, furent les premiers de ces reclus qui ne buvaient point de vin, ne bâtissaient point de maison, n'ensemençaient point les champs et ne cultivaient point la vigne : ils habitaient sous des tentes, selon la loi de leur père Jonadab [67].

Après l'exil de Babylone, les idées de cette nation se confondirent tout-à-fait avec les opinions des Perses, de sorte que ce n'est que dans la suite que nous aurons occasion de faire connaître les systèmes qui en sont résultés.

III.

Médecine Indienne.

44. QUOIQUE les prétentions des Indiens à une antiquité de civilisation fort reculée soient exagérées, et que leur chronologie, qui se perd dans la nuit des temps, soit très-fabuleuse [68], on ne peut pourtant nier qu'Alexandre, lors de ses campagnes dans l'Inde,

(67) Jerem. XXXV.

(68) Leur période Caliuga commença à 3100 ans avant notre ère, époque où l'on doit avoir calculé dans l'Inde les équations de la lune et fait d'autres calculs astronomiques exacts. *Melanderhjelm* in Vitterhets Acad. Handlingar, l. I. p. 50.

y ait trouvé un degré considérable de civilisation et des institutions presque généralement les mêmes que celles qui y existent encore aujourd'hui [69]. On ne peut également nier que les monumens de l'art qu'on a trouvés à Goa, Kanoge et dans les ruines de Palibothra, soient au moins aussi anciens que ceux d'Égypte [70]. Il est très-probable que les livres sacrés des Indiens peuvent être comparés, pour leur ancienneté, aux livres sacrés des Israëlites [71]. Quoique la chronologie des Bracmanes doive être plutôt considérée comme une absurdité que comme une chose vraie [72], il est cependant certain que les Indiens avaient déjà fait des calculs astronomiques long-temps avant leurs relations avec les Grecs [73].

Sans nous arrêter à discuter les raisons que Wilford a déduites en grande partie de l'étymologie pour prouver que les Egyptiens doivent leur civilisation aux Indiens [74]; sans accorder notre suffrage à Mégasthène qui avait déjà comparé la religion judaïque à la religion indienne [75], on verra comme une chose digne de remarque, que les Bracmanes reconnaissent, dans leurs plus anciennes traditions, Pythagore et Zerduscht pour leurs disciples [76]. Des recherches exactes nous

(69) *Arrian*. exped. Alex. lib. VII. c. 1. — *Plutarch*. vit. Alex. p. 700.
(70) *Chambers*, dans ses Mémoires sur l'Histoire de l'Asie, tom. III, p. 15. 26.
(71) *Dow's* history of Indostan, diss. p. xxvij.
(72) *Jones* et *Kleuker*, dans leurs Mémoires sur l'Histoire de l'Asie, tom. I.er, p. 398; tom. II. p. 259.
(73) *Le Gentil*, Voyages dans les mers de l'Inde, vol. I. p. 324.
(74) *Wilford's* tr. on Egypt and the Nile, from the ancient books of the Hindoo's in Asiat. researches, vol. III, p. 295. s. Vid. *Capper* on the passage to India. 4. Lond. 1783.
(75) *Clem. Alex.* strom. lib. I. p. 305.
(76) *Holwell's* interesting historical events, relative to the provinces of Bengal, t. II. p. 25.

donnent

donnent plus de probabilité que les premiers germes du faux savoir oriental, qui, dans des temps plus rapprochés, ont produit la philosophie persique de Zoroastre, et ensuite le nouveau platonisme d'Alexandrie, se développèrent sur les bords du Gange, et donnèrent quelques fruits encore un peu verts, déjà plusieurs siècles avant notre ère.

45. Comme les Égyptiens, les Indiens étaient, du temps d'Alexandre, et sont encore aujourd'hui divisés en plusieurs branches ou castes originaires, dont les Bracmanes sont les savans et les médecins du peuple. D'après le témoignage de Strabon, ils observaient la plus grande sobriété, menaient une vie exemplaire, et méditaient dans la solitude sur la nature et la cause de tous les êtres [77]. Il y avait en outre une autre secte de philosophes nommés *Germains*, et que Clément d'Alexandrie appelle Samanéens, Σαμαναῖοι [78], qui ressemblaient aux Schaamans du Tibet ou à ceux de la côte de Malabar [79]. Ces Germains ou Samanéens comprenaient encore deux classes différentes, les Hylobiens et les médecins proprement dits. Ces derniers vivaient aussi d'une manière très-frugale; mais ils n'habitaient pas les bois, comme les Hylobiens: leurs alimens consistaient uniquement en riz et en farine, que tout le monde leur donnait avec plaisir; ils guérissaient les maladies bien moins avec des drogues que par la diète; leurs médicamens n'étaient ordinairement que des onguens et des cataplasmes, car les

(77) *Strabo*, lib. XV. p. 1039.
(78) *Clem. Alex.* strom. lib. I. p. 305.
(79) *Niecamp*, Histoire des voyages que les Danois ont faits dans les Indes orientales, p. 41. traduct. de *Gautard*. (Genev. 1742. 8.°)

autres leur paraissaient d'une efficacité moins certaine. On peut encore distinguer de ceux-ci les magiciens et les devins qui erraient dans les villes et dans les villages pour exercer leur art [80].

La surveillance des malades était confiée, dans les villes, à une classe particulière de magistrats, qui étaient aussi chargés de la sépulture [81]. Les Samanéens pratiquaient, sous cette même autorité, la médecine, qui était presque le seul art que l'on exerçât, car une étude trop soignée des autres était regardée comme désavantageuse [82]. Il a dû aussi exister une loi qui obligeait celui qui avait découvert un poison, à ne le faire connaître qu'après avoir inventé un contre-poison : alors le roi le comblait de marques d'honneur ; mais quand il ne pouvait réussir à trouver un antidote, il était puni de mort pour la découverte de ce poison [83].

46. Au temps de Mégasthènes, la doctrine des Bracmanes, ainsi que les lois des Indiens, n'étaient point encore écrites, mais seulement transmises par tradition [84]. Cette doctrine contient positivement la base fondamentale de ce qu'on appela ensuite *système d'émanation*, et attribue à toutes choses deux principes; c'est-à-dire, qu'on enseigne dans la Dogmatique originaire des Bracmanes, qu'avant le commencement des temps, l'Éternel avait existé en trois personnes. Ces trois êtres, qui d'après une explication allégorique très-ancienne, signifient la terre, l'eau et le

(80) *Strabo*, l. c. p. 1040. — Lettres édifiantes, tom. XVI. p. 405.
(81) *Ib.* p. 1034.
(82) *Ib.* p. 1027.
(83) *Ib.* p. 1018.
(84) *Ib.* p. 1035.

feu, sont la source d'où émanent les bons esprits et les démons *[dewta]* [85]. Une partie devint infidèle à la cause du bien, et Dieu la rejeta; depuis ce temps elle habite l'*Onderah* [l'enfer des Indiens], d'où elle parcourt sans cesse le monde pour attaquer les bons esprits [86].

De ces principes fondamentaux, la triple source de tous biens et l'onderah, émanèrent aussi les mondes, dont les Bracmanes comptaient trois ou sept [87]. Quelques-uns révérèrent alors le soleil comme symbole de la source de tout bien [88]; l'homme même fut regardé comme une production de ces deux principes : son esprit sortit de la source de tout bien, et son corps, dans lequel l'esprit fut placé comme par punition, sortit de l'onderah; ainsi le but de la sagesse est l'amortissement des passions et l'empêchement de toute influence du corps sur l'esprit. Plus l'homme affaiblit son corps par l'abstinence et la sobriété, plus il se rend capable de participer aux bonnes émanations et digne d'approcher de la source de tout bien [89].

Toutes les maladies sont produites par l'effet des mauvais démons, et ne peuvent être guéries que par leur expulsion, moyennant des purifications et des paroles magiques [90]. Telle a été l'origine grossière de la médecine théurgique, qui s'est perfectionnée dans

(85) *Paullinus*, Mythologie indienne des Bracmanes, p. 125. — *Holwell*, p. 25.

(86) *Holwell*, p. 9. 44.

(87) *Dow's* History of Indostan, diss. p. 42.—Hindu's Gesetzbuch, von *Hüttner*, k. I. S. 19. k. IV. S. 182.

(88) *Paullinus*, p. 1-12. —Hindu's Gesetzbuch. k. II. S. 221.

(89) *Strabo*, p. 1038. — *Holwell*, p. 62.

(90) Abhandl. über die Gesch. Asiens, l. III. p. 251. — Hindu's Gesetzbuch, k. III. S. 213.

la suite, s'est propagée des bords du Gange en Perse, de là en Syrie et en Egypte, et enfin s'est encore mieux développée à Alexandrie.

47. Les Bracmanes de nos jours ne sont pas sans connaissances médicales; mais ils exercent cet art sublime comme un métier, ne cherchent jamais à le perfectionner, et le transmettent à leurs enfans tel qu'ils l'ont appris de leurs pères [91]. Ils n'ont aucune connaissance anatomique [92]; mais ils possèdent d'anciens livres sur la médecine, écrits en vers, dont un a été nommé *Wagadasastir* par le missionnaire Gründler [93]. Ces livres contiennent une collection de formules d'après lesquelles on traite toutes les maladies [94]. Le sucre est le premier ingrédient de leurs médicamens [95].

Il règne autant de superstition dans l'exercice de la médecine des Indiens, que dans celle des Chinois; les premiers en donnent une preuve évidente dans le traitement de la morsure des serpens [96]: ils versent de l'huile dans un vase contenant de l'urine du malade, et ils pronostiquent sur sa mort ou sa convalescence, selon que l'huile surnage ou descend au fond du vase; ils consultent aussi les astres, le vol des oiseaux et autres choses pour y découvrir l'avenir [97].

(91) *Le Gentil*, Voyages dans les mers de l'Inde, t. I. p. 327. — *Huhn* observat. medico-chirurg. in India orientali collectæ, p. 7. (Erlang. 1774. 4.°) — *Sonnerat's* Reise, p. 86.
(92) *Stavorinus* Reise, p. 109. 110.
(93) *Schulze* Histor. medic. p. 55. — *Bernier*, Mémoire de l'empire du Mogol, t. II. p. 311. (Par. 1670. 12.)
(94) *Tachard*, Histoire générale des Voyages par mer et par terre, t. X. p. 264.
(95) *Stavorinus*, a. O.
(96) *Le Gentil*, l. c.
(97) *Gründler* dans *Schulze*, p. 56.

Il doit y avoir huit sortes de médecins sur la côte de Coromandel, dont chacun traite un certain genre de maux; les uns ne traitent que les maladies des enfans, et le vent est leur patron; d'autres ne s'occupent que de la morsure des serpens, leur dieu protecteur est l'air: quelques-uns n'ont d'autre emploi que celui de chasser les démons au moyen d'un vent produit par le feu [Samiel], &c. [98].

Leur pathologie est extrêmement confuse. Ils attribuent aux vers toutes les maladies cutanées [99], et donnent aux autres maux trois causes principales, les vents, les vertiges et les humeurs vicieuses [100]. Ils disent que le corps humain est composé de cent mille parties, dont dix-sept mille forment les artères et les veines (*). Dans ces vaisseaux, dont chacun présente sept tuyaux particuliers, il souffle dix sortes de vents, lesquels, à raison de leur marche irrégulière, produisent les maladies; l'atmosphère, ou l'air extérieur qui entre dans les poumons par l'action de la respiration, est la source de ces vents malfaisans; d'où il suit que les meilleurs préservatifs contre toutes les maladies consistent dans l'art de ne pas trop accélérer la respiration. Quelques *Gentoos* comptent jusqu'à quatre mille quatre cent quarante-huit espèces de maladies [1].

48. La diète était la principale partie de la médecine des Indiens. Un grand nombre d'entre eux, même

(98) *Gründler* dans *Schulze*, a. O.
(99) *Sonneras*, p. 86.
(100) *Gründler* dans *Schulze*, a. O.
(*) *Ives*, Voyage dans l'Inde et en Perse, traduct. de *Dohm.* t. II. p. 95.
(1) Dänische Missionsberichte, t. II. p. 100. 112.

dans l'état de bonne santé, ne vivaient que de végétaux, ainsi que l'ont remarqué Strabon [2] et Suidas [3]. On ne voit plus aujourd'hui de grande vieillesse parmi eux comme l'usage d'un pareil régime aurait pu le faire supposer [4]; cependant il paraît que, par cette abstinence, ils se préservent de plusieurs maladies, surtout des fièvres malignes occasionnées par les marais [5]. L'excessive propreté, et le fréquent usage des bains tièdes, opéraient encore une influence importante sur la santé de ce peuple, sur-tout en considérant qu'après chaque bain ils se faisaient faire des frictions [6].

Les Bracmanes devaient déjà connaître les propriétés des plantes [7]. En effet, ils employaient avec un grand succès plusieurs médicamens; l'eau de chaux était ordonnée contre les vers [8], ainsi que le *dolichos-pruriens* [9]. On préparait des pilules avec le syrop d'euphorbe et de la farine de maïs [10], et on prescrivait aussi la bouze de vache contre plusieurs maladies. Le riz était en usage dans le colera-morbus [11], et les bains de terre contre le béribéri [12]. Ils n'étaient point partisans de

(2) L. c.
(3) Tit. Βραχμᾶνες, p. 454.
(4) *Grose*, Voyage aux Indes orientales, traduct. de *Hernandez*, p. 297. — *Chardin*, Journal du Voyage en Perse et aux Indes orientales, vol. II. p. 411. (Amst. 1711. 4.°)
(5) *Clarke*, Observations sur les maladies pendant de longs voyages dans les pays chauds, p. 90. (Kopenh. 1778. 8.°) — *Sonnerat*, p. 112.
(6) *Capper* in *Forsters* und *Sprengels* Beiträgen zur Länder-und Völkerkunde, t. IV. p. 112. — Allgem. Hist. der Reisen, l. XI. p. 82.
(7) Dänische Missionsberichte, t. VII. p. 431.
(8) Lettres édifiantes et curieuses, t. XVI. p. 405.
(9) *Michaelis* medicinisch-prakt. Biblioth. st. 1. p. 28.
(10) *Bernier*, l. c. — *Schulze*, p. 58.
(11) *Le Gentil*, l. c.
(12) *Lind* über die Krankheiten der Europäer in heissen klimaten, p. 246. (Riga 1773. 8.°)

la saignée, et l'expérience a prouvé les suites fâcheuses de cette opération dans presque toutes les fièvres endémiques du Bengale [13]; dans les esquinancies et autres affections de ce genre, ils espéraient beaucoup d'une incision pratiquée sur les veines sublinguales [14]. La cautérisation était encore un de leurs moyens favoris; on en fait usage, ainsi qu'au Japon, même dans les fièvres lentes et dans le colera [15]. Dans les ophtalmies, qui sont endémiques chez eux, on scarafie la paupière, et on fait des incisions sur la région du front [16]. Au reste, les médecins indiens n'entendent pas la manière d'amputer un membre [17].

Dans les fièvres chaudes [aiguës] on prescrivait le régime le plus sévère et des bains tièdes; mais l'objet principal du médecin était la manière de tâter le pouls: pendant cette inspection il observait scrupuleusement le visage du malade, parce que chaque changement dans le pouls, disait-il, doit aussi opérer un changement sur les traits [18]. Dans la petite-vérole on ordonnait, avec beaucoup de raison, un régime purement antiphlogistique, et on le modifiait selon l'état individuel du sujet [19]. Au moyen d'un onguent, dont les Européens ignorent encore la composition, ils font disparaître les marques qui restent de la petite-vérole [20]. Ils se servent, dans le traitement des maladies véné-

(13) *Clarke*, p. 88.
(14) Allgem. Hist. der Reisen, l. X. p. 538.
(15) *Ten Rhyne*, Diss. de arthridite, p. 102. (Lond. 1683. 8.°) — Allgem. Hist. der Reisen, l. X. p. 38.
(16) Dänische Missionsberichte, t. IV. p. 186.
(17) *Stavorinus*, l. c.
(18) *Bernier*, l. c.
(19) *Ives*, a. O. — *Sonnerat*, p. 92.
(20) *Machintosh's* Travels in Europe, Asia and Africa, vol. II. p. 212. (Lond. 1782. 8.°)

riennes, de quelques médicamens particuliers et indigènes; mais sur-tout des pilules d'euphorbe dont nous avons fait mention, et qui doivent être efficaces [21]. On avait une grande aversion pour les lavemens, et on y suppléait souvent par des médicamens échauffans et tout-à-fait opposés, qui devaient occasionner une inflammation et les suites les plus fâcheuses [22]. Ils possédaient un *arcanum* contre les morsures les plus dangereuses des serpens, qui opérait ordinairement comme un opiat très-énergique, et procurait presque toujours la convalescence [23].

IV.

État de la Médecine chez les plus anciens Grecs avant le commencement des Olympiades.

49. DANS la Grèce, où se développèrent dans la suite les plus belles connaissances de l'esprit humain, et où se firent les découvertes les plus heureuses, l'état originaire de l'art bienfaisant de la médecine était au même point qu'on le trouve chez toutes les nations non civilisées. L'Égypte formait depuis long-temps un État policé sous les Pharaons, et les Phéniciens faisaient déjà un commerce très-étendu, tandis que les habitans de la presqu'île appelée ensuite *Hellas*, vivaient encore dans des cavernes comme des nomades les moins civilisés, ne sachant se garantir ni des rayons ardens du soleil ni des rigueurs du froid, et dans un état d'ambulance continuelle où ils ignoraient jusqu'aux premiers

(21) *Ives*, a. O. — *Sonnerat*, a. O.

(22) *Sonnerat*, p. 86. 87.

(23) Voyage dans le pays des Hottentots et des Caffres, par *Patterson*, p. 165. (traduct. de *Forster*. Berl. 1790. 8.°)

élémens de l'agriculture et de l'entretien du bétail, ne mangeant que de l'herbe et des racines [24].

Lorsque les fils de Jacob voyagèrent en Égypte, les Pélasgiens, venus des côtes d'Ionie, furent les premiers qui s'éloignèrent de la vie grossière des nomades, qui s'habillèrent avec des peaux d'animaux, et qui cultivèrent le chêne doux [*quercus esculus*, φηγὸς] [25]. Les fruits de cet arbre furent pendant très-long-temps la seule nourriture des Pélasgiens, comme elle est encore aujourd'hui généralement celle des habitans de l'empire de Maroc [26].

50. Plusieurs autres colonies de différentes nations de l'Asie mineure, et sur-tout de la Phénicie et de l'Égypte, pénétrèrent dans la suite en Grèce, en chassèrent les habitans originaires, et introduisirent, avec les arts qui rendent la vie plus agréable, des mœurs plus douces, les cérémonies et les usages religieux qui étaient déjà généralement répandus dans la patrie de ces nouveaux peuples. Les conducteurs de ces étrangers se distinguèrent, comme il est facile de le croire, non-seulement par leur bravoure personnelle, mais sur-tout par une grande sagacité, par des connaissances extraordinaires qui leur méritèrent parmi le peuple le titre d'*envoyés de Dieu*, de sorte que les actions de courage et de générosité de ces héros furent considérées comme des inspirations de la divinité.

Les fils de ces espèces de dieux, que l'on appelait aussi prophètes ou visionnaires, *μάντις*, communi-

(24) *Thucyd.* de bello Peloponnes. lib. I. c. 2. p. 6. (ed *Bauer*. Lips. 1790. 4.°)

(25) *Pausan.* lib. VIII. c. 1. p. 349.

(26) Mes Antiquités botaniques, p. 25.

quèrent leurs connaissances surnaturelles à leurs familles, où elles restèrent héréditaires ainsi que leurs noms : de là sont venus les noms génériques de toutes ces familles prophétiques, parce que chaque membre participait, par ses talens et ses connaissances, à la célébrité de son aïeul. Tel a été *Mélampe* chez les Argiens, *Orphée* chez les Thraces, *Tirésias* chez les Thébains, *Bacis* chez les Athéniens : noms collectifs de ces familles de visionnaires qui ont produit les premières étincelles de la civilisation parmi les branches particulières du peuple grec. Il est probable que les choses se sont passées ainsi à l'égard d'Hercule et même du père de tous les poètes, le divin Homère. Nous tâcherons de prouver par la suite qu'Hippocrate même, dans les siècles historiques des Grecs, était un nom collectif pour toute la famille des Asclépiades plus modernes.

51. Tous ces héros de l'ancienne Grèce furent incontestablement dans la possession de l'art de guérir les maladies par la réconciliation avec les dieux, et furent par conséquent les premiers qui introduisirent un culte religieux chez ces nomades grossiers; ils furent donc obligés, ainsi que leurs descendans, de veiller à ce que les idées du peuple ne fussent jamais éclairées sur la cause et la guérison des maladies, et qu'un voile mystérieux empêchât les regards des curieux de pénétrer le secret de leur art. Ils employaient bien les médicamens naturels dans les cures qu'ils opéraient; mais le peuple croyait que cet effet, souvent d'une promptitude étonnante, était dû aux formules magiques, aux cantiques et aux purifications, καθαρμοὶ, τελεταὶ, ἐπαοιδαὶ. Il n'est donc pas surprenant que les

héros de la médecine de l'ancien monde; ainsi été tout-à-la-fois poètes, visionnaires, législateurs, grands capitaines et astrologues, et admis après leur mort au nombre des dieux.

§ 2. Dans le temps où les Israélites furent chassés d'Égypte, il s'établit, sous Deucalion, fils de Prométhée, une colonie de prêtres appelés *Curètes*, qui venait du Caucase, et selon d'autres de la Bactriane ou de la Colchide, et peu après vinrent de la Phénicie les Cabires, sous Cadmus; mais il est absolument impossible de distinguer ces deux peuples; les plus anciens auteurs n'ont rien dit d'exact à cet égard [27]. Ils célébraient par des danses, des cantiques solennels, et avec beaucoup d'enthousiasme, les divins mystères de Cybèle, mère de tous les dieux; et les orgies furent sans doute une modification aux cérémonies plus anciennes du culte de cette déesse.

Comme plusieurs prêtres égyptiens, ces Curètes portaient ordinairement des vêtemens de femmes [28]: ils introduisirent la musique, l'habitude des combats à la lutte, ainsi que des mœurs plus douces parmi ces nomades grossiers [29].

Les successeurs de ces Curètes, dont l'origine orientale est assez prouvée, furent les Dactyles de la Crète [30], qui, comme les Curètes de la Thessalie et de la Thrace, propagèrent le culte des dieux et plusieurs doctrines sous une forme symbolique, dans les îles de la mer Égée.

(27) *Strabo*. lib. X. p. 713. 715. 723.
(28) *Strabo*, l. c. p. 715. Θηλυστολοῦντες ὡς αἱ κόραι.
(29) *Strabo*, l. c. p. 722. — *Pausan*. lib. VIII. c. 2. p. 350.
(30) *Strabo*, l. c. p. 726. — *Pausan*. lib. V. c. 7. p. 29.

53. A cette race de prêtres appartenait aussi Orphée, fils d'Œagre, ou même d'Apollon et de Calliope [31], qu'on nomma ensuite l'Hiérophante de Thrace [32]; il vécut, suivant quelques-uns, du temps de Danaüs [33], qui venait d'Égypte et qui s'empara d'Argos [34].

Orphée visita aussi l'Égypte, et institua, de même qu'Érechthée, le culte mystérieux d'Osiris et d'Isis, en Grèce, d'où sont venus les mystères d'Éleusine [35] qui rendirent les orgies tellement méprisables qu'elles furent abolies. Ce changement excita la colère des Corybantes, au point qu'ils assassinèrent le nouveau prophète instituteur d'un culte étranger [36]. Outre le culte d'Osiris et d'Isis, et de leurs mystères, Orphée enseigna encore celui d'Hécate et de Cérès [37]; mais on sait que les Grecs ont substitué ces deux divinités à l'Isis égyptienne.

Orphée fut le premier propagateur de toutes les cérémonies du culte divin, de tous les mystères religieux, et est regardé comme le père de la poésie [38]. Cependant on rapporte de ce personnage tant de faits absurdes et contradictoires avec son siècle, qu'on est obligé d'adopter l'opinion que le nom d'*Orphée*

(31) *Plat.* sympos. p. 178. — *Appollodor.* bibl. lib. I. c. 3. p. 8. 9. ed. *Heyne.* — *Lucian.* de astrolog. p. 850. — Schol. *Apollon. Rhod.* Argon. lib. I. v. 23. — Schol. *Pindar.* v. 313. p. 233. (ed. *West.* fol. Oxon. 1698.)

(32) *Clem. Alex.* admonit. ad gentes, p. 48.

(33) *Syncell.* chronogr. p. 125.

(34) *Strabo*, lib. VII. p. 494. — *Diodor.* lib. I. c. 28. p. 33. — *Pausan.* lib. II. c. 16. p. 234.

(35) L. c. p. 41.

(36) *Lucian*, adv. indoct. p. 385. — *Apollodor.* l. c.

(37) *Pausan.* lib. II. c. 30. p. 291. lib. III. c. 10. p. 390.

(38) *Pindar.* pyth. IV. v. 312. — *Pausan.* lib. IX. c. 30. p. 92. — *Plat.* Protagor. p. 285. — *Aristophan.* ran. v. 1032.

n'appartenait pas à une seule personne, mais plutôt à toute une famille dans laquelle la poésie et l'art de prédire furent héréditaires. Car, si l'on suppose qu'Orphée ait vécu au temps de Danaüs, il est impossible qu'il ait accompagné les Argonautes dans leur expédition, ce qui est pourtant affirmé par toute l'antiquité, excepté par Phérécides, qui, pour éviter cet anachronisme, dit que ce fut Philammon qui accompagna les Argonautes dans leur voyage [39].

54. La médecine faisait aussi partie des arts mystérieux qu'exerçait Orphée ou plutôt les Orphéiens; la résurrection d'Eurydice nous en fournit une preuve incontestable [40]. Depuis long-temps on connaît l'usage des tablettes orphiques sur lesquelles étaient tracées des signes mystérieux et des formules magiques, ἐπαοιδαὶ [41]. On possède aussi des instructions pour les cérémonies, les conjurations et le respect envers les dieux, attribuées à Orphée [42], ainsi que des hymnes orphiques dont on révoque il est vrai l'authenticité [43]; mais dont cependant on ne peut pas nier l'existence, sur-tout quand on ne cherche pas à les attribuer à une seule personne de l'antiquité [44]; ces hymnes avaient aussi la prérogative d'opérer quelques guérisons.

Ce que nous dit Pline des écrits d'Orphée sur la

(39) Schol. *Apollon. Rhod.* argon. lib. I. v. 23.
(40) *Apollodor.* l. c.
(41) *Euripid.* Alcest. v. 967.
— οὐδέ τι φάρμακον Θρῄσσαις ἐν σανισι, τὰς Ὀρφεία κατέγραψε γῆρυς. L'original de ces tablettes a eté trouvé dans le temple de Bacchus près de Hémos, ou près de Pangaion, èn Thrace. (Schol. *Euripid.* Hecab. v. 1267.)
(42) *Plat.* polit. II. p. 384.
(43) *Clem. Alex.* stromat. lib. I. p. 332.
(44) *Ruhnken.* epist. crit. II. p. 129.

botanique[45], et Galien, de son livre sur la préparation des médicamens[46], n'est qu'une preuve des efforts que l'on a faits pour donner plus de faveur à des productions modernes en les mettant sous un nom respectable par son antiquité; car la médecine des Orphéiens consistait uniquement dans la réconciliation avec la divinité par des hymnes, des conjurations et des formules magiques[47]. Leur manière de vivre était semblable à celle des prêtres égyptiens; ils ne mangeaient que certaines viandes[48]; ils observaient la plus stricte abstinence, et ne portaient point d'habillement en laine pendant leurs cérémonies[49]; ils regardaient le corps comme la prison de l'ame, et cherchaient à affaiblir l'influence du physique sur le moral par une sévère austérité[50].

55. Musée, fils d'Antiophème, est encore cité avec Orphée comme magicien, poète et médecin. Quelques-uns prétendent qu'il fut le maître de ce dernier[51]; d'autres disent qu'il fut son fils ou son élève[52]. Aristophane dit positivement qu'on lui doit l'invention de la médecine et de la magie[53]. Cependant une

(45) Lib. XXV. c. 2.
(46) *Galen.* de antidot. lib. II. p. 445.
(47) *Pausan.* lib. IX. c. 30. p. 92. Οἷα πιστευόμενος εὑρηκέναι τελετὰς Θεῶν, καὶ ἔργων ἀνοσίων καθαρμοὺς, νόσων τε ἰάματα καὶ τροπὰς μηνιμάτων θείων.
(48) *Plat.* de leg. VI. p. 567.
(49) *Herodot.* lib. II. c. 82. p. 169.
(50) *Plat.* Cratyl. p. 53.
(51) *Clem. Alex.* strom. lib. I. p. 332.
(52) *Pausan.* lib. X. c. 7. p. 162. — *Syncell.* p. 125. — *Diodor.* lib. IV. c. 25. p. 271.
(53) *Aristophan.* ran. v. 1069.
Ὀρφεὺς μὲν γὰρ τελετάς θ' ἡμῖν κατέδειξε, φόνων τ' ἀπέχεσθαι,
Μουσαῖος δ' ἐξακέσεις τε νόσων καὶ χρησμούς.

quantité d'hymnes dont on le croyait auteur ne lui appartiennent pas, et ont déjà été reconnus comme apocryphes par Pausanias [54]; effectivement, il paraît que son nom, aussi bien que l'assertion de Philochore [55], qui dit que le père de Musée se nommait *Eumolpe* [56], et même l'opinion d'autres qui prétendent qu'il a écrit un grand poëme intitulé *Eumolpia*, doivent s'entendre plutôt d'un personnage allégorique que d'une personne réelle.

56. Orphée fut révéré comme médecin et magicien par les Thessaliens et les Thraces; les Argiens adorèrent, sous les mêmes attributs, Mélampe, fils d'Amythaon et d'Aglaia [Eidomène ou Rhodope], qui institua en Grèce, en même temps que Cadmus le Tyrien, le culte de Bacchus [57], et selon d'autres, celui de Cérès [58].

Mélampe apprit, comme plusieurs autres anciens magiciens [59], par des serpens qui lui avaient autrefois léché les oreilles [60], l'art de prédire et celui d'interpréter le chant des oiseaux. Cette fable de l'antiquité eut pour source l'opinion que les serpens pressentent les changemens de l'air et même les maladies épidémiques [61]; c'est pourquoi les Argiens les regardaient comme les maîtres de la magie, et ils

(54) *Pausan.* lib. I. c. 22. p. 83.
(55) Schol. *Aristophan.* v. 1065.
(56) *Pausan.* lib. X. c. 5. p. 155.
(57) *Herodot.* lib. II. c. 49. p. 150. — *Diodor.* lib. I. c. 97. p. 109.
(58) *Clem. Alex.* admonit. ad gentes, p. 10.
(59) V. g. Cassandra in Schol. *Euripid.* Hecab. v. 87.
(60) *Porphyr.* de abstinent. lib. III. p. 130. — *Apollodor.* bibl. lib. I. c. 9. p. 48 — Schol. *Apollon. Rhod.* lib. I. v. 121.
(61) *Ælian.* de natur. anim. lib VI. c. 16. p. 325.

donnaient beaucoup de soins à la conservation de leur vie [62].

Les cures de Mélampe jouissent d'une haute réputation : quoiqu'il se servît de médicamens naturels, il avait l'art de les déguiser tellement sous un voile mystérieux et magique, qu'il ne fut jamais regardé comme médecin, mais toujours comme magicien et inspiré de dieu. Il guérit, avec l'oxide de fer, Iphiclus d'une impuissance; un épervier avait déjà donné avis à Mantis, que la rouille d'un vieux sabre qui se trouvait enfoncé dans un chêne guérirait cette maladie [63]. Une autre cure, qui passait pour une des plus fameuses des anciens est celle que Mélampe opéra sur les Prétides, filles de Prétus, roi d'Argos, nommées Lysippe, Iphinoé et Iphianasse [Iphianira], et qui devinrent folles pour avoir méprisé le buste de Junon [ou pour être restées sans mari] [64]. Dans un fragment d'Hésiode [65], on rapporte que la maladie qui avait atteint ces filles était la lèpre : « Sur leur tête, est-il dit, il y avait des » dartres affreuses qui les tourmentaient beaucoup, » et toute la peau était couverte de boutons lenticu» laires. Leurs cheveux tombèrent, et leurs belles » coiffures se trouvèrent remplacées par une triste » calvitie ». D'autres rapports ajoutent qu'elles furent métamorphosées en vaches, et qu'elles faisaient retentir les vallons de leurs mugissemens [66]. Cette espèce extraordinaire de frénésie atteignit aussi d'autres Argiennes, qui quittèrent leurs habitations et errèrent

(62) *Ælian.* l. c. lib. XII. c. 34. p. 703.
(63) *Apollodor.* l. c. p. 51. — Schol. *Theocrit.* id. III. v. 43.
(64) *Apollod.* lib. II. c. 2. p. 89.
(65) *Eustath.* schol. in Odyss. N. p. 1746. (ed Rom. 1549. fol.)
(66) *Virgil.* Eclog. VI. 48.

dans

dans les bois avec ces trois princesses de la manière la plus indécente [67].

Pour bien faire concevoir ce que c'était que cette maladie, on peut rappeler ici ce que j'ai dit, d'une manière plus circonstanciée, dans un autre ouvrage [68] : on verra que la frénésie est une suite assez ordinaire de la lèpre ; que la voix des malades s'altère et devient semblable aux cris des animaux ; que certaines idées des frénétiques deviennent pour ainsi dire contagieuses, sur-tout parmi les peuples non civilisés, et qu'enfin la prétendue métamorphose des Prétides en vaches, ne peut s'entendre que de la manière de vivre des Arcadiens dans ces temps reculés.

57. La méthode employée par Mélampe pour guérir ces femmes, était conforme à la nature de leur mal, et fait le plus grand honneur à ses connaissances, quoiqu'il fît tout ce qui était en son pouvoir pour l'envelopper sous un voile mystérieux. Hérodote assure qu'il se servit, comme médicament, de la racine d'ellébore blanc *[veratrum album]* [69] ; mais d'autres rapports nous font connaître qu'il choisit des garçons robustes qui poursuivirent ces femmes aliénées et les firent aller, en dansant et en poussant des cris, jusqu'à Sicyonne (environ dix lieues de France) [70]. On conçoit qu'un exercice aussi violent dut occasionner une transpiration des plus abondantes, et contribuer d'une manière très-efficace à la guérison de ces frénétiques. Le résultat de cette opération fut l'éruption d'une teigne critique. Il fit ensuite baigner les malades dans

(67) *Apollodor.* l. c.
(68) Beiträge zur. Gesch. der Medicin, st. 2. s. 45. f.
(69) *Herodot.* lib. IX. c. 33.
(70) *Apollod.* l. c. p. 91.

la source des eaux de l'Anigrus, dont la propriété de guérir la lèpre fut reconnue long-temps après [71]. La plus âgée des Prétides, Iphinoé, fut rétablie la première; les autres recouvrèrent la santé et l'usage de l'esprit par des purifications mystérieuses et des offrandes en réconciliation à la déesse Artémis. Dans les fragmens de Diphilus le comique, on trouve encore quelques traces de ces purifications [72]; et ce que je dirai dans la suite sur la manière dont s'opéraient ces traitemens mystérieux dans les temples grecs, fera voir jusqu'à quel point ils pouvaient agir sur l'imagination et l'esprit dérangé des malades.

Pour récompenser le médecin de cette cure remarquable, le roi Prétus lui donna sa fille Iphianasse en mariage, et lui céda une grande partie de son empire [73]. On fit construire deux temples en l'honneur d'Artémis, l'un à Luses, où elle fut révérée comme Hémérésia, et un autre où elle le fut comme Coria [74].

D'après les plus anciennes traditions, Mélampe eut avec son épouse deux fils, Antiphates et Mantius [75], auxquels Diodore ajoute, en changeant le nom de Mantius en Manto, une fille nommée Pronoé [76]. Les noms des enfans de ce magicien sont autant allégoriques que celui de sa mère Eidomène. L'art magique

(71) *Strabo*, lib. VIII. p. 533.
(72) *Clem. Alex.* strom. lib. VII. p. 713.
Προιτίδας ἁγνίζων κούρας, καὶ τὸν πατέρ' αὐτῶν,
Προῖτον, Ἀβαντιάδην καὶ γραῦν πέμπτην ἐνὶ τοῖσδε,
Δαδὶ μιᾷ, σκίλλῃ τε μιᾷ, πόσα σώματα φώτων.
(73) Schol. *Pindar.* Nem. IX. 30. — *Apollod.* lib. II. c. 2. p. 89. — *Diodor.* lib. IV. c. 68. p. 313.
(74) *Callimach.* hymn. in Artem. v. 233; et *Spanhem.* ad. h. l. p. 287. — *Pausan.* lib. VIII. c. 18. p. 405.
(75) Odyss. XV. 242.
(76) *Diodor.* lib. IV. c. 68. p. 313.

s'est propagé chez tous ses descendans [77], et dans l'Odyssée il est fait mention, de la manière suivante, d'un des successeurs de Mélampe [78] :

. . . . *Il descend de la noble race de Mélampe.*

Il y avait même à Ægisthène un temple, dans lequel on célébrait tous les ans une fête en l'honneur de l'aïeul de cette famille [79].

Bacis jouissait aussi comme magicien, χρησμολόγος, ou purificateur, καθαρτὴς, de la même réputation que Mélampe. Trois nations différentes se glorifiaient d'avoir un personnage de ce nom, les Arcadiens, les Athéniens et les Béotiens [80]. Celui des Béotiens guérit par des cérémonies religieuses une Spartiate aliénée [81].

58. Nous venons de faire connaître les premiers fondateurs de la mythologie médicale de l'ancienne Grèce ; mais, si nous tournons nos regards vers les personnages mystiques, nous devons avant tout séparer les plus anciennes traditions de celles qui sont plus modernes, et faire ensorte de ne pas tomber dans l'erreur d'un certain nombre de nos mythologistes d'aujourd'hui, qui croient que chacune des anciennes fables cachait une allégorie ou un trait de philosophie ; car l'invention de ces sortes d'apologues philosophiques et allégoriques suppose un degré de perfection dans les facultés intellectuelles que l'on ne pouvait pas attendre d'une nation aussi grossière que l'étaient les Grecs avant le commencement des Olympiades. Les fables d'Homère que nous avons tant de plaisir

(77) *Pausan.* lib. VI. c. 17. p. 192.
(78) Od. XV. 224.
(79) *Pausan.* lib. I. c. 44. p. 171.
(80) *Clem. Alex.* strom. lib. I. p. 333.
(81) *Theopomp.* in schol. *Aristoph.* av. v. 963.

à lire, ne doivent certainement avoir aucune autre signification que celle qu'elles indiquent, et on peut dire que cela annonce une ignorance singulière, et même un charlatanisme parfait, lorsqu'on met dans la bouche de l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée un philosophisme dont il ne se doutait pas.

Les fables originaires et simples des Grecs, telles que nous les trouvons dans l'Iliade et l'Odyssée, subirent un changement considérable par les poëtes lyriques et tragiques, qui ne purent plus se contenter de la simplicité de l'ancienne mythologie des poëtes cycliques, parce qu'ils furent obligés, comme auteurs de l'épopée, de donner dans leurs productions des explications variées de ces fables, et voilà pourquoi les fictions et les dieux de Pindare, d'Eschyle et de Sophocle ne sont pas les mêmes que ceux d'Homère.

Les Grecs commencèrent les premiers à approfondir la cause des effets de la nature; en conséquence les philosophes furent contraints, par considération pour les préjugés du peuple, de conserver les anciennes fables, qu'ils trouvèrent très-convenables pour voiler leur doctrine philosophique; et c'est ainsi que se sont formées peu à peu les allégories d'abord appliquées par Théagènes de Reggio [82] aux cantiques d'Homère, ensuite par Métrodore de Lampsaque [83] à toutes les œuvres des anciens poëtes, et que Platon a particulièrement perfectionnées, mais qui, dans les écoles

(82) Schol. *Villois.* ad Il. X. v. 67. p. 452. *Οὗτος μὲν οὖν τρόπος ἀπολογίας ἀρχαῖος ὢν πάνυ, καὶ ἀπὸ Θεαγένους τοῦ Ῥηγίνου, ὃς πρῶτος ἔγραψε περὶ Ὁμήρου, τοιοῦτος ἐστὶ ἀπὸ τῆς λέξεως.*

(83) *Tatian. Assyr.* orat. contra Græcos, c. 21. p. 278. (ed. Venet. 1747. fol.) *Πάντα εἰς ἀλληγορίαν μετάγων.*

philosophiques plus modernes, sur-tout dans celle d'Alexandrie, ont souvent dégénéré en raisonnemens ridicules.

59. Selon les anciennes traditions, Apollon, dieu du soleil, qui a été pris pour le Péan d'Homère et même pour Esculape, était la principale divinité médicale des Grecs. Cependant, dans les écrits de ce père de la poésie on distingue ces trois personnes l'une de l'autre, et ce n'est que dans les chants d'Orphée que l'on nomme Apollon *Παῖαν*.

Péan, d'après les poésies d'Homère, était le véritable médecin des dieux, qui les guérissait lorsqu'ils étaient blessés, de la même manière qu'un médecin ordinaire guérit les humains. Il composait des cataplasmes anodins, *ὀδυνήφατα φάρμακα πάσσων*, qui coagulaient le sang qui coulait de leurs plaies, comme la présure, *ὀπὸς*, coagule le lait [84]. Selon l'Odyssée, les Egypriens dont on vante les connaissances médicales, étaient de la famille de Péan [85]. Les scoliastes ont bien senti qu'il n'était pas question d'Apollon, c'est pourquoi ils disent qu'il est parlé ici d'un autre médecin [86], ce qu'ils font entendre plus clairement dans le passage suivant : « Péan est tout-à-fait différent d'Apollon, » et cette opinion se trouve confirmée par une phrase » d'Hésiode, qui dit : Si Phébus Apollon ne le sauve » pas de la mort, ou Péan qui connaît tous les médicamens » [87].

(84) Il. v. 401. 899. s.
(85) Od. IV. 232.
(86) Schol. *Villois.* ad Il. E. v. 899. p. 155. ὅτι ἰατρὸν ἕτερον παρὰ τὸν Ἀπόλλωνα παραδίδωσι οὗτος.
(87) *Eustath.* in Odyss. Δ. 282. p. 66. (ed. Basil. 1558. fol.) Παιήων, θεῶν ἰατρὸς ἕτερος ὢν Ἀπόλλωνος, ὡς καὶ Ἡσίοδος δηλοῖ,

Au surplus, Eustathe dérive le nom de ce dieu de παίω (θεραπεύω)[88]. Le scoliaste d'Aristophane en fait autant, mais il dérive l'hymne sur la victoire Παιάν de παύω, et le distingue par là du nom *médecin des dieux*[89].

Le passage qu'Eustathe cite d'Hésiode; fait voir que ce poète ne confondait pas Apollon avec Péan, et nous ne trouvons aucune trace dans sa théogonie qui prouve qu'il ait attribué à Apollon des fonctions médicales.

On peut encore citer une élégie du législateur Solon, qui vivait à la XLV.ᵉ olympiade (six cents ans avant Jésus-Christ), où il est parlé d'abord d'Apollon et de ses prêtres, et ensuite des médecins auxquels Péan avait appris la connaissance des médicamens[90]. Ces deux personnages étaient donc encore distingués au temps de Solon.

L'hymne en l'honneur d'Apollon, que l'on attribue à Homère, formé probablement de plusieurs fragmens, que l'on chantait du temps d'Olen le Lycien pendant les cérémonies religieuses[91], et qui furent rassemblés par un homéride, peut-être par Cynæthus de Chio[92],

εἰπών· Εἰ μὴ Ἀπόλλων Φοῖβος ἐκ θανάτου σώσει, ἢ Παιήων, ὃς πάντων φάρμακα οἶδε.

(88) Schol. in. Il. A. 473. p. 33.

(89) Schol. in. *Aristoph.* plut. v. 636.

(90) *Brunck.* analect. veter. poet. græc. vol. I. p. 67.

——— τὰ δὲ μόρσιμα πάντως
οὐδέ τις οἰωνὸς ῥύσεται, οὔθ' ἱερά,
οὔθ' οἱ Παιῶνος πολυφαρμάκου ἔργον ἔχοντες
ἰητροί, καὶ τοῖς οὐδὲν ἔπεστι τέλος.

(91) *Herodot.* lib. IV. c. 35. p. 341.

(92) *Thucydides* (de bell. peloponnes. lib. III. c. 104. p. 526.) l'attribue à Homère; mais *Athenée* (deipnos. lib. I. p. 22, ed. *Schäfer*) dit que c'était un homéride qui l'avait composé, et Hippostrate (Schol. *Pindar.* Nem. II. v. 1. p. 331,) parle très-distinctement du *rapsodeur* Cynæthus. Voyez *Groddeck* de reliqu. hymn. Homer. comm. 8. Gott. 1786.

LXIXe olympiade (trois cent quatre ans avant Jésus-Christ), ne contient encore aucune trace d'un attribut médical à Apollon, ou qu'il ait été confondu avec Péan, médecin des dieux.

60. Cependant les hymnes d'Orphée, sans doute d'une origine plus reculée que celles d'Homère, et qui proviennent peut-être en partie d'Onomacrite[93] (cinq cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ), et en partie de poètes plus ou moins anciens, contiennent positivement le surnom suivant d'Apollon, Παιὰν ἰήϊος, et lui attribuent des fonctions médicales[94].

C'est à-peu-près vers le même temps qu'Eschyle donna à Apollon-Loxias le surnom de ἰατρόμαντις[95].

Dans le même temps Pindare donne à Apollon trois différens attributs, la médecine, la musique et la magie[96].

(93) *Tatien l'Assyrien* (orat. contra Græcos, p. 293.) et *Clément d'Alexandrie* (strom. lib. I. p. 332) le disent positivement, et rapportent qu'*Onomacrite* vivait dans la cinquantième olympiade.

(94) *Orph.* hymn. in Apoll. p. 224. (ed. *Gesner.*)

Ἐλθὲ μάκαρ Παιὰν, Τιτυοκτόνε, Φοῖβε Λυκωρεῦ,
Μεμφῖτ' ἀγλαότιμε, ἰήϊε (*), ὀλβιόδωτα.

Ejusdem. argonaut. v. 173.

Ἄδμητος δ' ἀφίκανε Φεραιόθεν, ᾧ ποτε Παιὰν
Θητεύων ὑπόεικε.

(95) *Æschyl.* Eumened. v. 62.

Αὐτῷ μελέσθω Λοξίᾳ μεγασθενεῖ,
ἰατρόμαντις δ' ἐστὶ καὶ τερασκόπος,
καὶ τοῖσιν ἄλλοις δωμάτων καθάρσιος.

(96) *Pindar.* pyth. V. v. 85.

Ὁ δ' (ἀρχαγέτας Ἀπόλλων) βαρειᾶν νόσων
ἀκέσματ' ἄνδρεσσι καὶ
γυναιξὶ νέμει· πόρεν τε κίθαριν, &c.

(*) Le surnom ἰήϊος (avec l'esprit rude) se dit aussi d'Apollon dans Aristophane (Lysistrat. v. 1293.) où il est synonyme avec ἰατρός. Phurnutus croit que le surnom παιὰν (de natur. Deor. c. 32. p. 228 in *Gale* opusc. mythol.), lui avait été donné κατ' ἀντίφρασιν. Vid. *Macrob.* saturn. lib. I. c. 17. p. 191.

Dans un autre passage qu'on a coutume de citer [97], et qu'on ne rapportera pas ici, le mot Παιὰν est admis dans la plus ancienne signification, parce que les poètes de ce temps, en attribuant la connaissance de la médecine au dieu de la musique, ont eu pour motif que la mélodie peut coopérer à la guérison des maladies.

Euripide [98] lui-même (dans le v.e siècle avant Jésus-Christ) dit que Phébus avait enseigné aux Asclépiades la manière de préparer et d'administrer les médicamens, et il lui fait faire une invocation par Oreste pour lui demander ses secours comme dieu de la médecine [99].

Dans Aristophane, Apollon est encore désigné comme médecin et magicien [100] avec le sur-nom de ἀλεξίκακος [1]. Trygée promet à Hermès qu'à l'avenir, et pendant la paix, il lui sera fait des sacrifices, et non à Apollon et à Hercule, comme θεοῖς ἀλεξικάκοις.

Sophocle reconnaît Phébus comme dieu des vision-

(97) Pyth. IV. v. 480.
ἐσσὶ (Ἀρκεσίλας) ἰατὴρ ἐπικαιρότατος,
Παιάν τέ σοι τιμᾷ φάος.
Voyez les scoliastes sur ce passage.

(98) *Euripid.* Alcest. v. 969.
— οὐδ' ὅσα Φοῖβος
Ἀσκληπιάδαισιν παρέδωκε
φάρμακα, πολυπόνοις
ἀντιτεμὼν βροτοῖσι.

(99) *Ejusdem* Andromach. v. 900.
Ὦ Φοῖβ' ἀκέστωρ, πημάτων δοίης λύσιν.

(100) *Aristophan.* plut. v. 8.... Τῷ δὲ Λοξίᾳ
ὃς θεσπιῳδεῖ τρίποδος ἐκ χρυσηλάτου,
μέμψιν δικαίαν μέμφομαι ταύτην, ὅτι
ἰατρὸς ὢν καὶ μάντις, ὥς φασιν, σοφὸς, &c.

(1) *Ej.* pax, v. 420.

naires, qui soulage et guérit les malades [2]. Ceux qui composaient le chœur lui adressaient des prières, ainsi qu'à ses sœurs Athéné et Artémis, pour faire disparaître la misère [3]; et le devin Tirésias était appelé pour interpréter l'oracle et guérir les maladies du peuple. On regardait donc Apollon comme l'inventeur de la médecine qui repose sur la magie [4].

Le surnom de *ἀλεξίκακος* qu'on donnait alors à ce dieu, a été dérivé par Pausanias de la guerre du Péloponnèse, où de la peste qui fut apaisée par un oracle d'Apollon de Delphes [5]. On lui donnait à Bassa, presqu'au même temps, le surnom de *ἐπικούριος*, pour avoir arrêté la peste qui ravageait la ville de Phigalie [6]; mais Thucidide dit très-positivement [7] que les oracles n'eurent pas plus d'efficacité dans cette maladie que les secours des hommes.

Le surnom de Λοξίας qu'on donnait encore à ce dieu prouve déjà, du moins d'après les scoliastes [8], un philosophisme plus subtil, et l'identité d'Apollon avec le dieu du soleil: on dérive ce nom de la manière

(2) *Sophocl.* Œdip. rex, v. 149. 150.
Φοῖβος δ', ὁ πέμψας τάσδε μαντείας, ἅμα
σωτήρ δ' ἵκοιτο, καὶ νόσου παυστήριος.

(3) *Ibid.* v. 162. — *ἰὼ,*
τρισσοὶ ἀλεξίμοροι προφάνητέ μοι.

(4) *Diodor.* lib. V. c. 74. p. 390.

(5) Lib. I. c. 3. p. 13.

(6) Lib. VIII. c. 41. p. 479.

(7) Lib. II. c. 47. p. 324. Les habitans de la ville de Lindus le nommaient par la même raison *λοιμιος*. (*Macrob.* saturn. lib. I. c. 17. p. 191.)

(8) Schol. *Aristoph.* plut. v. 8. *ἤτοι τῷ λοξὴν ἰέναι πέμποντι (λοξὰ γὰρ μαντεύεται ὁ θεὸς), ἢ τῷ λοξὴν πορείαν ποιουμένῳ, ὁ αὐτὸς γὰρ ἐστὶ τῷ ἡλίῳ.* Vid. *Phurnut.* de natur. Deor. c. 32. p. 226. in *Gale* opusc. mythol. *Tzetz* in *Lycophron*. Alexandr. v. 1467. et *Macrob.* saturn. lib. I. c. 17. p. 193.

obscure avec laquelle l'oracle de Delphes proférait ses sentences, ou il se rapporte à la course oblique du soleil, ou à l'obliquité de l'écliptique. La première explication ne peut pas être admise, parce que, dans ce temps, on se tenait strictement aux sentences de l'oracle de Delphes, et on les regardait comme infaillibles [9]. La seconde explication, même quand elle serait juste, serait la preuve d'abstractions qui ne furent en usage que dans les écoles plus modernes des Platoniciens. Il est plus probable que ce nom provient de la nymphe Loxo, fille de Borée, qui fut chargée d'élever Apollon [10].

61. Depuis ce temps, on révérait Apollon comme *οὔλιος* à Delos et à Milet, ce que nous voyons par un passage remarquable de Strabon [11]; mais ce surnom est d'une date très-ancienne, et admis dans un sens qui n'indique pas absolument des fonctions médicales : on regardait anciennement le *οὔλιος* seulement comme celui qui apporte la guérison en général, et plus tard comme celui qui rétablit la santé. Phérécide [12] témoigne que Thésée, lorsqu'il alla en Crète pour vaincre le Minotaure, fit des offrandes, pour son heureux retour *Ἀπόλλωνι οὐλίῳ* et *Ἀρτέμιδι οὐλίᾳ*. Il me semble qu'il n'a ici aucun rapport avec la médecine.

Si la formule du serment d'Hippocrate est authen-

(9) *Euripid.* Orest. v. 590.
'Ορᾷς δ' Ἀπόλλων', ὃς μεσομφάλους ἕδρας
ναίων, βροτοῖσι στόμα σαφέστατον νέμει;
(10) *Callimach.* hymn. in Delum, v. 292. et Schol. in h. l.
(11) *Strabo*, lib. XIV. p. 942. Οὔλιον δ' Ἀπόλλωνα καλοῦσι τινὰ καὶ Μιλήσιοι καὶ Δήλιοι, οἷον ὑγιαστικὸν καὶ παιωνικόν.
(12) *Macrob.* saturn. lib. I. c. 17. p. 192.

tique, elle fournira la preuve la plus certaine qu'Apollon était déjà, à cette époque, dieu protecteur des médecins; mais il paraît que cette formule est d'une origine plus moderne.

Platon avait déjà distingué d'une manière circonstanciée les quatre fonctions différentes d'Apollon, et il donne l'étymologie de son nom avec autant d'adresse que ceux qui l'ont suivi [13]. On doit admettre avec Morgenstern [14], que Platon n'a parlé dans ce passage que *ad captum vulgi* [à la portée du peuple], ce que l'on voit sur-tout dans ses premiers dialogues, où il n'avait pas encore le courage d'attaquer les poètes d'une manière directe. Il désigne les fonctions médicales par l'expression Ἀπόλλων, du mot ἀπολούων ou ἀπολύων; la magie par (τὸ ἀληθὲς καὶ ἁπλοῦν εἰπεῖν) ἁπλὸν, et Ἄπλος signifie dieu chez les Thessaliens. Ἡ ὁμοῦ πόλησις indiquent la chasse, et par la raison que ἁρμονία πολεῖ ἅμα πάντα, Apollon doit être aussi dieu de la musique.

On parle dans Lycophron des oracles d'Apollon comme des χρησμοῖς ἰατροῦ [15].

Au commencement du IV.e siècle avant notre ère,

(13) *Plat.* Cratyl. p. 55. Οὐ γάρ ἐστιν ὅτι, ἂν μᾶλλον ἥρμοσεν ὄνομα, ἓν ὄν, τέτταρσι δυνάμεσι ταῖς τοῦ Θεοῦ, ἄς τε πασῶν ἐφάπτεσθαι, καὶ δηλοῦν τρόπον τινὰ μουσικήν τε καὶ μαντικὴν καὶ τοξικήν. Vid. *Phurnut.* de natur. Deor. c. 32. p. 225. s. in *Gale* opusc. mythol.

(14) *Morgenstern* comment. de Platonis republ. epimetr. 2. p. 301. n. 12.

(15) *Alexandr.* v. 1204. Cassandre prédit que les os de son frère Hector seraient repris de Troie par le peuple d'Ogygès [les Thébains], d'après une décision de l'oracle d'Apollon qu'elle nommait ἰατρὸς λεψιεὺς τερμινθεύς: le premier mot provient de l'obscurité de l'oracle, et le dernier de l'emploi de la térébenthine dans différentes maladies, et le scoliaste Tzetzes dit (ad v. 1454.) que ce fut pour apaiser la peste que ces ossemens furent repris.

(deux cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ), l'auteur du livre de la maladie sacrée [16], que je crois être Philotimus, fait connaître un préjugé du peuple, d'après lequel on regardait l'épilepsie comme l'effet de la colère de différens dieux : « Lorsque, dit-il, pendant l'épilepsie on rejette, comme les oiseaux, des » excrémens liquides, alors c'est Apollon Nomius qui » a provoqué la maladie » ; mais le préjugé qu'Apollon provoquait des maladies dangereuses, et qu'il tuait avec ses flèches, est extrêmement ancien : on le regardait, dans les siècles héroïques, comme le dieu qui atteint de loin, ἑκηβόλος, ce qui n'a aucun rapport avec les fonctions médicales; d'ailleurs d'autres dieux tuaient de même les hommes.

D'après ce qu'on lit au commencement de l'Iliade, Apollon provoqua une peste dans l'armée grecque, ce qu'on a voulu expliquer, d'une manière allégorique, par l'influence des rayons solaires. Héraclite de Pont a expliqué ce fait avec la plus grande précision [17]. Cependant Homère lui-même, comme nous l'avons déjà remarqué, distingue constamment Apollon d'Hélios, dieu du soleil. Hélios est le fils d'Hypérion [18], qui voit et entend tout [19]; mais Apollon est le fils de Jupiter et de Latone. Le passage de l'Odyssée (Od. Θ.) où

(16) *Hippocr.* de morb. sacro, p. 303. (ed. *Foës.*) Apollon prit le surnom Νόμιος, des hymnes [νόμοις] que l'on chantait en son honneur. — *Euripid.* Hecub. v. 634. — *Plat.* de legg. lib. VII. p. 574. — *Plutarch.* de music. p. 1134. — *Procl.* apud *Phot.* biblioth. cod. 239. p. 986. *Thimothée* de Milet fut l'inventeur des νόμων. — *Clem. Alexandr.* stromat. lib. I. p. 308.

(17) Allegor. Homeric. p. 416-430. in *Gale* opusc. mythol. — *Voyez* mes Additions sur cet auteur, cahier 2, page 79.

(18) Od. M. 176. Ὑπεριονίδης ἄναξ.

(19) Od. Λ. 109. ὃς πάντ' ἐφορᾷ καὶ πάντ' ἐπακούει.

Hélios épie de loin le commerce secret de Mars avec Vénus, et en informe Vulcain, qui fait assembler tous les dieux, parmi lesquels se trouve aussi Apollon, fils du maître du tonnerre, nous fait très-bien apercevoir la différence qui existait entre ces dieux.

On ne peut s'en rapporter à Eustathe [20], qui, dans un passage de ses écrits, prend Apollon positivement pour le dieu du soleil; de même on ne peut croire au faux Orphée de Jean Diaconus, qui finit par tout confondre, et par dire même qu'Esculape et Apollon n'étaient qu'un seul dieu [21]. Jean Melala [22] cite un semblable passage du faux Orphée.

Dans Hésiode, Hélios est encore distingué d'Apollon [23] : le premier est le fils d'Hypérion et le neveu d'Uranus [24]; et le dernier est appelé le dieu des poètes [25].

Les anciens poètes Stésichore et Mimnerme s'en tiennent simplement à l'expression Ἥλιος Ὑπεριονίδης [26].

(20) Schol. in Il. Υ. 68. p. 467.

(21) Jo. *Diacon.* allegor. in *Hesiod.* theogon. v. 940. p. clxv. b. (Venet. 1535. ed. Franc. *Trincavell.* 4°)

Ἥλιος, ὃν καλέουσιν Ἀπόλλωνα κλυτότοξον,
Φοῖβον ἑκηβολέτην, μάντιν πάντων ἑκάεργον,
ἰητῆρα νόσων, Ἀσκληπιόν.

(22) Chronograph. p. 88. (ed. *Chilmead.* Oxon. 1691. 8.)

Ὦ ἄνα, Λητοῦς υἱ', ἑκατηβόλε, Φοῖβε, κραταιὲ,
πανδερκὲς, θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισιν ἀνάσσων,
Ἠέλιε....

(23) Theogon. v. 14. 19.

Φοῖβον τ' Ἀπόλλωνα καὶ Ἄρτεμιν ἰοχέαιραν...
Ἠῶ τ' Ἠέλιόν τε μέγαν, λαμπράν τε Σελήνην.

(24) V. 134.

(25) V. 94. Ἐκ γὰρ Μουσάων καὶ ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος
ἄνδρες ἀοιδοὶ ἔασιν ἐπὶ χθόνα καὶ κιθαρισταί.

(26) *Athen.* deipnosoph. lib. XI. c. 5. p. 469. 470. (ed. *Casaub.*)

Eumèle nommait encore le soleil Ὑπερίονος ἀγλαὸν υἱὸν [27].

62. Depuis le temps des Ptolémées, Apollon Καρνεῖος est très-souvent désigné comme dieu de la médecine. Il y a dans Théocrite [28], une description de la fête d'Apollon Carnéen. Les scoliastes ajoutent à ce passage, que ce nom dérive du magicien Carnus, qui prédit de grands malheurs aux Héraclides lorsqu'ils entrèrent dans le Péloponèse; irrités contre ce devin, un d'entre eux, nommé Hippotès, assassina Carnus; ce crime attira une peste qui ne cessa qu'après avoir fait la promesse à Apollon de célébrer les fêtes appelées *Carnées*. Praxilla rapporte d'après les mêmes scoliastes, que le nom de Carnéen dérive de Carnus fils d'Europe et favori d'Apollon; d'autres font venir ce nom de κραίνειν, ὅ ἐστι τελέσαι [29]. Pausanias distingue de celui-là, l'Apollon Carnéen, qui était révéré à Sparte avant l'arrivée des Héraclides dans le Péloponèse; il expose en même-temps une autre opinion d'après laquelle les Grecs firent construire, avec le cornouiller, κρανεῖα, sur le mont Ida, le cheval de bois qui devait servir à conquérir Troie, ce qui les réconcilia avec Apollon auquel, par la transposition de la lettre ρ, ils donnèrent le nom καρνεῖος [30].

Callimaque révère particulièrement ce Carnéen comme une divinité médicale, et dit, à cette occasion,

(27) Schol. *Pindar.* olymp. XIII. v. 74. p. 149.
(28) Idyll. E. v. 83. . . . τῷδε Κάρνεα καὶ δὴ ἐφέρπει.
Athénée (lib. IV. c. 9. p. 141.) nous a donné la description de cette fête.
(29) Schol. ad Theocrit. id. E. p. 131. 132. a. (ed. *Camerar.* Frcf. 1545, 8.°). . *Konon* (narrat. 26. in *Gale* script. histor. poet. p. 265.) fait de ce Carnus un revenant qui aurait suivi les Doriens.
(30) *Pausan.* lib. III. c. 13. p. 385. 386.

que les médecins avaient appris de lui les moyens d'éloigner la mort [31].

Il est presque inutile de rapporter d'autres témoignages ; cependant on trouvera dans Diodore de Sicile [32], dans Philon [33], dans Galien [34], dans Lucien [35], des preuves non équivoques qu'Apollon fut constamment regardé comme le dieu de la médecine et même comme le fondateur de cette science.

63. La seconde divinité de la médecine, Artémis ou Diane, sœur d'Apollon, ne fut pas d'abord considérée sous cette qualification ; il est certain qu'elle n'était originairement que déesse de la chasse, et c'est comme telle qu'elle paraît dans les ouvrages d'Homère [36] ; c'est ainsi qu'elle était représentée sur le boisseau de Cypsélus, domptant d'une main un léopard, et de l'autre un lion [37] ; et comme déesse de la chasse, elle n'a pas le moindre rapport avec l'art de guérir, ni avec la Lune. Conséquemment, dans le temps d'Homère, Séléné et Ilithyie étaient tout-à-fait

(31) *Callimach.* hymn. in Apoll. v. 72.
Σπάρτη, τοι, Καρνεῖε, τόδε πρώτιστον ἔδεθλον.
v. 45. Κείνου δὲ θριαὶ καὶ μάντιες· ἐκ δέ νυ Φοίβου ἰητροὶ δεδάασιν ἀνάβλησιν θανάτοιο.

(32) Lib. V. c. 74. p. 390.

(33) Legat. ad Caj. p. 1006. σωτηρίων φαρμάκων εὑρετὴς πρὸς ὑγείαν ἀνθρώπων.

(34) Protrep. p. 1. Ζηλῶν μὲν τὴν Ἀσκληπίου τέχνην ἰατρικὴν, ζηλῶν δ' Ἀπόλλωνος αὐτήν γε ταύτην, καὶ τὰς ἄλλας ἁπάσας ἃς ἔχει, τοξικὴν, μουσικὴν, μαντικήν... Dans Plutarque (symposiac. lib. VIII. qu. 14. p. 745.) Trypho fait une différence entre Apollon Péan divinité médicale et Apollon Musagète.

(35) *Lucian.* philopatr. p. 767. Προφήτης ἄριστος καὶ ἰητρός.

(36) Od. VI. 102.

(37) *Pausan.* lib. V. c. 19. p. 83. 84.

différentes d'Artémis, qui, d'après ce qu'on lit dans l'Iliade et l'Odyssée, tuait des hommes aussi-bien que le faisaient différens autres dieux [38]. On lui attribuait particulièrement la mort des femmes, et à Apollon celle des hommes [39]. Homère dit bien qu'elle avait soin des héros blessés, par exemple d'Énée [40]; mais on ne peut pas pour cela la nommer déesse de la médecine, non plus qu'Aphrodite ou Vénus, qui s'occupait des mêmes soins.

Dans Hésiode, on la distingue encore d'Ilithyie: Artémis est fille de Latone [41], et Ilithyie fille de Junon [42]. L'hymne d'Homère, sur cette déesse, ne contient aucune trace d'attributs médicaux ou d'identité avec la Lune.

Ce ne furent que les tragédiens, et particulièrement Sophocle, qui commencèrent à confondre la Lune avec Artémis; au moins ce dernier la nomme *porte-flambeau*, ἀμφίπυρος [43]. Dans les hymnes d'Orphée, elle est plus fréquemment encore confondue avec la Lune et avec Ilithyie; elle y est nommée *porte-flambeau*, *sage-femme* et *conservatrice*: on lui attribue en outre les fonctions de délier la ceinture, &c. [44].

Depuis ce temps, Artémis fut révérée, à Pellène en Achaïe, sous le nom de *conservatrice*, σώτειρα [45], à Coronée, sous celui d'*institutrice*, παιδοτρόφος [46]. On lui

(38) Il. VI. 428. Od. V. 123.
(39) *Antipater* in *Brunck* analect. vol. II. p. 120.
(40) Il. V. 446.
(41) *Hesiod.* theogon. v. 14.
(42) *Ibid.* 922.
(43) *Sophocl.* Trachin. v. 218.
(44) Hymn. 35. p. 228.
(45) *Pausan.* lib. VIII. c. 27. p. 340.
(46) *Id.* liv. IV. c. 34. p. 582.

attribuait

attribuait même le soin physique des enfans, et on la nommait par ce motif *κουροτρόφος*[47]. Elle était révérée à Amarynthe ville de l'Eubée, comme déesse protectrice de la médecine, et on l'appelait par cette raison Amarysia. C'est sous ce nom qu'elle avait un temple à Athmone[48], et un autre à Athènes[49], où elle déliait la ceinture.

Le nom allégorique de cette divinité viendrait alors du pouvoir qu'elle avait de donner la santé et la force, *ἀπὸ τοῦ ἀρτεμέας ποιεῖν*[50]; les poètes, sur-tout ceux d'Alexandrie, avaient recours à la déesse originaire de la chasse, comme à celle qui préside à l'enfantement[51].

Dans des temps plus modernes on l'a confondue avec Séléné[52], ensuite avec Hécate et même avec Proserpine, déesse du monde souterrain[53], et on l'a regardée comme inventrice de la magie[54].

64. Ilithyie, ou Éleutho, est une des plus anciennes divinités médicales des Grecs[55]. Son culte qui existait chez les Hyperboréens, habitans de la mer Noire, fut porté en Grèce, avant le temps d'Orphée, par Olen le Lycien, inventeur des hymnes et des vers

(47) *Diodor.* lib. V. c. 73. p. 389.
(48) *Pausan.* lib. I. c. 31. p. 122.
(49) Schol. *Appollon. Rhod.* argon. v. 288.
(50) *Strabo*, lib. XIV. p. 942.
(51) *Callimach.* hymn. in Dian. v. 21. — *Brunck.* analect. vol. I. p. 194. vol. II. p. 119. 143. — *Theocrit.* id. 26. v. 28. 29.
(52) *Plutarch.* de facie in orbe lunæ, p. 944. 945.
(53) *Phurnut.* de natur. Deor. c. 32. p. 224. in *Gale* opusc. mythol. — *Nonn.* Dionysiac. lib. XLIV. p. 757. (ed. *Falkenburg.* Antwerp. 1569. 4.°)
(54) *Tatian.* Assyr. orat. contra Græc. p. 265.
(55) *Bœttigers* Ilithyja, c. 10. (Weimar, 1799. 8.°)

hexamètres [56]. Ce fut dans l'île de Délos, consacrée à Apollon et à Artemis, qu'Ilithyie assista Latone dans l'enfantement douloureux d'Apollon, après que les autres déesses, qui furent retenues près des Hyperboréens par la colère de Junon, lui eurent promis un collier précieux [57]. C'est donc à Délos qu'Ilithyie fût particulièrement révérée [58].

Du temps d'Homère il y avait aussi, près du fleuve Amnisus en Crète, une grotte consacrée à cette déesse [59], dont Strabon [60] et Eustathe [61] font mention, et dont ce dernier donne, dans un autre passage, une explication allégorique [62]. Chez les Clitoriens elle avait son temple à côté de celui d'Esculape [63].

Ilithyie est citée dans l'Iliade deux fois comme une même personne [64], et deux fois comme un personnage différent [65]; mais l'accouchement est toujours sa principale fonction. Bœttiger [66] explique la cause de la différence de cette divinité qui se trouve dans le même poëme, tantôt au pluriel, tantôt au singulier, en disant qu'il y avait probablement deux Ilithyies, une favorable, ἐπιλυσαμένη et ἠπόνη, et une défavorable, μογοστόκος, πικρὰς ὠδῖνας ἔχουσα, de même qu'il y avait un

(56) *Pausan.* lib. X. c. 5. p. 146. lib. IX. c. 27. p. 82. — *Herodot.* lib. IV. c. 48. p. 340. 341.
(57) *Homer.* hymn. in Apoll. v. 97-120.
(58) *Callimach.* hymn. in Del. v. 257.
(59) Od. XIX. 188.
(60) Lib. X. p. 730.
(61) Schol. in *Dionys. Perieg.* v. 498. p. 93. in *Hudson* geogr. min.
(62) Schol. in Od. l. c. p. 294.
(63) *Pausan.* lib. VIII. c. 21. p. 409.
(64) Il. XVI. 187. XIX. 103.
(65) Il. XI. 270. XIX. 118.
(66) a. O. p. 27.

Éros et un Antéros. Cette explication s'accorde parfaitement avec l'origine orientale de toute cette fable.

D'après Hésiode, Ilithyie est fille de Jupiter et de Junon, et sœur de Mars et d'Hébé [67]. Elle est ordinairement citée comme assistant les déesses du destin, sur-tout la triste Atropos [68]. Olen le Lycien disait qu'elle était la même que Πεπρωμένη, ou la déesse du destin, et la nommait la Fileuse, εὔλινος [69]. Le même poëte, fondateur de son culte parmi les Grecs, disait qu'elle était la mère d'Éros, d'où on pourrait lui donner les mêmes attributions qu'à la Rhéa des Curètes [70].

Nous avons déjà démontré que les hymnes d'Orphée la confondaient avec Artémis; les artistes suivirent cette opinion en la représentant avec des flambeaux dans les mains, parce qu'elle amène les enfans au jour. On voyait à Ægium, dans l'Achaïe, une statue d'Ilithyie en marbre pentélique, avec un flambeau à la main, faite par Damophon le Messénien [71].

Ilithyie la défavorable était représentée comme empoisonneuse, magicienne ou sorcière, φαρμακίς. C'est ainsi que l'on en voyait plusieurs bas-reliefs à Thèbes sur la maison que l'on croyait avoir été habitée par Amphitryon, où on dit qu'elle fut envoyée par Junon pour s'opposer à l'accouchement d'Alcmène [72].

65. Outre ces anciennes divinités médicales de la Grèce, il y avait encore une multitude de héros en

(67) Theogon. v. 922.
(68) *Pindar.* Nem. VII. 1. — Ol. VI. 72. *Euripid.* Iphigen. in Taur. v. 205.
(69) *Pausan.* lib. VIII. c. 21. p. 409.
(70) *Ib.* lib. IX. c. 27. p. 82.
(71) *Ib.* lib. VII. c. 23. p. 322.
(72) *Ib.* lib. 11. c. XI. p. 34. — Vid. *Bœttiger*, p. 39. f.

médecine, dont la plupart furent élevés par le centaure Chiron, et qui le révérèrent comme l'inventeur de cette science. Il est donc naturel de parler d'abord de ce dernier.

Avant l'expédition des Argonautes, Chiron, fils de Saturne et de Philyre, fille de l'Océan, vivait en Thessalie, sur le mont Pélion [73]. Dans les poésies d'Homère il est désigné comme le plus juste de tous les centaures [74]; ce que les scoliastes expliquent par sa grande hospitalité [75]. Il posséda cette vertu au plus haut degré, et donna asile, non-seulement à Jason exilé, mais encore à Pelée, et les garantit de la poursuite de leurs persécuteurs [76]. Il adoucit les mœurs grossières des Thessaliens, parmi lesquels il vivait, comme on le voit par un fragment de la Titanomachie [77]: c'est pourquoi Pindare le décrit comme ayant la physionomie dure et le caractère fort doux [78].

Pindare a le premier introduit dans la mythologie la fable d'après laquelle le centaure Chiron et toute sa race sont représentés moitié hommes et moitié chevaux sur les monumens des arts [79], et c'est ainsi qu'ils sont désignés dans tous les poètes de l'antiquité. Ce poète fameux dit aussi que les centaures, fils d'Ixion et de Néphelé, engendrèrent avec des cavales les hippe-

(73) *Pindar*. Pyth. III. 1. — *Apollodor*. lib. I. c. 2. p. 6. — *Apollon. Rhod*. lib. II. v. 1235. — Xenophon seul nomme sa mère Naïs. (Cyneget. p. 973. Opp. ed. *Leunclav*. fol. Paris. 1625.)
(74) Il. XI. 831.
(75) Schol. *Villois*. ad. h. l. p. 290.
(76) Schol. *Apollon. Rhod*. lib. I. v. 555. — *Pindar*. Nem. IV. 98. — *Apollodor*. lib. III, c. 13. p. 257.
(77) *Clem. Alex*. Strom. lib. I. p. 306. Εἴς τε δικαιοσύνην θνητῶν γένος ἤγαγε.
(78) *Pindar*. Pyth. III. 3. Φῆρ' ἀγρότερον, νοῦν ἔχοντ' ἀνδρῶν φίλον.
(79) Sur le coffre de Cypselus. *Pausan*. lib. V. c. 19. p. 84.

centaures dans les vallées de Magnésie [80]. Galien dit très-positivement que Pindare fut l'inventeur de cette fable [81], dont l'explication peut être donnée par une tradition populaire, portant que les centaures, ayant les premiers apprivoisé et bridé les chevaux, lorsqu'ils apparurent aux habitans de ces vallées avec leurs montures, furent pris pour des monstres moitié hommes et moitié chevaux. Il est probable que la manière dont les poètes et les artistes ont représenté les centaures a donné lieu à cette tradition; car Lysias attribue aussi aux Amazones l'invention de l'équitation [82].

Les centaures d'Homère ne sont donc rien moins que moitié homme et moitié cheval, mais plutôt les habitans sauvages des montagnes de la Thessalie, d'une force corporelle extraordinaire, et dont Chiron, le plus fameux d'entre eux, après avoir été chassé par les Lapithes, se retira à Malée, où il mourut de la blessure que lui fit une flèche d'Hercule qui avait été trempée dans le sang de l'hydre de Lerne. Comme cette plaie produisit un ulcère extrêmement malin et incurable, on donna dans la suite le nom de *chironiques* aux ulcères de cette espèce [84], et ce fut pour la même raison que l'on appela la plante avec laquelle il essaya de se guérir, *chironia* ou *centaurium* [85].

66. De tous les héros grecs chantés par Homère, il y en a peu qui n'aient eu Chiron pour leur maître

(80) *Pindar*. Pyth. II. 85.
(81) *Galen.* de usu partium, lib. III. p. 392.
(82) *Lys.* orat. in. Corinth. soc. p. 28. (ed. *Auger*. Paris. 1783. 8.°)
— *Voss*, Lettres mythologiques, t. II. p. 268. f.
(83) *Apollodor.* lib. II. c. 5. p. 121.
(84) *Apollodor.* a. O.
(85) *Plin.* lib. XXV. c. 4. 5.

dans tous les arts et dans toutes les sciences. Xénophon dit qu'il eut pour disciples Céphale, Esculape, Mélanion, Nestor, Amphiaraüs, Pélée, Télamon, Méléagre, Thésée, Hippolyte, Palamède, Ulysse, Mnesthée, Diomède, Castor et Pollux, Machaon, Podalyre, Antiloque, Énée et Achille [86]; on peut ajouter encore Aristée [87] et Jason [88]. Il enseigna à tous ces héros la musique, la législation, l'astronomie, la chasse et la médecine [89].

Chiron possédait tellement la connaissance des plantes salutaires, et il s'en servait avec tant de succès, qu'il fut regardé particulièrement comme l'inventeur de la science médicale [90]: Il guérit en outre d'une cécité qui paraissait incurable, Phénix, fils d'Amyntor [91].

Telle fut la raison pour laquelle plusieurs provinces de la Grèce, et sur-tout les habitans de Magnesie en Thessalie, eurent après sa mort une telle vénération pour lui, qu'ils le mirent au rang des dieux et lui portèrent en offrande tous les ans les prémices de leurs fruits [92]. Les anciens veulent même qu'on lui ait fait des sacrifices humains à Pella [93]. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe un poëme d'Hésiode qui est rempli des louanges de ce bienfaiteur du genre humain [94].

(86) *Xenoph.* cynéget. p. 972. 973.
(87) *Apollon. Rhod.* lib. II. v. 508.
(88) Schol. *Apollon. Rhod.* lib. I. v. 555. — *Tzetz*, schol. in *Lycophr.* Alexandr. v. 175.
(89) *Plutarch.* de musica, p. 446. — *Xenophon.* l. c. — *Pindar.* Nem. III. 93. — Il. IV. 240. XI. 831. — *Clem. Alex.* strom. lib. I. p. 306.
(90) *Plin.* lib. VII. c. 56. — *Plutarch.* symposiac. lib. VIII. qu. 1. p. 647. — *Eusthat.* ad. Il. IV. 219. p. 107.
(91) *Apollodor.* lib. III. c. 13. p. 261.
(92) *Plutarch.* l. c.
(93) *Clem. Alex.* admonit. p. 27.
(94) *Pausan.* lib. IX. c. 31. p. 97.

67. Parmi les disciples de Chiron, Homère vante sur-tout Achille pour ses grandes connaissances en médecine. Patrocle, l'ami de ce héros, employa, lorsqu'Eurypyle fut blessé, les médicamens qu'Achille lui avait fait connaître.

Instruit par Chiron, le plus habile de tous les centaures, il coucha le blessé, dans sa tente, sur une peau de bélier, fit, avec un instrument, une incision pour retirer de la cuisse la flèche dont il avait été atteint, et lava la plaie avec de l'eau tiède pour nettoyer le sang noirâtre; ensuite il la saupoudra avec une racine amère qu'il avait broyée entre ses doigts; cette poudre anodine arrêta l'hémorragie de la plaie encore récente et apaisa les douleurs [95].

Cette racine amère et anodine était, selon les scoliastes, l'aristoloche ou la mille-feuille [96]. Quelque temps après, Patrocle était encore assis dans la tente magnifique d'Eurypyle,

Et lui disant des paroles consolantes, il applique sur sa plaie douloureuse des sucs salutaires et anodins pour faire cesser les progrès du mal [97].

On croit que la mille-feuille a pris son nom d'Achille; cependant les anciens même n'étaient pas bien d'accord sur la plante qui devait porter le nom *Achillée* [98].

68. Aristée fut le second élève de Chiron, dont les connaissances médicales jouirent d'une grande réputation dans l'antiquité.

(95) Il. XI. 844.

(96) *Eustath.* ad h. l. p. 292. — Schol. *Villois.* ad h. l. p. 291.

(97) Il. XV. 393. Καὶ τὸν ἔτερπε λόγοις. Le scoliaste de *Villoison* (ad h. l. p. 364.) observe à cette occasion que λόγος ne se trouve qu'une seule fois dans l'Iliade; cette observation me paraît très-importante, car les λόγοι, au lieu des ἔπη, expression plus simple, pourraient bien avoir été des paroles magiques.

(98) *Plin.* lib. XXV. c. 5.

Différens auteurs anciens, dont les scoliastes de Pindare et d'Apollonius de Rhodes, nous fournissent les meilleures notices, expliquent diversement l'origine d'Aristée. Sa mère se nommait généralement Cyrène, et Hésiode décrit dans ses Eoïs, l'enlèvement de Cyrène par Apollon [99], qui eut d'elle ce fils ainsi qu'Autuchos. Selon Phérécyde, elle porta, par ordre d'Apollon, des cygnes en Libye où ce dieu avait coutume de la voir. Pindare raconte qu'Apollon allait souvent à la chasse avec Cyrène, et ce fut lorsqu'elle eut vaincu un lion, qu'il conçut de l'amour pour elle, en la ramenant à la ville du nom de cette héroïne: de cet amour naquit Aristée [100]. Dans un autre endroit [1], Chiron prédit à Apollon que son fils Aristée serait soigné, après sa naissance, par les Heures et par Géa, et qu'il deviendrait immortel comme Ἄγριος et Νόμιος [Jupiter et Apollon]. Agrétas dit qu'Apollon conduisit Cyrène en Crète et ensuite en Libye; qu'elle avait une sœur nommée Larissa, et que Cyrène était auparavant gardienne des troupeaux du roi Pénée, et non sa fille. D'après Acastor, elle vainquit un lion en Libye, et conquit le trône dont Eurypyle s'était emparé. Bacchylide connaissait quatre Aristées, l'un de Caryste, un autre fils de Chiron, ensuite un géant, fils du ciel et de la terre, et enfin le fils de Cyrène. Le scoliaste dit lui-même qu'Aristée enseigna aux

(99) Schol. *Pindar.* pyth. IX. v. 6. p. 283.
Ἠοίη φθίη Χαρίτων ἄπο κάλλος ἔχουσα
Πηνειοῦ παρ' ὕδωρ καλὴ ναίεσκε Κυρήνη.
Voss, dans ses Lettres mythologiques, t. II, n. 12, p. 95, conclut de là qu'Hésiode a vécu après la construction de la ville de Cyrène (par conséquent moins que six cents avant Jésus-Christ.)
(100) *Pindar.* pyth. IV. v. 460.
(1) Pyth. IX. v. 104.

habitans de l'île de Cée l'éducation des abeilles et la culture de l'olivier, et qu'ils le révéraient comme Jupiter et Apollon [2], ce que l'on trouve encore dans Athénagore, où il faut lire Κείους au lieu de Χίους [3].

Apollonius de Rhodes dit aussi qu'*Aristée* était fils d'Apollon et de Cyrène, et ajoute qu'Apollon le conduisit chez le centaure Chiron, où il fut instruit, dans la magie et la médecine, par les nymphes des montagnes, et où il garda les troupeaux. Les Émoniens le nommaient ἄγριος et νόμιος [4].

Phérécyde lui donne le nom de Παιήων, et assure qu'Hécate est sa fille [5].

Diodore de Sicile rapporte que les nymphes de Libye enseignèrent à Aristée l'art de faire du beurre, ainsi que la culture de l'olivier et l'éducation des abeilles, et qu'ensuite il entreprit de grands voyages en Sicile et en Sardaigne, où il fit connaître aux hommes les avantages de l'économie rurale; il alla même en Thrace, où Bacchus lui apprit beaucoup de choses et l'initia aux mystères de ses orgies; il épousa Autonoé, fille de Cadmus, et en eut un fils; enfin, il disparut tout d'un coup sur le mont Hémus, où il s'était retiré [6]. Son fils Actéon, qui était aussi disciple de Chiron, fut atteint d'hydrophobie et mourut d'une manière effrayante [7]. Ce fait est la première trace que l'on ait de cette cruelle maladie; ainsi Athénodore [8] a tort lorsqu'il croit que l'hydrophobie était inconnue avant

(2) Schol. *Apollon. Rhod.* lib. II. p. 154.
(3) *Athenagor.* legat. pro Christian. p. 308. (ed. Venet. 1747. fol.)
(4) *Apollon. Rhod.* Argonaut. lib. II. v. 508. s.
(5) Schol. *Apollon. Rhod.* lib. III. p. 215.
(6) Biblioth. lib. IV. c. 81. p. 324. — *Apollodor.* lib. III. c. 4. p. 186.
(7) *Euripid.* Bacch. v. 335. — *Apollodor.* l. c. p. 189.
(8) *Plutarch.* sympos. lib. VIII. qu. 9. p. 731.

Pompée; cependant la mort d'Actéon est rapportée diversement par différens auteurs, et sur-tout par Diodore.

D'après ce même auteur, Aristée se transporta dans l'île de Cée, où par des offrandes qu'il fit à l'instant du lever de la canicule ou sirius, il apaisa la divinité et fit cesser la peste qui la ravageait.

L'auteur de l'Introduction des ouvrages de Galien dit aussi qu'Aristée fut disciple de Chiron [9].

Selon Plutarque, il donna des règles pratiques sur la chasse; c'est pourquoi on lui faisait des offrandes lorsqu'on allait à la chasse des ours et des loups. Cet auteur cite le vers suivant d'un ancien poète sur Aristée :

ὃς πρῶτος θήρεσσιν ἔπηξε ποδάγρας [10].

Nonnus rapporte d'une manière très-circonstanciée l'histoire de ce dieu, et dit en outre qu'il remporta une victoire sur Bacchus, parce qu'il avait séduit les dieux avec du miel [11]. Le même auteur prétend qu'il exerça la médecine, et qu'il se servit particulièrement du *centaureum minus* pour la guérison des plaies [12].

Le scoliaste d'Aristophane regarde un Aristée comme l'inventeur du *silphium* [13]; cependant Théophraste [14] et Pline prétendent que l'on avait déjà connaissance du *silphium* sept ans avant la construction de la ville de Cyrène [15], six cents ans avant Jésus-Christ, ce qui s'accorde parfaitement avec la

(9) *Galen.* opp. vol. IV. p. 371.
(10) *Plutarch.* amator. p. 757.
(11) *Nonn.* Dionys. lib. V. p. 96. lib. XIII. p. 238.
(12) *Ib.* lib. XVII. p. 316.
(13) Schol. *Aristoph.* equit. v. 890.
(14) Histor. plant. lib. VI. c. 3. p. 122. (ed. *Heins.*)
(15) Lib. XIX. 15.

chronologie. L'Aristée dont il s'agit ici, qui ne doit pas être confondu avec le personnage mythologique, vécut probablement six cent sept ou six cent dix-sept ans avant Jésus-Christ, et s'est acquis une grande célébrité en médecine, en faisant connaître le *silphium* comme épice et médicament [16].

69. Il est certain que le plus renommé des élèves de Chiron, et celui qui mérite la première place dans l'histoire de la médecine, fut Asclepios ou Esculape. Pausanias [17] nous donne plusieurs renseignemens sur sa naissance; il dit que Phlégyas, roi de Thessalie, avait une fille appelée Coronis, qui devint enceinte d'un commerce secret avec Apollon. Pendant le temps de sa grossesse, son père fit une invasion dans le Péloponèse, qu'il pilla en grande partie. Coronis, qui l'avait suivi, accoucha pendant cette expédition, et exposa son enfant sur le mont Titthion, appelé alors Myrtion, où il fut allaité par une chèvre et surveillé par le chien d'un berger qui se nommait Aresthanas. S'étant bientôt aperçu qu'il lui manquait une chèvre avec son chien, il fit des perquisitions et les trouva enfin auprès de l'enfant, dont la tête était toute rayonnante. D'après une autre tradition, dit Pausanias, Coronis étant enceinte d'Esculape, eut un commerce trop intime avec Ischys, et, pour la punir, Artémis la fit périr sous ses coups; mais Hermès, lorsque le corps de Coronis était déjà sur le bûcher, tira l'enfant

(16) Additions à l'histoire de la médecine, c. 1. p. 208. J'observe à cette occasion, que, d'après Alexandre (Schol. *Aristoph.* plut. v. 926.), les habitans d'Ampelos en Libye, firent don à Delphes d'une branche de *silphium* comme ἀνάθημα.

(17) Lib. II. c. 26. p. 275.

de son sein. D'autres prétendent, continue Pausanias, qu'Esculape est le fils d'Arsinoé, fille de Leucippe, et que Messène fut sa patrie. Un Arcadien, nommé Apollophanes, se rendait un jour à Delphes pour interroger l'oracle sur ce fait, et la Pythie lui répondit:

Ὦ μέγα χάρμα βροτοῖς βλαστὼν Ἀσκληπιὲ πᾶσιν,
ὃν Φλεγυηὶς ἔτικτεν ἐμὴ φιλότητι μιγεῖσα
ἱμερόεσσα Κορωνὶς ἐνὶ κραναῇ Ἐπιδαύρῳ.

D'après cette réponse, les Messéniens ne pouvaient pas se vanter d'avoir eu le véritable dieu de la médecine pour compatriote. Pausanias ajoute à cette occasion que c'est Hésiode lui-même, ou un autre en son nom, qui a bien voulu dire, par complaisance pour les Messéniens, qu'Arsinoé était la mère d'Esculape.

On ne trouve aucune trace de cette tradition dans l'Hésiode que nous possédons aujourd'hui. Nous avons, au contraire, un fragment d'un poète d'Ascra [18], où Coronis est positivement regardée comme la mère d'Esculape, et où il est fait mention de son commerce coupable avec Ischys, en ajoutant qu'un corbeau en avait porté la nouvelle à Apollon.

Cependant un fragment du poète Asclépiade, porte aussi qu'Arsinoé fut la mère d'Esculape; et le même poète prétend que ce dieu eut une sœur nommée Eriopis [19]. Socrate d'Argos assure qu'Esculape était fils d'Arsinoé; et Aristide résoud cette contradiction dans

(18) Schol. *Pindar.* pyth. III. v. 15. p. 196.
Τῇ μὲν ἄρ' ἦλθε κόραξ· φράσε δ' ἄρα ἔργ' ἀΐδηλα
Φοίβῳ ἀκερσεκόμῃ, ὅτ' ἄρ' Ἴσχυς ἔγημε Κορωνίν,
Εἰλατίδης Φλεγύαο, διογνήτοιο θύγατρα.

(19) *Ib.* Ἀρσινόη δὲ μιγεῖσα Διὸς καὶ Λητοῦς υἱῷ
τίκτ' Ἀσκληπιὸν υἱὸν ἀμύμονά τε κρατερόν τε.

ses écrits sur Cnide, en disant qu'Arsinoé s'appelait Coronis dans sa jeunesse [20].

Pindare, dans sa troisième ode pythique, cite la fable où Esculape fut sauvé du feu, avec les mêmes circonstances que la rapporte Hésiode dans les fragmens dont on a fait mention, et dit que Coronis habitait à Lacéreia en Thessalie, sur le lac Boïbias, près des sources de l'Amyrus, dans la plaine de Dotium, où un hymne d'Homère fait aussi naître Esculape [21].

Outre les témoignages déjà cités dans l'histoire, Porphyre [22] et Strabon [23] prétendent aussi que Tricca était le lieu natal d'Esculape, situé à-peu-près à quatre cents stades à l'ouest des champs de Dotium.

70. Phurnutus [24] et Eusthate [25] donnent, chacun à sa manière, l'étymologie du nom *Ἀσκλήπιος*, qui veut dire ou *ἀπὸ τοῦ ἀναβάλλεσθαι τὴν κατὰ τοῦ θανάτου γινομένην ἀπόκλησιν*, ou parce qu'il apparut comme *ἤπιος* à l'Épidaurien *Ἄσκλητος*, qui souffrait d'une ophtalmie dont il le guérit, ou bien *πλεονασμῷ τοῦ λ παρὰ τὸ ἀσκεῖν ἠπίως τοὺς νοσοῦντας, ὅ ἐστιν ἐπιμελείας ἀξιοῦν, ἢ παρὰ τὸ μὴ σκελετεύεσθαι.*

(20) *Ib.* Vid. *Apollodor.* lib. III. c. 10. p. 233.

(21) Hymn. 15. p. 607. 608.

— — — τὸν ἐγείνατο δῖα Κορωνίς
Δωτίῳ ἐν πεδίῳ — —

(22) *Euseb.* Præpar. evangel. lib. III. c. 14. p. 124.

Τρίκκης ἐξ ἱερῆς ἥκω θεὸς, ὅν ποτε μήτηρ
Φοίβῳ ὑπευνασθεῖσα κυεῖ σοφίας βασιλῆα,
ἴδριν ἰητρείης Ἀσκληπιόν . . .

(23) Lib. XIV. p. 957.

(24) L. c. c. 33. p. 229.

(25) Schol. in Iliad. Δ 202. p. 107. *Tzetzes* (Schol. in *Lycophr.* Alexandr. v. 1054.) dit que, comme *ἤπιος*, il avait guéri *Ἄσκλης*, roi des Dauniens, et c'est de là que provient ce nom. Les Grecs modernes aimaient beaucoup ces sortes d'explications.

αὐτοὺς, ἐὰν ἤπιως προσφερόμενοι. Porphyre, selon l'usage des nouveaux Platoniciens, a cherché aussi à donner de pareilles explications, en disant que le soleil était Apollon, *ἀπὸ τῆς πάλσεως τῶν ἀκτίνων*, ou bien Hercule, *ἐκ τοῦ κλᾶσθαι αὐτὸν πρὸς τὸν ἀέρα*, ou enfin Esculape, *ἀπὸ τῆς σωστικῆς δυνάμεως*. Le bâton était un de ses attributs, parce que les malades en ont besoin pour se soutenir, et le serpent est le symbole de la pénétration et du rajeunissement [26]. On voit que l'école des nouveaux Platoniciens plaçait dans le soleil le siége d'Esculape, parce que Proclus [27] et Salluste en font mention dans le IV.e siècle [28].

71. Esculape, ainsi que presque tous les jeunes héros de son temps, fut instruit dans tous les arts par le centaure Chiron, et sur-tout dans celui de guérir les lésions externes [29]. Il se distingua tellement dans la suite par son habileté à guérir ces maladies, qu'il fut préféré, lors de l'expédition de la Colchide, à tous ses compagnons et collègues. D'anciens écrits authentiques nous apprennent en quoi consistait l'art d'Esculape. Platon [30] nous cite un passage qui mérite particulièrement notre attention, et sur lequel je m'arrêterai

(26) *Euseb.* Præpar. evangel. lib. III. c. 11. p. 112. — *Phurnutus*, l. c.
(27) In Tim. lib. I. p. 49.
(28) De diis et mundo, c. 6. p. 255. in *Gale* opusc. mythol.
(29) *Pindar.* Nem. III. v. 92. f.

— — Βαθυμῆτα Χείρων
τρέφε λιθίνῳ γ' Ἰάσον' ἔνδον τέγει,
καὶ ἔπειτ' ἂν Ἀσκληπιὸν
τὸν φαρμάκων δίδαξεν
μαλακόχειρα νόμον.

(30) Politic. lib. III. p. 398.

un instant : il dit d'abord que la médecine ne peut exister sans luxe, et que l'homme dans l'état de nature a rarement besoin d'un médecin, excepté pour les lésions externes et les maladies épidémiques, *ἐπέτεια νοσήματα*; par conséquent la médecine d'Esculape était extrêmement simple : l'expérience lui avait fait connaître quelques médicamens qui étaient sur-tout efficaces dans les affections externes. On ne connaissait dans son temps ni catharres, ni affections gouteuses, *ῥεύματα*, ni flatuosités, *φῦσαι*; il n'était question ni de la diététique, ni de la gymnastique. Platon prouve très-bien cette dernière assertion par un fragment de chants cycliques qui a été perdu ensuite, et dans lequel il était dit que les fils d'Esculape avaient présenté un calice rempli de vin à Eurypyle blessé, dans lequel on avait mis du fromage râpé et de la farine. L'habileté du héros qui nous occupe dans ce moment, consistait en grande partie à panser et à guérir les plaies au moyen de médicamens anodins et styptiques. Plutarque [31] témoigne qu'à cela seul se bornait l'exercice de l'ancienne médecine des Grecs. Pindare [32] décrit à-peu-près de la même manière les cures d'Esculape, en disant qu'il guérissait ceux qui étaient atteints d'ulcères spontanés et chroniques, ainsi que les plaies causées par des lésions, et encore ceux qui avaient souffert du froid ou de la chaleur; tantôt en faisant usage de chants agréables, *μαλακαῖς ἐπαοιδαῖς*, tantôt par des potions ou des topiques, et enfin par l'opération. Outre les remèdes simples préparés avec

(31) Symposiac. lib. II. quæst. 1. p. 646. 647. Τὰς παλαιὰς, ἅτε δὴ πλείστη κεχρημένας ἀπὸ φυτῶν ἰατρικῇ. — Ῥίζαι γάρ εἰσι καὶ βοτάναι, δι' ὧν ἰῶντο τὰς κάμνοντας.

(32) Pyth. III. v. 84. f.

des plantes, Esculape adressait encore des prières à la divinité, ce qu'il faisait le plus souvent par des expressions poétiques, ou au moins mystérieuses; c'est pourquoi on nommait ces prières ἐπαοιδὰν ou *poëmes*[33].

Cette méthode de guérir les maladies doit être considérée comme une des plus anciennes, et Esculape ne mérite point, à cet égard, la distinction que lui accorde l'auteur de l'Introduction des écrits de Galien[34], qui prétend qu'avant Esculape cet art n'était qu'un empirisme, qui ne consistait que dans la simple application des plantes; mais qu'Esculape l'avait porté à la perfection et élevé au degré d'une science divine.

J'examinerai ici si le passage de Galien[35], qui a aussi été cité par Schulze[36], peut servir comme un témoignage authentique de la méthode d'Esculape; ou s'il ne se rapporte pas plutôt aux formules que les prêtres prescrivaient dans le temple de Pergame, au nom de ce dieu.

D'après ce que nous dit Galien, Esculape a lui-même assuré que plusieurs maladies graves peuvent se guérir en donnant une direction plus convenable aux passions: il conseillait à ceux dont le sang était trop agité par une passion violente, d'écouter la lecture d'un poëme, ou le chant d'un hymne, ou d'assister à la représentation d'un spectacle comique, οὐκ ὀλίγας μὲν ᾠδάς τε γράφεσθαι καὶ μίμους γελοίων καὶ μέλη τινὰ ποιεῖν

(33) Les fils d'Autolycus guérirent de cette manière les plaies du fameux Ulysse en arrêtant le sang noir par des conjurations. (ἐπαοιδῇ δ' αἷμα κελαινὸν ἔσχεθον). Od. XIX. 457.

(34) Introduct. c. 1. Opp. P. IV. p. 371. Τελείαν δὲ ἰατρικὴν καὶ τοῖς ἑαυτῆς μέρεσι συμπεπληρωμένην, τὴν μὲν ὡς ἀληθῶς θείαν, Ἀσκληπιὸν μόνον εὑρεῖν.

(35) De sanit. tuenda, lib. I. c. 8. p. 226. Opp. P. IV.

(36) Histor. medic. P. I. sect. 2. c. 2. S. 16. p. 85.

ἐπιτάξαντ

ἐπιτάξας. Il prescrivait à d'autres malades l'équitation, la chasse et l'exercice des armes, et leur indiquait même la manière dont ils devaient en user. Je regarde ces renseignemens sur la diététique d'Esculape comme un témoignage que l'art de la médecine ne fut exercé qu'à une époque moins reculée dans le temple qu'il avait à Pergame, et j'en donne les raisons suivantes : 1.° le temple de Pergame ne remonte pas à une plus haute époque que le siècle d'Eumène (deux cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ); avant ce temps, cette ville n'était qu'un simple château. Ce fut Eumène qui construisit le temple et forma la bibliothèque [37]. Galien, dans le passage cité, ne parle que de l'Esculape de Pergame, ὁ πατρῷος Θεὸς ἡμῶν Ἀσκληπιός. 2.° Cette diététique, par laquelle les prêtres d'Esculape de Pergame se sont si bien distingués, n'a pas une origine plus reculée que le temps de Prodic de Selivrée (quatre cent soixante ans avant Jésus-Christ), ainsi que Platon l'a prouvé dans plusieurs passages [38].

72. On peut aussi porter le même jugement sur le témoignage que nous a fourni Hygin [39], qui nous assure qu'Esculape est le fondateur de la médecine clinique, c'est-à-dire, de la manière de pratiquer cet art aux lits des malades ; méthode opposée à celle exercée dans les temples : mais Hygin est un auteur trop moderne pour avoir pu juger de la véritable méthode d'Esculape, s'il n'avait pas eu recours à des témoignages authentiques plus anciens. Au surplus,

(37) *Strabo*, lib. XIII. p. 926. — *Pausan*. lib. II. c. 26. p. 276.
(38) Politic. lib. III. p. 399. — Tim. p. 500. &c.
(39) Fab. c. 274. p. 201. (ed. *Muncker*. Hambourg, 1674, 8.°)

l'histoire assure que la médecine fut regardée comme une prérogative des prêtres jusqu'au moment où les philosophes grecs la rendirent l'objet de leurs spéculations, et qu'Hippocrate fut le premier qui l'exerça en joignant le raisonnement à l'expérience.

La plupart des auteurs s'accordent à dire qu'Esculape, comme les autres héros de son temps, ressuscitait les morts; et l'histoire de la cause de sa mort paraît confirmer cette assertion. Diodore de Sicile [40] dit que le nombre de ces ressuscités était si considérable que Pluton s'en plaignit à Jupiter et lui demanda la punition de celui qui portait tant de préjudice à son empire. Jupiter le fit, et Apollon, irrité de la mort de son fils, s'en vengea en tuant les cyclopes qui avaient forgé la foudre dont Jupiter s'était servi. Ce dernier punit le crime d'Apollon en le forçant de faire pratiquer son art pour de l'argent [41].

Sextus Empiricus [42] fait mention de cette histoire de la même manière que presque tous les auteurs grecs; mais il avoue qu'on la rapporte d'une manière si différente, qu'il est très-difficile de juger de la vérité. Stésichore dit qu'Esculape avait ressuscité Capanée et Lycurgue, foudroyés par Jupiter auprès de Thèbes. Polyanthe (ou Polyarque de Cyrène) prétend qu'Esculape fut tué par la foudre pour avoir guéri les filles du roi Prétus, et Panyasis assure que ce fut pour avoir ressuscité Tyndare. Pline [43] qui donne à ce der-

(40) Lib. IV. c. 71. p. 315.

(41) Παροξυνθέντα τὸν Δία προστάξαι τῷ Ἀπόλλωνι θητεῦσαι παρ' ἀνθρώπῳ, καὶ ταύτην τὴν τιμωρίαν λαβεῖν παρ' αὐτοῦ τοῦ ἐγκλήματος. Vid. *Eurip.* Alcest. v. 5.

(42) Advers. Grammatic. lib. I. c. 12. §. 560. 561. p. 571. ed. *Fabric.*

(43) Lib. XXIX. cap. 1. — *Tzetz.* Chil. 10. v. 721.

nier le nom de Tyndaride, confirme cette opinion. Pausanias cite Hippolyte pour avoir été ressuscité par Esculape [44]. Phylarque rapporte qu'Esculape rendit la vie aux fils de Phénée, et que Jupiter l'en punit en lui donnant la mort. Télésarque attribue la cause de sa mort à la résurrection d'Orion, qui avait été tué par Diane [45]. Les hymnes d'Orphée font encore mention d'Hyménée, et Mnesagoras cite Glaucus, parmi ceux ressuscités par Esculape [46].

Un auteur plus moderne, Héraclite [47], dit que la mort d'Esculape eut lieu d'une manière naturelle, et qu'elle fut la suite d'une inflammation violente. Suidas [48] croit que ce fut une inflammation de poitrine. Il est vrai qu'il y a plusieurs espèces de pleurésies qui se terminent promptement par la gangrène, et les cadavres des personnes mortes de ces maladies sont bleus d'un côté, comme s'ils avaient été frappés par la foudre; c'est vraisemblablement pourquoi les anciens les nommaient *βλητοὶ* [49].

73. L'épouse d'Esculape s'appelait suivant quelques-uns Épione, et suivant d'autres Lampétie [50]. Le sco-

(44) Lib. II. c. 27. p. 280. *Eratosthenis* catasterism. p. 103. in *Gale* opusc. myth. — *Staphylus* apud *Sext. Empir.* l. c. p. 572. — Schol. *Pindar.* Pyth. III. v. 96. — *Ovid.* metamorph. lib. XV. fab. 45.

(45) *Athenagor.* legat. pro Christian. p. 327. — *Virgil.* Æn. VII. v. 770. sq. — *Meibom.* comment. in jusjur. Hippocr. p. 41. sq. — *Apollodor.* lib. III. c. 10. p. 233.

(46) *Apollodor.* l. c. p. 234. 235. — Schol. *Euripid.* Alcest. v. 5.

(47) De incredibilibus, c. 26. p. 78. *Gale* opusc. mythol. Εἴη δ' ἂν πιθανώτερον οὕτω ἰατρικὴν νικήσας καὶ ὑψώσας, αὐτὸς ὑπὸ πυρετοῦ φλεχθεὶς ὤλετο. ὅθεν διὰ τὴν φλεγμονὴν αὐτὸς κεραυνωθῆναι λέγεται.

(48) Tit. Ἀσκληπιάδαι, t. I. p. 352.

(49) Mon Apologie d'Hippocrate, t. II. p. 312. 313.

(50) *Suid.* tit. Ἠπιόνη p. 66. Vol. II. Schol. *Aristoph.* plut. v. 701

liaste d'Aristophane nomme ses trois filles Panacée, Hygiée et Églé (personnages purement allégoriques), auxquelles il donne une sœur nommée Jaso, dont Amphiaraüs fut le père [51].

Ses fils, Machaon et Podalire, sont assez connus. Xénophon dit qu'ils furent tous deux disciples de Chiron [52], et qu'ils eurent autant d'habileté dans les arts et dans la rhétorique que dans la tactique [53]. D'après Quintus Calaber [54], Machaon était l'aîné et ce fut lui qui instruisit Podalire. Ces deux frères furent à la guerre de Troie [55], et se distinguèrent tellement par leur bravoure, qu'Homère les met au nombre des plus grands héros de la Grèce; ils vivaient dans une concorde parfaite. Selon Diodore [56], ils soignèrent les guerriers blessés et s'acquirent une telle réputation parmi leurs compagnons, qu'ils furent dispensés de combattre et de prendre part aux autres fatigues de la guerre.

Ils pansaient les plaies et appliquaient des médicamens externes; cependant la médecine interne était encore très-négligée, ce dont il est facile de se convaincre d'après ce que dit Homère, qui prétend que

(51) Schol. *Aristophan.* plut. v. 639. 700. 701.

(52) Cyneget. p. 973. Ceci est contredit par *Aristide* (orat. in Asclepiad. p. 76. t. I. ed. *Canter.* 1604, 8.°), mais probablement sans raison.

(53) L. c. p. 974. *ἐγένοντο καὶ τέχνας καὶ λόγους καὶ πολέμους ἀγαθοί.*

(54) Paralipomen. *Homer.* lib. VII. v. 60. p. 410. (ed. *Rhodomann.* Hanov. 1604, 8.°)

(55) Apollodore met ces deux frères au nombre des amans de la belle Hélène. (Lib. III. c. 10. p. 239.)

(56) Lib. IV. c. 71. p. 315. *Διὰ τὰς εὐεργεσίας ταύτας ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων μεγάλης τυχεῖν δόξης· ἀτελεῖς δ' αὐτοὺς ἀφεῖναι τῶν κατὰ τὰς μάχας κινδύνων καὶ τῶν ἄλλων λειτουργιῶν, διὰ τὴν ὑπερβολὴν τῆς ἐν τῷ θεραπεύειν εὐχρηστίας.*

l'on fit prendre à Machaon, lorsqu'il eut reçu une blessure grave, du vin de Pramne, du fromage, des oignons et de la farine [57].

Le scoliaste Villoison explique ce régime de la manière suivante [58] : Le vin de Pramne est d'une couleur rouge foncé [59] et un peu astringent, et les autres alimens sont de nature à aider les plaies à se cicatriser. Il observe en outre que les héros de la guerre de Troie, avaient le corps très-robuste ; que leurs plaies n'étaient point graves, et que, dans ce temps, le devoir d'un bon médecin était de changer, le moins possible, le régime accoutumé. Enfin, ces rafraîchissemens ne devaient pas être considérés comme des médicamens, mais plutôt comme un restaurant nécessaire après tant de fatigues. C'est

(57) Iliad. XI. v. 630.

(58) Ad Il. Λ. v. 632. p. 285.

(59) Il y a eu beaucoup de discussions sur le vin de Pramne chez les anciens. Le scoliaste Villoison dit qu'il provient de Pramnos en Carie ou de πραΰνειν. Selon Sémus et Eparchides dans Athénée (lib. I. c. 24. p. 30. ed. *Casaub.* 1657. fol.), il y a un rocher de ce nom dans l'île d'Icare (à l'ouest de Samos), où vient ce vin qui est d'un goût acerbe et d'une couleur foncée. D'autres disent que le vin de Pramne n'est autre chose qu'un mélange avec de l'eau de la mer [τεθαλασσωμένος]. (*Eustath.* ad Il. Λ. 640. p. 279.) D'autres encore dérivent πράμνειον de παραμένειον, parce qu'il se conserve long-temps. Circé avait aussi du vin de Pramne dans l'île d'Ea (Od. c. 235.) Le faux Hippocrate le recommandait souvent comme vin médicinal. (De morb. muliebr. lib. I. p. 246. 268. lib. II. p. 285. 286. *Foës.*) Galien dit que ce vin était d'une couleur noire et d'un goût acerbe. (Expos. voc. Hippocr. p. 548. ed. *Franz.*) Dans Aristophane (equit. 105. ἕλχ' ἕλκε τὴν τοῦ δαίμονος τοῦ Πραμνείου !) il est question de ce vin ; le scoliaste dit aussi qu'il est très-acerbe et qu'il provient du rocher de Pramne près de la Thrace. Nicandre (alexipharm. v. 163.) le prescrit comme alexipharmaque contre le poison de la Coriandre. — *Perizon.* ad *Ælian.* var. hist. XII. 31. — *Gorræi* defin. med. voc. Οἶνος p. 332. — *Foës.* œconom. Hippocr. h. v.

aussi de cette manière qu'Eustathe rend compte de ce régime[60].

74. D'après une tradition ancienne[61], ces deux frères s'étaient partagé les fonctions médicales : Machaon pratiquait la chirurgie, et Podalire s'occupait de la thérapeutique, distinction bien déterminée par les vers suivans :

> Ἰητρὸς γὰρ ἀνὴρ πολλῶν ἀντάξιος ἄλλων·
> [ἰούς τ' ἐκτάμνειν, ἐπί τ' ἤπια φάρμακα πάσσειν.]

...... « Car l'homme qui guérit peut être considéré » comme deux individus, celui qui opère en faisant » des incisions ; et celui qui applique les médicamens » adoucissans[62]. »

Un autre scoliaste[63] cherche à prouver cette distinction des fonctions de ces deux frères en thérapeutiques et en chirurgicales, par le passage suivant des ἰσχυρουμένοις ἔπεσιν ἐπὶ τῇ Τρωϊκῇ πορθήσει, mais que l'on ne possède plus aujourd'hui :

> Τῷ (Μαχάονι) μὲν κουφοτέρας χεῖρας πόρεν, ἔκ τε βέλεμνα
> σαρκὸς ἑλεῖν τμῆξαί τε καὶ ἕλκεα πάντ' ἀκέσασθαι·
> Τῷ (Ποδαλειρίῳ) δ' ἄρ' ἀκριβέα πάντ' ἐνὶ στήθεσσιν ἔθηκεν,
> ἄσκοπά τε γνῶναι καὶ ἀναλθέ' ἰήσασθαι.

D'après l'Iliade, les fonctions chirurgicales consistaient ou à retirer la flèche ou le javelot comme cela se pratiqua pour Ménélas[64], ou bien à faire une incision comme on le fit à l'égard d'Eurypyle[65], ou enfin à faire outre-passer la flèche, comme cela eut lieu chez

(60) Ad. h. l. p. 280.
(61) Schol. *Villois.* ad Il. XI. 515. p. 281.
(62) Il. XI. 515.
(63) Schol. *Eustath.* ad. l. c. p. 277.
(64) Il. IV. 214.
(65) Il. XI. 829.

Diomède[66]. Les scoliastes classent les médicamens en καταπαστὰ, cataplasmes faits avec des herbes pilées[67], en χριστὰ ou onguens, et en ποτὰ ou πόματα, potions[68].

75. Après la guerre de Troie, il paraît qu'aucun de ces deux frères ne posséda l'empire de son père. Machaon vécut ensuite en Messénie chez le sage Nestor. C'est là qu'il construisit deux villes, Tricca et Œchalie, noms que portaient les possessions dont il avait hérité de son père[69]. Il guérit Philoctète blessé, en lui procurant un sommeil salutaire par des formules magiques[70]; enfin il fut tué par Eurypyle, fils de Théléphe; ses ossemens furent conservés parmi les reliques sacrées[71]. Ses fils Alexanor, Sphyrus, Polémocrate, Gorgasus et Nicomaque exerçaient aussi la médecine[72].

Podalire, à son retour de Troie, fut jeté par une tempête dans l'île de Syros, où il arriva cependant sans accident[73]. Il erra ensuite seul dans la presqu'île

(66) Il. V. 112.
(67) Il. IV. 217. XI. 230.
(68) *Eustath.* ad Il. IV. 217. p. 107. — Schol. *Aristoph.* plut. 717.
(69) *Pausan.* lib. III. c. 26. p. 449.
(70) Schol. *Pindar.* pyth. I. v. 109. — *Tzetz.* ad. Lycophr. Alex. v. 911. Selon d'autres (*Quint. Calab.* lib. IX. v. 462.), cest Podalire qui doit avoir opéré cette cure.
(71) *Pausan.* l. c. — *Quint. Calab.* lib. VI. v. 406.
(72) *Pausan.* lib. II. c. 11. p. 219. c. 23. p. 264. c. 38. p. 326. lib. IV. c. 30. p. 565.
(73) *Pausan.* lib. III. c. 26. p. 449. — Je présume qu'il n'est pas question ici de l'île de Syros, patrie de Phérécide, située parmi les Cyclades, entre Délos et Cée, mais plutôt de Nisyros, entre Cos et la presqu'île de Carie, ce que je vais tâcher de prouver par les motifs suivans :

1.° Syros est trop éloignée de la presqu'île de Carie, pour pouvoir expliquer le passage si prompt de Podalire dans cet endroit; il aurait pu arriver plutôt chez son frère dans le Péloponèse; car Syros n'est

de Carie qui en était voisine, jusqu'au moment où un gardien de chèvres lui offrit l'hospitalité et le conduisit chez le roi Damoetus. Ce fut probablement alors qu'il se fit connaître et fit preuve de son habileté, en guérissant Syrna fille de ce prince, des suites d'une chute de toit. Il la saigna aux deux bras, et elle recouvra la santé tandis que le roi désespérait de ses jours; le père, plein de reconnaissance et d'admiration du succès heureux d'une opération regardée alors comme très-dangereuse, consentit au mariage du médecin avec la princesse aussitôt qu'elle fut convalescente, et donna à son gendre toute la presqu'île de Carie. Podalyre y fit bâtir deux villes dont une fut appelée Syrna du nom de son épouse et l'autre porta le nom du berger auquel il devait son bonheur [74].

Quoique cette histoire soit rapportée par un auteur moderne [75], elle ne paraît cependant pas dénuée

éloignée d'Épidaure que de cinq cent vingt-cinq stades olympiques, ou trente lieues de France, mais, au contraire, elle est éloignee de Cnide de neuf cent quarante-cinq stades ou cinquante-quatre lieues de France;

2.° Pausanias dit positivement, dans le passage cité, que Syros est voisine de la presqu'île de Carie (*καὶ εἰς Σύρον τῆς Καρικῆς ἠπείρου ἀποσωθέντα φασὶν οἰκῆσαι*).

3.° Syros peut être facilement changé en Nisyros. Cette dernière île était très-connue dans l'antiquité à cause de ses excellentes pierres à meules, et est située à l'ouest, entre Cos et Cnide, à cent stades, qui font un peu plus de six lieues, de la terre ferme (*Strabo*, lib. X, p. 748.) C'est probablement la même Syros qu'Étienne de Bysance (De urbibus, p. 687. ed. *Berkel*, fol. LB. 1694.) cherchait près d'Acarnanie; peut-être faut-il lire *Καρίας*, au lieu de *Ἀκαρνανίας*, car il n'existe point d'île de ce nom près d'Acarnanie.

(74) Dans un autre endroit, le même auteur fait connaître le nom de la ville et du berger qu'il dit être Bybassus. (Tit. Βύβασσος p. 247.)

(75) *Stephan. Byzant.* p. 686. 687.

de vérité [76]. Elle nous fournit les premiers renseignemens sur la saignée, car nous n'avons, outre cela, aucune certitude sur l'invention de cette opération. La fable que Pline [77] nous rapporte du cheval marin, paraît très-peu croyable à ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire naturelle de cet animal.

Les événemens de la vie de Podalire ont été rapportés d'une manière différente dans un autre endroit; il y est dit qu'il fut jeté sur les côtes d'Ausonie, dans le pays des Dauniens, où on lui rendit des honneurs divins comme *νόσων ἀκεστής*. Les Dauniens se baignaient dans le fleuve Althénus, et écoutaient, couchés sur des peaux, les oracles infaillibles de ce dieu médecin [78]. Strabon [79] dit aussi que le mausolée de Podalire était dans le pays des Dauniens, dont la capitale Lucéra existe encore dans la Capitanate près du golfe de Manfredonia, à-peu-près à cent stades de la mer. L'eau du fleuve voisin, Althénus (aujourd'hui Candelaro), guérissait toutes les maladies épizootiques.

(76) Aristide a réchauffé cette histoire avec beaucoup d'art. Pour que Podalire paraisse sous un jour plus favorable, il lui attribue la conquête, aussitôt après la prise de Troie, de l'île de Cos qui avait été dévastée par Hercule, et à laquelle il rendit le bonheur par ses bienfaits. (*Aristid.* orat. in Asclepiad. p. 77.)

(77) Lib. VIII. c. 26.

(78) *Lycophron* Alexandr. v. 1046. s. (ed. *Potter.*)

Ὁ δ᾽ Αὐσωνείων ἄγχι Κάλχαντος ἰάφων
δυοῖν ἀδελφοῖν ἅτερος ψυχοσσόων
ξένην ἐπ᾽ ὀστέοισιν ἐγχώσει κόνιν.
Δοραῖς δὲ μηλῶν τύμβον ἐγκοιμωμένοις
χρήσει καθ᾽ ὕπνον πᾶσι νημερτῆ φάτιν,
νόσων δ᾽ ἀκεστὴς Δαυνίοις κληθήσεται,
ὅταν καταικμαίνοντες Ἀλθαίνου ῥοαῖς
ἀρωγὸν αὐδήσουσιν Ἠπίου γόνον
ἀστοῖσι καὶ ποιμναῖσι πρευμενῆ μολεῖν.

(79) Lib. VI. p. 436.

76. Quoique Clément d'Alexandrie [80] fasse remonter le commencement des honneurs divins rendus à Esculape à cinquante-trois ans avant la destruction de Troie, cependant on ne trouve rien dans Homère qui prouve qu'il ait été mis au rang des dieux ; il y est seulement nommé *le Médecin irréprochable* [81]. Hésiode l'aurait certainement admis dans sa théogonie, s'il eût déjà été révéré comme un dieu. Pindare qui, dans sa troisième ode pythique, donne beaucoup de renseignemens sur Esculape, le nomme *héros* et *vainqueur de diverses maladies*, et est si loin de le révérer comme un dieu, qu'il le regarde plutôt comme extrêmement avare [82]. Cependant il existe dans les hymnes attribuées à Homère un passage sur Esculape que le scoliaste de Pindare (ad pyth. III. 14.) cite lui-même ; mais les raisons de Groddeck contre l'authenticité de ces hymnes, sont assez convaincantes pour qu'on n'y ajoute pas foi [83].

Le temple d'Esculape à Titane, près de Sicyone, qui fut construit par Alexanor fils de Machaon, est probablement la plus ancienne trace d'une vénération extraordinaire rendue à leur aïeul par les descendans de ce prince de la Thessalie [84]. Il est présumable que ce temple fut d'abord un monument érigé par ses neveux à ses grands mérites. Sphyrus fit bâtir le temple

(80) Stromat. lib. I. p. 322.
(81) Il. IV. 193. — *Theodoret.* græc. affect. curat. disp. VIII. p. 906. (ed. *Schulze.* Hal. 1772. 8.°)
(82) *Pindar.* pyth. III. 96.
Ἀλλὰ κέρδει καὶ σοφία δέδεται·
ἔτρεπε κᾀκεῖνον ἀγάνορι μι-
σθῷ χρυσὸς ἐν χερσὶ φανείς.
(83) Groddeck de hymn. Homer. reliqu. 1786.
(84) *Pausan.* lib. II. c. 11. p. 219.

célèbre d'Esculape à Argos [85]. Glaucus porta des offrandes à Machaon dans la Gérénie [86], où l'on avait aussi érigé un temple à ce dernier [87]. Polémocrate même était révéré à Eva en Arcadie [88]. Enfin, outre ces renseignemens, Pausanias nomme Gorgasus et Nicomaque comme fils de Machaon, qui restèrent à Phérés [89], et s'occupèrent aussi de l'exercice de la médecine, et auxquels Isthmius, successeur de Glaucus, érigea des temples [90].

Ainsi, le premier temple qui ait été élevé en l'honneur d'Esculape, et ceux qui le furent à ses plus proches successeurs, étaient tous situés dans le Péloponèse.

77. J'ai déjà émis (§. 73.) mon opinion sur Hygiée, que l'on a regardée comme fille d'Esculape, et à laquelle on avait bâti plusieurs temples dans la Grèce. Il est probable que ce n'est qu'une simple allégorie, puisqu'on ne trouve de cette divinité aucune trace plus moderne que dans un fragment du poète Licymnius de Chios [91], qui paraît avoir vécu du temps de Simonide. Il existe aussi un hymne sur cette déesse, dont Sextus rapporte le passage suivant :

λιπαρόμματε μάτερ ὑψίστων
σεμνῶν Ἀπόλλωνος βασίλεια ποθεινά,
πραΰγελως Ὑγιεία.

Un certain Ariphron de Sicione lui adresse la parole

(85) *Pausan.* lib. II. c. 23. p. 264.
(86) *Ib.* lib. IV. c. 3. p. 464.
(87) *Ib.* lib. III. c. 26. p. 449.
(88) *Pausan.* lib. II. c. 38. p. 326.
(89) Lib. IV. c. 30. p. 565.
(90) Lib. IV. c. 3. p. 464.
(91) *Sext. Empiric.* adv. Mathem. lib. XI. c. 49. p. 701.

comme mère des dieux [92], et on trouve dans les chants d'Orphée un hymne où entr'autres noms on lui donne celui de *mère de tous* [93].

Il paraît donc que cette déesse était originairement un personnage célébré par les plus anciens poètes. Au temps de Périclès, on donnait aussi ce nom à Pallas, parce qu'elle avait guéri, par un oracle qui ordonnait la matricaire *[matricaria parthenium]*, l'architecte Mnesiclès, qui était tombé du toit d'un temple [94]. Pausanias assure avoir vu le temple de Pallas-Hygiée, et distingue cette déesse de celle dont nous avons fait mention [95].

Le même auteur, dans un passage important, confirme mon jugement sur cette divinité. D'après son rapport, Hygiée avait son buste à Égios, près des statues d'Esculape et d'Ilithyie, exécuté par Damophon le Messénien. Un habitant de Sidon, que Pausanias rencontra dans cet endroit, lui dit qu'Esculape était révéré à Tyr comme le symbole de l'air, qui est la cause [le père] de la santé : Pausanias répliqua que les Grecs étaient aussi de cette opinion, car à Titane, le buste d'Esculape est consacré à Hygiée [96].

Au reste, Hygiée était représentée avec une taille svelte, vêtue d'une robe légère et d'une courte tunique, tenant d'une main une coupe de masa, ou pâte d'offrande faite avec de la farine d'orge [97], sur laquelle s'élançait un serpent tortillé autour de l'autre main.

(92) *Brunck*, analect. vol. I. p. 159.
(93) Hymn. 67. p. 164.
(94) *Plutarch*. vit. Pericl. p. 160. — *Plin.* lib. XXII. c. 17.
(95) Lib. I. c. 23. p. 86.
(96) Lib. VII. c. 23. p. 322. 323.
(97) *Athen.* dipnosoph. lib. III. c. 30. p. 179. ed. *Schäfer*. — *Hippocr.* de prisca medic. p. 10. *Foës*.

A une époque plus rapprochée, on la représentait sous la figure magique d'un pentagone *, comme on le voit encore sur des médailles **.

78. Ce que l'on vient de dire d'Hygiée peut aussi se rapporter à Panacée, crue seconde fille d'Esculape. Comme la première, elle doit probablement son origine à quelque allégorie inventée par les poètes ou les artistes : on lui avait élevé un autel [98], ainsi qu'à Jaso et à Minerve, dans le temple d'Amphiaraüs à Orope. Selon le poète comique Aristophane, elle aida Esculape dans la guérison de l'aveugle Plutus [99]. On doit même avoir célébré des fêtes en son honneur, *πανάκεια* [100]; et c'était par son nom et par celui d'Hygiée que les médecins juraient quand ils entraient en fonctions [1].

79. Lorsque les Grecs eurent acquis la connaissance de la mythologie égyptienne, ils admirent aussi dans la leur une divinité que les Égyptiens regardaient comme le symbole du solstice d'hiver. Ce dieu s'appelait Harpocrate, et était représenté sous la figure d'un petit enfant très-faible, porté sur une feuille de lotos, et voilé depuis la tête jusqu'aux pieds [2]. Les Grecs adoptèrent cette figure, mais ils changèrent la fable, et élevèrent à ce dieu des colonnes statuaires sous les

* *Lucian*. pro laps. inter salut. p. 498.

** *Eckhel*, doctr. num. veter. vol. II. p. 476. (Vindob. 1794, 4.°)

(98) *Pausan.* lib. I. c. 34. p. 132.

(99) *Aristophan*. plut. v. 702, 730.

(100) *Theodoret.* græc. affect. curat. disp. VII. p. 885. D'après la manière de lire de Sirmond qui a changé *Ἀνάκεια* en *Πανάκεια*.

(1) *Hippocr*. jusjurand. cum comment. *Meibomii*, c. 6.

(2) *Plutarch*. de Iside et Osir. p. 377. — *Macrob*. saturn. lib. I. c. 18. p. 200.

différens noms de Télesphore, Évamérion et Acésius [3]. Ces colonnes se trouvaient ordinairement placées entre les statues d'Esculape et d'Hygiée; et il fut considéré comme le fils de Saturne, que l'on confondit avec l'Osiris des Égyptiens, dont Harpocrate était fils [4]. Monfaucon présume, avec beaucoup de raison, que les convalescens révéraient particulièrement Télesphore, parce qu'après avoir été exténués par les maladies, il semble qu'un nouveau soleil vient luire pour eux et les réchauffe peu à peu [5]. C'est pourquoi on voit ce dieu, sur un ancien tableau, à côté de l'inflexible Atropos, dont il retient le bras au moment où elle va couper le fil de la vie [6].

Des prêtres plus modernes ont prétendu qu'Harpocrate était le compagnon d'Esculape et d'Hygiée, et lui ont supposé des connaissances en médecine, peut-être parce qu'il prescrivit aux Egyptiens le silence sacré qu'ils devaient observer dans la pratique de leurs mystères [7]: c'est pourquoi il est ordinairement représenté portant un doigt sur sa bouche [8]; c'est aussi pour cette raison que les Grecs le nommèrent *Sigalion*. Les médecins étaient obligés de jurer par lui d'observer le silence sacré.

80. Hercule, le plus célèbre de tous les héros de la Grèce, pour ses nombreuses actions de bravoure,

(3) *Pausan*. lib. II. c. 11. p. 220.
(4) *Aristid*. orat. sacr. tom. I. p. 523.
(5) Antiquit. expliqu. tom II. p. 11. pl. 128, 129.
(6) *Maffei* gemm. p. II. tit. 55. — Vid. *Cuper*. Hippocrates, Ultraj. 1687. — *Gesner* marmoris Casellani explicatio in commentar. societ. Götting. vol. II. p. 306.
(7) *Plutarch*. de Isid. et Osir. p. 378.
(8) *Eckhel*, doctrin. numor. veter. vol. IV. p. 33.

ne le fut pas moins pour ses grandes connaissances en médecine; il est probable que les Grecs ne connurent ce dieu que par les étrangers, et qu'ils confondirent ensuite son histoire avec celle des plus grands héros de leur nation, de sorte que les actions fameuses de plusieurs individus furent attribuées au seul Hercule de Thèbes.

Long-temps avant l'arrivée de Cadmus en Grèce, les Phéniciens doivent avoir révéré Hercule comme un dieu [9]; et toutes les anciennes traditions de ses nombreux voyages, prouvent qu'Hercule n'était qu'un nom collectif pour désigner les grands commerçans de Tyr*. Il était aussi révéré par les Indiens [10] et fut un des Curètes ou Dactyles du mont Ida [11], qui jetèrent les premiers germes de la civilisation en Grèce.

Homère dit que Junon dans sa colère l'exila dans l'île de Cos; et les scoliastes ajoutent qu'après avoir renversé les murs de Troie, il tua Eurypyle et épousa sa fille Chalciope [12]; ensuite il y fut révéré comme Alexis, et même on voit dans un Péan qu'il fut confondu avec Esculape [13]. Ses prêtres portaient des habillemens de femme, ce qui s'accorde parfaitement avec l'opinion qu'Hercule descend effectivement des Curètes (v. le §. 52.); quoique Plutarque en donne une autre explication, en disant qu'Hercule s'était habillé en femme par reconnaissance pour une femme

(9) *Arrian.* expedit. Alex. lib. II. c. 15. p. 120. — Vid. *Eckhel*, vol. III, p. 385.

* Cleric dérive aussi (ad *Hesiod.* theogon. v. 527.) le nom d'Hercule du phénicien *Harochel*, marchand.

(10) *Strabo*, lib. XV. p. 1038.

(11) *Pausan.* lib. V. c. 14. p. 64. — *Strabo*, lib. VIII. p. 544.

(12) Il. XIV. 255. Vid. Schol. *Villois.* ad. h. l. p. 340. 341.

(13) *Aristid.* orat. vol. I. p. 62.

de Thrace qui l'avait sauvé de la poursuite des habitans originaires de Cos sujets du roi Mérops [14]. On voit encore aujourd'hui, sur des médailles, le grand prêtre d'Hercule à Cos avec des vêtemens de femme [15].

81. Hésiode rapporte d'Hercule un fait remarquable en médecine : il délivra Prométhée du vautour qui lui rongeait le foie, et cicatrisa ensuite sa plaie dangereuse [16]. Dans les hymnes d'Orphée, on lui adresse la parole en ces termes : «Viens, dieu puissant, » apporte avec toi les médicamens qui peuvent adou- » cir nos maux [17]. »

On voit dans la mythologie qu'Hercule ressuscita Alceste, et qu'il la rendit à Admète son mari [18]. Plutarque soutient que cette action n'eut rien de merveilleux, car Hercule guérit simplement Alceste qui n'était que dangereusement malade [19].

A Melite, dans l'Attique, on révérait Hercule ἀλεξίκακος, pour avoir fait cesser une peste affreuse [20]. Il avait aussi arrêté une maladie contagieuse à Elis, en détournant un fleuve [21]. Ce fleuve était probablement celui d'Alphée, dont les fréquentes inondations

(14) *Plutarch.* quæst. roman. p. 304.
(15) *Eckhel*, vol. II. p. 599.
(16) *Hesiod.* theogon. v. 527. — κακὴν δ' ἀπὸ νοῦσον ἄλαλκεν.
(17) *Orph.* hymn. in Hercul. p. 110.
Ἐλθὲ μάκαρ, νόσων θελκτήρια πάντα κομίζων.
(18) *Sext. Empir.* Pyrrhon. hypot. lib. I. c. 33. p. 61. — *Apollodor.* lib. I. c. 9. p. 53. lib. II. c. 6. p. 144. — *Hygin.* fab. 51. p. 57. ed. *Muncker.*
(19) *Plutarch.* amator. p. 761. Λέγεται δὲ καὶ τὴν Ἄλκηστιν, ἰατρικὸς ὤν, ἀπεγνωσμένην σῶσαι, τῷ Ἀδμήτῳ χαριζόμενος.
(20) Schol. *Aristoph.* ran. p. 504.
(21) *Philostrat.* vit. Apollon. lib. VIII. c. 7. p. 341. (ed *Olear.* fol. Lips. 1709.)

causaient

causaient des marais considérables, mais qu'Hercule fit cesser en faisant rentrer le fleuve dans son lit : alors il reçut dans tout Élis le surnom de σωτήειος. Celui de σωτὴρ, que l'on trouve dans d'autres passages, n'a aucun rapport avec la médecine, mais à beaucoup d'autres actions d'éclat qui ont rendu ce héros fameux [22]. A Messine, en Sicile [23], et à Éphèse, on le révérait aussi comme dieu de la médecine, et dans ce dernier endroit on le désignait sous le nom de ἀποτροπαῖος [24].

Les bains chauds lui étaient consacrés, parce que les athlètes, en en faisant usage, croyaient non-seulement y recouvrer leurs forces, mais encore y puiser une portion du courage d'Hercule [25]; c'est pourquoi on les nommait *bains d'Hercule*, Ἡράκλεια, et on disait que c'était à Hépheste, et selon d'autres à Pallas, qu'il devait la connaissance des propriétés de ces bains [26]. C'était encore pour la même raison que, dans la Trachinie, il y avait des jardins sanitaires remplis de bains chauds qui lui étaient consacrés [27].

Quant à la destruction de l'hydre de Lerne et des sales oiseaux du lac Stymphale, on voit facilement que ce n'est qu'une allégorie du desséchement des marais insalubres qu'Hercule avait opéré [28], quoiqu'il pa-

(22) *Spanhem*, de usu et præstant. numism. vol. I. p. 418. *Eusebe* dit (histor. eccl. lib. VII. c. 18. p. 343. ed. *Reading*) que les Payens donnaient indistinctement ce nom, σωτὴρ, à tous ceux qui se signalaient par des actions bienfaisantes.

(23) *Aristid.* orat. t. I. p. 61.

(24) *Philostrat.* l. c.

(25) *Athen.* lib. XII. p. 512. ed. *Casaub.* — *Aristoph.* nub. v. 1047. Πῦ ψυχρὰ δῆτα πώποτ' εἶδες Ἡράκλεια λουτρά;

(26) Schol. *Aristoph.* l. c.

(27) *Œnomaüs* in *Euseb.* præp. evang. lib. V. c. 22. p. 214.

(28) *Lancisi* de noxiis palud. effluv. lib. I. c. 9. p. 30. (Colon. Allobr. 1718, 4.°)

raisse que ce n'a été que dans un temps plus moderne qu'on a donné cette explication de la fable originaire. L'allégorie de l'hydre de Lerne peut encore s'appliquer à l'*arum colocasia*, plante mystérieuse dont Hercule se servit pour guérir ses ulcères [29].

On dit aussi qu'il se guérit de la rage en faisant usage de l'ellébore [30]. L'épilepsie, dont la cause et la nature furent toujours impénétrables pour la médecine, s'appelait le *mal d'Hercule* [31], soit parce que l'on croyait que ce dieu en était atteint [32], opinion à laquelle une phrase de Sophocle a donné lieu [33]; soit enfin parce que l'on regardait ce mal comme aussi indomptable que ce fameux héros [34].

Plusieurs plantes, entre autres le *teucrium chamæpitys* et l'*hyosciamus albus* [35] ont pris leur nom de ce dieu, ainsi qu'une espèce entière qui s'appelle encore aujourd'hui *Heracleum*.

De l'Exercice de la Médecine dans les Temples grecs.

82. POUR éterniser le souvenir des bienfaits que les hommes d'un grand mérite avaient rendus pendant leur vie au genre humain, on leur érigea, après leur mort, des temples ou des statues, et on créa des prêtres pour leur faire des offrandes et des sacrifices. L'anéantissement des forces naturelles et la cessation

(29) *Stephan. Bysant.* de urbibus, v. ἀκη, p. 76.
(30) *Phot.* biblioth. p. 474. ed. Schott.
(31) *Hippocr.* de morb. mulier. lib. I. p. 157.
(32) *Aristot.* problem. lib. I. c. 30. p. 470.
(33) Trachin. v. 780. s. Vid. Schol. h. l. p. 279. ed. *Brunck.*
(34) *Galen.* comment. in *Hippocr.* epid. lib. VI. p. 523. — *Alex. Trall.* lib. I. c. 18. p. 62. (ed. *Guinth.* Andernac. Basil. 1556, 8.°).
(35) *Plin.* lib. XXV. 4.

complète de l'existence, furent de tout temps des idées auxquelles l'homme ne voulut jamais s'accoutumer. La perpétuité de la nature qui fait naître l'homme de l'homme, et l'énergie par laquelle il surpasse souvent ses contemporains, étaient à ses yeux des génies bienfaisans, et cette idée était si fortement gravée dans l'esprit, qu'on s'attendait à la continuation d'une partie de cette efficacité par-tout où l'on célébrait le souvenir des héros ou demi-dieux. Telle est la raison pour laquelle les malades et les blessés se rendaient en pélerinage dans ces lieux sacrés, et y recouvraient la santé, soit par des causes accidentelles, produites par la dissipation et la variété que l'on rencontre dans les voyages, soit par la salubrité des lieux où étaient ordinairement situés ces temples, ou bien enfin, parce que la confiance et l'exaltation que produisaient sur l'imagination les cérémonies et les pratiques mystérieuses, devenaient tellement grandes que les malades finissaient par trouver la guérison de leurs maux.

83. Esculape fut toujours considéré comme le premier des dieux de la médecine, et l'exercice de cette science eut lieu pendant des siècles, exclusivement dans les temples, où il faisait partie du culte religieux. Cette méthode mérite donc particulièrement notre attention, quoique nous soyons pour ainsi dire forcés de tirer nos preuves d'un âge plus moderne. Je vais d'abord décrire la situation de ces temples, ensuite les symboles et les mystères par lesquels on révérait ce dieu ; après cela j'exposerai la manière dont on traitait les malades, et je parlerai finalement de l'ordre des prêtres qui avaient la prérogative d'exercer l'art de guérir.

Les temples les plus magnifiques et les plus anciens d'Esculape, Ἀσκλήπεια, étaient à Titane dans le Péloponèse[36], à Tricca en Thessalie[37], à Tithorée en Phocide, où ce dieu était révéré sous le nom d'Archagète[38], à Épidaure[39], dans l'île de Cos[40], à Mégalopolis en Arcadie[41], à Cyllène en Élide[42], et enfin à Pergame dans l'Asie-mineure[43]. De tous ces temples, celui d'Épidaure était le principal, car ce fut de là que le culte de ce dieu se propagea à Sycione, d'où il fut porté à Pergame par Archias et à Cyrène[44]. Mais il paraît que le temple de Cos acquit par la suite encore plus de célébrité, et que les Épidauriens même y envoyaient des députations[45].

84. Presque tous ces temples étaient regardés comme des sanctuaires où les profanes ne pouvaient pénétrer qu'après des purifications et des réconciliations. Épidaure s'appelait *le Pays saint*[46], surnom qu'il porte aussi sur les médailles[47]. Le temple d'Asope s'appelait *Hypertéléaton*, comme s'il contenait le mystère

(36) *Pausan.* lib. II. c. 11. p. 219.
(37) *Strabo*, lib. IX. p. 669.
(38) *Pausan.* lib. X. c. 32. p. 270.
(39) *Strabo*, lib. VIII. p. 575. — *Pausan.* lib. II. c. 26. p. 275.
(40) *Strabo*, lib. XIV. p. 971.
(41) *Pausan.* lib. VIII. c. 32. p. 453.
(42) *Pausan.* lib. VI. c. 26. p. 229.
(43) *Pausan.* lib. II. c. 26. p. 277.
(44) *Pausan.* lib. II. c. 10. p. 215. c. 26. p. 277.
(45) *Pausan.* lib. III. c. 23. p. 435. Il y avait à Égée en Sicile, un temple d'Esculape, qui rivalisait avec celui de Pergame. C'est dans ce temple qu'Apollonius de Tyane exerçait ses désordres. (*Philostr.* vit. Apollon. lib. I. c. 7. p. 8.) Constantin détruisit ce temple dans son enthousiasme religieux. (*Euseb.* vit. Constant. lib. III. c. 56. p. 611. ed. *Reading.*)
(46) *Pausan.* lib. II. c. 26. p. 274.
(47) *Eckhel*, vol. II. p. 290. — *Villoison*, proleg. p. lij.

le plus sacré [48]. La statue d'Hygiée à Égium (en Achaïe, près de la mer de Crissa) ne pouvait être vue de personne, excepté des prêtres [49]. Personne ne pouvait pénétrer dans les souterrains de Nyse, consacrés à Charon et situés dans l'Asie-mineure, parce que les prêtres y sacrifiaient aux incubes [50]. On ne pouvait enterrer personne à Délos, et on ne souffrait aucun chien dans cette île [51]. Il était défendu de laisser accoucher une femme ou de laisser mourir un malade dans les environs du temple d'Epidaure [52]. Le temple de Tithorée dans la Phocide [53] était entouré d'une haie d'environ quarante stades, que personne ne pouvait franchir. Nul ne pouvait visiter ces lieux sacrés, excepté ceux qui étaient préalablement instruits par Isis, qui avait aussi son temple dans le voisinage de celui d'Esculape.

85. La plupart de ces temples étaient situés dans des lieux très-salubres, et on pouvait avec raison les consacrer au dieu de la santé. Celui de Cyllène était au cap d'Hyrmine en Élide, dans la contrée la plus magnifique et la plus fertile du Péloponèse [54]. Le temple d'Epidaure, situé, ainsi que celui de Cyllène, au bord de la mer, était de tous côtés entouré de

(48) *Pausan.* lib. III. c. 22. p. 431.
(49) *Pausan.* lib. VII. c. 24. p. 325.
(50) *Eustath.* schol. ad *Dionys.* Perieget. v. 1144. p. 194. ed. *Thwait.* Οὗ πλησίον οἱ ἱερεῖς ἐγκοιμώμενοι διατάττουσιν ἐξ ὀνείρων τὰς τρόπους τῆς θεραπείας. Τοῖς δ' ἄλλοις ἄδυτος ὁ τόπος ἐστὶ καὶ ὀλέθριος.
(51) *Strabo*, lib. X. p. 774.
(52) *Pausan.* lib. II. c. 27. p. 278.
(53) *Pausan.* lib. X. c. 32. p. 270.
(54) *Pausan.* lib. VI. c. 26. p. 229.

collines et de bois [55]. Tous ces temples étaient ordinairement situés dans des bocages pittoresques, non-seulement qui empêchaient l'approche des vents insalubres, mais dont les exhalaisons douces et agréables purifiaient l'air. Dans les lieux dépourvus de bois, on formait des jardins autour de ces édifices sacrés*.

On construisait aussi des temples sur le sommet des hautes montagnes; car l'expérience avait appris que l'air des montagnes est plus salubre que celui des vallées. Le temple de Las, en Laconie, était sur la cime du mont Ilium, près du golfe de ce pays; non loin de là coulait le fleuve Sminus, dont les eaux étaient extrêmement pures et salutaires [56]. Le temple de Mégalopolis, en Arcadie, était situé à l'ouest de la montagne dans un bosquet sacré, τέμενος [57]. Ainsi la situation et la région du ciel étaient très-considérées eu égard à la salubrité de ces temples; et c'est pour cette raison qu'on avait construit ceux d'Esculape hors de l'enceinte des villes et dans des lieux élevés et isolés. Plutarque nous a fourni de bonnes observations à ce sujet [58]. A Cos le temple se trouvait dans un faubourg [59]. Celui de Clitoris, en Arcadie, était situé dans une vaste plaine entourée de collines [60].

On préférait le voisinage des sources minérales et

(55) *Pausan.* lib. II. c. 27. p. 278. Ἱερὸν ἄλσος περιέχουσιν ὄροι πανταχόθεν. *Voyez* le témoin oculaire *Villoison* in prolegom. ad *Homeri* Il. p. liij. et *Chandler's* trawels to Greece, ch. 53. p. 223.

* *Aristid.* orat. sacr. tom. I. p. 590.

(56) *Pausan.* lib. III. c. 24. p. 439.

(57) *Pausan.* lib. VIII. c. 32. p. 453.

(58) *Plutarch.* quæst. roman. p. 286. Καὶ γὰρ Ἕλληνες ἐν τόποις καθαροῖς καὶ ὑψηλοῖς ἐπιεικῶς ἱδρυμένα τὰ Ἀσκληπιεῖα ἔχουσιν.

(59) *Strabo*. lib. XIV. p. 971. — *Villoison*, proleg. p. liij.

(60) *Pausan.* lib. VIII. c. 21. p. 409.

des fleuves dont les eaux étaient reconnues saines pour l'établissement des temples. Aussi celui de la Santé à Egium était situé près d'une source d'une eau très-salutaire et d'une saveur très-agréable [61]. Près du fleuve Ladon, en Arcadie, dont on vantait beaucoup l'excellence des eaux, se trouvait aussi un temple de la Santé [62]. A côté de la source de Platée, à Coron, sur le golfe de Messénie, il existait un temple d'Esculape qui avait une grande réputation pour les cures médicales qui s'y opéraient [63]. La fontaine d'Esculape, à Pergame, dont Aristide a fait un éloge pompeux [64], était très-connue à cause de ses eaux excellentes. Enfin, la source de Lerne, à Corinthe, près de laquelle étaient un temple et un gymnase, était encore très-fréquentée [65].

On recherchait aussi avec soin les sources d'eaux minérales et thermales, pour construire dans leur voisinage des temples au dieu de la santé. Xénophon [66] dit qu'une source d'eau chaude coulait près du temple d'Esculape à Athènes. A Cenchrée, dans le territoire de Corinthe, une source d'eau salée et presque bouillante jaillissait d'un rocher à côté du temple de ce même dieu [67].

86. Le culte religieux d'Esculape et de ses enfans, avait pour but d'occuper l'imagination des malades par

(61) *Pausan.* lib. VII. c. 24. p. 325. ὕδωρ ἄφθονον, θεάσασθαί τε καὶ πιεῖν ἐκ πηγῆς ἡδύ.

(62) *Pausan.* lib. VIII. c. 25. p. 424.

(63) *Pausan.* lib. IV. c. 34. p. 582.

(64) Orat. t. I. p. 440.

(65) *Pausan.* lib. II. c. 4. p. 194.

(66) Memorabil. Socrat. lib. III. c. 13. p. 135. (ed. *Stroth.* 1780.) Πότερον δὲ τὸ παρὰ σοὶ ὕδωρ θερμότερον πιεῖν ἐστιν, ἢ τὸ ἐν Ἀσκληπιοῦ;

(67) *Pausan.* lib. II. c. 2. p. 184.

une quantité de symboles mystérieux, afin d'exciter en eux l'effet desiré.

Esculape et les autres dieux de la médecine étaient révérés dans les temples par plusieurs cérémonies mystiques, et leurs statues mêmes étaient entourées d'hiéroglyphes dont l'explication présentait déjà beaucoup de difficultés au temps de Strabon [68].

Cependant, la plus grande partie de ces symboles ont une origine bien moins reculée que les siècles héroïques. On considérait le déchiffrement de ce que l'on appelait *griffes* comme une occupation qui ne convenait qu'aux philosophes. Les anciens, dit Cléarque, regardaient cet art comme une preuve certaine du savoir [69].

La statue symbolique d'Esculape représentait ce dieu assis sur un trône, ou debout, ayant un bâton dans une main et appuyant l'autre sur la tête d'un serpent, avec un chien couché à ses pieds : c'est ainsi qu'on la voyait à Epidaure [70]. Les bas-reliefs sculptés pour décorer son trône, représentaient diverses actions de quelques héros de l'antiquité, comme Bellerophon domptant la Chimère, Persée tranchant la tête de Méduse. A Corinthe, à Mégalopolis, sur le Ladon, Esculape était représenté sous la figure d'un enfant, tenant d'une main un sceptre et de l'autre le fruit d'un sapin [71]. Le plus ordinairement il était représenté comme un vieillard avec une longue barbe ; sa statue

(68) Lib. X. p. 726. Ἀπαντᾷ μὲν ἐν τῷ αἰνίγματι λύειν ἐπ' ἀκριβὲς, οὐ ῥᾴδιον.

(69) *Athen.* Deipnosoph. lib. X. p. 457. *Casaub.*

(70) *Pausan.* lib. II. c. 27. p. 278. — *Montfaucon*, Antiquités expliqu. tom. I. p. II. tab. 187. 188.

(71) *Pausan.* Lib. II. c. 10. p. 214. 215. πίτυος καρπὸν τῆς ἡμέρας. Lib. VIII. c. 25. p. 427. c. 32. p. 453.

du temple de Tithorée, en Phocide, avait une barbe de plus de deux pieds de longueur [72]. Sur d'autres monumens, il porte la main droite à sa barbe, et tient de la gauche un bâton noueux entouré d'un serpent [73]. Souvent il porte une couronne de laurier [74], et on voit à ses pieds d'un côté un coq et de l'autre la tête d'un bélier; mais presque toujours on le représente avec un pallium (ou manteau), et un hibou ou un vautour à ses pieds.

On voyait quelquefois au-dessous de sa statue une boule ou sphère, qui représentait bien moins le globe terrestre [75] qu'un vase pour conserver des médicamens [76], ou qui signifiait plutôt un serpent replié [77].

D'autres fois il était représenté ayant le corps entouré d'un gros serpent [78]. On le voit encore aujourd'hui sur quelques anciens monumens avec cet attribut, et souvent tout nu avec une gloire sur la tête [79], ou la tête voilée [80]. Tous les connaisseurs sont frappés d'étonnement de la grande ressemblance de sa statue avec celle de Jupiter, son aïeul [81]; c'est pourquoi ils sont souvent pris l'un pour l'autre [82]. Une certaine manière de jeter son manteau, qui lui laissait la poi-

(72) *Pausan.* lib. X, c. 32. p. 279.

(73) *Minuc. Felic.* Octavius, p. 14. (ed. *Elmenhorst.* Hamb. 1612. f.°)

(74) Antichità di Ercolano, tom. V. p. 264. 271. — *Maffei* gem. ant. II. n. 55. — *Aristid.* orat. vol. I. p. 497.

(75) *Erizzo* discorso sopra medaglie, p. 620.

(76) *Buonaroti* osservazioni istoriche sopra alcune medaglie antiche, p. 201.

(77) *Villoison*, proleg. p. lj.

(78) *Theodoret.* græc. affect. curat. disp. VIII. p. 906. (Opp. ed. *Schulze*, tom. IV. Hal. 1772. 8.°)

(79) *Montfaucon*, t. I. p. II. tab. 187. n. 3.

(80) Mus. Florent. t. I. tab. 68.

(81) *Ib.* tab. 134. — *Winkelmanns* Gesch. der Kunst. p. 290.

(82) *Aristid.* orat. sacr. tom. I. p. 289.

trine à découvert, lui était particulière; et Virgile paraît vouloir en faire mention lorsqu'il dit, en parlant du médecin Japis : « Il était debout, sa longue robe » rejetée en arrière et retenue par une ceinture, à la » manière péonienne [83]. »

87. De tous les symboles employés pour représenter Esculape, le serpent jouait le principal rôle; on prétendait même que c'était sous la figure de cet animal qu'il se laissait voir. Les pierres gravées, les médailles et autres monumens de l'antiquité qui ont du rapport avec Esculape, portent presque tous cet emblême [84].

Il y avait à Épidaure un serpent d'une espèce particulière et spécialement consacrée à ce dieu; il était d'une couleur jaunâtre, et sa morsure n'était pas très-dangereuse [85]. Elien nomme ce serpent παρείας, et dit qu'il était d'une couleur rougeâtre, ayant une large gueule; il assure que sa morsure n'était pas venimeuse; c'est pourquoi il fut consacré au meilleur des dieux, et destiné à son service [86]. C'était ce serpent que l'on nourrissait dans le temple d'Esculape à Athènes, et dont la morsure est regardée comme innocente par Carion dans Aristophane [87]. Les Épidauriens le portaient avec eux lorsqu'ils envoyaient des colonies dans d'autres contrées, ou lorsqu'ils voulaient construire des temples dans d'autres lieux [88]. Alexandre l'imposteur fait

(83) *Æn.* XII. 400. s.

(84) *Spanheim* epist. IV. ad Morell. p. 217. 218. (Lips. 1695. 8.°) Antichità di Ercolano, t. VI. tav. XIX. p. 71.

(85) *Pausan.* lib. II. c. 28. p. 282.

(86) *Ælian.* de natur. animal. lib. VIII. c. 12. p. 463.

(87) *Aristophan.* plut. v. 715. s.

(88) *Pausan.* lib. III. c. 23. p. 435. — *Valer. Max.* lib. I. c. 8. §. 2. p. 33. (ed. *Vorst.* Berl. 1672. 8.°)

sortir d'un œuf le serpent épidaurien [89], et dit que sa tête était anthropoforme ou de figure humaine, au moyen de laquelle il trompait les personnes crédules. Il appelle ce monstre *glycon*. On le voit encore sous ce nom sur quelques médailles [90]; c'est le *coluber Æsculapii*, L.

Nicandre a décrit un autre serpent consacré à Esculape; il était d'une couleur noirâtre, et vert sous le ventre; il avait trois rangées de dents, sur les yeux une espèce de panache et une barbe jaunâtre. La morsure de ce serpent, qu'on trouvait particulièrement dans les environs de Bassa, n'était point dangereuse [91]. Nessel [92] et Fabricius [93] l'ont fait dessiner, mais on le trouve encore mieux dans les antiquités d'Herculanum*; c'est le *coluber cera-stes*, L.

On ne peut révoquer en doute que le serpent ait été révéré en tout temps, et presque par toutes les nations, comme le symbole de la ruse, de la magie et d'autres arts superstitieux, et qu'il ait été employé dans l'exercice de ces arts, sur-tout lorsqu'on se souvient de la séduction des premiers humains par un serpent, de l'élévation du serpent d'airain par Moïse dans les déserts d'Arabie, des conjurations que lui faisaient les Egyptiens, du culte que lui rendent les nègres de Guinée, qui l'adorent comme un fétiche, &c.

En effet, les Phéniciens et les Egyptiens attribuaient

(89) *Lucian.* Pseudomant. p. 756. — *Eckhel*, vol. V. p. 208.
(90) *Spanheim* de usu et præst. numism. vet. vol. I. p. 213. 214. (ed. Lond. 1707.) — *Eckhel*, vol. II. p. 383.
(91) *Nicandr.* theriac. v. 438. s. *Vid.* die Scholien zu diesen Stellen. (ed. Colon. 1530. 4.°)
(92) Catalog. bibl. Vindobon. t. III. tab. 50.
(93) *Sext. Empir.* adv. Grammat. lib. I. c. 10. p. 264.
* Antich. di Ercolano, vol. IV. tav. XIII.

déjà une nature divine aux serpens, parce qu'ils regardaient ces animaux, qui se meuvent avec une très-grande vitesse, et dont les mouvemens n'ont lieu que par des replis singuliers et des cercles qu'ils croyaient mystérieux, comme n'étant formés que de feu et d'esprit [94]. La longueur de leur vie et leur dépouillement annuel, qui fait croire qu'ils se rajeunissent, contribuaient encore à affermir ces idées. Les Phœniciens les nommaient *bons démons*, et les Egyptiens *Cneph*. Ils leur donnaient une tête de vautour, pour signifier qu'ils sont doués d'une ame intelligente [95]. On représentait le monde comme un serpent enfermé dans un œuf, ou par la lettre grecque Θ [96].

Les conjurations que l'on faisait aux serpens pour détruire le venin de leurs morsures se font encore aujourd'hui comme un art mystérieux, non-seulement par les Cingales [97], mais aussi, chez nous, par les charlatans qui parcourent les campagnes; ces conjurations firent de tout temps partie de l'exercice de la médecine, comme Néarque le témoigne positivement à l'égard d'un prêtre indien [98]. Les Psylles, nation africaine, étaient renommés dans l'antiquité pour leur facilité à guérir la morsure des serpens, car leur présence seule suffisait pour charmer le venin de ces reptiles [99], et l'on disait même que, par une espèce

(94) *Virgile*, Æneid. V. 279. . . . . C'est en vain que pour fuir il se replie sur lui-même, la plaie qu'il a reçue arrête le jeu de ses anneaux.

(95) On les voit ainsi sur des médailles. (*Spanheim* de usu et præst. numism. vet. vol. I. p. 216.) Le vautour était en Égypte le symbole de l'ame. (*Horapoll.* hieroglyph. lib. I. c. 7. p. 10.

(96) *Euseb.* præpar. evang. lib. I. c. 10. p. 40. 41.

(97) *Knox* bei *Finke* medic. Geographie, t. I. p. 686.

(98) *Strabo*, lib. XV. p. 1032.

(99) *Ders.* lib. XVII. p. 1169. — *Plutarch.* Cato minor, p. 787.

d'exorcisme, ils pouvaient faire crever ces animaux [100].

Le serpent qui avait de cette manière, pour ainsi dire, quitté sa nature, et qui se trouvait lié aux cérémonies magiques, acquérait aux yeux du vulgaire la qualité d'un être surnaturel, qui renfermait un esprit prophétique : il n'est donc pas étonnant que ces animaux aient joué un grand rôle dans les mystères d'Eleusis [1], ainsi que dans l'ancien culte de Bacchus [2] ; à Delphes même un serpent rendait ses oracles de dessous un trépied [3]. Il y avait aussi une très-grande affinité entre les serpens et les héros de la mythologie. Un fabuliste disait que de même que les insectes sont engendrés par la putréfaction des cadavres des animaux, de même les serpens sont produits par les ossemens des héros [4]. Le poëte inventeur du culte des serpens, qui habitait la ville de Parium, était lui-même issu d'un serpent [5].

88. Dans les temples d'Esculape on entretenait constamment des serpens apprivoisés : la principale occupation des prêtres consistait à dresser ces animaux pour les rendre propres à plusieurs supercheries, par lesquelles on voulait surprendre les malades [6]. D'après ce que nous dit Carion, les serpens léchaient les malades et leur pinçaient quelquefois les oreilles [7].

(100) *Virgil.* Ecl. VIII. 71.
(1) *Strabo*, lib. IX. p. 603. — *Montfaucon*, suppl. t. III. pl. VII.
(2) *Euripid.* Bacch. v. 103. — *Philostr.* icon. lib. I. n. 18. p. 790. — Pitture de Ercolano, t. III. tav. XX.
(3) *Lucian.* de astrolog. p. 854.
(4) *Plutarch.* Agis et Cleomen. p. 824.
(5) *Strabo*, lib. XIII. p. 880. — *Plin.* lib. VI. c. 2.
(6) Voyez *Bœttiger* sur les supercheries pratiquées avec des serpens, dans mes Additions à l'histoire de la médecine, t. II. p. 163. f.°
(7) *Aristoph.* plut. v. 733. — Voyez les scol. dans l'edit. de Kuster.

Élien[8] raconte que les Épirotes entretenaient des serpens, nés du serpent Python, dans un bocage consacré à Apollon. On envoyait, une fois par an, une vierge nue, qui devait se rendre seule dans le bosquet pour leur porter à manger; si les serpens lui jetaient un regard favorable et acceptaient aussitôt la nourriture, cela signifiait une année heureuse et fertile; mais on supposait le contraire, lorsque les serpens jetaient un regard furieux, et refusaient de manger. C'était d'après les mêmes idées que l'on prédisait la fin heureuse ou malheureuse des maladies dans les temples d'Esculape. D'après cela, la figure d'Hygiée que l'on voit sur les monumens de l'antiquité pourrait bien représenter une prêtresse offrant dans une coupe de la nourriture à un serpent apprivoisé afin d'en tirer un oracle[9].

On trouve dans les auteurs anciens plusieurs morceaux qui expriment le rapport de ces reptiles avec la médecine. Ainsi, on dit très-communément que ces animaux sont le symbole de la santé, parce qu'ils se rajeunissent perpétuellement en quittant leur ancienne dépouille[10]. Dans d'autres cas, on les regarde comme le symbole de la vigilance et de la pénétration du médecin[11]; mais il est probable que ce symbole n'a été admis que dans des temps plus modernes. Il est difficile de justifier l'opinion de Pline, qui regarde les serpens comme attributs du dieu de la médecine,

(8) *Ælian.* de natur. anim. lib. XI. c. 2. p. 609.

(9) *Bœttiger* a. O. p. 177. f. Vid. Antichità di Ercolano, v. V. p. 265.

(10) *Theodoret.* græc. affect. curat. disp. VIII. p. 906. — *Macrob.* saturn. lib. I. c. 20. p. 205. — Schol. *Aristoph.* plut. v. 733.

(11) *Fest.* de verbor. signific. lib. IX. p. 189. (ed. *Dacer.* Amst. 1699. 4.°)

parce qu'ils fournissent plusieurs médicamens précieux [12].

89. Le bâton noueux qu'Esculape tient ordinairement à sa main [13], doit, si l'on s'en rapporte à une explication moderne, être le symbole de la difficulté que l'on rencontre dans l'exercice de la médecine [14]. Selon Festus Pompeius, on donnait à ce dieu une couronne de laurier, parce que cet arbre fournit des médicamens excellens; mais il est plus croyable que c'était parce que cet arbre était consacré à Apollon, et que les *μάντεις*, ou magiciens, portaient une couronne de laurier, comme, chez les anciens Germains, les Druides en portaient une de feuilles de chêne [15].

Quant au fruit de sapin qu'Esculape portait à sa main, on peut dire que c'est le symbole de la culture des fruits inventée par les Curètes, et sur-tout des fruits sauvages : telle était aussi la raison pour laquelle on faisait usage de la pomme de pin pendant les cérémonies du culte de Demeter ou Cérès dans les thesmophories [16]; cet arbre était aussi consacré à Rhée ou Cybèle, mère des dieux [17]. On voit encore aujour-

(12) *Plin.* lib. XXIX. 4.

(13) *Apulej.* metamorph. lib. I. p. 8. « Diceres, Dei medici baculo, quod ramulis semiamputatis nodosum gerit, serpentem generosum lubricis amplexibus inhærere. »

(14) *Fest.* l. c.

(15) *Spanhem.* ad *Callimach* hymn. in Delum, v. 94. p. 398. f. Cet arbre croît particulièrement en abondance sur le Parnasse où s'établirent les Curètes, premiers fondateurs de la civilisation grecque: il fut le symbole de la paix et de la tranquillité après les guerres opiniâtres des Nomades. (*Plin.* lib. XV. c. 30.)

(16) *Stephan. Bizant.* voc. Μιλητος, p. 559.

(17) *Julian.* orat. IV. p. 168.

d'hui le thyrse, bâton surmonté d'une pomme de pin et consacré à Bacchus [18].

Parmi les autres animaux consacrés à Esculape se trouvent le chien et le belier ou la chèvre, qui devaient particulièrement cette prérogative au souvenir des bienfaits qu'ils avaient rendus à ce dieu dans son enfance (*voyez* §. 69.) [19]. Le coq lui était aussi consacré, comme on le voit, par les paroles assez connues de Socrate [20], ainsi que par un passage obscur d'Elien [21]. Une interprétation plus moderne nous fait connaître que le coq a dû être le symbole de la vigilance [22], et rappeler le souvenir du dieu du jour, père de la médecine.

On trouvait ordinairement dans les vestibules des temples d'Esculape les statues de la Prospérité, des Songes et du Sommeil, mais dans des temps plus modernes [23].

90. La manière d'exercer l'art de guérir dans les temples grecs prouve assez l'idée encore dominante, et la croyance où l'on était que les maladies n'existaient que par la volonté des dieux, et qu'eux seuls par conséquent pouvaient les guérir : aussi, dans ces lieux sacrés,

(18) *Beger* thesaur. Brandenb. t. I. p. 12. — *Spanheim*, l. c. t. I. p. 310. — Pitture di Ercol. t. III. tav. XXXVIII.

(19) *Fest.* l. c. — *Beger*, l. c. t. I. p. 69. — *Eckhel*, t. II. p. 290. t. VII. p. 33.

(20) *Plat.* Phædon, p. 47.

(21) Var. histor. lib. V. c. 17. p. 329. (ed. *Kühn.* Lips. 1713. 8.°) Il paraît que l'idole ὀλεγυθὸς qui était dans le temple d'Athenes était un coq.

(22) *Marsil. Ficin.* argument. in Phædon. 490. (Opp. Platonis, e tralatione Ficini, Basil. 1446. f.°)

(23) *Pausan.* lib. II. c. 10. p. 214. — *Aristid.* orat. t. I. p. 480. t. II. p. 520. — *Montfaucon*, suppl. t. I. p. 177. — *Gruter*, inscript. p. 70. 8.°

où

où Esculape donnait des preuves plus particulières de sa puissance médicale, c'était à ce dieu que l'on s'adressait le plus volontiers pour réclamer son assistance. Les cérémonies et les usages, au moyen desquels on cherchait à obtenir comme une grâce la convalescence des malades, varièrent selon les différentes époques. Cependant, ces cérémonies étaient toujours de nature à exalter l'imagination et accompagnées d'une diète sévère; de sorte que l'on atteignait, par des circonstances occasionnelles, le but que l'on s'était proposé, sur-tout dans les maladies aiguës et non compliquées.

Nous avons déjà vu, §. 84, que l'entrée des temples d'Esculape était interdite à ceux qui n'étaient pas préparés par des purifications; cela seul devait nécessairement faire renaître l'espérance des malades, au point que leur imagination formait des idées très-agréables sur l'avenir, sur-tout étant tout disposés à ajouter la plus entière confiance aux révélations qui devaient leur être faites dans le sanctuaire. Enfin ils étaient admis en présence de la divinité pour lui porter des offrandes; mais elle était entourée de tant de symboles différens, et révérée par tant de cérémonies mystérieuses, que l'imagination du malade s'exaltait avec force, et que son espoir devenait d'autant plus grand, qu'il regardait les oracles du dieu comme infaillibles.

Nous avons aussi remarqué, §. 85, que la plupart des temples étaient situés dans des lieux extrêmement salutaires, et dans le voisinage d'eaux minérales ou thermales. Il est donc facile de concevoir que l'air pur que l'on y respirait et la dissipation que procuraient aux malades les espèces de pélerinages qu'ils faisaient à ces temples, devaient contribuer puissamment à leur

prompte guérison. Ajoutez à cela que les préliminaires, les purifications, les offrandes, pouvaient seuls atteindre ce but par l'impression qu'ils faisaient sur l'esprit. Nous allons donner quelques raisons à l'appui de cette assertion.

91. La plus grande abstinence était rigoureusement recommandée [24]: les malades étaient obligés de jeûner pendant plusieurs jours avant qu'ils pussent approcher du temple qui existait près de l'antre nommé Charonium [25]. Avant de s'approcher de l'oracle d'Amphiaraüs, à Orope en Attique, il fallait s'abstenir pendant trois jours de boire du vin, et pendant vingt-quatre heures de toute nourriture [26]. Cette abstinence du vin était encore prescrite à Pergame, afin que l'*éther* de l'ame (c'est ainsi que s'exprime l'auteur que nous venons de citer) ne fût pas rendu impur par cette liqueur [27]. L'effet de cette abstinence était d'échauffer l'imagination et de produire même souvent le dérangement des facultés de l'ame. Les renseignemens que l'on a sur Aristide [28], prouvent que les jeûnes multipliés, et le fréquent usage des bains, entretenaient son esprit dans

(24) Celui qui ne suivait pas exactement ce qui lui était prescrit, était déclaré indigne des bienfaits de la divinité, et restait sans secours. *Philostrat.* vita Apollon. lib. I. c. 9. 10. p. 10. 11. (ed. *Olear.* Lips. 1709. f.°)

(25) *Strabo*, lib. XIV. p. 961. *Καὶ ἱδρῦσθαι μένοντας καθ' ἡσυχίαν ἐκεῖ, καθάπερ ἐν φωλεῷ σιτίων χωρὶς ἐπὶ πλείας ἡμέρας.*

(26) *Pausan.* lib. I. c. 34. p. 132. La même chose est confirmée par Philostrate (Vita Apollonii, lib. II. c. 37. p. 90.) et il ajoute: *ἵνα διαλαμπρύνῃ τῇ ψυχῇ τῶν λόγων αὐγήν.*

(27) *Philostrat.* vita Apollonii Tyan. lib. I. c. 8. p. 10. *καὶ τὸν οἶνον, καθαρὸν μὲν εἶναι πόμα, ἐκ φυτοῦ οὕτως ἡμέρου τοῖς ἀνθρώποις ἥκοντα, ἐναντιοῦσθαι δὲ τῇ τοῦ νοῦ συστάσει, διαθολοῦντα τὸν ἐν τῇ ψυχῇ αἰθέρα.*

(28) Orat. sacra prima, p. 490. sq.

une forte exaltation, qui le mit, enfin, dans un état de démence effective. Les prêtres provoquaient un autre genre d'impression, non moins grand sur l'esprit des malades, en leur racontant des choses extraordinaires pendant les voyages qu'ils leur faisaient faire dans le temple; en leur expliquant, avec la plus grande ponctualité et avec des expressions mystiques, les miracles que la divinité avait opérés sur ceux des malades dont on conservait les offrandes ou les inscriptions. Philinus [29], au rapport de Plutarque, dit que, lors de son voyage dans le temple de Delphes, les prêtres le retinrent fort avant dans la nuit, et ajoute que ce fut à cause de l'usage où ils étaient de donner l'explication des offrandes, quoiqu'il les eût priés d'abréger leurs récits et d'omettre quelques inscriptions. On conçoit facilement que ces cérémonies agissaient très-puissamment sur la crédulité des malades, sur-tout lorsqu'on leur rapportait tant d'histoires de maladies dont la fin avait été aussi heureuse que surprenante, et lorsque les prêtres avaient l'attention, dans leurs récits, d'appuyer fortement sur les cas qui pouvaient avoir quelque rapport avec la position des malades.

92. Après ces cérémonies, on faisait des sacrifices à la divinité; le plus souvent c'était un bélier dont on conservait la peau pour un autre usage; d'autres fois, c'était un coq ou des poules. A Cyrène, on offrait des chèvres, usage qui n'avait pas lieu à Épidaure [30]; à Tithorée, on offrait toutes sortes d'animaux excepté les

(29) De Pyth. oraculis, p. 395. *Ἐπέραινον οἱ περιηγηταὶ τὰ συντεταγμένα, μηδὲν ἡμῶν φροντίσαντες δεηθέντων ἐπιτεμεῖν τὰς ῥήσεις καὶ τὰ πολλὰ τῶν ἐπιγραμμάτων.*

(30) *Pausan.* l. II. c. 26. p. 277.

chèvres [31]. L'offrande devait être accompagnée de prières ferventes, sans lesquelles on ne pouvait obtenir les revélations divines. Pline dit, avec d'autres auteurs, qu'aucune offrande ne pouvait être faite sans prières [32], dans lesquelles on n'omettait aucun nom pompeux de la divinité; et, dans la crainte de rien oublier, le prêtre chantait la prière à haute voix en la lisant, et celui qui faisait l'offrande la répétait avec soin. On nommait *νόμους* ces prières ou ces chants d'offrande. Timothée de Milet fut un des premiers qui les mit en usage (v. p. 92, n. 16); et Lucien dit qu'Alisodème de Trézène et Sophocle avaient composé la majeure partie des cantiques qui se chantaient lors des offrandes que l'on faisait à Esculape [33].

Ces cantiques étaient accompagnés d'instrumens de musique [34]. Platon [35] dit qu'à Épidaure les poètes rapsodiques rivalisaient pour ces sortes d'hymnes. Il est présumable qu'on les chantait pendant que les enfans de chœur jouaient de différens instrumens; on peut voir le passage cité [36] pour se convaincre que l'on était dans l'usage d'employer toutes sortes d'instrumens de musique pendant les offrandes.

(31) *Pausan.* lib. IX. c. 32. p. 270.

(32) Lib. XXVIII. c. 2.

(33) *Lucian.* encom. Demosth. p. 696. — *Philostr.* l. c. lib. III. c. 17. p. 109.

(34) *Aristid.* orat. sacra quarta, p. 505. — *Philostrat.* l. c. lib. IV. c. 11. p. 148.

(35) Ion. p. 360. Σω. Μῶν καὶ ῥαψωδῶν ἀγῶνα τιθέασι τῷ θεῷ οἱ Ἐπιδαύριοι; Ἴων. Πάνυ γε καὶ τῆς ἄλλης γε μουσικῆς.

(36) *Arnobius* contra gentes lib. VII. p. 140. (ed. *Elmenhorst.* Hamb. 1610. f.°) Etiam dii sertis, coronis afficiuntur et floribus! etiamque aeris tinnitibus et quassationibus cymbalorum? etiamne tympanis, etiamne symphoniis? Quid efficiunt crepitus scabillorum, ut, cum eos audierint numina, honorifice secum existiment actum, &c.

93. Quelques auteurs disent que les malades étaient en outre obligés de se baigner avant d'être admis à entendre l'oracle du dieu [37]. Euripide [38] dit la même chose. Le Plutus d'Aristophane [39] est aussi lavé par son confident, avec de l'eau de mer, avant d'approcher du sanctuaire. Aristide parle ainsi de la fontaine d'Esculape à Pergame [40] : « Les muets recouvrent la parole quand ils boivent de cette eau sacrée. » Ceux qui en font usage acquièrent le don de prophétiser ; elle produit encore l'effet des médicamens, » et les personnes en bonne santé qui s'en sont servies » ne peuvent plus en boire d'autre. »

On attribuait même à la vapeur des eaux des propriétés merveilleuses, comme on peut s'en convaincre par le passage suivant [41]. Pausanias, en décrivant le temple de Cérès, à Patras en Achaïe, dit qu'il contenait une fontaine où les malades allaient en pèlerinage pour savoir quelle serait l'issue de leurs maladies, ce qu'ils faisaient en y suspendant un miroir avec un cordon. Le derrière du miroir touchait l'eau, et la glace

(37) Particulièrement Aristide, orat. sacra. quarta, p. 570. t. I. *κἀντεῦθεν καθαρμοί τε ἐγίγνοντο ἐπὶ τοῦ ποταμοῦ κ. τ. λ.* — Dans un autre passage, Aristide demande à l'oracle s'il vaut mieux se baigner dans la mer que dans une petite source. Esculape donnait la préférence à l'eau de source. (*Aristid.* orat. sacr. prim. p. 487.)

(38) Iphigen. Taur. v. 1193.

Θάλασσα κλύζει πάντα τ' ἀνθρώπων
κακά.....

(39) Plut. v. 653. sq.

(40) Oratio in puteum Æsculapii, t. I. p. 447. *Ἤδη δέ τις πιὼν, ἐξ ἀφώνου φωνὴν ἀφῆκεν, ὥσπερ οἱ τῶν ἀποῤῥήτων ὑδάτων πιόντες μαντικοὶ γινόμενοι. Τοῖς δὲ καὶ αὐτὸ τὸ ἀρύσασθαι ἀντ' ἄλλης σωτηρίας καθέστηκε — καὶ τοῖς ὑγιαίνουσιν ἐνδιαιτωμένοις πάσας ἄλλου χρῆσιν ὕδατος οὐκ ἄμεμπτον ποιεῖ.*

(41) *Pausan.* lib. VII. c. 21. p. 314.

nageait dessus. Pendant cette opération on faisait des offrandes; ensuite on regardait dans le miroir, et les malades y voyaient différentes images d'après lesquelles ils jugeaient s'ils devaient guérir ou non.

Les bains que l'on prenait étaient toujours accompagnés de frictions, qui devaient opérer des effets surprenans sur les personnes dont le système nerveux était délicat. On employait encore, en sortant des bains et avec un grand succès, des onguens dont Aristide nous donne quelques renseignemens [42]. A Hercyne, les malades étaient aussi obligés de se baigner dans le fleuve avant d'entendre l'oracle de Trophonius [43]. A Pergame, où fut bâti le premier temple d'Esculape, on inventa l'étrille, ou ξύστρα, avec laquelle les malades se faisaient frotter en sortant du bain [44]. Apollonius de Tyane et Iarchas, avant d'entrer dans le temple, avaient coutume de s'oindre la tête avec une espèce d'onguent composé d'ambre, qui les échauffait tellement que leur corps était fumant et avait l'air de sortir d'un bain de vapeur. Ils prenaient ensuite un bain froid, et se rendaient dans le temple la tête couronnée et en chantant sans cesse des hymnes [45].

94. Les malades étaient encore obligés de faire des fumigations avant d'être trouvés dignes de recevoir les

(42) Orat. sacr. prima. p. 490. — Orat. sacr. secunda, p. 530. &c.
(43) *Pausan.* lib. IX. c. 39. p. 128.
(44) *Martial.* lib. XIV. ep. 51. *Strigiles*..... Pergamus has misit, curvo destringere ferro : non tam sæpe teret lintea fullo tibi.
(45) *Philostrat.* vita Apollon. lib. III. cap. 17. p. 108. Εἶτα ἐχρίσαντο τὰς κεφαλὰς ἠλεκτρώδει φαρμάκῳ. Τὸ δὲ οὕτω τι τοὺς Ἰνδοὺς ἔθαλπεν, ὡς ἀτμίζειν τὸ σῶμα καὶ τὸν ἱδρῶτα χωρεῖν ἀπ᾽ αὐτῶν, καθάπερ τῶν πυρὶ λουομένων. Εἶτα ἔρριψαν ἑαυτοὺς ἐς τὸ ὕδωρ καὶ λουσάμενοι ὧδε, πρὸς τὸ ἱερὸν ἐβάδιζον, ἐστεφανωμένοι καὶ μεστοὶ τοῦ ὕμνου.

réponses de l'oracle. Cet usage avait lieu près de l'oracle de Déméter ou Cérès à Patras [46]. Ensuite, après avoir fait des prières, on se préparait aux songes prophétiques : les malades dormaient dans le voisinage du temple sur les peaux des béliers qui avaient servi pour les sacrifices [47], ou dans des espèces de lits [48], à côté de la colonne statuaire, et y attendaient l'apparition du dieu de la santé.

On conçoit facilement que, dans ces siècles d'ignorance, il était dans la nature de ces hommes grossiers et loin encore de la civilisation, d'attendre des songes des révélations importantes sur l'avenir. Dans les songes, en effet, la faculté qui représente les objets, et l'imagination, agissent indépendamment des sensations des organes physiques, et sans être interrompues par l'impression des objets extérieurs. L'ame, abandonnée à sa propre activité originelle, paraît délivrée de tous liens corporels, et fait des combinaisons d'idées auxquelles les sensations animales et l'intelligence n'auraient pas donné lieu dans l'état de veille. Des sensations éteintes depuis long-temps se renouvellent alors avec beaucoup de force. L'ame se transporte avec son corps dans un monde idéal où aucune image claire des temps et des lieux ne peut donner aux idées un degré de vérité qui ne s'obtient ordinairement que par le concours des sens. Est-il possible que l'homme de la nature, encore absolument étranger aux lois d'après lesquelles elle agit,

(46) *Pausan.* lib. VII, c. 21, p. 315. τὸ δὲ ἐντεῦθεν εὐξάμενοι τῇ θεῷ καὶ θυμιάσαντες, τὸ κάτοπτρον βλέπουσι.

(47) *Pausan.* lib. I. c. 34. p. 133. προεξειργασμένων δὲ τούτων, κριὸν θύσαντες αὐτῷ καὶ τὸ δέρμα ὑποστρωσάμενοι, καθεύδουσιν ἀναμένοντες δήλωσιν ὀνείρατος.

(48) *Pausan.* lib. X. c. 32. p. 270.

ne prenne pas les idées dont son esprit a été occupé pendant un songe pour des révélations d'esprits, ou même pour des avis d'êtres de son espèce, auxquels il a l'habitude d'attribuer tous les effets dont la cause lui est inconnue ! Est-il étonnant qu'il soit convaincu que les songes ne sont autre chose que des inspirations de démons, quoiqu'ils ne soient en effet que la suite des événemens des jours précédens ? événemens qui ont exalté son imagination et porté ses sens au plus haut degré d'irritabilité.

Voilà en effet ce qui se passait chez les malades que l'on faisait coucher dans les temples d'Esculape. J'ai déjà démontré comment les préparations préliminaires à ce sommeil prophétique agissaient sur leur imagination et lui donnaient même une direction qui, sur-tout dans l'assoupissement ou plutôt l'état d'a-moitié éveillés et dans les circonstances particulières où ils se trouvaient, ne pouvait que difficilement manquer de produire son effet. Esculape ou une autre divinité médicale apparaissait souvent à ces malades, et leur indiquait les médicamens dont ils devaient se servir pour obtenir guérison [49].

Lorsque ces songes, envoyés par la divinité, sont arrivés, dit Jamblique dans l'endroit cité, « on entend » une voix entrecoupée qui indique ce qu'il y a à faire; » souvent on entend cette voix dans cet état mitoyen » où l'on ne veille plus et où l'on ne dort pas encore. » Quelquefois le malade est entouré d'une substance » qui n'est point de nature corporelle et que l'œil n'a- » perçoit pas, mais qui est plutôt aperçue par un autre » sens. Il n'est pas rare qu'il se répande une clarté douce, » et cependant assez resplendissante pour que l'œil ne

(49) *Jamblich.* de mysteriis Ægypt. sect. III. c. 2. p. 60.

» puisse l'apercevoir qu'en se fermant à moitié. Ce sont » positivement des songes célestes envoyés dans l'état » mitoyen entre veille et sommeil. »

D'autres fois le dieu de la santé paraissait accompagné d'autres dieux, ce qui arriva lorsqu'Esculape s'approcha de Plutus avec ses filles Jaso et Panacée [50]; ou enfin ce dieu se montrait sous la figure d'un serpent. Cypris apparut sous l'image d'un pigeon à Aspasie, et la guérit d'un ulcère malin qui lui rongeait le menton [51].

Ce fut un dieu aussi métamorphosé qui, dans un songe, fit connaître à Alexandre une racine qui devait guérir Ptolémée de sa maladie [52]. Quelquefois ces malades ne voyaient que les médicamens même ou une figure allégorique qui les leur indiquait [53].

95. Les médicamens que les dieux faisaient connaître en songe, ou étaient de nature à ne pouvoir faire ni bien ni mal, et consistaient pour l'ordinaire en purgations légères préparées avec du raisin cuit [54]; ou bien c'était une diète peu sévère, comme cela eut lieu à l'égard de Zosime, ami de l'orateur [55]; ou enfin des abstinences, des bains et des cérémonies superstitieuses,

(50) *Aristoph.* Plut. v. 701.
(51) *Ælian.* var. lib. XII. c. 1. p. 540.
(52) *Curt.* lib. IX. c. 8. — *Strabo*, lib. XV. p. 1052.
(53) Lorsque le dieu apparaissait en personne, le songe s'appelait χρηματισμός; si on voyait les médicamens eux-mêmes, il était nommé ὅραμα ou ὄνειρος θεωρηματικὸς; mais si ces derniers apparaissaient sous une figure allégorique, alors le songe avait le nom de ὄνειρος ἀλληγορικός. Si une femme, par exemple, qui avait mal au sein, rêvait qu'un agneau suçait le lait de ses mamelles, cela signifiait l'avantage qu'elle retirerait de l'application d'une plante, ἀρνόγλωσσον. *Artemidor.* Oneirocritic. lib. IV. c. 24. p. 215. ed. *Rigalt.* (Lutet. 1603. 4.°)
(54) *Aristid.* orat. sacr. secund. p. 515.
(55) *Aristid.* orat. sacr. prim. p. 508.

ainsi qu'on en usa si cruellement envers le crédule Aristide.

On donnait aux médicamens les mêmes noms allégoriques encore employés en Égypte (v. p. 37). Ainsi le poivre s'appelait ἰνδικοὺς δάκνοντας, la peau de mouton σκέπαρνον, ὅτι σκέπει τὰ ἄρνα, le coq διαυλοδρόμος [56].

Souvent il fallait du courage et même de l'héroïsme pour exécuter ces avis quelquefois téméraires et dont l'observance exigeait la plus aveugle superstition: on recommandait à Aristide [57] l'usage du plâtre et de la chélidoine; il fut enfin tellement affaibli par les nombreux vomitifs qu'Esculape lui avait ordonnés, que sa maladie dégénéra en hydropisie [58]. On fit encore alterner ces vomitifs avec des saignées, au point qu'un jour le dieu lui en prescrivit une où on devait lui tirer cent vingt livres de sang [59]. Ce conseil insensé aurait dû restituer au pauvre Aristide l'usage de son intelligence, si la base de sa croyance n'avait pas été la plus aveugle résignation. Cependant il se tira d'affaire en donnant à cet oracle une explication qui en diminua l'absurdité. » Cela doit signifier, répondit-il, que je ne dois pas » tirer trop peu de sang. » Une autre fois l'oracle lui ordonna, quoiqu'il fût extrêmement affaibli, de se plonger tout nu au milieu de l'hiver dans la rivière, ce qu'il fit effectivement au grand étonnement des personnes qui l'accompagnaient [60].

(56) *Artemidor.* l. c. p. 214.
(57) Orat. in Æsculap. p. 69.
(58) Orat. sacra prima, p. 491. 501. &c.
(59) Orat. sacra secunda, p. 531. Καὶ ἐγίγνετο ταῦτα ἐν Περγάμῳ, ἐν τῷ τοῦ νεωκόρου Ἀσκληπιοῦ. Πρῶτον μὲν οὖν ἐπέταξεν, αἷμα ἀφελεῖν ἐπ' ἀγκῶνος· καὶ προσέθηκεν, ὅσα ἐγὼ μέμνημαι, λίτρας εἴκοσι καὶ ἑκατόν. Τὸ δ' ἦν ἄρα δηλοῦν, ὡς ἐκ ὀλίγων δεήσει τῆς φλεβοτομίας.
(60) Orat. sacra prima, p. 520.

L'issue malheureuse d'un traitement était attribuée ordinairement au défaut de croyance et d'obéissance [61]. Telle fut aussi l'excuse du fourbe Apollonius qui traitait, au nom d'Esculape, un hydropique et un autre malade auquel on avait arraché un œil [62].

96. L'interprétation des songes dans les temples était l'occupation ordinaire des prêtres, et quelquefois aussi des gardiens, *νεωκόροι*, que l'on nommait encore intercesseurs, *ἱκέται*. Ces gardiens logeaient dans le voisinage des temples, et avaient coutume, dans le cas où les malades ne montraient pas une croyance absolue, de se livrer eux-mêmes aux songes [63]; aussi on les nommait encore *ὀνειροπόλοι*. Strabon décrit un semblable oracle de Pluton et de Proserpine dans l'antre de Charonium, près de Tralles et de Nyse, dans l'Asie mineure [64].

A des époques moins anciennes il y avait, dans les promenades et les vestibules des temples, des orateurs, des sophistes et des philosophes, ainsi nommés parce qu'ils entretenaient les malades et aidaient ordinairement les prêtres dans l'explication des songes. Aristide fait mention d'un entretien savant avec des personnages de ce genre dans le vestibule du temple de Pergame [65]. On trouve encore de pareils témoignages

(61) *Voyez* à cet égard l'exemple de Zosime dans Aristide, *orat. sacra prima*, p. 510.

(62) *Philostrat.* vita Apollon. lib. I. c. 9. 10. p. 10. 11.

(63) *Pausan.* lib. II. c. 11. p. 219. c. 27. p. 279. lib. X. c. 32. p. 270. Sur les néocores, v. *Eckhel*, vol. IV. p. 288. s.

(64) Lib. XIV. p. 961. *Λέγουσι γὰρ δὴ καὶ τοὺς νοσώδεις καὶ προσέχοντας ταῖς τῶν θεῶν τούτων θεραπείαις, φοιτᾶν ἐκεῖσε καὶ διαιτᾶσθαι ἐν τῇ κώμῃ πλησίον τοῦ ἄντρου, παρὰ τοῖς ἐμπείροις τῶν ἱερέων, οἳ ἐγκοιμῶνταί τε ὑπὲρ αὐτῶν, καὶ διατάττουσιν ἐκ τῶν ὀνείρων τὰς θεραπείας.*

(65) Orat. sacra prima, p. 483.

dans Philostrate[66]. Quelquefois il y avait aussi près de ces temples des gymnases, dans lesquels ceux qui étaient atteints de maladies chroniques pouvaient recouvrer leurs forces par l'exercice, les bains et des onguens.

97. Lorsque les malades réussissaient à obtenir leur guérison, ils portaient au dieu bienfaisant des offrandes, qui consistaient ordinairement en vases d'une forme quelconque, destinés à l'usage du temple, et faisaient des dons aux prêtres. Il était d'usage de jeter dans la source sacrée qui coulait près du temple d'Amphiaraüs, des médailles d'or et d'argent [67]. Ailleurs les malades, après leur guérison, faisaient faire, en or, en argent, en ivoire ou autre chose précieuse, le modèle de la partie du corps où ils avaient souffert, et cette offrande, à laquelle on donnait le nom de *ἀναθήματα*, était conservée dans le temple avec soin [68]. D'autres fois on faisait faire des peintures qui représentaient les membres malades, que l'on suspendait dans le temple [69].

(66) De vita Apollon. lib. I. c. 13. p. 14. *διαλείψας οὖν ἐν Αἰγαῖς (Ἀπολλώνιος) πάλιν καὶ τὸ ἱερὸν Λύκειόν τε ἀποφήνας καὶ Ἀκαδημίαν, φιλοσοφίας γὰρ ἠχὼ πάσης ἐν αὐτῷ ἦν.* — *Ib.* de vitis Sophistar. IV. Antioch. p. 568.

(67) *Pausan.* lib. I. c. 34. p. 131.

(68) *Pausan.* lib. X. c. 2. p. 146. — C'est par là que j'explique le passage difficile de Pausanias, où il dit qu'à Asope, près de Sparte, on conservait des ossemens, dans le gymnase du temple, qui étaient d'une grosseur extraordinaire (gonflés contre nature). Lib. III. c. 22. p. 430. *Τὰ δὲ ὀστᾶ ἐν τῷ γυμνασίῳ τὰ τιμώμενα, μεγέθει μὲν ὑπερβάλλοντα, ἀνθρώπου δὲ ὅμως ἐστί.*

(69) *Grævii* thesaur. Rom. antiqu. t. XII. p. 754. Il y avait encore d'autres monumens précieux dans les temples. A Cos, on voyait Venus sortant de la mer (*ἀναδυομένη*), statue renommée dans toute l'antiquité, et que l'empereur Auguste fit venir à Rome, en accordant aux habitans de cette île cent talens de remise sur leurs contributions. On conservait aussi, dans le même temple, une Antigone, ouvrage du célèbre Appelles. *Strabo*, lib. XIV. p. 972.

On possède encore une inscription qui se trouvait sur le tableau d'un enfant guéri par Esculape [70]. Dans d'autres endroits on avait coutume de graver sur des tablettes de métal, ou sur des colonnes, les noms des malades, le genre de la maladie et les médicamens qui leur avaient procuré la guérison.

Il y avait encore, au temps de Pausanias, six de ces colonnes dans le temple d'Épidaure, dont les inscriptions étaient en dialecte dorique [71]. Gruter nous a fourni le premier des copies de ces tablettes trouvées dans l'île du Tibre, et Hundertmarc [72] les a fait graver et les a expliquées d'une manière très-savante. Qu'il me soit permis de les traduire ici [73].

« Dans ces jours, un certain Gaïus aveugle apprit » de l'oracle qu'il devait se rendre à l'autel pour prier, » ensuite faire un voyage de la droite à la gauche, » mettre les cinq doigts sur l'autel, lever la main et la

(70) *Brunck*, analect. t. II. p. 384.
(71) Lib. II. c. 27. p. 279. — *Strabo*, lib. VIII. p. 575.
(72) De incrementis artis medicæ per expositionem ægrotorum in vias publicas et templa. (Lips. 1749. 4.°)
(73) ΑΥΤΑΙΣ ΤΑΙΣ ΗΜΕΡΑΙΣ ΓΑΙΩ ΤΙΝΙ ΤΥΦΛΩ ΕΧΡΗΜΑΤΙΣΕΝ ΕΛΘΕΙΝ ΕΠΙ . . . ΙΕΡΟΝ ΒΗΜΑ ΚΑΙ ΠΡΟΣΚΥΝΗΣΑΙ ΕΙΣΑ ΑΠΟ ΤΟΥ ΔΕΞΙΟΥ ΕΛΘΕΙΝ ΕΠΙ ΤΟ ΑΡΙΣΤΕΡΟΝ ΚΑΙ ΘΕΙΝΑΙ ΤΟΥΣ ΠΕΝΤΕ ΔΑΚΤΥΛΟΥΣ ΕΠΑΝΩ ΤΟΥ ΒΗΜΑΤΟΣ ΚΑΙ ΑΡΑΙ ΤΗΝ ΧΕΙΡΑ ΚΑΙ ΕΠΙΘΕΙΝΑΙ ΕΠΙ ΤΟΥΣ ΙΔΙΟΥΣ ΟΦΘΑΛΜΟΥΣ ΚΑΙ ΟΡΘΟΝ ΑΝΕΒΛΕΨΕ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ ΠΑΡΕΣΤΩΤΟΣ ΚΑΙ ΣΥΓΧΑΙΡΟΜΕΝΟΥ ΟΤΙ ΖΩΣΑΙ ΑΡΕΤΑΙ ΕΓΕΝΟΝΤΟ ΕΠΙ ΤΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΗΜΩΝ ΑΝΤΟΝΕΙΝΟΥ.

ΟΥΑΛΕΡΙΩ ΑΠΡΩ ΣΤΡΑΤΙΩΤΗ ΤΥΦΛΩ ΕΧΡΗΜΑΤΙΣΕΝ Ο ΘΕΟΣ ΕΛΘΕΙΝ ΚΑΙ ΛΑΒΕΙΝ ΑΙΜΑ ΕΞ ΑΛΕΚΤΡΥΟΝΟΣ ΛΕΥΚΟΥ ΜΕΤΑ ΜΕΛΙΤΟΣ ΚΑΙ ΚΟΛΛΥΡΙΟΥ ΣΥΝΤΡΙΨΑΙ ΚΑΙ ΕΠΙ ΤΡΕΙΣ ΗΜΕΡΑΣ ΕΠΙΧΡΙΣΑΙ ΕΠΙ ΤΟΥΣ ΟΦΘΑΛΜΟΥΣ ΚΑΙ ΑΝΕΒΛΕΨΕΝ ΚΑΙ ΕΛΗΛΥΘΕΝ ΚΑΙ ΗΥΧΑΡΙΣΤΗΣΕΝ ΔΗΜΟΣΙΑ ΤΩ ΘΕΩ.

» porter sur ses yeux; aussitôt que cela fut fait, il » recouvra la vue en présence et aux acclamations du » peuple. Ces signes de la toute-puissance se manifestèrent sous l'empereur Antonin. »

« Un soldat aveugle, nommé Valerius Aper, ayant » consulté l'oracle, en a reçu pour réponse qu'il devait » se présenter dans le temple, mêler le sang d'un coq » blanc avec du miel, en faire une pommade ophtalmique et s'en frotter les yeux pendant trois jours. Il a » recouvré la vue et est venu remercier dieu devant tout » le peuple. »

« Julien, après avoir souffert d'une hémoptysie, » paraissait être perdu sans espoir; Dieu lui ordonna » par l'oracle de venir, et de prendre sur l'autel, des » grains de pomme de pin, de les mêler avec du miel » et d'en manger pendant trois jours; il fut sauvé, et » revint pour remercier Dieu devant tout le peuple. »

« Le dieu de la santé ordonna, dans une apparition » nocturne, au fils de Lucius qui souffrait d'une pleurésie sans espoir, de venir prendre sur l'autel de la » cendre, de la mêler avec du vin et de se l'appliquer » sur le côté douloureux; il fut sauvé, remercia Dieu » devant tout le peuple, et le peuple lui souhaita du » bonheur. »

ΑΙΜΑ ΑΝΑΦΕΡΟΝΤΙ ΙΟΤΛΙΑΝΩ, ΑΦΗΛΠΙΣΜΕΝΩ ΥΠΟ ΠΑΝΤΟΣ ΑΝΘΡΩΠΟΥ ΕΧΡΗΜΑΤΙΣΕΝ Ο ΘΕΟΣ ΕΛΘΕΙΝ ΚΑΙ ΕΚ ΤΟΤ ΤΡΙΒΩΜΟΥ ΑΡΑΙ ΚΟΚΚΟΥΣ ΣΤΡΟΒΙΛΟΥ ΚΑΙ ΦΑΓΕΙΝ ΜΕΤΑ ΜΕΛΙΤΟΣ ΕΠΙ ΤΡΕΙΣ ΗΜΕΡΑΣ ΚΑΙ ΕΣΩΘΗ ΚΑΙ ΕΛΘΩΝ ΔΗΜΟΣΙΑ ΗΥΧΑΡΙΣΤΗΣΕΝ ΕΜΠΡΟΣΘΕΝ ΤΟΤ ΔΗΜΟΤ.

ΛΟΤΚΙΟΤ ΠΛΕΥΡΙΤΙΚ Ω ΚΑΙ ΑΦΗΛΠΙΣΜΕΝΩ ΥΠΟ ΠΑΝΤΟΣ ΑΝΘΡΩΠΟΥ ΕΧΡΗΣΜΑΤΙΣΕΝ Ο ΘΕΟΣ ΕΛΘΕΙΝ ΚΑΙ ΕΚ ΤΟΤ ΤΡΙΒΩΜΟΥ ΑΡΑΙ ΤΕΦΡΑΝ ΚΑΙ ΜΕΤ ΟΙΝΟΥ ΑΝΑΦΥΡΑΣΑΙ ΚΑΙ ΕΠΙΘΕΙΝΑΙ ΕΠΙ ΤΟ ΠΛΕΥΡΟΝ ΚΑΙ

Jacob Spon nous fournit aussi une pareille inscription en dialecte dorique [74]; et nous possédons de l'orateur Æschine un tétrastique qu'il avait composé pour Esculape, après avoir été guéri d'un ulcère chronique à la tête par le secours de ce dieu [75].

Je dois encore faire mention d'un autre usage sacré, qui n'a pas peu contribué à propager la pratique de la médecine liée au culte religieux; cet usage consistait, aussitôt que l'on avait inventé un médicament essentiel, à en graver la préparation sur le seuil de la porte et sur les colonnes des temples : c'est ainsi que l'on trouve la fameuse composition de l'Eudemus contre la morsure des animaux venimeux gravée sur la porte du temple de Cos [76]. Un orfèvre avait fait

ΕΣΩΘΗ ΚΑΙ ΔΗ ΜΟΣΙΑ ΗΥΧΑΡΙΣΤΗΣΕΝ ΤΩ ΘΕΩ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ ΣΥΝΕΧΑΡΗ ΑΥΤΩ.

(74) Miscell. erud. antiqu. p. 132. (Lugd. 1685. 4.°)

ΤΩ ΣΩΤΗΡΙ ΑΣΚΛΗΠΙΩ ΣΩΣΤΡΑ ΚΑΙ
ΧΑΡΙΣΤΗΡΙΑ ΝΙΚΟΜΗΔΗΣ Ο ΙΑΤΡΟΣ
ΤΑΝ ΠΑΙΔΟΣ ΚΑΛΛΙΣΤΑΝ
ΕΙΚΩ ΤΑΝ ΔΕ ΘΕΟΙΟ
ΠΑΙΑΝΟΣ ΚΟΥΡΟΥ ΜΗΤΡΩΣ ΑΠΑΡΤΙ ΤΟΚΟΥ
ΔΑΙΔΑΛΛΩΝ ΜΕΡΟΠΕΣΣΙΝ
ΕΜΗΣΑΟ ΣΕΙΟΒΟΗΘΕ
ΕΥΠΑΛΑΜΟΥ ΣΩΦΙΗΣ
ΜΝΗΜΑ ΚΑΙ ΕΣΣΟΜΕΝΟΙΣ
ΘΗΚΕ Δ ΟΜΟΥ ΝΟΥΣΩΝ ΤΕ
ΚΑΚΩΝ ΣΩΑΓΡΙΑ ΝΙΚΟ
ΜΗΔΗΣ ΚΑΙ ΧΕΙΡΩΝ
ΔΕΙΓΜΑ ΠΑΛΑΙΓΕΝΕΩΝ.

(75) *Brunck* analect. t. I. p. 176.

Θνητῶν μὲν τέχναις ἀπορρύμενος, εἰς δὲ τὸ θεῖον
ἐλπίδα πᾶσαν ἔχων, προλιπὼν εὔπαιδας Ἀθήνας,
ἰάθην ἐλθὼν, Ἀσκληπιὲ, πρὸς τὸ σὸν ἄλσος,
ἕλκος ἔχων ἐνιαύσιον, ἐν τρισὶ μησί.

(76) *Galen.* de antidot. lib. II. p. 452. — *Plin.* lib. XX. c. 24.

don au temple d'Ephèse d'un colyre qui devait soulager ceux qui avaient des ophtalmies tellement malignes, qu'ils avaient été abandonnés de tous les médecins; Adrien retrouva ce remède et lui donna de la publicité [77]. Les inventeurs d'instrumens chirurgicaux en faisaient aussi des offrandes aux temples pour secourir les malades; c'est ainsi qu'Erasistrate fit présent au temple de Delphes d'un instrument pour arracher les dents [78].

98. Il est beaucoup à regretter que nous n'ayons pas un plus grand nombre de ces tablettes [*tabulæ votivæ*] que celles conservées par Gruter. Il n'y a pas de doute que la superstition seule a donné lieu à ces inscriptions; cependant, elles confirment la vérité du principe important que les forces de la nature opéraient en grande partie ces sortes de cures; et, sous ce rapport, on a droit de soutenir que l'usage de faire coucher les malades dans les temples et la manière d'y pratiquer la médecine, ont beaucoup contribué au perfectionnement de cette science. En effet, très-souvent, si on laissait agir la nature, ses forces actives, toutes choses égales d'ailleurs, se développeraient avec plus de promptitude et bien plus complétement, ce qui donnerait les moyens de faire des observations très-précieuses sur ses effets dans les maladies.

Cela n'était cependant pas toujours le résultat de la pratique de la médecine dans les temples, quoiqu'il y ait lieu de croire que les prêtres d'Esculape

(77) *Aët.* tetrab. II. serm. 3. c. 113. col. 361. (collect. *Stephan.*)
(78) *Cæl.* Aurelian. chron. lib. II. c. 4. p. 375. (ed. *Almeloveen.*)

à

à Cos visaient à ce but même dès les temps les plus reculés, au moins cela paraît se confirmer par les pronostics cosiens que l'on compte parmi les écrits d'Hippocrate; et quelques auteurs un peu modernes, il est vrai, assurent que les Œuvres de ce philosophe ont été formées en grande partie des tablettes d'inscriptions qui existaient dans les temples de Cos [79].

99. Le souvenir des bienfaits que le culte d'Esculape avait rendus à l'humanité, se perpétua par l'institution de fêtes que l'on célébrait avec une pompe particulière à Épidaure, à Ancyre, à Athènes, à Pergame et à Cos.

Presque toutes les villes de l'Asie mineure se réunissaient à des époques fixes pour les célébrer [80].

Les prêtres et les successeurs d'Esculape instituèrent d'abord ces fêtes à Épidaure, d'où elles passèrent chez les Argiens, qui leur donnèrent le nom d'*Asclepies*, *τὰ Ἀσκλήπεια*; on les célébrait tous les cinq ans après les jeux Isthmiques qui duraient neuf jours [81] : ces fêtes commençaient ordinairement le huitième jour du mois élaphebolion, et les premiers jours étaient destinés pour le prologue [82] : toutes les villes voisines envoyaient leurs meilleurs lutteurs [83]; et de tous les environs il se rendait un peuple immense pour voir ces *Théories* [députations] et assister à ces solennités [84].

(79) *Strabo*, lib. XIV. p. 971. *Φασὶ δ' Ἱπποκράτην μάλιστα ἐκ τῶν ἀνακειμένων θεραπειῶν ἐκγυμνάσασθαι τὰ περὶ τῆς διαίτης.* *Plin.* lib. XXIX, c. 2.
(80) *Spanhem.* epist. ad Morell. I. p. 91.
(81) Schol. *Pindar.* Nem. III. v. 147. p. 346.
(82) *Æschin.* adv. Ctesiphont. p. 455. 456. (ed. *Reiske.*)
(83) *Aristid.* orat. sacr. t. I. p. 381.
(84) *Ib.* p. 546.

Il paraît que la fête commençait par une procession, dans laquelle la statue du dieu était placée sur un char de triomphe magnifique, θρόνα, traîné par des centaures qui avaient des torches à la main, et escorté par plusieurs porte-flambeaux. Pendant ce temps on chantait des hymnes [85]. On voit encore de semblables processions représentées sur des médailles et des pierres précieuses [86].

Ces processions aux flambeaux étaient en usage dans les fêtes de presque tous les dieux dont le culte provenait des anciens Corybantes; et la raison en était que ces lumières produisaient un effet pour ainsi dire magique dans l'obscurité, qui devait exciter beaucoup l'imagination des spectateurs et favoriser en même temps les pieuses supercheries des prêtres. C'est ainsi que l'usage de porter des flambeaux, δᾳδουχία, était une loi sacrée dans le culte de Rhée, mère des dieux [87], sur-tout pendant les orgies ou les fêtes de Bacchus [88].

Les jours qui suivaient ces fêtes, on portait des offrandes et on s'occupait des combats à la lutte [89]. Alexandre institua de semblables fêtes à Soli en l'honneur d'Esculape, qui commençaient par des processions aux flambeaux; venaient ensuite les exercices à la lutte et les chants, où les concurrens cherchaient

(85) *Günz* de δᾳδουχίαις in sacris Æsculapii in *Ackermann* opusc. ad medic. histor. p. 85. s.

(86) *Beger* thesaur. Brandenb. t. III. p. 135. — *Morell.* specim. rei numar. tab. I. p. 31.

(87) *Nonn.* Dionys. lib. XIV. p. 386.

(88) *Euripid.* Bacch. v. 145. 486. — *Aristophan.* ran. v. 316. — *Pausan.* lib. VII. c. 27. p. 341.

(89) *Pindar.* Nem. V. v. 95. — Isthm. VIII. v. 150. — Schol. Nem. V. v. 95.

à se surpasser [90]. Il paraît que dans des temps plus modernes on célébrait par de pareilles fêtes les changemens de magistrature à Cos. On lit ce qui suit dans une lettre non authentique d'Hippocrate au magistrat d'Abdère (*) : « Nous célébrons aujourd'hui » l'inauguration du bâton, ῥάβδου ἀνάληψιν, avec une » grande pompe, et dans une assemblée nombreuse, » près des cyprès du dieu de la santé. » Pour l'explication de ce passage, qui lui-même n'est pas une garantie bien certaine d'un fait historique, puisqu'il a été tiré d'une lettre supposée, il doit suffire de se rappeler le bâton d'Esculape entouré d'un serpent, et des cyprès plantés dans les avenues des temples de ce dieu [91].

100. Les descendans d'Esculape habitaient, comme nous l'avons déjà remarqué (§. 81) en partie le Péloponèse et en partie l'île de Cos; et les connaissances dans l'art de guérir que leur avaient transmises leurs ancêtres furent conservées dans leur famille comme des mystères sacrés que l'on ne communiquait point aux étrangers, ce qui nous est constaté par des témoignages non équivoques de l'antiquité : Platon, par exemple, dit qu'Esculape avait choisi ses disciples dans sa famille [92].

Cette famille d'Esculape formait donc, comme chez les Égyptiens, une caste particulière qui avait la prérogative exclusive d'exercer la médecine, et de révérer d'une manière mystérieuse la mémoire de ses aïeux.

(90) *Arrian.* expedit. Alexandr. lib. II. c. 5. p. 92.
* *Hipp.* epist. p. 904. ed. *Linden.*
(91) *Pausan.* lib. II. c. 11. p. 219. lib. III. c. 22. p. 430. 431.
(92) De republ. lib. X. 464. *Μαθητὰς ἰατρικῆς κατελίπε το τους ἐκγόνους.*

Une des plus anciennes lois de ces associations dit positivement [93] « que les choses sacrées ne peuvent être » révélées qu'aux initiés, et qu'on ne peut les confier » aux profanes avant qu'ils se soient fait admettre » dans les *orgies* [mystères] de la science. » Cette initiation aux mystères de la science nous rappelle le culte de Bacchus à Samothrace, et les mystères d'Eleusis : les étrangers, comme nous l'avons déjà observé, étaient sans exception assujettis à cette initiation, s'ils voulaient connaître le secret des prêtres égyptiens (p. 34) : les Curètes, originaires de la Phrygie, n'admettaient de même personne dans leur ordre, avant d'avoir été initié.

L'ordre de la famille d'Esculape ou des disciples de ce dieu [94] obligeait tous ceux qui voulaient être initiés, à un serment qu'il fallait prêter d'après les statuts de l'ordre d'Apollon, d'Esculape, d'Hygiée, de Panacée, et enfin de tous les dieux et déesses. Ce serment consistait à promettre de ne point décréditer les mystères, de ne les communiquer qu'aux initiés, et surtout de n'en donner connaissance à aucun individu qui n'aurait pas prêté ce serment dans toutes les formes [95].

Il existe un passage de Galien [96] qui, sous ce rapport, doit faire autorité, et dans lequel il est dit que, dans l'ancien âge, les connaissances médicales

(93) *Hippocr.* lex, p. 42. (ed. *Linden.*) Τὰ δὲ ἱερὰ ἐόντα πρήγματα ἱεροῖσιν ἀνθρώποισι δείκνυται· βεβήλοισι δὲ οὐ θέμις, πρὶν ἢ τελεσθῶσιν ὀργίοισιν ἐπιστήμης.

(94) *Pausan.* lib. X. c. 32. p. 270. καὶ ὅσοι τῷ θεοῦ δοῦλοι.

(95) Hippocratis magni ὅρκος, sive jusjurandum, illustratum a *J. H. Meibomio.* LB. 1643. 4.°)

(96) Administr. anat. lib. II. p. 128.

étaient héréditaires, et qu'elles se communiquaient exclusivement à la famille comme une prérogative qui lui était particulière; cependant, dans la suite on se relâcha peu à peu de cet usage, de sorte que les étrangers, après une initiation régulière, τέλειοι ἄνδρες, purent participer à ces connaissances, qui, par cette raison, devinrent d'une utilité plus générale; c'est pour cela qu'Aristide dit aussi, à une époque plus rapprochée, que la médecine fut pendant très-long temps regardée comme l'attribut de l'ordre de la famille des Asclépiades [97]; c'est encore pour la même raison que Lucien fait dire à son médecin [98]: « Le serment sacré » et mystérieux me retient, et je suis obligé de garder » le silence. » Les médecins théurgiques même, de l'école plus moderne d'Alexandrie, se fondaient sur ce très-ancien usage, d'observer un silence sacré afin de donner plus de crédit à leurs traitemens superstitieux [99].

Il paraît que les Asclépiades faisaient, comme les prêtres égyptiens, une distinction entre leurs disciples dans la manière de les instruire, distinction qui, comme nous le verrons bientôt, avait lieu aussi dans les écoles des plus anciens philosophes grecs [100]. D'après cela, on ne communiquait aux profanes, τοῖς ἔξωθεν, que des connaissances ordinaires, τὰ ἐγκύκλια, λόγοι ἐκδεδομένοι; mais, les initiés ou époptes parvenaient à la connaissance des plus grands mystères, αἱ ἀπόῤῥητοι διδασκαλίαι.

(97) *Aristid.* orat. sacr. t. I. p. 80. Τὴν τοῦ προγόνου διασωσάμενον τέχνην, ὥσπερ ἄλλο τι σύμβολον τοῦ γένους. — *Philostr.* vit. Apoll. lib. III. c. 44. p. 131.

(98) Tragopod. p. 818. Μύστης με σιγᾶν ὅρκος, οὐκ ἐᾷ φράσαι.

(99) *Alex. Trall.* lib. X. p. 593. ed. *Guinth. Andernac.*

(100) *Clem. Alex.* strom. lib. V. p. 582. s.

101. C'est ainsi que les connaissances se perpétuèrent dans la famille des Asclépiades. L'histoire secrète de cet ordre nous est aussi peu connue que celle d'autres sociétés mystérieuses de temps plus modernes; cependant, le voile épais que la superstition, l'intérêt des familles, et l'assentiment pour des usages une fois admis, ont étendu sur l'histoire des Asclépiades, pourrait être un peu soulevé par l'esprit d'observation qui règne maintenant, sur-tout étant guidé par quelques faits épars et individuels. Depuis plus de dix siècles, les temples d'Esculape à Epidaure et à Cos ne sont plus que des débris; depuis près de deux mille ans, l'ordre des Asclépiades est détruit; mais les inscriptions sur les monumens de l'antiquité dureront éternellement; et l'historien, en apercevant l'ancien monde au travers de leur déchiffrement, d'une manière que l'on pourrait appeler magique, peut dire avec Villoison [1], d'après Lucilius;

Felices alieno intersumus ævo.

La scrupuleuse attention des Asclépiades à composer la table généalogique de leur famille est très-remarquable; il paraît qu'elle fut continuée pendant des siècles avec la plus grande exactitude, et cela est prouvé par un fragment de Tzetzes [2]. Les Asclépiades de Cos prétendaient que l'aïeul de leur famille était Esculape, et que leur aïeule maternelle descendait d'Hercule; en effet, une ancienne tradition porte que ce héros fameux fut envoyé en exil à Cos par Junon lorsqu'il eut détruit la ville de Troie [3]; et les scoliastes de Phérécide ajoutent, qu'après avoir tué Eurypyle,

(1) Proleg. in Il. p. iiij.
(2) Histor. VII. ch. CLV. p. 945.
(3) Il. XIV. v. 255.

roi de cette île, pour le punir de ses brigandages, il enleva sa fille Chalciope, dont il eut un fils nommé Thessalus [4]. On sait qu'après la mort de Codrus, le reste des Héraclides émigra du Péloponèse sur les côtes de l'Asie mineure, et s'établit avec les Dariens dans les îles et dans la Carie [5] : aussi les successeurs plus modernes d'Esculape font remonter leur origine jusqu'à Hercule.

Il paraît encore que les prêtres de plusieurs temples avaient entre eux des relations suivies ou une correspondance intime, dont le but était d'assurer leur réputation réciproque parmi les profanes. Le récit supposé de Thessalus devant l'aréopage d'Athènes [6], nous en fournit un exemple digne d'attention sous plusieurs rapports : les habitans de Cirrha, ville de Phocide, non loin de Delphes, jaloux des richesses que renfermait le temple, attaquèrent un jour ses possessions, les pillèrent et emmenèrent les prêtres comme prisonniers. Les Amphictyons, indignés de cette action, marchèrent contre Cirrha et assiégèrent la ville; mais tous leurs efforts furent inutiles : pour comble de malheur, il se manifesta parmi les assiégeans une épidémie qui enleva beaucoup de monde; les Amphictyons envoyèrent, dans cette situation pressante, à Delphes, afin de savoir à cet égard la volonté du dieu pour lequel ils combattaient. L'oracle leur promit que *la ville se rendrait aussitôt que l'on aurait obtenu le secours du fils du cerf de Cos avec de l'or*; on envoya promptement une ambassade à Cos pour faire connaître aux habitans cette réponse, qu'ils ne com-

(4) Schol. *Villois.* ad h. l. p. 341.
(5) *Diodor.* lib. IV. c. 38. p. 302. — *Pausan.* lib. VII. c. 2. p. 237.
(6) *Hippocr.* epist. p. 938.

prirent pas. Cependant un des Asclépiades, nommé Nébros, se leva et se proposa lui-même comme celui que le dieu réclamait. Son nom Nébros [petit d'un cerf], et le nom de son fils [Chrysos] avaient donné lieu à cette énigme. Nébros se rendit sur-le-champ avec les députés dans le camp des Amphictyons, commandé par Euryloque le Thessalien; Nébros arrêta l'épidémie dans l'armée confédérée et en provoqua une autre parmi les assiégés, en jetant des choses malfaisantes dans les sources qui fournissaient de l'eau dans la ville, ce qui produisit à Cirrha une diarrhée d'une telle malignité que les assiégés furent enfin forcés de se rendre.

C'est ainsi que le faux Thessalus a rapporté cette histoire, qui ne mériterait pas la plus légère croyance, parce que presque par-tout elle n'est appuyée que sur des raisonnemens faux, si d'autres témoignages ne nous forçaient pas de donner un plus grand poids à ce fait qu'à plusieurs autres parties de son discours. D'abord Étienne de Bizance dit positivement que Nébros fut le plus célèbre de tous les Asclépiades, *comme la Pythie le confirme elle-même* [7]. Ce passage paraît, sans aucun doute, se rapporter à cet oracle. Ensuite Pausanias parle de la même manière de la guerre des Amphictyons contre Cirrha, et n'oublie pas non plus la circonstance que les assiégeans corrompirent tellement les eaux du Plistus qui coulaient près de la ville, avec de l'ellébore que leur avaient fourni les habitans d'Anticyra, qu'il se manifesta parmi les assiégés une épidémie très-grave [8]. On trouve aussi dans Eschine quelques renseignemens sur cette même guerre que l'on ne doit pas confondre avec la guerre sacrée du

(7) *Stephan. Byz.* voc. Κῶς, p. 501.
(8) *Pausan.* lib. X. c. 37. p. 297.

temps de Philippe et de Démosthènes [9]. Cette ancienne guerre eut lieu au temps de Solon, qui lui-même fit partie de l'expédition contre Cirrha.

Si la vérité de l'exposé du faux Thessalus n'est confirmée que pour les circonstances principales, il s'ensuivra toujours que les prêtres de Delphes avaient une correspondance avec ceux de Cos, et que, dans ce cas particulier, ils attendirent tout de l'habileté en médecine du célèbre Nébros.

102. Les Asclépiades négligèrent tout-à-fait deux parties essentielles de la médecine, la diététique et l'anatomie. Platon [10] dit avec raison que cette première partie n'a pas été cultivée avant le temps de *Prodicus de Sélivrée*, et Hippocrate est du même avis [11].

L'anatomie ne pouvait pas s'exercer en Égypte, parce que les préjugés du peuple condamnaient comme un crime punissable toute opération sur un cadavre qui ne leur paraissait pas conforme à leurs sentimens d'honneur. Ce préjugé devait naissance à une de leurs plus anciennes croyances, d'après laquelle ils se persuadaient que l'ame, délivrée de son corps, errait sur les bords du Styx, avec le plus vif desir d'arriver au lieu de sa destination, aussi long-temps que son corps n'avait pas reçu la sépulture ou n'avait pas été brûlé [12]. C'est de là qu'est venu l'empresse-

(9) *Æschin.* adv. Ctesiphont. p. 499. s.

(10) Politic. I. p. 399.

(11) *Voy.* Mon Apologie d'Hippocrate, t. II. p. 271. 272.

(12) Il. XXIII. v. 71. f. Ce n'est que d'après une ancienne tradition que l'on a dit que les Spartiates avaient coupé en morceaux le messénien Aristomène, ennemi de leur nation, afin de voir si toutes les parties de son corps étaient disposées comme chez les autres hommes, et qu'on avait trouvé son cœur couvert de poils (*Plin.* XI. 38. *Stephan. Byz.* v. *Ἀνδανία*, p. 129.); mais Pausanias assure qu'il

ment des Grecs à donner aux cadavres une prompte sépulture, qu'ils regardaient comme nécessaire au salut de l'ame; de là encore le devoir imposé à tous les voyageurs d'enterrer les cadavres qu'ils rencontreraient; de là enfin la cause du très-grand respect que l'on portait aux tombeaux, et la plus sévère punition pour ceux qui se permettaient de les profaner. C'est encore d'après cette idée qu'était venu l'usage de prier pour les ames des personnes mortes en pays étranger ou qui n'avaient point eu d'autre sépulture que la mer: on leur portait des offrandes, on leur faisait des libations, on prononçait à haute voix leurs noms, et on leur érigeait des monumens qui étaient ordinairement aussi respectés que les tombeaux.

Les lois d'Athènes regardaient la prompte sépulture comme le devoir le plus sacré, et la transgression de cette loi était sévèrement punie [13].

Les soins scrupuleux des Grecs pour les cadavres de leurs combattans allaient si loin, que l'on condamna à mort six fameux capitaines, quoiqu'ils eussent remporté une victoire très-avantageuse sur les Spartiates dans la bataille d'*Arginuse*, pour n'avoir pas fait repêcher avec assez de soin les cadavres de leurs guerriers tombés dans la mer [14]. Dans la guerre de Troie les

mourut d'une mort naturelle à Rhodes (Lib. IV. c. 24. p. 541.), et que ses ossemens furent portés de Rhodes à Messine. (Ib. c. 32. p. 573.)

(13) *Demosthen.* in Macartat. p. 1069. 1071. ed. *Reiske.* D'après les lois que nous venons de citer, le démarque [chef d'une démarchie à Athènes] était obligé de faire enterrer, le jour du décès, chaque mort qui ne laissait pas de parens, et s'il ne le faisait pas, il était condamné à payer mille dragmes à l'Etat. « Tous les autres morts étaient enterrés » le lendemain, après avoir été exposés en public, et toujours avant le » lever du soleil. » (*Ἐκφέρειν τὸν ἀποθανόντα τῇ ὑστεραίᾳ ᾗ ἂν προθῶνται, πρὶν ἥλιον ἐξέχειν.*)

(14) *Xenophon*, hist. græc. lib. I. p. 448. 449.

combattans, d'après la demande de Priam, suspendirent leurs coups jusqu'à ce que les morts fussent brûlés [15]; et après chaque affaire, le premier devoir des vainqueurs était de faire enterrer les corps des ennemis restés sur le champ de bataille [16]. La crainte d'une destinée semblable à celle des vainqueurs d'Arginuse empêcha Chabrias de poursuivre sa victoire sur les Spartiates près de Naxos, afin de s'occuper de la sépulture de ceux qui avaient péri dans le combat [17].

Il est cependant certain que les Grecs de ce temps avaient déjà quelques connaissances d'ostéologie et de syndesmologie, autant toutefois qu'ils avaient pu en acquérir par le traitement des luxations, des fractures et autres blessures. Nous aurons occasion dans la suite d'examiner plus amplement l'étendue de ces connaissances lorsque nous traiterons de l'histoire d'Hippocrate.

V.

État de la Médecine à Rome jusqu'à Caton le Censeur.

103. L'HISTOIRE des premiers temps de Rome prouve que, sous tous les climats et dans tous les siècles, l'état de la médecine a été absolument le même chez toutes les nations peu civilisées. Cet art sublime, qui naît en grande partie du luxe, ne pouvait trouver que difficilement accès chez une nation dont les membres, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, étaient ou des guerriers consommés ou des cultiva-

(15) Il. VII. v. 375.
(16) Ce qui arriva par exemple après la bataille de Chéronée. *Diodor.* lib. XVI. c. 86. p. 149.
(17) *Diodor.* lib. XV. c. 35. p. 29.

teurs grossiers. Pline dit, dans un passage souvent cité et encore plus souvent mal interprété [18], que Rome, depuis six cents ans, n'était pas sans connaissances médicales, mais sans médecins que l'on pût regarder comme savans dans leur art.

Les seules connaissances à l'étude desquelles on se livrait à Rome étaient l'histoire, l'art oratoire et la législation, et encore, parce qu'elles étaient inhérentes à la forme du gouvernement. On est loin de trouver chez les Romains, sur-tout pendant leur constitution républicaine, ni l'art ni le savoir des Grecs; ils n'inventèrent aucun système, mais ils suivirent ceux qui étaient établis chez ces derniers, et les introduisirent parmi eux. Ce que Strabon dit de leur géographie, dans laquelle ils marchèrent pas à pas sur les traces des Grecs, peut facilement s'appliquer à toutes les autres sciences : tout ce qu'ils savent, dit-il, est dû aux Grecs, sans qu'ils y aient ajouté la moindre chose; et où ces derniers ont laissé des lacunes, les Romains n'ont rien ajouté; tous les termes techniques même sont d'une origine grecque [19].

104. C'est donc à Rome que nous retrouvons la mythologie et la médecine grecques, quoique changées en partie d'après l'esprit national des Romains [20]. Ce peuple, beaucoup plus sérieux que les Grecs, en méprisant leurs fables, qu'il trouvait ridicules, n'en observa pas avec moins de rigueur les pratiques reli-

(18) *Plin.* lib. XXIX. c. 1. Ceu non millia gentium sine medicis degant, nec tamen sine medicina, sicut populus Romanus ultra sexcentesimum annum, nec ipse in accipiendis artibus lentus.

(19) *Strabo*, lib. III. p. 257.

(20) *Dionys.* Halicarn. lib. VIII. p. 478. (ed. *Sylburg.* Lips. 1691. f.°)

gieuses, car il était encore plus superstitieux que les Grecs [21].

Les Etrusques ou Tyrrhéniens [aujourd'hui Toscans] jetèrent les premiers germes de la religion romaine; mais ces deux nations peuvent être considérées comme des colonies grecques; car, dès la plus haute antiquité, on voit Evandre conduire en Italie un certain nombre d'Arcadiens, qui firent connaître aux naturels grossiers [aborigènes] une partie des arts de la Grèce [22]; après lui vint Enée avec une troupe de Troyens, qui établit dans le Latium le culte religieux phrygien, principalement celui de Rhée ou Cybèle, mère des dieux [23]. Les Cabires de la Phrygie, qui, avec la religion, avaient introduit des arts utiles en Grèce, furent aussi les dieux ordinaires des Etrusques [24].

Une ancienne inscription que l'on a trouvée à Bénévent, peut donner la mesure de la vénération que leur portaient les Romains, comme aux inventeurs des arts [25]; et Denys assure que les usages religieux des Romains s'accordaient parfaitement avec les mystères des Cabires [26]. Les Romains s'estimèrent très-heureux lorsqu'après la seconde guerre punique, ils purent faire apporter de la Phrygie à Rome la pierre que l'on disait représenter Rhée [27]; et, pour conserver ce culte oriental dans toute sa pureté originelle, les

(21) *Dionys.* lib. II. p. 91.
(22) *Dionys.* lib. I. c. 24. 26. lib. II. p. 77. — *Pausan.* lib. VIII. c. 43. p. 485.
(23) *Dionys.* lib. I. p. 36.
(24) *Serv.* ad Æn. II. 325. Antichità di Ercolano, t. VI. p. 87. 88. — *Montfaucon*, antiquité expliqu. Suppl. t. I. pl. LXXIII. p. 197. s.
(25) *Reines.* syntagm. inscript. antiqu. p. 172.
(26) Lib. II. p. 130.
(27) *Liv.* lib. XXIX. c. 11.

prêtres de cette déesse devaient être Phrygiens de naissance [28].

105. Nous avons déjà dit (p. 121) que Podalire fut révéré dès les premiers temps par les Dauniens dans la basse Italie, et que l'on faisait recueillir ses oracles sacrés par les malades que l'on obligeait de coucher dans ses temples. C'était à-peu-près de la même manière que le roi Latinus et ses sujets cherchaient à se rendre favorable le dieu Faune.

« Il rendait ses oracles dans une vaste forêt, près » de la fontaine d'Albunée, qui, roulant ses eaux » avec grand bruit, exhale d'horribles vapeurs... » Lorsque le prêtre a conduit les victimes à la fon» taine, et qu'il les a immolées, il en étend pendant » la nuit les peaux sur la terre, se couche dessus et » s'y endort : alors il voit mille fantômes voltiger au» tour de lui; il entend différentes voix; il s'entretient » avec les dieux de l'Olympe et même avec les divi» nités des enfers [29]. »

Pendant la guerre qui eut lieu entre les Rutules et les Troyens, le vénérable Umbron, grand-prêtre de Marrubium, était le seul médecin. Ses secrets, joints à des paroles magiques, endormaient les vipères et les serpens, dont il guérissait les morsures, ainsi que d'autres plaies, par des chants assoupissans et par des herbes cueillies dans les montagnes des Marses [30].

Lorsqu'enfin Énée fut blessé lui-même, Iapis, fils d'Iasus, s'approcha pour le panser; « Iapis, qui fut l'objet » des amours d'Apollon dans sa jeunesse, et à qui ce

(28) *Dionys.* lib. II. p. 91.
(29) Æn. VII. 85. f.
(30) Æn. VII. 752. f.

» dieu offrit tous ses dons, son arc, ses flèches, sa » lyre, et même sa science augurale; mais Iapis aima » mieux qu'Apollon lui dévoilât les vertus salutaires des » plantes, et qu'il lui apprît à guérir les hommes, art » qu'il préféra à des connaissances plus brillantes [31]. »

106. Les Romains reconnurent dans la suite les Étrusques comme leurs maîtres dans les sciences divines, et dans l'art de guérir les maladies par des cantiques magiques [32]. Comme l'interprétation des prodiges était particulièrement de leur ressort [33], on choisissait douze Romains adultes et des premières familles, pour être instruits par les Étrusques dans l'art des augures et des autres espèces de divinations [34]. Déjà, au temps de Romulus, les augures, qui se tiraient de l'inspection des oiseaux, étaient pratiquées à Rome [35]; et Numa Pompilius même fonda le collége des Augures [36], dans lequel on révérait Esculape et le père Liber ou Bacchus [37]. Les membres de ce collége jouissaient d'une grande considération; ils ne pouvaient pas être destitués, même pour raison de crimes [38]. Les Aruspices, ou ministres chargés d'examiner les entrailles des victimes pour en tirer des présages, venaient de l'Étrurie à Rome [39], où, conjointement avec les Augures, ils

(31) *Æn.* XII. 395.
(32) *Dionys.* lib. I. p. 24.
(33) *Liv.* lib. I. c. 56. — *Cic.* de divinat. lib. I. c. 41.
(34) *Liv.* lib. IX. c. 36. — *Cic.* l. c. et de leg. lib. II. c. 8.
(35) *Dionys.* lib. II. p. 30.
(36) *Ib.* p. 124. — *Liv.* lib. IV. c. 4.
(37) *Cic.* de leg. lib. II. c. 8.
(38) *Plutarch.* vit. Marcell. p. 300.
(39) *Dionys.* lib. I. p. 21. lib. II. p. 93. — *Cic.* de divin. lib. II. c. 23. — *Fest.* lib. XVIII. p. 557. *Tagès* est ici nommé comme l'inventeur de cet art.

exerçaient la médecine dès les temps les plus reculés [40]. Il est probable que ce furent les mêmes médecins qu'Amilius envoya près de Rhéa Sylvia lorsqu'elle devint enceinte, afin de découvrir le mystère de cet événement [41].

107. Un des plus anciens usages par lequel on cherchait à prévenir à Rome les maladies du peuple et à apaiser le courroux des dieux, consistait à consulter les oracles dans les livres sibyllins, dont Tarquin était devenu possesseur par l'abandon que lui en avait fait la sibylle de Cumes [42]. Ces femmes prophétesses étaient révérées dans plusieurs cantons de la Grèce, et même en Italie, où Énée, lorsqu'il arriva dans ce pays, trouva la Sibylle de Cumes, qui lui servit de guide lors de sa descente aux enfers [43]. Ces livres contenaient, dans les expressions les plus énigmatiques, des révélations sur l'avenir et des instructions pour les cérémonies religieuses; c'est pourquoi on déroulait ces écrits aussitôt qu'il se manifestait quelque prodige ou quelque épidémie parmi le peuple. Ce fut à ces livres que Tullus Hostilius eut recours, à l'occasion d'une peste qui ramena le peuple à la vénération des dieux [44]. La garde de ces livres fut confiée à deux prêtres nommés *duumvirs*, dont tout le sacerdoce se bornait aux soins que demandait ce dépôt sacré, à y faire les recherches dont on avait besoin [45], et

(40) *Montfaucon*, antiqu. expliqu. Suppl. t. II. pl. XXXII. p. 118. — *Reines*. syntagm. inscript. p. 360. 361.
(41) *Dionys*. lib. I. p. 63.
(42) *Plin*. lib. XIII. c. 13.
(43) *Æn*. VI.
(44) *Liv*. lib. I. c. 31.
(45) *Dionys*. lib. IV. p. 259. — *Liv*. lib. IV. c. 25.

à expliquer, *libris fatalibus*, la manière dont on devait s'y prendre pour apaiser la colère des dieux [46]. Ensuite on nomma dix hommes parmi les patriciens, pour être les conservateurs de ces livres, qui étaient déposés au capitole [47].

Quoiqu'on eût beaucoup de confiance pour les sentences que contenaient ces livres, cependant les oracles de la Grèce avaient chez les Romains encore une plus grande réputation, et les interprètes *librorum fatalium* y avaient recours, dans les cas désespérés, comme à des juges infaillibles auxquels ils se croyaient pour ainsi-dire subordonnés. C'est ainsi que, sous le dernier des Tarquins, Brutus, qui fut ensuite nommé consul, fut envoyé à Delphes pour y consulter la fameuse prophétesse, première de toutes celles qui portèrent le nom de Sibylle, sur des prodiges effrayans dont Rome était épouvantée [48]. Déjà, quatre cent soixante-un ans avant notre ère, on avait élevé à Rome un temple en l'honneur d'Apollon, dieu de la médecine, pour obtenir son assistance contre une épidémie qui faisait de grands ravages parmi le peuple [49]. Cette divinité fut encore plus généralement et plus sincèrement révérée par les Romains que par les Grecs. Le chantre de l'amour fait parler ainsi Apollon, dans ses Métamorphoses.

« J'ai inventé l'art de guérir : le monde m'appelle » son sauveur ; et la vertu des plantes est soumise à » ma puissance [50]. »

(46) *Liv.* lib. V. c. 13.
(47) *Liv.* lib. VII. c. 27. lib. XXI. c. 62. XXII. c. 1. 9. — *Cic.* de divin. lib. I. c. 43.
(48) *Liv.* lib. I. c. 56. — *Dionys.* lib. IV. p. 264.
(49) *Liv.* lib. IV. c. 25.
(50) *Ovid.* Métamorph. Lib. I. n. XIV. v. 54.

Le culte de ce dieu était confié aux Vestales : on l'invoquait sous les noms d'Apollon médecin, Apollon Péan [51]. Quelques monumens antiques représentent encore les prêtresses de Vesta comme étant en même temps prêtresses d'Apollon médecin [52]. On voit aussi le dieu du soleil avec un des attributs d'Esculape, qui est un bâton noueux entouré d'un serpent [53].

108. Le culte que les Grecs rendaient à Esculape passa à Rome sans aucune altération ; toutes les cérémonies religieuses, toutes les supercheries mystérieuses usitées à Épidaure, et dans tous les autres endroits où ce Dieu avait des ministres, furent adoptées par les Romains, aussitôt que l'on eut érigé un temple à cet Apollon médecin. Une épidémie des plus désastreuses s'étant manifestée parmi le peuple, on eut recours au livre des Sibylles : cet oracle ordonna d'envoyer à Épidaure pour y consulter le dieu que l'on y révérait. L'ambassade ne partit que l'année suivante; et ce fut Quintus Ogulnius que l'on chargea de cette mission. Lorsqu'il eut exposé sa demande, au lieu de recevoir une réponse, tous les spectateurs, saisis d'admiration et de surprise, virent un serpent qui, en se tortillant, se traîna du temple jusqu'au rivage, sauta dans le navire et se coucha tranquillement dans la chambre de l'ambassadeur : quelques Asclépiades l'accompagnèrent pour familiariser les Romains avec le culte de ce nouveau dieu. Lorsqu'on jeta l'ancre près d'Antium, ce serpent alla visiter le temple d'Esculape, qui s'y trouvait, et retourna trois jours après au navire,

(51) *Macrob.* saturn. lib. I. c. 17. p. 191.
(52) *Montfaucon*, antiqu. expliqu. Suppl. t. II. pl. XXVII. p. 90.
(53) *Ibid.* t. I. pl. XXXI. n. 4. p. 83. — *Eckhel*, t. VII. p. 212.

qui n'eut pas plutôt abordé l'île qui est située à l'embouchure du Tibre, que le serpent sauta dedans, et s'y coucha en formant ses anneaux concentriques. Il ne fallut pas d'autre signe pour démontrer que le dieu de la santé voulait être révéré dans ce lieu. On lui construisit donc un temple, dans lequel les Asclépiades qui l'avaient suivi, pratiquèrent l'art de guérir tout-à-fait de la même manière que celle en usage à Epidaure [54]. Toute cette histoire se trouve représentée sur des médailles [55]. Il est donc bien constant que les Romains eurent toujours pour Épidaure la plus grande considération, parce que c'était de ce lieu que leur était venu le culte du plus bienfaisant de tous les dieux [56]. L'île du Tibre fut très-long-temps le principal séjour du dragon sacré et de la liturgie médicale; c'était là aussi qu'on entretenait les chiens consacrés à Esculape [57]. Au temps des empereurs encore, les maîtres y envoyaient leurs esclaves malades lorsqu'ils étaient las de les garder; et l'empereur Claude promulgua une loi qui portait que tout esclave qui recouvrerait de cette manière la convalescence, serait mis en liberté [58].

109. Les Romains faisaient une grande différence entre cet Esculape d'Epidaure, et d'autres dieux qui étaient originairement révérés, sous d'autres rapports, chez les Grecs et les Egyptiens, mais auxquels les

(54) *Valer. Max.* lib. I. c. 8. S. 2. p. 33. — *Plin.* lib. XXIX. c. 1.

(55) *Montfaucon*, antiqu. expliqu. Suppl. t. I. pl. LXVIII. n. 1. p. 175. — *Spanheim.* lib. I. p. 217.

(56) *Plaut.* Curcul. act. I. scen. 1. act. II. scen. 2.

(57) *Fest.* lib. IX. p. 188.

(58) *Sueton.* Claud. c. 25. *Dio Cass.* lib. LX. c. 29. p. 967 (ed. *Reimar.*) *Voyez* Bœttiger sur ces supercheries médicales des serpens, dans mes Additions a l'Histoire de la médecine, t. II. p. 166. f.

Romains donnèrent le même nom, parce qu'ils s'étaient distingués par quelques faits relatifs à la médecine [59].

Parmi ces nouveaux dieux auxquels les Romains donnèrent le surnom d'Esculape, le Sérapis égyptien est le premier : on le voit encore aujourd'hui sur un ancien monument, entouré d'un serpent, comme Esculape, et avec une gloire sur la tête [60]. Il existe une très-jolie médaille votive, sur laquelle on voit un trépied mystérieux avec tous les attributs du culte que l'on rendait à l'Esculape grec; ce trépied supporte un vase, sur lequel sont trois têtes de bélier, un serpent tortillé autour du trépied lève sa tête comme pour regarder s'il y a quelque chose à manger dans le vase. Au bas sont les coqs d'Esculape qui mangent l'orge sacrée [61]. On possède aussi une inscription votive sur Sérapis et Isis, qui rappelle les offrandes de Saurana pour la guérison de son enfant [62].

Les Romains faisaient aussi des offrandes votives au dieu Sylvain comme dispensateur des bienfaits de la médecine [63].

110. Aussitôt que le culte d'Esculape fut établi à Rome, Junius Bubulcus fit construire un temple particulier à l'Hygiée des Grecs [64]; et les Romains révérèrent dans la suite cette déesse sous le nom de *Dea*

(59) Cicéron, *de nat. deor. lib. III. c. 22*, remarque combien étaient confuses les idées des Romains sur l'Esculape grec.
(60) *Montfaucon*, suppl. t. II. pl. XLII. p. 150. — *Reines*. p. 168.
(61) *Montfaucon*, l. c. pl. XII. p. 56.
(62) *Reines*. p. 167. — *Eckhel*, t. VII. p. 213. — *Montfaucon*, t. II. p. II. pl. CXXII.
(63) *Reines*. p. 142.
(64) *Liv.* lib. IX. c. 43.

Salus : elle est représentée sur quelques monumens antiques, accompagnant ordinairement Esculape, quelquefois seule, couronnée de lauriers, et tenant un sceptre de la main droite [65]; mais le plus communément, avec un grand dragon à plusieurs replis, qui avance la tête pour boire dans une coupe qu'elle tient de la main gauche. Souvent on voit cette déesse avec un sphinx à ses pieds [66].

L'Isis égyptienne et le dieu Sérapis devinrent aussi divinités médicales des Romains, qui leur élevèrent un temple dans le champ de Mars; mais il fut détruit cinquante ans avant la naissance de Jésus-Christ, sans doute parce que, dans les premiers temps, les Romains ne portaient encore que peu de vénération aux dieux égyptiens [67]; de sorte qu'on défendit à plusieurs reprises leur culte barbare [68]; mais, sous le triumvirat d'Auguste, on rétablit les mystères d'Isis (*Isiaca sacra*) [69]. On voit cette déesse sur tous les monumens de l'antiquité, entourée d'un serpent [70]; et il existe encore des peintures qui représentent des mains votives qui lui avaient été consacrées [71], et des inscriptions en reconnaissance de convalescences obtenues par son secours [72].

Les Romains nommèrent *Lucine* l'Ilithyie des Grecs,

(65) Antichità di Ercolano, t. V, p. 271.

(66) *Montfaucon*, suppl. t. I. pl. LXVIII. n. 10. p. 180. Un bas-relief assez grossièrement sculpté, qui a été déterré près de Frascati, représente un sacrifice, auquel sont présens Esculape et Dea Salus. (*Montfaucon*, suppl. t. II. pl. XXIII.)

(67) *Dio Cass.* lib. XL. c. 47. p. 252.

(68) *Liv.* lib. IV. c. 30. lib. XXV. c. 1.

(69) *Dio Cass.* lib. XLVII. c. 15. p. 501.

(70) *Montfaucon*, suppl. t. II. pl. XLIII. p. 153.

(71) Antichità di Ercol. t. V. p. 12. — *Montfauc.* t. II. p. I. pl. XCIX.

(72) *Reines.* p. 167. 168.

et la confondirent avec leur Diane et leur Junon : on l'appelait aussi *Sispita* ou *Sospita*. Cicéron rapporte que l'on avait coutume d'implorer l'assistance de Lucine dans les accouchemens, parce que la lune exerce une influence marquée sur la grossesse et sur l'enfantement [73]. Ce fut à-peu-près quatre cents ans avant la naissance de Jésus-Christ que les Romains lui érigèrent un temple dans un bois sacré *[Lucus]*, d'où cette déesse prit son nom. Pline parle d'un cerisier *[diospyros lotus]* qui se trouvait dans les avenues du temple et qui avait à-peu-près le même âge que cet édifice [74]. Varron dérive le nom de Junon Lucine de *juvando* et *lucendo*, et rapporte que les femmes avaient coutume de lui consacrer leurs paupières [75]. Cicéron dit qu'on la nommait aussi *Dea natio*, du mot *nascendo* [76]. Cependant, dans les poëmes et dans les inscriptions, on la trouve toujours sous le nom de *Junon Lucine* [77], ou bien de *Sispita* ou *Sospita*, nom sous lequel elle était révérée dans un bocage sacré près de Lanuvium. Les oracles qu'y rendaient les serpens en son nom jouissaient d'une si haute considération parmi les Romains, qu'ils accordèrent pour cette raison le droit de cité aux habitans de Lanuvium [78]. Dans les inscriptions on donne le nom de *Sospita* tantôt à Junon, tantôt à Diane [79].

(73) *Cic.* nat. Deor. II. 27. — *Plutarch.* quæst. rom. p. 264.
(74) *Plin.* XVI. 44.
(75) *Varro* de lingu. lat. lib. IV. col. 13. (ed. *Gothofred.* Colon. Allobr. 1622. 4.°)
(76) *Cic.* nat. Deor. III. 18.
(77) *Horat.* carm. sæcul. v. 13. — *Ovid.* fast. lib. II. v. 447. — *Catull.* carm. 32. — *Tibull.* lib. I. el. 3. — *Reines.* p. 57.
(78) *Liv.* lib. VIII. c. 14. — Bœttiger dans mes Additions à l'Histoire de la médecine.
(79) *Reines.* p. 240. 241. 383.

Pallas ou Minerve mérite encore une place distinguée parmi les divinités grecques que les Romains adorèrent sous quelques rapports médicaux, et parce qu'elle jouissait aussi bien qu'Apollon du pouvoir de prophétiser [80]. Ils l'honorèrent encore sous les noms de *Minerva fatidica* [81] et *medica* [82].

Enfin, Hercule [83] et Mercure [84] furent aussi révérés à Rome comme dieux de la médecine.

III. Cependant, les Romains avaient, outre ces idoles empruntées des Grecs, des dieux qui leur étaient propres, auxquels ils attribuaient aussi des fonctions médicales. Des témoignages certains nous font connaître que la déesse Fébris avait un temple et un autel sur le mont Palatin [85]. Cicéron dit que la crainte des effets désastreux produits par la fièvre fit qu'on lui rendit d'abord des honneurs [86], et que ce fut à Rome que cette espèce de culte commença *, parce que les Marais-Pontins, par leurs exhalaisons méphitiques et dangereuses, occasionnaient des fièvres épidémiques extrêmement malignes [87]. Outre le temple du Mont-Palatin, consacré à la déesse Fébris, Valère Maxime fait mention de deux autres, dont l'un se

(80) *Stephan. Byz.* voc. *Σπίαι*, p. 401.
(81) *Reines.* p. 165.
(82) *Gruter*, p. 1067. n. 3. — Antichità di Ercol. t. VI. p. 71. — *Montfauc.* t. II. p. I. pl. VIII. p. 52.
(83) *Liv.* lib. V. c. 13. — *Muratori*, LXII. 9. LXV. 5.
(84) *Liv.* l. c.
(85) *Plin.* lib. II. c. 7. — *Ælian.* var. hist. lib. XII. c. 11. p. 566. — *Augustin.* de civit. Dei, lib. III. c. 28. p. 349. (ed. *Coqu.* Frcf. 1661. 4.°)
(86) *Cic.* nat. Deor. III. 25.
* Les Grecs avaient aussi une divinité de cette espèce sous le nom de Πυρετός. (Note du correcteur.)
(87) *Lancisi*, de noxiis paludum effluviis. (Colon. Allobr. 1718. 4.°)

trouvait dans la place des monumens de Marius, et l'autre dans la rue longue *[in vico longo]*. On apportait dans ces temples les remèdes, et on les exposait quelque temps sur l'autel de la déesse; mais les malades qui étaient obligés de s'y rendre y étaient plutôt guéris par la diète sévère qu'on leur prescrivait que par les médicamens eux-mêmes [88]. Il existe encore une tablette votive qui prouve que cette déesse était adorée sous des surnoms pompeux [89].

Une autre déesse, nommée Fessonie, était aussi invoquée par les malades, dans le cas où ils se sentaient une grande faiblesse [90].

Les déesses Prosa et Postverta étaient regardées comme les aides de Lucine, et invoquées pour donner une bonne position aux enfans dans l'accouchement : elles tiraient leurs noms de la position de la tête de l'enfant en arrière ou en avant [91]. La déesse Ossipaga présidait à l'affermissement des os des petits enfans [92], et Carna était celle qui veillait au développement des parties vitales. Le premier consul Brutus fit ériger un temple à cette dernière sur le mont Cœlius, où on lui portait pour offrandes des fèves, de la bouillie et du lard, comme alimens très-nourrissans. On célébrait

(88) *Valer. Max.* lib. II. c. 5. p. 55.

(89) *Tomasini* in *Græv.* thesaur. roman. antiqu. t. XII. p. 867.
Febri. divæ. Febri.
sanctæ. Febri. magnæ.
Camilla. Amata. pro.
filio. male. affecto. p.

(90) *Augustin.* de civit. Dei, lib. IV. c. 21. p. 447.

(91) *Gell.* noct. atic. lib. XVI. c. 16. Ce sont sans doute les *puissances jumelles dans l'enfantement.* (Métamorphoses d'Ovide, XL. 16.) *Voyez* l'Ilithyie de Bœttiger, p. 30.

(92) *Arnob.* contra gentes, lib. IV. p. 85.

sa fête dans le mois de juin [93]. On offrait aussi à Méditrine, après la vendange, du vin nouveau et du vin vieux; et on regardait cette offrande comme un moyen de conserver la santé [94].

Il paraît que la raison qui avait porté les Romains à ériger un temple à la déesse Fébris, en fit aussi construire un à la déesse Méphitis dans la vallée d'Amsanecte et à Crémone [95].

112. Telles sont les divinités médicales des Romains qui furent révérées absolument avec les mêmes cérémonies que dans la Grèce; cependant, les Romains avaient quelques usages particuliers, qu'ils suivaient lorsqu'ils desiraient arrêter les progrès d'une épidémie.

Dans ces temps de calamités publiques, on ordonnait la célébration des cérémonies appelées *Lectisternes.* C'était un festin que pendant plusieurs jours on donnait, aux dépens de la République, aux principales divinités. Pour cet effet, on dressait dans un temple une table avec des lits à l'entour, couverts de riches coussins, sur lesquels on plaçait les statues des dieux invités. Chaque jour que durait la fête, on servait sur la table un repas magnifique que les prêtres avaient grand soin de desservir le soir. La cérémonie du lectisterne se voit encore représentée sur des médailles romaines [96]. Le premier lectisterne eut lieu à-peu-près quatre cents ans avant notre ère, et fut ordonné dans la vue d'apaiser une peste cruelle [97]. Il y en eut

(93) *Macrob.* saturn. lib. I. c. 12. p. 173.
(94) *Varro*, lib. V. col. 34. — *Fest.* lib. XI. p. 234.
(95) *Tacit.* histor. lib. III. c. 33.
(96) *Eckhel*, t. V. p. 176.
(97) *Liv.* lib. V. c. 13.

d'autres encore dans de pareilles circonstances [98]. Mais Tite-Live nous apprend que la troisième fois qu'on tint le lectisterne pour obtenir encore la cessation d'une peste, cette cérémonie eut si peu d'efficacité, que l'on institua les jeux scéniques, dont les représentations théâtrales par les Etrusques réussirent enfin à apaiser le courroux des dieux [99].

Indépendamment de cet usage, des processions solennelles *[amburbalia sacra]*, des lustrations, des supplications et des postulations [100], il existait encore une cérémonie singulière à laquelle on attachait beaucoup d'importance; elle consistait à enfoncer un clou du côté droit dans le temple de Jupiter Capitolin: cette opération ne pouvait être faite que par le dictateur en activité, qui l'exécutait avec l'appareil le plus religieux; et on était persuadé qu'aussitôt qu'elle était terminée, toute espèce de calamité devait cesser [1].

113. Plus les Romains eurent de relations avec les Grecs, plus le luxe fit de progrès à Rome, et conséquemment; plus il s'établit de médecins dans cette capitale du monde. Ces médecins grecs, qui se rendirent d'abord dans cette ville dans l'espoir d'y faire fortune, étaient en grande partie des personnes attachées au service des bains, excepté un petit nombre de philosophes qui cherchèrent à perfectionner la théorie de la médecine par une méthode dialectique plus raisonnée [2]. Ces espèces d'aventuriers arrivaient souvent

(98) *Liv.* lib. VII. c. 2. lib. XXI. c. 62.
(99) *Liv.* lib. VII. c. 2.
(100) *Maternus von Cilano* Abhandl. der röm. Alterthümer, t. II. p. 282. f.
(1) *Liv.* lib. VII. c. 3. lib. VIII. c. 18.
(2) Les Romains considéraient comme médecins tous les Grecs,

à Rome comme esclaves, que leurs vainqueurs, qui ne savaient pas encore apprécier l'art de la médecine [3], sur-tout avant l'époque où le luxe des Grecs commença à altérer leur première énergie, vendaient pour une certaine somme d'argent [4]; mais souvent, lorsqu'ils avaient acquis quelque célébrité, on les affranchissait, et alors ils recevaient des dons considérables; ceux-ci, satisfaits de leur position, formaient des boutiques ou magasins, dans lesquels ils mettaient en vente et leurs médicamens et même les soins qu'ils donnaient au public [5]. Les Romains nommèrent ces boutiques, médecines *[medicinas]* [6].

Mais, dans la suite, d'autres médecins s'étant rendus à Rome sous des auspices plus favorables, y jouirent de toute la liberté et de tous les priviléges que l'art

même ceux qui ne savaient que faire une saignée, ou arracher les dents, ou seulement couper les corps des pieds. On peut en voir la preuve dans *Galien*, de optima secta, p. 27. — *Brisson*. de verbor. significat. lib. XI. p. 210. — *Cic.* orat. in Pison. c. 34.

(3) D'après la plus ancienne organisation de l'État romain, il n'y avait que deux classes de citoyens, les militaires et les cultivateurs; tous les autres arts étaient abandonnés aux esclaves et aux étrangers. (*Dionys. Halicarn.* lib. II. p. 98.)

(4) Cod. *Justinian.* l. VI. tit. XLIII. *comm. de legat.* l. 3. lib. VII. tit. VII. *de communi serv. manum.* Les Eunuques étaient plus considérés. — *Varro* de re rustica, lib. I. c. 16. p. 163. ed. *Schneider.* « Itaque in hoc genus coloni potius anniversarios habent vicinos, quibus imperent, medicos, fullones, fabros. »

(5) Jules César donna le droit de citoyen à ceux qui furent ainsi désignés sous le nom de médecins. (*Sueton.* vit. Cæsar. c. 42.) Auguste accorda des priviléges considérables à Antoine Musa, auquel il avait donné la liberté. (*Dion. Cassii* histor. roman. lib. LIII. c. 31. p. 725. t. I. ed. *Reimar.* Hamb. 1750. f.°) Mais on ne trouve aucune trace qu'on ait accordé aux médecins quelques honoraires avant le temps de César. *C. F. Walch* et *Hasentien* de privilegio medicorum creditorum in concursu, §. IV. p. 13. (Jen. 1774. 4.°)

(6) *Plaut.* Epidic. act. II. scen. 2. v. 14. Amphitr. act. IV. scen. 1 v. 5. Menæchm. act. V. 4. 5. 7.

de guérir devait attendre d'un État plus policé [7]. Il paraît même, d'après le témoignage de Pline, que les sages-femmes, qui étaient aussi originaires de la Grèce, jouissaient d'une espèce de droit de noblesse [*nobilitatem*] [8]; et cet auteur en cite une, à laquelle il donne le nom et le titre de *Jatromaea*, *regionis suæ prima* [9]. Lorsqu'une loi des Romains ordonna que tous les Grecs fussent expulsés de l'Italie, les médecins furent nominativement exemptés de ce bannissement [10].

114. Le premier Grec venu à Rome pour y pratiquer la médecine, dont l'histoire fasse mention, est Archagathus, fils de Lyzanias, du Péloponèse. En arrivant à Rome, sous le consulat de L. Æmilius et de M. Livius (deux cent dix-neuf ans avant Jésus-Christ), le sénat lui donna d'abord le droit de citoyen, et ensuite on lui acheta une boutique dans le carrefour d'Acis. Mais, bientôt après son établissement, ce médecin traita ses malades d'une manière si cruelle, qu'on lui donna le nom de bourreau; et il fut abandonné presque généralement [11].

(7) La loi d'Aquilée ne regardait que les citoyens domiciliés, et réglait l'ordre de procédure dans le cas où il y avait des plaintes à porter contre les médecins, qui étaient regardés comme des personnes libres. (Institut. IV. tit. III. §. 6, 7.) Voyez *Seneq.* de benefic. lib. VI. c. 15. — *Plutarq.* de sanit. tuenda, p. 122. — *Cic.* de offic. lib. I. c. 42. — *Quintil.* declamat. 268. p. 506. ed. *Burmann.* — *Seneq.* ep. 95. p. 361, et sur-tout *Lucien*, abdicat. p. 724, où on trouve des témoignages très-distincts que la médecine était comptée chez les Romains parmi les arts libres, et que les médecins jouissaient de la plus haute considération. Presque tous les médecins grecs qui étaient à Rome, se faisaient appeler Asclépiades. (*Reines.* p. 609.)

(8) *Plin.* XXVIII. c. 6.

(9) *Reines.* p. 637.

(10) *Plin.* lib. XXIX. c. 1. — *Drelincourt*, apologia med. contra calumniam, medicos 600 annis Romæ exulasse. (Opp. t. II. p. 408.)

(11) *Plin.* l. c.

Plusieurs Romains de distinction méprisèrent les Grecs à cause de leur avidité, et parce qu'ils ne regardaient l'Italie que comme un pays où il n'y avait qu'à voyager pour s'enrichir. M. Porcius Caton le censeur, se distingua particulièrement par cette haine contre les Grecs, tandis que Scipion l'Africain les protégeait, et même leur procura quelques avantages; ce qui suffit pour engager Caton, son rival, à inspirer à son fils une haine irréconciliable contre les Grecs [12]. Caton possédait aussi un ancien livre de formules qu'il suivait strictement, et qui étaient en grande partie contradictoires avec les idées des Grecs [13]. Cependant, lorsque l'on prétend qu'il bannit les médecins de cette nation, il est certain que ce n'est qu'une fable qui a été très-bien réfutée par Schulze [14]. Caton pratiquait lui-même, et selon sa manière, la médecine, en se conformant strictement à son livre de formules. On peut se faire une idée des principes sur lesquels était basé son art, en considérant qu'il regardait, ainsi que les Pythagoriciens, les choux comme un remède universel [15]; qu'il défendait que les femmes donnassent aucun médicament aux bestiaux malades [16]; qu'il voulait que les ingrédiens qui devaient composer une

(12) Excerpt. ex *Caton.* Origin. p. 131. *Cato* de re rustica, ed. *Meurs.* 8. Lugd. Bat. 1598. — *Plin.* l. c. — *Plutarch.* vita Catonis, p. 340. 342. 350.

(13) *Plin.* l. c.

(14) Hist. med. p. 432. sq. Caton se montra sévère seulement envers Carnéades et d'autres philosophes grecs venus en ambassade à Rome. (*Plutarch.* vit. Cat. p. 349.) Au reste, Caton aimait beaucoup les historiens grecs, sur-tout Thucydide, et prit même des leçons d'un Pythagoricien. (*Ib.* p. 337. 347.)

(15) *Cato*, de re rustica, c. 156. p. 103. (ed. *Schneider.*) — Vid. *Plin.* lib. XX. c. 9.

(16) *Cato*, ib. c. 83. p. 69.

médecine pour une vache fussent mêlés ensemble en suivant le nombre *trois*, et donnés à la vache en la faisant tenir droite sur ses pieds de derrière [17]; en considérant enfin que, dans la guérison des luxations, il ordonnait qu'on suivît les manières étrusco-pythagoriciennes, c'est-à-dire, qu'on employât des expressions barbares et des chants magiques [18].

VI.

Médecine des Chinois.

115. Des recherches exactes sur l'état de la civilisation des Chinois nous font voir ce que peut devenir une nation d'origine Mogole, dont les mœurs paraissent indiquer une fausse direction dans les idées, quoique ses institutions sociales soient portées à un assez haut point. Depuis plusieurs siècles, ce peuple, esclave et enfantin, est toujours resté au même degré de civilisation; et lors même qu'il a adopté quelques-unes des connaissances des étrangers, cela n'a jamais opéré de révolution générale et bienfaisante dans ses institutions. Son ancien philosophe *Confucius* ne pouvait pas le transformer en un peuple plus sage et plus instruit, puisqu'il ne s'occupa lui-même que de choses partielles qui ne pouvaient avoir presque aucune influence sur la civilisation en général.

(17) *Cato*, c. 70. p. 64.

(18) *Ib.* c. 160. p. 112. « Luxum si quod est, hac cantione sanum fiet. Harundinem prende. — Incipe cantare in malo, *S. F. motas vaeta daries dardaries astatataries*: dic una paries, usque dum coeant. — Vel hoc modo: *huat hanat huat ista pista sista, domiabo damnaustra et luxato.* Vel hoc modo: *huat haut haut ista sis tar sis ardannabon dunnaustra.* » — *S. F.* signifie *Sanitas Fracto.* (Extr. de *Popmæ* annot. in *Catonem*, p. 163.) Vid. *Plin.* XVII. 47.

Le Chinois rencontre des difficultés insurmontables qui l'ont empêché dans tous les temps d'acquérir le degré de civilisation auquel les Européens atteignent avec beaucoup plus de facilité. Ces difficultés sont d'abord son organisation en partie héréditaire, en partie, le résultat de l'éducation; en second lieu, le despotisme incroyable sous lequel vit ce peuple esclave [19]; en troisième lieu, sa vanité, suite de son ignorance, qui le porte à croire que la Chine est la patrie de toutes les sciences et de toutes les connaissances; enfin, la méthode suivie dans l'étude; car les Chinois savans ne commencent à bien savoir lire et écrire que vers la fin de leur carrière. Je pourrais étendre cet article bien davantage; mais je m'en rapporte, à cet égard, aux témoignages fournis par le meilleur et le plus impartial des géographes. Du Halde, qui est un des premiers panégyristes des Chinois, attribue cependant à ce peuple, avec raison, la plus aveugle superstition et la plus grande ignorance dans l'histoire naturelle [20]. Un autre juge, digne de foi, dit qu'il n'existe chez les Chinois aucun esprit inventeur, aucun goût pour les beaux arts ni aucun génie dans les ouvrages de l'esprit [21]. On trouve quantité de passages dans leurs

(19) Voyage de Sonnerat aux Indes et en Chine, t. IV. c. 1. p. 278. (Leipz. 1783, 8.°) Parmi le grand nombre de noms que l'on donne à l'empereur de la Chine, il y en a un qui sert aussi à désigner la divinité; et les Chinois considèrent si peu toutes les parties du monde autres que la Chine, qu'ils ont la parfaite conviction que leur souverain est le maître de l'univers. (*Staunton's* authentic account of an embassy to the emperor of China, t. II. p. 128. 129. Lond. 1797, 4.°) Il faut voir dans le même auteur ce qu'il rapporte de la police des Chinois, la plus sévère du monde (p. 156. 157. f.), et du despotisme des Mandarins. (p. 299.)

(20) Description de la Chine, t. III. p. 46. sq. (La Haye, 1736, 4.°) *Staunton*, t. II. p. 102.

(21) Relation du voyage de Ghirardini, fait à la Chine sur le vaisseau

Kings, sur-tout dans le Chou-king[22], qui pèchent contre le bon sens. Leur Y-king n'est qu'un tissu d'emblêmes et d'allégories, qui sont souvent aussi absurdes et aussi inintelligibles que le Kua de Fo-hi, dont ce livre doit être le commentaire[23]. Ko et Amiot, jésuites chinois, d'une époque assez moderne, assurent qu'il y a peu de nations sur la civilisation desquelles les Européens aient eu jusqu'à présent des idées plus confuses que sur celle des Chinois[24]. Des géographes plus modernes encore prétendent qu'ils sont très-ignorans dans les premiers élémens de l'arithmétique, et parconséquent encore moins en état de faire aucun calcul mathématique[25].

116. Les rapports avantageux des hautes connaissances des Chinois, sont un trait de ruse employé par les Jésuites pour engager les Européens à croire aux avantages de la théocratie, et en même temps pour éviter les reproches qu'on pouvait leur faire du peu de progrès que le christianisme avait faits en Chine[26].

Au reste, on peut d'autant moins nier l'ancienneté de la civilisation chinoise, que l'on accorde à cette

l'Amphitrite, p. 112. (Paris 1700, 8.°) Ce jugement a été aussi confirmé par Staunton (p. 243.) à l'égard de la peinture des Chinois: ils copient les objets de la nature avec une fidélité trop servile, mais ils n'ont aucun goût pour le beau, et aucune idée de la perspective. (*Ib.* p. 309. f.)

(22) *Chou-king*, ed. *de Guignes*, p. IV; c. 4. p. 171. 172.

(23) *Parrenin*, Lettres édifiantes, t. XXVI. p. 65.

(24) *Meiners*. Traité des Jésuites chinois sur l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs et les usages de ce peuple, t. I.er (Leipz. 1778, 8.°)

(25) *Staunton*, l. c. t. II. p. 94. 95.

(26) *Sonnerat*, p. 260 et 261. Les membres de l'ambassade britannique avaient cependant remarqué quelque ressemblance entre leur culte et la religion chrétienne. (*Staunton*, l. c. p. 100. 101.)

nation

nation mogole une certaine habileté dans plusieurs arts depuis un assez grand nombre de siècles [27]. Cependant, d'après mon opinion, on ne peut soutenir que leur civilisation actuelle leur soit absolument propre, comme aussi on ne peut prétendre qu'ils aient tout appris des étrangers.

Ce n'est que fort tard que cette nation isolée a été bien connue des Européens. Le fameux cordelier Guillaume Rubruquis, dans le XIIIe siècle, nous a donné les premiers renseignemens un peu authentiques sur les Chinois [28]. Mais, il est très-probable que ce peuple avait, déjà long-temps avant cette époque, des relations avec les Européens civilisés, qui lui avaient fait part de plusieurs de leurs connaissances. On sait que la domination des Grecs dans la Bactriane et la Sogdiane a été renversée par les *Su's* ou, comme les appelaient les Grecs, par les Scythes, cent vingt-six ans avant Jésus-Christ [29]. Les arts et

(27) Le jugement rempli de sagacité que porte Staunton (l. c. p. 291. f.) sur l'antique habileté des Chinois dans les arts, s'accorde très-bien avec ce que nous venons de dire. Cependant, je crois qu'il donne une trop grande confiance à l'authenticité de leur chronologie, d'après laquelle l'ère des Chinois remonte à 2277 ans avant J.-C. (l. c. p. 555.) Ce que l'on rapporte d'une éclipse qui doit avoir eu lieu 2155 ans avant notre ère, n'est appuyé que sur des renseignemens faux, comme Staunton en convient lui-même; et toute la chronologie de ce peuple mérite aussi peu notre attention que les calculs des temps fabuleux des Indiens.

(28) *Purchas* pilgrims, containing an history of the world in sea-voyages and lande-travels, p. III. p. 58. (1626, f.°) Les Ptolémées ne connaissaient point la Chine; leur Sérica était le Tangut sur les côtes ouest de la Chine. (D'*Anville*, Mémoires de littérature, t. LIX, p. 84) On ne peut pas prouver que les Romains connaissaient la Chine, comme on a voulu le conclure par un passage de Cosmas. (Histoire des découvertes géographiques par Sprengel, p. 145.)

(29) *Strabo*, lib. XI. p. 786. 787. — *de Guignes*, Mémoires de l'acad. des Inscriptions, t. X.

les sciences étaient très-florissans dans ces pays, surtout depuis qu'Alexandre en avait fait la conquête; et les Chinois rapportent eux-mêmes, dans leurs anciennes chroniques, qu'à ce temps plusieurs savans, sur-tout des astronomes, vinrent de Samarcande s'établir parmi eux [30]. On peut donc présumer, avec la plus grande raison, qu'ils n'ont acquis quelques connaissances astronomiques que depuis cette époque, et par cette voie [31].

Quant à l'opinion que les Chinois ont puisé leurs premières connaissances scientifiques chez les Égyptiens, elle repose sur des bases si faibles, qu'elle ne mérite presque pas qu'on la réfute sérieusement [32]. S'il était bien établi que les Ptolémées envoyaient

(30) *Gaubil*, Histoire de l'Astronomie chinoise, t. I. p. 118.—134.

(31) N. B. Tous les instrumens d'astronomie en usage à la Chine sont arrangés pour 36° 30', et c'est précisément à cette latitude qu'est situé Balk, dans l'ancienne Bactriane. (*Pauw*, Recherches sur les Égyptiens et les Chinois, t. II, p. 26.) Le cycle de dix-neuf ans n'a été déterminé que cent vingt-quatre ans avant notre ère, par Hiaovuti, qui s'était ouvert une relation avec la Bactriane et la Sogdiane par le moyen des ambassades. (Abhandl. chinesischer Jesuiten, t. I, p. 74.) Staunton assure, p. 94 et 95, que les Chinois ne savaient pas calculer les éclipses de soleil et de lune. Cependant il regarde leurs autres connaissances astronomiques comme ayant pris naissance chez eux, p. 372.

(32) Kircher a poussé assez loin la comparaison entre les Chinois et les Égyptiens. Mairan emprunte ensuite de l'Histoire du commerce et de la navigation, par Huet, la première idée pour soutenir que les Chinois sont descendans des anciens Égyptiens, opinion que cet auteur a manifestée dans une lettre au missionnaire Parrenin; mais celui-ci réfute cette assertion avec de très-bonnes raisons. Cependant de Guignes cherche à confirmer cette idée par de nouveaux argumens tirés de la langue chinoise. (Mémoires de littérature, t. L, p. 144.) Ensuite Needham a trouvé à Turin une Isis avec une inscription en hiéroglyphes égyptiens qui fut expliquée à Rome par un Chinois, moyennant un dictionnaire de sa langue. Cependant Amiot a suffisamment prouvé que Needham a été trompé à cet égard. (Abhandl. chinesischer Jesuiten, t. I. p. 474.)

leurs navires jusqu'en Chine, et qu'il se trouvait sur ces navires des médecins de l'école d'Alexandrie, on pourrait alors conjecturer que différentes idées de la médecine chinoise sont provenues de cette source; mais, comme les navires des Ptolémées n'allaient certainement pas plus loin que la presqu'île en-deçà du Gange, on est obligé ou de regarder toute la science médicale des Chinois comme originaire de leur pays, ou d'adopter l'idée qu'ils l'ont acquise en partie de la Bactriane; voie par laquelle, en effet, il est possible, comme nous venons de le dire, qu'ils aient eu quelque connaissance de la médecine des Grecs.

117. On dit ordinairement que Hoang-ti composa, il y a plus de quatre mille ans, le codex médical d'après lequel les médecins chinois se dirigent aujourd'hui [33]. Cependant, suivant le témoignage des plus savans mandarins, ce codex n'est point canonique, car il a été substitué à l'ancien après l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie (deux cent trente ans avant notre ère) [34].

Il y avait autrefois en Chine des écoles impériales de médecine, dans lesquelles on enseignait tout-à-la-fois la médecine et l'astrologie, étude à laquelle les Chinois se livraient avec enthousiasme. Les médecins sont fort peu considérés et bien mal payés dans cet Empire. Les médecins particuliers du souverain sont ordinairement des eunuques [35]; au reste, chacun a la liberté

(33) *Le Comte*, Mémoires sur l'état présent de la Chine, t. I. lettr. VIII. p. 301. (Amst. 1698, 8°).
(34) Abhandl. chinesischer Jesuiten, t. I. p. 168.
(35) *Du Halde*, p. 461.

d'exercer la médecine à sa manière, et chaque médecin prépare ses médicamens selon sa volonté [36]. Les médecins qui jouissent d'une considération plus distinguée, sont ceux qui ont appris la science de leurs pères, et qui la transmettent comme un héritage à leurs enfans [37]. Aujourd'hui il n'existe plus d'écoles dans lesquelles on puisse étudier cette science; par conséquent l'art de guérir est au degré le plus bas que l'on puisse concevoir.

Leurs connaissances du corps humain reposent sur d'anciennes traditions, qui proviennent peut-être aussi des médecins grecs de la Bactriane; car la superstition des Chinois a toujours opposé des obstacles insurmontables aux travaux de l'anatomie; et leurs idées sur cet art sont tellement confuses et si manifestement fausses, qu'elles ne méritent presque pas qu'on en fasse mention [38]. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur les gravures anatomiques de Cleyer, [39] pour se convaincre combien peu les médecins chinois connaissent l'organisation du corps qu'ils veulent traiter.

Le premier principe de leur physiologie consiste à ce qu'ils admettent deux parties constitutives du corps; la chaleur et l'humidité, qui ont leur siége dans le sang et dans les esprits vitaux, et dont la réunion constitue la vie, et la séparation, la mort de l'homme [40]. Les six parties principales, qu'ils appellent *les portes de la vie*, dans lesquelles cette humidité fondamentale a son siége, sont, du côté gauche, le cœur, le foie et

(36) *Staunton*, p. 534. 535.
(37) *Navarette* in *Martin.* atlas Sinens. p. 216.
(38) *Le Comte*, l. c. p. 299. — *Staunton*, p. 537. 538.
(39) Specimen medicinæ Sinicæ, sive opuscula medica ad mentem Sinensium. (Frcf. 1682, 4.°)
(40) *Du Halde*, l. c.

les reins, et, du côté droit, le poumon, la rate et les reins de ce côté. Les viscères dans lesquels la chaleur vitale a son siége, sont, sur le côté gauche, les intestins grêles, le péricarde, la vésicule du fiel et les voies urinaires; sur le côté droit, les gros intestins, l'estomac et un tiers du corps [les parties génitales]. Au reste, d'après leurs principes, il y a un certain rapport entre les premières parties et les viscères : les intestins grêles sont en harmonie avec le cœur, la vésicule du fiel avec le foie, les voies urinaires avec les reins, les gros intestins avec les poumons, l'estomac avec la rate, et un tiers du corps avec la partie des reins du côté droit [41].

118. La chaleur vitale et l'humidité fondamentale passent à certaines époques fixes des membres dans les intestins, et de ceux-là dans les membres. Le médecin doit parfaitement connaître les différentes sources de la vie s'il veut bien traiter une maladie [42]. Le corps humain est encore en rapport avec certaines choses extérieures qui agissent continuellement sur lui, et peuvent produire un changement dans le cours de ces différentes sources de la vie. Le feu agit particulièrement sur le cœur et les gros intestins pendant l'été; les intestins sont en harmonie avec la région australe; le foie et la vésicule biliaire appartiennent à l'air, et tous deux correspondent à l'aurore et au printemps; les métaux ont une influence sur les poumons et les gros intestins qui correspondent avec la région boréale et l'automne; la terre se rapporte à la rate et à l'estomac, et ces viscères corres-

(41) *Du Halde*, p. 462.
(42) *Ib.* p. 463.

pondent avec le zenith : chaque troisième mois des quatre saisons est le temps des indications pour leur guérison. Les reins et les voies urinaires appartiennent à l'eau et correspondent au nord : l'hiver est le temps le plus convenable pour remplir leurs indications [43].

Les Chinois passent aussi pour bien connaître la circulation des humeurs [44]: les renseignemens donnés par les missionnaires semblent confirmer cette assertion. Voici ce que nous en dit Cleyer : la circulation de l'humidité fondamentale et de la chaleur vitale commence à trois heures du matin ; prenant son origine dans les poumons, elle se termine au bout de vingt-quatre heures dans le foie : cette idée est le résultat de la comparaison de l'univers et de ses mouvemens périodiques avec la manière d'être du corps humain. On calcule même à la Chine la vîtesse avec laquelle s'opère la circulation du sang ; et on prétend qu'il y a dans les vingt-quatre heures treize mille cinq cents respirations, et entre cinquante-quatre et soixante-sept mille pulsations.

119. L'observation du pouls est la partie la plus importante de la médecine chinoise : on compare le corps humain à un instrument de musique ; et on prétend que ses parties s'accordent tellement avec les viscères, que l'on peut apprécier ou juger l'état interne du corps par l'inspection des yeux, de la langue,

(43) *Du Halde*, p. 464. Staunton a fait voir (pag. 372, 373) combien les Chinois font cas de l'astrologie. Les élémens des corps sont au nombre de cinq : le feu, l'eau, la terre, le bois et les métaux ; chaque élément ayant sa planète, on en compte aussi un même nombre. (l. c. p. 559.)

(44) *Le Comte*, l. c. p. 299. — *Cleyer*, l. c. Tr. de puls. p. 15.

et sur-tout par l'observation du pouls. Les médecins chinois croient qu'ils peuvent reconnaître non-seulement la cause du mal par l'état du pouls, mais encore le siége de la maladie. Quoi qu'il en soit, tous les exemples cités par les crédules missionnaires, pour nous persuader que l'art de guérir est porté à un degré extraordinaire chez les Chinois, finissent par ne paraître que du charlatanisme et de la supercherie.... La manière dont ces médecins tâtent le pouls est aussi mystérieuse que ridicule ; ils posent quatre doigts sur l'artère, la pressent et la relâchent ensuite jusqu'à ce qu'ils aient reconnu la qualité du pouls ; enfin, ils lèvent et posent alternativement les doigts comme s'ils touchaient du piano-forté [45].

Dans les maladies du cœur, les médecins chinois tâtent le pouls tout près de la main gauche, et dans celles du foie un peu plus haut ; dans les affections de l'estomac, ils tâtent celui de la main droite ; dans celles des poumons, ils le tâtent au poignet, et dans celles des reins, encore au-dessus du poignet [46]. D'après un ancien codex, cité par Cleyer [47], les Chinois reconnaissent trois endroits particuliers sur le carpe où on doit tâter le pouls tant de l'une que de l'autre main. Ils nomment ces endroits *kun*, *quoan* et *che*. Le *kun* est le plus près de la main ; il indique, sur la main gauche, les accidens du cœur et du péricarde ; et sur la main droite, les affections du poumon. Le *quoan* est, sur la main gauche, le pouls du foie et du diaphragme ; sur la main droite, c'est le pouls de l'estomac et de la rate. Le *che*, comme le plus bas, est, à la main gauche,

(45) *Staunton*, p. 249. 250. — *Le Comte*, p. 302.
(46) *Du Halde*, p. 467.
(47) Tr. de puls. p. 4.

le pouls de la partie des reins qui sont de ce côté et des intestins grêles; et à la main droite, le pouls de la partie droite des reins et des gros intestins.

Lorsque les Chinois veulent déterminer les changemens du pouls pendant les différentes phases de la lune, et pendant les changemens de saison, ils allèguent de nouvelles absurdités [48]; et la comparaison qu'ils font du pouls avec une fleur renversée et suspendue dans l'eau, ne peut avoir été faite que par des Chinois, comme en général la plupart des distinctions que nous venons de citer.

Mais on pourrait demander ici où les Chinois ont pris cette classification si subtile des battemens du pouls. Les partisans d'Hérophile étaient-ils déjà à Samarcande ou en Bactriane, lorsque Hiao-vuti a détruit cet Empire? C'est une question dont l'histoire ne fournit aucune solution positive.

120. Les autres principes de médecine des Chinois ne valent pas mieux que leur théorie du pouls. Les médecins particuliers de la cour de Pékin attribuent la plupart des maladies aux esprits et aux vents, et le flux de ventre aux humeurs froides [49]. Ces médecins, en prescrivant dans les maladies une diète extrêmement sévère, croient avoir rempli la plus grande partie de l'indication du mal [50]. Le peuple chinois, au surplus, est si peu disposé à observer un régime, qu'on avait coutume d'attribuer la cause de la lèpre endémique chez lui à l'usage immodéré de la chair de

(48) *Du Halde*, p. 469.
(49) *Staunton*, l. c. p. 250. 281.
(50) *Navarette*, l. c. p. 82.

cochon [51]. La chimère de chercher une panacée par laquelle on croit pouvoir obtenir l'immortalité, existe aussi bien chez les Chinois que chez d'autres nations. Les anciens Scythes et les Gètes ont travaillé long-temps à composer plusieurs médicamens qui devaient leur faire connaître ce grand secret [52]; et les Chinois croient trouver cette vertu miraculeuse dans la racine du ginseng [53]. La secte de Tao-tse, ou les disciples de Lao-koon, osent prétendre qu'ils possèdent un médicament qui peut donner l'immortalité. Staunton dit que ce médicament est composé d'opium et d'autres ingrédiens semblables, par lesquels on peut échauffer pendant un certain temps l'imagination d'une manière extraordinaire [54]. Les Chinois prescrivent aussi comme médicament ordinaire, dans presque toutes les maladies, la racine de squine [55]. On vend sur toutes les places publiques, sous le nom de *cordiaux*, une quantité prodigieuse de médicamens, dont le peuple fait usage indistinctement, dans tous les cas où il les croit convenables [56]. Du Halde nous a fourni l'extrait d'un

(51) *Salmon*, État présent de la Chine, t. I. p. 229. (Amst. 1730, 8.°) Les mandarins prétendent que la chair de cochon et le thé ne sont pas malsains, pourvu qu'on les prenne ensemble, mais qu'ils chargent trop l'estomac si on les prend l'un sans l'autre. (*Kæmpfer* Amœnit. exot. p. 627.) Staunton contredit ce principe, et pretend que les Chinois parviennent à un âge très-avancé, et qu'ils sont d'une meilleure santé que d'autres nations, à cause de leur sobriété et du régime sévère qu'ils observent. (p. 37.)

(52) *Herodot.* lib. IV. c. 94. p. 369. — *Strabo*, lib. VII. p. 460. s.

(53) *Pauw*, l. c. p. 229. 435.

(54) L. c. p. 537.

(55) *Navarette*, l. c.

(56) *Osbek* dagbok öfver en ostindisk resa, p. 115. (Stockh. 1757, 8.°) Selon d'autres avis, il y a dans chaque place publique un obélisque sur lequel sont tracés les noms des médicamens. (*Sulivans* philosophical rhapsodies, t. III. p. 211.)

ancien livre sur la botanique, dans lequel les vertus des médicamens simples et composés sont détaillées avec beaucoup de préjugés. Le style de cet ouvrage a une grande ressemblance avec les écrits des Talmudistes; cet auteur cite toujours quelque ancienne autorité, d'après laquelle telle ou telle plante, qui jouit de telle ou telle propriété, doit être cueillie à une certaine époque. Ce livre ne peut nous donner que de très-faibles renseignemens, sur-tout à cause de la nomenclature des plantes, qui offre des difficultés insurmontables. Plusieurs articles de cet ouvrage sont, à n'en pas douter, le produit de la plume d'un missionnaire, parce qu'ils sont absolument basés sur la théorie de Galien. Les compagnons de voyage de lord Macartney prétendent que les Chinois n'ont en général aucune idée de ce que nous nommons *système* ou *science* [57]. Si on peut croire ce que disent quelques missionnaires, ce peuple n'est sujet ni à la pierre ni à la goutte, ce qu'ils attribuent à l'usage du thé [58]. Le fiel d'éléphant, la cire blanche végétale, l'ivoire [59] et le musc [60], sont aussi fréquemment employés par les Chinois [61]. Ils n'ont pas coutume de prescrire la rhubarbe en substance, mais plutôt en décoction, parce que de cette manière elle ne cause pas de tranchées. Au surplus, il paraît qu'ils n'ordonnent pas ce

(57) *Staunton*, p. 538. 539.

(58) *Le Comte*, p. 308. Le médecin de la dernière ambassade britannique a cependant reconnu des accès de goutte chez un mandarin de premier ordre. (*Staunton*, l. c. p. 249.)

(59) *Du Halde*, p. 596.

(60) *Ib.* p. 603.

(61) Le foie d'une brebis noire est regardé comme un spécifique contre l'ophtalmie endémique. (Dentrecolles dans Haller, Collection des écrits académiques, traduction de Crell, t. I. p. 338.

médicament comme purgatif, mais plutôt comme stomachique, car on sait qu'ils ne sont pas amateurs des purgations [62].

Je regarde en grande partie comme apocryphe le Traité qui a pour titre : *L'Art de se procurer une vie saine et longue*, que Dentrecolles prétend avoir traduit du chinois, parce que cet ouvrage contient des principes trop vrais et trop lumineux pour la Chine. On trouve aussi dans Cleyer [63] un catalogue très-étendu des médicamens simples qui sont en usage chez les Chinois, mais dont la nomenclature le rend tout-à-fait inutile pour nous [64].

121. Ce même auteur nous fournit un exposé des indices des maladies, tiré de l'inspection de la langue, qui paraît en effet contenir des principes chinois [65]. L'auteur de cet exposé explique les différentes couleurs de la langue d'une manière tout-à-fait particulière. La couleur rouge de la langue se rapporte au sud et à la chaleur du cœur ; la couleur blanche, à l'ouest et à la nature métallique des poumons. Il est incroyable à quel point ces tristes raisonneurs ont poussé la subtilité : ils expliquent chaque tache un peu différemment coloriée, par le rapport qu'ils lui supposent avec l'élément prédominant d'un viscère quelconque ; et alors ils déterminent aussitôt la maladie qui doit avoir lieu.

(62) *Du Halde*, p. 611.
(63) Auctoris *Vám Xŏ Hŏ* pulsibus explanatis medendi regula, p. 25.
(64) L'opinion de Mich. *Schend* (Act. acad. nat. cur. t. I. app. p. 124) qui prétend que les Chinois connaissent la chimie, est en opposition avec l'analogie et tous les autres renseignemens. Vid. *Staunton*, p. 538.
(65) De indiciis morborum ex linguæ coloribus et affectionibus.

Les Chinois n'emploient la saignée que très-rarement [66] : cette circonstance paraît encore confirmer l'opinion que nous avons déjà émise, que la médecine a été portée en Chine par les médecins grecs plus modernes, tels que les successeurs d'Erasistrate; mais, ils sont, au contraire, grands partisans des bains, des ventouses sèches et de la cautérisation, qu'ils emploient pour chasser les vents auxquels ils attribuent la plus grande partie des maladies [67]. Le moxa est un moyen très-fréquemment employé en Chine [68]. On y pratique aussi la ponction avec une aiguille d'or, pour procurer une issue aux mauvais vents [69]. L'inoculation de la petite-vérole est aussi en usage dans ce pays, où l'on introduit le virus variolique dans le nez au moyen d'un peu de coton [70].

L'art de l'accouchement ne peut être exercé que par des femmes, qui sont obligées d'étudier dans les livres où les différentes positions de l'enfant sont représentées par des gravures, et qui contiennent en même temps une foule d'usages superstitieux prescrits pour chaque cas particulier [71].

122. Les habitans du Japon, parmi lesquels règne la même superstition dans la pratique de la médecine, ont sans doute, en grande partie, emprunté des Chinois leurs principes sur cet art [72]. Ils ont les

(66) *Navarette*, l. c.
(67) *Ib.* ib. — *Kæmpfer*, Amoenit. exot. lib. III. obs. 12.
(68) *Ten Rhyne* diss. de arthritide. p. 86. 96. 108. (Lond. 1683, 8.°)
(69) *Staunton*, l. c. p. 250.
(70) *Staunton*, p. 536.
(71) *Staunton* l. c.
(72) *Thunbergs* resa uti Europa, Africa, Asia, förrättad aren 1770. 1779. t. III, p. 290. (Upsal. 1791, 8.°)

mêmes craintes sur la saignée [73]. Ils n'ont pas plus de connaissances anatomiques que les Chinois ; et l'art de guérir chez eux se réduit aussi presque entièrement à cette manière ennuyeuse de tâter le pouls aux deux bras, dont nous avons donné l'explication il n'y a qu'un instant [74]. Cependant, il faut convenir que les médecins japonnais montrent beaucoup d'émulation, et cherchent à acquérir des connaissances plus étendues sur la médecine et l'histoire naturelle, par leurs relations avec les Européens [75]. Ils possèdent un grand nombre de livres sur la botanique, avec de mauvaises planches ; il y a en outre parmi eux des Européens instruits sur l'histoire naturelle [76].

La cautérisation est fréquemment employée par les médecins japonnais contre toutes sortes de maladies et particulièrement contre la goutte [77]. Dans l'épilepsie ils appliquent le moxa même sur la tête, et lavent l'endroit brûlé avec de l'eau salée [78]. Ils possèdent quelques planches sur lesquelles on voit les différens endroits du corps qui sont les plus convenables pour appliquer le moxa [79]. Ils font particulièrement usage de la ponction avec des aiguilles d'or ou d'argent d'une longueur prodigieuse, et la pratiquent sur-tout dans l'inflammation endémique des testicules, dans une espèce de colique occasionnée par la boisson

(73) *Thunbergs* resa uti Europa, Africa, Asia, förrättad aren 1770. 1779. t. III, p. 226. (Upsal. 1791, 8.°)
(74) *Ib.* p. 225 et 226.
(75) *Ib.* p. 198 et 199.
(76) *Ib.* p. 201, 208 et 209. Au temps de Thunberg, Jonhson, Dodoens et Woits étaient les principaux.
(77) *Kæmpfer*, Amœnit. exotic. lib. III. obs. 12. — *Thunberg*, p. 253.
(78) *Ten Rhyne*, p. 108, 116.
(79) *Ib.* p. 160.

nommée *saki;* dans la pleurésie et les obstructions du foie, ainsi que dans un grand nombre d'autres maladies, ils enfoncent ces aiguilles dans la peau et les y laissent pendant trente respirations[80].

Ils font un cas particulier de la couleur rouge; c'est pourquoi ils font tapisser les chambres des malades de la petite vérole avec des draps de cette couleur[81]..... Certains magiciens connus sous le nom d'*Hermites sintoïstes* ou *Jammabos*, guérissent la plupart des maladies en posant devant l'idole qui est l'objet de leur vénération, la description du mal tracée sur un papier avec des caractères particuliers; ensuite ils broient ce papier et en font des pilules qu'ils font prendre aux malades[82].

VII.

Médecine des Scythes et des Celtes.

123. LA partie australe de la Russie, qui s'étend depuis la mer noire jusqu'à la chaîne des montagnes d'Ural, était habitée, de temps immémorial, par les Scythes; ces peuples descendus du Caucase, comme presque tous les autres, et obligés de céder à la force d'autres nations, furent chassés eux-mêmes dans le

(80) *Ten Rhyne*, p. 185, 190. Dans l'histoire de Kœmpfer, et dans la description du Japon par Dohm (t. II, p. 423, in-4.°, Lemgo 1779), on trouve une description complète de cette acu-ponction et en même-temps un traité excellent sur l'usage du moxa chez les Chinois et chez les Japonnais. Thunberg in diss. academ. t. I, p. 231, in-8.°, Gœtt. 1799.

(81) *Georgi's* Merkwürdigkeiten verschiedener unbekannter Volker des russischen Reiches, p. 20. (Frcf. 1777, 8.°)

(82) *Kæmpfers* Geschichte und Beschreibung von Japan, t. I, p. 288 et 289.

siècle des grandes émigrations par les Huns ou les Mogols du Levant [83]. Ces nomades furent connus des Grecs presque aussitôt après la guerre de Troie. Les productions excellentes de leur pays excitèrent le goût commercial des Milésiens et de quelques autres Grecs de l'Asie mineure, qui formèrent alors, près de l'embouchure de l'Ister ou Danube, du Tyras, du Borysthène ou Niéper, et des Palus-Méotides, des colonies considérables [84], par lesquelles ils purent avoir des relations plus intimes avec les Scythes, auxquels ils communiquèrent en échange un certain degré de civilisation [85].

On faisait alors en Grèce les contes les plus singuliers et les plus incroyables sur la manière de vivre, les mœurs, les usages et les sciences des Scythes, contes que les marchands grecs avaient coutume de répandre des pays avec lesquels ils avaient des relations commerciales, parce qu'ils étaient aussi avides de dire des choses extraordinaires que leurs auditeurs se montraient empressés de les entendre. L'histoire des Gètes rapporte tant de faits surprenans d'Abaris, de Zamolxis et de différens autres Scythes, qui avaient reçu une teinture de civilisation par leurs communications avec les colonies grecques, ou même par quelques voyages faits dans la Grèce, qu'il semblerait qu'ils avaient découvert la véritable route qui conduit au pays des sciences surnaturelles [86]. On pourrait

(83) *Herodot.* lib. IV. c. 19. p. 334. — *Bayer* de origine et priscis sedibus Scytharum, p. 63; Opuscula, ed. *Klotz.* (Hal. 1770, 8.°)
(84) *Rambach* de Mileto ejusque coloniis. (Hal. 1790, 4.°)
(85) *M. C. Sprengels* Geschichte der geograph. Entdeck. p. 73.
(86) Jornandès (De rebus geticis, lib. II. p. 26. ed. *Lindenbrog.*) semble encore être très-réservé lorsqu'il regarde les anciens Scythes comme aussi savans que les Grecs.

en dire autant des Chaldéens, des Égyptiens et des Indiens.

124. Ceux que l'on désignait ainsi sous le nom de *savans* chez les Scythes, étaient des magiciens et des prêtres qui, par une grande abstinence et par l'affaiblissement de leur corps, rendaient leurs nerfs irritables au point qu'ils pouvaient tomber dans des convulsions effroyables aussitôt qu'ils le voulaient ou que la superstition du peuple l'exigeait; et les paroles inintelligibles qu'ils proféraient lorsqu'ils étaient dans cet état les faisaient considérer comme des prophètes. Les Grecs leur donnaient alors le nom d'incapables ἐναρέες, ἀνάνδριες, ou eunuques, en partie parce qu'ils s'abstenaient de tout commerce avec les femmes, et en partie parce que cette irritabilité contre nature les rendait effectivement malades, et incapables de se reproduire [87]. J'ai déjà fait voir dans un autre ouvrage [88] que la vénération pour les hommes de cette espèce est une chose assez ordinaire chez les nations sauvages, et que les Schammans et les jongleurs qui existent encore de nos jours chez les Tongous et autres Mogols, sont les mêmes que ces magiciens des anciens Scythes. Les observations des voyageurs modernes à travers le Kuban, confirment les renseignemens des anciens sur ces personnages. « De toutes » les branches de ces nomades Kubans, la plus re- » marquable est celle des *Nogay* ou *Mongutay* : elle » se distingue de tous les autres peuples de ces

(87) *Hérodote*, liv. I.er, c. 105. p. 61. liv. IV. c. 67. p. 356. — Hippocrate, de l'air, de l'eau et des climats. *Apologie des Hippocr.* t. II, p. 610.

(88) Apologie des Hippocrates, a. O.

» contrées

» contrées par les traits de sa figure qui ressemblent à » ceux des Mogols: l'homme a le visage plein, charnu, » bouffi et large, avec les pommettes saillantes, des » yeux petits et enfoncés, et tout au plus cinquante à » quatre-vingts poils de barbe. Lorsqu'après des maladies il éprouve un affaiblissement permanent, ou » que la vieillesse commence à se manifester, la peau » de tout son corps devient singulièrement ridée, le » petit nombre de poils de sa barbe tombe, ce qui lui » donne un air très-efféminé : alors aucune faculté, » aucune action, aucune sensation même qui puissent » faire reconnaître un homme, ne se montrent plus » en lui. Dans cet état de nullité absolue, il renonce à » la société des hommes ; il s'habille avec des vêtemens » de femme, et on pourrait parier mille contre un que » cet homme est effectivement une femme, et même » une vieille femme extrêmement laide [89]. » ..... Tels étaient les individus qui exerçaient la médecine chez les Scythes, et qui prophétisaient l'issue des maladies par l'écorce de tilleul. Les Grecs ont prétendu que c'était Aphrodite ou Vénus qui leur avait enseigné cet art [90]. S'il est bien constant (comme nous l'avons déjà dit, §. 52) que les premiers prêtres, magiciens et médecins des Grecs, les Cabires ou les Curètes, soient venus du Caucase, et qu'ils se soient distingués par leurs habillemens de femme et par leur grande abstinence, cela nous donnera un grand éclaircissement sur les premières idées religieuses des Grecs et sur les cérémonies du culte d'Orphée.

L'histoire d'Abaris l'Hyperboréen est enveloppée

(89) *Reineggs* Beschreib. des Kaukasus, t. I, p. 269 et 270. (Pétersb. 1796, 8.°)

(90) *Hérodot.* liv. IV, c. 67. p. 355.

de tant de fables, que l'on serait tenté de le prendre généralement pour un personnage supposé [91]. Cependant, malgré l'incertitude dans laquelle nous sommes sur le temps où il a vécu, on pourrait soutenir qu'il avait adopté, ainsi que plusieurs de ses compatriotes, le culte religieux des Grecs, et qu'il était un prêtre d'Apollon Hyperboréen [92]. Il entreprit, sous cette qualité, un pélerinage à Delphes, et il guérit, par des moyens magiques et des chansons, comme tous les prêtres de son temps, plusieurs maladies; on dit même qu'il fit cesser une épidémie [93]. Il était donc assez conforme à ces circonstances de croire qu'Apollon Hyperboréen lui avait prêté ses traits [94]. Selon l'opinion de quelques-uns, il doit avoir construit le temple de Κόρη σώτειρα, à Sparte [95]. On prétend aussi qu'il a laissé plusieurs sentences prophétiques, χρησμοὺς, et même que, par des formules magiques, κωλυτήρια, il arrêta les progrès de la peste à Sparte [96].

Anacharsis, autre Scythe fameux, alla en Grèce, où il eut des conférences avec Solon [97]. Au retour de ses voyages, il enseigna à sa nation le régime à observer dans les maladies aiguës, ainsi que les cérémonies

(91) *Hérodote*, liv. IV. c. 36. p. 341.

(92) *Porphyr.* vit. Pythag. p. 192. (ed. Holsten. Cantabr., 1655, 8.°) — *Bayer* de Scythiæ situ, p. 74.

(93) Scholiast. *Aristophan.* ad equites, p. 331. — *Plato*, Charmid. p. 244. — *Suidas*, voc. Ἄβαρις, p. 3. 4.

(94) *Hygin.* poeticon astron. p. 386. — *Eudocia* apud *Villoison* anecdot. græc. t. I, p. 20. — *Clem. Alex.* strom. lib. I. p. 334. — Porphyr. vit. Pythagor. p. 193. — *Herodote* (liv. IV. c. 36. p. 341) n'avait pas connaissance de cette fable.

(95) *Pausan.* lib. III. c. 13. p. 385.

(96) *Apollon. Dyscol.* hist. commentit. c. 4. p. 9. (ed. *Meurs*, LB. 1620, 4.°)

(97) *Lucian.* Scytha, p. 593.

des purifications, καθαρμοί. Il se rendit célèbre par sa science, par son mépris pour les richesses, et par l'austérité de sa vie [98].

Un troisième héros Scythe, nommé *Toxaris*, vint à Athènes dans le même temps qu'Anacharsis ; il y jouit d'une grande considération sous le titre d'Asclépiade, et par les succès étonnans qu'il obtint dans l'exercice de la médecine. Après sa mort, il apaisa une peste terrible par une apparition dont il honora la femme d'un aréopagite. Les Athéniens érigèrent en son honneur un monument, et chaque année ils lui faisaient l'offrande d'un cheval blanc [99].

125. On comprend sous la dénomination de *Celtes* proprement dits, les Gaulois et les *Kymren* ou Belges. Les premiers Gaulois aborigènes de France, occupaient d'abord le pays situé entre la Garonne et la Seine ; ils émigrèrent ensuite de la France en Angleterre [100], et furent bientôt suivis par les Belges, qui habitaient originairement les contrées situées entre la Seine et le Rhin [1]. Quoique ces derniers fussent plus civilisés que les premiers, cependant tout fait présumer que les connaissances de leurs prêtres étaient très-bornées, et qu'ils les avaient puisées chez les Grecs [2].

Les personnages désignés sous le nom de savans, parmi les Celtes, s'appelaient aussi *Druides* ou magi-

(98) *Plutarch.* conviv. septem. sapient. p. 148.

(99) *Lucian.* Scytha, p. 591. sq. Toxaris, p. 70. s.

(100) *Cæsar* de bello gallico, lib. V. c. 12. — *Dio Cassius*, lib. XXXIX. c. 49. p. 216.

(1) *Cæsar.* l. c. liv. III. c. 9. — *Strabo*, liv. IV. p. 266. 267.

(2) *M. C. Sprengels* Geschichte von Grossbritannien, p. 18. (Fortsetzung der allgem. Welthistorie, t. XLVII. Halle 1783, 4.°)

ciens, et étaient à-la-fois juges, législateurs, prêtres, médecins et prophètes [3]. Ils avaient un temple dans l'île d'Anglesey [4], et il paraît qu'ils jouissaient d'une plus haute considération dans la Grande-Bretagne qu'on ne leur en avait accordé en France [5]. Vers une époque un peu moins reculée, les Druides se divisèrent en trois classes : les *originaires*, qui s'occupèrent de la législation; les *Eubages*, qui se livrèrent aux recherches et à la contemplation des mystères de la nature; et les *Bardes*, qui célébrèrent en vers les exploits des héros et les chantèrent en s'accompagnant sur des harpes [6]. On ne peut pas nier que ces différens peuples aient reçu, des colonies grecques à Marseille, l'usage des lettres et un certain degré de civilisation, tandis que le reste de leur instruction se bornait simplement à quelques traditions orales [7]. Strabon a donné là-dessus des renseignemens assez circonstanciés [8], qui sembleraient prouver que les Druides avaient quelques notions de la philosophie de Pythagore [9].

En effet, ils reconnaissaient le principe de l'immortalité de l'ame et ils s'efforçaient de le persuader à

(3) On a voulu dériver ce mot du grec *δρῦς*, parce que les Celtes avaient coutume de célébrer leur culte religieux sous des chênes. Cependant *druiean* veut aussi dire *chêne* dans le langage gaulois, et la bible d'Iris désigne constamment un magicien égyptien par les mots *draoithe na Hégipte*. (*Keysler* antiquit. selectæ septentr. et celt. p. 37. Hannov. 1720, 8.°) — *Cic.* de divin. lib. I. c. 41. — *Diodor. Sicul.* lib. V. c. 31. p. 354. — *Plin.* lib. XVI. c. 44. — *Strabo*, lib. IV. p. 302.

(4) *Rowland* Mona antiqua restaur. sect. IX. p. 78. (Dubl. 1723, 4.°)

(5) *Martin*, de la religion des Gaulois, t. I, p. 12.

(6) *Strabo*, lib. IV. p. 302. — *Ammian. Marcellin.* liv. XV. c. 9.

(7) *Cæsar*, lib. VI. c. 13. — *Justin.* lib. XLIII. c. 4.

(8) Lib. IV. p. 272 et 273.

(9) *Diodor. Sicul.* l. c.

leurs guerriers, afin de leur inspirer un plus grand courage [10]; mais cela peut-il suffire pour supposer que la doctrine de Pythagore ait été connue de ce peuple grossier?

126. Un auteur plus moderne compare, avec plus de raison, les Druides aux Schammans [11]. Ce n'était en effet que des imposteurs qui, sous le prétexte de relations intimes avec les dieux, trouvèrent le moyen de s'emparer de la souveraineté sur le peuple. Leurs femmes mêmes, qui, dès la plus haute antiquité, étaient désignées sous le nom d'*Alrunes*, passaient pour de fameuses devineresses, qui, au moyen de quelques secrets magiques, produisaient plusieurs effets nuisibles, mais qui rétablissaient en même temps la santé des guerriers blessés [12]. Ces Druidesses s'occupaient à cueillir les plantes auxquelles elles reconnaissaient des vertus particulières; elles expliquaient les songes, et les femmes invoquaient sur-tout leur assistance dans le travail de l'enfantement [13].

Les Druides ne communiquaient leurs principes et leurs mystères qu'à ceux qui étaient initiés, et ils

(10) *Strabo*, lib. IV. p. 302. — *Pompon. Mela* de situ orbis, lib. III. c. 2.

(11) *Clem. Alexandr.* strom. lib. I. p. 305.

(12) *Keysler*, l. c. p. 456. — *Tacit.* de moribus German. c. 8.

(13) *Keysler*, l. c. p. 449. 496. — Bartholin nous a conservé les témoignages suivans de l'influence des Alrunes dans le travail de l'enfantement. (Antiqu. Danicæ, lib. IV. c. 1. p. 613.)

Biargrunas skalltu kunna
ef thu biarga wilt
oc leysa kind fra konom
a lofa thar skall rista
oc of lido speuna
oc bidia tha disir duga.

avaient coutume de n'en faire la révélation que dans des bois sacrés et dans des endroits isolés [14]. Comme ils célébraient leurs cérémonies religieuses sous des chênes, alors ils attribuaient au guy de ces arbres, qu'ils regardaient comme une plante sacrée, une vertu particulière contre toutes sortes de maladies; ils nommaient cette plante *gut-hyl* ou *panacée*, et la cueillaient, avec beaucoup de solennité, le premier jour de l'année; lorsqu'ils avaient trouvé cette plante, ils terminaient la cérémonie par le sacrifice de jeunes taureaux blancs [15]. Le selago [16], espèce de bruyère, et la verveine étaient aussi regardés comme des plantes sacrées, qui pouvaient produire la guérison de toutes sortes de plaies et de maladies. Cette dernière plante était ordinairement cueillie au lever de la canicule ou Sirius, et cette récolte était précédée par des préliminaires magiques; enfin les Druides [17] prétendaient que leurs sortiléges agissaient jusque sur les serpens, et ils se vantaient de pouvoir leur enlever leurs œufs [18].

D'après ce que nous venons de dire, on voit combien étaient dans l'erreur les auteurs qui ont voulu accorder aux Druides un certain degré de connais-

(14) *Cæs.* lib. III. c. 14. — *Pomp. Mela*, l. c.

(15) *Plin.* lib. XVI. c. 44. — De là est venue l'exclamation populaire : *Au Guy l'an neuf*, par laquelle des jeunes gens de la ville d'Angers se sont, pendant long-temps, fait donner de l'argent. Ce n'est qu'en 1668 que cet usage a été aboli. (*Flægels* Gesch. des Groteskekomischen, p. 172. Liegnitz, 1788, 8.°) Vid. *Keysler*, l. c. p. 305: 307. 311. — *Pelloutier*, hist. des Celtes, t. VIII. p. 224 et 225. (ed. *Chiniac.* Paris, 1771. 8.°) Montfaucon possédait un ancien monument (antiqu. expliqu. t. II, p. II, pl. CXCIII) qui représentait la cérémonie du guy de chêne, chez les Druides.

(16) *Plin.* lib. XXIV. c. 11.

(17) *Ib.* lib. XXV. c. 9.

(18) *Ib.* lib. XXIX. c. 3.

sances. Toutes les nations grossières se ressemblent sur tous les points du globe, et leurs prêtres, qui s'arrogent la pratique exclusive de la médecine, et le droit de posséder à eux seuls toutes les connaissances humaines, ne sont en général que des imposteurs.

SECTION III.

COMMENCEMENT DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DE LA MÉDECINE.

CHAPITRE I.er

Premières traces d'une Théorie médicale dans les Écoles philosophiques de la Grèce.

§. I.er LES fragmens des anciens monumens, et les débris des arts de l'antiquité, n'éclairent que très-foiblement la nuit obscure qui couvre l'ancien monde. Ils nous font apercevoir la science qui veille à la conservation de la vie de l'homme presque par-tout dans le même état chez les plus anciens peuples : l'art bienfaisant de guérir était généralement un art mystérieux, étroitement lié avec les cérémonies du culte rendu à la Divinité. Chez tous les peuples de l'ancien monde, comme chez les Indiens, les Égyptiens, les Grecs ou les Romains, la médecine, confiée aux seules mains des prêtres, a dû nécessairement être un pur charlatanisme, ou plutôt un véritable système de fourberies plus ou moins grossières, qui n'avaient d'autre but que d'en imposer à ceux qu'ils désignaient par le nom de profanes.

Cependant, la dignité de cet art n'a pas été tout-à-fait méconnue dans la Grèce, où il se pratiquait dans les temples. Quoique les prêtres de cette nation aient, comme les autres, cherché à surprendre le peuple par

leurs oracles, ils se sont aussi occupés de son perfectionnement, par l'observation des effets de la nature et par la sage institution qu'ils firent de leurs tablettes votives. C'est de cette manière qu'ils devancèrent, presque sans le savoir, le monde plus éclairé qui devait leur succéder, et qui, sans ces cures superstitieuses dans les temples, ne serait pas parvenu aussi promptement à la connaissance de la marche de la nature, et à celle des changemens salutaires qui peuvent être produits par sa seule efficacité.

2. Cependant, jusqu'alors personne n'avait pu donner une explication satisfaisante de ces effets de la nature, parce que l'on adorait, avec la plus grande confiance, les divinités une fois reconnues, et que les anciens Grecs, aussi-bien que les Israélites et les Egyptiens, et même les Romains, attribuaient chaque phénomène de la nature à la volonté immédiate et absolue de ces mêmes divinités; de sorte que toute explication ultérieure devenait inutile pour ces différens peuples.

Ce n'est ni en Égypte, ni dans l'Inde, ni dans la Palestine, ni à Rome, mais seulement en Grèce, qu'il faut chercher les premiers germes de l'étude raisonnée des connaissances humaines.

Ce n'est encore ni en Perse, ni en Égypte, ni dans l'Inde, ni à la Chine, que ces germes se sont développés avec rapidité; c'est dans la Grèce; c'est dans ce pays délicieux que les sciences et les arts ont fait des progrès extraordinaires, et produit les résultats les plus étonnans et les plus agréables. Celui qui, après une méditation profonde, portera un jugement impartial, sera forcé d'avouer que les Grecs, considérés sous le rapport des connaissances qui procèdent

de l'intelligence et de l'imagination, ont fait autant de progrès que nous, lorsque nous avons voulu approfondir les différens phénomènes de la nature sans en connaître les causes. Oui, on peut le dire, les Grecs ont fait même plus de progrès que nous; car ils avaient plus de liberté dans leurs pensées; et leurs recherches n'étaient limitées par aucune idée reçue, par aucune opinion religieuse, ni par aucune loi de l'État.

3. Pour rendre raison de ce grand problème dans l'histoire du genre humain, il est bon de fixer notre attention sur plusieurs points essentiels. D'abord, il faut considérer la constitution physique des habitans originaires de la Grèce, ensuite les climats et la situation des différens pays où ils se sont fixés, les gouvernemens de leurs différens États, leur éducation nationale et leur manière de vivre, le commerce étendu qu'ils faisaient déjà dans les temps les plus reculés, et enfin, les relations fréquentes qu'ils avaient avec d'autres nations.

Dans les montagnes arides du Caucase, la nature a produit les plus belles formes dans l'espèce humaine; et le voyageur voit encore aujourd'hui dans ces contrées la beauté et l'agrément réunis sous les rapports les plus séduisans. C'est du Caucase que vinrent la plupart des nations qui peuplèrent ensuite les côtes de la Grèce. Ces peuples qui avaient toujours sous les yeux ces belles formes dans les contours de la figure et du corps, durent promptement acquérir un sens exquis pour ce que l'on appelle *beauté* et *agrément*, et, pourvus de ce sens, il leur fut très-facile de se livrer avec goût à la culture des connaissances humaines. On conviendra facilement qu'un peuple d'une conformation

et d'une origine mogole, même sous les climats les plus heureux, n'ait pas pu devenir, dans un espace de temps aussi court, ce que sont devenus, après leur établissement dans la Grèce, les habitans du Caucase, peuples de mœurs grossières, il est vrai, mais du physique le plus agréable.

4. Le climat, la situation de ce pays entouré de la mer, de golfes, de riches côtes, de groupes d'îles dans lesquelles s'établirent les Caucasiens, ne purent manquer de favoriser ce développement précoce de l'intelligence, de l'imagination et des sens les plus délicats; le beau ciel de la Grèce, qui s'étend aussi sur ses colonies, dans l'Asie mineure et en Italie, la douceur de l'air atmosphérique, la fertilité du sol, ont été chantés par tous les poètes anciens et modernes [1]. Sous ce beau ciel, où l'on jouit d'un printemps éternel, la lyre du divin Orphée n'était pas indispensable pour disposer les mœurs des Grecs à la douceur et à l'humanité. L'étincelle de ce feu sacré, qui porte l'homme aux plus grandes choses, s'enflamma d'elle-même chez cette nation remarquable par sa véritable philantropie [2], par ses beaux traits de la plus rare amitié [3], par ses actions les plus généreuses.

(1) *Herodot.* lib. I. c. 142, p. 82. — *Euripid.* Med. v. 839. (Ἐρεχθεῖδαι.)

ἀεὶ διὰ λαμπροτάτου
βαίνοντες ἁβρῶς αἰθέρος,
— — χώραν καταπνεῦσαι
μετρίας ἀνέμων
ἡδυπνόους αὔρας.

Anonym. vit. Pythagor. p. 218. in *Porphyr.* ed. Holsten. Vid. *Chandlers* travels, p. 167.

(2) *Diodor.* lib. XVIII, c. 7, p. 262.

(3) Outre l'opinion de Herder sur cette amitié intime qui existait

Ce fut par un mouvement d'humanité particulière aux habitans de la Grèce qu'Alexandre de Macédoine rappela tous les fugitifs et tous ceux qui avaient été proscrits par Nicanor de Stagira, pour célébrer les jeux olympiques [4]. Ce fut un pareil sentiment qui porta les Spartiates grossiers à conclure avec les Messéniens un armistice de quarante jours, pour célébrer la fête d'Hyacinthe [5]. Ce fut encore un pareil trait d'humanité, lorsque le noble et généreux Demonax ne voulut pas consentir au combat sanglant des gladiateurs à Athènes, à moins qu'on n'eût renversé l'autel de la Charité [6]. Enfin l'histoire nous a transmis un nombre infini de faits qui caractérisent l'humanité, le courage et la grandeur d'ame des Grecs.

5. Si, malgré ces dispositions générales, cette souplesse dans le caractère et beaucoup de douceur dans les mœurs, les arts de la paix tardèrent encore quelque temps à fleurir parmi les Grecs, leurs progrès furent bientôt favorisés par le commerce étendu qu'ils firent avec les villes d'Ionie et par les relations fréquentes qu'ils eurent avec les nations étrangères, surtout avec les Lydiens, leurs voisins, qui pratiquaient, même avant les Grecs, tous les arts et métiers utiles à la société [7]. Ce commerce considérable, qui se faisait

entre les Grecs, et qui a été si souvent méconnue et encore plus mal jugée, opinion que l'on peut voir dans ses Idées sur la philosophie du genre humain, t. III, p. 200, on peut encore lire le Traité excellent sur les mœurs et le goût des Grecs, relativement aux sentimens de l'amour et de l'amitié dans les Additions à l'Anthropologie philosophique de Wagner, liv. II, p. 127—222.

(4) *Diodor.* lib. XVIII, c. 8, p. 263.

(5) *Pausan.* lib. IV, c. 19, p. 523.

(6) *Lucian.* Demonax, p. 870.

(7) *Herodot.* lib. I, c. 94, p. 55.

aussi avec les villes de Samos, d'Éphèse, de Milet et plusieurs autres tribus de l'Ionie, produisit de grandes richesses, et, en créant des besoins nouveaux, donna la facilité d'y satisfaire. Toutes ces choses ne purent avoir lieu que dans un certain espace de temps, pendant lequel on dut nécessairement s'occuper du développement des facultés intellectuelles et des besoins de l'esprit [8]. Les habitans de ces côtes heureuses de l'Ionie, qui émigrèrent probablement après la mort de Codrus, dernier roi de l'ancienne Hellas [9], avaient fait connaître, long-temps avant ceux de la mère patrie, cette active émulation qui résulte du choc des opinions, et qui devint en effet la source de toutes les connaissances et de tous les arts qui ont ensuite illustré la Grèce. De pareilles circonstances ont produit de semblables phénomènes dans tous les pays de côtes et dans tous les groupes d'îles situés sous la zône tempérée.

6. L'éducation et la manière de vivre des Grecs eurent une influence très-importante sur le développement de leur esprit, et contribuèrent d'abord au perfectionnement de la médecine. Les exercices de différens genres, les combats à la lutte, qui étaient déjà assujettis à certaines lois chez les Lydiens [10], les Phéaques [11] et les héros d'Homère [12], formaient alors la partie la plus essentielle de l'éducation des Grecs libres [13]. Ces jeux, cette gymnastique, en venant

(8) *Herodot.* lib. I, c. 163. p. 92. — *Thucyd.* lib. I, c. 13, p. 36.
(9) *Pausan.* lib. VIII, c. 2, p. 237.
(10) *Herodot.* lib. I, c. 94, p. 55.
(11) Odyss. VIII.
(12) Iliad. XXIII.
(13) *Plat.* de leg. lib. VI. p. 599. lib. VII. p. 578.

remplacer les guerres sanglantes et les dévastations barbares auxquelles cette nation était habituée, donnèrent au corps beaucoup de souplesse, une adresse extraordinaire, et à l'esprit une activité continuelle, qui ne se trouve ordinairement que chez les individus qui réunissent la force à une santé parfaite [14]. L'étude de toutes les connaissances utiles était combinée de la manière la plus heureuse avec ces différens exercices, et ce n'était que lorsque le corps de l'élève avait acquis par ces moyens le développement et la force convenables, qu'il était admis à remplir quelques fonctions dans la société [15]. Et combien les sciences et les arts ne devoient-ils pas gagner, lorsqu'au lieu d'être cultivés par des élèves valétudinaires, ou gâtés par une mauvaise éducation, ils ne l'étaient que par des jeunes gens robustes, d'une bonne santé, et dans le seul état qui puisse donner à l'esprit cette force et cette vigueur que l'on remarquait dans le corps des athlètes !

Mais ces jeux et ces combats à la lutte avaient aussi un autre but, que le Gouvernement regardait, avec raison, comme très-important; c'était de former et d'entretenir une espèce de liaison entre toutes les parties de la Grèce. Après une certaine période ou un nombre d'années déterminé, les habitans de toutes ces contrées se rassemblaient soit près d'Olympie ou de Delphes, soit près de la forêt de Némée ou du détroit de Corinthe : là, on exécutait, avec beaucoup d'appareil, ces exercices de toute espèce, devant une multitude très-considérable. C'était dans ces lieux que l'on exposait les productions en tout genre des artistes,

(14) *Plat.* sophist. p. 100. Erast. p. 236. — *Plutarch.* symposiac. lib. II. qu. 5. p. 639.

(15) *Mercurial.* de arte gymnast. lib. I. c. 7. p. 25. (Venet. 1601, 4.°)

pour être soumises au jugement du public : c'était aussi dans ces lieux que les poètes et les historiens lisaient les ouvrages qu'ils avaient composés. Dans quel pays et parmi quelle nation les productions de l'esprit et du goût ont-elles jamais obtenu une pareille récompense !

Les écoles des lutteurs, chez les Grecs, eurent une influence immédiate sur la culture de la médecine ; car la gymnastique paraissait agir de la même manière sur la conservation de l'*euexie* ou de la bonne constitution, que la médecine sur le rétablissement de la santé ou sur la guérison des malades [16]. C'est pour cette raison que les gymnases étaient dédiés à Apollon, dieu de la médecine [17], et que le directeur de ces écoles, ainsi que les subalternes ou *aliptes*, portaient le nom de médecin, parce qu'ils avaient coutume de traiter toutes sortes de maladies ou de plaies légères [18] ; c'est ainsi que l'on commença peu-à-peu à se délivrer du monopole exercé par les prêtres dans la pratique de la médecine.

7. La forme du Gouvernement agit beaucoup moins sur les premiers germes de cette science que sur son développement prompt et libre. Dans les villes des colonies ioniennes, le gouvernement était confié à une autorité élue par le peuple, αἱρετὴ τυραννίς, qui ne se distinguait presque point d'une monarchie éligible [19] ; mais les Grecs européens, qui n'étaient

(16) *Hippocr.* de locis in homine, p. 391. ed. *Linden.* — *Tim. Locr.* de anim. mundi, p. 564, in *Gale* opusc. mythol.
(17) *Plutarch.* symposiac. lib. VIII, qu. 4. p. 724.
(18) *Plat.* de leg. lib. IV, p. 545. lib. XI. p. 614. 615.
(19) *Aristot.* polit. lib. III. c. 14. p. 450.

pas autant accoutumés à la servitude que les asiatiques [20], préféraient une constitution républicaine. Cependant ils restèrent pendant quelque temps très-loin en arrière de leurs compatriotes de l'Asie-mineure; et Solon même fut obligé de porter une loi qui dit: « Celui qui ne laisse pas apprendre à son fils un art » quelconque, n'a pas le droit d'exiger de lui son exis- » tence dans sa vieillesse [21] ». Hipparque, fils de Pisistrate, fit ériger, à défaut de livres, des Hermès ou Termes sur les grandes routes, sur lesquels il fit graver des distiques moraux pour instruire le peuple sur ses devoirs [22]. Mais aussitôt que les Grecs européens eurent commencé à sentir leurs moyens, ils marchèrent à pas de géans vers le plus haut point de civilisation.

8. Les Ioniens durent leurs premiers principes de sagesse à la poésie, qui, dans tous les pays, précède ordinairement la philosophie, et lui sert de base, surtout lorsque cette dernière doit faire quelques progrès. Ce ne fut point par des spéculations sur la manière de satisfaire à leurs besoins, ni par des travaux scientifiques sur la statistique ou la législation, que les Grecs commencèrent à se livrer à l'étude des sciences; mais plutôt par les recherches les plus difficiles sur l'origine de toutes choses; sur la nature des dieux et des ames; sur la grandeur, la dimension et le mouve-

(20) *Aristot.* l. c. p. 449. Οἱ Ἕλληνες περὶ τὴν Ἀσίαν δουλικώτεροι τῶν περὶ τὴν Εὐρώπην.

(21) *Galen.* protrept, p. 3.

(22) *Plat.* Hipparch. 234. Je ne suis point de l'avis de Mitford (History of Greece, t. I, p. 163.) qui prétend que ces colonnes avaient remplacé la bibliothèque nationale, car Platon dit positivement quelle était la place publique qui les renfermait.

ment

ment des corps célestes, parce que la matière de ces recherches était déjà désignée dans les poésies nationales. Les premiers philosophes se servirent aussi d'expressions symboliques et poétiques, lorsqu'ils voulurent émettre leurs opinions sur la nature des êtres et sur leur origine.

Suivant eux, la théorie des fonctions animales avait le plus grand rapport avec les recherches sur la nature de l'ame. D'après cela, ceux auxquels on donna le nom de *sages*, σοφοὶ, observèrent, dès les premiers temps, la manière dont s'opèrent la respiration et la digestion; comment a lieu cette faculté que l'on nomme *sens*, par laquelle l'homme reçoit l'impression des objets physiques; comment s'opère le mystère de la reproduction, et sur-tout quelles sont les causes qui produisent les maladies. C'est ainsi que l'on a posé les premières bases de la théorie médicale que l'on regardait, ainsi que Celse l'a très-bien remarqué, comme faisant partie de la philosophie. On peut donc conclure que les connaissances des fonctions du corps, tant dans l'état de bonne santé que dans l'état maladif, sont sorties d'abord des écoles des philosophes[23].

9. Aristote a porté un jugement très-sain sur l'origine de la métaphysique: il dit que les premiers philosophes, guidés par le penchant pour tout ce qui étonne, choisirent, pour objet de leurs recherches, la cause de tous les êtres, plutôt pour contenter leur ambition que pour se rendre utiles à la société par les

(23) *Cels.* præfat. p. 2. « Primoque medendi scientia sapientiæ pars habebatur, ut et morborum curatio et rerum naturæ contemplatio sub iisdem auctoribus nata sit. »

succès dont leurs travaux auraient pu être couronnés. Telle fut la raison qui les porta d'abord à se rendre grands partisans de la mythologie [24].

Pour appuyer cette assertion, Aristote cite entre autres l'exemple de Thalès de Milet, qui admet une double cause du monde : la première, qu'il reconnaît être l'*eau*, est la matière dont tout est sorti ; et la seconde, qui a tout formé de cet élément, est désignée sous le nom de *Dieu* [25]. Pour ce qui est de la cause matérielle, Thalès rapporte en prose la théogonie des poètes, qui font tout sortir de l'Océan : cependant il détermine mieux l'idée de cette première cause, l'eau, que les poètes, parce qu'il cherche en même temps à étayer son opinion par des preuves ; tandis qu'Aristote ne donne, dans l'endroit cité, que des conjectures : ces preuves se rapportent à la nature humide des alimens, et à la semence de tous les êtres [26].

Quant à la cause qui a produit la forme de toutes choses, il était tout-à-fait conforme à l'esprit du siècle que Thalès la regardât comme un être intelligent, et qu'il considérât le principe du mouvement qui existe dans tous les objets de la nature, comme un esprit ou une ame ; aussi il donne une ame à tous les corps dont le mouvement n'est point dû à un choc externe,

(24) Metaphysica, lib. I. c. 2. p. 1227, 1228. Ἄρξονται γὰρ, ὥσπερ εἴπομεν, ἀπὸ τοῦ θαυμάζειν πάντες. — Διὸ καὶ φιλόμυθος ὁ φιλόσοφός πώς ἐστιν· ὁ γὰρ μῦθος σύγκειται ἐκ θαυμασίων, ὥστ' εἴπερ διὰ τὸ φεύγειν τὴν ἄγνοιαν ἐφιλοσόφησαν, φανερὸν, ὅτι διὰ τὸ εἰδέναι τὸ ἐπίστασθαι ἐδίωκον καὶ οὐ χρήσεώς τινος ἕνεκεν.

(25) *Aristot.* l. c. c. 3. p. 1229.

(26) Λαβὼν ἴσως τὴν ὑπόληψιν ταύτην ἐκ τοῦ πάντων ὁρᾷν τὴν τροφὴν ὑγρὰν οὖσαν — καὶ διὰ τὸ πάντων τὰ σπέρματα τὴν φύσιν ὑγρὰν ἔχειν.

mais qui paraît dépendre d'une force interne [27]. C'est pour cette raison qu'il croyait le monde rempli d'esprits ou de dieux [28]. La plupart des anciens philosophes admirent ce principe : ils comparèrent le monde au corps de l'homme, parce que, dans tous les deux, les mouvemens et les fonctions s'opèrent d'une manière tout-à-fait inexplicable. Ils regardaient le monde comme un être animé dont les mouvemens sont réglés par l'intelligence [29]; et Plutarque attribue à Thalès même cette opinion de l'ame du monde [30]; de-là sont venues dans la suite les comparaisons sans nombre du monde avec le corps humain, qui donnèrent enfin lieu aux dénominations de *macrocosme* et de *microcosme*.

Je ne crois pas, au surplus, que Thalès ait eu une idée bien pure de l'immatérialité de l'ame et de l'existence de Dieu; car ses principes ne furent enseignés que dans les écoles plus modernes des Grecs; cependant, il est probable qu'il n'adopta point l'opinion que la Divinité était sortie de l'eau, première cause de toutes choses; mais qu'il admit plutôt sa coexistence avec l'eau ou même sa préexistence avant l'eau. On peut aussi revoir à cet égard les apophthegmes que nous avons cités de cet ancien philosophe; quoique l'auteur qui les rapporte soit un peu

(27) *Aristot.* de anima, lib. I, c. 2. p. 1374. Ἔοικε δὲ Θαλῆς κινητικόν τι τὴν ψυχὴν ὑπολαμβάνειν, εἴπερ τὸν λίθον ἔφη ψυχὴν ἔχειν, ὅτι τὸν σίδηρον κινεῖ.

(28) L. c. c. 5. p. 1385. Ὅθεν ἴσως καὶ Θαλῆς ᾠήθη πάντα πλήρη θεῶν εἶναι.

(29) *Plutarch.* de physic. philosophor. decret. lib. II. c. 3. p. 40. (ed. *Beck.* Lips. 1787, 8.°) Οἱ μὲν ἄλλοι πάντες ἔμψυχον τὸν κόσμον καὶ προνοίᾳ διοικούμενον.

(30) Conviv. septem sapient. p. 163.

moderne, et par conséquent douteux, il ne faut pas pour cela le rejeter ici [31].

10. La philosophie des Ioniens, dans laquelle Thalès a fait son premier essai, nous fait connaître quels sont les résultats que l'esprit encore enfant de l'homme peut trouver, lorsque, sans autre donnée que la religion du peuple, il médite sur les causes des effets de la nature. L'opinion de la multitude ignorante, qui croit que chaque phénomène de la nature est dû à la volonté de Dieu comme cause suffisante, ne peut plus satisfaire l'esprit de l'homme qui pense: une simple réflexion lui apprend que les effets corporels visibles sont produits par des phénomènes invisibles, qui ne sont eux-mêmes que des changemens corporels; par conséquent, il faut considérer les rapports des parties constitutives plus subtiles et les mélanges des matières fondamentales, pour pouvoir expliquer les phénomènes de la nature. Les plus anciens philosophes grecs s'accordent parfaitement sur cet objet, quoiqu'ils soient très-divisés dans l'admission des matières fondamentales. Si on veut à cette occasion se servir d'une expression de secte, alors il faudra dire que tous les anciens philosophes étaient des matérialistes.

Mais, comme la religion du peuple ne pouvait pas s'accorder avec des subtilités pareilles, les philosophes cherchèrent à éviter tout soupçon d'irréligion, en ne communiquant leurs véritables opinions sur la cosmogonie et la physiologie qu'à ceux qui étaient initiés dans

(31) *Diogen.* Laert. de vitis philosophorum, lib. I. segm. 35. p. 21. (ed. *Meibom.* Amstelod. 1692, 4.°) Πρεσβύτατον τῶν ὄντων Θεός· ἀγέννητον γάρ. Κάλλιστον, κόσμος· ποίημα γὰρ Θεοῦ.

l'instruction esotérique, et en professant publiquement la religion du peuple; de sorte que, dans l'instruction exotérique, ils reconnaissaient les dieux comme causes agissantes de tous les phénomènes de la nature [32].

C'est ainsi que l'on doit expliquer la contradiction apparente que l'on remarque dans les systèmes philosophiques des plus anciens Grecs, et sur-tout les principes de l'école de Pythagore.

II. Deux raisons principales autorisent à assigner une place distinguée dans l'Histoire de la médecine à Pythagore et à son école; d'abord, le mérite que cet ancien philosophe s'est acquis dans la physiologie, parce que l'explication des fonctions et des phénomènes du corps humain dans l'état de santé fut le principal point dont s'occupèrent ses sectateurs. En second lieu, Pythagore agit d'une manière convenable et très-sage, en faisant de la médecine, qui jusqu'alors n'avait été qu'une partie du culte des dieux, un appui et un aide pour la statistique et la législation (*). Le véritable but auquel ce philosophe samien se proposait d'atteindre en instituant son ordre secret, fut incontestablement l'amélioration de la constitution du gouvernement; et, considérée sous ce rapport, cette institution fut l'école de législation la plus fameuse et la plus sage dont l'antiquité puisse s'honorer. Les règles de cet ordre tendaient en grande partie à donner

(32) Pythagore, par exemple, divisa ses auditeurs en *mathématiciens* et en *acusmaticiens*; ces derniers n'apprenaient les sciences que superficiellement, et on leur recommandait avant tout le respect pour les dieux de la patrie. (*Porphyr.* vit. Pythagor. p. 197, ed. *Hoslen.*)

* *Timon* in *Diogen.* lib. VIII. p. 518. Πυθαγόρην τε γόητος ἀποκλίναντ' ἐπὶ δόξας θήρῃ ἐπ' ἀνθρώπων, σεμνηγορίης ὀαριστήν.

à toutes les facultés de l'esprit, et à toutes les parties du corps, par des exercices continuels et bien ordonnés, le développement qui seul pouvait former de ses disciples des magistrats du premier mérite et des hommes d'état propres au gouvernement. Ce fut dans son école que l'on s'occupa, pour la première fois, d'une espèce de diététique du corps et de l'esprit. En transformant en intellectuelles des idées qui jusqu'alors n'avaient eu pour objet que des choses matérielles, Pythagore s'acquit un très-grand mérite dans la philosophie; au moins peut-on soutenir qu'il a donné à ces idées une bien plus grande précision en les dirigeant vers des choses abstraites.

D'après des auteurs dignes de foi [33], Pythagore a fait de grands voyages dans les pays étrangers, sur-tout dans l'Asie mineure, en Égypte et dans la Phénicie. Il n'est pas de mon sujet de rechercher si c'est en Egypte qu'il a puisé ses principes de philosophie, et si c'est de son commerce avec les prêtres de cette nation qu'il a retiré ses connaissances en mathématiques, et sa doctrine des nombres et de la métempsycose; mais je crois fermement que c'est de ces prêtres qu'il a appris les règles sévères qu'il prescrit pour la conservation de la santé et l'usage de plusieurs médicamens. D'ailleurs, ses expressions symboliques s'accordent parfaitement avec le dialecte sacré des prêtres égyptiens [34].

La douceur du climat, la fertilité du sol, la force et la bonne santé des habitans de Crotone [35], ville

(33) *Cic.* de finib. bonor. et malor. lib. V. c. 29. — *Clem. Alex.* strom. lib. I. p. 302.
(34) *Porphyr.* vit. Pythag. p. 199.
(35) Strabon (lib. VI. p. 403.) ne vante pas seulement la fertilité du

de la grande Grèce, déterminèrent Pythagore, lorsqu'il eut achevé ses voyages, à essayer sur ce petit Etat si ses principes étaient exécutables; parce que le gouvernement de cette colonie grecque paraissait être le plus susceptible d'une réforme. La manière dont il fut accueilli répondit parfaitement à son espérance: son physique séduisant, ses manières engageantes, et son éloquence, concoururent à lui faire vaincre toutes les difficultés; enfin, les qualités par lesquelles il se distingua lui gagnèrent tous les cœurs, au point que les Crotoniens le regardèrent comme un magicien ou comme un envoyé de Dieu [36]. Le philosophe, loin de chercher à les désabuser, chercha, au contraire, à les maintenir dans cette idée, parce qu'il crut pouvoir donner plus de poids à ses préceptes et à ses réglemens, en les faisant passer pour des inspirations de l'Être suprême. Il était en même temps tellement rempli de la dignité et de la grandeur de son entreprise, qu'il était persuadé lui-même qu'il n'agissait que par l'influence de la Divinité [37].

12. La société de Pythagore consistait en un certain nombre d'hommes qui s'étaient réunis pour s'instruire dans toutes les connaissances que possédait ce

sol, mais aussi la bravoure et la force corporelle des Crotoniens. Dans une olympiade, sept Crotoniens seuls remportèrent la victoire dans le stade. C'est de là qu'est venu le proverbe: « Le dernier des Crotoniens est toujours le premier parmi les Grecs. » (Κροτωνιατῶν ὁ ἔσχατος πρῶτος ἐν τῶν ἄλλων Ἑλλήνων.) On peut juger de la salubrité des environs de Crotone par ses mots: ὑγιέστερος ἐπὶ Κρότωνος, que l'on employait lorsque l'on parlait d'un séjour convenable à la santé. (Schol. *Aristoph.* equit. v. 1089.)

(36) *Porphyr.* vit. Pythag. p. 196. — *Diodor.* excerpt. de virtut. et vit. p. 554. ed. *Wesseling.*

(37) *Ib.* p. 200.

philosophe, et pour concourir, de concert avec lui, à l'accomplissement des grands projets qu'il avait conçus. Ces sociétaires vivaient dans une parfaite concorde, et se communiquaient avec intimité toutes leurs opérations. Chaque heure de leur vie était utilisée d'après un ordre établi parmi eux; chaque devoir était exactement déterminé, et toutes leurs actions tendaient à entretenir les forces de l'ame et du corps dans une harmonie perpétuelle : ils avaient le plus grand soin d'éviter toute espèce d'infraction à la règle, et toute faute contre le régime de l'esprit et du corps.

Pour arriver plus sûrement à ces fins, ils résolurent de n'avoir qu'une habitation commune, de s'habiller d'une manière uniforme, avec une étoffe égyptienne; d'observer la plus grande propreté, de se couper les cheveux et la barbe, et de se baigner souvent pour entretenir leur corps dans l'état de pureté aussi bien que leur ame. Ils devaient aussi se livrer à certains exercices corporels, tels que la promenade, la lutte, la course et la danse; et, sous aucun prétexte, ils ne pouvaient s'en dispenser aucun jour de l'année. La sobriété dans toutes choses était un des premiers devoirs observés par cette société. Jusqu'alors on n'avait eu en Grèce aucune idée d'une sévérité pareille à celle de Pythagore dans le choix et la quantité des alimens et des boissons : il interdisait l'usage de plusieurs mets, non-seulement parce qu'il les avait reconnus nuisibles, ou parce que l'on en abusait dans le pays corrompu de la grande Grèce, mais encore parce qu'ils étaient défendus par les mystères sacrés des Égyptiens, ses maîtres[38].

(38) Lorsque je n'indique pas les sources où j'ai puisé pour appuyer les renseignemens que je donne ici, c'est toujours d'après Meiner que

13. Pythagore ne défendait pas généralement toute nourriture tirée du règne animal à ses partisans, mais seulement les poissons, et quelques parties d'animaux dont l'usage était probablement interdit par la doctrine des prêtres égyptiens [39].

La raison qui le porta à interdire l'usage des haricots a été expliquée diversement par différens auteurs: les uns disent que ce fut parce que les flatuosités qu'ils occasionnent gênent l'esprit, et l'empêchent de se livrer à la méditation [40]; d'autres prétendent que ce fut parce que les haricots ont de la ressemblance avec les testicules, d'où l'on conclut que cette prohibition n'était qu'une expression symbolique, par

je parle, p. 404—422. En effet, je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de faire de nouvelles recherches dans les auteurs qui ont traité cette matière, car ce savant a rapporté tout ce qui a été dit sur les statuts de la secte de Pythagore.

(39) Athénée (lib. IV. c. 17. p. 244. ed. *Schäfer.*) fournit cependant des preuves que les Pythagoriciens ne mangeaient aucune espèce de viande; mais, dans d'autres passages, il dit que cette défense ne s'étendait qu'aux poissons (lib. VII. p. 308. *Casaub.*). *Λέξω δὲ, καὶ μὴ προσβληθέντος διὰ τί οἱ Πυθαγορικοὶ τῶν μὲν ἄλλων ἐμψύχων μετρίως ἅπτονται, τινὰ δὲ καὶ θύοντες, ἰχθύων μόνων οὐ γεύονται τὸ παράπαν· ἢ διὰ τὴν ἐχεμυθίαν; θεῖον γὰρ ἡγοῦνται τὴν σιωπήν.*

Aristoxène témoigne dans Athénée (lib. X. p. 418.), et dans Diogène Laerce (lib. VIII. sect. 20. p. 505.) que les Pythagoriciens pouvaient cependant manger des viandes, pourvu que ce fût avec modération, et qu'elles provinssent d'animaux jeunes et dont la chair fût tendre et d'une facile digestion. Vid. *Porphyr.* vit. Pythagor. p. 195. *σπανίως κρέας ἱερείων θυσίμων καὶ τούτων οὐδ' ἐκ παντὸς μέρους.*

(40) *Cic.* de divinat. lib. I. c. 30. — *Plutarch.* symposiac. lib. VIII. qu. 10. p. 734. — *Diogen.* lib. VIII. f. 24. p. 507. — *Apollon. Dyscol.* histor. commentit. c. 46. p. 42. Celui-ci cite Théophraste, *περὶ φυσικῶν αἰτίων*; c'est pourquoi quelques-uns sont dans l'erreur en croyant que, dans le livre de ce dernier, *περὶ φυτῶν αἰτίων*, il se trouve un témoignage qui regarde cet usage des Pythagoriciens; car il n'existe, dans ce livre, aucune trace de cette loi; l'ouvrage cité par Apollonius a été perdu.

laquelle Pythagore voulait désigner la défense de se livrer à la débauche [41]; d'autres l'expliquent encore autrement, en disant que les haricots ont de l'affinité avec le corps humain, ou que peut-être même les ames des décédés passent dans les haricots [42].

Cependant, un Pythagoricien plus moderne, Aristoxène, soutient, au contraire, que Pythagore recommandait particulièrement les haricots comme aliment, et qu'il en mangeait lui-même avec le plus grand plaisir, parce qu'ils sont d'une facile digestion [43]. Il paraît donc que le proverbe pythagoricien, *abstiens-toi des haricots*, aurait quelque rapport avec la politique, parce que, dans l'ancien temps, certains magistrats étaient élus, comme cela s'est encore pratiqué de nos jours en Hollande, dans une espèce de scrutin, pour lequel on employait les fèves ou les haricots. Il est donc probable que par-là Pythagore voulait détourner ses disciples de la recherche des dignités et des magistratures, afin de les tenir plus fortement attachés à son ordre [44].

Ce philosophe disposait tellement ses partisans à la mortification de la chair et à l'abstinence, qu'il faisait servir les mets les plus délicieux devant ceux

(41) *Lucian.* vitar. auctio, p. 373.

(42) *Porphyr.* vit. Pythag. p. 200. — *Plin.* lib. XVIII. c. 12.

(43) *Gell.* noct. attic. lib. IV. c. 11. Πυθαγόρας τῶν ὀσπρίων μάλιστα τὸν κύαμον ἐδοκίμασε· λίαν τε κινητικὸν γὰρ εἶναι καὶ διαφορητικόν· διὸ καὶ μάλιστα κέχρηται αὐτῷ.

(44) *Plutarch.* de puer. educ. p. 12. [Κυάμων ἀπέχεσθαι] ὅτι οὐ δεῖ πολιτεύεσθαι· κυαμευταὶ γὰρ ἦσαν ἔμπροσθεν αἱ ψηφοφορίαι. On trouve dans Diogène plusieurs exemples de ce que nous venons de dire, liv. VIII. c. 35. p. 515 et 516; et dans Porphyre, (de Antro nymph. p. 262). Par ce que dit ce dernier, on voit qu'il est question des grandes fèves. (Vicia faba.)

qui avaient très-faim, et les faisait ensuite desservir sans que personne y eût touché [45]. Ses principes sur l'abstinence, et sa modération dans les plaisirs de l'amour étaient tout-à-fait convenables à son siècle et à la nation parmi laquelle il vivait. Il défendait particulièrement de se livrer à l'acte de la reproduction avant d'avoir atteint un âge qu'il déterminait; et, pour cet effet, il voulait que l'esprit et le corps des jeunes gens fussent occupés à des exercices tels qu'il ne leur restât pas le temps de penser aux plaisirs de l'amour : enfin, nul ne devait contenter son desir pour les femmes lorsqu'il avait bu beaucoup de vin ou qu'il avait trop mangé [46].

Les Pythagoriciens ne devaient s'abandonner à aucune passion; ils devaient même éviter soigneusement de se livrer aux plaisirs innocens, à la joie, aux éclats de rire, dans la crainte de troubler l'harmonie de l'ame et du corps. Ces sectateurs cherchaient à entretenir une inaltérable tranquillité de l'ame par des exercices de piété basés sur de prétendues relations intimes avec les dieux. Non-seulement ils portaient des offrandes, faisaient des prières et chantaient souvent des cantiques à la louange de la Divinité, mais encore ils prédisaient par les songes et le vol des oiseaux; et ils évoquaient les ames de leurs amis, depuis long-temps endormis dans les sombres

(45) *Jamblich.* vit. Pythag. p. 187. — *Diodor.* excerpt. p. 555.

(46) *Stobæi* eclogæ, serm. 99. p. 542. (ed. *C. Gesner.* fol. Tigur. 1559.) Περὶ δὲ γενέσεως παίδων τάδε ἔλεγε, καθόλου μὲν φυλάττεσθαι τὸ καλούμενον προσφερές· οὔτε γὰρ τῶν φυτῶν, οὔτε τῶν ζώων εὔκαρπα τὰ προσφερῆ γίνεσθαι, ἀλλὰ χρόνον τινὰ προπαρασκευάζεσθαι τῆς καρποφορίας, ἐν ᾧ ἐξισχύσαντα καὶ τετελειωμένα τὰ σώματα, παρέχειν τά τε σπέρματα καὶ τοὺς καρποὺς δεδύνηται.

demeures[47]. Cette manière d'être et d'agir leur donna une considération égale, et même supérieure à celle des prêtres, qui, en effet, sous le rapport des connaissances et de la piété, restèrent très-souvent bien loin d'eux.

14. Le système de Pythagore ne peut servir à l'histoire de la médecine que relativement à l'influence marquée qu'ont eue ses principes sur l'histoire de la médecine des temps qui l'ont suivi. Qu'il me soit donc permis de développer, en peu de mots, sa doctrine des nombres, et ses opinions sur l'origine de tous les êtres, telles que je peux les concevoir.

La matière première, dont tout est formé, doit être considérée comme indéterminée, et ne reçoit son existence que par l'addition de principes déterminans, ou de choses actives. Il n'existe rien dans la nature à quoi l'on puisse mieux comparer cette masse indéterminée, et les principes qui la mettent dans un certain ordre et la déterminent, que les nombres. Le double est toujours indéterminé, et il résulte nécessairement toujours un nombre différent, selon que le chiffre qu'on veut multiplier est grand ou petit. Le *double*, *δυὰς*, est donc le symbole de la matière indéterminée; l'*unité*, *μόνος*, est, au contraire, toujours déterminée, et par sa combinaison avec le double, il résulte le nombre déterminé *trois*. Par conséquent, le principe déterminant ou la force qui met tout en ordre, peut toujours être comparé avec l'unité. Ceci est, à mon avis, l'idée la plus juste qu'on puisse se

(47) *Plutarch.* de genio Socratis, p. 586. — *Diogen.* lib. VIII. s. 20. p. 505. *Μαντικῇ δὲ ἐχρῆτο τῇ διὰ κληδόνων τε καὶ οἰωνῶν.* — *Plin.* lib. XXIV. c. 17. lib. XXX. c. 1.

former, d'après Aristote [48], de la base fondamentale du système métaphysique de Pythagore.

Tel est le premier essai que l'esprit humain ait hasardé pour expliquer, par des particules primitives, la production du monde physique. Il est probable que Pythagore a été conduit à ce raisonnement par ses travaux sur les mathématiques, où toutes les idées dérivent des nombres et des figures, et de leurs représentations sensibles [49]. Comme on peut supposer à l'égard de chaque qualité et de chaque propriété une autre qualité ou propriété qui lui est tout-à-fait opposée, et que toutes les deux, considérées en général, sont indéterminées [50], alors Pythagore tira de là la conclusion que tout ce qui est double est indéterminé, et ne devient déterminé que par l'unité.

On voit déjà, par l'analogie, que Pythagore ne regardait pas seulement les principes primitifs du monde comme composés de substances effectives, mais même comme de corps réels. L'esprit humain, sans cesse accoutumé à des impressions physiques, ne peut pas admettre quelque chose de tout-à-fait incorporel (§. 10);

(48) *Aristot.* metaph. lib. I. c. 5. p. 1233. Ἐν δὲ τοῖς ἀριθμοῖς ἐδόκουν θεωρεῖν ὁμοιώματα πολλὰ τοῖς οὖσι καὶ γιγνομένοις. c. 6. p. 1236. Μίμησιν τὰ ὄντα φασὶν εἶναι τῶν ἀριθμῶν. Τοῦ δὲ ἀριθμοῦ στοιχεῖα τὸ ἄρτιον καὶ τὸ περιττόν· τούτων δὲ, τὸ μὲν πεπερασμένον, τὸ δὲ ἄπειρον· τὸ δὲ ἓν δὴ ἐξ ἀμφοτέρων εἶναι τούτων, καὶ γὰρ ἄρτιον εἶναι καὶ περιττὸν, τὸν δ' ἀριθμὸν ἐκ τοῦ ἑνός. — Τοσοῦτον δὲ προσεπέθεσαν, ὃ καὶ ἴδιον αὐτῶν ἐστιν, ὅτι τὸ πεπερασμένον καὶ τὸ ἄπειρον καὶ τὸ ἕν, οὐχ ἑτέρας τινὰς ᾠήθησαν εἶναι φύσεις — ἀλλ' αὐτὸ τὸ ἄπειρον καὶ αὐτὸ τὸ ἕν, οὐσίαν εἶναι τούτων, ὧν κατηγορεῖται.

(49) *Aristot.* metaphys. lib. I. c. 5. p. 1232. — *Porphir.* vit. Pythag. p. 202. 203. Ἐν δὲ τούτοις, καὶ πρὸ τούτων, οἱ καλούμενοι Πυθαγόρειοι τῶν μαθημάτων ἁψάμενοι πρῶτοι, ταῦτα προῆγον.

(50) *Arist.* I. c. 1233. L'opposition des qualités indéterminées est très-clairement démontrée dans ce passage.

et tous les autres anciens philosophes de la Grèce expliquèrent la production du monde physique par des particules fondamentales, auxquelles ils supposèrent de même une nature corporelle. Par conséquent, il n'existe aucune raison pour attribuer à Pythagore l'opinion que le monde physique a été produit par des substances simples, c'est-à-dire, non susceptibles de tomber sous nos sens. Et Aristote [51], dans un passage qui paraît avoir été omis à dessein par les historiens plus modernes de la philosophie, regarde comme une vérité historique la conjecture d'après laquelle l'unité de Pythagore, ou la matière fondamentale déterminante, a une certaine étendue, et tient par conséquent à la nature des corps. D'après quelques-uns, le philosophe Samien doit avoir appris les principes de cette doctrine des atomes d'un Phénicien nommé Mochus [52]. On se convaincra encore plus facilement que Pythagore enseignait le matérialisme par les fragmens suivans de sa psychologie.

15. Il n'existe aucun fait qui prouve que les plus anciens et les véritables Pythagoriciens aient cherché dans les nombres certaines forces par lesquelles les phénomènes du monde aient pu avoir été produits. La preuve que Sextus [53] fournit, que les Pythagoriciens

(51) *Arist.* metaph. lib. XII. c. 6. p. 1413. *Τὰς μονάδας ὑπολαμβάνουσι ἔχειν μέγεθος.*

(52) *Posidonius* in *Strabo.* lib. XVI. p. 1098. et *Sext. Empir.* adv. Mathem. lib. IX. p. 621. — *Cudworth's* intellect. system, p. 12. (Lond. 1678. fol.)

(53) Pyrrhon. hypotyp. lib. III. c. 18. sect. 152. p. 164. — Advers. Arithm. lib. IV. p. 331. *Καθόλυ μὲν ὖν οἱ ἀπὸ τῶν μαθημάτων Πυθαγορικοὶ μεγάλην ἀπονέμυσι δύναμιν τοῖς ἀριθμοῖς, ὡς τῆς τῶν ὅλων φύσεως καὶ αὐτὸς διοικυμένης.* — Advers. Physic. II. lib. X. p. 674.

prétendaient que les nombres sont la première cause agissante de toutes choses, et qu'ils leur attribuaient des propriétés extraordinaires, ne peut être regardée comme véridique; car Aristote, la seule source certaine à l'égard du système des anciens Pythagoriciens, ne fait mention d'aucun trait d'après lequel les spéculations sur les forces ou propriétés des nombres aient été considérées comme faisant partie de ce système.

Ce n'a été que dans le deuxième siècle après J.-C. que l'on a commencé à attribuer aux nombres une certaine force souvent surnaturelle, et c'est ainsi que s'est formée la nouvelle école pythagoricienne dont les principes se trouvent dans les écrits apocryphes d'Hyppocrate; conséquemment, aucun auteur, après la naissance de J.-C., n'est en état de nous donner des renseignemens exacts et satisfaisans sur le véritable sens de l'ancien système de Pythagore [54], s'il n'a pas puisé dans les sources les plus anciennes.

Vers une époque plus moderne, Moderatus et Nicomaque introduisirent dans l'ancien système de Pythagore, toutes les chimères par lesquelles on attribua à chaque nombre de la première dixaine, certaines propriétés qui le rendaient propre à produire des changemens et des phénomènes dans le monde physique [55]. De ce genre étaient les assertions suivantes: le nombre trois détermine le rapport de l'unité au double; le nombre quatre est le principal de tous, parce que la dixaine résulte de l'addition des quatre premiers.

(54) Par exemple Lucien (Vitar. auct. p. 372.), Jamblique, Porphyre, et même Plutarque (de Isire et Osir. p. 370.) de Ei apud Delphos (p. 388.) n'exposent que les principes des Pythagoriciens modernes.

(55) *Meiners* Geschichte der Wissenschaften, t. I. p. 536. f.

Le *tetractys* était aussi le symbole de l'ame [56], et c'était par ce nombre que les Pythagoriciens prêtaient leur serment assez connu [57]. Le nombre sept était regardé comme le plus complet, et s'appelait *Vierge*, parce qu'il ne donne naissance à aucun nombre de la première dixaine : on le nommait aussi *Pallas*. Le nombre dix, comme complément de la première dixaine, était aussi regardé comme sacré [58].

16. Quoique je sois peu disposé à considérer ces chimères comme principes des plus anciens et véritables Pythagoriciens, cependant je trouve que ces renseignemens sont très-conformes à l'esprit du siècle, sur-tout ceux qu'Aristote nous a fournis relativement aux idées de Pythagore sur la nature de l'être qui préside à toutes les fonctions du corps, et qui contient en même temps le principe de la faculté intellectuelle. La chaleur et le feu qui la produit, durent paraître aux hommes qui acquirent les premiers l'habitude de penser, comme les causes de l'activité qui existe dans toute la nature. C'est pourquoi Pythagore prétend que le principe de la vie consiste dans la chaleur intégrante [59],

(56) D'après quelques renseignemens plus modernes, Pythagore reconnaissait dans l'ame quatre propriétés particulières. (*Plutarch.* physic. philos. decret. lib. I. c. 3. p. 9.) Le passage suivant, qui se trouve dans Plutarque, est encore très-important à cet égard (De animæ procreatione, e Timæo, p. 1013.), *οἶμαι δὲ μὴ ταὐτὸν εἶναι, τῷ κατὰ ἀριθμὸν συνεστάναι τὴν ψυχὴν τὸ τὴν οὐσίαν αὐτῆς ἀριθμὸν ὑπάρχειν.*

(57) Οὐ μὰ τὸν ἁμετέρα ψυχᾶ παραδόντα τετρακτὺν,
Παγὰν ἀεννάου φύσιος ῥιζώματ' ἔχουσαν.

Porphyr. vit. Pythag. p. 189.

(58) *Meursius* de denario Pythag. c. 5. p. 35. — *Athenagor.* legat. pro Christian. p. 6.

(59) *Diogen.* lib. VIII. sect. 28. p. 509. — Ζῆν μὲν πάντα, ὅσα μετέχει τοῦ θερμοῦ,

et

et que le principe des mouvemens du corps animal est d'une nature éthérée[60], ou, selon Aristote[61], d'une nature aërienne[62]. D'après cela, le système d'émanation était donc déjà fondé dans le système de Pythagore, parce qu'il admettait que les ames des animaux sont des émanations de l'ame générale du monde, qui a son siége dans l'*éther*[63].

Une autre raison de la généralité du feu dans la nature, et du siége de ce principe qui produit le mouvement, fut encore adoptée par les Pythagoriciens plus modernes; et Nicomaque[64] nous en a donné quelques renseignemens d'après lesquels le feu se meut d'une manière pyramidiforme. Par conséquent, tous les corps sont composés de pyramides; au moins chaque corps géométrique peut être composé de pyramides et décomposé en pyramides, et on peut construire une pyramide de trois points en posant dessus un quatrième : c'est d'après cela que, dans des temps plus modernes, le nombre quatre servit à exprimer la pyramide et le feu qui porta aussi quelquefois le nom d'*Hephæstos*.

(60) *Diogen.* l. c. Εἶναι δὲ τὴν ψυχὴν ἀπόσπασμα αἰθέρος, καὶ τοῦ θερμοῦ καὶ τοῦ ψυχροῦ.

(61) De anima, lib. I. c. 2. p. 1372. Ἔοικε δὲ καὶ τὸ παρὰ τῶν Πυθαγορείων λεγόμενον, τὴν αὐτὴν ἔχειν διάνοιαν· ἔφασαν γάρ τινες αὐτῶν, ψυχὴν εἶναι τὰ ἐν τῷ ἀέρι ξύσματα· οἱ δέ, τὸ ταῦτα κινοῦν.

(62) Les idées du feu et de l'éther n'en forment presque qu'une seule chez les anciens philosophes. Aristote dit positivement des plus anciens sages de sa nation, qu'ils avaient reconnu dans la plus haute région un élément qu'ils nommaient *éther*, parce qu'il est dans un mouvement perpétuel (ἀπὸ τοῦ θεῖν ἀεί), aussi Anaxagore admit au lieu du feu le mot *éther* (*Aristot.* de cœlo, lib. I. c. 3. p. 601.), et Héraclite prétendait, suivant le faux Plutarque (physic. philos. decret. lib. I. c. 3. p. 10.), que c'était de l'air produit par l'évaporation du feu.

(63) *Tiedemann's* Geist der speculativ. Philos. t. I. p. 131.

(64) *Phot.* biblioth. p. 187.

Je laisse à celui qui se sent en état de purifier le véritable système de Pythagore de tout ce que les sophistes plus modernes y ont ajouté, à déterminer plus amplement les idées psychologiques ou anthropologiques de ce philosophe. Cependant, il paraît que l'assertion que l'ame consiste en deux parties, l'une intellectuelle, *φρένες*, et l'autre non intellectuelle, *θυμός*, et que l'une a son siége dans le cerveau et l'autre dans le cœur, est véritablement pythagoricienne [65]. Il est probable que l'expérience journalière a donné lieu à cette détermination du siége des facultés intellectuelles : tout le monde sait que l'on est saisi d'un mal de tête, lorsque l'on s'applique trop à la méditation, et que le cœur bat violemment lorsque l'on est agité par quelque passion. D'après différens auteurs plus modernes, on distinguait dans la partie non intellectuelle de l'ame, la faculté de vouloir et la faculté de détester [66]. Le siége de la première était particulièrement placé dans le cœur, et le siége de la seconde dans le foie; cependant, on attribuait souvent la faculté de vouloir au foie, et la faculté de détester au cœur [67].

Les sens sont, d'après Pythagore, pour ainsi dire, des gouttes de l'ame intellectuelle, qui a son siége dans le cerveau : celle-ci est immortelle ; mais les propriétés subordonnées de l'ame s'anéantissent avec le corps. Ces dernières sont entretenues par le sang :

(65) *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. IV. c. 14. p. 83.

(66) *Ibid.*

(67) Cette opinion nous fournira dans la suite l'occasion d'éclaircir les différentes théories médicales. *Voyez* particulièrement *Plat.* Tim. p. 493. *Γλυκύτητι δὲ κατ' ἐκεῖνο ξυμφύτῳ πρὸς αὐτὸ χρωμένη, καὶ πάντα ὀρθὰ καὶ λεῖα αὐτοῦ καὶ ἐλεύθερα ἀπευθύνουσα, ἵλεώ τε καὶ εὐήμερον ποιεῖ τὴν περὶ τὸ ἧπαρ ψυχῆς μοῖραν κατῳκισμένην.*

les artères et les veines, ainsi que les nerfs, sont les ligamens de l'ame [68].

17. Je ne rapporterai pas tout ce qui a été avancé par des auteurs plus modernes sur la physiologie de Pythagore; il paraît que ce sont en grande partie des opinions conformes à l'esprit de son système, et en partie des opinions absolument substituées aux siennes. Que la semence, par exemple, soit une goutte du cerveau qui contient une vapeur chaude, et qui communique à la matrice une humidité glutineuse composée d'eau et de sang [69], est une opinion que l'on peut facilement concilier avec une autre de Plutarque [70], d'après laquelle la semence contient une force mouvante nécessaire pour la génération, et qui propage la matière. Kuhn a expliqué ce passage d'une manière très-claire [71].

Pythagore définissait ainsi la santé et la maladie: « Le bon état de la constitution *[habitus]* est la santé, » et son dérangement est la maladie [72]. » Dans un autre passage [73] il dit que la santé est une véritable harmonie.

(68) *Diogen.* lib. VIII. sect. 30. p. 513. Probablement une grande partie de ses opinions a été ajoutée par les modernes. Pythagore ne savait faire aucune distinction entre les nerfs et les ligamens, entre les artères et les veines; car au temps d'Hippocrate on ne reconnaissait pas encore cette différence, comme nous aurons occasion de le faire voir dans le courant de l'ouvrage. On s'aperçoit ici d'une combinaison des doctrines exotérique et ésotérique. D'après la dernière, l'ame est mortelle et matérielle, et d'après la première, elle est immortelle.

(69) *Diogen.* lib. VIII. c. 28. p. 510.

(70) Physic. philos. decret. lib. V. c. 4. p. 107.

(71) De philosophis ante *Hipp.* medicinæ cultor. p. 252. in *Ackermann.* opusc. ad medic. histor.

(72) *Diogen.* l. c. c. 35. p. 518. *Ὑγίειαν τὴν τοῦ εἴδους διαμονήν, νόσον τὴν τούτου φθοράν.*

(73) *Ib.* c. 33. p. 514. — On peut voir *Kuhn*, l. c. p. 263. 264.

Quoique Diogène [74] prétende que Pythagore a écrit un livre sûr la nature, on peut cependant, avec Kuhn [75], le révoquer en doute.

18. Pythagore pratiquait aussi la médecine; et on peut juger, par l'esprit de son siècle, de la manière dont il l'exerçait. Jusqu'à lui, la médecine avait été étroitement liée à la magie et aux cérémonies religieuses, et n'était exercée que par les prêtres dans les temples d'Esculape; chaque cure qui s'opérait dans ces lieux était regardée par la multitude comme un effet immédiat de la puissance divine ou comme un miracle. Pythagore lui-même avait puisé une partie de ses connaissances dans ses relations avec les prêtres d'Égypte, où la magie, l'interprétation des songes et la médecine, ne faisaient qu'une seule science. L'opinion que dans la nature tout est rempli de dieux, était alors un préjugé assez général parmi le peuple d'Italie; et, d'après cette idée, on conçoit que l'on devait croire facilement à la divination par des sacrifices d'animaux et des offrandes de choses inanimées [76]. Ces observations doivent nécessairement répandre quelques lumières sur la manière miraculeuse dont les Pythagoriciens pratiquaient la médecine.

Les esprits qui voltigent dans les airs, les démons et les héros envoient aux hommes les songes, d'après lesquels on reconnaît les signes de la maladie ou de la convalescence. Dans cette vue, il faut se livrer aux purifications et aux expiations, ἀποτροπαὶ, ἐπαοιδαὶ, καθαρμοὶ; et la divination, la magie, &c. se rapportent à

(74) L. c. c. 6. p. 492.
(75) L. c. p. 268.
(76) *Jamblich*, de mysteriis Ægypt. lib. III. c. 12. p. 75.

ces esprits d'une nature divine [77]. Pythagore connaissait aussi l'effet de la musique, et l'appliquait pour la guérison des maladies chroniques, dont la cause était due à des passions violentes [78]. C'est de cette manière qu'il traita Phérécyde son maître dans sa dernière maladie [79].

19. Il attribuait aux plantes des vertus magiques, et il guérissait des maladies par leur application [80]. C'est d'après cela que Pline et le faux Galien [81] témoignent que Pythagore donnait à l'oximel scillitique (ou le vinaigre de la scille) la propriété de procurer la longévité. Pline dit, dans un autre passage, que Pythagore avait écrit un livre sur l'utilité de la scille [82]; mais il est probable que cet ouvrage est apocryphe. Je ne peux pas décider si le chou, auquel cet auteur [83] assure que Pythagore attribuait des vertus particulières, est le nôtre ou une autre espèce. Pythagore recommandait l'anis dans le vin contre la morsure du scorpion [84], et disait que, lorsqu'on tient

(77) *Diogen.* lib. VIII. sect. 32. p. 514.
(78) *Porphyr.* vit. Pythag. p. 193. 195. — *Tim. Locr.* de anima mundi, p. 565. in *Gale* opusc. mythol.
(79) *Porphyr.* l. c. p. 186. — *Diodor.* l. c. p. 554.
(80) *Plin.* lib. XXX. c. 1.
(81) De facile parabil. p. 463. (Opp. p. IV.) Ὑγιεινὸν κάλλιστον τὸ περὶ σκίλλης (ὄξυ) Πυθαγόρα γραφέν, ὡς πᾶς μὲν αὐτοκράτωρ κέχρηται· λέγεται δὲ παρὰ τῶ δεδοκότος, ὅτι μακροβίους ποιεῖ τοὺς τῶτο λαμβάνοντας καὶ τὰ ἄκρα ἄρτια ὑπάρχει ἕως τέλους. Καὶ αὐτὸς μὲν ὁ Σάμιος γέρων, ὃν ἀγνοεῖς γὰρ ὅσον χρόνον προσέκοψεν, μέμνηται ἐν τῷ συντάγματι, ὡς τῷ κατ' αὐτὸν γένει μεταδεδωκὼς τὴν δύναμιν. Ὅταν δὲ ἤρξατο τέτῳ χρῆσθαι, πεντηκονταετὴς ὑπῆρχεν, καὶ ἐβίωσεν εἰς ἑπτά καὶ δέκατον καὶ ἑκατοστὸν ἔτος, ἄρτιος καὶ ἄνοσος διατελέσας.
(82) *Plin.* lib. XIX. c. 5.
(83) Lib. XX. c. 9.
(84) *Ib.* lib. XX. c. 17.

cette plante dans la main, elle est très-efficace contre l'épilepsie [85]; il parlait de la moutarde comme d'un médicament pénétrant qui attaque la tête, et qui est efficace contre la morsure des serpens et des scorpions [86]. Une espèce d'arroche [atriplex] est suivant lui très-indigeste, et cause la pâleur, la jaunisse et l'hydropisie [87]. Kuhn, dans ses excellens écrits, a recueilli de semblables passages sur la vertu magique de différentes plantes [88].

Les Pythagoriciens se servaient bien plus fréquemment des médicamens externes que de ceux internes; ils faisaient aussi un grand usage des cataplasmes et des onguens; mais la chirurgie proprement dite, qui opère et qui cautérise, n'était point de leur ressort [89].

20. Au reste, l'histoire nous apprend que les disciples de Pythagore se sont particulièrement distingués par leurs connaissances en médecine. Les Crotoniens étaient regardés comme les premiers médecins de la Grèce [90]. L'un d'entre eux qui, selon Diogène [91], fut disciple de Pythagore même, acquit une réputation toute particulière; ce fut Alcméon de Crotone, fils de Pirithus. Chalcidius [92] nous assure qu'Alcméon

(85) *Plin.* lib. XX, c. 17.
(86) *Ib.* lib. XX. c. 22.
(87) *Ib.* lib. XX. c. 20.
(88) L. c. p. 245. 246.
(89) *Jamblich.* de vita Pythag. c. 34. p. 204.
(90) *Herodot.* lib. III. c. 131. p. 307. Ἐγένετο γὰρ ὦν τοῦτο, ὅτε πρῶτοι μὲν οἱ Κροτωνιῆται ἰητροὶ ἐλέγοντο ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα εἶναι· δεύτεροι δὲ Κυρηναῖοι.
(91) Lib. VIII. c. 83. p. 542. — Aristote (metaphys. lib. I. c. 5. p. 1234.) remarque que le siècle d'Alcméon coïncide avec la vieillesse de Pythagore.
(92) Commentar. in *Plat.* Timæum, p, 368. ed. *Fabric.*

était naturaliste ; qu'il s'occupa le premier de l'étude de l'anatomie, et qu'il écrivit plusieurs mémoires sur la structure de l'œil. Cependant, ce témoignage est beaucoup trop moderne pour qu'on ne puisse pas le révoquer en doute. Ce que nous avons déjà dit prouve que l'anatomie du corps humain ne pouvait pas encore être pratiquée dans ce siècle, sur-tout par les Pythagoriciens, car l'aversion de cette société pour les cadavres y apportait un trop puissant obstacle. Si nous voulons accorder quelque chose à cet égard, il ne sera ici question que de l'anatomie comparée, qui cependant doit aussi avoir été contraire aux principes de l'ordre de Pythagore [93]; je suis pourtant disposé à accorder à Alcméon l'honneur d'avoir été le premier anatomiste, en tant qu'il s'agira seulement de l'anatomie comparée.

Cette opinion acquiert d'autant plus de probabilité, qu'Aristote a réfuté Alcméon, qui prétendait que les chèvres respirent par les oreilles [94]. De là, on tire, sans beaucoup de peine, la conclusion qu'Alcméon connaissait déjà le canal qui conduit de l'oreille dans l'intérieur de la bouche, conduit auquel on donna ensuite le nom de *tube d'Eustache* [95]. Il est probable qu'Alcméon ne fut porté à cette opinion erronée

(93) Les observations de Kuhn sur cette matière méritent particulièrement d'être lues. (L. c. p. 273. 274.)

(94) Histor. animal. lib. I. c. 11. p. 837. *Ἔστι δὴ κεφαλῆς μόριον, δι' οὗ ἀκούει ἄπνουν τὸ οὖς. Ἀλκμαίων γὰρ οὐκ ἀληθῆ λέγει, φάμενος, ἀναπνεῖν τὰς αἶγας κατὰ τὰ ὦτα.*

(95) Pline attribue cette invention à Archélaüs (lib. VIII. c. 50.); et Marcurialis croit (*Variæ lectiones*, lib. II. c. 10. p. 44. a.) qu'il faut lire, dans Aristote, Archelaüs au lieu d'Alcméon; cependant Kuhn attribue, avec beaucoup de raison, cette découverte aux Crotoniens, en observant qu'Archélaüs n'a vécu qu'au temps des Ptolémées, par conséquent après Aristote. (l. c. p. 272.)

qu'après qu'il eut découvert la membrane du tympan qui est tendue devant le tube d'Eustache, et qu'un accident avait percée [96].

21. Les fonctions animales et celles de la génération ont, à ce qu'il paraît, particulièrement excité l'attention des Pythagoriciens. D'après Diogène [97] et Clément d'Alexandrie [98], c'est Alcméon qui doit avoir le premier écrit un traité de physiologie. Il place, ainsi que l'avait fait son maître Pythagore, le siége de l'ame intelligente dans le cerveau [99]. L'audition a lieu moyennant le vide de l'oreille qui reçoit le son de l'air extérieur qui y pénètre; car tout ce qui est creux est sonore [100]. Cette explication n'est pas plus satisfaisante qu'une autre où il prétend que l'on reçoit les odeurs par la respiration [1] : son raisonnement sur le goût n'est pas meilleur ; il prétend que la langue distingue les différens sucs savoureux par sa souplesse, son humidité et sa chaleur [2].

Il regarde la semence de l'homme comme une partie du cerveau [3] : cette opinion était assez générale dans son temps, et résultait sans doute de l'observation qu'une trop fréquente perte de la semence cause des maux de tête et affaiblit les facultés intellectuelles. Je ne discuterai pas s'il admettait la semence des deux.

(96) *Voyez* l'Histoire de la médecine, t. IV, p. 254.
(97) L. c. Il cite aussi les premiers mots de cet ouvrage.
(98) Stromat. lib. I. p. 308.
(99) *Plutarch.* phys. phil. decret. lib. IV. c. 17.
(100) *Ib.* l. c. c. 16.
(1) *Ib.* c. 17. Ὀσφραίνεσθαι (τῷ ἡγεμονικῷ) ἕλκοντι διὰ τῆς ἀναπνοῆς τὰς ὀσμάς.
(2) *Ib.* c. 18. Τῷ ὑγρῷ καὶ τῷ χλιαρῷ τῷ ἐν τῇ γλώττῃ πρὸς τῇ μαλακότητι διακρίνεσθαι τοὺς χυμούς.
(3) *Ib.* lib. V. c. 3.

sexes comme nécessaire à la génération, parce que c'est un témoin trop moderne qui nous donne ces renseignemens [4]. Mais, suivant le faux Plutarque [5], Alcméon approfondit beaucoup plus la théorie de la génération; il prétend que la tête est la première partie formée dans l'embryon, parce qu'elle doit être le siége de l'ame intelligente. Le fétus ne reçoit sa nourriture ni par la bouche ni par le cordon ombilical, mais par toute la surface du corps qui absorbe la nourriture comme une éponge [6]. C'est de la même manière qu'il imagine la nutrition du poussin dans l'œuf : le blanc est le lait par lequel est entretenu le jaune d'où l'embryon doit se développer [7]. Il compare l'époque de la virilité à l'instant de la floraison des plantes ; et comme les parties génitales se couvrent de poils lorsque la semence commence à se développer, de même les plantes ne sont en fleur que lorsqu'elles doivent porter du fruit [8]. Censorinus prétend qu'Alcméon regardait l'amaigrissement comme la suite d'une fréquente perte de semence [9]. La stérilité des animaux bâtards occupait alors particulièrement la méditation des philosophes. Alcméon composa aussi une esquisse sur la théorie de cette impuissance, où il soutenait que la grande fluidité de la semence trop froide du mulet, et que le resserrement de la matrice de la mule

(4) *Censorin.* apud *Kuhn.* l. c. p. 277.
(5) Lib. V. c. 17.
(6) *Ib.* lib. V. c. 16.
(7) *Aristot.* de generat. animal. lib. III. c. 2. p. 1281. Τοὐναντίον μέντοι ἐστὶν, ἢ οἱ ἄνθρωποι οἴονται καὶ Ἀλκμαίων φησὶν ὁ Κροτωνιάτης. Οὐ γὰρ τὸ λευκόν ἐστι γάλα, ἀλλὰ τὸ ὠχρόν, τοῦτο γάρ ἐστιν ἡ τροφὴ τοῖς νεοττοῖς· οἱ δ᾽ οἴονται τὸ λευκόν, διὰ τὴν ὁμοιότητα τοῦ χρώματος.
(8) *Aristot.* histor. animal. lib. VII. c. 1. p. 995.
(9) *Kuhn*, l. c.

sont les causes de leur stérilité [10]. Le défaut de profondeur dans cette explication ne peut se pardonner qu'en admettant que, dans l'enfance de la culture de l'esprit humain, il était très-ordinaire de vouloir expliquer une chose obscure par une autre qui l'étair au moins autant, et de ne donner, au lieu de bonnes raisons, que des paroles vides de sens.

22. La plus ancienne théorie du sommeil vient aussi d'Alcméon : lorsque, dit-il [11], le sang rétrograde dans les gros vaisseaux, le sommeil a lieu; s'il reprend sa circulation, il produit le réveil; mais s'il y a stagnation totale, il donne la mort. Ceci était aussi le résultat de la simple observation que pendant le sommeil le sang se porte vers la tête et vers le cœur.

La santé et la maladie, suivant Alcméon, ne sont autre chose que l'harmonie et la discordance du corps. Il est probable que Plutarque [12] et Stobée [13] ont confondu leurs propres idées avec la théorie de ce

(10) *Plutarch.* lib. V. c. 14. p. 114.

(11) *Plutarch.* lib. V. c. 24. *Ἀλκμαίων ἀναχωρήσει τοῦ αἵματος εἰς τὰς ὁμόρους φλέβας ὕπνον γίνεσθαί φησι, τὴν δὲ ἐξέγερσιν, διάχυσιν· τὴν δὲ παντελῆ ἀναχώρησιν, θάνατον.* Il y a deux manières de lire ce passage; si on lit *ὁμόρους*, il faut toujours substituer *τῇ καρδίᾳ* ou *τῷ ἐγκεφάλῳ*. Reisk et Kuhn lisent donc avec plus de raison *αἱμόῤῥους*; ce mot se rencontre fréquemment dans la signification d'un gros vaisseau sanguin. Beck cependant, dans son édition de Plutarque, est d'accord avec Aristote sur ce qu'il dit du sommeil. Pour moi, je ne trouve dans tout ce livre aucun rapport des vaisseaux sanguins avec la région du cœur; ces vaisseaux sont toujours nommés *ἔναιμοι*, ce qui signifie la même chose que *αἱμόῤῥοοι*.

(12) Liv. V. c. 30. *Ἀλκμαίων, τῆς μὲν ὑγιείας εἶναι συνεκτικὴν ἰσονομίαν τῶν δυνάμεων, ὑγροῦ, θερμοῦ, ξηροῦ, ψυχροῦ, πικροῦ, γλυκέος, καὶ τῶν λοιπῶν· τὴν δ' ἐν αὐτοῖς μοναρχίαν, νόσου ποιητικήν.*

(13) Serm. 99. p. 542.

philosophe, lorsque, en rapportant ses principes, ils ont dit que la santé n'est que le parfait équilibre des propriétés de l'humide, de la sécheresse, de la chaleur, du froid, de l'acerbe et du doux; car la doctrine des qualités élémentaires du corps animal a une origine trop moderne pour pouvoir être attribuée à Alcméon; et il est plus conforme au véritable système de Pythagore de comparer l'exécution uniforme de toutes les fonctions du corps dans l'état de bonne santé avec l'harmonie musicale; et vraisemblablement c'est ainsi que le philosophe de Crotone se forma l'idée de la nature de la santé. Les nouveaux organisateurs ont donc tort quand ils attribuent à Alcméon la connaissance des propriétés fondamentales du corps.

23. Après Alcméon vécut Empedocle d'Agrigente, l'un des plus célèbres philosophes de l'école de Pythagore, mais qui s'éloignait déjà de l'ancien système de son maître, dont par conséquent il n'était pas le partisan intime. Cependant, ce que nous dit Néanthes de Cysique [14], pour prouver qu'Empedocle a, dans ses poésies, indiscrètement révélé les mystères de la secte de Pythagore, peut être considéré comme une fable. Il était, comme le plus grand nombre des sages de l'ancien temps, tout-à-la-fois homme d'état, poète, législateur, médecin et magicien, &c.

Il s'acquit une grande réputation dans sa ville natale, où régnait alors beaucoup de luxe et de débauche, en cherchant à adoucir les mœurs du peuple, à changer la forme du gouvernement, et par son amour

(14) *Diogen.* lib. VIII. c. 55. p. 528.

pour la liberté, passion dans laquelle il suivait l'exemple du philosophe de Samos [15]. Par son extérieur et par ses cures miraculeuses, il eut la gloire d'être considéré comme un favori des dieux et comme un grand prophète, dont le pouvoir était tel qu'il arrêtait la marche de la nature et commandait à la mort [16].

Un des faits qui contribuèrent le plus à le rendre immortel, fut l'obstacle qu'il opposa à l'impétueux Sirocco ou Sciron, dont l'haleine pestilentielle ravageait tout et occasionnait des maladies épidémiques; ce qu'il fit en bouchant un intervalle qui se trouvait entre deux montagnes, par lequel ce vent furieux soufflait avec force [17]; c'est de là qu'il reçut le nom *κωλυσανέμας* [18] ou *ἀλεξάνεμος* [19] [qui dompte les vents]. Pendant une peste qui se manifesta à l'époque d'une éclipse de soleil, il sauva la vie à beaucoup de monde par des fumigations et des buchers magiques [20].

(15) *Diogen.* lib. VIII. c. 63-66. p. 532. 533.
(16) *Ib.* l. c. Vid. *Eckhel*, t. I. p. 239.
(17) Diogène raconte (liv. VIII. c. 60. p. 531.) qu'Empedocle arrêta ce vent avec des peaux d'âne. L'exposé de cette histoire, par Suidas, est aussi absurde que le premier. (Tit. Ἐμπεδοκλῆς, p. 724. *δέρας ὄνων περιθέντα τῇ πόλει.*) Mais Plutarque (advers. Colotem. p. 1126.) raconte cet événement tel qu'il se trouve dans le texte: Ἐμπεδοκλῆς *ἀπήλλαξεν ἀκαρπίας καὶ λοιμοῦ, διασφαγὰς ὄρους ἀπολείψας, δι' ὧν ὁ Νότος εἰς τὸ πεδίον ὑπερέβαλλε.* Ménage présume que Diogène peut avoir été induit en erreur par une faute du copiste qui aura lu *διασφαγὰς ὄρους* au lieu de *διασφάξας ὄνους* qu'il aura ensuite expliqué à sa manière. (Observ. in *Diogen.* h. l. p. 380.) Clément d'Alexandrie (Stromat. lib. VI. p. 630.) raconte ce fait de la même manière que Plutarque, et cite les propres vers d'Empedocle qui le contiennent.

Παύσεις δ' ἀκαμάτων ἀνέμων μένος, οἵτ' ἐπὶ γαῖαν
ὀρνύμενοι, θνητοῖσι καταφθινύθουσιν ἀρούρας.

(18) *Diogen.* l. c.
(19) *Porphyr.* vita Pythag. p. 193.
(20) *Plin.* lib. XXXVI. c. 27.

Philostrate raconte une autre action miraculeuse de ce grand homme : il sauva une ville en faisant cesser une pluie dont les torrens allaient la submerger [21]. Dans une autre circonstance, il rappela à la vie une femme asphyxiée que l'on croyait morte depuis quelque temps [22]. Ces faits, et plusieurs autres semblables, lui acquirent une telle célébrité, et lui inspirèrent même un si haut degré de vanité, qu'il se regardait comme le compagnon des dieux [23]. Cependant, ces sentimens présomptueux étaient dus en grande partie aux principes des Pythagoriciens, qui, du moment qu'ils avaient reçu l'initiation, se regardaient comme les égaux des dieux [24]. Diodore d'Éphèse raconte une autre histoire de ce même philosophe : les habitans de Selinonte souffraient beaucoup d'une peste occasionnée par les eaux stagnantes et putrides d'un fleuve voisin. Empedocle y fit venir des eaux douces, dont le cours en faisant cesser la putridité, arrêta aussi les ravages de la peste [25]. Depuis ce temps les Selinontins le révérèrent comme un dieu.

Il serait superflu de faire de nouvelles recherches sur l'histoire de sa mort. L'opinion la plus commune est qu'il périt dans les flammes du mont Etna, ou par accident, ou parce qu'il s'y précipita lui-même, pour faire croire qu'il avait disparu comme un dieu. Mais le crédule compilateur Diogène est plutôt d'avis, d'après

(21) Vita Apollon. lib. VIII. c. 7. sect. 8. p. 339.
(22) *Diogen.* l. c. — *Iriarte*, bibl. Matrit. p. 450.
(23) De là les vers assez connus de cet auteur :
Χαίρετ', ἐγὼ δ' ὑμῖν θεὸς ἄμβροτος, οὐκ ἔτι θνητὸς πωλεῦμαι.... (*Diogen.* sect. 62. p. 532. sect. 66. p. 533.)
(24) *Philostrat.* vita Apollon. lib. VIII. c. 7. sect. 6. p. 335.
(25) *Diogen.* l. c. c. 70. p. 535. — Ce fleuve s'appelait *Hipsas*, aujourd'hui *Belici*. (*Stollbergs* Reisen, t. III. p. 364.)

la contradiction qu'il avait remarquée dans ces différens renseignemens, qu'Empedocle tomba dans la mer du Péloponèse où il se noya [26].

24. Les principes d'Empedocle dérivaient, il est vrai, quant à l'objet principal, de la théorie de l'école de Pythagore; mais une grande partie lui était entièrement propre. Il paraît qu'Aristote a voulu lui attribuer l'hypothèse que la matière primitive peut être comparée avec le double indéterminé [27].

Il est incontestable que la doctrine des quatre élémens et son application à la production des choses, ainsi qu'aux changemens qui arrivent dans le monde, est due au philosophe d'Agrigente. Les principes d'après lesquels tout se produit, étaient déjà opposés les uns aux autres dans l'école de Pythagore, et au nombre de dix, sous le nom d'*énantioses*, ἐναντίωσις [28], savoir; le fini et l'infini, le pair et l'impair, l'unité et la pluralité, la droite et la gauche, le masculin et le féminin, le fixe et le mobile, le rectiligne et le courbe, la lumière et l'obscurité, le bon et le mauvais, le régulier et l'irrégulier. Et au lieu de ces dix *énantioses* pour la production des corps, Empedocle n'en supposait que deux, le chaud et le froid, le sec et l'humide, ou le feu et l'air, la terre et l'eau. Ces quatre élémens

(26) L. c. c. 71. p. 536. Vid. *Strabo*; lib. VI. p. 420. et *Mongitore* biblioth. sicul. t. I. p. 177.

(27) De generat. et corrupt. lib. I. c. 1. p. 682. Ὅσοι μὲν γὰρ ἕν τι τὸ πᾶν εἶναι λέγουσι, καὶ πάντα ἐξ ἑνὸς γεννῶσι, τούτοις μὲν ἀνάγκη, ἀλλοίωσιν τὴν γένεσιν φάναι, καὶ τὸ κυρίως γινόμενον, ἀλλοιοῦσθαι. Ὅσοι δὲ πλείω τὴν ὕλην ἑνὸς τιθέασιν, οἷον Ἐμπεδοκλῆς — — τούτοις ἕτερον. Je ne puis concevoir que l'on ait pu interpréter ce passage autrement qu'en disant qu'Empedocle admettait la matière première pour plus que le nombre un ou l'unité.

(28) *Aristot.* Metaphys. lib. I. c. 5. p. 1233.

sont devenus dans la suite la base fondamentale de théories innombrables en philosophie et en médecine. L'antiquité de cette doctrine paraît être son plus grand mérite, et ce n'était qu'au XVIIIe siècle qu'était réservé l'honneur de détruire, par de meilleures recherches en chimie et en physique, la réputation que la doctrine d'Empedocle avait soutenue jusqu'alors.

Les causes agissantes dans la production des corps par ces élémens étaient désignées par les noms symboliques d'*amitié* et d'*inimitié*, qui doivent signifier la force attractive et la force répulsive : par l'une, tout sort de l'ancien chaos, et par l'autre, tout se divise. Par conséquent, dans le principe, aucun corps ne se produit ni ne s'anéantit. La production et l'anéantissement ne sont que des changemens des parties constitutives : ces élémens n'ont donc pas été produits, mais sont perpétuellement rassemblés par l'active unité [29].

Pour l'éclaircissement de cette théorie élémentaire remarquable, on peut encore ajouter qu'Empedocle, comme le premier des syncrétistes, n'a fait que concilier les différens systèmes de ses prédécesseurs. Longtemps avant lui chacun des quatre élémens était déjà considéré comme la matière fondamentale de toutes choses.

(29) *Aristot.* Metaph. lib. I. c. 3. p. 1129. Ἐμπεδοκλῆς τὰ τέτταρα, πρὸς τοῖς εἰρημένοις γῆν προσθεὶς τέταρτον· ταῦτα γὰρ ἀεὶ διαμένειν καὶ οὐ γίνεσθαι, ἀλλ' ἢ πλήθει καὶ ὀλιγότητι συγκρινόμενα καὶ διακρινόμενα, εἰς ἕν τε καὶ ἐξ ἑνός. *Plutarch.* advers. Colot. p. 1113. — *Ib.* de physic. philos. decret. lib. I. c. 3. p. 12. On cite entre autres les vers suivans de ce philosophe :

Τέσσαρα τῶν πάντων ῥιζώματα πρῶτον ἄκουε·
Ζεὺς ἀργὴς, Ἥρη τε φερέσβιος, ἠδ' Ἀϊδωνεὺς,
Νῆστίς θ', ἣ δακρύοις τέγγει κρούνωμα βρότειον,

Thalès regardait l'eau comme la matière première. Anaximènes de Milet, soixante ans avant Empedocle, attribuait à l'air la production de toutes choses [30]. Pythagore l'attribuait au feu (§. 16), et Xenophanes de Colophon à la terre [31]. Empedocle réunit ces différentes opinions, et donna à chacun de ces prétendus élémens la même participation à la production des corps.

Cependant, l'idée d'Empedocle sur la manière dont les corps se produisent par ces élémens est extrêmement remarquable. Comme la forme de ces derniers est éternelle et invariable, ils ne souffrent dans leur arrangement aucune transformation ou décomposition, mais ils se placent seulement les uns contre les autres, et sont par conséquent mêlés d'une manière qu'on pourrait dire mécanique [32]. C'est de ce principe seul que l'on peut expliquer un passage qu'Aristote a cité de la poésie de cet Agrigentin, d'après lequel les élémens sont, pour ainsi dire, perpétuellement dérangés, tandis qu'ils restent pourtant immobiles. Au surplus, si l'on adopte l'avis du faux Plutarque [34] sur les matières fondamentales qui composent les élémens, alors on verra qu'Empedocle attribuait, ainsi que Démocrite et Épicure, aux atomes qui forment la base des élémens,

(30) *Aristot.* Metaphys. lib. I. c. 3. p. 1229. — *Origen.* philosoph. p. 886. (ed. *de la Rue.*)

(31) *Sext. Empir.* adv. mathem. lib. X. s. 313. 314. p. 685. — *Sabin.* apud. *Galen.* comment. in lib. de natur. hum. p. 5.

(32) *Galen.* l. c. p. 6. Κατὰ μικρὰ μόρια παρακεῖσθαί τε καὶ ψαύειν.

(33) Physic. auscult. lib. VIII. p. 564.

Τῇδε δὲ διαλλάσσοντα διαμπερὲς, οὐδ' ἅμα λήγει·
Ταύτῃ δ' αἰὲν ἔασιν ἀκίνητοι κατὰ κύκλον.

(34) Physic. philos. decret. lib. I. c. 13. p. 29. Ἐμπεδοκλῆς πρὸ τῶν τεσσάρων στοιχείων θραύσματα ἐλάχιστα, οἱονεὶ στοιχεῖα πρὸ στοιχείων.

tous

tous les changemens qui arrivent dans le monde physique, et qu'il doit par cette raison, comme la plupart des anciens philosophes de la Grèce, être mis au rang des matérialistes. Aussi le faux Plutarque le place comme atomiste à côté d'Épicure [35].

L'opinion de l'invariabilité des premières bases fondamentales de toutes choses paraît être contredite par un passage important des poésies d'Empedocle, où il fait consister les forces fondamentales de tous les corps dans le mélange et dans le changement des élémens mélangés [36]. Cependant, cette contradiction n'est qu'apparente; car, d'un côté, le philosophe d'Agrigente n'avait certainement pas encore des idées aussi claires de la différence du mélange mécanique et de la dissolution chimique; et, d'un autre côté, on doit rapporter ce mélange plutôt aux élémens même, qu'à leurs parties constitutives, στοιχεῖα πρὶν στοιχείων.

Ces parties constitutives fondamentales agissent perpétuellement d'après des lois accidentelles; et comme le mélange de ces élémens et leur attraction réciproque ont produit le monde, de même leur répulsion ou désunion produira un jour un nouveau

(35) L. c. c. 24. p. 34. — Vid. *Cudworth.* intellect. system. p. 14.
(36) *Plutarch.* adv. Colot. p. 1111.

Ἄλλο δέ σοι ἐρέω· φύσις οὐδενός ἐστιν ἑκάστου
θνητῶν, οὐδέ τις οὐλομένη θανάτοιο γενέθλη·
ἀλλὰ μόνον μίξις τε διάλλαξις τε μιγέντων
ἐστὶ, φύσις δ' ἐπὶ τοῖς ὀνομάζεται ἀνθρώποισι.

« Mais je vous dis maintenant autre chose : Chez aucun mortel ne » règne la nature; il n'existe aucune génération que la mort puisse » anéantir : tout n'est que mélange et changement de ce qui a été » combiné. Voilà ce que les hommes entendent par la nature! » Un physiologiste des derniers temps ne s'exprimerait pas autrement sur les propriétés fondamentales de la nature du corps animal.

chaos, d'où, après des milliers d'années, un nouveau monde pourra sortir encore, et ainsi de suite jusqu'à l'infini [37].

25. La dernière assertion que je viens de rapporter sert à l'explication des idées d'Empedocle sur la production des animaux d'après des causes accidentelles. L'attraction et la répulsion seules des élémens produisirent d'abord des têtes sans cou, des jambes sans corps, des animaux moitié bœuf et moitié homme, et une infinité d'autres monstres de toutes les espèces; mais, parmi ces êtres que le hasard seul avait produits, il s'en trouva cependant un assez grand nombre dont la parfaite organisation aurait pu être prise pour l'ouvrage d'une intelligence suprême : ceux-ci conservèrent la vie et même les moyens de se propager, tandis que les autres, auxquels manquaient les organes de cette même vie, retombèrent bientôt dans le chaos d'où ils étaient sortis [38].

Ainsi, le corps animal n'a pas été arrangé et organisé d'après des lois essentielles : aucun être intelligent n'a veillé à sa construction; le hasard seul l'a produit. La colonne dorsale n'était dans l'origine qu'un os solide dans toute sa longueur; mais des fractures ou dérangemens accidentels en formèrent ensuite des vertèbres. Le même philosophe prétendait que les cavités du bas ventre et le creux des intestins étaient

(37) *Aristot.* physic. acroas. lib. VIII. c. 1. p. 564. Un passage des poésies d'Empedocle est cité dans cet endroit.

(38) *Ibid.* lib. II. c. 4. p. 465. — c. 8. p. 470. Un proverbe d'Empedocle, assez connu dans l'antiquité, porte:

Ὡς οὕτω συνέκυρσε θέων τότε, πολλάκι δ' ἄλλως.

« C'est ainsi que les choses arrivent quelquefois par la volonté des » dieux, et plus souvent d'une autre manière. »

dus au passage forcé de l'eau à travers le corps pendant sa formation; que les narines avaient été formées par un courant d'air établi de l'intérieur à l'extérieur [39]. Il croyait aussi que le limon échauffé à un certain degré pouvait produire des animaux [40]; car, d'après sa théorie, il ne fallait que le concours des quatre élémens pour donner la forme et l'existence à tous les corps.

26. Ces principes physiologiques appartiennent à l'instruction ésotérique; car, dans celle exotérique, Empedocle s'exprimait d'une manière convenable à la conception des laïques et aux préjugés du peuple. Comme les Ioniens et les Pythagoriciens, il enseigna aussi que tout est animé dans la nature, ou que tout est plein de dieux [41]; c'est pourquoi les ames humaines ne sont pas seulement identiques avec les dieux, mais encore avec les ames des animaux, parce qu'elles sont toutes produites par l'ame générale du monde [42].

Empedocle admettait aussi une ame dans les plantes, qui doit être douée de toutes les vertus de l'ame animale, et qui, par conséquent, a la faculté de vouloir;

(39) Ælien nous a conservé le fragment suivant des poésies d'Empedocle (de natur. anim. lib. XVI. c. 29. p. 902.)

> Πολλὰ μὲν ἀμφιπρόσωπα καὶ ἀμφίστερνα φύεσθαι·
> βουγενῆ, ἀνδρόπρωρα, τὰ δ' ἔμπαλιν ἐξανατέλλειν
> ἀνδροφυῆ βούκρανα· μεμιγμένα τῇ μὲν ὑπ' ἀνδρῶν,
> τῇ δὲ γυναικοφυῆ σκιεροῖς ἠσκημένα γυίοις.

(40) *Plutarch.* de physic. philos. decret. lib. V. c. 19. p. 120.

(41) *Ib.* de vitando œre alieno, p. 830. — de Iside et Osirid. p. 361.

(42) *Sext. Empiric.* adv. physic. lib. IX. c. 127. p. 580. Οἱ μὲν οὖν περὶ τὸν Πυθαγόραν καὶ τὸν Ἐμπεδοκλέα καὶ τῶν Ἰταλῶν πλῆθος, φασὶ μὴ μόνον ἡμῖν πρὸς ἀλλήλους καὶ πρὸς τοὺς θεοὺς εἶναι τινα κοινωνίαν, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὰ ἄλογα τῶν ζώων. — *Plutarch.* de esu carnium, lib. II. p. 997.

de s'affliger et de s'égayer alternativement [43]. Il ne s'écartait en rien à cet égard des principes de l'école de Pythagore. Cette opinion, sur le rapport qu'il trouvait entre les plantes et les animaux, lui fournit l'occasion de parler des plantes et des arbres avec des expressions dont on ne se sert qu'en parlant des animaux : il nommait *œufs* la semence des plantes, à cause de sa ressemblance avec celle des animaux; et il nommait *accouchement* ce que l'on entend par *fructification* [44]. La seule différence qu'il admettait entre les animaux et les plantes, c'est que dans les premiers les sexes sont séparés, et que dans les derniers ils sont réunis [45]. Il comparait aussi les feuilles des plantes aux poils des animaux, aux plumes des oiseaux et aux écailles des poissons [46].

27. Empedocle, dans ses recherches physiologiques, s'occupa beaucoup, à l'imitation de ses contemporains, de la théorie des fonctions de la génération. Déjà tous les philosophes de son temps étaient divisés d'opinion sur cette théorie, ce qui formait différens partis; et chacun de ceux qui, par leurs connaissances, voulaient se distinguer parmi leurs contemporains, regardait,

(43) *Aristot.* de plant. lib. I. c. 1. p. 1042. — *Sext. Empiric.* advers. Logic. lib. VIII. c. 286. p. 512.

(44) *Aristot.* de generat. anim. lib. I. c. 23. p. 1239. Οὕτω δὴ ὠοτοκεῖ μακρὰ δένδρα πρῶτον ἐλαίας· τό τε γὰρ ὠὸν κύημά ἐστι, καὶ ἔκ τινος αὐτοῦ γίγνεται τὸ ζῶον.

(45) *Ibid.*

(46) *Ibid.* meteorol. lib. IV. c. 9. p. 820, où se trouvent les vers suivans d'Empedocle :

Ταὐτὰ τρίχες καὶ φύλλα καὶ οἰωνῶν πτερὰ πυκνά,
καὶ λεπίδες γίγνονται ἐπὶ στιβαροῖσι μέλεσσιν.

« Les feuilles, les poils, les plumes, ne sont qu'une même substance, et ne paraissent, ainsi que les écailles, que sur les membres » bien formés.»

pour ainsi dire, comme un devoir de suivre l'un ou l'autre parti. Le philosophe d'Agrigente prétend que l'embryon n'est pas formé seulement de la semence du mâle, ou seulement de celle de la femelle, mais qu'il tient son existence de toutes les deux, et qu'il reçoit sa forme du père ou bien de la mère, selon que les parties constitutives de la semence du père ou de la mère y prédominent [47], ou selon que l'imagination de la mère agit plus énergiquement [48]. Il dit ensuite qu'il existe des parcelles particulières dans la semence du mâle, et d'autres dans celle de la femelle, et que c'est l'attraction de ces différentes parcelles qui produit l'amour entre les sexes. Galien observe très-judicieusement que dans cette explication on a trop peu considéré les parties simples dont se produisent les organes [49]. Le sexe de l'enfant dépend uniquement de la chaleur ou du froid de la matrice [50]. Si la semence est introduite dans une matrice chaude, alors l'enfant sera un garçon, mais si cet organe est froid, ce sera une fille. Le sexe féminin a d'autant plus de disposition pour l'acte de la génération, que l'époque des dernières menstrues est moins éloignée.

Le même philosophe attribue les difformités à la surabondance ou au défaut de la semence, ou enfin à une trop grande dispersion ou à une fausse direction

(47) *Aristot.* de generat. animal. lib. I. c. 18. p. 1124.

Ἀλλὰ διέσπασται μελέων φύσις, ἡ μὲν ἐν ἀνδρὸς,
ἡ μὲν ἐν γυναικός —

« Mais la substance des membres est dispersée, une partie dans » l'homme et l'autre dans la femme. » Lib. IV. c. 1. p. 1303.

(48) *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. V. c. 12. p. 113.

(49) *Galen.* de semine, lib. II. p. 241.

(50) *Aristot.* l. c. lib. IV. c. 1. p. 1304.

de cette liqueur [51]. D'après son opinion, les jumeaux proviennent d'une plus grande quantité ou d'un plus grand développement de la semence [52].

Quelques fœtus, résultats d'avortemens arrivés dans les commencemens d'une grossesse, auront sans doute donné lieu à notre philosophe d'observer que toutes les parties de l'embryon sont formées du trente-sixième au quarante-quatrième jour [53]. Il s'appuie de sa théorie une fois établie, pour expliquer d'une manière convenable la formation de chacune des parties du corps : la formation des muscles, par exemple, résulte d'un mélange égal des quatre élémens; les ligamens, νεῦρα, se forment d'une surabondance du feu et de la terre; les ongles ne sont autre chose que les ligamens exposés à l'air; les os se produisent par une plus grande quantité d'eau et de terre; et c'est à-peu-près par des causes semblables, et par les mêmes raisons, qu'il explique la formation de la sueur et des larmes [54].

Ce fut lui qui le premier donna le nom d'*amnion* à la membrane qui renferme le fœtus et les eaux dans la matrice [55].

28. L'explication des fonctions des sens s'accorde parfaitement avec sa théorie élémentaire. Il prétend que les sensations n'ont lieu que par l'affinité des

(51) *Plutarch.* l. c. lib. V. c. 8. p. 110. Ἐμπεδοκλῆς τέρατα γίνεσθαι παρὰ πλεονασμὸν σπέρματος, ἢ παρ' ἔλλειψιν, ἢ παρὰ τὴν τῆς κινήσεως ἀρχὴν, ἢ παρὰ τὴν εἰς πλείω διαίρεσιν, ἢ παρὰ τὸ ἀπονεύειν.

(52) *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. V. c. 10. p. 111. Κατὰ πλεονασμὸν ἢ περισσισμὸν τοῦ σπέρματος.

(53) *Ib.* c. 21. p. 122.

(54) *Ib.* c. 22. p. 122.

(55) Jul. *Polluc.* Onomastic. lib. II. s. 223. p. 260, ed. *Hemsterhuys.*

élémens qui composent l'objet senti avec les élémens des organes des sens; c'est-à-dire, qu'il y a attraction entre les élémens de l'objet extérieur et les élémens homogènes des organes. L'œil est un organe diaphane, *αὐγοειδὴς*; l'oreille un organe aérien; le nez, vaporeux; la langue, aquatique; et les organes de la sensation sont d'une nature terreuse. C'est par là que Galien [56] explique un fragment des poésies d'Empedocle sur la nature. « Nous voyons la terre avec la » terre, l'eau avec l'eau; et nous contemplons l'éther » divin avec l'éther, le feu lumineux avec le feu. » C'est pour cette raison qu'Empedocle, dans son explication de la vision ou du mécanisme de la vue, considère principalement les émanations lumineuses des objets visibles, *ἀπορροαὶ*, comme ayant de l'affinité avec la lumière interne de l'œil, et prétend que le sens de la vue se manifeste à l'instant où ces émanations sont en contact avec cette lumière [57]. D'après cela, il soutient qu'il existe dans tout l'univers une lumière adhérente à tous les objets visibles, et dont les rayons viennent aboutir à l'œil [58]. C'est d'après ces données que l'on doit expliquer ces vers qui sont ordinairement si obscurs, et dans lesquels on parle d'une lumière interne de l'œil comme de l'organe de la faculté visuelle proprement dite [59].

Empedocle définit à-peu-près de la même manière

(56) *Galen.* de dogmat. Hippocr. et Platon. lib. VII. c. 5. p. 315.
Γαίῃ μὲν γὰρ γαῖαν ὀπώπαμεν, ὕδατι δ' ὕδωρ
αἰθέρι δ' αἰθέρα δῖαν, ἀτὰρ πυρὶ πῦρ ἀΐδηλον.
Vid. *Aristot.* de anima, lib. I. c. 2. p. 1373.

(57) *Plat.* Meno, p. 336.

(58) *Aristot.* de anima, lib. II. c. 7. p. 1398.

(59) *Ibid.* de sensu, c. 2. p. 1430. 1431.

l'organe de l'ouïe et celui de l'odorat; à l'égard du premier, il parle déjà du cartilage du limaçon, *κοχλιώδης χόνδρος*, qu'il regarde comme formant dans l'intérieur de l'oreille l'organe proprement dit de l'audition [60]. Il est probable qu'il avait acquis cette connaissance en disséquant des animaux.

Au reste, plus ces définitions sont loin de satisfaire un esprit formé par une meilleure expérience et une plus profonde méditation, plus elles sont cependant conformes à l'enfance de la philosophie. Elles appartiennent, ainsi que l'explication du rapport des fonctions de l'ame avec les sensations physiques, aux principes ésotériques d'une école qui, devant le public, paraissait toujours avoir beaucoup de vénération pour les dieux, mais qui, dans son sein, professait le matérialisme le plus grossier. C'est pour cela qu'Empedocle plaçait le siége de l'ame dans le sang, et la regardait comme la même chose que la chaleur qui se dévelope de cette liqueur [61]. Aussi penser et sentir n'étaient qu'un suivant lui [62]; et il croyait que toute existence cesse avec la mort *.

Empedocle prétend encore que la nutrition et l'accroissement ne sont dus qu'à l'augmentation de la chaleur [63]; que le sommeil est dû à la diminution de cette

(60) *Plutarch.* placit. philos. lib. IV. c. 16. 17. p. 94.

(61) *Jul. Polluc.* onomast. lib. II. s. 226. p. 262. — *Galen.* de dogmat. Hippocr. et Platon. lib. II. p. 264.

(62) *Aristot.* de anima, lib. III. c. 3. p. 1413.

* *Plutarch.* adv. Colot. p. 1113.

Πρὶν δὲ παγέντε βροτοὶ, καὶ λυθέντες οὐδὲν ἄρ᾽ εἰσι.

« Les mortels ne sont rien avant leur naissance, et rien après » leur mort. »

(63) *Plutarch.* lib. V. c. 27. p. 127. Ἐμπεδοκλῆς τρέφεσθαι μὲν τὰ ζῶα διὰ τὴν ὑπόστασιν τοῦ οἰκείου, αὔξεσθαι δὲ διὰ τὴν παρουσίαν τοῦ θερμοῦ, μειοῦσθαι δὲ καὶ φθίνειν διὰ τὴν ἔλλειψιν ἑκατέρων.

même chaleur, et la mort à son épuisement total [64].

La théorie de la respiration est basée sur les mêmes idées de la chaleur animale : la première respiration est causée par l'espace vide qui se produit dans les vaisseaux ouverts, lorsque l'embryon, jusqu'alors entouré d'eau, s'en dégage en arrivant au monde; mais quand la chaleur animale (la force vitale) repousse l'air aspiré, alors l'expiration a lieu. La chaleur animale se retirant ensuite avec le sang dans l'intérieur du corps, et n'opposant qu'une faible résistance à l'air qui y afflue continuellement, parce qu'il se produit un espace vide dans les vaisseaux sanguins, alors l'air est obligé de revenir dans les poumons dilatés, et en est de nouveau chassé par la chaleur animale [65]. Aristote explique cette théorie d'une manière très-circonstanciée, en disant que l'espace vide de la partie supérieure des vaisseaux sanguins occasionne une affluence de sang vers le haut, et une descendance vers le bas au moment même où l'air atmosphérique est respiré [66].

29. Empedocle a écrit trois livres sur la nature, en vers hexamètres [67], dont les anciens citent un assez grand nombre de fragmens qui ont été en partie recueillis par H. Étienne [68]. D'après Diogène [69], il doit

(64) *Ibid.* c. 25. p. 124. *Ἐμπ. τὸν μὲν ὕπνον καταψύξει τοῦ ἐν τῷ αἵματι θερμοῦ συμμέτρῳ γίνεσθαι, παντελεῖ δὲ θάνατον.*

(65) *Plutarch.* lib. IV. c. 22. p. 101.

(66) De respiratione, c. 14. p. 1511.

(67) *Galen.* comment. in *Hipp.* de natur. homin. p. 1. (P.V. Opp.) Excepté la mesure de la versification, dit Aristote (de arte poët. c. 1. p. 790.), il n'avait rien de commun avec Homère, et il était bien plus physiologiste que poète; et Plutarque (de audiend. poët. p. 16.) place cet ouvrage à côté des Sentences de Theognis et de la Theriaca de Nicandre.

(68) De poësi philosophica, p. 17.

(69) Lib. VIII. c. 77. p. 539. — *Iriarte* bibl. Matrit. p. 450.

aussi avoir écrit sur la médecine, ἰατρικὸς λόγος. Ce même auteur lui attribue encore un livre sur les purifications religieuses, καθαρμοὶ, par lequel il professe les principes d'un véritable Pythagoricien [70].

30. L'histoire ancienne cite encore plusieurs autres successeurs de Pythagore, mais elle ne donne aucun renseignement sur les recherches ou les observations par lesquelles ils ont pu enrichir la théorie médicale. Pline [71], Diogène [72] et Eudoxe [73] parlent d'un certain Epicharme, natif de Cos, et qui passa toute sa vie en Sicile, comme ayant aussi écrit sur la médecine; mais il ne nous en reste rien, et même aucun ancien auteur ne nous en a conservé le plus petit fragment [74].

31. Anaxagore de Clazomène, contemporain d'Empedocle, fut l'inventeur d'une théorie de l'origine du monde, qui eut une très-grande influence sur les principes physiologiques des médecins dogmatiques plus modernes, c'est-à-dire, sur la doctrine des homoéoméries.

Rien ne produit rien; est une maxime commune à tous les philosophes de l'ancien monde; ainsi ils s'accordaient presque généralement sur l'existence d'une matière première, qu'ils désignaient par le nom

(70) Ce livre fut apporté de la Grèce avec quelques autres, par Jean Aurispa, dans le XVe siècle. (*Martene* collect. ampliss. t. III. p. 713.) Apuleius (apolog. p. 449.) en fait aussi mention.

(71) Lib. XX. c. 11.

(72) Lib. VIII. c. 78.

(73) *Villoison*. anecdot. græc. t. I. p. 193.

(74) Cependant Tiraquel prétend que ses écrits sur la médecine existent encore dans la bibliothèque du Vatican; mais il paraît qu'il n'est pas bien fondé dans ses renseignemens. *Fabric.* biblioth. græc. lib. II. c. 19. p. 298. (ed. *Harles*.)

de *chaos*, dont le monde doit avoir été formé; mais, ils ne convenaient pas tous que la formation des corps sensibles fût due à une matière brute, sans forme et sans qualité. Anaxagore croyait être obligé d'admettre l'éternité comme l'attribut des corps fondamentaux de l'accumulation desquels le chaos était composé. Une quantité innombrable de corpuscules presque imperceptibles à nos sens, étaient mélangés dans la matière première, sans cependant qu'elle ait pu devenir par-là un corps effectif doué de propriétés sensibles. Ces premiers corpuscules fondamentaux étaient, d'après son opinion, en partie homogènes et en partie hétérogènes. La divinité, cet esprit incorporel et éternel, qui comprend tout et qui pénètre tout, se joignit à ces petits corps, et les disposa de manière à ce que les homogènes se trouvèrent avec les homogènes, tandis que les hétérogènes en restèrent séparés. C'est ainsi que se produisirent les corps sensibles dont les matières fondamentales [homoeomeries] s'accordaient entre elles, quoiqu'elles différassent des corps sensibles eux-mêmes dans leurs propriétés, leurs formes et leur nature. Les os par conséquent, d'après cette opinion, ne sont pas seulement composés de petits os, mais de matières fondamentales dont les attributs sont absolument les mêmes, et qui peuvent être considérées comme semblables ou homogènes[75].

(75) Les passages suivans sur le système métaphysique d'Anaxagore sont classiques, et c'est d'après eux que j'ai recueilli l'exposé des idées qu'on vient de lire :

Plato, Phæd. p. 28. Κἂν εἰ συγκρίνοιτο μὲν πάντα, διακρίνοιτο δὲ μὴ, ταχὺ ἂν τὸ τοῦ Ἀναξαγόρου γεγονὸς εἴη ὁμοῦ πάντα χρήματα. — P. 59 Ἀλλ' ἀκούσας μέν ποτε ἐκ βιβλίου τινὸς ὥς ἔφη Ἀναξαγόρου ἀναγιγνώσκοντος καὶ λέγοντος, ὡς ἄρα νοῦς ἐστι, ὁ διακοσμῶν τε καὶ πάντων αἴτιος.

Si le témoignage d'Aristote peut être regardé comme authentique, non-seulement Anaxagore prétendait que l'ame était d'une nature éthérée ou ignée, mais encore il fut le premier qui la regarda comme immortelle. Cependant, à l'égard de cette assertion, il paraît qu'il n'était pas tout-à-fait exempt d'inconséquence; car tantôt il considérait l'ame comme la cause du mouvement dans chaque corps mouvant, et tantôt il la nommait l'entendement pur, simple et dégagé de toute substance corporelle [76]; par conséquent il

— Cratyl. p. 58.

Aristot. physic. acroas. lib. I. c. 4. p. 447. Ἔοικε δὲ Ἀναξαγόρας, οὕτως ἄπειρα οἰηθῆναι, διὰ τὸ ὑπολαμβάνειν τὴν κοινὴν δόξαν τῶν φυσικῶν εἶναι ἀληθῆ, ὡς οὐ γιγνομένου οὐδενὸς ἐκ τοῦ μὴ ὄντος. Διὰ τοῦτο γὰρ οὕτω λέγουσιν, ἦν ὁμοῦ τὰ πάντα.

Aristot. de cœlo, lib. III. c. 3. p. 660. Ἀναξαγόρας δ' ἐναντίως Ἐμπεδοκλεῖ λέγει περὶ τῶν στοιχείων — τὰ γὰρ ὁμοιομερῆ στοιχεῖα· λέγω δ' οἷον σάρκα καὶ ὀστοῦν καὶ τῶν τοιούτων ἕκαστον — εἶναι γὰρ ἑκάτερον αὐτῶν ἐξ ἀοράτων ὁμοιομερῶν πάντων ἠθροισμένον, διὸ καὶ γίγνεσθαι πάντα ἐκ τούτων.

— Metaphysic. lib. I. c. 3. p. 1230. Ἀναξ. ἀπείρους εἶναι φησι τὰς ἀρχάς· σχεδὸν γὰρ ἅπαντα ὁμοιομερῆ, καθάπερ ὕδωρ ἢ πῦρ, οὕτω γίγνεσθαι καὶ ἀπόλλυσθαι φησι συγκρίσει καὶ διακρίσει μόνον· ἄλλως δ' οὔτε ἀπόλλυσθαι, ἀλλὰ διαμένειν ἀΐδια.

Simplic. in physic. *Aristot.* p. 33. b. p. 106. b. Dans le premier endroit, *Simplicius* produit des fragmens d'Anaxagore, et de là ce passage devient très-important pour le système du philosophe de Clazomène. Vid. *Simplic.* commentar. in *Aristot.* de cœlo, lib. III. p. 148. b. 149. a. (ed. *Asulan.* Venet. 1526. fol.)

Sext. Empiric. pyrrhon. hypotyp. lib. III. c. 4. s. 33. c. 137. Οὐ γὰρ δήπου δυνησόμεθα τοῖς περὶ Ἀναξαγόραν συγκατατίθεσθαι, πᾶσαν αἰσθητὴν ποιότητα περὶ ταῖς ὁμοιομερείαις ἀπολείπουσιν.

(76) *Aristot.* de anima, lib. I. c. 2. p. 1373. Ὁμοίως δὲ Ἀναξαγόρας ψυχὴν λέγει τὴν κινοῦσαν, καὶ εἴ τις ἄλλος εἴρηκεν, ὡς τὸ πᾶν ἐκίνησε νοῦς. — Πολλαχοῦ μὲν γὰρ τὸ αἴτιον τοῦ καλῶς καὶ ὀρθῶς, τὸν νοῦν λέγει, ἑτέρωθι δὲ τὸν νοῦν εἶναι τὸν αὐτὸν τῇ ψυχῇ, ἐν ἅπασι γὰρ ὑπάρχειν τοῖς ζώοις — p. 1374. Πλὴν ἀρχήν γε τὸν νοῦν τίθεται πάντων, μόνον γοῦν φησὶ τῶν ὄντων ἁπλοῦν εἶναι καὶ ἀμιγῆ γε καὶ καθαρόν.

n'admettait point une influence immédiate de la substance pensante et simple sur la matière, mais il faisait plutôt sortir le mouvement de la réunion complète et bien en ordre des forces organiques [77].

32. Comme d'après son opinion le monde entier est animé, et que l'ame humaine, les ames des animaux et celles des plantes ne sont que des émanations de l'ame générale du monde [78], de même la différence de l'ame intelligente de l'homme et la cause de son entendement ne sont fondées que sur l'organisation de ses membres; c'est pourquoi il prétend que les mains de l'homme le distinguent de l'animal et contiennent les principes de son intelligence [79].

Quant au reste de sa théorie physiologique, elle se rapportait en grande partie aux fonctions de la reproduction. Anaxagore croyait que l'embryon ne se produit que par la semence du père, et que la mère ne fournit que la place dans laquelle l'embryon se développe. Ensuite, il fut probablement le premier qui chercha la différence du sexe seulement d'après la place que l'embryon occupe dans la matrice; il prétendait que les garçons sont toujours situés du côté droit, et les filles du côté gauche [80]. Cette théorie a sans doute été tirée de l'observation que la main et toutes les parties du côté droit ont en général plus de force

(77) *Clem. Alex.* stromat. lib. II. p. 364.

(78) *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. II. c. 3. p. 40. Οἱ μὲν ἄλλα πάντες ἔμψυχον τὸν κόσμον δοκοῦσι.

(79) *Ibid.* de fratern. amore, p. 478. — *Galen.* de usu partium, lib. I. p. 367. Οὐ γὰρ, ὅτι χεῖρας ἔσχε, διὰ τοῦτο σοφώτατον, ὡς Ἀναξαγόρας ἔλεγεν, ἀλλ', ὅτι σοφώτατον ἦν, διὰ τοῦτο χεῖρας, ἔσχεν.

(80) *Aristot.* de generat. animal. lib. IV. c. 1. p. 1302.

que les mêmes parties du côté gauche, d'où l'on aura conclu que les embryons qui se développent du côté droit doivent avoir aussi plus de force que ceux qui se développent du côté gauche.

Les parties constituantes du corps animal sont, d'après lui, l'eau, le feu et la terre [81].

Si on peut s'en rapporter à Censorinus [82], Anaxagore attribuait aussi la force vivifiante de la semence du mâle à sa chaleur intégrante. D'après le même auteur, le philosophe de Clazomène prétendait que la matière constitutive de la liqueur prolifique venait de la moelle, parce qu'il avait observé qu'une fréquente perte de cette liqueur faisait maigrir considérablement [83]. Selon lui, la tête, comme siége de la faculté de penser, se développe la première, et le fœtus reçoit sa nourriture par l'ombilic [84].

La définition qu'il donnait de la voix est inintelligible, et ne peut pas même être appelée définition [85]. Il regardait le sommeil comme un accident purement corporel auquel l'ame ne prend aucune part. La mort même n'est autre chose que la séparation de l'ame d'avec le corps [86].

33. Plutarque nous rapporte un trait historique d'Anaxagore, qui peut servir à prouver que les philosophes de ce temps s'occupaient beaucoup de l'ana-

(81) *Diogen.* lib. II. c. 9. p. 85.
(82) De die natali, c. 6. p. 29. (ed. *Havercamp.* LB. 1743. 8.°)
(83) *Ibid.* c. 5. p. 25.
(84) *Ibid.* c. 6. p. 27. 28.
(85) *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. IV, c. 19, p. 98. Ἀναξαγόρας τὴν φωνὴν γίνεσθαι πνεύματος ἀντιπεσόντος μὲν στερεμνίῳ ἀέρι, τῇ δ' ὑποστροφῇ τῆς πλήξεως, μέχρι τῶν ἀκοῶν προσενεχθέντος.
(86) *Ib.* lib. V. c. 25. p. 125.

tomie comparée. On apporta un jour à Périclès, comme une chose rare, un bouc qui n'avait qu'une corne très-forte au milieu du front, sur quoi Lampon pronostiqua que la puissance, jusqu'alors partagée en deux factions, celle de Thucydide et celle de Périclès, se réunirait dans la personne de celui chez qui ce prodige était arrivé. Anaxagore proposa d'en faire la dissection, et il trouva que le cerveau ne remplissait pas exactement les cavités du crâne, mais qu'il se concentrait sous la forme d'un œuf, dont le petit bout se dirigeait vers l'endroit de la tête où la corne prenait sa naissance; et il reconnut que cette monstruosité dérivait de cette cause naturelle [87].

Il est difficile de croire, quoiqu'Aristote l'atteste, qu'Anaxagore ait été assez crédule pour être persuadé que les corbeaux et les ibis engendrent par le bec, et que la petite fouine blanche [*mustela nivalis. Linnæi*] met bas ses petits par la bouche [88].

Une autre opinion de ce philosophe, à l'égard de la pathologie, présente un bien plus grand intérêt, et a été réfutée par Aristote [89]; cette opinion est que la bile est la cause des maladies aiguës; c'est-à-dire qu'il croyait que cette humeur passe dans les poumons,

(87) *Plutarch.* vita Periclis, p. 155. Τὸν δ᾽ Ἀναξαγόραν, τοῦ κρανίου διακοπέντος ἐπιδεῖξαι τὸν ἐγκέφαλον, οὐ πεπληρωκότα τὴν βάσιν, ἀλλ᾽ ὀξὺν, ὥσπερ ᾠὸν, ἐκ τοῦ παντὸς ἀγγείου συνωλισθηκότα κατὰ τὸν τόπον ἐκεῖνον, ὅθεν ἡ ῥίζα τοῦ κέρατος εἶχε τὴν ἀρχήν.

(88) *Aristot.* de generat. anim. lib. III, c. 6. p. 1288.

(89) De partibus animalium, lib. IV, c. 2, p. 1172 et 1173. Οὐκ ὀρθῶς δ᾽ ἐοίκασιν οἱ περὶ Ἀναξαγόραν ὑπολαμβάνειν, ὡς αἰτίαν οὖσαν (τὴν χολὴν) τῶν ὀξέων νοσημάτων. ὑπερβάλλουσαν γὰρ ἀπορραίνειν πρός τε τὸν πνεύμονα καὶ τὰς φλέβας καὶ τὰς πλευράς. Σχεδὸν γὰρ οἷς ταῦτα συμβαίνει τὰ πάθη τῶν νόσων, ἃι ἔχουσι χολὴν, ἔν τε ταῖς ἀνατομαῖς ἂν ἐγίνετο τοῦτο φανερόν.

dans les vaisseaux sanguins et sur la plèvre, et occasionne ainsi les maladies aiguës. Aristote prétend, au contraire, que, dans plusieurs de ces maladies, la bile n'est point du tout prédominante; ce que l'anatomie fait connaître assez clairement. Ce passage est extrêmement important pour l'histoire; il nous apprend l'époque où s'est manifestée l'opinion de la généralité des maladies bilieuses.

34. Les anciens auteurs grecs parlent de Démocrite d'Abdère presque de la même manière que de Pythagore : c'était, disent-ils, un homme qui savait soumettre à ses lois la nature même; qui, instruit par les prêtres égyptiens, passa presque toute sa vie dans la recherche des premières causes de tous les êtres, et dont la puissance magique ne peut être révoquée en doute. L'envie qu'il avait de s'instruire, l'engagea à voyager dans les pays étrangers, et il est probable qu'il fut en Égypte et en Perse [90]; à son retour il se livra entièrement à la contemplation de la nature : ses principes métaphysiques étaient en grande partie tirés du système de Leucippe; et ce fut conjointement avec ce philosophe qu'il forma la nouvelle école éléatique.

35. La philosophie corpusculaire que nous avons vu être le plus ancien système philosophique, fut appuyée par de nouveaux argumens dans l'école éléatique, et discutée avec beaucoup de pénétration. Leucippe s'opposa le premier aux assertions de ses prédécesseurs, Xenophane et Parmenides, qui prétendaient que tout n'était en effet qu'un, et que

(90) *Strabo*, lib. XV. p. 1029. Πολλὴν τὴν Ἀσίαν πεπλανημένος.

l'espace

l'espace vide et le mouvement dans cet espace sont impossibles. Leucippe, pour expliquer le premier mouvement, admettait des corpuscules fondamentaux, innombrables, infiniment petits, indivisibles et indestructibles, qui existaient dans l'immensité de l'espace avant la création du monde, et qui ont toujours formé le solide et le positif; car l'espace vide doit être, au contraire, quelque chose de négatif[91]. Ces atomes ont des formes variées à l'infini (car c'est d'eux que doivent sortir tous les corps)[92]: leur position est très-différente; mais, comme corps indivisibles, on ne peut leur attribuer ni ductilité, ni dureté, ni couleur, ni d'autres qualités physiques[93]. Les propriétés des atomes sont les résultats de leur figure, de leur position et de leur arrangement[94].

Leucippe et Démocrite admettaient, sans aucune preuve, un mouvement perpétuel des atomes d'après une direction constante[95]. Un auteur plus mo-

(91) *Aristotel.* Metaphys. lib. I. c. 4. p. 1232. *Λεύκιππος δὲ καὶ ὁ ἑταῖρος αὐτοῦ Δημόκριτος, στοιχεῖα μὲν τὸ πλῆρες καὶ τὸ κενὸν εἶναί φασι λέγοντες, οἷον τὸ μὲν ὄν.* — De cœlo, lib. III. c. 4. p. 662. *Φασὶ γὰρ εἶναι τὰ πρῶτα μεγέθη (τὰ στοιχεῖα) πλήθει μὲν ἄπειρα, μεγέθει δὲ ἀδιαίρετα, καὶ οὔτε ἐξ ἑνὸς πολλὰ γίγνεσθαι, οὔτε ἐκ πολλῶν ἕν, ἀλλὰ τῇ τούτων συμπλοκῇ καὶ περιπλέξει πάντα γεννᾶσθαι.* — *Plutarch.* advers. Colot. p. 1110, 1111.

(92) *Id.* de generat. et corrupt. lib. I. c. 7. p. 704. *Δημόκριτος δὲ καὶ Λεύκιππος ἐκ σωμάτων ἀδιαιρέτων τἆλλα συγκεῖσθαί φασι. Ταῦτα δὲ ἄπειρα καὶ τὸ πλῆθος εἶναι καὶ τὰς μορφάς· αὐτὰ δὲ πρὸς αὐτὰ διαφέρειν τούτοις, ἐξ ὧν εἰσι καὶ θέσει καὶ τάξει τούτων.*

(93) *Aristot.* l. c. — *Sext. Empiric.* pyrrhon. hypotyp. lib. III. c. 4. s. 33. p. 137. *Καὶ τοῖς περὶ Δημόκριτον ἄτομα ταῦτα εἶναι φάσκουσι καὶ ἄποια.*

(94) *Diogen.* lib. IX. c. 44. p. 573.

(95) *Aristot.* de cœlo, lib. I. c. 7. p. 611. *Εἰ δὲ μὴ συνεχὲς τὸ πᾶν, ἀλλ', ὥσπερ λέγει Δημ. καὶ Λεύκ., διωρισμένα τῷ κενῷ, μίαν ἀναγκαῖον*

derne [96] ajoute à ce mouvement uniforme un autre mouvement ou espèce de tourbillon produit par le choc mutuel des atomes, par lequel ils sont, pour ainsi dire, poussés dans un cercle, et se réunissent enfin, d'après les lois de leur homogénéité. Dans ce système, il n'est pas question qu'aucune intelligence suprême ait présidé à la création du monde; tout, au contraire, est considéré comme le résultat d'une aveugle nécessité [97].

36. D'après mon jugement, Démocrite commit la même inconséquence que presque tous les anciens philosophes, en regardant l'ame comme la cause du mouvement, et en lui attribuant une figure sphérique, une nature ignée et éthérée, et l'indivisibilité comme aux atomes [98]. La faculté de penser, de sentir et de se mouvoir, serait donc le résultat de l'activité d'une seule et même substance; et le faux Plutarque a donc tort, dans ce cas, lorsqu'il attribue à Démocrite la classification des facultés intellectuelles en supérieures et en inférieures, et quand il cherche le siége de la partie intelligente de l'ame dans la poitrine [99].

πάντων εἶναι τὴν κίνησιν. διώκεσθαι μὲν γὰρ τοῖς σχήμασιν. Τὴν δὲ φύσιν αὐτῶν εἶναι μίαν, — τούτων δὲ, καθάπερ λέγομεν, ἀναγκαῖον εἶναι τὴν αὐτὴν κίνησιν. — Ce n'est donc pas d'après des directions différentes, comme fait la poussière dans les rayons du soleil, que se meuvent les atomes.

(96) *Diogen.* lib. IX. c. 31. p. 567.

(97) *Stob.* eclog. physic. lib. I. c. 24. p. 47. — *Cic.* quæst. acad. lib. IV. c. 37. — *Plutarch.* apud *Euseb.* præpar. evangel. lib. I. c. 8. p. 23. 24. — De là est venue la haine de Platon contre Démocrite, haine qui alla si loin, qu'il voulait brûler tous ses livres, et qu'en parlant de Démocrite il ne prononçait jamais son nom. *Diogen.* lib. IX, c. 40. p. 571.

(98) *Aristot.* de anima, lib. I. c. 2. p. 1372.

(99) *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. IV. c. 4. p. 84.

Cependant, un auteur assez digne de foi [100] dit que Démocrite prenait la source de l'entendement en partie dans les sensations, et en partie dans la pure intelligence ; mais qu'il accordait en même temps à cette dernière une supériorité marquée sur les premières.

Comme l'ame est répandue dans tout le corps, et que ce dernier est composé des quatre élémens, alors on doit expliquer les sensations par l'assimilation des élémens : il émane des corps sensibles des particules qui s'approchent du corps animal ; l'ame les met en ordre, ou, par leur force assimilatrice, elles se rendent elles-mêmes aux organes dont les élémens s'accordent avec les leurs [1]. Il paraît que Démocrite a le premier publié ce principe du matérialisme, qu'Empedocle ne communiquait qu'aux ésotériques ou initiés.

D'après cela, la vision s'opère lorsque les *idoles* ou corpuscules indivisibles, douées de la ressemblance des corps dont elles émanent, et, le plus souvent de nature aquatique, se rendent à l'œil, se joignent aux humeurs de cet organe, et communiquent ainsi à l'ame l'image des corps aperçus ; l'eau est donc le milieu au travers duquel on voit les objets [2]. Il définit l'audition par les particules du son, répandues dans l'air, qui se réunissent aux particules aériennes homogénéiformes qui existent dans l'oreille. Tous ces points s'approchaient beaucoup de la physiologie d'Empedocle [3].

(100) *Sext. Empiric.* advers. Logic. lib. I. §. 135. p. 399.

(1) *Ibid.* lib. I. §. 116. 117. p. 395. Παλαιὰ γάρ τις, ὡς προεῖπον, ἄνωθεν παρὰ τοῖς φυσικοῖς κυλίεται δόξα περὶ τοῦ τὰ ὅμοια τῶν ὁμοίων εἶναι γνωριστικά.

(2) *Aristot.* de sensib. c. 2. p. 1431. — *Plutarch.* lib. IV. c. 13. p. 92.

(3) *Plutarch.* lib. IV. c. 19. p. 95.

Sa théorie du goût reposait sur de semblables principes ; il croyait que les choses douces sont composées de particules rondes et que les particules des objets acides ont des angles aigus *.

Quand l'influence de ces idoles sur les sens vient à cesser, les sensations cessent aussi ; alors il en résulte un état de sommeil et de défaillance [4]. Démocrite attribuait aussi aux mêmes causes les songes et divinations ; c'est-à-dire, que le mouvement de l'air et de l'eau peut encore durer un certain temps, quoique la cause excitante ait cessé d'agir ; de même les sensations produites dans nos sens par le mouvement de l'air et de l'eau peuvent continuer, sur-tout lorsque le corps ne reçoit pas de nouvelles impressions extérieures [5]. Quant à la faculté de prophétiser, elle est due, suivant notre auteur, à des idoles d'une nature divine, et douées par conséquent de l'intelligence, (probablement des émanations d'autres ames) ou à des esprits, dont les uns sont bienfaisans et les autres malfaisans [6].

37. Le philosophe d'Abdère regardait la respiration comme une chose absolument nécessaire pour l'entretien de la vie ; car, dans l'air qui nous entoure, il existe plusieurs matières qui sont d'une nature spirituelle, et qui s'opposent sans cesse à la séparation de l'ame d'avec le corps [7].

* *Theophrast.* causs. plant. lib. VI. c. 2. p. 353. ed. *Heins.*
(4) *Ibid.* lib. IV. c. 8. p. 87.
(5) *Aristot.* de divinat. per somnum, c. 2. p. 1475.
(6) *Sext. Empiric.* advers. Physic. lib. I. S. 19. p. 552. 553. — *Porphyr.* apud *Euseb.* de præparat. evangel. lib. V. c. 17. p. 206. — *Cic.* de divin. lib. I. c. 3. lib. II. c. 13.
(7) *Aristot.* de respirat. c. 4. p. 1502. Ἐν γὰρ τῷ ἀέρι πολὺν ἀριθμὸν

Il nous reste aussi de ce philosophe quelques fragmens sur la génération, d'après lesquels la liqueur prolifique tire son existence de toutes les parties du corps [8]. Son énergie même est toute corporelle et sa nature aérienne [9]. Il croyait aussi que la nature n'agit sur les parties internes de l'embryon que lorsque les parties externes sont formées [10]. Il attribue les différentes productions monstrueuses à la trop grande fréquence de l'acte vénérien, où la semence évacuée plus tard, se mêlant avec celle qui l'a déjà été, peut occasionner une excroissance ou une symphise [11]. La stérilité de la mule, selon lui, n'est due qu'à l'état contre nature de ses parties génitales, état qui provient lui-même de la différence des parties génitales de l'ânesse et de celles du cheval [12].

Je ne sais si les renseignemens que Plutarque nous a donnés sur l'opinion de Démocrite, à l'égard de la nutrition de l'embryon dans le sein de sa mère, sont véritablement authentiques ; mais il en résulte qu'il prétendait que le fœtus se nourrit par la bouche, et que c'est pour cela que les enfans nouveau-nés saisissent aussi facilement le sein, parce qu'il y a, dit-il, dans la matrice un espèce de mamelon par

εἶναι· τῶν τοιέτων, ἃ καλεῖ ἐκεῖνος νῦν καὶ ψυχήν. — (Trace de la théorie de Kirwan-Crawford.)

(8) *Plutarch.* physic. philosoph. decret. lib. V. c. 3. p. 107. *Galen.* defin. med. p. 401. Ἐκκρίνεται τὸ σπέρμα ἐξ ὅλου τοῦ σώματος· Ἄνθρωποι γὰρ εἷς ἐστι, καὶ ἄνθρωπος πάντες.

(9) *Plutarch.* l. c. c. 4. p. 107.

(10) *Ibid.* de generat. animal. lib. II. c. 4. p. 1257.

(11) *Ibid.* lib. IV. c. 4. p. 1313.

(12) *Id.* de gener. anim. lib. II. c. 8. p. 1271. Δημόκρ. μὲν γὰρ φησι διέφθαρται τοὺς πόρους τῶν ἡμιόνων ἐν ταῖς ὑστέραις, διὰ τὸ μὴ ἐκ συγγενῶν γίνεσθαι τὴν ἀρχὴν τῶν ζώων.

lequel l'enfant tire sa nourriture [13]. Pline dit qu'il était très-habile dans la dissection des animaux; qu'il avait disséqué le caméléon avec beaucoup de soin, et qu'il avait écrit sur cette matière [14]. D'après Élien, ce philosophe attribuait la réproduction annuelle du bois de cerf à la tendreté de ce bois, dans lequel il existe des vaisseaux disposés de manière à tirer de l'animal une nourriture prompte et abondante [15].

Les fables rapportées par des auteurs modernes pour prouver qu'il était magicien et habile chimiste, ne méritent pas que j'en fasse mention; et je ne citerai ici, des nombreux ouvrages qu'il nous a laissés, que les suivans, parce qu'ils ont rapport au sujet que je traite: *Des Maladies épidémiques, du Régime, des Fièvres, et des Causes des maladies* [16].

38. Enfin, je crois qu'il est bon de dire aussi quelque chose du philosophe d'Éphèse, Héraclite, dont le système a eu une influence marquée sur les théories médicales. Ce système n'est ni tout-à-fait neuf, ni tout-à-fait différent des autres doctrines connues. Il y avait déjà long-temps que l'on avait attribué au feu les principes du mouvement, ou les forces premières. Le style obscur et énigmatique des écrits de ce philosophe, qu'Aristote lui-même [17] n'a pas tou-

(13) *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. V. c. 16. p. 116. (Il faut probablement entendre par-là les cotylédons que l'on avait trouvés chez les animaux, et que l'on supposait aussi dans la matrice de la femme, parce que l'anatomie n'avait pas encore prouvé le contraire.)

(14) Lib. XXVIII. c. 8.

(15) Hist. animal. lib. XII. c. 18. p. 683.

(16) *Diogen.* lib. IX. c. 47. 48. p. 574. s.

(17) *Aristot.* Metaphys. lib. I. c. 3. p. 1229. — *Clement* d'Alexandrie (Stromat. lib. V. p. 599.) rapporte les propres paroles d'Héraclite:

jours bien compris, ne laisse pas facilement distinguer s'il regardait simplement la cause formatrice de toutes choses, comme une substance ignée, ou bien s'il admettait que tout est sorti du feu même, comme matière première. Tous les corps, suivant lui, doivent leur origine à la condensation et à la raréfaction du feu [18] : par la condensation du feu, il se produisit de l'air; par la condensation de l'air, il se produisit de l'eau; et par la condensation de l'eau, il se produisit de la terre [19].

D'après ces idées, les principes les plus subtils sont toujours les premiers dans l'ordre de la formation des corps. Comme le feu est le plus volatile de tous les corpuscules, et le véritable principe du mouvement, alors tout, dans la nature, est dans un mouvement perpétuel, parce que le feu pénètre tout; parconséquent le repos est une chose impossible dans l'univers [20]. Les changemens qui s'opèrent par la suite dans les corps, sont toujours produits par

Ὁ κόσμος ἦν καὶ ἔστιν καὶ ἔσται πῦρ ἀείζωον ἁπτόμενον μέτρα καὶ ἀποσβεννύμενον μέτρα. *Cic.* nat. deor. lib. III. c. 14. « Omnia vestri solent ad igneam vim referre, Heraclitum, ut opinor, sequentes, quem ipsum non omnes interpretantur uno modo : quem quoniam, quid diceret, intelligi noluit, omittamus. »

(18) *Diogen.* lib. IX. s. 8. p. 552.

(19) *Plutarch.* de Ei apud Delph. p. 392. Οὐ γὰρ μόνον, (ὡς Ἡράκλειτος ἔλεγε) *πυρὸς θάνατος, ἀέρι γένεσις, καὶ ἀέρος θάνατος, ὕδατι γένεσις.*

(20) *Plato.* Cratyl. p. 54. Ὅσοι δ' αὖ ὥσπερ, σχεδὸν τι αὖ οὗτοι καθ' Ἡράκλειτον ἂν ἡγοῖντο τὰ ὄντα, ἰέναι τε πάντα καὶ μένειν οὐδέν. — *Sext. Empiric.* pyrrhon. hypotypos. lib. III. c. 15. §. 115. p. 156. Τὸν δὲ Ἡράκλειτον ὀξείᾳ ποταμοῦ ῥύσει τὴν εὐκινησίαν τῆς ἡμετέρας ὕλης ἀπεικάζειν. — *Stob.* Ecl. phys. p. 40. Ἠρεμίαν μὲν καὶ στάσιν ἐκ τῶν ὅλων ἀνῄρει, κίνησιν δὲ τοῖς πᾶσιν ἀπεδίδου. — *Aristot.* metaph. lib. XIII. c. 4. p. 1409.

l'attraction des principes hétérogènes; ou, d'après l'explication figurée d'Héraclite, tout se produit par l'inimitié, et tout se détruit par l'amitié ou l'attraction des particules homogènes [21]. Son système physique était diamétralement opposé aux principes d'Empedocle.

39. Comme l'évaporation du feu est le premier mouvement par lequel se produit l'air, et que l'on a, de tous les temps, regardé l'ame comme la première cause de tout mouvement, alors il est concevable pourquoi Héraclite fait provenir l'ame de l'évaporation du feu [22]. L'ame humaine est une émanation de l'ame générale du monde: plus elle participe de la nature ignée de cette dernière, plus elle est intelligente; mais aussi, plus elle participe des corpuscules humides qui entrent dans la formation des humeurs animales, moins elle est pourvue d'intelligence [23]. Nous avons une participation directe à cette ame

(21) *Aristot.* Ethica ad Nicom. lib. VIII. c. 2. p. 126. Eudem. lib. VII. c. 1. p. 343. *Οἱ δὲ τὸ ἐναντίον τῷ ἐναντίῳ φασὶν εἶναι φίλον. — Ἐπιθυμεῖ δὲ οὔτε ξηρὸν τοῦ ξηροῦ, ἀλλ' ὑγροῦ. Ὅθεν εἴρηται· ἐρᾷ μὲν ὄμβρου γαῖα· καὶ τὸ — μεταβολὴ πάντων γλυκύ· ἡ δὲ μεταβολὴ εἰς τἀναντίον. Τὸ δ' ὅμοιον ἐχθρὸν τῷ δ' ὁμοίῳ, καὶ γὰρ κεραμεὺς κεραμεῖ κοτέει.* — Un passage inintelligible d'Héraclite, rapporté dans Aristote, *de mundo c. 5. p. 1213*, paraît encore signifier la même chose: *Συνάψιας ὅλα καὶ οὐχὶ ὅλα, συμφερόμενον καὶ διαφερόμενον, συνᾷδον καὶ διᾷδον, καὶ ἐκ πάντων ἓν καὶ ἐξ ἑνός πάντα.*

(22) *Aristot.* de anima, lib. I. c. 2. p. 1372. *Ἡράκλειτος τὴν ἀρχὴν εἶναι φησι τὴν ψυχὴν, εἴπερ τὴν ἀναθυμίασιν, ἐξ ἧς τἄλλα συνίστησι. Καὶ γὰρ ἀσωματώτατον δὴ καὶ ῥέον ἀεί· τὸ δὲ κινούμενον κινουμένῳ γινώσκεσθαι, ἐν κινήσει δ' εἶναι τὰ πάντα.* — *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. IV. c. 3.

(23) De là l'exclamation d'Héraclite: *αὐγὴ ξηρὴ, ψυχὴ σοφωτάτη.* (*Galen.* quod animi mores sequ. corp. temp. p. 346.) Vid. *J. M. Gessner* de animabus Heracliti; Comment. societ. Gotting. t. I. p. 75. sq. —

intelligente du monde en l'aspirant par la respiration. Dans le sommeil cependant, les organes des sensations sont annullés, et tout rapport cesse avec l'ame du monde : mais au réveil, notre ame pénètre de nouveau ces organes, et, par son contact avec l'ame générale, dont le siége est l'air qui nous entoure, se trouve en état de pouvoir se servir de son intelligence [24]. La participation à l'ame du monde céleste, nous fait seule reconnaître la vérité, car les sens nous induisent en erreur [25].

Le peu de profondeur, d'ensemble et de clarté que l'on remarque dans cet exposé du système d'Héraclite, cessera de surprendre si l'on réfléchit que l'ouvrage de ce philosophe sur la nature a été écrit dans un style non-seulement poétique et figuré, mais encore tellement obscur et embrouillé, que même, dès les premiers temps, il passait pour inintelligible ; au point qu'Aristote, comme nous l'avons déjà remarqué, n'a pas pu nous en transmettre une explication claire et précise [26].

40. Ces renseignemens sur les efforts des plus anciens philosophes de la Grèce pour perfectionner leurs théories médicales, ainsi que pour donner une base solide aux connaissances en général qu'ils avaient déjà, nous prouvent que la philosophie était encore dans son enfance. Au lieu d'observer les effets de la nature, on ne s'occupait que de subtilités sur ses

(24) *Sext. Empiric.* advers. Logicos, lib. I. §. 129. p. 398.

(25) *Ib.* pyrrhon. hypotyp. lib. I. c. 29. p. 52. — advers. Logic. lib. I. §. 126. p. 397.

(26) *Plato*, Theaet. p. 83. — *Diogen.* lib. IX. c. 6. p. 551. — *Aristot.* rhetor. lib. III. c. 5. p. 706. — *Cic.* de nat. deor. lib. III. c. 14.

causes; au lieu de faire des recherches sur les formes des corps, on avançait les propositions les plus téméraires sur les matières fondamentales en général. Les philosophes étaient d'autant plus hardis à adopter différentes opinions erronées comme autant de vérités reconnues, qu'ils connaissaient moins la nature elle-même; à cela, il faut encore ajouter que le défaut de perfectionnement de la langue, rendait défectueuses toutes leurs définitions des idées et même des mots, et voilà pourquoi la physique des anciens nous paraît si énigmatique et nous satisfait si peu.

Parmi les différentes écoles de l'ancienne Grèce, celle d'Élée, la plus récente, s'est incontestablement le plus distinguée par ses travaux sur les sciences qui sont du ressort de l'expérience; et parmi les plus célèbres professeurs de cette école, Démocrite, surnommé *le physicien*, est celui dont Aristote [27] et Cicéron [28] ont parlé le plus avantageusement, à cause de ses connaissances sur la nature. Les autres écoles, sur-tout celles d'Ionie et d'Italie, autrement dites *Pythagoriciennes*, firent, sauf quelques exceptions, trop peu de cas de l'expérience, et furent trop persuadées que l'intelligence n'avait besoin d'aucun secours étranger pour reconnaître la vérité. Mais combien n'était-il pas intéressant pour nous d'observer l'esprit humain dans son enfance et de jouir de la surprise étonnante que procure le changement subit de cet enfant faible encore, en un adulte plein de feu, d'une grandeur gigantesque et d'un courage héroïque!

(27) *Aristot.* de gener. et corrupt. lib. I. c. 2. p. 684.
(28) Tusc. quæst. v. 39.

CHAPITRE II.

Commencement de l'Exercice exotérique de la Médecine.

41. JUSQU'À la cinquantième olympiade, comme nous l'avons vu, l'exercice de la médecine en Grèce n'eut lieu que dans les temples. Depuis ce temps, quelques écoles philosophiques, sur-tout en Italie, commencèrent à s'arroger ce droit au préjudice des prêtres d'Esculape; et afin d'obtenir des suffrages, et pour ne pas laisser voir au peuple la différence qui existait entre leur méthode et celle de ces prêtres, ils commencèrent par employer, comme ces derniers, les chants magiques, les expiations, les sacrifices aux dieux, et autres moyens superstitieux. Mais peu à peu, quelques philosophes, sortis principalement des écoles d'Italie, après la destruction de l'ordre de Pythagore, jetèrent le masque de la supercherie savante et religieuse, et avouèrent publiquement qu'ils guérissaient les maladies par des médicamens naturels. Ces médecins, auxquels on donnait quelquefois le nom de *periodeutes*, parce qu'ils pratiquaient leur art d'une manière ambulante, durent nécessairement provoquer la haine des Asclépiades aussi-bien que celle des philosophes qui cherchaient à conserver, comme une chose sacrée, les mystères ésotériques de leur ordre. Mais enfin, la vérité triompha des préjugés; on reconnut bientôt que ces médecins populaires méritaient plus de confiance que les jongleurs religieux et prétendus savans. C'est ainsi que la médecine atteignit par degrés un point de perfection aussi glorieux pour l'art lui-même, que bienfaisant pour le genre humain.

42. La première occasion qui se présenta pour favoriser la pratique populaire de la médecine secrète des Pythagoriciens fut la rebellion des Crotoniens contre cet ordre. Cette révolution eut lieu du temps de Pythagore, lorsque ses partisans s'immiscèrent dans les affaires publiques des petits États de la grande Grèce; ce qui eut des suites si fâcheuses, qu'un grand nombre de Pythagoriciens furent assassinés et que le reste fut obligé de fuir. Alors tous les liens qui les réunissaient, et qui avaient paru jusque-là indissolubles, se trouvant rompus, leurs secrets ne furent plus gardés aussi religieusement qu'auparavant. Des laïques furent sans peine instruits par eux de leurs connaissances et de leurs pratiques mystérieuses, qu'ils communiquèrent ensuite à d'autres. C'est ainsi qu'un profane, nommé Métrodore, de Cos, fils de Thyrsus, révéla les principes de cette secte sur la médecine, et expliqua publiquement les écrits de Pythagore [29].

43. Parmi les Pythagoriciens fugitifs, à l'occasion de cette révolte, se trouvait Democede de Crotone, à la poursuite duquel les instigateurs du désordre étaient tellement acharnés, qu'ils promirent trois talens à celui qui apporterait sa tête; mais il se sauva à Platée [30], et vécut ensuite comme un périodeute à la cour de Polycrate, tyran de Samos [31]. Hérodote le cite comme un médecin des plus célèbres de son temps, et raconte que le satrape de Perse, Oretès, l'amena à Sardes. Il guérit Darius, fils d'Hystaspe,

(29) *Jamblich.* vit. Pythagor. c. 34. p. 202. (ed. *Arcer.* Amsteld. 1619, 4.°)
(30) *Jamblich.* vit. Pythag. c. 35. p. 217.
(31) *Herodot.* lib. III, c. 125-137. p. 303-311.

d'une luxation pour laquelle les médecins égyptiens l'avaient abandonné (*voyez* page 45); il délivra aussi la reine Atossa d'un ulcère malin qu'elle avait au sein.

On a déjà dit (p. 246) que les Crotoniens en général, et après eux les Cyrénéens, dont plusieurs avaient été admis dans l'ordre de Pythagore [32], furent regardés, après la destruction de cet ordre, comme les meilleurs médecins de toute la Grèce. Ils acquirent d'autant plus de confiance, qu'ils procédaient avec franchise, et qu'ils communiquaient leur art à d'autres avec beaucoup de générosité. Ils visitaient les gymnases, afin d'instruire les jeunes gens, auxquels ils recommandaient particulièrement un régime sévère, comme moyen principal de conserver la santé [33]. C'est ainsi qu'ils enlevèrent aux Asclépiades leur réputation, et qu'ils s'éloignèrent des usages secrets de leur école; de sorte qu'au temps d'Isocrate, on ne les regardait plus comme les successeurs des anciens Pythagoriciens [34].

44. Quoique les auteurs anciens ne nous aient laissé que de très-faibles renseignemens sur Acron, médecin d'Agrigente, il fut cependant un personnage très-remarquable; il vivait au temps d'Empedocle, et s'attira de ce philosophe une épigramme piquante, parce qu'il avait demandé aux autorités, d'une manière très-orgueilleuse, une place particulière pour ériger un monument à son père [35]. Mais, ce qui nous intéresse

(32) *Jamblich.* c. 36. p. 223.
(33) *Jamblich.* c. 34. p. 202.
(34) *Isocrat.* encom. Busin. p. 333. Ἔτι γὰρ καὶ νῦν, τοὺς προσποιουμένους ἐκείνου μαθητὰς εἶναι.
(35) *Diogen.* lib. VIII. s. 65. p. 533. — *Eustath.* in Odyss. IX. p. 1634.

ici plus particulièrement, c'est la tradition d'après laquelle les empiriques modernes le regardent comme le fondateur de leur secte [36]. Cependant, comme l'école empirique ne remonte pas à une aussi ancienne époque, je crois pouvoir expliquer ce fait, en disant qu'Acron était un périodeute populaire, qui cherchait à enrichir la médecine uniquement par l'expérience, et non d'après le charlatanisme mystérieux d'Empédocle : telle fut probablement la source de la haine de ce dernier contre lui.

La preuve qu'Acron était périodeute, est qu'il fit allumer des buchers et purifier l'air avec des parfums, à l'occasion d'une peste qui ravageait Athènes ; ce qui réussit à la faire cesser [37]. Il nous a laissé aussi plusieurs écrits en langue dorique sur la médecine et la diététique [38].

45. Nous avons déjà vu (pag. 221 et suiv.) quelle fut l'influence des gymnases sur la civilisation des Grecs en général. Ce fut aussi dans ces lieux que la médecine fut particulièrement exercée par les exotériques. Non-seulement les philosophes qui établirent des auditoires dans les halles des gymnases [39] (§. 43), mais même les prêtres des temples qui, dans des temps plus modernes, avaient dans leur enceinte des gymnases et des écoles philosophiques, étaient, pour ainsi dire, forcés de procéder avec plus de franchise dans

(36) Pseudo-*Galen.* isagog. p. 372. *Θέλοντες ἀπαρχαΐζειν ἑαυτῶν τὴν αἵρεσιν, ἵνα ᾖ πρεσβυτέρα τῆς λογικῆς, Ἄκρωνα τὸν Ἀκραγαντῖνον φασὶ ἄρξασθαι αὐτήν.*

(37) *Plutarch.* de Isid. et Osir. p. 383.—*Paull. Ægin.* lib. II. c. 34. p. 44. (ed. Basil. 1538.)

(38) *Eudoc.* in *Villois.* anecdot. græc. t. I. p. 49.

(39) *Mercurial.* de arte gymnast. lib. I. c. 7. p. 25. s.

l'enseignement de la médecine et dans l'application des médicamens; de sorte qu'ils ne pouvaient pas se refuser de communiquer aux étrangers les secrets et la connaissance de leur art [40].

Cette nécessité provenait principalement de ce que les servans et surveillans de ces établissemens étaient eux-mêmes considérés comme des médecins, et en portaient même le nom, à cause de l'habileté qu'ils avaient acquise par une longue expérience. Les directeurs de ces écoles [gymnasiarques ou palestrophylax] ordonnaient le régime des disciples qui y étaient élevés; les gymnastes ou sous-surveillans guérissaient les maladies qui survenaient [41]; les aides [aliptes ou jatraliptes] faisaient les saignées, donnaient les remèdes et pansaient les plaies, les ulcères et les fractures; ceux-ci furent aussi nommés médecins [42].

46. Deux de ces gymnasiarques méritent particulièrement notre attention, parce qu'ils ont plus étroitement réuni l'art de guérir avec la gymnastique, et qu'ils sont connus en même temps pour des sophistes savans: ces deux personnages sont Iccus de Tarente, et Herodicus de Selivrée. Il paraît probable que celui-ci vivait avant l'autre [43]. Iccus s'efforça de substituer au mauvais régime athlétique une

(40) *Galen.* administr. anat. lib. II. p. 128. Ἐπεὶ δὲ τοῦ Χρόνου προϊόντος οὐ τοῖς ἐγγόνοις μόνον, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἔξω τοῦ γένους ἔδοξα καλὸν εἶναι μεταδιδόναι τῆς τέχνης.

(41) *Plato*, de leg. lib. XI. p. 614. 615.

(42) *Plato*, de leg. lib. IV. p. 545. Εἰσὶ πού τινες ἰατροὶ καί τινες ὑπηρέται τῶν ἰατρῶν, ἰατροὺς δὲ καλοῦμεν δή που καὶ τούτους; Πάνυ μὲν οὖν.

(43) Ol. LXXVII. (*Stephan. Bysant.* voc. Τάρας, p. 693.) Vid. *Pausan.* lib. VI. c. 10. p. 162.

sobriété mieux raisonnée, dont lui-même offrait l'exemple [44]. Platon lui donne, ainsi qu'à Herodicus, le titre de sophiste, et le regarde comme l'inventeur de la gymnastique médicale [45].

Quant à Herodicus (ou Prodicus, ainsi que l'on a quelquefois écrit son nom), il vécut à Athènes peu de temps avant la guerre du Péloponèse. Platon rapporte qu'il était non-seulement sophiste [46], mais encore pédotribe [47] et médecin [48]; et il est certain qu'il réunissait ces trois qualités. Lui-même, dit l'auteur que nous venons de citer, était valétudinaire; et ce fut sur lui qu'il fit les premiers essais des exercices gymnastiques pour le rétablissement de sa santé. Il réussit parfaitement, et fit ensuite part de sa méthode. Avant lui la partie diététique de la médecine, à laquelle on pourrait donner le nom de pédagogie des maladies, était presqu'entièrement négligée, sur-tout par les Asclépiades [49]. Si l'on en croit ce que dit Platon [50], Herodicus était souvent très-exagéré dans ce qu'il prescrivait à l'égard des exercices du corps. Par exemple, il ordonnait à ses malades, non-seulement de faire une promenade d'Athènes à Mégare, en pas-

(44) *Plato*, de legibus, lib. VIII. p. 587. — *Ælian.* var. hist. lib. XI. c. 3. p. 524. κεκολασμένη τροφῇ διαβιώσας ϗ ἀφροδίτης ἀμαθὴς διαπλέσας. *Ej.* histor. anim. lib. VI. c. 1. p. 309.

(45) *Plato* Protagor. p. 285. — *Lucian.* de conscrib. hist. p. 626.

(46) *Ibid.*

(47) *Ibid.* Politic. lib. III. p. 399.

(48) *Ibid.* Gorgias, p. 303.

(49) *Plato*, Politic. lib. III. p. 399. Ὅτι τῇ παιδαγωγικῇ τῶν νοσημάτων, ταύτῃ τῇ νῦν ἰατρικῇ, πρὸ τὸ Ἀσκληπιάδαι ἐκ ἐχρῶντο, πρὶν Ἡρόδικον γενέσθαι. — Ἡρόδικος γὰρ παιδοτρίβης ὤν, ϗ νοσώδης γενόμενος, μίξας γυμναστικὴν ἰατρικῇ, ἀπέκναισε πρῶτον μὲν ϗ μάλιστα ἑαυτὸν, ἔπειτ' ἄλλες πολλὲς ὕστερον.

(50) *Ibid.* Phædr. p. 195.

sant

sant par Eleusis, ce qui fait une étendue de cent quatre-vingts stades, ou environ douze lieues de France; mais encore il voulait qu'aussitôt qu'ils auraient atteint les murs de Mégare, ils revinssent à Athènes. L'auteur du sixième livre *des Épidémies* s'accorde parfaitement avec ces renseignemens [51], et ajoute « qu'Hérodicus » faisait périr une partie de ses malades fiévreux par » des promenades et des exercices forcés, et une autre » par des fomentations sèches. »

Aristote rapporte [52] qu'il se faisait payer pour les secours qu'on réclamait de lui.

47. Forcés par ces exemples, les Asclépiades de Cnide furent les premiers qui pratiquèrent la médecine comme un art populaire, et qui, par leurs écrits, rendirent publics les principes de cet art. Les tablettes d'inscriptions, d'où ont été tirées les *sentences cnidiennes*, leur servirent à recueillir de simples descriptions de maladies, sans s'inquiéter de la connaissance des expériences seméiotiques par lesquelles les médecins de Cos se distinguaient beaucoup. Ajoutons à cela qu'ils multiplièrent tellement les noms des maladies, d'après chaque cas particulier, qu'il en résulta une quantité prodigieuse d'espèces tout-à-fait différentes. Le défaut d'expérience qui seule aurait pu suffire pour leur faire reconnaître chaque espèce de maladie, faisait qu'ils ne distinguaient pas assez clairement les rapports qui existent entre les divers accidens et la nature même de la maladie, entre les symptômes essentiels et accidentels; de sorte que l'on conçoit facilement qu'il

(51) *Hippocrat.* epidem. lib. VI. c. 3. p. 805.
(52) *Aristot.* Eudem. lib. VII. c. 10. p. 360.
Ὡς Πρόδικος ὁ ἰατρὸς πρὸς τὸν ἀποδιδόντα μικρὸς τὸν μισθόν.

devait en résulter un grand nombre de maladies. Par exemple, ils avaient quatre espèces de jaunisses et douze espèces de maladies de vessie, &c.

Les Cnidiens devaient avoir, d'après cela, des remèdes particuliers pour chaque espèce de maladie : ces remèdes étaient en grande partie des purgatifs drastiques, qu'ils ordonnaient sans avoir égard ni à la coction ni à la crise, et sans réfléchir sur la cause des accidens. Ce que l'on nommait grains cnidiens [*semence de daphné mezereum*], différens sucs d'euphorbe, d'ellébore, de scammonée, de tapsie, de coloquinte, de petits navets, &c. étaient leurs médicamens ordinaires : ils ordonnaient aussi trop fréquemment le lait et le petit-lait, sans considérer la véritable indication [53].

48. Parmi les médecins de Cnide les plus célèbres, Galien fait particulièrement mention d'Euryphon, qui doit être l'auteur des sentences cnidiennes [54]. Galien prétend qu'il vécut avant Hippocrate. Dans un autre endroit, il rapporte un passage de Platon le comique, d'après lequel Euryphon doit avoir fait usage de la cautérisation dans l'empième [55].

Un autre médecin cnidien célèbre est Ctésias, mais plus intéressant sous le rapport de l'histoire que sous celui de la médecine. Selon Diodore [56], il servit contre Artaxerxès; mais ayant guéri ce roi, qui l'avait fait prisonnier, d'une blessure qu'il avait reçue dans le

(53) Tout cela est plus détaillé dans le livre d'Hippocrate où il traite du régime à tenir dans les maladies aiguës. (*Voyez* mon Apologie d'Hippocrate, tome II. p. 260 et 273.)
(54) Comment. in *Hipp.* de victu acut. p. 43.
(55) Comment. in *Hipp.* Aphor. VII. 44. p. 322.
(56) Lib. II. c. 32. p. 146.

combat, il demeura auprès de ce prince pendant seize ou dix-sept ans. Ce fut alors qu'il composa l'histoire des Assyriens et des Perses, dont Photius et Eusèbe nous ont conservé des fragmens. Galien dit qu'il critiqua la méthode d'Hippocrate relative à la luxation de l'os de la hanche [57].

49. L'étude des sciences et des arts, par laquelle seule la médecine pouvait acquérir le titre d'art libéral, n'avait pas encore, à l'époque de la guerre du Péloponèse, atteint le même degré dans tous les États de la Grèce. Les Spartiates, accoutumés à ne considérer que la force du corps et le courage, méprisaient les arts plus difficiles qui anoblissent l'homme, parce qu'ils craignaient qu'ils ne fissent perdre à la nation une partie de son énergie. Ils n'exerçaient que l'art d'écrire à cause de sa grande utilité [58]; et néanmoins on regarda comme une chose extraordinaire que le général Brasidas fût devenu un très-habile orateur [59]. Lorsque, dans le cas de maladies épidémiques et dans d'autres occasions, ils sentaient le besoin de l'instruction et des secours de l'art, ils s'adressaient à des magiciens étrangers ou à des médecins théurgiques, qui n'avaient d'autres moyens d'arrêter les maladies que des chansons magiques et des conjurations [60].

(57) Comment. 4. in *Hipp.* libr. de artic. p. 652. Il est parlé de lui plus en détail dans Fabricius, Bibl. græc. t. II. p. 740. ed. *Harles.*

(58) *Plutarch.* instit. Lacon. p. 237. — *Xenoph.* respubl. Lacedæm. p. 682.

(59) *Thucydid.* lib. IV, c. 126. p. 682. Ἦν δὲ οὐδὲ ἀδύνατος εἰπεῖν, ὡς Λακεδαιμόνιος.

(60) *Ælian.* var. histor. lib. XII. c. 50. p. 620, 621. Εἰ δέ ποτε ἐδεήθησαν τῆς ἐκ μουσῶν ἐπικουρίας, ἢ νοσήσαντες, ἢ παραφρονήσαντες, ἢ ἄλλο τι τοιοῦτον δημοσίᾳ παθόντες, μετεπέμποντο ξένους ἄνδρας οἷον ἰατρούς.

Parmi les magiciens étrangers que les Spartiates appelaient de temps à autre, un Crétois, nommé Thalès de Gortyne, obtint leur confiance à un très-haut degré : il fut appelé à Sparte à l'occasion d'une maladie épidémique, qu'il apaisa par des sons harmonieux et des cantiques magiques [61]. Ce fut lui qui fit connaître à cette ville célèbre l'art musical, les hymnes en l'honneur de la divinité et les danses des Curètes [62]. Il adoucit les mœurs de la nation, et proposa plusieurs lois, que son ami Lycurgue mit ensuite à exécution [63].

50. Mais, pendant long-temps encore, d'autres États de la Grèce furent imbus du préjugé que les successeurs ou les prêtres des Curètes pouvaient produire des effets surnaturels et donner des secours particuliers dans les maladies ordinaires. Vers la XLVI.ᵉ olympiade, les Athéniens, frappés d'une peste affreuse, envoyèrent des députés vers Epiménide, natif de Gnosse en Crète, dans lequel ils avaient beaucoup de confiance, et qu'ils regardaient comme un véritable Curète [64]. Cet habile imposteur prétendait qu'il avait dormi, suivant quelques auteurs, quarante ans, et suivant d'autres cinquante-sept, pendant lesquels il avait eu un commerce avec les Dieux, qui lui avaient appris l'art des expiations, de prédire l'avenir, et de rappeler les choses passées [65]. D'autres auteurs plus

(61) *Plutarch.* de musica, p. 1146. — *Pausan.* lib. I. c. 14. p. 52.

(62) *Athen.* lib. XV. p. 678. — *Plutarch.* Lycurg. p. 41. — de musica, p. 1134. — *Strabo*, lib. X. p. 736. — Schol. *Pindar.* pyth. II. v. 127. — Pythagore chantait les poésies de Thalès. (*Porphyr.* vit. Pythag. p. 195.)

(63) *Aristot.* polit. lib. II. c. 12. p. 426. — *Strabo*, lib. X. p. 738.

(64) *Plato* de leg. lib. I. p. 517. — *Plutarch.* Solon, p. 84. — *Diogen.* lib. I. §. 10. p. 70. §. 115. p. 74.

(65) *Pausan.* lib. I. c. 14. p. 52. — *Plin.* lib. VII. c. 52. — *Plutarch.*

modernes présument avec raison qu'il avait passé ce temps à faire des voyages dans les pays étrangers [66], où il avait acquis des connaissances sur les propriétés salutaires des plantes; mais son siècle crédule s'en tenait à la première assertion. Depuis ce temps, Epiménide fut généralement considéré comme un prophète, un envoyé de Dieu, un conciliateur et un purificateur enthousiaste, *καθαρτὴς ἐνθουσιαστικός* [67].

Pour faire cesser la peste d'Athènes, il purifia d'abord la ville avec des eaux lustrales; ensuite il fit prendre des brebis blanches et noires qu'il laissa aller dans les champs à leur volonté; et il ordonna aux prêtres qu'il avait chargés de les suivre, de les immoler dans les lieux où elles s'arrêteraient, en l'honneur des dieux inconnus; et ces sacrifices firent cesser la peste. Les Athéniens reconnaissans voulurent le combler de présens et d'honneurs, mais il les refusa, et ne voulut qu'une seule branche de l'olivier sacré, qu'il emporta dans son pays, et qui devint le symbole de la bonne intelligence entre les Athéniens et les Gnossiens [68]. Il érigea un autel à Athènes aux Corybantes; il fit part à Solon de ses connaissances dans la législation et les arts magiques; et les Athéniens, après son départ, firent dresser une statue en son honneur [69].

an seni sit respubl. gerenda, p. 784. — *Aristot.* rhetor. lib. III. c. 17. p. 720. — *Diogen.* lib. I. s. 109. p. 70.

(66) *Diogen.* lib. I. s. 112. p. 72.

(67) *Plutarch.* Solon, p. 84. — *Cic.* de divin. lib. I. c. 18. — *Apulej.* apolog. p. 449.

(68) *Plutarch.* reipubl. gerend. præcept. p. 820. Solon, p. 84. — *Diogen.* lib. I. s. 111. p. 71. — *Apostol.* proverb. lib. VIII. c. 84. p. 101. (ed. *Pantin.* LB. 1619. 4.)

(69) *Diogen.* lib. I. s. 112. p. 72. — *Pausan.* lib. I. c. 14. p. 52. — *Plutarch.* Solon, p. 84.

Les Spartiates, dans une circonstance pareille, appelèrent aussi chez eux Epiménide; mais, comme il ne leur prédit que des événemens malheureux, une tradition porte qu'il fut sacrifié [70]. Cependant, pleins de repentir pour le crime qu'ils avaient commis, ils lui érigèrent un monument [71]. Il doit avoir vécu cent cinquante-sept ans [72]*; et les Crétois lui firent, après sa mort, des sacrifices comme à un dieu [73].

Il paraît qu'il eut des relations avec Pythagore, d'où est venue la tradition qu'il avait appris de ce philosophe, la manière de faire les réconciliations avec la divinité [74]. Selon d'autres, Pythagore doit avoir été son disciple [75]. L'usage de la scille, nommée d'après lui *épiménidique*, qui est recommandée par Pythagore, semble confirmer cette dernière opinion [76].

Il avait composé un assez grand nombre d'ouvrages, entr'autres une généalogie des Dieux et des Curètes [77], et un traité sur les Oracles et leurs réponses, dont S. Paul a cité le vers suivant : *Crétois, vous êtes des menteurs éternels, de méchantes bêtes, des ventres paresseux* [78].

(70) *Pausan.* lib. II. c. 21. p. 255.
(71) *Ibid.* lib. III. c. 11. p. 379.
(72) *Diogen.* lib. I. s. 111. p. 71. — *Valer. Max.* lib. VIII. c. 13. p. 305. — *Plin.* lib. VIII. c. 48.
(73) *Diogen.* lib. I. s. 114. p. 73.
* Noël rapporte, d'après la tradition des Crétois, qu'il mourut âgé de deux cent quatre-vingt-neuf ans.
(74) *Porphyr.* vit. Pythag. p. 193.
(75) *Apulej.* florid. lib. XV. p. 795.
(76) *Theophrast.* hist. plant. lib. VII. c. 11. p. 854. ed. *Bodaei a Stapel.*
(77) *Diodor.* lib. V. c. 80. p. 396. — *Pausan.* lib. VIII. c. 18. p. 402.
(78) Schol. *Lucian.* Tim. p. 3.

51. Il est à regretter que nous ayons si peu de renseignemens sur l'état politique des médecins grecs, et que nous soyons même obligés de les deviner en grande partie, ou de les interpréter de passages obscurs des auteurs de cette nation. Dans un État aussi-bien policé que l'était celui d'Athènes, où le luxe existait à un très-haut degré vers le temps de la guerre du Péloponèse, le personnel des médecins a dû nécessairement être subordonné à certaines lois. Un passage de Platon [79] porte à croire que les médecins d'Athènes, comme avant eux les médecins égyptiens, étaient soumis à certaines règles normales, d'après lesquelles ils dirigeaient les méthodes curatives, et qu'ils étaient responsables à l'État de la négligence qu'ils auraient pu apporter dans le soin des malades. Un autre passage, qui se trouve dans Xénophon, prouve que les jeunes médecins qui voulaient s'établir dans l'État d'Athènes étaient obligés d'en demander auparavant l'autorisation par un discours fait en public, dans lequel ils étaient tenus de déclarer quels étaient leurs professeurs et comment ils avaient jusqu'alors pratiqué cet art [80]. Quelques renseignemens plus modernes portent à croire qu'il doit même avoir existé une loi, d'après laquelle les personnes libres et non les esclaves pouvaient seules exercer la médecine à Athènes [81].

On a prétendu qu'il avait existé dans cette ville trois classes différentes de médecins publiquement reconnues, savoir: les architectes, les démiurges, et ceux qui se livraient à l'étude de cet art dès leur jeunesse;

(79) Polit. s. de regno, p. 132. s.
(80) *Xenoph.* memorab. Socrat. lib. IV. p. 292.
(81) *Hygin.* fab. 274. p. 201. ed. *Muncker.*

parce qu'Aristote en fait mention [82]. Cependant, celui qui lira les passages cités de cet auteur dans leur ensemble, sera forcé d'avouer qu'il n'y est pas question d'une classification autorisée par l'Etat, mais seulement d'une classification philosophique qu'Aristote admet lui-même. Les paroles rapportées un peu avant cette dernière citation, où Aristote dit : « Les » médecins n'ont besoin de rendre compte de leurs » actions qu'à d'autres médecins [83] », sont bien plus importantes à remarquer. Y aurait-il déjà eu, à cette époque, un collége de médecine à Athènes? Galien a donné un commentaire très-circonstancié sur cette classification philosophique des médecins, d'après lequel on voit que le passage cité plus haut ne souffre pas d'autre explication que celle que nous avons donnée [84]. Les Grecs avaient aussi à leur solde des médecins militaires; mais il paraît que ce n'était que dans le cas de batailles sanglantes, afin de porter des secours aux blessés [85].

Enfin, on voit qu'il y eut aussi des charlatans à Athènes qui, vendaient, dans les lieux publics, toutes sortes de médicamens mystérieux. On lit dans une comédie d'Aristophane, que des personnes parcourent toutes les rues et toutes les boutiques, pour trouver une potion qui puisse faciliter l'accouchement des femmes enceintes, ὠκυτόκιον [86]. Les médecins auxquels on donnait le nom d'*aliptes*, et qui se tenaient

(82) Politic. lib. III. c. 11. p. 442. Ἰατρὸς δ' ὅ τε δημιουργὸς καὶ ὁ ἀρχιτεκτονικὸς καὶ τρίτος ὁ πεπαιδευμένος περὶ τὴν τέχνην.
(83) Τὸν ἰατρὸν δεῖ διδόναι τὰς εὐθύνας ἐν ἰατροῖς.
(84) *Galen.* ad Patrophil. de constit. medic. p. 34. 35.
(85) *Xenoph.* de expedit. Cyr. lib. III. p. 311.
(86) *Aristoph.* thesmophor. v. 504.

dans des boutiques, vendaient probablement de semblables potions, comme ils avaient coutume aussi de recevoir et de guérir tous les blessés [87].

CHAPITRE III.

Médecine d'Hippocrate.

52. Les choses étant disposées comme on vient de le voir, la science de la médecine dut éprouver un changement étonnant et à jamais mémorable dans les écoles des Asclépiades à Cos, et marcher d'un pas rapide vers sa perfection. Ces progrès furent le résultat des efforts et de l'activité de la famille d'Hippocrate, qui réussit, non-seulement à purger cette science de toutes les supercheries mystérieuses et superstitieuses par lesquelles les prêtres avaient fait d'un art bienfaisant et libéral un vil métier d'imposture et de fourberie; mais encore à la dérober, pour ainsi dire, aux vaines subtilités des philosophes, afin de ne l'appuyer que sur les observations et l'expérience, seul moyen de la porter à sa véritable destination.

L'histoire des sciences nous fait voir il est vrai que dans la Grèce tous les arts et toutes les connaissances humaines atteignirent le plus haut degré de développement et de perfection; néanmoins les changemens opérés dans la pratique de la médecine dont je viens de parler sont d'autant plus surprenans, que les suites de cette révolution furent très-bien raisonnées et extrêmement favorables au genre humain.

L'apparition, parmi les Asclépiades, d'une famille de prêtres, qui avait quitté le voile de l'hypocrisie et

(87) *Demosthen.* in Conon. p. 1259.

de la piété dont la superstition et les préjugés avaient revêtu les chefs de cet ordre ; d'une famille qui, non-seulement, communiqua ses connaissances dans les sciences et dans les arts avec une franchise noble à tous ceux qui montraient un desir sincère de s'instruire ; mais encore qui, comme si elle eût été animée par la divinité même, découvrit le véritable chemin par lequel seul l'art de guérir pouvait arriver à la perfection, et qui enfin, en parcourant cette route avec courage, y découvrit les vérités les plus utiles ; cette apparition, dis-je, est un effet dont les causes et les suites doivent être développées par l'historien avec toute l'exactitude possible.

53. Cette révolution eut lieu d'une manière graduelle, comme tous les changemens qui arrivent dans l'empire des sciences. Les inscriptions sur les tablettes votives des maladies observées (§. 98. sect. II.), formèrent une base dont les résultats devinrent de la plus grande importance pour la séméiotique et la pathologie. Les efforts des philosophes dans la culture de la théorie de la médecine, et la réunion de ces philosophes aux Asclépiades dans les vestibules des temples, forcèrent les prêtres à lever le voile sacré qui couvrait leurs mystères, et à s'empresser d'acquérir les connaissances qui pouvaient, jusqu'à un certain point, les mettre au même niveau que ces philosophes.

Ces changemens durent d'abord s'opérer sur les côtes asiatiques, parce que le concours très-nombreux des hommes instruits, qui avait lieu dans les ports florissans de l'Ionie, était seul capable de donner une grande impulsion à la liberté de penser. Aussi les

temples de Cos et de Cnide nous fournissent-ils le premier spectacle remarquable d'une révolution dans l'ancien exercice de la médecine.

54. La famille dont il est ici question est celle d'Hyppocrate, parce que, dans un espace de presque trois cents ans, sept médecins de ce nom se sont distingués par leurs cures et par les écrits qu'ils nous ont laissés. Ces ouvrages, dont on compte aujourd'hui soixante-douze, ne sont ordinairement attribués qu'à un seul, c'est-à-dire, à Hippocrate, fils d'Héraclide. Aussi, est-il le plus célèbre de tous les Asclépiades, et regardé comme l'auteur des principaux écrits de cette collection. Il s'acquit la plus haute considération pour les progrès qu'il fit faire à la médecine; mais, il nous est impossible aujourd'hui de distinguer quels sont les livres qui appartiennent à chacun de ces philosophes. Avant de parler du mérite du grand Hippocrate lui-même, je crois convenable, afin de faciliter l'intelligence de ce qui doit suivre, de dire ici deux mots des membres les plus célèbres de cette famille, en suivant l'ordre chronologique.

Les Asclépiades de Cos descendaient d'Esculape du côté de leur père, et d'Hercule du côté de leur mère. (§. 101. sect. II.)

Au temps de Solon (XLIX.e olympiade, cinq cent quatre-vingt-quatre ans avant Jésus-Christ), vivait Nébros, célèbre Asclépiade, qui eut deux fils, Gnosidicus et Chrysos. (§. 101. sect. II.)

Le fils de Gnosidicus fut Hippocrate I.er, qui vécut au temps des guerres de Perse, et fut contemporain de Thémistocle et de Miltiade (LXXI.e olympiade, cinq cents ans avant Jésus-Christ). On lui attribue les

livres *sur les Articulations* et *sur la Fracture des os*[88]. Il est probable qu'il eut une grande part aux pronostics cosiens. (§. 98. sect. II.)

Hippocrate I.er eut pour fils Héraclide, qui eut de Phænarete (olymp. LXXX. 1. quatre cent soixante ans avant Jésus-Christ) Hippocrate II, surnommé *le Grand*[89]. Il atteignit le plus haut degré de sa célébrité vers la LXXXVI.e olympiade (de quatre cent trente-six à quatre cent trente-deux ans avant Jésus-Christ)[90], et mourut, d'après quelques-uns, vers la CII.e 1. olympiade (trois cent soixante-dix ans avant Jésus-Christ), et selon d'autres, vers la C.e 4. olympiade (trois cent soixante-quinze ans avant Jésus-Christ), ou même vers la CIV.e 1. olympiade (trois cent cinquante-six ans avant Jésus-Christ), ou enfin vers la CV.e 2. (trois cent cinquante-un ans avant Jésus-Christ)[91].

Il laissa deux fils, Thessale et Dracon, dont l'époque de la naissance tombe vers la CIII.e olympiade (trois cent soixante ans avant Jésus-Christ).

Les fils de Thessale et de Dracon portèrent aussi les noms d'Hippocrate III et IV. Hippocrate III, fils de Thessale, adopta la doctrine de Platon[92], et nous a laissé plusieurs écrits sur la médecine[93], parmi lesquels les uns citent le livre *des Maladies*[94], et d'autres la seconde partie du livre *de la Nature humaine*[95].

(88) *Galen.* comm. 1. in libr. de victu acut. p. 43.
(89) *Soran.* vit. Hippocr. in Opp. Hippocr. ed. *Linden.* t. II. p. 952.
(90) *Cyrill.* contra Julian. lib. I. p. 13. ed. *Spanhem.* — *Syncell.* chronogr. p. 202.
(91) *Soran.* l. c. p. 954.
(92) *Plutarch.* de stoicor. repugnant. p. 1047.
(93) *Suid.* voc. Ἱππόκρ. t. II. p. 145.
(94) *Dioscorid.* apud *Galen.* comm. 1. in libr. VI. Epidem. p. 456.
(95) *Galen.* comm. in libr. de nat. hum. p. 16.

Hippocrate IV, fils de Dracon, était médecin à la cour de Macédoine, et célèbre par une cure opérée sur Roxane, veuve du grand Alexandre. Il vivait encore au temps de Cassandre, CXV.e 4. olymp. (trois cent dix-sept ans avant Jésus-Christ)[96]. Quelques-uns lui attribuent le cinquième livre *des Épidémies*[97].

A cette famille appartiennent aussi Hippocrate V et Hippocrate VI, tous deux fils de Thymbrée, et Hippocrate VII, fils de Praxianax, dont l'époque de l'existence n'est pas bien connue[98].

Enfin, on compte parmi cette famille le beau-fils d'Hippocrate, Polybe, et ensuite Ctesias de Cnide (p. 290), que Galien désigne comme un parent d'Hippocrate[99]; Dioxippe, Philinus et Praxagoras, tous de Cos; Philistion de Locri, Pistonicus, Philotime, Eudoxe et Chrysippe de Cnide: tous ces derniers ont vécu de quatre cents à deux cent quatre-vingt-six ans avant Jésus-Christ, et s'attachèrent à différentes écoles, comme nous le verrons par la suite.

55. Le plus célèbre personnage de toute cette famille est Hippocrate II, fils d'Héraclide et de Phænarète, parce que c'est lui que l'on doit raisonnablement regarder comme l'auteur de la révolution dont il est question; révolution qui, il est vrai, avait déjà été préparée par ses prédécesseurs, mais qui fut achevée par lui.

Son histoire serait sans doute très-intéressante, si des rapports authentiques nous l'avaient fait connaître; mais, excepté quelques fragmens conservés par un

(96) *Suid.* l. c.
(97) *Galen.* de dyspnœa, lib. II. p. 181.
(98) *Suid.* l. c.
(99) Comm. 4. in libr. de articul. p. 652.

certain Soranus [100], nous n'avons que très-peu de détails sur les circonstances de sa vie.

D'après ces renseignemens, il reçut sa première instruction de son père Héraclide, qui se borna probablement à l'art d'observer les maladies dans les temples et de les guérir à la manière des Asclépiades; on lui donne encore pour maîtres Herodicus de Selivrée, Gorgias de Leontium, et, selon quelques auteurs, Démocrite d'Abdère [1].

Nous avons déjà remarqué (p. 160-161) que les observations d'Hippocrate sur la marche de la nature dans les maladies, furent en partie tirées des tablettes d'inscriptions qui étaient dans le temple d'Esculape. Un certain Andréas ajoute qu'il incendia le temple de sa ville natale, afin de pouvoir faire croire qu'il était l'inventeur de ses principes séméiotiques. Cette assertion est très-invraisemblable, d'abord parce qu'aucun auteur plus ancien n'a fait mention de ce crime, qui, s'il eût été commis, n'eût pas manqué d'être consigné dans l'histoire. Ensuite, après un tel forfait, comment peut-on concevoir qu'Hippocrate ait pu être sûr de conserver sa vie au milieu des Grecs qui, comme on le sait, avaient voué une haine irréconciliable aux Hérostrates et aux ennemis de leurs temples [2]?

(100) *Hipp.* opera, t. II. p. 951. — *Suid.* l. c. — *Tzetz.* chil. VII. hist. 155. p. 138. (ed. Basil. 1546).

(1) *Soran.* l. c. — *Cels.* præf. p. 2. — *Eudocia* in *Villoison*, anecd. græc. t. I. p. 246.

(2) Je citerai ici comme exemple de cette haine des Grecs, Alcibiade, le favori du peuple d'Athènes, qui fut condamné à mort par contumace pour avoir mutilé les Thermes (*Plutarch.* vit. Alcibiad. p. 41.); la guerre sanglante des Amphictyons contre les habitans de Cirrha qui avaient dépouillé le temple (p. 167.); celle des Spartiates contre les Athéniens, parce que Cylon avait conquis le château de Delphes (*Thucyd.* liv. I, c. 126. p. 206.); et enfin l'acharnement avec

56. On rapporte ensuite qu'Hippocrate vécut à la cour de Perdiccas, roi de Macédoine, qu'il guérit d'une phthisie, causée par l'amour malheureux de ce prince pour sa belle-mère Phila [3]. Ce fait n'est pas contredit par la chronologie, parce que Perdiccas II ne monta sur le trône que vers la LXXXVIIe 4. olymp., époque où Hippocrate avait déjà atteint le plus haut degré de sa célébrité [4]. Cependant, ce même fait historique est encore rapporté ailleurs comme étant arrivé à la cour de Seleucus Nicanor, ce qui, il faut en convenir, le rend un peu suspect. Néanmoins, il serait possible qu'Hippocrate eût vécu pendant un certain temps à la cour de Perdiccas [5]; car c'est en Macédoine qu'étaient situées les villes de Pella, Olynthe et Acanthe, où on assure qu'il a observé plusieurs maladies.

Il paraît qu'il a aussi séjourné en Thrace, ou, comme le dit Tzetzes, auprès des Edones [6], parce que dans ses renseignemens sur les épidémies, il fait souvent mention des villes de Thrace, Abdère, Datus, Dorisque, Œnus, Cardie et de l'île Thasus; il a probablement aussi fait des voyages dans la Scythie, dans les pays frontières du Pont, et même chez les Méotes, parce que son exposé des mœurs et de la manière de vivre des Scythes est très-exact et très-fidèle.

57. D'après le même Soranus déjà cité, il doit avoir délivré de la peste Athènes, Abdère et l'Illyrie [7]. Il

lequel on poursuivit les brigands des temples jusqu'à la 110.e olympiade. (*Diodor.* lib. XVI. c. 78. p. 142.)

(3) *Soran.* l. c. p. 952.

(4) *Thucyd.* lib. II. c. 99. p. 406. — *Spanhem.* de usu et præst. num. t. I. p. 373.

(5) *Euseb.* chron. lib. I. p. 53. ed. *Scaliger.*

(6) Vid. *Stephan. Byzant.* voc. Ἠδωνοί, p. 378.

(7) L. c. p. 953.

n'est pas facile de décider s'il est ici question de la peste qui fit tant de ravages à Athènes lors de la guerre du Péloponèse; cependant il paraît que ce ne fut pas la même épidémie, car Thucydide qui, comme témoin oculaire, en a donné une description très-circonstanciée, ne fait aucune mention d'Hippocrate; et il dit positivement que ni l'art des médecins, ni même les secours des Dieux, ne purent arrêter ses progrès [8]. Les Athéniens, continue Soranus, par reconnaissance des bienfaits de ce grand homme, l'initièrent aux mystères d'Eleusis, lui donnèrent le droit de citoyen, et ordonnèrent que lui et ses descendans seraient pensionnés par le Prytanée.

Galien parle aussi de cette histoire, et dit qu'Hippocrate purifia l'air en faisant allumer des buchers dans tous les quartiers de la ville, et en y faisant faire des fumigations avec des plantes odorantes; ce qui réussit à faire cesser la contagion [9]. Le même auteur présume, dans un autre passage, qu'Hippocrate avait effectivement pratiqué son art à Athènes, et il en tire la preuve de l'histoire d'un malade qui demeurait sur le marché du Mensonge. En effet, il y avait à Athènes un marché de ce nom; il s'appelait aussi *marché de Cécrops* [10].

On dit qu'Artaxercès le fit appeler à sa cour pour arrêter une maladie contagieuse qui ravageait la Perse; mais qu'il s'y refusa, parce que des devoirs plus importans le retenaient dans sa patrie [11]. La correspondance

(8) *Thucyd.* lib. II. c. 47. p. 328.

(9) *Galen.* theriac. ad Pison. c. 16. p. 467. Vid. *Aët.* tetr. II. serm. 1. c. 94. col. 220. et *Actuar.* meth. med. lib. V. c. 6. col. 264. *coll. Stephan.* Ce dernier auteur cite encore un antidote dont Hippocrate doit s'être servi.

(10) *Galen.* comm. 2. in lib. III. Epidem. p. 413.

(11) *Soran.* l. c.

pondance qu'on lui suppose à cet égard avec Hyslanès, satrape de Perse [12], est sans contredit apocryphe; cependant, il paraît qu'au temps de Galien on regardait ce conte comme certain, car cet auteur en fait mention [13]. Stobée parle aussi de cette anecdote, et ajoute que quelqu'un ayant voulu persuader à Hippocrate qu'il serait avantageux pour lui de se rendre auprès du roi de Perse, parce que ce prince était très-généreux, ce médecin fameux répondit en homme libre : *Je n'ai pas besoin d'un bon maître.* [14]. Mais, Stobée parle du roi Xercès, et Hippocrate II n'est né qu'après la mort de ce roi.

58. On regarde comme une des cures les plus fameuses d'Hippocrate la guérison qu'il opéra sur Démocrite à la prière des Abdéritains; et Soranus dit, avec un air de grande importance, quoiqu'assez laconiquement, qu'en guérissant Démocrite de l'aliénation de son esprit, il avait fait autant de bien à la ville d'Abdère que s'il l'eût délivrée de la peste. Mais, Tzetzès rapporte [15] que les Abdéritains ayant offert dix talens de récompense à ce célèbre médecin, il répondit, après s'être entretenu avec le philosophe, qu'il avait beaucoup de vénération pour lui, et que ceux qui s'estimaient les plus sains étaient les plus malades: lorsqu'il quitta la ville, il remercia les habitans de ce qu'ils lui avaient fait faire la connaissance de cet homme sage. Ælien raconte cette histoire absolument de la même manière [16]. Suidas fait aussi mention

(12) *Hipp.* opp. t. II. p. 900.
(13) *Galen.* de optimo medic. philos. p. 9.
(14) *Stob.* serm. XIII. p. 146.
(15) Chil. 1. hist. 61. v. 983. p. 38.
(16) Var. histor. lib. IV. c. 20. p. 293.

de cette rencontre d'Hippocrate et de Démocrite [17] avec les mêmes circonstances, ainsi qu'Athénodore [18] dans Diogène de Laërte. Le recueil des lettres d'Hippocrate contient toute une série de lettres qui sont sans doute apocryphes [19], et dans lesquelles cette histoire est racontée avec des détails extraordinaires et souvent absurdes. Si la vraisemblance de ce fait ne peut pas être réfutée en général, au moins on s'apercevra que les circonstances accessoires rapportées dans ces lettres sont autant de fables.

Les renseignemens donnés par quelques auteurs arabes sur le séjour d'Hippocrate chez Damascus, peuvent être regardés comme une pure invention de leur part [20].

Hippocrate passa les dernières années de sa vie dans la Thessalie, et sur-tout à Larisse, ensuite à Cranon, à Phère, à Tricca et à Melibæa, d'où il a daté plusieurs de ses histoires de maladies.

Lorsque les Athéniens déclarèrent la guerre à l'île de Cos, ce médecin obtint des Thessaliens des secours pour sa patrie [21]. Soranus dit qu'il mourut à Larisse; et à une époque assez moderne, on voyait encore son tombeau entre cette ville et Gyrton [22].

59. Il est beaucoup à regretter pour les sciences que nous n'ayons pas les ouvrages du plus célèbre médecin de l'ancien monde, tels qu'il les a écrits lui-

(17) Voc. Δημόκριτος, t. I. p. 542.
(18) Liv. IX. s. 42. p. 572.
(19) *Hipp.* opp. t. II. p. 901-931.
(20) *Casiri*, bibl. Escurial. t. I. cod. 788. p. 235. (Matrit. 1760, f.°)
(21) *Soran.* l. c. p. 953.
(22) Eckhel donne (t. II. p. 599.) la description d'une médaille qu'il prétend avoir été frappée en son honneur; mais il paraît qu'elle n'est pas authentique.

V

même. En effet, aucun ouvrage de l'antiquité ne nous est parvenu aussi peu authentique que les écrits du philosophe de Cos, au point que, long-temps même avant notre ère, on doutait si la prodigieuse quantité de livres que l'on connaissait sous le nom d'*Hippocrate*, avait effectivement pour auteur le fils d'Héraclide. Nous avons déjà vu (§. 54) de quelle manière on attribuait à chacun des membres de la famille d'Hippocrate l'un ou l'autre de ces livres. Les anciens critiques ont été quelquefois très-embarrassés dans cette distribution, et souvent ont regardé comme auteur de quelques-uns de ces écrits, tantôt l'un, tantôt l'autre, en les confondant tous jusqu'au dernier des héritiers de ce nom [23].

Hippocrate, fils d'Héraclide, vivait dans un siècle où les matières pour écrire étaient encore très-rares chez les Grecs; cependant, on connaissait déjà le papyrus, avec lequel les colons grecs en Égypte faisaient du papier depuis le temps d'Amasis [24]; mais l'usage de ce papier fut extrêmement borné en Grèce jusqu'au temps d'Alexandre-le-Conquérant [25]. Hyppocrate écrivit ses observations, en style très-laconique, sur des tablettes recouvertes avec de la cire, *δέλτοι*, ou sur des peaux d'animaux, *διφθέραι* [26]. Quelques-uns de ces recueils n'étaient point du tout destinés pour le public, *πρὸς ἔκδοσιν*, et n'étaient que des maximes générales pour son usage particulier [27]; mais

(23) *Galen.* de facultat. aliment. lib. I. p. 303.
(24) *Bættiger* im Teutschen Merkur, J. 1796. St. 3. S. 322.
(25) *Varro* in *Plin.* lib. XIII. c. 11.
(26) *Galen.* comment. 1. in lib. VI. Epidem. p. 442. — Id. de dyspnœa, lib. III. p. 187.
(27) *Galen.* comm. 2. in libr. de victu acut. p. 63. — Comm. 1. in libr. *κατ' ἰητρεῖον*, p. 672.

Thessale et Dracon, ses fils, et Polybe, son gendre, qui avaient déjà adopté les principes des écoles plus modernes [28], tronquèrent ces écrits, soit en en changeant l'ordre, soit en y introduisant leurs propres principes, soit en cherchant par des additions à éclaircir des passages qui leur paraissaient obscurs ; et par conséquent agirent, à l'égard des écrits de leur propre école, comme ont fait les *diascevastes* des poëmes d'Homère [29].

60. Mais le plus grand désordre eut lieu lorsque les Ptolémées, à l'exemple d'Aristote, qui avait rassemblé la première grande collection de livres [30], établirent plusieurs bibliothèques, sur-tout celle d'Alexandrie, et qu'ils prohibèrent en même temps l'exportation du papier, afin de se procurer une plus grande quantité de copies des ouvrages des anciens. Nombre de gens intéressés mirent à profit les intentions de ces enthousiastes, en faisant passer en partie les écrits des autres Hippocrates pour les ouvrages du plus célèbre de cette famille, et en y ajoutant toutes

(28) *Galen.* comm. 1. in libr. de nat. hum. p. 2. Πόλυϐος διαδεξάμενος τὴν τῶν νέων διδασκαλίαν.

(29) *Galen.* comm. 3. in libr. VI. Epid. p. 483. Εἰ μὲν οὖν ὁ συνθεὶς τὸ βιϐλίον, ὥς λέγουσι, Θεσσαλὸς, ὁ τοῦ Ἱπποκράτους υἱὸς ἐν τοῖς τοῦ πατρὸς ὑπομνήμασιν εὑρὼν, ἐξεγγράψατο, κακῶς ἐποίησεν, ἐγγράψας αὐτὸ τῷ βιϐλίῳ. comm. 5. in h. l. p. 510. Ἴσως δὲ καὶ τὸν υἱὸν αὐτοῦ Θεσσαλὸν ἀθροῖσαι φασὶ τὰς ὑπογραφὰς τοῦ πατρὸς, εὑρόντα γεγραμμένας ἐν χάρταις τε καὶ διφθέραις καὶ δέλτοις καὶ τοιαύτας τινὰς παρεντεθεικέναι ῥήσεις. — De dispnœa, lib. II. p. 181. Δηλονότι τοῦ Θεσσαλοῦ πάντα ὅσα περ ὁ πατὴρ αὐτοῦ γεγραφὼς ἔτυχεν, ἀθροῖσαι σπουδάσαντος ἐς ταυτὸν, ὡς μηδὲν ἀπόλλοιτο. lib. III. p. 187. ὡμολόγητον γὰρ οὖν ἤδη καὶ ταῦτα συνθεῖναι Θεσσαλὸν τὸν Ἱπποκράτους υἱὸν, τὰ μὲν αὐτοῦ τοῦ πατρὸς ἐν διφθέραις ποὺ ἢ δέλτοις εὑρόντα ὑπομνήματα, προσθέντα δέ τινα καὶ αὐτὸν οὐκ ὀλίγα.

(30) *Strabo*, lib. XIII. p. 906.

sortes d'additions, qu'après un peu de réflexion on reconnaît facilement pour être d'un siècle plus moderne [31], quoique ces ouvrages soient très-bien écrits dans le dialecte ionique; et enfin, en donnant leurs propres productions pour celles d'Hippocrate, parce qu'ils connaissaient l'envie qu'avaient les rois égyptiens de surpasser celui de Pergame dans l'établissement de grandes bibliothèques [32]. Il est incroyable jusqu'à quel point les ouvrages des anciens, et surtout ceux d'Hippocrate, ont été altérés. Tous les capitaines et navigateurs avaient ordre d'acheter des livres par-tout où ils jetaient l'ancre; et ces livres étaient déposés dans des appartemens particuliers, avec cette inscription : *Des Vaisseaux*, τὰ ἐκ πλοίων. C'est ainsi qu'un certain Mnemon de Pamphylie ap-

(31) Dans l'ouvrage d'Hippocrate, περὶ καρδίης (t. I. p. 292.), on trouve déjà la découverte d'Erasistrate des valvules du cœur. Le livre περὶ νούσων contient des principes de l'école de Cnide; dans d'autres on trouve des principes sur la doctrine des Stoïciens, sur celle des Épicuriens et des Péripatéticiens. Par conséquent, est-il étonnant qu'Hippocrate se contredise par-tout! Tertullien (de anima, c. 15. in Opp. t. II. p. 786. ed. Paris. 1648, f.°) cite Hippocrate comme défenseur de l'opinion du siége de l'ame dans le cerveau. Effectivement, cette opinion se trouve exposée avec des principes du système d'Héraclite dans le livre περὶ ἱερῆς νούσου (t. II. p. 342.); mais, dans le livre περὶ καρδίης (p. 291.), le siége de la force vitale est placé dans le cœur. Ceci est un exemple entre mille que l'on pourrait citer.

(32) *Galen.* comm. 2. in libr. de nat. hum. p. 16. 17. Πρὶν γὰρ τοὺς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τε καὶ Περγάμῳ γενέσθαι βασιλεῖς, ἐπὶ κτήσει παλαιῶν βιβλίων φιλοτιμηθέντας, οὐδέπω ψευδῶς ἐπεγέγραπτο σύγγραμμα. Λαμβάνειν δ' ἀρξαμένων μισθὸν τῶν κομιζόντων αὐτοῖς συγγράμματα παλαιοῦ τινὸς ἀνδρὸς, οὕτως ἤδη πολλὰ ψευδῶς ἐπιγράφοντες ἐκόμιζον. — Ἐν τῷ κατὰ τοὺς Ἀτταλικούς τε καὶ Πτολεμαϊκοὺς βασιλέας χρόνῳ πρὸς ἀλλήλους ἀντιφιλοτιμουμένους περὶ κτήσεως βιβλίων, ἡ περὶ τὰς ἐπιγραφάς τε καὶ διασκευὰς αὐτῶν ἤρξατο γίγνεσθαι ῥᾳδιουργία τοῖς ἕνεκα τοῦ λαβεῖν ἀργύριον ἀναφέρουσιν ἀνδρῶν ἐνδόξων γράμματα.

porta plusieurs ouvrages d'Hippocrate à Alexandrie, et les vendit ensuite à la bibliothèque, après y avoir fait des corrections et des additions [33]. Un autre médecin, nommé *Menon*, disciple d'Aristote, recueillit aussi les ouvrages des anciens médecins, et chercha à rétablir le texte dans sa pureté [34].

Dès ce temps, on devait douter de l'authenticité des écrits d'Hippocrate. En effet, les habitans oisifs d'Alexandrie commencèrent à les vérifier; et les *chorizontes* faisaient déjà une distinction entre un certain nombre de ces livres qu'ils regardaient comme authentiques, et d'autres qui ne leur paraissaient pas tels, et avaient soin de placer les premiers sur une petite planche particulière. C'est pourquoi on avait coutume à Alexandrie de nommer les écrits authentiques d'Hippocrate *ceux de la petite planche*; τὰ ἐκ τοῦ μικροῦ πινακιδίου [35]. Il paraît qu'Erotien, lors de sa vérification des écrits d'Hippocrate, a tiré un grand parti des recherches de ces chorizontes.

61. Parmi les éditeurs des écrits du médecin de Cos, qui y firent le plus de changemens, on cite, comme les plus hardis, Artémidore-Capiton et Dioscoride, son parent, qui vivaient en même temps que l'empereur Adrien [36]. Non contens d'avoir changé les expressions qui ne leur paraissaient plus d'usage, ils eurent encore la témérité d'omettre celles qui ne leur convenaient pas, et en ajoutèrent même qui leur étaient propres [37]. Ces mutilations, ces changemens

(33) *Galen.* comment. 2. in libr. III. Epidem. p. 411.
(34) *Ibid.* comment. 1. in libr. de nat. hum. p. 4.
(35) *Ibid.* de dyspnœa, lib. II. p. 181.
(36) *Galen.* comment. 1. in libr. VI. Epidem. p. 442.
(37) *Ibid.* comment. 1. in libr. de nat. hum. p. 4.

sont cause qu'il n'est plus possible aujourd'hui de reconnaître avec précision les véritables opinions d'Hippocrate.

Galien pouvait mieux distinguer, à l'époque où il vivait, le vrai du faux, et les écrits authentiques de ceux qui ne l'étaient pas, parce qu'il possédait plusieurs observations critiques du texte, dans lesquelles il préférait l'ancienne manière de lire [38]; car la nouvelle ne fut adoptée que par des théoriciens guidés par la partialité, et qui y faisaient tous les changemens ou additions qui leur paraissaient favorables à leur système [39]. Il était même en état de distinguer, dans plusieurs passages, ce qui n'était qu'une faute de copiste de ce qui avait été changé exprès [40]. Nous sommes donc obligés de nous en rapporter en grande partie au jugement de Galien, quoique souvent lui-même puisse souffrir un examen plus approfondi, parce qu'il s'exprime quelquefois d'une manière très-différente et même contradictoire.

C'est d'après lui que les anciens auteurs ont reconnu combien il y a peu d'écrits authentiques parmi tous ceux attribués au célèbre médecin de Cos [41].

62. Tous les ouvrages d'Hippocrate sont écrits en dialecte ionien, et ne diffèrent de celui employé par Hérodote, que parce qu'il se servit d'un plus grand nombre d'expressions attiques [42]. Il n'est pas vrai-

(38) *Galen* comment. 2. in lib. VI. Epidem. p. 473.
(39) *Ibid.* comment. 1. in libr. de nat. hum. p. 2.
(40) *Ibid.* de dyspnœa, lib. III. p. 188.
(41) *Augustin.* contra Faust. lib. XXXIII. c. 6. p. 330. (Opp. ed. ord. Benedict. t. VIII. Antwerp. 1700. fol.) — *Soran.* l. c. p. 954. — *Eudoc.* l. c.
(42) *Galen.* comm. 1. in libr. de fractur. p. 525.

V 4

semblable qu'Hippocrate ait préféré ce dialecte seulement pour plaire à Démocrite, quoique lui-même fût dorien[43], au moins quant à l'opinion que ce dialecte pourrait être une preuve certaine de l'authenticité de ses ouvrages; d'abord, parce que l'on sait que d'autres Doriens, comme Ctésias de Cnide, se sont servis aussi du dialecte ionien qui était alors regardé comme le plus net et plus convenable à l'expression des idées; ensuite, on ne peut pas regarder ce dialecte comme un signe certain d'authenticité, car des écrits vraiment apocryphes ont été composés dans cette langue, et même, au temps de Lucien, plusieurs auteurs l'ont employée pour donner à leurs productions une plus grande apparence d'antiquité[44].

Un autre signe distinctif d'authenticité, et sur lequel Galien réveille particulièrement notre attention, parce qu'il est d'une grande importance, est la brièveté et la concision des expressions dont le style d'Hippocrate était composé, ce qui souvent le rendait très-obscur[45]. Toute explication superflue, toute répétition étaient soigneusement évitées pour ne dire que ce qui était absolument nécessaire[46], et ses expressions, extrêmement laconiques, n'admettaient aucune restriction, aucune condition[47]; de sorte que souvent il avançait des propositions comme des vérités générales, *διὰ τῶν καθόλου ἔλεγεν*, qui cependant ne peuvent être admises que dans certains cas et sous des modifications

(43) *Ælian.* var hist. lib. IV. c. 20. p. 294.
(44) *Lucian.* de conscrib. histor. p. 613, 614.
(45) *Galen.* de venæs. adv. Erasistrat. p. 4.—Comm. 3. in libr. VI. Epid. p. 488.
(46) *Galen.* de dyspnœa, lib. II. p. 181.
(47) *Ej.* comment. in Aph. VII. p. 327.

déterminées[48]. Ceci doit s'entendre particulièrement de ses principes séméiotiques.

Au surplus, les expressions dont il se servait, loin d'être recherchées, étaient simples, expressives et surtout intelligibles pour tout le monde[49]; et c'était précisément en cela que l'on pouvait distinguer les écrits apocryphes des authentiques; car on rencontre souvent dans les premiers des expressions affectées et pompeuses, quelquefois même des licences poétiques que l'on chercherait en vain dans les véritables écrits de ce grand homme.

L'histoire de l'art doit particulièrement s'occuper de la recherche des découvertes et des opinions qui ont été connues avant ou après le siècle d'Hippocrate II. Il est certain que des principes de Platon et des sectes des Péripatéticiens, des Stoïciens et des Épicuriens, qui se rencontrent fréquemment dans les faux écrits d'Hippocrate; que des découvertes anatomiques qui n'ont été faites que dans le siècle d'Alexandre, ne devaient pas se trouver dans les véritables écrits de ce médecin célèbre.

63. Une autre raison, que l'on a voulu regarder comme une preuve de l'authenticité de ces écrits, est que l'on n'y trouve aucune subtilité, aucune explication philosophique; parce que, d'après le rapport de Celse, Hippocrate avait séparé la médecine de la

(48) *Galen.* comment. 4. in libr. de vict. acut. p. 111. — comment. 3. in libr. de prorrhet. p. 201. — comment. 3. in libr. *κατ' ἰητρεῖον*, p. 691.

(49) *Ej.* comment. 3. in libr. III. Epid. p. 422. *Ὁ γάρ τοι τοῦ Ἡρακλείδους υἱὸς Ἱπποκράτης — φαίνεται συνηθεστάτοις τε καὶ διὰ τοῦτο σαφέσι τοῖς ὀνόμασι κεχρημένος, ἃ καλεῖν ἔθος ἐστὶ τοῖς ῥητορικοῖς πολιτικά.*

philosophie [50]. Cependant, il pourrait arriver que l'on fût dans l'erreur, si l'on voulait assurer que l'on ne doit pas chercher, dans ses véritables écrits, des éclaircissemens sur aucune matière philosophique ; car Hippocrate, doué de beaucoup de jugement, de pénétration et sur-tout d'un grand savoir, disciple des premiers philosophes de son temps, ami intime des excellens physiciens d'Abdère, a dû bientôt reconnaître que le chemin ordinaire de l'empirisme est celui qui, dans toutes les sciences, conduit le plus sûrement au but ; et que, dans la physique aussi bien que dans la médecine, le raisonnement induit souvent en erreur s'il n'est pas soutenu par l'expérience. Par conséquent la philosophie d'Hippocrate se distingue de toutes les autres philosophies et de toutes les méthodes, en ce qu'il fallait avoir recueilli une série suffisante d'expériences lorsque l'on voulait arriver à des conclusions et à des résultats. Aristote, et sur-tout Théophraste, l'ont suivi dans ce système ; ce qui les a fait appeler par Galien les successeurs d'Hippocrate [51].

Ce philosophe ayant le premier suivi le sentier de l'expérience, comme le plus certain, les empiriques se sont empressés de le regarder comme un des fondateurs de leur secte ; mais ils ont eu grand tort, parce que le médecin de Cos ne s'arrêtait pas seulement à l'expérience ; c'était par les observations qu'il faisait d'après l'expérience qu'il cherchait à tirer

(50) *Cels.* præf. p. 2.

(51) *Galen.* meth. med. lib. II. p. 53. Πλησίον τοῦ τελειῶσαί τε καὶ συμπληρῶσαι τὴν ὑφ' Ἱπποκράτους παραδοθεῖσαν ὁδὸν, οἱ περὶ τὸν Ἀριστοτέλην τε καὶ Θεόφραστον ἀφίκοντο καὶ εἰ χρὴ τ' ἀληθὲς εἰπεῖν, ἐπλέτωσαν δυνάμει.

des résultats généraux [52]. D'un autre côté, comme on trouve dans ses écrits des recherches nombreuses sur le dérangement des organes et sur la cause prochaine des maladies, les dogmatiques ont cru avoir le même droit de le compter parmi les disciples de leur école; et cependant ils n'ont pas eu plus de raison que les premiers, parce que Hippocrate ne se conduisit jamais d'après le raisonnement, à moins qu'il ne fût basé sur l'expérience [53]; et c'est précisément pourquoi le faux Galien est en erreur [54], lorsqu'il considère Hippocrate comme fondateur de la secte des logiciens; cependant il est tout-à-fait dans l'esprit de la méthode d'Hippocrate de raisonner en philosophe, puisqu'il s'exprime ainsi dans le livre sur la manière d'être du médecin [55]: « Celui qui approfondit convenablement » ce qui a été dit, reconnaîtra qu'il faut introduire la » philosophie dans la médecine, et que la médecine » à son tour doit appuyer la philosophie, parce qu'un » médecin philosophe est véritablement un homme » divin. »

64. Hippocrate a mérité le nom de médecin philosophe, bien plus par la méthode qu'il suivait dans ses recherches, que par ses dogmes scolastiques qui

(52) *Galen.* comm. 3. in libr. de articul. p. 616. Ἐμπειρικώτατος ἦν ἁπάντων τῶν κατὰ ἰατρικὴν τέχνην, καὶ μάλιστα τῇ πείρᾳ προσέχων τὸν νοῦν, καὶ πάντα ταύτῃ δοκιμάζων, ἵνα δ᾽ ὅλως ἀφίκηται πολλαῖς ἐπινοίαις χρώμενος λογικαῖς.

(53) *Galen.* comm. 3 in libr. de vict. acut. p. 86.

(54) *(Galen.)* Isagog. p. 372.

(55) *Hippocr.* de decenti ornatu, p. 54. Διὸ δεῖ ἀναλαμβάνοντα τουτέων τῶν προειρημένων ἕκαστα, μετάγειν τὴν σοφίην ἐς τὴν ἰητρικὴν καὶ τὴν ἰητρικὴν ἐς τὴν σοφίην. Ἰητρὸς γὰρ φιλόσοφος ἰσόθεος. — Vid. *Galen.* de optimo medico, philosopho, p. 9.

n'ont existé qu'en petit nombre dans ses véritables écrits.

Le livre *sur la Nature humaine*, contient peut-être le plus de ces dogmes. Cet écrit est authentique, d'après le jugement de Galien, parce que Platon l'avait déjà cité comme ayant pour auteur le grand Hippocrate [56]. Cependant le passage que Platon rapporte en toutes lettres de l'ouvrage du médecin de Cos [57], ne se trouve ni dans ce livre, ni dans aucun autre. L'écrit dans lequel Platon a puisé ce passage est donc perdu, et on peut dire même qu'il n'existait déjà plus au temps de Galien; car il n'observe nullement d'où Platon tire ce passage; mais il dit seulement, comme assertion générale, que ce livre sur la nature humaine, doit être authentique, parce que la comparaison de l'univers avec le corps humain, que Platon attribue à Hippocrate, se trouve particulièrement dans ce livre : cependant cette comparaison se trouve aussi dans plusieurs passages des écrits authentiques d'Hippocrate, et notamment dans l'Aph. III. 18., ainsi que dans différens auteurs de l'antiquité qui l'ont employée assez fréquemment, sur-tout dans l'école de Pythagore. On ne peut pas attribuer, avec certitude, le livre *sur la Nature humaine*, à ce seul Hippocrate, fils d'Héraclide, parce que déjà, dès les temps les plus reculés, quelques auteurs le regardaient comme l'ouvrage des fils d'Hippocrate, et d'autres, de ses neveux [58]. Quant à la seconde partie qui commence par ces mots : Εἰδέναι δὲ χρὴ (page 273, édit. Lind.), Polybe en est sans doute l'auteur, parce qu'Aristote

(56) *Galen.* comm. 1. in libr. de nat. hum. p. 2.
(57) *Plat.* Phædr. p. 211.
(58) *Galen.* l. c.

lui attribue positivement un passage de cette portion de l'ouvrage [59]. Autant Galien a raison lorsqu'il regarde ce livre comme un recueil de fragmens de différens auteurs [60], autant on peut soutenir qu'il contient, en grande partie, les véritables principes d'Hippocrate II [61].

65. C'est donc dans ce livre que l'on trouve la doctrine d'Hippocrate, sur les élémens, exposée d'une manière très-détaillée. L'auteur commence [62] par réfuter l'opinion de Xénophanes et de Mélissus, sur l'unité de la matière fondamentale de tous les corps. Les corps ne se sont pas produits seulement du feu, de l'eau ou de l'air ; mais ils sont le résultat de la combinaison des quatre élémens. L'homme, particulièrement, n'est pas unité ou composé d'un seul élément ; car, dans ce cas, il n'éprouverait ni douleurs ni autres affections, et il n'y aurait alors qu'une seule méthode de guérir les maladies. Ensuite il serait tout-à-fait contradictoire aux idées sur la génération que l'homme ne fût le produit que d'un seul élément ; car un corps ne se produit que lorsque les matières fondamentales de deux corps sont mêlées ensemble. Par conséquent, il faut admettre, dans tout le monde corporel, les quatre matières fondamentales, le feu, l'air, l'eau et la terre ; et dans le corps animal, le sang, l'humidité, la bile jaune et noire. Le défaut,

(59) Histor. anim. lib. III. c. 3. p. 875.

(60) *Galen.* l. c. Εὔδηλον οὖν ὅτι ὅλον τὸ βιβλίον ἐκ πολλῶν διεσκεύασταί τε καὶ σύγκειται.

(61) *Galen.* l. c. et de elem. sec. Hippocr. lib. I. p. 49-52 ; — de dogm. Hipp. et Plat. lib. VI. p. 300. VIII. p. 321.

(62) *Hippocr.* de natur. hum. p. 264. s.

l'excès ou la mauvaise combinaison de ces humeurs, occasionnent les maladies; leur rapport convenable et leur parfait équilibre rétablit la santé. Si l'on voulait entreprendre un examen plus approfondi et plus subtil de cette matière, on pourrait le faire; car on ne peut pas nier que celui qui remporte la victoire dans une pareille discussion, ne prouve autre chose qu'une plus grande habileté dans sa manière de s'exprimer.

Ce passage important nous fournit un exemple extrêmement clair de la méthode philosophique de raisonner d'Hippocrate. Il ne développait point ses principes et ses idées en employant les sophismes et en se servant d'expressions pompeuses, mais il avait soin d'appeler d'une manière indirecte le témoignage de l'expérience à l'appui de ce qu'il avançait.

Ensuite l'auteur de ce livre fut incontestablement le premier qui introduisit la théorie élémentaire dans l'histoire de l'économie du corps humain, théorie qui lui servit de base pour son système humoral; et même il paraît que jusqu'à Platon les idées exposées dans cet écrit n'avaient pas été bien développées. On peut croire aussi que ce livre a été écrit dans un temps fort reculé, parce que la réfutation de la théorie de l'unité des élémens aurait été inutile dans un temps plus moderne; d'autant plus qu'après le siècle de Platon il n'y avait presque plus de partisans de l'école ionienne ou des doctrines de Xenophanes, de Parmenides et d'Héraclite. On pourrait encore ajouter que l'auteur a sans doute voulu désigner particulièrement les sophistes qui, au temps de Socrate, cherchaient à rendre les sciences l'objet de discussions inutiles et scandaleuses.

66. D'après Galien [63], Hippocrate doit être regardé comme le véritable inventeur de la théorie élémentaire. Quoiqu'Empedocle eût déjà admis les quatre matières fondamentales dans tous les corps, cependant la théorie élémentaire d'Hippocrate se distingue de la doctrine d'Empedocle, en ce que le premier fait sortir les corps du mélange de ces matières fondamentales, *κρᾶσις*, tandis qu'Empedocle, convaincu de l'invariabilité de ces matières, explique la production des corps seulement par la rencontre et la juxta-position des élémens (*voyez* page 256). Au surplus, il paraît qu'Hippocrate admettait moins les matières fondamentales mêmes, que leurs propriétés et qualités pour les causes de tous les phénomènes corporels ; c'est pourquoi il ne prétendait pas, comme Pythagore, Héraclite et Platon, que le feu est le principe de la vie, mais plutôt la chaleur intégrante, comme étant d'une qualité supérieure. « Ceux qui croissent ont le » plus de chaleur intégrante, par conséquent ils ont » besoin de plus de nourriture [64]. » Et, dans ce sens, un principe d'Hippocrate est, comme il est dit dans un livre probablement apocryphe, que « la chaleur » animale forme la santé complète, quand elle est in- » timement combinée avec les autres qualités élémen- » taires [65]. » Mais, est-il aussi dans les principes d'Hippocrate d'attribuer à la chaleur intégrante la suprême intelligence et l'immortalité [66] ! Au moins

(63) Comm. 1. in libr. de nat. hum. p. 11 ; — de elem. sec. Hippocr. lib. I. p. 49. s ; — de natur. facult. lib. I. p. 87.

(64) Aph. I. 14.

(65) De veteri medic. p. 34.

(66) De princip. p. 112. *Δοκέει δέ μοι, ὃ καλέομεν θερμὸν, ἀθάνατόν τε εἶναι καὶ νοέειν πάντα καὶ ἀκούειν, ἀεὶ εἰδέναι πάντα καὶ τὰ ὄντα καὶ τὰ ἐσόμενα.*

ceci est une subtilité qui n'appartient qu'au matérialisme, et qu'Hippocrate ne s'est presque jamais permise.

Au surplus, Galien insiste très-fortement sur cette différence entre les qualités élémentaires admises par Hippocrate et les élémens proprement dits, comme origine primitive de toutes choses; et dans cette idée, il s'approcha beaucoup du système du médecin de Cos [67]. Par une réflexion simple sur les élémens d'Empedocle, on devait trouver extrêmement inconcevable comment on pouvait admettre dans tous les corps du feu et de l'air effectifs, de la terre et de l'eau, parce que ni l'expérience ni aucune induction ne prouvent la présence de ces matières dans leur état naturel. Mais, comme on observait une quantité de phénomènes qui paraissent se reposer sur les qualités de ces élémens, alors on admit, au lieu du feu effectif, matériel et corporel, un élément d'un ordre supérieur, qui n'avait que quelques propriétés du feu; et on raisonna de même à l'égard des autres élémens. Dans des temps plus modernes, on distingua les matières fondamentales corporelles dans lesquelles les corps peuvent être réduits par la dissolution; des élémens dans lesquels on suppose qu'ils se laissent séparer: les premiers (le feu, l'air, l'eau et la terre) furent nommés, *στοιχεῖα*; les derniers (la chaleur, la sécheresse, le froid et l'humidité) s'appelèrent, *ἀρχάς* [68].

(67) *Galen.* de dogmat. Hipp. et Plat. lib. VIII. p. 327; — de marasmo, p. 373.

(68) *Galen.* comm. 1. in libr. de nat. hum. p. 5.

67. Quant aux connaissances qu'Hippocrate avait du corps humain, je ne crois pas qu'elles reposassent sur la dissection exécutée d'une manière scientifique ; cependant Galien [69] prétend que les Asclépiades avaient déjà une grande habileté en anatomie, et regarde Hippocrate comme le fondateur proprement dit de cet art [70]. Malgré cela, nous aurons encore dans la suite occasion de fournir des preuves de l'incertitude des témoignages historiques de Galien. Au surplus, le préjugé si généralement reçu, que les cadavres des décédés devaient être enterrés aussi promptement que possible régnait encore au temps d'Hippocrate [71]. Il est par conséquent très-probable qu'Hippocrate fut obligé, par cette même raison, de se contenter de la dissection des animaux, comme avaient fait Empedocle, Alcméon et Démocrite. Ses écrits authentiques nous font connaître aussi que, excepté une ostéologie passablement exacte, toutes ses autres connaissances anatomiques étaient très-imparfaites et très-bornées.

Il est inutile de chercher des preuves de ses connaissances ostéologiques dans la tradition d'après laquelle il fit présent aux Delphiens d'un squelette

(69) De administrat. anat. lib. II. p. 128.
(70) De dogm. Hippoc. et Plat. lib. VIII. p. 319.
(71) *Voyez* plus haut p. 170. Aux témoignages rapportés dans ce passage, j'ajoute la loi des Athéniens, tirée d'Elien (var. histor. lib. V. c. 14. p. 325.) : Ὃς ἂν ἀτάφῳ περιτύχῃ σώματι ἀνθρώπῳ, πάντως ἐπιβάλλειν αὐτῷ γῆν, θάπτειν δὲ πρὸς δυσμὰς βλέποντα. On peut encore citer le passage d'Euripide, dans lequel Antigone fait mention d'une loi d'après laquelle les morts ne pouvaient pas être offensés, mais devaient être traités honorablement et aussitôt enterrés. (Phœniss. v. 1682.) Κἀκεῖνο κέκριται, μὴ φυβρίζεσθαι νεκρούς. — Vid. *Herder's* Ideen, t. I. p. 248. — *Wieland's* attisches Museum, t. I. p. 215. — *Suid.* voc. ἀκηδὴς, 1, p. 83.

ou plutôt de la statue d'un homme qui était tellement consommé, qu'on ne lui voyait plus que les os [72]; car les véritables écrits de ce fameux médecin nous font assez connaître qu'il avait saisi toutes les occasions d'examiner les ossemens des morts, sans cependant que l'on trouve dans ses ouvrages aucun renseignement sur son habileté en anatomie. Il était déjà pénétré des grandes idées qui ont, pour ainsi dire, donné à l'anatomie sa véritable valeur, et au moyen desquelles elle a été tant perfectionnée dans les temps modernes; c'est-à-dire, que l'observation des variétés, des différences de formes et de la position des parties est la fonction la plus essentielle de l'anatomiste. Par conséquent, il décrit avec le plus grand soin les différentes formes des os de la tête chez divers individus, les différentes directions des sutures [73], le diploé et sa structure riche en vaisseaux [74]. Il prétend que les os du sinciput sont les plus minces de tous, ὀςέον τὸ κατὰ βρέγμα [75], et que l'os occipital est le plus épais [76]; mais, il avoue aussi que les sutures du crâne et les fractures en fente sont très-aisées à confondre, et qu'il les a confondues lui-même dans un certain cas [77]. On doit regarder cet aveu comme une preuve irrécusable de sa bonne foi et de sa sincérité [78]. On voit aussi très-clairement, dans son livre *des Fractures* [79], qu'il avait d'assez

(72) *Pausan.* lib. X. c. 2. p. 146.
(73) De locis in homine, p. 368. — De capitis vulner. p. 688.
(74) De capit. vulner. p. 689.
(75) *Ibid.*
(76) L. c.
(77) L. c. p. 697.
(78) *Cels.* lib. VIII. c. 4. p. 432. — *Plutarch.* de prosectu virt. sent. p. 82.
(79) De fract. p. 708.

grandes connaissances sur la forme et les articulations des os.

68. Il n'en est pas de même de la myologie ; je crois, au contraire, qu'il ne connaissait que très-imparfaitement ce que nous entendons par muscles ; car l'expression *chair*, *σάρκες*, est souvent employée lorsqu'il veut parler de muscles : la première explication du muscle se trouve dans le livre *sur l'Art*, mais ce livre est aussi apocryphe [80].

J'ai déjà démontré qu'Hippocrate ne connaissait aucune différence entre artères et veines. Le mot φλὲψ était employé pour les deux, et l'ἀρτηρίη était, d'après lui, la trachée-artère. Les fragmens de l'angiologie, que l'on trouve dans le livre *sur la Nature de l'homme*, sont tout-à-fait conformes aux idées d'Hippocrate sur l'anatomie, quoiqu'il soit bien reconnu qu'ils proviennent de Polybe. Qu'il me soit permis de les rapporter ici : « Les plus grands vaisseaux sanguins sont » distribués dans le corps de la manière suivante. » Il y en a quatre paires en général. La première paire » prend sa source dans le cou, et descend extérieurement des deux côtés par l'épine dorsale jusqu'aux » hanches et aux lombes, d'où elle se rend par les » cuisses aux chevilles et de-là dans la plante des » pieds. La seconde paire part de la tête, et descend » derrière les oreilles, le long du cou ; celles-ci sont » les veines jugulaires, *αἱ σφαγίτιδες*, qui suivent

(80) De arte, p. 10. Ὅσα γὰρ τῶν μελέων ἔχει σάρκα περιφερέα, ἣν μῦν καλέουσι. Dans l'Iliade XVI. 315, on trouve déjà *μυὼν*, mais Vossius l'a très-bien traduit par *mollet* [gras de la jambe]. Vid. *Eustath.* in Il. XVI. p. 388.

(81) De nat. hum. p. 275.

» la partie interne de la colonne dorsale jusqu'aux » lombes, où elles se distribuent dans les testicules, » dans les lombes et dans la partie antérieure des » hanches; enfin, elles passent aux malléoles internes » et se terminent à la plante des pieds [82]. La troisième » paire prend son origine aux tempes, et se continue » du cou aux omoplates et dans les poumons. Le » vaisseau sanguin du côté droit se porte du côté » gauche, et celui du côté gauche revient au côté » droit; le vaisseau du côté droit se rend des poumons » dans la mamelle gauche, dans la rate et dans le » rein gauche; le vaisseau du côté gauche se rend » des poumons dans la mamelle droite, dans le foie » et le rein droit, et tous les deux se terminent dans » l'intestin rectum [83]. La quatrième paire naît du front » et des orbites, passe à travers les poumons et les » clavicules; prenant ensuite par la partie supérieure » du bras et par le coude, elle arrive à la main et aux » doigts; après cela, ces vaisseaux rétrogradent des » doigts par la paume de la main, par la partie infé- » rieure du bras et par le coude pour se rendre aux » aisselles et à la partie supérieure des côtes; d'où, se » dirigeant encore en partie par la rate et en partie » par le foie, ils aboutissent enfin aux parties génitales. »

Ce court exposé de l'angiologie de Polybe suffit pour nous mettre en état de bien juger des connais- sances d'Hippocrate relatives à la direction et à la

(82) C'est de là que l'on peut expliquer la théorie d'Hippocrate sur la cause de l'impuissance des Scythes. *Apologie d'Hippocrate*, t. II. p. 613, 614.

(83) Cette opinion de la décussation des vaisseaux sanguins contient le principe de la saignée faite au côté opposé: principe qui, il est vrai, n'a pas été recommandé par Hippocrate; mais qui a été généralement adopté après lui. *Apologie d'Hippocrate*, t. II, p. 329.

distribution des vaisseaux sanguins. Si Hippocrate n'avait pas admis la distribution que nous venons de rapporter, aurait-il recommandé l'ouverture des veines internes dans la strangurie [84]? Pourquoi aurait-il ordonné dans les points de côté l'ouverture de la veine interne au coude [85]? Ses successeurs faisaient aussi dans l'apoplexie une saignée sur les veines internes du bras [86]. Mais on voit en même temps très-clairement que le médecin de Cos ne cherchait l'origine des vaisseaux sanguins ni dans le foie ni dans le cœur.

69. Hippocrate connaissait encore moins le système nerveux; il nommait indistinctement les nerfs : *ligamens* ou *tendons*, *τόνος* ou *νεῦρον*. Il ignorait parfaitement que les nerfs sont les conducteurs de la sensation; qu'ils prennent leur origine dans le cerveau, et tout ce qui regarde en général leurs fonctions et leur destination. Il attribuait à ces cordes blanches tendineuses, soit qu'elles fussent les nerfs mêmes ou seulement des tendons, la propriété du mouvement; mais il croyait qu'elles s'attachaient aux muscles et aux os, et qu'elles produisaient de cette manière les mouvemens volontaires [87].

Quant à la splanchnologie, ou traité des viscères,

(84) Aph. VI. 36. *Apologie d'Hippocrate*, t. II, p. 80. 81. Vid. *Galen.* dogm. Hippocr. et Plat. lib. VI. p. 300.
(85) *Apologie d'Hippocrate.* t. II, p. 328.
(86) *Ibid.* p. 432.
(87) Dans le livre *sur l'Art* (de arte, p. 10.), il est dit : *νεῦρα περὶ πᾶσιν ὀστέοισι περιτεταμένα, σύνδεσμός ἐστι τῶν ἄρθρων*. Le mot *aphorisme* V. 16. 18. VI. 19, doit être pris dans cette même acception. De locis in homine, p. 367. *Τὰ νεῦρα πιέζουσι τὰ ἄρθρα — περὶ δὲ τὸ πρόσωπον ἐς τὴν κεφαλὴν οὐκ ἔστι νεῦρα*. Vid. *Galen*, dogm. Hip. et Plat. lib. II. p. 257.

Hippocrate n'en avait pas des idées moins erronées; mais elles doivent de même être attribuées à son défaut de connaissances anatomiques. Je commence par le cerveau qui est, selon son opinion, un corps blanc, spongieux et glanduleux, et qui sert à attirer l'humidité de tout le corps, fonction à laquelle la forme sphérique de la tête contribue pour beaucoup. Quoique le livre *sur les Glandes* [88], d'où on a tiré ce principe, provienne probablement d'un auteur plus moderne, cependant cette opinion s'accorde avec plusieurs autres assertions véritablement hippocratiques. C'est ainsi qu'il est dit dans les aphorismes [89]: « Ceux » qui dans la diarrhée rendent des excrémens écu» meux, perdent le mucus de la tête »; et dans le livre *de l'Eau, de l'Air et des Climats* [90], on regarde le flux de ventre, pendant un hiver humide et doux, comme un écoulement du mucus de la tête. Si l'auteur du livre *de la Maladie sacrée* [91] a puisé dans les écrits laissés par Hippocrate, ce dernier regardait le cerveau comme le siége de l'entendement, et croyait que les idées ne nous arrivent que par l'intermédiaire de l'air [92]; opinion qui est parfaitement conforme aux systèmes d'Héraclite et de Démocrite. L'auteur de ce livre soutient que ni le diaphragme, ni le cœur, ne sont le siége de l'entendement, mais seulement celui des sensations et des passions.

Quant aux organes de la sensation, on peut con-

(88) De glandul. p. 416. s.

(89) VII. 30. — *Apologie d'Hippocr.* t. II. p. 185.

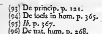
(90) *Apologie d'Hippocr.* t. II. p. 573.

(91) De morbo sacro, p. 330.

(92) Γίνεται γὰρ παντὶ τῷ σώματι τῆς φρονήσιος, ὡς ἂν μετέχῃ τοῦ ἠέρος· ἐς δὲ τὴν σύνεσιν, ὁ ἐγκέφαλός ἐστιν ὁ διαγγέλλων· ὁκόταν γὰρ σπάσῃ τὸ πνεῦμα ὁ ἄνθρωπος ἐς ἑωυτὸν, ἐς ἐγκέφαλον πρῶτον ἀφικνέεται.

clure par l'analogie, que les principes exposés dans le livre *des Commencemens originaires*[93] et *des siéges particuliers à ces organes dans le corps humain*[94], appartiennent aussi aux idées d'Hippocrate. On trouve, à cette occasion, le raisonnement suivant sur la structure de l'œil et sur la faculté de la vision : « Moyennant deux veines qui se rendent du cerveau à l'œil, » l'humidité glutineuse tombe goutte à goutte dans » l'œil et forme la membrane diaphane qui est exposée » à l'air extérieur. Sous cette membrane, il y en a » plusieurs autres aussi transparentes sur lesquelles » viennent se peindre les objets extérieurs. La pru- » nelle dans l'œil est une ouverture effective, et der- » rière cette ouverture est placée l'humidité gluti- » neuse qui provient du cerveau et qui est renfermée » dans des membranes. » Dans l'explication de l'audition, Hippocrate, ainsi que ses prédécesseurs, fait mention de l'espace vide qui propage le son jusqu'à la membrane du cerveau[95]. La théorie de l'odorat, qui se trouve aussi dans le même livre, est la même que celle qui a été donnée par Empedocle et Alcméon.

70. Si l'on suppose que l'auteur du livre *sur la Nature de l'homme* ait suivi les opinions pathologiques d'Hippocrate, on pourra conclure que ce dernier cherchait la cause prochaine des maladies dans l'humidité élémentaire du corps; car il est dit dans ce livre[96] : Le corps humain contient du sang, du mucus, de la bile noire et jaune; et les maladies ne



(93) De princip. p. 121.
(94) De locis in hom. p. 365.
(95) *Ib.* p. 367.
(96) De nat. hum. p. 268.

sont dues qu'à la prédomination de l'une de ces humidités sur les autres. D'après le même écrit, le médecin de Cos regardait les qualités douce, aigre, amère et salée, des humeurs, comme les dégénérations les plus ordinaires; mais cette théorie est bien moins probable que la doctrine d'Hippocrate sur la force fondamentale du corps, à laquelle il donne le nom de ἐνορμῶν, et qui doit être particulièrement active dans les maladies, et en opérer l'heureuse issue. Cependant cette force, ἐνορμῶν, était probablement identique avec la nature, et avait son siége dans la chaleur intégrante [97].

Si l'auteur de la huitième section [98] des Aphorismes, a recueilli les véritables principes d'Hippocrate, alors, selon lui, la cause immédiate de la mort n'est que la diminution de la chaleur animale, et l'évaporation de l'humidité fondamentale du corps. Dans le livre *sur la Nature humaine* [99], la décomposition du corps dans ses parties constitutives, est considérée comme la cause de la mort, qui n'est autre chose elle-même que la réunion des élémens homogènes du corps: l'humide se réunit à l'humide, le sec au sec, le chaud au chaud, et le froid au froid.

Il paraît qu'Hippocrate avait déjà quelques idées de la sympathie qui règne entre différentes parties du corps. Je n'entends pas parler ici de la maxime assez connue, mais que je ne crois pas de lui: *Tout est lié dans le corps*; mais je veux seulement citer un exemple de la juste observation qu'il avait faite, que les ma-

(97) Vid. Abrah. *Kaauw. Boerhaave* impetum faciens dictum Hippocrati. Amst. 1744. 8.
(98) Aph. 17. *Apologie d'Hippocr.* t. II. p. 258.
(99) De nat. hum. p. 269.

melles ont une analogie remarquable avec la matrice[100], pour prouver qu'il avait en effet très-bien reconnu ce rapport. Aussi il dit dans le livre *des Fractures*[1] : « Quel- » ques parties ont un rapport direct et une affinité » marquée avec d'autres parties. »

Quant à la théorie de la génération, elle était aussi conforme à l'esprit du siècle. Une preuve certaine du défaut de connaissances anatomiques, c'est qu'Hippocrate admettait encore des cotylédons dans la matrice de la femme, et que l'avortement n'est occasionné, selon lui, que par une surabondance du mucus de cet organe[2]. Les signes distinctifs de la grossesse qu'il expose, dans cette même section, prouvent combien ses idées sur l'économie animale étaient fausses. Il croyait aussi que la semence qui se rend du testicule droit au côté droit de la matrice, doit produire des garçons, et que les filles proviennent de la semence du testicule gauche qui se répand sur le même côté dans l'utérus[3]. Outre que cette théorie est dépourvue de toute probabilité, elle renferme encore une erreur manifeste, car il prétend que l'utérus de la femme est partagé en deux cornes comme chez les animaux. Cependant cette opinion n'était qu'un préjugé qui n'a pas entièrement cessé d'exister, même après les découvertes faites en anatomie. Galien[4] cherchait à l'expliquer en disant, que le testicule gauche reçoit de la partie gauche des reins la semence aqueuse dont se

(100) Aph. V. 50.

(1) De fract. p. 750. Πολλαχῆ ἠδέλφισαι τὰ ἕτερα τοῖς ἑτέροισιν. Vid. libr. de articul. p. 760. Πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα κατὰ τὸ σῶμα τοιαύτας ἀδελφιξίας ἔχει.

(2) Aph. V. 45.

(3) Aph. V. 48.

(4) De usu partium, lib. XIV. p. 524.

forment les filles, parce que l'artère spermatique, du côté gauche, ne prend pas son origine dans l'aorte, mais part de l'artère rénale; par conséquent le côté droit est plus chaud par lui-même à cause du foie[5]. Hippocrate portait ce raisonnement si loin, qu'il prétendait avoir observé que, lorsque chez une femme enceinte la mamelle droite retombe subitement, elle doit accoucher d'un garçon; mais si c'est la mamelle gauche qui retombe, l'enfant qu'elle porte doit être une fille[6]. L'auteur du quatrième livre *des Épidémies*[7], prétend aussi que les hommes dont le testicule droit est le plus saillant, produisent constamment des garçons. La couleur de la femme enceinte doit être plus vive et plus incarnate lorsqu'elle porte un garçon que lorsqu'elle porte une fille[8].

71. Hippocrate, dans sa pathologie, s'occupa beaucoup moins des causes prochaines des maladies que de leurs causes éloignées; et même, quand il admit la théorie de l'humidité fondamentale, il ne l'appliquait que très-rarement et seulement d'une manière indirecte à l'explication des causes des maladies. On trouve dans ses écrits très-peu de spéculations ou raisonnemens sur la nature des maladies. Dans le livre *des Lésions de la tête*[9], il explique l'inflammation

(5) Vésalius (Radicis Chinæ usus, p. 663. Opp. ed. *Albin*, LB. 1725, f.°) et Hofmann (Commentar. in *Galen*, de usu partium, lib. XIV. p. 316.) ont déjà démontré que l'origine de l'artère spermatique, venant de l'artère rénale, ne doit pas être considérée comme un état naturel, mais plutôt comme un jeu de la nature.

(6) Aph. V. 38.

(7) Epidem. lib. IV. p. 747.

(8) Aph. V. 42.

(9) De capit. vulner. p. 693. *Φλεγμαίνει δὲ τὰ ἕλκεα δι' αἵματος ἐπιῤῥοήν.*

seulement par l'affluence du sang dans des parties qui n'en étaient pas remplies auparavant. Dans un autre passage, il porte sa considération sur les qualités élémentaires pour expliquer la stérilité [10]. « Des femmes, » dit-il, qui ont la matrice froide et obstruée, ne » peuvent pas concevoir; il en est de même de celles » qui ont cet organe trop humide, car l'embrion » périt; et de celles qui ont la matrice trop sèche et » racornie, parce que la semence n'y trouve pas de » nourriture. » Il donne deux causes générales du spasme, l'une est la plénitude, et l'autre la vacuité [11]; et il rapporte par conséquent toute irritation étrangère à l'une ou à l'autre de ces deux causes. Il explique la production de la pierre d'une manière très-simple, c'est-à-dire, qu'elle est due à l'accumulation des particules de sable qui sont dans l'urine [12].

Sous cette même considération, le passage de Galien, où il dit qu'Hippocrate ne donnait que rarement des explications raisonnées des causes des maladies, est extrêmement important; car il croyait plus sage et plus certain de se laisser guider par des phénomènes manifestes : c'est ainsi qu'il cherchait à confirmer ses jugemens sur la guérison des maladies, par sa propre expérience, avant de s'en servir pour base de l'enseignement [13].

Il mérite aussi beaucoup d'éloges en pathologie, sur ce qu'il ne divise point, comme les Cnidiens, les

(10) Aph. V. 62.
(11) Aph. VI. 39.
(12) Aph. IV. 79.
(13) *Galen.* comm. 1. in libr. de articul. p. 579. *Οὐκ ἠξίωσε γράφειν αἰτίας ἐξ ἐπινοίας, λογικῶν ἀξιοπιστότερον ἡγούμενος ἀεὶ τὸ φαινόμενον ἐναργῶς. Οὕτως οὖν καὶ τὰς ἐν ταῖς θεραπείαις ἐπινοίας ἑαυτοῦ τῇ πείρᾳ βεβαιοῖ, πρὶν ἡμᾶς διδάσκειν.*

maladies dans des espèces et des genres trop multipliés, mais en considérant plutôt, avec le plus grand soin, la différence essentielle des symptômes d'après leurs causes [14]; considération sur laquelle il basait ses excellens principes séméiotiques et même sa méthode curative. « Les médecins, dit-il [15], n'ont pas assez » d'expérience pour distinguer les cas où la faiblesse » dans les maladies est la suite de l'évacuation des » vaisseaux, ou l'effet d'une autre irritation, ou enfin » de la douleur ou de l'impétuosité même du mal; et » quels sont les accidens et les différentes espèces de » maladies qui peuvent être produits par la nature et » la constitution du corps. » Ainsi il distinguait, avec une scrupuleuse exactitude, les symptômes actifs des passifs, et il regardait cette différence comme bien plus importante que les distinctions subtiles des différentes espèces de maladie.

Il portait aussi la plus grande attention sur les causes éloignées, comme l'air, les vents et la constitution épidémique; il détermina le premier ce qu'on appelle *constitution annuelle (constitutio anniversaria)*; et il recommandait sur-tout d'observer particulièrement les maladies qui prennent part à ces causes; il déterminait avant tout, et d'une manière générale, l'influence du chaud et du froid sur le corps animal [16], et ensuite celle des saisons et des temps sur les changemens de la constitution générale. Une constitution

(14) *Galen.* meth. med. lib. I. p. 36.

(15) Du régime. *Apologie d'Hippocrate*, t. II. p. 376. Le livre du régime dans les maladies aiguës commence par une critique très-sévère des médecins de Cnide; c'est pourquoi il porte le titre: *πρὸς τὰς Κνιδίας γνώμας*. (*Athen.* lib. II. c. 7. p. 74. — Jul. *Polluc.* onomast. lib. X. s. 87. p. 1259.)

(16) Aph. V. 15. et seqq.

aérienne sèche est, suivant lui, plus convenable qu'une trop humide[17]. Les différentes variations du temps dans les différentes saisons étaient regardées par lui comme causes suffisantes des maladies innombrables propres à chaque saison[18]. Si les principes qu'il a émis à cet égard n'ont plus d'application aujourd'hui, il faut se souvenir que le climat de la Thessalie et de la Thrace, où il fit ses observations, diffère considérablement du climat des pays du Nord : plusieurs des principes qui appartiennent à cet article sont tout-à-fait individuels et n'ont peut-être été tirés que d'une seule expérience ; quelquefois même ses expériences n'étaient pas exactes, parce qu'elles étaient basées sur des principes trop vagues. Lorsque, par exemple, dans certaines villes qui avaient une situation bien déterminée vers telle ou telle région du ciel, il se manifestait quelque maladie particulière, alors il l'attribuait à l'influence de la région du ciel. C'est pourquoi il rapportait aux vents du nord les avortemens et les hydrocèles, et aux vents d'ouest, la fécondité des femmes[19]. Il allait même si loin dans ses conjectures, que l'eau avait, selon lui, une qualité particulière suivant la région du ciel et les vents auxquels elle est exposée : « L'eau, dit-il, reçoit des » vertus particulières du vent de nord ; le vent de sud » lui en communique d'autres ; et il en est de même » de tous les vents[20]. »

72. Autant plusieurs de ces principes pathologiques sont inutiles pour notre siècle, autant le mé-

(17) Aph. III. 15.
(18) Qu'on lise le commencement de la troisième section des Aphorismes.
(19) De l'air, de l'eau et des climats. *Apolog. d'Hippocrate*, t. II. p. 545.
(20) P. 565.

decin de Cos est véritablement grand sous le rapport de sa séméiotique, qui est entièrement le résultat de la simple observation des mouvemens de la nature. Sous ce point de vue, Hippocrate désigna le premier les périodes générales des maladies, telles que la crudité, la coction et la crise, parce qu'il pensait que la matière morbifique devait être pour ainsi dire cuite ou élaborée par la nature avant de pouvoir être évacuée; il détermina ensuite, avec la plus grande justesse et la plus parfaite exactitude, les indices de l'état de crudité de la maladie, ainsi que ceux de la coction et de la crise. Il fit voir quels phénomènes annoncent l'heureuse issue d'une maladie, et quels sont ceux qui désignent sa métastase; il démontra que dans les commencemens de la maladie aucune autre évacuation critique n'est possible, que celle que l'on nomme *orgasme* ou *turgescence;* et que les évacuations exigent, comme tous les mouvemens de la nature, un certain temps avant de pouvoir avoir lieu. Ce principe est devenu en même temps le fondement des règles de sa thérapeutique. On peut aussi regarder Hippocrate comme le propre inventeur de l'art de pronostiquer[21].

Il avait encore observé que la nature suit de certaines périodes dans les maladies simples, et que, dans la plupart des fièvres, elle n'opère ses fonctions qui consistent dans l'évacuation de la matière morbifique, qu'à certains jours, qui sont déterminés par les accès; il nommait ces jours πτεσιούς, *saillans* (ou critiques), qui, selon lui, sont principalement le quatrième, le septième, le onzième, le quatorzième,

(21) *Galen.* de prænot. ad Epigen. p. 452.

le dix-septième et le vingtième. Hippocrate avait beaucoup de raisons pour observer ces jours plus fréquemment que cela n'a lieu aujourd'hui, parmi lesquelles la plus importante était le soin extraordinaire qu'il portait dans ses observations. Ses autres raisons étaient le climat heureux et doux de la Grèce, la manière de vivre simple et frugale de ses habitans, le défaut de complication des maladies, particulièrement l'identité de leur type, et enfin sa méthode curative extrêmement simple. Galien et ses partisans firent beaucoup de tort à la doctrine des jours critiques, en regardant les observations d'Hippocrate à cet égard comme absolument infaillibles; et des esprits exaltés plus modernes lui portèrent encore un plus grand préjudice, en admettant l'efficacité des nombres selon le nouveau système pythagoricien, comme un principe d'après lequel les maladies se résolvent précisément à tel ou tel jour plutôt qu'à un autre. Nous avons déjà vu (p. 238) combien peu le véritable système de Pythagore attribuait de vertus aux nombres sur la production des phénomènes du monde. Comme le nouveau système pythagoricien n'existait pas encore au temps d'Hippocrate, ce dernier n'a pas pu agir d'après ces théories modernes. Au surplus, les jours critiques ne peuvent pas être déterminés d'après les nombres de Pythagore; car les nombres onze et dix-sept n'ont dans le pythagorisme aucune signification particulière, et cependant Hippocrate attribue à ces jours une très-grande importance.

L'opinion qu'il doit avoir attribué aux nombres impairs des vertus particulières, ne vient que d'une fausse interprétation du mot περιττος, qui signifie proprement *excellent* ou *saillant*, et qui n'a reçu que,

dans des temps plus modernes, la signification d'*impair;* car il prétend lui-même, dans plusieurs passages, que les maladies qui se manifestent à des jours pairs, se résolvent aussi à de pareils jours.

Il faut, pour juger de la véracité des observations d'Hippocrate sur les jours critiques dans les maladies aiguës, se souvenir des changemens périodiques qui ont lieu pendant tant de maladies et même dans l'état de bonne santé; il faut considérer, dis-je, combien le type de trois jours en général, que la plupart des fièvres suivent incontestablement, contribue à la détermination des jours critiques; il faut consulter les nouvelles expériences de nos grands médecins, Stoll, Lepecq de la Clôture, et beaucoup d'autres, qui ont observé les jours critiques dans des maladies simples et sous les circonstances dénotées plus haut: mais il faut aussi considérer que des causes accidentelles innombrables peuvent déranger l'ordre de la nature dans ses périodes critiques, comme, par exemple, Hippocrate lui-même a remarqué l'influence de la constitution épidémique sur les changemens des jours critiques. Pringle a observé que les crises sont constamment plus tardives dans les hôpitaux que chez les particuliers. Baglivi a reconnu une différence importante des jours critiques entre les malades de la ville et ceux de la campagne; souvent les changemens subits du temps opèrent un prompt retardement des fonctions régulières de la nature et un dérangement de ses périodes critiques; enfin, dans plusieurs épidémies, chaque jour de maladie ressemble tellement aux autres qu'il n'y a souvent point de jours critiques.

Au surplus, ce n'est pas ici le lieu de discuter si Hippocrate n'était pas souvent trop peu actif, et s'il ne

ne comptait pas un peu trop sur les forces de la nature; on sait assez, d'ailleurs, qu'Asclépiade l'a particulièrement critiqué pour cet objet [22].

73. Quant aux crises elles-mêmes, Hippocrate ne les considérait pas toujours de la même manière. On a prétendu quelquefois qu'il ne regardait pas la sueur comme une crise heureuse ; cependant, on n'a besoin que de lire ses descriptions de maladies pour trouver beaucoup de cas où ses malades ont recouvré la santé par la sueur. Il faisait aussi beaucoup d'attention à la qualité des urines, dont il considérait les sédimens comme des indices ou signes de l'état maladif de la plus haute importance. Ces sédimens ou nuages qui se forment au milieu de l'urine, ἐναιώρημα, lui paraissaient indiquer, non-seulement la véritable résolution de la maladie, mais encore les efforts salutaires de la nature. Il observait aussi, avec le plus grand soin, les selles, l'expectoration, l'état de la langue, &c., pour y reconnaître les signes de la bonne ou mauvaise issue des maladies.

L'habitude du corps, le regard du malade, son coup-d'œil, la couleur de sa peau, le degré de chaleur, l'augmentation ou la diminution de son volume, étaient les principaux signes de l'état maladif à l'observation desquels le médecin de Cos s'attachait particulièrement; ensuite il ne donnait pas moins d'attention aux signes qu'il pouvait tirer de la respiration, des diverses autres fonctions du corps et même des différens mouvemens de l'ame.

Les indices que l'on peut tirer du pouls ne furent

(22) *Galen.* de venæ sect. adv. Erasistr. p. 3.

pas utilisés par Hippocrate. Dans aucun de ses véritables écrits, le mot σφυγμὸς ne se rencontre sous une autre signification que celle d'un battement violent et spasmodique des vaisseaux sanguins, qui est même visible à l'œil sur le cou; et alors il est presque toujours accompagné d'un adjectif, tel que ἰσχυρὸς, *violent*, pour expliquer l'état spasmodique de ces pulsations; quelquefois aussi il indique dans quel endroit ce battement a lieu, comme σφυγμὸς ἐν τοῖς ὑποχονδρίοις, ἐν τοῖς κροτάφοις; mais dans ce cas même il ne peut pas avoir d'autre signification que celle qui a été donnée plus haut [23].

Tous ces signes sont exposés par le médecin de Cos, avec une précision telle qu'ils ont quelquefois toute l'apparence de la certitude, quoiqu'en général ils ne soient rien moins que certains, et qu'ils exigent toujours une plus ample détermination. Au surplus, ce reproche est d'autant plus juste, que le plus grand enthousiaste d'Hippocrate ne pourrait pas tout-à-fait l'en exempter [24]. Le froid des extrémités est, il est vrai, un mauvais signe dans quelques maladies aiguës; mais combien de fois n'est-il pas la preuve

(23) Quoique Galien (*quod animi mores*, p. 349.) soutienne qu'Hippocrate a le premier employé le mot σφυγμὸς, pour désigner les mouvemens de l'artère, il dit cependant lui-même, dans un autre passage (*de præcogn. ad Epigen.* p. 461.); que la doctrine du pouls n'a point du tout été perfectionnée par Hippocrate.

(24) On pourrait expliquer, en quelque façon, les sentences extrêmement illimitées d'Hippocrate, en admettant, avec Galien, que plusieurs principes relatifs à sa pratique particulière (εἰς ἀνάμνησιν) n'étaient point du tout destinés pour le public (πρὸς ἔκδοσιν); ainsi la faute tombe moins sur lui que sur les *diascevastes* qui se sont trouvés parmi ses successeurs. Vid. *Galen.* comm. 2. in libr. de vict. acut. p. 64. et comm. 2. in libr. κατ' ἰητρεῖον, p. 685.

des efforts critiques de la nature? Par conséquent, personne ne conviendra avec Hippocrate que ce froid soit toujours un signe dangereux [25].

Il y a donc une quantité de ses principes séméiotiques où on ne voit aucune véritable liaison du signe signifiant avec la chose signifiée, et qui, d'un autre côté, ne se sont point du tout confirmés par les expériences plus modernes. Pourquoi, par exemple, l'état d'un malade serait-il moins dangereux lorsqu'il a les extrémités noires que lorsqu'il les a de couleur de plomb? Pourquoi le sang, lorsqu'il s'extravase dans le bas-ventre, serait-il toujours changé en pus? Ces assertions, ainsi que beaucoup d'autres du même genre, peuvent nous servir à nous garantir de l'aveuglement dans lequel tant de médecins sont tombés, parce que leurs yeux étaient éblouis par la fausse clarté que la philosophie d'Hippocrate avait répandue autour d'eux, et parce qu'ils n'étaient pas en état de distinguer convenablement ceux de ses principes qui seront éternellement vrais, de ceux qui seront toujours faux. Enfin, puisque l'erreur est le partage de l'humanité, pourquoi voudrait-on que le grand médecin de Cos eût été seul infaillible?

C'est assez que nous l'honorions à jamais comme le modèle des observateurs, et comme celui qui apporta le plus grand soin dans la pratique de la médecine; c'est assez que nous le reconnaissions pour celui qui le premier a tracé la bonne route que l'on doit suivre, et qui a substitué l'approfondissement et la pénétration aux froides spéculations théoriques, l'observation des forces salutaires de la nature aux fréquentes erreurs

(25) Aph. VII. 1.

de l'empirisme ou aux subtiles explications des causes prochaines.

74. La diététique, moyen accessoire de la plus grande importance pour la guérison des maladies (parce que ses effets sont durables, tandis que ceux des médicamens ne sont que passagers) eut aussi Hippocrate pour inventeur. Il dit lui-même, et Platon le répète après lui, que les anciens ne nous ont rien transmis du régime à tenir dans les maladies, qui mérite une mention particulière; ce qui prouve qu'ils n'avaient aucune idée de cette partie essentielle de la médecine [26]. Cependant, la manière de vivre ou le régime est d'une grande utilité, et a une influence très-sensible sur la plupart des principes de la médecine [27]; parce qu'il contribue puissamment à l'éloignement des maladies par la conservation des forces, par un exercice corporel qui ménage la santé, et enfin par tout autre moyen pour lequel on cherche à l'utiliser [28].

Il est probable que l'exemple des directeurs de gymnases (p. 287), qui prescrivaient certaines règles diététiques aux lutteurs, conduisit Hippocrate au perfectionnement de cette partie importante de la médecine.

La principale chose qu'il recommandait était la continuation des habitudes qui n'étaient pas absolument nuisibles. Celui qui depuis long-temps s'est accoutumé à quelque chose se trouve toujours mieux de continuer cette habitude, même quand elle serait

(26) *Apologie d'Hippocrate*, t. II, p. 271. f.
(27) *Ibid.* 290, 291.
(28) *Ibid.* p. 293.

nuisible, que s'il l'abandonnait subitement pour en contracter une autre. Tout changement subit est extrêmement dangereux pour le corps; c'est pourquoi il ne fallait passer que graduellement d'une habitude à une autre [29].

Tout excès dans une chose quelconque peut aussi faire beaucoup de mal. Le sommeil et la veille, le mouvement et le repos, la nutrition et les évacuations, ne doivent jamais excéder les limites de la nature [30]. Les personnes en bonne santé ne doivent jamais faire usage d'aucun médicament, et sur-tout des purgations [31]. Un régime trop ponctuel et trop pusillanime est toujours plus douteux dans l'état de bonne santé qu'un régime plus généreux; car, dans le premier cas, la moindre déviation des usages ordinaires peut avoir des suites fâcheuses [32].

75. Le Traité du régime de vie dans les maladies aiguës fut particulièrement l'ouvrage du médecin de Cos; son but principal fut constamment de favoriser les fonctions de la nature, et d'aider la coction des humeurs par des boissons raffraîchissantes et adoucissantes, et par d'autres moyens diététiques.

Comme dans toute maladie aiguë les humeurs sont dans un état d'altération, et que la nature s'efforce ensuite de les élaborer de manière à les disposer à l'évacuation, il faut avoir grand soin de ne pas troubler cette opération en appliquant les forces de la nature au travail de la digestion des alimens.

(29) Aph. II. 50. 51. VII. 71.
(30) Aph. II. 3. 4.
(31) Aph. II. 36. 37.
(32) Aph. I. 5.

C'est pour cette raison que les principes suivans du médecin de Cos, et qui sont d'une grande importance, deviennent assez palpables : « Plus on nourrit » un corps impur, plus on lui nuit [33]. Au moment » de l'augmentation de la maladie, et sur-tout vers la » crise, il ne faut rien donner au malade [34]. Les » malades, chez lesquels la fièvre se manifeste avec » beaucoup d'impétuosité, doivent être assujetis sur-» le-champ à une diète extrêmement maigre [35]; mais, » il faut en même temps examiner les forces du ma-» lade pour s'assurer s'il est en état de soutenir ce » régime particulier pour la fièvre jusqu'au plus haut » degré de la maladie [36]. L'augmentation des alimens » ne doit être permise qu'avec la plus grande circons-» pection ; et l'abstinence totale produit souvent le » meilleur effet, lorsque les forces du malade peuvent » la soutenir pendant tout le cours de la fièvre. Ce-» pendant, il faut toujours porter la plus grande » attention, dans l'application de ces règles, à la force » et à la marche de chaque maladie, à la constitution » et au régime accoutumé du malade, tant pour l'ad-» ministration des alimens que pour celle des bois-» sons [37]. »

Les règles de précaution que l'auteur donne dans ce même livre sur le changement du régime accoutumé, sont très-excellentes, de même que les prescriptions diététiques dont il recommande l'observance à

(33) Aph. II. 9. *Τὰ μὴ καθαρὰ τῶν σωμάτων ὁκόσον ἂν θρέψῃς, μᾶλλον βλάψῃς.*
(34) Aph. I. 19.
(35) Aph. I. 8.
(36) Aph. I. 9.
(37) Du régime dans les maladies aiguës. *Apologie d'Hippocrate*, t. II. p. 366. 368.

ceux qui veulent passer subitement de l'abstinence à une nourriture abondante, *et vice versâ*, ou à ceux qui ayant l'habitude de faire deux repas veulent la quitter pour n'en plus faire qu'un [38]. L'application de ces principes sur la conduite diététique à tenir dans les maladies aiguës mérite encore aujourd'hui le suffrage de tous les véritables médecins, qui ne peuvent pas mieux faire que de l'observer.

Le principe que le régime humectant convient parfaitement à toutes les fièvres, dont Hippocrate a le premier découvert la vérité [39], ne souffre encore aujourd'hui que très-peu d'exceptions dans son application. D'après cela, il ordonnait différentes boissons qu'il faisait prendre aux fiévreux sans interruption, et sans leur permettre l'usage d'aucun aliment. Parmi ces boissons, la tisane ou décoction d'orge mondé était celle à laquelle il donnait la préférence. Cette tisane, quoique nous la préparions autrement que les Grecs au temps d'Hippocrate, est encore aujourd'hui la meilleure boisson pour toutes les maladies aiguës, sur-tout lorsqu'on y ajoute de l'oxymel. La plus grande partie du livre *du Régime dans les maladies aiguës*, traite de la bonne administration de ce médicament. La boisson composée avec le gruau est un véritable aliment, et par conséquent ne peut être accordée que dans certaines circonstances : son usage était toujours interrompu lorsqu'il ordonnait des purgatifs, ou lorsque des accidens indiquaient une plus grande activité de la nature, ou l'état le plus avancé de la coction ; cette crême de gruau ne pouvait être prescrite à aucun fiévreux qui éprouvait des crudités dans

(38) *Apologie d'Hippocrate*, t. II. p. 351.
(39) Aph. I. 16.

les premières voies; au contraire, Hippocrate recommandait que cette crême, ou la boisson qu'on en peut faire en la passant à travers un linge, fût donnée au malade qui n'avait besoin que d'une légère nourriture; et, dans le cas où on ne voulait qu'aider la coction par nn régime humectant, ce médecin établit très-bien les règles d'après lesquelles on doit passer de l'usage d'une tisane simple à une autre tisane nourrissante, *et vice versâ.*

76. L'usage de l'eau de miel, remède diététique très-commun alors, fut assujetti par Hippocrate à des règles sagement déterminées; ce qui n'avait pas eu lieu avant lui. Il suivait avec autant de soin ces règles dans l'usage du lait, du vin, de l'eau, des eaux minérales, des bains, des fomentations, dans la manière d'employer l'air et toutes les autres choses en grand nombre qui appartiennent au régime dans l'état maladif.

Ses observations continuelles sur la constitution des malades et sur la marche des maladies, méritent toujours la plus grande attention, sur-tout celles qui ont rapport aux circonstances accidentelles qui déterminent souvent mieux et plus exactement les règles de la diététique que toutes les théories artificielles.

77. Quant à la méthode curative d'Hippocrate, plusieurs auteurs, tout en reconnaissant l'excellence de ses règles thérapeutiques, ont voulu prétendre qu'il ne savait pas lui-même les appliquer, parce que, parmi les différentes maladies qu'il décrit dans son livre *des Épidémies*, une très-grande quantité n'ont eu d'autre issue que la mort. Mais, ces auteurs sont trop au-dessous du grand médecin de la Grèce, pour qu'ils

puissent concevoir qu'un homme de ce caractère ne se dégrade jamais aux yeux des gens honnêtes lorsqu'il soumet au jugement du monde les événemens, quoique malheureux, qui ont été la suite de ses efforts bienfaisans. La preuve que, dans ses différens écrits historiques de maladies, il avait plutôt en vue la vérité que sa propre réputation, est qu'il met autant d'empressement à expliquer le cours du mal d'après la marche de la nature, soit que la mort en ait été le terme, soit qu'une heureuse convalescence ait couronné ses pénibles efforts.

Lors même que Galien ne nous l'assurerait pas [40], nous serions encore convaincus, par chaque page des véritables écrits d'Hippocrate, qu'il est l'inventeur des règles à suivre dans la méthode curative ou l'*Indication*, d'après lesquelles les changemens salutaires que l'on peut opérer dans les maladies sont judicieusement déterminés.

Ce grand mérite le distingue suffisamment des empiriques ; car il ne formait jamais ses indications d'après les seules causes prochaines et hypothétiques, mais encore d'après des symptômes positifs et essentiels. La principale fonction du médecin consiste, d'après son opinion, dans l'observation soigneuse et dans l'imitation des mouvemens efficaces de la nature; parce qu'un médecin aussi attentif que lui ne pouvait pas manquer de remarquer promptement que ces mouvemens tendent presque toujours au rétablissement du malade, quoique cependant ils ne soient pas

(40) *Galen.* meth. med. lib. IV. p. 78. Θαυμάζω γὰρ τῆς ἀκριβείας τὸν ἄνδρα, κἂν τοῖς ἄλλοις ἅπασιν, κἂν τῷ μὴ παραλιπεῖν εἰς ἔνδειξιν διαφέροντα αὐτὸν, οὐκ ἐφ' ἑνὸς μόνον ἢ δυοῖν, ἀλλ' ἐπὶ πάντων ἁπλῶς τῶν νοσημάτων,

toujours suivis de la convalescence effective [41]. Sans doute que le proverbe, *la nature est le premier des médecins*, vient aussi de lui, quoiqu'il soit rapporté dans un ouvrage apocryphe.

Hippocrate divisait les maladies aiguës particulièrement en trois périodes, et il se faisait un devoir d'observer, avec le plus grand soin, dans chaque période, les forces de la nature et leurs effets, afin de les exciter lorsqu'elles paraissaient trop faibles, et de les modérer lorsqu'elles agissaient trop fortement; mais il portait la plus grande attention à ne jamais s'opposer à ces mouvemens salutaires, mais plutôt à les favoriser de toutes sortes de manières. C'est pour cette raison qu'il ne provoquait aucune évacuation dans les maladies aiguës, et sur-tout dans leur commencement, à moins qu'il n'existât des signes manifestes que la matière morbifique était assez élaborée pour être évacuée; c'est encore pour cette raison qu'il n'évacuait que ce qui était préparé par la coction; c'est aussi pour cela que, dans la période de la crudité, il avait toujours pour objet principal d'humecter toutes les voies et de favoriser de cette manière l'élaboration de la matière morbifique; c'est enfin par suite du même raisonnement qu'il n'était actif que dans l'intervalle des accès; et que, lorsque la maladie était à son plus haut période, et pendant tout le temps du paroxisme, il restait tranquille observateur...... Au reste, si, après avoir en tout agi suivant sa conviction intime, il survenait quelqu'accident contraire à la marche ordinaire de la nature du mal, il ne se laissait pas ébranler par cela, il continuait à remplir l'indication qu'il avait établie.

(41) Νόσων φύσιες ἰητροί. Lib. VI. epidem. sect. 5. p. 809.

Comme il avait généralement remarqué que les malades sont soulagés lorsqu'ils peuvent expulser la matière produite pendant la maladie, il cherchait, d'après cette expérience, à évacuer les humeurs qui avaient subi de l'altération par la maladie, en faisant toutefois beaucoup attention à ce qu'elles fussent assez cuites et convenables à l'évacuation ; c'est pourquoi son but principal était souvent de produire des effets opposés : par exemple, lorsqu'il remarquait de la plénitude dans les vaisseaux, il tâchait de faire évacuer; si, au contraire, les vaisseaux étaient évacués contre nature, il cherchait les moyens de les remplir [42] ; si un vomissement opiniâtre et dangereux affaiblissait le malade, il cherchait à exciter un flux de ventre, *et vice versâ*. Cette règle cependant ne fut, à ce qu'il paraît, jamais étendue par lui aux premières qualités ou aux causes prochaines problématiques, comme le firent dans la suite les méthodistes; par conséquent, l'indication *contraria contrariis opponenda*, n'était pas à beaucoup près une règle curative générale de la médecine d'Hippocrate, comme on a bien voulu le prétendre [43]; mais elle était toujours subordonnée à la règle principale : *Suivez la nature.*

78. En rapportant quelques parties principales de la méthode curative d'Hippocrate, je crois répandre un nouveau jour sur ce qui a été dit plus haut.

Hippocrate pratiquait la saignée généralement lorsqu'une maladie aiguë était extrêmement violente, et

(42) Aph. II. 22.

(43) *Alex. Trall.* lib. IX. c. 3. p. 528. *Αἱ καλούμεναι μέθοδοι τῆς Ἱπποκράτους τέχνης αὐταί εἰσιν, οἷς ἀεὶ τὰ ἐναντία τῶν ἐναντίων εἰσὶν ἰάματα.*

lorsque le malade, dans la vigueur de son âge, était suffisamment pourvu de forces [44]. Il paraît, au surplus, que par cette opération le médecin de Cos n'avait d'autre but que de modérer les mouvemens fébriles irréguliers, et d'avancer la coction des humeurs. Le plus souvent donc il prescrivait la saignée dans la première période de la maladie, sans jamais s'assujettir à certains jours fixes, et ne se réglant, au contraire, que d'après l'impétuosité des accès [45]. Dans presque toutes les circonstances, il recommandait de saigner aussi près de l'endroit souffrant que possible, probablement parce que son expérience lui avait appris que l'irritation est plus facilement et plus sûrement détournée de cette manière. Il est vrai que, dans ses raisonnemens pour déterminer l'endroit où il fallait ouvrir la veine, il suivait ses principes erronés sur la distribution et la marche des vaisseaux sanguins dans le corps. Dans la difficulté d'uriner, il fallait ouvrir les veines internes du bras [46], et dans la pleurésie c'était la basilique [47]. Un auteur, de la secte d'Hippocrate, recommande aussi la saignée avec raison dans l'hydropisie, lorsque le sujet est dans l'état de plénitude et dans la vigueur de son âge et que la saison est le printemps [48]..... Plus les accidens pour lesquels cet homme célèbre ordonnait la saigrée étaient violens, plus la quantité de sang qu'il fallait tirer devait être considérable. Dans l'école d'Hippocrate, on tirait, selon que les circonstances l'exigeaient, quelquefois tant de

(44) *Apologie d'Hippocrate*, t. II. p. 328.
(45) Ceci est prouvé par le traitement d'Anaxion, Epidem. III. 3.
(46) *Apologie d'Hippocrate*, t. II. p. 80.
(47) *Ibid.* p. 328.
(48) *Ibid.* p. 496.

sang que cette liqueur changeait de couleur et que le malade tombait en défaillance.

Les règles d'Hippocrate dans l'évacuation des crudités des premières voies sont exposées avec le plus grand soin et une scrupuleuse exactitude, et fournissent par conséquent aussi des preuves excellentes de la profondeur de sa méthode curative. Il faut, dans les évacuations de toute espèce, considérer le climat, la saison, le temps, l'âge du malade, et sur-tout le caractère de la maladie, afin de s'assurer si elles sont utiles ou dangereuses : il ne faut évacuer que ce qui a provoqué la maladie, ou au moins l'humeur qui a souffert la plus grande altération pendant son cours [49].

Aucune évacuation, et encore moins la purgation, ne doit être trop forte, parce qu'elle serait toujours dangereuse. Hippocrate était donc partisan des médicamens qui n'opéraient les évacuations que d'une manière douce ; et il rejetait absolument les sudorifiques, ainsi que les purgations violentes [50].

Les évacuations doivent avoir lieu par les voies particulières vers lesquelles la nature les porte [51]. Cependant, il faut toujours adoucir les voies avant tout pour faciliter l'évacuation des humeurs ; il faut chercher à modérer le flux de ventre si on veut évacuer par en haut, et humecter les intestins si on veut opérer l'évacuation par le bas [52]. Le médecin de

(49) *Apologie d'Hippocrate*, t. I. p. 145.

(50) *Ibid.* p. 148. — C'est en quoi il critique particulièrement les Cnidiens qui étaient très-grands partisans des purgatifs, t. II. p. 266.

(51) Tom. I. p. 170.

(52) *Apologie d'Hippocrate*, t. I. p. 300. 334. t. II. p. 238.

Cos regardait la soif comme l'indice d'une évacuation suffisante [53]; et il recommandait particulièrement le mouvement comme moyen propre à faciliter les évacuations [54]. Il détermine avec soin et précision les signes d'après lesquels les évacuations doivent avoir lieu, soit vers le haut, soit vers le bas [55].

Les purgatifs du temps d'Hippocrate étaient en grande partie drastiques ou de nature à agir violemment: on n'en connaissait presque point d'autres que l'ellébore *[veratrum album]*, le sirop d'euphorbe *[euphorbia peplis, peplus]*, la semence de l'*athamanta cretensis*, *δαῦκος*; la racine de thapsie *[thapsia asclepium]*, les grains cnidiens *[daphne laureola]*, la fleur et la semence de cartame *[carthamus tinctorius]*. C'était donc avec beaucoup de raison qu'il était circonspect dans la prescription de ces purgatifs. Quoique ces remèdes soient en même temps des vomitifs, il paraît cependant qu'Hippocrate les ordonnait très-souvent, sans l'intention déterminée de provoquer un vomissement ou une purgation alvine; il lui suffisait qu'ils opérassent une évacuation. Dans plusieurs cas, il ordonnait le lait d'ânesse, s'il ne voulait que purger légèrement [56]. Il est remarquable que, de toutes les maladies dont les détails sont rapportés dans les écrits d'Hippocrate, il ne s'en trouve qu'une seule qui ait été résolue par le vomissement [57].

Quelquefois il favorisait l'expectoration d'une manière indirecte, par le fréquent usage d'une espèce

(53) Tom. I. p. 306.
(54) *Ibid.* p. 301.
(55) *Ibid.* p. 304. 305.
(56) Tom. II. p. 434.
(57) *Freind*, comment. 4. de febribus, p. 19.

de crême ou de tisane acidulée avec de l'oxymel[58], et par les fomentations. Il employait aussi les mêmes moyens pour provoquer la sueur.

Malgré cela, souvent le traitement des maladies d'Hippocrate est tout-à-fait empirique, et on n'y remarque pas la moindre indication raisonnée[59].

79. Les médicamens d'Hippocrate étaient tirés en grande partie du règne végétal, excepté quelques préparations de cuivre, d'alun et de plomb; le reste n'était que de simples productions de la nature, tirées des végétaux.

La manière de préparer les médicamens composés, ou la pharmacie, était aussi dans un état très-peu florissant à l'époque d'Hippocrate; par exemple, pour diminuer l'âcreté nuisible du sirop de tithymale ou petite ésule, on le jetait goutte à goutte dans des figues sèches, ce qui était alors un remède ordinaire dans l'hydropisie[60].

Il serait superflu de parler des connaissances d'Hippocrate dans la chimie, car il est reconnu que l'origine de cet art ne remonte pas à plus de cinq ou six cents ans après lui.

80. Hippocrate a enrichi la chirurgie de plusieurs observations nouvelles et de différentes opérations. Pour les lésions graves, il recommandait sur-tout le repos, et que le membre blessé ne fût pas dans une situation gênée[61]; de plus, il prescrivait un régime sobre et sévère.

(58) *Barker*, sur la conformité de la médecine des anciens et des modernes, ch. 2 p. 146.
(59) *Apologie d'Hippocrate*, t. I. p. 411. t. II. p. 71.
(60) Tom. II. p. 511.
(61) *Apologie d'Hippocrate*, t. II. p. 382.

La doctrine sur les bandages appartient toute entière à Hippocrate [62].

Dans les plaies graves, il avait coutume de laisser couler le sang avec abondance, sur-tout s'il n'y avait pas lésion des cavités, et que ce ne fût qu'un membre qui avait été blessé. Il rejetait particulièrement dans le traitement des plaies les huiles et tous les corps gras, ainsi que tout ce qui porte de l'humidité, excepté dans quelques cas où il faisait usage de cataplasmes émolliens [63]. Il recommandait aussi les purgatifs, particulièrement dans les lésions de tête, et regardait le vomissement bilieux comme un accident ordinaire dans ces sortes de blessures [64]. Les évacuans sont particulièrement nécessaires lorsque la plaie est suivie d'un érysipèle ordinairement reconnu pour être d'origine gastrique. Ce médecin disait que lorsque la plaie est accompagnée d'une forte contusion, il faut nécessairement provoquer la suppuration.

Dans le livre *des Lésions de la tête*, les circonstances dans lesquelles on doit appliquer le trépan sont détaillées avec beaucoup de soin. Hippocrate connaissait déjà deux instrumens différens, dont il faisait usage pour trépaner; il nommait l'un πρίων ου περιτήριον, qui est notre tryphine; et l'autre, πρίων χαρακτὸς ou χοινίκης, qui est notre trépan ordinaire : avant d'appliquer celui-ci, il faut enlever les tégumens et ratisser avec le scalpel, ξυστὴρ, les aspérités de l'os pour y placer ensuite le trépan [65]. Dans ce même livre, il est déjà

(62) *Galen.* de composit. medic. sec. genera, lib. IV. p. 364.
(63) Tom. I. p. 403.
(64) Tom. II. p. 116.
(65) De capit. vulner. p. 700. 701.

fait mention de la décussation qui a lieu entre le côté lésé et l'endroit douloureux des extrémités [66].

Dans les fractures des os, il commençait par l'extension et la contre-extension, et appliquait le premier appareil, qu'il maintenait avec des attelles attachées légèrement, pour que le membre ne fût pas pressé, mais seulement tenu dans un repos parfait. Dans les fractures de l'avant-bras, il recommande avec empressement de faire usage, dès le dixième jour, d'une écharpe, sur-tout lorsque le malade commence à se promener [67]. Il détermine aussi l'espace de temps après lequel l'os fracturé doit former son calus; cependant, il convient que l'âge, le sexe et d'autres circonstances peuvent occasionner quelque variation dans ce cas.

Les luxations dans les grandes articulations étaient traitées par lui au moyen de machines compliquées artificielles; mais celles moins graves étaient remises d'une manière plus simple; cependant, il critique fortement l'application de la boîte, γλωσσοκόμιον ou σωλὴν, dans les fractures du fémur [68].

Les observations d'Hippocrate sur la courbure des jambes, κύλλωσις, soit en dedans, soit en dehors, sont très-remarquables : il en distingue plusieurs espèces, qu'il décrit avec autant d'exactitude que sa propre expérience a pu le lui permettre; il propose ensuite un appareil pour la guérison, qui est très-semblable à

(66) De capit. vulner. p. 711. Σπασμὸς ἐπιλαμβάνει τοὺς πλείστους τὰ ἐπὶ θάτερα τοῦ σώματος. Ἢν μὲν ἐν τῷ ἐπ' ἀριστερὰ τῆς κεφαλῆς ἔχῃ τὸ ἕλκος, τὰ ἐπὶ δεξιὰ τοῦ σώματος ὁ σπασμὸς λαμβάνει κ. τ. λ.

(67) De fracturis, p. 719.

(68) De fracturis, p. 729.

celui de Venel [69]; il recommande, en outre, les pantoufles à lacet de Chios, et les souliers de Crète dont Galien n'a pas pu donner une description convenable [70].

81. La révolution qu'Hippocrate opéra dans la médecine pratique, dans la séméiotique, dans la pathologie et la diététique, fut d'une importance d'autant plus grande pour l'art de guérir, que la marche qui avait été suivie jusqu'à lui par les Asclépiades et les philosophes, n'était pas de nature à conduire cet art à sa perfection. Hippocrate rappelle sur-tout aux médecins que leur principal devoir est d'observer les indices de la nature; car cette simple observation, plutôt que la théorie, est la première base de la science médicale, qui ne peut faire de progrès sans le secours de l'expérience. Si les successeurs d'Hippocrate avaient suivi la route qu'il avait tracée d'abord avec tant de succès, la médecine grecque aurait atteint dans quelques siècles un degré de perfection dont nous pouvons à peine aujourd'hui nous former une idée. Peu de temps après, l'anatomie vint augmenter le domaine de la médecine; et cette découverte, jointe au système adopté par Hippocrate, semblait devoir faire faire à cette science des progrès rapides.

Mais, ces heureux résultats ne s'ensuivirent point, comme on aurait pu l'espérer; l'esprit du siècle s'opposait à cette simplicité d'observation, et l'anatomie

(69) De articulis, p. 827.

(70) *Galen.* comm. 4. in libr. de articul. p. 643. 644. Cependant je crois, d'après ce que j'ai lu dans Montfaucon (supplém. à l'antiqu. expliq. tom. III. tab. VI.), que ce sont les pantoufles à lacet de Chios.

ne servit dans la suite qu'à confirmer les spéculations théoriques des dogmatiques plus modernes. Arrêtons-nous un moment sur la recherche des fausses voies dans lesquelles les médecins grecs se sont égarés.

SECTION IV.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE DEPUIS HIPPOCRATE JUSQU'À L'ÉCOLE MÉTHODIQUE.

CHAPITRE I.er

École dogmatique.

§. I.er DANS le siècle du grand Hippocrate, les sciences et les arts avaient atteint leur zénith. Tandis que la médecine, cultivée d'après une méthode excellente, s'enrichissait d'une quantité de vérités utiles et nouvelles, Socrate donnait, par son aimable philosophie, un exemple qui fait voir que le bonheur peut aisément s'allier à la sagesse. Vers le même temps, Euripide et Aristophane faisaient des pièces de théâtre qui ont été regardées dans tous les siècles suivans comme les chefs-d'œuvre de l'art dramatique; Thucydide écrivait son histoire de la guerre du Péloponèse, le *nec plus ultrà* de l'art historique; l'immortel Phidias exécutait ses chefs-d'œuvre qui n'ont été égalés par aucun morceau d'architecture moderne; Zeuxis et Polyclète réussissaient à représenter la beauté idéale; et enfin, Parrhasius faisait des tableaux qui semblaient être animés par les grâces mêmes.

Je ne peux pas mieux exprimer le haut degré auquel étaient parvenus les arts et les sciences dans ce siècle d'or, que ne l'a fait Milford dont j'emprunte ici les expressions (1). « Le goût avec lequel les sciences

(1) History of Greece, t. II. p. 117.

» et les arts furent cultivés dans les beaux temps de » la république d'Athènes, peut être considéré comme » une étoile polaire dont l'obscurcissement est causé » par la nuit de la barbarie, et qui répand la lumière » et l'éclaircissement sur toutes les sciences lorsqu'elle » vient à reparaître ; de sorte que son observation a » toujours été le moyen le plus certain d'empêcher » la corruption et la décadence de ces dernières. »

2. Cependant, il ne faut pas croire que ce haut degré de connaissances ait été le partage de tous les individus de la nation ; un assez petit nombre, au contraire, parvenait à y atteindre. Les Athéniens, dans le siècle de Périclès, furent, il est vrai, la nation du monde la plus polie, la plus spirituelle, et celle qui montra le plus de délicatesse dans ses goûts ; mais cependant il n'y eut parmi eux que quelques têtes éclairées qui parvinrent à s'affranchir du joug de la superstition et des préjugés. Tandis que ce peuple offrait le spectacle d'une armée de grammairiens jetant le ridicule, par leur rire sardonique, sur un comédien qui employait quelques expressions fausses, ou sur un orateur public dont le style sentait un peu la province [2] ; tandis que Platon s'attendait à être critiqué

(2) Le comédien Hégelochus fit beaucoup rire lorsqu'il prononça les mots Ἐκ κυμάτων γὰρ αὖθις, αὖ γαλήν' ὁρῶ, dans l'Oreste d'Euripide (v. 279.), comme si γαλην n'était pas une abréviation, et pour ainsi dire confondu avec ce qui suivait. Le scoliaste d'Euripide s'exprime ainsi à cette occasion : Οὐ γὰρ φθάσαντα διελεῖν τὴν συναλοιφὴν, ἐπιλείψαντος τοῦ πνεύματος, τοῖς ἀκροωμένοις τὴν γαλῆν δόξαι λέγειν τὸ ζῶον, ἀλλ' οὐχὶ τὰ γαληνά. — Suidas rapporte une autre anecdote (t. II, v. Θέλω, p. 187.) : Le peuple d'Athènes refusa l'offre que lui faisait un orateur de lui prêter de l'argent, parce que ce dernier s'était servi des mots : ἐγὼ ὑμῖν δανειῶ, et ne voulut l'accepter que lorsqu'il se fut repris, en disant δανείσω ὑμῖν.

s'il parlait en public de l'avenir et de l'éternité [3], ce même peuple accusait ses favoris, Périclès et Aspasie, de parler de choses surnaturelles, τῶν μεταρσίων, de nier l'existence des dieux [4], et regardait en général la philosophie comme la même chose que l'athéisme [5]. Toute l'armée conduite un jour par Périclès devant Épidaure, fut saisie d'épouvante à la vue d'une éclipse de soleil [6]. De même l'armée des Thébains, conduite par Pélopidas, tomba dans un abattement et une inaction complète à l'occasion d'un pareil phénomène [7]. Xénophon même, le digne disciple du sage Socrate, n'osait pas prendre un parti dans les occasions les plus importantes, si le vol des oiseaux, les offrandes et les songes n'appuyaient pas sa décision [8]. Ce fut encore le même préjugé qui fit croire généralement que la perte des Spartiates, près de Leuctres, où Épaminondas remporta sur eux une si brillante victoire, avait été annoncée auparavant par des phénomènes miraculeux, et il n'y eut que quelques esprits forts qui osèrent se dire à l'oreille que ces miracles n'étaient qu'une ruse de guerre de la part des chefs de l'armée [9].

3. Après cette célèbre bataille et celle de Mantinée, la Grèce tomba dans l'anarchie la plus complète; la confusion, le désordre, la corruption des mœurs furent portés à leur comble, tant par l'augmentation

(3) *Plat.* Euthyphr. p. 1.
(4) *Plutarch.* Pericl. p. 169.
(5) *Plat.* apolog. Socrat. p. 9.
(6) *Plutarch.* l. c. p. 171.
(7) *Plutarch.* Pelopid. p. 295.
(8) *Xenoph.* expedit. Cyr. lib. VI. p. 373. lib. V. p. 361.
(9) *Xenoph.* hist. græc. lib. VI. p. 595.

extraordinaire des métaux précieux que la découverte des mines d'or de Macédoine répandit dans la Grèce, que par les débauches de Philippe [10] et par la dissipation des richesses dont on avait dépouillé le temple de Delphes.

Comme si le génie de la vertu et de la sagesse, cruellement offensé par l'assassinat de Socrate, ne pouvait pas être assez vengé, Athènes se trouva gouvernée par un peuple vil, bas et sans frein, toujours soulevé par des sycophantes qui entretenaient le désordre le plus grand, la confusion la plus épouvantable [11]. Des hommes ignorans et vicieux, pour lesquels rien n'était sacré, qui n'écoutaient ni loi, ni justice, ni patrie, s'emparèrent des premières magistratures [12], et n'omirent aucun des moyens propres à conduire cet état, naguère encore si florissant, à une ruine totale; événement qui, s'il n'arriva pas plutôt, ne fut retardé que par l'ignorance et la mal-adresse des ennemis [13].

La philosophie de Socrate était trop pure et trop simple pour cette nation dégénérée, énervée par la débauche et les vices de tout genre. Ses sectateurs, épouvantés par la cruauté des tyrans, se réfugièrent à Mégare [14]. Alors quelques-uns de ses disciples, in-

(10) Philippe tirait de ses mines 1,000 talens d'or par an, et favorisait par sa conduite scandaleuse la corruption des mœurs d'une manière extraordinaire. (*Diodor.* lib. XVI. c. 8. p. 88. c. 54. p. 124.) Onomarchus et Phocyllus enlevèrent peu-à-peu du temple de Delphes 4,000 talens en or et 6,000 talens en argent, et Phalœcus entretenait encore onze ans après une armée des débris de ces trésors. (*Ib.* c. 56. p. 126. c. 61. p. 130.)

(11) *Isocrat.* de pace, p. 233. 269; de permutat. p. 505.

(12) *Xenoph.* de republ. Athen. p. 692.

(13) *Isocrat.* de pace, p. 249.

(14) *Diogen.* lib. II. s. 106. p. 142.

dignes d'une telle qualification, n'eurent pas de peine à obtenir plus de suffrages que leur maître. Euclide de Mégare fonda une secte de disputeurs éternels, et se livra tout entier aux subtilités de la logique [15]. Son école, connue sous le nom de *mégarique et querelleuse*, était composée d'élèves qui, comme Diodore de Cronos, poussaient la malheureuse dialectique jusqu'à l'absurdité [16]. Un autre disciple de Socrate, encore plus indigne qu'Euclide, fut Aristippe de Cyrène, qui regardait le plus grossier égoïsme comme le plus haut savoir, et qui se livrait à tous les vices, pourvu qu'ils ne lui causassent pas de sensations désagréables [17].

4. Dans ce désordre épouvantable, dans cette fausse direction de la philosophie, il est étonnant que les sciences aient encore trouvé tant de dignes amis et de protecteurs : l'esprit de Socrate vivait toujours dans Xénophon et dans Platon, qui firent, ainsi que Démosthènes et Isocrate, tout ce qui était en leur pouvoir pour arrêter cette corruption générale; mais leurs efforts furent aussi vains que ceux de l'homme qui voudrait retarder la marche du temps ou bien arrêter le cours d'un fleuve. L'histoire seulement applaudit à leur courage, et, même après des siècles, leur décerne encore la couronne du mérite.

5. La médecine dut suivre la même destinée que la philosophie. A peine la route par laquelle l'art bienfaisant de guérir pouvait s'approcher de sa perfection

(15) *Diogen.* lib. II. s. 106. p. 142. et sq.
(16) *Sext. Empir.* pyrrhon. hypotyp. lib. III. c. 8. p. 147.
(17) *Diogen.* lib. II. s. 70 — 90.

fût-elle découverte, à peine commençait-on à cultiver l'étude de l'observation, comme l'appui le plus certain de tous les raisonnemens médicaux, que, entraîné par une disposition générale pour la dialectique et pour les spéculations, on abandonna de nouveau cette route, et, au lieu des vérités constantes de la nature qu'Hippocrate avait enseignées, on ne se livra plus qu'à des subtilités infructueuses; au lieu des principes simples et vrais, on n'admit plus que des hypothèses vagues; et, suivant ainsi tantôt le système d'une école philosophique, et tantôt celui d'une autre, on n'y trouva plus ni l'appui ni les principes inébranlables sur lesquels doit être basé cet art bienfaisant. Comment était-il possible qu'on ne reconnût pas bientôt la futilité de toutes ces vaines tentatives, et qu'on ne les rejetât pas comme tout-à-fait inutiles!

6. Cependant Galien a dit que les fils du grand Hippocrate, et son gendre Thessalus, ne s'éloignèrent pas des principes de leur aïeul [18]; mais il contredit cette assertion dans tant d'autres passages et d'une manière si positive, que cette raison seule suffit pour faire croire le contraire.

Thessalus, Dracon et Polybe fondèrent la première école dogmatique, qui prit aussi le nom d'*école hippocratique*; parce que, sous les rapports de la médecine pratique, elle prétendait suivre les principes du célèbre philosophe de Cos. Mais, il est très-certain que ce que Galien dit de Polybe [19], qu'il avait adopté les

(18) *Galen.* comm. 1. in libr. de nat. hum. p. 2. (Πόλυβος) οὐδὲν ὅλως φαίνεται μετακινῆσαι τῶν Ἱπποκράτους δογμάτων ἐν οὐδενὶ τῶν ἑαυτοῦ βιβλίων, ὥσπερ οὐδὲ Θεσσαλός.

(19) *Galen.* l. c. *Διαδεξάμενος τὴν τῶν νέων διδασκαλίαν.*

principes modernes, peut encore s'entendre des deux autres fondateurs de cette première école dogmatique.

Thessalus fut le plus célèbre parmi ces premiers successeurs du grand Hippocrate et le principal fondateur de la plus ancienne école dogmatique [20]. Il paraît qu'il vécut à la cour d'Archelaüs, roi de Macédoine, et qu'il fut l'auteur du livre *sur les Maladies*, περὶ νούσων, des deuxième, cinquième, sixième et septième livres *des Épidémies* [21], et du deuxième livre *des Pronostics*, que d'autres cependant attribuent à Dracon [22].

Galien dit que Polybe exerça son art à Cos, sa patrie [23], et qu'on lui attribue avec raison une partie du livre *sur la Nature humaine*, comme on l'a déjà vu plus haut (page 316). Il doit être aussi l'auteur du livre *de la Nature des enfans* [24], de ceux *du Régime salutaire* [25], *des Affections* [26] et *de l'Accouchement à huit mois* [27].

Il nous serait difficile de bien faire connaître le système que les fondateurs du dogmatisme introduisirent dans la médecine, parce que nous ne possédons que des fragmens de leurs ouvrages; et même on n'a aucune certitude pour assurer lequel des Hippocrates est le véritable auteur des écrits que l'on peut, avec quelque probabilité, attribuer à ces fondateurs. Cependant, on ne peut presque pas douter que la plupart des maîtres de cette école dogmatique, depuis Thes-

(20) *Galen.* comm. 2. in libr. III. Epidem. p. 407.
(21) *Galen.* comm. 1. in libr. VI. Epidem. p. 442.
(22) *Galen.* comm. 2. in libr. II. Prorrhet. p. 187.
(23) *Galen.* comm. 1. in libr. de nat. hum. p. 2.
(24) *Galen.* de format. fœt. p. 214.
(25) *Galen.* comm. 2. in libr. de nat. hum. p. 29.
(26) *Galen.* comm. 2. in libr. de vict. acut. p. 63.
(27) *Clem. Alexandr.* stromat. lib. VI. p. 690.

salus jusqu'à Praxagoras de Cos, n'aient introduit plus ou moins la physique de Platon dans la médecine; et qu'ensuite les partisans plus modernes de cette école n'aient suivi la Stoa ou la *doctrine des portiques*, afin de réunir les principes de Zénon à la physiologie et à la pathologie.

Ainsi, pour comprendre les opinions des anciens dogmatiques, il faut se familiariser avec le système de Platon; et, pour bien expliquer les principes des dogmatiques modernes, il faut connaître le système des Stoïciens.

7. La cosmogonie du poëte philosophe Platon, dont le tempérament, l'éducation et les connaissances firent un véritable enthousiaste, et dont la doctrine, par cette raison, ne fut pas toujours conséquente dans toutes ses parties, eut cependant une influence très-puissante sur la physiologie du corps animal. Si le système philosophique de Platon fut très-souvent obscur et même impénétrable pour Aristote, son plus proche successeur, dont l'esprit était cependant si vif et le jugement si pénétrant, combien devons-nous être éloignés de le bien saisir, nous que la destinée des temps a fait naître à des milliers d'années de ce philosophe! Meiners a recueilli dans Denys quelques renseignemens qui nous donnent une idée de sa manière d'écrire, très-fleurie, pleine de figures et très-souvent dithyrambique [28]. Ses histoires, souvent calquées sur les préjugés ou sur les rêveries des poëtes, et son dialogue obscur intitulé *Timée*, nous font voir clairement que la plus grande partie de ses recherches

(28) Geschichte der Wissensch. t. II. p. 692. f.

avaient pour objet ce qui se passe au-delà de l'horizon de notre entendement et de l'expérience. Ses relations avec les prêtres égyptiens et avec les Pythagoriciens étaient loin d'étouffer le feu de son imagination exaltée; et l'on voit que son système est en grande partie tiré du philosophisme de ces derniers [29].

Une exposition du système de Platon, qui puisse répandre quelque lumière sur la théorie physiologique de l'école dogmatique, est la seule qui convienne aux recherches qui m'occupent aujourd'hui. Convaincu de la nécessité de représenter les idées d'une manière libre, qui ne se laisse influencer par aucune opinion antérieure, je vais donc hasarder mon sentiment sur les écrits de ce grand homme, avec toute la franchise que l'on a droit d'exiger d'un historien.

8. Le scepticisme, eu égard à tous les objets sensibles, régnait assez généralement dans les écoles philosophiques de l'ancienne Grèce; aussi Platon le prit pour base de son système. On ne peut fournir aucune preuve de l'existence des choses sensibles; elles ne peuvent donc devenir les objets de la science, sur-tout si l'on considère qu'elles sont extrêmement accidentelles et variables [30]. Par conséquent nous sommes obligés de nous en tenir à la nature des choses et à leur origine pour pouvoir raisonner avec certitude. D'après

(29) *Aristot.* metaphys. lib. I. c. 6. p. 1235. *Μετὰ δὲ τὰς εἰρημένας φιλοσοφίας, ἡ Πλάτωνος ἐπεγένετο πραγματεία, τὰ μὲν πολλὰ τοῖς Πυθαγορείοις τούτοις ἀκολουθοῦσα.*

(30) *Plat.* Theæt. p. 86. — Phædon p. 33. — *Aristot.* l. c. *Πλάτων ἐκ νέου συγγενόμενος πρῶτον Κρατύλῳ καὶ ταῖς Ἡρακλειτείοις δόξαις, ὡς ἁπάντων τῶν αἰσθητῶν ἀεὶ ῥεόντων καὶ ἐπιστήμης περὶ αὐτῶν οὐκ οὔσης, ταῦτα μὲν ὕστερον οὕτως ὑπέλαβεν.*

cela, nous pouvons admettre trois sortes d'êtres primitifs, le créateur du monde, la forme d'après laquelle il a tout créé, et la matière dont il a tout fait [31]. Il y a eu de toute éternité une matière dépourvue de toutes qualités, sans forme, et qui n'était qu'une idée des corpuscules élémentaires répandus dans l'espace et suivant un mouvement continuel et irrégulier [32].

Comment l'esprit du monde, le créateur éternel a-t-il pu donner un certain ordre à ce mouvement irrégulier ! L'ame méchante du monde, que Platon regarde dans quantité de passages [33] comme le prin-

(31) *Plat.* Tim. p. 478. Τὰ δὲ αἰσθητὰ δόξῃ περιληπτὰ μετὰ αἰσθήσεως, γιγνόμενα καὶ γεννητὰ ἐφάνη. Τῷ δ᾽ αὖ γενομένῳ φαμὲν, ὑπ᾽ αἰτίου ἀνάγκη εἶναι γενέσθαι· τὸν μὲν οὖν ποιητὴν καὶ πατέρα τοῦδε τοῦ παντὸς εὑρεῖν τε ἔργον, καὶ εὑρόντα εἰς πάντας ἀδύνατον λέγειν. — Εἰ μὲν δὴ καλός ἐστιν ὅδε ὁ κόσμος, ὅτε δημιουργὸς ἀγαθὸς, δῆλον ὡς πρὸς τὸ ἀΐδιον ἔβλεπεν. Vid. *Aristotel.* l. c. p. 1237. Πλάτων μὲν οὖν περὶ τῶν ζητουμένων οὕτως διώρισεν. Φανερὸν δ᾽ ἐκ τῶν εἰρημένων, ὅτι δυοῖν αἰτίαιν ἔστι μόνον κεχρημένος, τῇ τε τοῦ τί ἐστι, καὶ τῇ κατὰ τὴν ὕλην. *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. I. c. 10.

(32) *Plat.* Tim. p. 485. Διὸ τὴν τοῦ γεγονότος ὁρατοῦ καὶ πάντως αἰσθητοῦ μητέρα καὶ ὑποδοχὴν, μήτε γῆν, μήτε ἀέρα, μήτε πῦρ, μήτε ὕδωρ λέγομεν — ἀλλ᾽ ἀόρατον εἶδός τι καὶ ἄμορφον πανδεχές. — p. 486. Τὴν δὲ γενέσεως τιθήνην ὑγραινομένην καὶ πυρουμένην καὶ τὰς γῆς τε καὶ ἀέρος μορφὰς δεχομένην καὶ ὅσα τούτοις ἄλλα πάθη ξυνέπεται πάσχουσαν, παντοδαπὴν μὲν ἰδεῖν φαίνεσθαι· Διὰ δὲ τὸ μήθ᾽ ὁμοίων δυνάμεων μήτ᾽ ἰσορρόπων ἐμπίπλασθαι — ἀλλ᾽ ἀνωμάλως πάντῃ ταλαντουμένην — τὰ δὲ κινούμενα ἄλλα ἄλλοσε ἀεὶ φέρεσθαι διακρινόμενα. — p. 478. Βουληθεὶς γὰρ ὁ Θεὸς ἀγαθὰ μὲν πάντα, φλαῦρον δὲ μηδὲν εἶναι κατὰ δύναμιν, οὕτω δὴ πᾶν ὅσον ἦν ὁρατὸν παραλαβὼν, οὐχ᾽ ἡσυχίαν ἄγον, ἀλλὰ κινούμενον πλημμελῶς καὶ ἀτάκτως, εἰς τάξιν αὐτὸ ἤγαγεν ἐκ τῆς ἀταξίας. Il est remarquable que Platon ne s'est jamais servi, pour exprimer cette matière primitive, du mot ὕλη, mais presque toujours de ἕδρα, χώρα ou φύσις. (*Wagners* Wörterbuch der Platonischen Philosophie, p. 182. 183.

(33) Politic. p. 121. 122. — De legib. X. p. 610. 611. — Epinom. p. 640.

cipe de ce mouvement, et comme la cause de toute mésintelligence et du désordre qui régnaient parmi les êtres créés, fut assujettie à des lois et à l'obéissance par la communication de la nature divine du créateur du monde.... Au-delà du cercle des étoiles, dans les régions les plus élevées de la lumière éternelle [34], l'esprit supérieur et le plus parfait siége dans une tranquillité que rien ne peut altérer avec les natures divines increées, qui sont les modèles de tout ce qu'il y a de réel dans ce bas monde [35]; ces modèles forment par leur réunion un tout divin [36]. L'intelligence éternelle les choisit pour paradigmes ou les fit participer eux-mêmes à la création du monde; et c'est ainsi que se produisit l'ordre, la beauté, la bonté, la perfection et toute réalité dans le monde corporel et spirituel [37]. On ne peut pas douter que la doctrine des nombres de Pythagore n'ait donné lieu à ces idées de Platon, sur-tout si on considère Aristote [38], son disciple, comme un témoin digne de foi. Il m'est impossible d'entreprendre ici le développement des motifs qui me font croire que les opinions de Platon n'admettaient pas de véritables substances, mais simplement des formes, des paradigmes, des idées générales et abstraites, d'après lesquelles l'intelligence éternelle forma le monde. En les nommant les *êtres véritables*, *ὄντως ὄντα*, et en ne voulant accorder le rang de science qu'à la connaissance de ces êtres, il suivait le système

(34) *Plat.* Phædr. p. 204. — Tim. p. 478. — Parmenid. p. 141.
(35) Polit. X. p. 463. — Cratyl. p. 51. — Tim. p. 485. Ὁμολογητέον μὲν εἶναι τὸ κατὰ ταὐτὰ ἔχον εἶδος ἀγέννητον καὶ ἀνώλεθρον, οὔτε εἰς ἑαυτὸ εἰσδεχόμενον, ἀλλὰ ἄλλοθεν.
(36) *Aristot.* l. c.
(37) *Plat.* Polit. X. p. 464. — Tim. p. 484. — Phædon, p. 27.
(38) l. c.

général des philosophes spéculatifs qui se dirigeaient d'après les conceptions de l'intelligence, et qui ne faisaient aucun cas de l'expérience pour établir les principes de la science. Au surplus, les passages cités en note pourront justifier si mon opinion sur ces idées est raisonnable ou non [39].

9. La doctrine des élémens reçut de Platon un ensemble et une liaison avec les systèmes des philosophes et des physiologistes qu'elle n'avait pas eus jusqu'alors. Il est beaucoup à regretter que les expressions poétiques de cet ancien philosophe nous voilent très-souvent la vérité. D'après lui, les élémens physiques sont incontestablement créés; car, à cause de leur forme, ils ne pouvaient pas aisément sortir d'une matière informe [40]. Mais, la manière dont ils ont été créés nous apprend visiblement l'influence importante qu'eurent alors les philosophes corpusculaires sur la plupart des systèmes : l'intelligence suprême composa les élémens de la matière à laquelle elle donna la forme de certains triangles [41]. La forme des élémens de la terre fut un triangle rectangle, et celle des autres élémens, des triangles irréguliers, parce qu'ils peuvent être changés les uns dans les autres. Le feu, dont la figure fondamentale est une pyramide, se forma par un nombre déterminé de triangles, et même par le plus petit; la figure fondamentale de l'air fut le dodécaèdre, celle de l'eau l'icosaèdre, et celle de

(39) Euthyphr. p. 3. — Parmenid. p. 141. — Phædon p. 31. — Cratyl. p. 50. On y nomme toujours ces idées *ἰδέαι τῶν ὄντων*, *représentation des choses, conceptions abstraites.*

(40) Tim. p. 487. *Τὰ δὲ γεγονότα νῦν τῷ λόγῳ γένη διανείμωμεν εἰς πῦρ, καὶ γῆν καὶ ὕδωρ καὶ ἀέρα.*

(41) Tim. p. 486.

la terre fut celle d'un dé composé de triangles rectangles. Ce dernier élément, le plus immobile et le plus pesant, ne se laisse changer dans aucun autre, et donne à tous les corps leur forme et leur consistance.

Cependant Platon n'est pas toujours d'accord avec lui-même dans l'énumération de ces élémens; il nomme souvent l'air *πνεῦμα* [42] : dans quelques endroits il attribue [43] à l'éther une grande participation dans la production de plusieurs corps; ailleurs, il compte cinq élémens, le ciel, l'éther, le feu, l'eau et la terre.

Le passage de la description des élémens de l'univers à la physiologie du corps animal sera très-facile, lorsque nous aurons jeté un coup-d'œil sur la psychologie de Platon. Nous avons vu plus haut que Dieu a créé les êtres sublunaires d'après le modèle des natures divines; mais il créa aussi des démons ou esprits qui participèrent également à sa nature, et auxquels on pourrait donner le nom de *sous-divinités*: c'est à ces derniers qu'il donna la charge de créer des corps naturels, individuels et des animaux [44]. Ces esprits tournent tantôt autour de notre monde comme le soleil, la lune et les étoiles [45], et tantôt, invisibles pour nous, ils sont occupés de la création de choses particulières dans le monde, sur-tout des animaux [46]; ils se construisent eux-mêmes un corps animal où

(42) Phileb. p. 156.
(43) Epinom. p. 639.
(44) Tim. p. 478. — Epinom. p. 639.
(45) De legibus, VII. p. 581.
(46) *Tim.* Locr. in *Gale* opusc. mythol. p. 566. — Tim. p. 492. *Τῶν θνητῶν γένεσιν Θεὸς τοῖς ἑαυτοῦ γεννήμασι δημιουργεῖν προσέταξεν.*

eux-mêmes

eux-mêmes ils forment l'ame animale, qui, par conséquent, participe autant à la nature divine, qu'elle est semblable aux élémens du corps. C'est ainsi que chaque ame humaine a une partie constitutive intelligente, divine, et une partie constitutive privée d'intelligence et corporelle [47]. D'après sa participation à la nature céleste, l'ame est placée avant sa création dans les régions supérieures de la lumière et de la vérité, dans les demeures bienheureuses des démons, où la nature divine lui est commune avec eux [48]; ensuite, elle est, pour ainsi dire, exilée dans le corps animal comme dans une prison où elle attend sa délivrance [49]. La partie matérielle et animale de l'ame privée d'intelligence, doit encore être considérée sous deux points de vue, savoir, eu égard à la faculté de vouloir et eu égard à celle de détester. Ces deux facultés sont infiniment différentes de la pure contemplation, fonction proprement dite de la partie divine de l'ame, et sont souvent directement opposées à cette dernière qualité; de là vient le combat continuel de l'entendement avec les passions [50].

10. Platon, dans sa physiologie, mit à profit, non-seulement les idées de tous ses prédécesseurs, mais particulièrement celles d'Hippocrate [51], et introduisit le premier, dans l'histoire naturelle du corps animal,

(47) Tim. p. 492.
(48) Phædon. p. 31. — Phædr. p. 204. — Tim. p. 500.
(49) Phædon dans plusieurs passages. — De legib., lib. X. p. 613.
(50) Phædr. p. 205. Καθάπερ ἐν ἀρχῇ τῦδε τῦ μύθυ, τριχῇ διειλόμην ψυχὴν ἑκάστην· ἱππομόρφω μεν δύω τινὲ εἴδη, ἡνιοχικὸν δὲ εἶδος τρίτον. — Polit. IV. p. 411. — Tim. p. 500.
(51) *Galen.* de dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p. 323. — de usu part. lib. I. p. 373.

la considération des causes finales; parce que la pénétration des causes effectivement agissantes lui paraissait présenter des difficultés insurmontables. Il dit lui-même [52] qu'il a fait tous ses efforts pour acquérir la connaissance de la nature; parce qu'il regardait comme très-essentiel de connaître la cause par laquelle chaque chose se produit, existe et vient à cesser. Souvent il était arrêté dans ses raisonnemens par la difficulté d'expliquer pourquoi les corps animés vivent puisque l'humidité et la chaleur réunies produisent la putridité. Est-ce par le sang, se demandait-il ensuite, que nous pensons, ou par l'air ou le feu? Le résultat de ces recherches était qu'il se sentait incapable de résoudre ces difficultés. Ayant un jour entendu lire, dans un écrit d'Anaxagore, que « l'intelligence met » tout en ordre, et contient les lois et les causes de » toutes choses, » cette pensée, que le philosophe de Clazomène ne définissait pas bien lui-même, agit comme une étincelle sur l'imagination prompte à s'enflammer de Platon, qui en tira cette conclusion : « La » cause individuelle de chaque chose est le meilleur » but, et la cause de l'ensemble est le plus grand » bien ». C'est ainsi qu'il se formait une téléologie qu'il appliquait généralement au corps humain.

Nous allons actuellement faire quelques recherches sur la manière dont ce philosophe concevait la production du corps animal [53]. Le démon ou esprit divin

(52) Phædon, p. 38. 39. Dans ce passage excellent, que je lis toujours avec un nouveau plaisir, je me permets de changer le mot ψυχρὸν en ὑγρὸν, parce que l'idée de la putréfaction suppose, même d'après les plus anciens physiciens, la présence de la chaleur et de l'humidité, et non celle du froid.

(53) Tim. p. 493. 494.

construisit d'abord notre corps, d'après les intentions sages de la suprême intelligence, avec des figures extrêmement petites et déliées, semblables aux pyramides triangulaires du feu; ensuite il forma la moelle, moyennant laquelle les liens de la vie unissent l'ame avec le corps. Après cela, Dieu jeta l'ame dans cette substance médullaire, et la plaça particulièrement dans le cerveau, dont la forme est sphérique, et qui est la continuation de la moelle la plus délicate.... La vie consiste dans le feu et l'esprit, et la source de l'entretien de ce feu est la chaleur du sang [54].

Le feu divise et dissout les alimens; et c'est par lui que s'opère la digestion : le feu s'élève, sous la forme d'un esprit volatil, avec les substances nutritives élaborées, remplit les vaisseaux sanguins, et c'est ainsi que le chyle se répand dans tout le corps. Les substances alimentaires réduites en sucs nutritifs se joignent aux corpuscules qui ont le plus d'affinité avec elles; mais la couleur rouge prédomine toujours dans ces dernières humeurs, parce que le feu opère une évaporation forcée, ἐξόρμοξις, de toute autre humidité étrangère. Ce sang rouge est, par cette grande participation au feu, la source principale de l'entretien du corps.

La nutrition et l'amaigrissement du corps animal

(54) *Herders* Ideen, t. I. p. 106. « La nature a donné tout ce qu'elle » pouvait donner de meilleur à ses enfans vivans : ressemblance » organique de sa propre force créatrice, chaleur vivifiante.... » — » Avec la chaleur organique de la créature (non pas comme elle est » sensible à nos organes grossiers), augmente aussi la perfection de son » espèce, et probablement son aptitude à un sentiment plus délicat » du bien-être; dans ce torrent, que rien ne peut arrêter, la mère » nature, qui échauffe tout, qui vivifie tout, et qui jouit de tout, se » ressent elle-même. » *Voyez* Galien sur le feu de Platon. De dogmat. Hipp. et Plat. lib. VIII. p. 322.

s'opèrent de la même manière que les mouvemens de l'univers, où l'homogène est poussé vers l'homogène. Le poète philosophe applique ensuite ses raisonnemens à la considération des triangles; mais il m'est impossible de le suivre dans ses idées à cet égard, à cause de l'obscurité de ses expressions inusitées. Cependant, il paraît résulter de tout ceci, qu'il regardait la juxta-position de parties nouvelles pour la nutrition comme suite de l'égalité des figures de leurs élémens. Nous trouverons souvent dans les temps plus modernes des traces de cette physiologie platonique.

II. L'ame est, à raison de sa nature divine, la partie la plus noble de l'homme, et, par la même raison, la tête est la partie la plus noble du corps, parce qu'elle est le siége de l'ame intelligente[55]. La forme ronde ou sphérique est le symbole de la perfection : aussi c'est dans la tête que presque tous les sens viennent aboutir comme à un centre commun. Parmi les sens, la vue est l'organe par excellence et le plus grand bienfait de la divinité[56]. Le développement de ces pensées, et d'autres pareilles, est le premier digne essai d'une téléologie qui l'emporte de beaucoup sur les sophismes plus modernes que l'on a faits sur l'utilité des parties du corps. Nous voyons, lorsque la lumière intégrante émanée de nos yeux se réunit à celle du jour, avec laquelle elle a de l'affinité

(55) Tim. p. 483. Τοῦτο ὃ δὴ νῦν κεφαλὴν ὀνομάζομεν, ὃ θειότατόν τε ἐστὶ, καὶ τῶν ἐν ἡμῖν πάντων δεσπότουν.

(56) L. c. Ὄψις δὴ κατὰ τὸν ἐμὸν λόγον αἰτία τῆς μεγίστης ὠφελείας γέγονεν ἡμῖν. — p. 484. οὐ μεῖζον ἀγαθὸν οὔτ' ἦλθεν οὔθ' ἥξει ποτὲ τῷ θνητῷ γένει δωρηθὲν ἐκ θεῶν.

et vient se fixer, pour ainsi dire, sur les corps solides. Si la lumière du jour disparaît, alors nous ne voyons plus, parce que la lumière proprement dite de l'œil s'échappe sans en trouver une autre avec laquelle elle ait de l'affinité [57]. Les paupières servent à retenir la lumière interne de l'œil pour qu'elle ne soit pas dissipée inutilement. Si le sommeil n'est pas bien profond et bien tranquille, alors la lumière qui est restée dans l'œil représente à l'ame les images du passé, et produit les songes.... Nous voyons à gauche les objets qui sont à droite, et à droite ceux qui sont à gauche; parce que le corps est parallèle à ces objets, et parce que l'œil est un miroir convexe, dans lequel les rayons de la lumière se croisent [58]. Platon attribue la cause de la perception à l'ame incorporelle, et il critique tous ceux qui, d'une manière assez peu philosophique, n'ont égard dans ce cas qu'aux élémens et aux qualités élémentaires.

Au reste, Platon ne définit pas ce que c'est que la voix et l'audition; il ne fait, dans cet endroit, que

(57) Tim. p. 481. 491. Platon a le premier exposé la théorie des couleurs, p. 491 et 492. Tout dépend, d'après lui, du rapport de la lumière qui émane du corps visible, avec la lumière interne des yeux. Si ce rapport renferme un équilibre parfait, alors les corps sont transparens; mais si le rapport de la lumière des corps visibles est plus grand ou plus petit, alors il résulte une couleur blanche ou une couleur noire; mais lorsqu'une partie de la lumière externe s'éteint dans l'humidité de l'œil, alors il se produit une des autres couleurs, d'abord le rouge. De la couleur blanche et rouge, vient le jaune. C'est de la même manière que Platon passe en revue la production de toutes les autres nuances.

(58) *Ib.* p. 483. *Δεξιὰ δὲ φαντάζεται τὰ ἀριστερά, ὅτι τοῖς ἐναντίοις μέρεσι τῆς ὄψεως περὶ τὰ ἐναντία μέρη γίγνεται ἐπαφὴ παρὰ τὸ καθεστὸς ἔθος τῆς προσβολῆς. — ὅταν ἡ τῶν κατόπτρων λειότης ἔνθεν καὶ ἔνθεν ὕψη λαβοῦσα, τὸ δεξιὸν εἰς τὸ ἀριστερὸν μέρος ἀπώσῃ τῆς ὄψεως.*

quelques réflexions téléologiques sur ces effets [59]; mais il dit, dans un autre passage [60]: le son est produit par les vibrations de l'air, πληγὰι, qui se communiquent au cerveau, au sang et jusqu'à l'ame; les mouvemens qui en résultent, qui commencent dans la tête et se propagent jusque dans le foie, sont ce que nous nommons *audition*; si l'ébranlement de l'air est vif, il occasionne un son haut et clair; mais si l'ébranlement est plus lent, le son est bas et gros.

Le goût a lieu par les petites veines de la langue qui communiquent avec le cœur (parce que celui-ci, comme nous le démontrerons dans la suite, est le siége de la faculté de vouloir); les particules qui produisent le goût sont dissontes dans les humeurs contenues dans ces veines qui les conduisent ensuite à l'ame. Plus ces particules s'attachent intimement à la langue, plus le goût est amer; et plus ces particules se dissolvent et se mêlent aux humeurs du corps qui ont avec elles de l'affinité, plus elles sont salées: mais, lorsque ces particules du goût sont échauffées et qu'elles échauffent à leur tour les parties de la bouche, alors il se produit un goût âcre; si ces particules passent en fermentation et forment une écume, alors il se produit un goût acide. Cependant, le parfait accord de ces particules avec les humeurs contenues dans les veines de la langue, qui ont avec elle de l'affinité, forme généralement le goût agréable [61].

Platon dit que les idées sur la base de l'odorat ne sont pas bien fixes [62]; c'est-à-dire qu'il n'y a rien qui

(59) Tim. p. 484.
(60) *Ib.* p. 491.
(61) *Ib.* p. 490. 491.
(62) *Ib.* Περὶ δὲ τὴν τῶν μυκτήρων δύναμιν, εἴδη μὲν ἐκ ἔνι.

soit d'aussi peu de durée que cette sensation et ses causes. L'odorat a lieu par le passage d'un élément dans un autre; il se produit encore ordinairement lorsqu'une matière devient putride, ou lorsqu'elle se fond ou se réduit en vapeurs. C'est pour cette raison qu'il compare au brouillard, ὁμίχλη, les odeurs qui se produisent par le changement de l'air en eau, et à la fumée, καπνὸς, celles qui se produisent par le passage de l'eau en air : les odeurs sont généralement plus denses que l'air et moins que l'eau. Il n'y a, à proprement parler, que deux sortes d'odeurs, l'agréable et la désagréable.

Le sommeil n'est, suivant lui, que le relâchement de la faculté qu'a l'esprit de sentir, ἄνεσις τοῦ αἰσθητικοῦ πνεύματος, et la cessation totale de cette faculté produit la mort [63].

12. Les démons, enfans de la divinité, durent aussi assigner, dans le corps humain, le siége de l'ame intelligente et celui de l'ame privée d'intelligence. Ils placèrent la première dans la tête; et la partie de la seconde qui a rapport à l'espérance, à la colère et à l'amour, fut placée dans la poitrine; mais, pour que la nature divine de l'ame intelligente ne fût pas troublée ni inquiétée, ils mirent le cou, qui est long et osseux, entre le siége de cette dernière et l'habitation de l'ame animale. Quant à la partie de l'ame privée d'intelligence qui a rapport au courage et aux mouvemens de grandeur et d'humanité, ils établirent son siége dans le cœur, parce qu'il est plus près de la tête. De sorte que, si quelque passion

(63) *Plutarch.* phys. phil. decret. lib. V. c. 24. p. 124. Peut-être ceci est une opinion qu'on a substituée à celle de Platon.

voulait s'arroger quelques-uns des droits qui appartiennent à l'intelligence, le courage du cœur la ferait aussitôt rentrer dans les limites de sa sphère. Le cœur est la source du sang, et c'est dans cet organe que les artères et les veines du corps prennent leur origine. Si quelque chose endommage le corps extérieurement, ou si une passion quelconque devient défavorable à l'ame, alors le courage du cœur ordonne aussitôt aux artères du corps de pousser le sang avec violence jusqu'à ce que tous les mouvemens de l'ame animale redeviennent réguliers. Enfin, comme le cœur pouvait être trop facilement échauffé par des irritations nuisibles, les démons placèrent les poumons près du cœur, dans la cavité de la poitrine, et leur donnèrent une liaison immédiate avec le cœur, afin que leur réservoir d'air, ἀρτηρίας, servît à raffraîchir la grande chaleur du cœur, à modérer la colère, et à contraindre les artères du corps à une plus parfaite obéissance[64]. Ce rafraîchissement peut encore être occasionné par les boissons qui, passant en partie par la trachée-artère, se rendent dans les poumons et ensuite aux reins[65].

Mais la partie de l'ame animale et mortelle, qui provoque le desir des alimens, des boissons et tous les autres besoins du corps, fut placée, par ces sages démons, dans le milieu du corps, entre l'ombilic et le diaphragme; ils attachèrent, pour ainsi dire,

(64) Tim. p. 492.

(65) *Ib.* et p. 500. Cette opinion donna lieu ensuite à beaucoup de discussions, parce que l'anatomie avait déjà répandu de meilleures connaissances. Plutarque a traité cette matière avec assez de détails (symposiac. lib. VII. qu. 1. p. 697. sq.). Des éclaircissemens plus complets sur ces principes et sur d'autres pareils se trouvent dans Galien (de dogmat. Hipp. et Plat. lib. VIII. p. 327. sq.).

l'ame animale, comme on fait les animaux, à une espèce de râtelier, d'où elle reçoit la nourriture et la communique ensuite à tout le corps. Les esprits immortels savaient très-bien que cette partie moins intelligente de l'ame n'obéirait point à la volonté de la nature divine; c'est pourquoi ils l'éloignèrent le plus qu'ils purent, et assignèrent au desir la masse compacte, luisante et douce du foie, afin que les pensées de l'ame divine, se peignant sur la surface du foie comme les images des objets se peignent dans un miroir, pussent arriver à la connaissance de l'ame animale. C'est dans cet organe que siége toute espèce d'instinct animal, comme la violence et la colère siégent particulièrement dans la vésicule du fiel et dans les branches de la veine-porte; de même que la douceur et la tendresse, et particulièrement la faculté de la divination, siégent dans la substance même du foie, qui n'a aucune qualité amère. La pénétration du pur entendement de l'ame divine n'a aucune part à la divination, parce que les aliénés même prédisent souvent des choses qui doivent arriver; et c'est dans les songes que les images de l'avenir voltigent devant nous [66].

La matrice est comme un animal sauvage qui n'obéit aucunement à l'entendement, mais qui, au contraire, lorsque ses desirs ne sont pas satisfaits, erre dans le corps et provoque toutes sortes de mouvemens irréguliers [67].

La rate sert à la purification du foie et à la modération des mouvemens irréguliers de l'ame animale.... Platon expose de la même manière l'usage et l'utilité

(66) Tim. p. 493.
(67) *Ib.* p. 500.

des intestins et des os; les premiers servent à contenir le résidu des alimens pour qu'ils ne deviennent pas nuisibles au corps; les seconds ont pour but d'affermir le corps et d'entretenir son existence. Les ligamens, νεῦρα, servent particulièrement au mouvement et à la flexion des membres, et les muscles, σάρκες, ou chairs, à réchauffer le corps, et à le garantir de toute atteinte extérieure. Le grand architecte composa les muscles avec de la terre, de l'air et de l'eau, moyennant la fermentation des substances acides et salines, ζύμωμα [68]. Les ligamens n'ont subi aucune fermentation, et tiennent par conséquent le milieu entre les os et les muscles [69].

L'ensemble de ce que dit Platon à l'égard des nerfs, semble contredire l'opinion qu'il ait voulu désigner ces derniers par le nom d'ἐπίτονοι : les ἐπίτονοι sont aussi-bien des tendons que les νεῦρα [70]. On en peut dire autant des artères et des veines qu'il confond de la même manière *.

On remarque encore ce qui suit, dans le reste des idées téléologiques de Platon. Les cheveux proviennent des humeurs les plus glutineuses, c'est la chaleur qui les fait croître [71].

Pour que les humeurs superflues pussent être reconduites de la tête, le créateur fit descendre deux vaisseaux sanguins principaux des deux côtés de la colonne épinière; il ordonna que ces vaisseaux de la tête se

(68) Cette opinion singulière de la production des corps fermes par la fermentation, a été très-savamment développée par Schulze. (Diss. de ossibus conferventibus. Hal. 1727, 4.°)

(69) Tim. p. 494.

(70) *Ib.* p. 498.

* *Galen* de dogmat. Hipp. et Plat. lib. VI. p. 307.

(71) Tim. p. 495.

croisassent de manière que ceux du côté droit se rendissent à gauche, *et vice versâ*. Les parties constitutives du corps les plus fines, telles que le feu et l'air, sont reconduites par les poumons, parce que sans cela elles pourraient devenir nuisibles au corps; les deux autres élémens restent en arrière, et servent à la nutrition du corps [72]. Dans le tissu artériel très-délié du poumon et des autres parties du corps, il s'opère un mouvement alternatif du sang et de l'air ou de l'esprit qui tend à la conservation de la santé. Platon a recours ensuite à sa théorie inintelligible des triangles pour expliquer l'accroissement, l'affaiblissement, et enfin la mort du corps animal; c'est-à-dire, que les triangles dont la moelle a été formée, abandonnent les liens de l'ame; et c'est ainsi que s'opère la séparation de cette dernière d'avec son corps, dans lequel elle était emprisonnée pour la punir des fautes qu'elle avait commises avant son existence terrestre : après cela, elle prend son vol dans les régions supérieures de la véritable lumière, parmi les dieux, où elle éprouve les sensations de la félicité la plus pure [73].

13. Ce livre ancien nous fournit aussi des renseignemens précieux sur les idées de son auteur relatives aux causes des maladies : « La disproportion » des élémens physiques du corps est la cause pro» chaine de toutes les maladies [74]. Comme la moelle, » les os, les muscles et les ligamens sont composés » de ces élémens, de même que le sang et les humeurs » qui en sortent, la disproportion des élémens produit

(72) Tim. p. 496.
(73) *Ib.* p. 497.
(74) *Ibid.*

» la dégénération des humeurs, et cette dégénération » produit à son tour les différences des maladies. La » fusion et la décomposition des parties musculeuses, » vieilles et dures, produisent la bile noire et âcre, et » l'altération par la chaleur des fibres musculaires » jeunes et tendres produit la bile jaune. Plusieurs de » ces humeurs portent à tort le nom de *bile*[75]; lorsque » la chair fraîche et tendre se fond avec l'air, alors » il en résulte une décomposition des humeurs en » séreuses et flegmatiques, en partie acides et en » partie salines. Les maladies malignes et dangereuses » ont leur principe (cause) dans l'altération de la » moelle. L'esprit ou l'air occasionne aussi des maladies très-graves, parce que c'est de là que viennent » tous les spasmes et les douleurs violentes. La plupart » des maladies inflammatoires et aiguës proviennent » de l'inflammation de la bile; l'épilepsie et d'autres » affections chroniques viennent d'une dégénération » de la bile noire. Une partie des flux, tels que le » flux de ventre et la dyssenterie, proviennent des » flegmes. Les fièvres continues sont dues à la superfluité du feu; la quotidienne, à la superfluité de » l'air; les fièvres tierces, à celle de l'eau; et les » quartes, à celle de la terre[76] ». Ce premier essai d'une théorie du type des fièvres, obtint tant de suffrages, qu'on le regarda comme un modèle digne de toute l'attention jusqu'aux temps plus modernes, sauf quelques changemens.

(75) *Καὶ τὸ μὲν κοινὸν ὄνομα πᾶσι τούτοις εἴ τινες ἰατροί που χολὴν ὠνόμασαν· ἢ καὶ τις ὢν δυνατὸς, εἰς πολλὰ μὲν καὶ ἀνόμοια βλέπειν· ὁρᾷν δ' ἐν αὐτοῖς ἓν γένος ἐνὸν, ἄξιον ἐπωνυμίας πᾶσι.*

(76) Tim. p. 498. *Voyez* Galien sur la pathologie de Platon. (de dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p. 324.)

L'auteur du Timée ne dit que très-peu de choses de tout ce qui a rapport à la diététique [77]. Il recommande les exercices gymnastiques, et énonce, sur le régime à suivre dans les maladies aiguës, à-peu-près les mêmes principes qu'Hippocrate. Élien [78] vante beaucoup le zèle avec lequel ce philosophe s'est efforcé de contribuer au perfectionnement de la science médicale.

14. La connaissance de cette théorie platonique facilite la revue des principes de la plus ancienne école dogmatique, sur-tout lorsque l'on compare à cette théorie les idées exposées dans le livre *sur la Nature humaine*. Nous avons vu que ce dernier livre est plus ancien, et contient probablement les véritables opinions du grand Hippocrate.

La théorie élémentaire de ce dernier servit de base aux écrits non authentiques qu'on lui attribue; elle fut ensuite amalgamée avec les opinions de Platon et d'autres philosophes, et exposée dans différens livres d'une manière souvent contradictoire, que l'on conçoit facilement d'après la diversité des auteurs. Dans la partie pratique de la médecine, ces auteurs suivent, à-peu-près, il est vrai, le système d'Hippocrate; mais cependant il est aisé de remarquer combien ils sont peu pénétrés du véritable esprit de son art.

Hippocrate ne suivit généralement la route de l'empirisme qu'avec l'aide de l'observation, comme il ne tira presque jamais aucune conclusion qu'elle ne fût appuyée par l'expérience; cependant, dans la pratique, il ne resta pas toujours fidèle à ce principe. L'auteur du

(77) Tim. p. 500.
(78) Var. histor. lib. IX. c. 22. p. 464.

livre *sur l'Art*, au contraire, porte constamment sa considération sur des causes occultes, et dit très-positivement que ce que les yeux ne voient pas peut cependant être aperçu par l'intelligence [79].

15. A l'égard de l'anatomie, ces livres contiennent une quantité d'erreurs les plus grossières, qui annoncent que cette partie, la plus essentielle de la médecine, était encore dans l'enfance. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire le commencement du livre *sur la Semence*, où l'auteur, comme Anaxagore (p. 270), avance que la semence vient de la moelle épinière. Il parle aussi des voies particulières par lesquelles la liqueur prolifique arrive d'abord dans les reins, ensuite dans les testicules, et de ces derniers dans l'urètre [80]. Cet auteur dit ensuite qu'une partie de la boisson pénètre sous la forme d'une rosée par la trachée-artère dans le poumon, et est employée par cet organe à rafraîchir la chaleur du cœur [81]. Dans quelques livres, qui sont certainement d'une origine bien plus moderne, on reconnaît, il est vrai, une différence entre les artères et les veines ; on y dit que ces dernières partent du foie, et que les artères ont leur origine dans le cœur; mais on voit cependant bien que leurs auteurs n'avaient pas une idée juste de la distribution des vaisseaux sanguins [82]. Les nerfs, selon ces écrivains, sont encore des cordons, et sont indifféremment confondus avec les ligamens et les tendons; ils s'attachent particulière-

(79) De arte, p. 11. Οἷα γὰρ τὴν τῶν ὀμμάτων ὄψιν ἐκφεύγει, ταῦτα τῇ τῆς γνώμης ὄψει κεκράτηται.
(80) De genitur. p. 125.
(81) De corde, p. 290.
(82) De aliment. p. 596.

ment aux os, d'où ils prennent leur nourriture [83]. Le cœur est absolument dépourvu de nerfs [84]; le canal intestinal est formé de deux boyaux, le colon et le rectum [85]; dans l'utérus il y a plusieurs cavités et réservoirs en forme d'entonnoir [86]. L'auteur du livre *de Naturâ pueri* prétend avoir observé un embryon de six jours provenu d'une danseuse [87].

16. Dans la physiologie et la pathologie de ces écrivains hippocratiques le *pneuma* joue d'abord un rôle principal. Nous avons vu que déjà Pythagore regardait la force mouvante du corps animal comme due à l'air; qu'Anaxagore attribuait de même à l'éther un mouvement continuel, dans lequel il cherchait les principes de tous les mouvemens corporels. Nous avons vu qu'Héraclite regardait l'air comme une production de l'évaporation du feu (p. 241, n. 62); que l'ame n'était, suivant lui, autre chose que le pneuma, opinion qui était aussi celle de Démocrite (p. 280-281). Nous avons vu ensuite que Platon donnait une place importante au pneuma et à l'éther parmi les élémens (p. 368); qu'il regardait le pneuma comme venant de l'air atmosphérique, et qu'il lui assignait certaines voies, depuis la bouche jusqu'au cœur, par lesquelles il pouvait arriver à cet organe et lui communiquer la force du mouvement (*voyez* p. 376 et 379). Or, comme tous les anciens philosophes jusqu'au temps d'Hippocrate s'accordent à chercher le véhicule de la force vitale dans

(83) De locis in homine, p. 367.
(84) De corde, p. 291.
(85) De anatom., p. 288.
(86) De nat. pueri, p. 163.
(87) *Ib.* p. 135.

une substance spirituelle aérienne, qu'ils nomment πνεῦμα, alors il n'est pas étonnant que les sectateurs d'Hippocrate aient adopté la même idée dans la plupart de leurs écrits.

Ils prétendent donc, ainsi qu'Héraclite, que c'est du feu que se développe le pneuma ou l'air vital; ce qui s'opère, est-il dit dans un passage [88], par la propriété de fondre qu'a le feu : mais, par la condensation du pneuma, il se produit de l'eau. D'après un autre passage, la production du pneuma a lieu dans les corps échauffés par le moyen de l'air ambiant. « Tout ce qui s'échauffe attire le pneuma [89] » (nous dirions aujourd'hui que les corps en combustion attirent l'oxigène de l'atmosphère), « car l'espace » entre la terre et le ciel est tout rempli de pneuma, » qui est pour les mortels le principe de la vie et la » cause des maladies [90]. » En effet, dans d'autres passages, on démontre aussi la tendance de ce fluide aérien vers le cœur [91]. On attribue aussi à la semence, considérée comme humeur vivifiante, le pneuma qui se développe lorsque cette liqueur s'échauffe [92]. La présence du pneuma est encore reconnue dans les artères, dans les muscles et dans les différens organes du corps [93]; et même les fièvres et leurs symptômes

(88) De flatibus, p. 406. Τήκεται γὰρ πυρούμενον καὶ γίνεται πνεῦμα ἐξ αὐτοῦ — τὸ δὲ πνεῦμα συνιστάμενον ἐς ὕδωρ ἔρχεται.

(89) De nat. pueri, p. 133. Πάντα δὲ ὁκόσα θερμαίνεται, πνεῦμα ἴσχει.

(90) De diæt. lib. II. p. 212. Ἅπαν γὰρ τὸ μεταξὺ γῆς τε καὶ οὐρανοῦ πνεύματος σύμπλεόν ἐστι. Τοῖσι δ᾽ αὖ θνητοῖσι οὗτος αἴτιος τοῦ τε βίου καὶ τῶν νούσων τοῖσι νοσέουσι.

(91) De princip., p. 116.

(92) De natur. pueri, p. 133.

(93) De aliment. p. 596. — De arte, p. 10.

particuliers

particuliers sont dus à l'altération de ce véhicule de la force vitale [94].

17. La doctrine des élémens, que les successeurs d'Hippocrate exposent tout-à-fait d'après le système de leur grand aïeul, est étroitement liée aux principes que nous venons de rapporter. D'après cette doctrine, « il ne se produit rien, et il ne s'anéantit rien dans le » monde, qui n'ait déjà existé auparavant; tout est » changé par le mélange et par la dissolution [95]. Mais » quand je dis qu'une chose se produit ou qu'une chose » s'anéantit, je ne veux parler que de la quantité; et » j'observe que je n'ai pas d'autre idée que de dire: » tout ne fait que se mêler ou se séparer..... Alors il » résulte ceci et non cela..... La lumière existe dans » Jupiter, et l'obscurité dans Adès ou Pluton; l'obscu- » rité se rend vers Jupiter, et la lumière vers Adès.... » A chaque instant tel objet se meut par ici et: tel autre » se change en celui-là, *et vice versâ* [96]! » Quelles expressions énergiques Héraclite a si souvent employées pour prouver la variabilité perpétuelle des matières dans l'univers (p. 280)! et avec quelle précision on a saisi ici la différence entre la théorie élémentaire d'Empédocle et celle d'Hippocrate (p. 256 et 319)!

La santé est le résultat du mélange intime de ces élémens lorsqu'aucun ne domine sur l'autre; mélange

(94) De flatibus, p. 402.

(95) De diæta, lib. I. p. 183. Ἀπόλλυται οὐδὲν ἁπάντων χρημάτων, οὐδὲ γίνεται, ὅ τι μὴ καὶ πρόσθεν ἦν. Ξυμμισγόμενα δὲ καὶ διακρινόμενα ἀλλοιοῦνται.

(96) Ib. p. 184. Ὅτι δ' ἂν διαλέγωμαι τὸ γενέσθαι καὶ τὸ ἀπολέσθαι τῶν πολλῶν εἵνεκεν ἑρμηνεύω. Ταῦτα δὲ καὶ ξυμμίσγεσθαι καὶ διακρίνεσθαι δηλῶ. — Πάλιν ταῦτα, καὶ οὐ ταῦτα. Φάος Ζηνὶ, σκότος Ἀΐδῃ· σκότος Ζηνὶ, φάος Ἀΐδῃ φοιτᾷ, καὶ μετακινεῖται κεῖνα ὧδε καὶ τάδε κεῖσε πᾶσαν ὥρην.

qui doit être composé des parties les plus subtiles du feu et des plus tenues de l'eau, pour être le principe essentiel de la santé [97].

18. Par l'expression *ame*, ψυχὴ, les sectateurs d'Hippocrate conçoivent, comme Héraclite, l'idée d'une matière subtile, éthérée ou ignée, produite par le mélange des élémens (page 280). C'est pourquoi ils disent : « L'ame se produit par un mélange de feu » et d'eau, et se communique ainsi aux organes du » corps [98]. Celui qui nie qu'une ame se mêle avec » une autre raisonne mal [99]. La partie humide du feu » et la partie sèche de l'eau constituent par leur mé- » lange l'intelligence de l'ame [100]. C'est sur le feu » que sont basés l'ame, l'intelligence, l'entendement, » l'accroissement, le mouvement, la diminution, le » changement, le sommeil et le réveil [1]. Voilà la raison » pourquoi l'intelligence a son siége dans le ventricule » gauche du cœur d'où elle domine sur le reste de » l'ame [2]. »

On attribue à cette ame végétative de l'intelligence et de la réflexion. Elle se suffit en tous points [3]. « Si » elle éprouve du mal, elle en entreprend la guérison; » mais elle a bien soin, dans cette entreprise, de » suivre plutôt une sage résolution qu'une aveugle » témérité, et de plutôt employer l'adresse que la

(97) De diæta, lib. I, p. 200.
(98) *Ib.* p. 186. 195.
(99) *Ib.* p. 199.
(100) *Ib.* p. 204.
(1) *Ib.* p. 189.
(2) De corde, p. 293.
(3) De aliment. p. 594. Φύσις ἐξαρκέει πάντα πᾶσιν.

» force[4]. Cette confusion d'idées, d'après laquelle on attribue à une substance regardée absolument comme matérielle, des qualités qui ne peuvent appartenir qu'à l'intelligence, telle que le pouvoir de donner la convalescence par la seule volonté, cette confusion, dis-je, a existé jusqu'à des temps assez modernes, comme le prouvent très-clairement les expressions ordinaires : *Forces médiatrices de la nature, efforts actifs de la nature, &c.*

19. Les sectateurs d'Hippocrate expliquent aussi les effets des sens par la théorie élémentaire. L'ouïe résulte, suivant eux, de la résonnance des os secs et des membranes tendues dans l'oreille ; c'est pourquoi le cerveau n'est point la cause de l'audition, parce que son humidité empêche toute résonnance[5]. L'odorat a aussi son principe dans la sécheresse des membranes et des cartilages du nez : si le cerveau devient humide, par une affection catarrhale, et que son humidité se jette dans le nez, alors l'odorat n'a plus lieu[6]. La vision s'opère dans l'œil au moyen de membranes diaphanes et d'un certain gluten, *κολλώδες* ; car ce n'est que la transparence qui devient la cause de cette sensation[7].

On voit facilement qu'avec des connaissances si peu exactes de la structure du corps, il était impossible de donner seulement la moindre explication satisfaisante des fonctions des organes. On ne s'attachait qu'aux seuls principes d'apparence, afin au moins d'avoir

(4) De arte, p. 11. Η *μὲν αἰσθανομένη, ἀξιοῖ θεραπεύειν, σκοπεῦσα, ὅπως μὴ τόλμη, μᾶλλον ἢ γνώμη, καὶ ῥαστώνῃ μᾶλλον ἢ βίῃ θεραπεύῃ*
(5) De princip. p. 121.
(6) *Ibid.*
(7) *Ibid.* p. 122.

dit quelque chose, parce qu'on ne connaissait pas les parties dont on hasardait d'expliquer les fonctions.

20. La pathologie humorale proprement dite, ou la théorie d'après laquelle les changemens contre nature sont généralement la suite du mélange des humeurs, fut exposée par les auteurs de ces écrits avec bien plus de précision que par leurs prédécesseurs. Cette théorie forme aussi la partie la plus essentielle du premier système dogmatique, et est ensuite devenue la base fondamentale de tous les systèmes qui en sont résultés.

Mais les sectateurs d'Hippocrate ne furent en aucune manière les inventeurs de cette théorie : nous l'avons déjà exposée comme appartenant à Hippocrate lui-même (page 327); et Platon, comme nous l'avons vu, l'a poussée encore plus loin. Les quatre humeurs cardinales du corps, le sang, la bile, le mucus et l'eau sont indiquées dans plusieurs passages des écrits apocryphes d'Hippocrate comme causes des maladies. La source commune de toutes ces humeurs est l'estomac, d'où elles sont attirées lorsqu'il se manifeste quelque maladie [8]. Les raisons de cette attraction n'ont pas été expliquées autrement par les dogmatistes, et on s'est contenté, pendant long-temps, de cette définition, sans doute parce que l'on ne pouvait pas en donner une plus claire.

Cependant, outre l'estomac, ils assignèrent encore d'autres sources à ces humeurs particulières : la bile se prépare dans le foie; le mucus, dans la tête; et l'eau, dans la rate [9]. La bile provoque toutes les mala-

(8) De morb. lib. IV. p. 121.
(9) *Ibid.*

dies aiguës [10]; le fluide muqueux de la tête occasionne des catarres et des rhumatismes [11], et les affections de la rate produisent l'hydropisie [12]. La quantité de la bile dans les fièvres détermine leur type : le *maximum* occasionne une fièvre ardente ; une quantité moins forte donne la fièvre quotidienne, une quantité moins forte encore produit la fièvre tierce, et le *minimum*, mêlé avec une portion de bile noire et glaireuse, occasionne la fièvre quarte [13].

Dans un autre livre, ce système humoral est exposé d'une manière encore plus simple : l'auteur regarde le mucus et la bile comme les deux humeurs qui produisent toutes les maladies [14]; il porte quelquefois sa considération sur l'altération de ces humeurs, de sorte qu'on parle déjà dans ce livre des âcretés saline, acide et amère qui ont ensuite joué un si grand rôle.

21. De même que les Pythagoriciens modernes, les sectateurs d'Hippocrate attribuaient à certains nombres des propriétés toutes particulières pour la production des effets de la nature. L'auteur du livre *de la Diète*, parle même d'*une* harmonie avec *trois* symphonies [15]. Le nombre *sept* était particulièrement important pour tous les dogmatistes : « La vie, est-il dit, est com» posée de périodes de sept années [16] », ou bien les grands changemens périodiques de la vie ont lieu d'après le nombre sept.

(10) De dieb. indicator., p. 433.
(11) De locis in hom. p. 376.
(12) De adfectionibus, p. 174.
(13) De nat. hum. p. 279.
(14) De morb. lib. I. p. 2.
(15) Lib. I. p. 187.
(16) De ætate, p. 312. Ἑπταήμερος ὁ αἰών.

Les changemens périodiques que la chaleur intégrante subit, sont de trois espèces : d'abord cette chaleur pénètre de dehors en dedans, par l'influence de la lune; ensuite de dedans en dehors, par l'influence des astres; et enfin il y a un mouvement intermédiaire qui se termine tout-à-la-fois en dedans et en dehors [17]. Ces mouvemens de la chaleur sont probablement venus à la connaissance des Chinois par les médecins grecs de la Bactriane (*voyez* p. 193 et 198).

22. Les effets de toutes les choses externes sur le corps, sont expliqués d'une manière toute simple par cette théorie élémentaire. Les substances alimentaires agissent par la chaleur ou par le froid, par l'humidité ou par la sécheresse [18]. Cependant les différens degrés de ces qualités élémentaires n'y sont pas encore exposés comme ils l'ont été généralement dans la suite. L'auteur prescrit un régime exactement subordonné aux différentes saisons, et assure que cette méthode est de son invention [19].

La théorie de la matière médicale et de la thérapeutique est ensuite établie d'après les qualités élémentaires. La médecine n'est autre chose que l'art de savoir ajouter et soustraire à propos [20]; ainsi, lorsqu'il n'y a pas assez de sécheresse, il faut ordonner des médicamens qui puissent la produire. De même on guérit les maladies aiguës par des médicamens rafraîchissans; les affections phlegmatiques par des moyens

(17) De diæta, lib. I. p. 188.
(18) De diæta, lib. II, p. 225.
(19) De diæta, lib. II, p. 220.
(20) De flat. p. 401. Ἰητρικὴ γάρ ἐστι πρόσθεσις καὶ ἀφαίρεσις.

échauffans, et les maladies où la sécheresse domine, par des médicamens humectans [21]. Les médicamens agissent aussi sur les humeurs cardinales prédominantes; les uns font évacuer le mucus, d'autres la bile ordinaire; quelques-uns la bile noire, ou bien ils absorbent ces différentes humidités [22]. Telle était l'hypothèse qui a dominé pendant plus de dix siècles, et qui n'a cédé qu'à des théories plus modernes.

23. La méthode curative était parfaitement conforme à ces principes. La thérapeutique générale fut encore négligée tant que dominèrent ces subtilités dogmatiques, parce qu'il paraissait suffisant d'opposer aux dyscrasies problématiques des remèdes dans lesquels on croyait avoir observé les propriétés opposées à ces maux; ce qui fit perdre de vue l'observation plus simple de l'efficacité de la nature et de ses efforts salutaires dans les maladies. Déjà, avant d'avoir une quantité suffisante d'expériences, on s'imagina avoir posé une base solide sur laquelle on pourrait élever l'édifice inébranlable du dogmatisme. C'est ainsi que les discussions prirent la place de l'observation, et que de vaines subtilités furent préférées à la précieuse expérience; et c'est de cette manière qu'il se forma une quantité de sectes qui, loin de contribuer au perfectionnement de l'art de guérir, ne firent que s'éloigner de plus en plus de la route que le médecin de Cos avait le premier commencé à suivre.

Les nombreux sophistes qui existaient alors en Grèce eurent aussi une influence très-marquée sur les médecins, qui ne tardèrent pas à avoir le même goût;

(21) De prisca medic. p. 34.
(22) De adfection. p. 164. s.

de sorte que la médecine, devenue le partage de discoureurs aussi ennuyeux que superficiels, ne jouit bientôt plus que du mépris que lui avaient attiré ces docteurs insipides [23].

D'après le témoignage de Galien [24], les disputes sur la dérivation, *παροχέτευσις*, et la révulsion, *ἀντίσπασις*, appartiennent à cette époque; c'est-à-dire, que quelques médecins prétendaient qu'il valait mieux évacuer les humeurs qui se trouvent en surabondance dans l'endroit le plus près du mal, tandis que d'autres voulaient que cette évacuation se fît dans les parties éloignées. Tous étaient d'accord sur les idées quoiqu'erronées que l'on avait conçues jusqu'alors sur la distribution des vaisseaux sanguins dans le corps, et dont j'ai déjà donné quelques renseignemens [25].

24. Les différentes opinions qui régnaient alors dans les écoles des médecins sur cette distribution des vaisseaux sanguins du corps humain, donnent la preuve la plus certaine de la préférence que l'on accordait à la spéculation sur les recherches proprement dites; et elles prouvent aussi que l'on ne faisait en ce temps aucune dissection de cadavres humains. Aristote fait mention [26] de deux opinions qui dominaient de son temps, dont l'une avait pour auteur Syennesis de Chypre, et l'autre Diogène d'Apollonie. Le dernier prétendait que les deux plus gros vaisseaux sanguins du corps se portent sur les deux côtés de la colonne

(23) Lex. p. 40. *Διὰ δὲ ἀμαθίην τῶν τε χρεωμένων τῇ τέχνῃ — πολύ τι πασέων ἤδη τῶν τεχνέων ἀπολείπεται.*
(24) Meth. med. lib. V. p. 84.
(25) *Voyez* p. 392. 393.
(26) Histor. animal. lib. III. c. 2. p. 874.

dorsale, traversent le bas-ventre et donnent origine à tous les autres vaisseaux sanguins; qu'ils remontent dans la tête et se réunissent ensuite dans le cœur; après cela, ils forment deux branches principales, qui se rendent dans la partie supérieure des bras, dont l'une se nomme *la veine splénique*, et l'autre *la veine hépatique*; la première se distribue dans le pouce, et la seconde dans la main. Il en est de même des vaisseaux sanguins du pied; mais, dans la tête, il s'opère un croisement de vaisseaux sanguins; ceux qui prennent leur origine du côté droit se rendent au côté gauche, *et vice versâ*. C'est de la même manière qu'Aristote décrit, d'après Diogène, l'origine et la distribution des vaisseaux sanguins dans le bas-ventre, et particulièrement des vaisseaux spermatiques; la semence se compose des parties écumeuses du sang, les plus fines et les plus volatiles *.

Ce même Diogène, au rapport de Censorinus [27], prétendait que la chair [28] est produite par le sang, et que les os et les ligamens *[nervi]* le sont par les muscles. Censorinus nous a conservé [29] une autre opinion de ce même auteur, d'après laquelle le corps de l'embryon mâle se forme en quatre mois, et celui de l'embryon femelle en cinq; cependant, c'est seulement de la semence du père qu'il reçoit son existence [30]. Diogène de Laërte, d'après Antisthène, dit que cet

* Vid. *Octavian. Horat.* ad Euseb. lib. IV. p. 104.

(27) De die natali, c. 6. p. 27.

(28) Ceci est encore confirmé par Aristote (2. O. p. 874), tandis qu'il fait dire à Diogène : *τὸ δ' αἷμα τὸ μὲν παχύτατον ὑπὸ τῶν σαρκωδῶν ἐκπίνεται.*

(29) L. c. c. 9. p. 41.

(30) *Censorin.* c. 5. p. 26.

auteur fut disciple d'Anaximènes et contemporain de Socrate : il doit avoir écrit un livre sur la nature, et il passait pour un excellent naturaliste[31].

L'angiologie de Syennesis de Chypre, dont Aristote parle dans le livre cité, s'accorde, à peu de chose près, avec celle que nous venons d'exposer; elle contient particulièrement la doctrine de la décussation des vaisseaux sanguins.

25. L'opinion de Platon sur le passage des boissons à travers les poumons a été défendue avec beaucoup de chaleur par plusieurs médecins dogmatiques, et sur-tout par Dioxippe de Cos. Suidas[32] nomme cet auteur Dexippe, et dit qu'il guérit d'une maladie grave les fils d'Hecatomnus, roi de Carie; événement qui détourna ce prince de la résolution qu'il avait prise de faire la guerre aux habitans de l'île de Cos. Il doit avoir écrit un livre sur la médecine et deux ouvrages sur les prédictions ou pronostics. Plutarque[33] cite aussi ce médecin parmi les défenseurs de l'opinion de Platon sur le passage des boissons à travers les poumons; ce médecin réfutait l'objection de la clôture de la trachée-artère par l'épiglotte, en disant que ce n'est que la partie la plus subtile des boissons qui passe dans les poumons, et que le reste se mêle avec les alimens et arrive dans l'estomac. Les oiseaux n'ont point d'épiglotte, parce qu'ils ne boivent pas par gorgées, et ne font, pour ainsi dire, que buvoter; par conséquent, l'épiglotte, qui sert à séparer la partie la

(31) Lib. IX. sect. 57. p. 578.
(32) Voc. Δέξιππος, t. I. p. 523.
(33) Sympos. lib. VII. qu. 1. p. 699.

plus grossière de la boisson de la partie la plus subtile, serait une chose inutile pour eux. La boisson se rend aux poumons sous la forme d'une rosée, δροσοειδῶς [34]. Erasistrate prétendait que Dioxippe faisait presque mourir ses malades de soif, mais Galien [35] nie absolument ce fait.

Philistion de Locri, que Plutarque regarde comme l'un des plus célèbres médecins hippocratiques [36], défendit aussi avec beaucoup de véhémence cette opinion de Platon. Selon Callimaque [37], Philistion fut le maître d'Eudoxe de Cnide, et par conséquent contemporain de Platon. Il m'est impossible de décider ici s'il est le même personnage qui est cité par Athénée [38], parmi les auteurs du livre *sur l'Art du Cuisinier.* Ruffus dit qu'il appelait *aigles* les artères temporales [39], et qu'il regardait la respiration comme servant à rafraîchir la chaleur intégrante [40]. Galien rapporte que l'anatomie était une de ses principales occupations [41], et que, parmi les livres d'Hippocrate, différens auteurs lui en attribuent un sur la diète ou le régime [42]. Un auteur plus moderne [43] le regarde comme l'inventeur d'une machine propre à la réduction de la luxation du bras.

(34) Vid. *Plutarch.* de Stoicor. repugnant. p. 1047; et *Gell.* noct. attic. lib. XVII. c. 11. p. 413.
(35) Comment. 3. in lib. de victu acut. p. 83.
(36) Symposiac. l. c. De Stoic. repugnant. l. c.
(37) *Diogen.* lib. VIII. sect. 86. p. 544.
(38) Deipnos. lib. XII. p. 516.
(39) De nomin. part. corp. hum. p. 31. (ed. *Clinch.*) Φιλιστίων ἀετοὺς ὀνομάζει φλέβας, τὰς διὰ κροτάφων ἐπὶ κεφαλὴν τεινούσας.
(40) *Galen.* de usu respirat. p. 159.
(41) Comment. 1. in lib. de natur. hum. p. 5.
(42) De facult. aliment. lib. I. p. 306.
(43) *Oribas.* collect. medic. de machinam. c. 4. p. 23. (ed. *Rasar.*)

26. Dans le même siècle vivait un certain Petron, que Celse [44] et Galien [45] regardent comme l'auteur de la défectueuse méthode curative suivie dans les fièvres aiguës que l'on voulait attribuer à Dioxippe, et dont les vices principaux étaient de trop surcharger les malades de vêtemens et de leur faire endurer la soif. Ceci prouve évidemment jusqu'à quel point on s'était déjà éloigné des principes du grand Hippocrate. Petron, dans les fièvres aiguës, attendait jusqu'au moment de la rémission, sans considérer le caractère de la maladie, pour faire boire aux malades de l'eau fraîche dans la vue de favoriser la transpiration, parce qu'il croyait que chaque fièvre devait se terminer par la sueur. Dans le cas contraire, il prescrivait de l'eau salée comme vomitif, et, après la crise de la fièvre, il faisait manger au malade du cochon et boire du vin autant qu'il en voulait. Cette méthode était le résultat d'un dogmatisme téméraire et précipité, qui n'avait pour base ni l'observation ni l'expérience.

27. A la même époque (trois cent soixante ans avant Jésus-Christ) l'astronome Eudoxe de Cnide introduisit dans la médecine le système de Pythagore, et même une partie de la méthode égyptienne. Disciple de Philistion et de Platon, il séjourna long-temps en Égypte, où il fut initié aux mystères des prêtres; il vécut ensuite tantôt à Cyzique et tantôt à Athènes. Il était tout-à-la-fois médecin, législateur, astronome et géomètre [46]. Il paraît qu'il fit part à son disciple Chrysippe de Cnide de plusieurs idées qu'il avait puisées dans

(44) Lib. III. c. 9.
(45) Comment. 1. in lib. de victu acut. p. 40.
(46) *Diogen.* lib. VIII. p. 86-91. — *Plin.* lib. XXXVI. c. 9.

les écoles pythagoriciennes et égyptiennes, et que ce dernier les transmit aux médecins plus modernes. Au reste, nous n'avons aucune connaissance de ses opinions particulières.

Chrysippe de Cnide, fils d'Erinéus, a souvent été confondu avec le Stoïcien de ce nom, qui a vécu un siècle après lui [47]. Nous aurons occasion de parler de ce dernier dans la suite. Le premier a sur-tout propagé parmi les médecins, ses contemporains, deux principes qui ont long-temps dominé dans la science médicale; c'est-à-dire, le mépris des purgatifs et l'aversion pour la saignée [48]. Sans doute qu'il ne défendait cette dernière opération que parce qu'il était de l'avis des Pythagoriciens, qui regardaient le sang comme le siége de l'ame animale [49]. Il poussait cette opinion si loin, qu'il fit appliquer à un homme qui vomissait le sang, un bandage, au moyen duquel il croyait pouvoir éviter la saignée [50].

Il regardait un mélange de vin et d'eau fraîche comme le meilleur spécifique contre la dyssenterie bilieuse, quand même le malade aurait été dans le plus grand danger [51].

(47) Pline a commis cette méprise (lib. XXIV. c. 1.); ensuite P. Châtel (*Reines.* var. lect. lib. III. c. 17. p. 641. Altenb. 1640, 4.°), et même Barchuse (diss. XIV. p. 210.).

(48) *Galen.* de venæsect. adv. Erasistr. Rom. p. 8. *Καὶ τί θαυμαστὸν Ἐρασίστρατον ἐπειδὴ τὰ πάντα Χρυσίππῳ τῷ Κνιδίῳ, πεπεισμένον ἀποστῆναι τοῦ φλεβοτομεῖν, ὥσπερ κἀκεῖνος, οὕτω δὲ καὶ Ἀριστογένης καὶ Μήδιος, οἵ τ' ἄλλοι πάντες, οἱ ἀπὸ τοῦ Χρυσίππου φαίνονται ποιοῦντες.*

(49) P. 302. L'ancien système pythagoricien a été rétabli par les philosophes, sur-tout par les premiers successeurs de Platon, tels que Speusippe et Xénocrate, et ensuite il fut réuni à la théorie dominante (*Aristot.* Ethic. ad Nicom. lib. I. c. 4. p. 8. *Tiedemanus* Geist. t. II. p. 328. s.)

(50) *Galen.* de venæsect. adv. Erasistr. Rom. p. 11.

(51) *Ibid.* p. 5.

Il avait, comme les Pythagoriciens, une très-haute idée de l'usage des choux ; et même il publia un ouvrage sur ce légume [52]. Dans un autre endroit, Pline [53] assure que tout son art ne consistait que dans l'emploi des médicamens du règne végétal.

Les renseignemens qu'Haller [54] a puisés dans Cœlius Aurelianus doivent s'entendre d'un autre Chrysippe, successeur du médecin. . . . . Celui qui nous occupe vécut en Égypte avec Eudoxe, son maître [55]. Erasistrate a emprunté de lui la plus grande partie de ses principes [56]. Il ne restait déjà que très-peu de ses écrits au temps de Galien [57].

28. Parmi les successeurs d'Hippocrate, Dioclès de Carysto, que Galien et Dioscoride regardent comme dogmatiste [58], fut un des plus remarquables et des plus célèbres : il vécut très-peu de temps après le grand philosophe de Cos, auquel Pline n'a pas craint de le comparer, et fut un des plus habiles médecins de son siècle [60]. La lettre à Antigone qu'on lui attribue est apocryphe, d'après l'opinion de Schulz [61].

Dioclès s'est plus occupé de l'anatomie que ses prédécesseurs, et même il paraît qu'il avait écrit sur

(52) *Plin.* lib. XX. c. 9. Schol. *Nicandr.* theriac. v. 840. p. 56. *Voyez* ci-devant p. 245.
(53) Lib. XXVI. c. 6.
(54) Bibl. med. pract. t. I. p. 114. 115.
(55) *Diogen.* lib. VIII. p. 87. 89.
(56) *Ibid.* lib. VII. p. 186.
(57) De venæs. adv. Erasistr. p. 6.
(58) *Galien.* de facult. aliment. lib. I. p. 303. — *Dioscorid.* præf. ad Theriac. p. 418.
(59) *G:len.* de dissect. matric. p. 213.
(60) Lih. XXVI. c. 2.
(61) P. 337.

cette science, mais ses ouvrages sont perdus depuis long-temps [62]; cependant Galien [63] prétend que ses connaissances étaient très-bornées dans cette partie. En effet, nous voyons, par les fragmens qui nous restent de ce médecin, qu'il ne s'est occupé que de la dissection des animaux. Il est vrai néanmoins qu'il démontra le premier la fausseté des idées de ses prédécesseurs sur l'angiologie, et qu'il combattit, entre autres, l'opinion par eux adoptée de l'existence de huit vaisseaux sanguins descendant de la tête [64], quoique, au reste, il adoptât la plus grande partie des préjugés de ses contemporains et de ses prédécesseurs. Zélé défenseur de l'existence des cotylédons dans la matrice humaine, il prétendait que c'est par ces organes que l'embryon tire sa nourriture [65]. Il ne connaissait pas les trompes de Fallope [66]. Il attribuait la stérilité des femmes qui se livrent trop au plaisir de l'amour, au défaut de semence, au moins de la partie vivifiante, ou bien à la paralysie de l'uterus [67]. Quant à la stérilité des mules, elle est due, suivant lui, à la mauvaise disposition de la matrice et à son étroitesse [68]. Il a

(62) *Galen.* de administr. anatom. lib. II. p. 129. — lib. IX. p. 194.

(63) De dissect. matric. p. 212. *Διοκλέα μὲν γὰρ — καὶ τοὺς ἄλλους παλαιοὺς ὀλίγου δεῖν ἅπαντας, οὐκ ἀπεικὸς, ὥσπερ ἄλλα πολλὰ τῶν κατὰ τὸ σῶμα, οὕτω δὴ καὶ ταῦτα ἀγνοῆσαι· ὁλοσχερέστερον γάρ πως, καὶ οὐκ ἀκριβῶς περὶ τὰ ἀνατομικὰ εἶχον.*

(64) *Galen.* comment. 2. in lib. de nat. human. p. 22. *Οὐδεὶς δ' ἄλλος ἰατρὸς εἶπεν ὀκτὼ φλέβας ἀπὸ κεφαλῆς ἐπὶ τὰ κάτω τοῦ σώματος ἥκειν, οὔτε τῶν ἧττον, οὔτε τῶν μᾶλλον ἀκριβῶς ἀνατεμνόντων, οὐ Διοκλῆς —*

(65) *Galen.* de dissect. matric. p. 213. — *Erotian.* exposit. voc. Hippocr. voc. Κοτυληδὸν. p. 208.

(66) *Galen.* l. c. p. 212.

(67) *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. V. c. 9. p. 110.

(68) *Ibid.* lib. V. c. 14. p. 115.

prouvé, contre l'opinion de quelques anciens philosophes, que la semence du mâle n'est point une écume, parce que sa pesanteur est plus considérable que celle de l'eau [69]... Conformément à l'ancien dialecte, il appelait *méninges* toutes les membranes du corps [70]... Il pensait, comme ses prédécesseurs, que la respiration sert au rafraîchissement de la chaleur intégrante [71]... Son opinion sur les élémens était la même que celle d'Hippocrate [72].

J'ai dit (§. 21 et 27) qu'à cette époque on avait réchauffé le système de Pythagore, et qu'on l'avait amalgamé avec la théorie qui régnait alors. On en a trouvé une preuve assez convaincante dans les fragmens de Dioclès et de plusieurs autres médecins de ce temps : il croyait que le fœtus n'est viable qu'au septième mois, et qu'alors on devait le considérer comme *partus legitimus* [73]. C'est probablement depuis ce temps qu'on a introduit dans les œuvres d'Hippocrate un *Traité sur l'Accouchement de sept mois*. On verra, par la citation suivante [74], jusqu'à quel point ont été

(69) *Octavian. Horat.* lib. IV. p. 105.
(70) *Galen.* de administr. anatom. lib. IX. p. 194.
(71) *Ibid.* de usu respirat. p. 159.
(72) *Ibid.* meth. med. lib. VII. p. 108.
(73) *Censorin.* de die natali, c. 7. p. 33.
(74) *Macrob.* comment. in somn. Scipion. lib. I. c. 6. p. 28, « Straton vero Peripateticus et Diocles Carystius per septenos dies concepti corporis fabricam hac observatione dispensant, ut hebdomade secunda credant guttas sanguinis in superficie follicali — apparere; — quarta humorem ipsum coagulari, ut quiddam velut inter carnem et sanguinem liquida adhuc soliditate conveniat; quinta vero interdum fingi in ipsa substantia humoris humanam figuram, magnitudine quidem apis, sed ut in illa brevitate membra omnia et designata totius corporis lineamenta consistant. Quoties hoc fit, maturatur fetus mense septimo; cum autem nono mense absolutio futura est, siquidem femina fabricatur, sexta hebdomade membra dividi; si

portées

portées les spéculations sur le nombre *sept*. On croyait que, dans la formation de l'embryon, tout a lieu d'après ce nombre : dans la quatrième semaine, ἕβδομας, il se forme quelque chose de solide dans le corps de l'enfant; dans la cinquième, il existe déjà un fœtus de la grosseur d'une abeille. Cette influence du nombre *sept* se fait sentir encore après la naissance et même pendant toute la vie.

Je ne puis croire que Dioclès ait été l'auteur de la découverte de l'aorte et de tout le système artériel, comme le prétendent plusieurs modernes; car j'ai devant les yeux des témoignages authentiques qui attestent que l'honneur en est dû exclusivement à Aristote. D'une autre part, aucune autorité recommandable n'en fait mention, que l'auteur obscur et sans doute peu croyable de l'Introduction des écrits de Galien [75].

29. La pathologie et les principes pratiques de Dioclès, s'accordent parfaitement, sous certains rap-

masculus, septima. Post partum vero utrum victurum sit quod effusum est, an in utero sit præmortuum — septima hora discernit: — item post dies septem jactat reliquias umbilici, et post bis septem incipit ad lumen visus ejus moveri, et post septies septem libere jam et pupulas et totam faciem vertit ad motus singulos videndorum. Post septem vero menses dentes incipiunt mandibulis emergere et post bis septem sedet, sine casus timore. Post ter septem sonus ejus in verba prorumpit; et post quater septem non solum stat firmiter, sed et incedit. Post quinquies septem incipit lac nutricis horrescere: —post annos septem dentes; qui primi emerserant, aliis aptioribus ad cibum solidum nascentibus cedunt; eodemque anno — plene absolvitur integritas loquendi. Post annos autem bis septem ipsa ætatis necessitate pubescit : — post ter septenos annos flore genas vestit juventa; idemque annus finem in longum crescendi facit, &c. » Cette opinion a aussi été défendue par le contemporain de Dioclès, Aristide de Samos, qu'Aulu-Gelle en regarde comme l'auteur (*Gellii* noctes atticæ, lib. III. c. 10, p. 92.). Le juif Philon (de mundi opific. p. 26.) attribue cette opinion à Hippocrate.

(75) Introduct. p. 377.

ports, avec les idées d'Hippocrate, mais sous d'autres ils en diffèrent essentiellement. Il cultiva avec beaucoup de soin la partie de la médecine connue sous le nom de *Diététique*, sur laquelle il publia un ouvrage dédié à Plistarque[76] sous ce titre : *Traité sur la Conservation de la Santé*. Il paraît qu'il s'occupa aussi de la séméiotique à l'imitation de son célèbre prédécesseur. Au moins Galien dit qu'il avait fait beaucoup de recherches sur les indices que l'on peut retirer de l'inspection de l'urine[77]. Son opinion à l'égard des jours critiques était en tout conforme à celle d'Hippocrate. Le vingt-unième jour était aussi pour lui le plus important dans les crises, parce que, suivant les idées pythagoriciennes dont il était pénétré, il attachait une grande efficacité aux nombres quatre et sept[78]. Il prescrivait la saignée dans les mêmes circonstances, et aux mêmes endroits qu'indiquait Hippocrate[79]. Galien nous a fait connaître un de ses principes les plus remarquables[80], d'après lequel il regardait toute espèce de transpiration comme un état contre nature. Quoique l'on ait peu fait attention à ce point de doctrine, cependant la prohibition des sudorifiques en était une conséquence naturelle.

Il est vrai qu'avant lui on faisait déjà une différence entre le point de côté et l'inflammation du poumon, distinction qui, à ce qu'il paraît, n'avait rapport qu'au degré d'intensité de la maladie; mais il est

(76) *Galen.* de facult. alim. lib. I. p. 303.
(77) De atra bile, p. 363.
(78) *Galen.* de dieb. decretor. lib. I. p. 424.
(79) *Ibid.* de venæsect. adv. Erasistrat. p. 1. 5. &c.
(80) *Ibid.* de symptom. different. p. 218. Ἴσως δ' ἀμφισβητήσει τις περὶ τῶν ἱδρώτων, ὡς οὐκ αὐτῶν ὄντων κατὰ φύσιν· καὶ γὰρ οὖν καὶ ὁ Διοκλῆς ἱκανῶς ἐπεχείρησεν εἰς τοῦτο.

le premier qui ait distingué ces maladies d'après leur siége : ainsi il supposait celui de la pleurésie dans la plèvre, et celui de la péripneumonie dans le poumon[81].

D'après le même auteur[82], loin de distinguer l'apoplexie de la paralysie, Dioclès, au contraire, leur donnait une dénomination commune, et son opinion, à cet égard, était parfaitement conforme à l'esprit de son siècle, comme je l'ai déjà prouvé dans un autre ouvrage[83].

Les anciens ont décrit une maladie sous le nom de *cholera sec*, dont les accidens ressemblent à ceux de l'hypocondrie[84] et que Dioclès a le premier attribuée avec raison aux flatuosités[85]. Il cherchait le siége de la colique, accompagnée d'un vomissement violent de matières excrémentitielles, dans les intestins grêles ; il nommait cette maladie *chordapsus*, et la colique proprement dite *ileos*[86]. Peut-être connaissait-il déjà la valvule de Bauhin, et croyait-il devoir admettre la formation de cette matière excrémentitielle dans les intestins grêles.

Il doit avoir décrit, avec beaucoup d'exactitude, l'esquinancie qui est accompagnée d'un gonflement considérable de la luette σταφυλὴ[87].

30. Dioclès a aussi cultivé la matière médicale. Galien[88] cite une phrase importante de sa diététique

(81) *Cæl. Aurelian.* de causs. acut. lib. II. c. 16. p. 115. — Voyez mon *Apologie d'Hippocrate*, t. II. p. 153. f.
(82) De causs. acut. lib. III. c. 5. p. 201.
(83) *Apologie d'Hippocrate*, t. II p. 127. f.
(84) *Apologie d'Hippocrate*, t. II. p. 492. f.
(85) *Galen.* comment. 3. in libr. VI. Epidem. p. 478. — et præsertim De locis affectis, lib. III. p. 278.
(86) *Cels.* lib. IV. c. 13.
(87) *Galen.* de composit. medicam. sec. loca, lib. VI. p. 249.
(88) *Ibid.* de facult. aliment. lib. I. p. 303.

qui fait voir que de son temps on attribuait l'action des médicamens à leurs propriétés physiques et à leurs qualités élémentaires. Dioclès n'approuvait pas cette théorie, et son raisonnement à ce sujet tenait beaucoup de l'empirisme, car il soutenait que l'expérience est notre seul guide dans cette circonstance. En effet, la lecture de ce passage est encore très-importante pour les auteurs de la matière médicale, qui croient qu'au moyen de la connaissance des principes chimiques, on peut expliquer les effets que doivent produire les médicamens.

Il employait de préférence les remèdes tirés du règne végétal[89], et même il publia un ouvrage sur l'utilité des racines des plantes, *ῥιζοτομικά*[90].

Gruner[91] a recueilli, dans Oribasius et plusieurs autres auteurs, les fragmens diététiques de cet ancien médecin, d'après lesquels on voit qu'il soumettait à certaines règles la préparation des alimens; qu'il prescrivait un régime particulier aux navigateurs et aux voyageurs; qu'il faisait un très-grand cas des médicamens qui pouvaient être pris comme alimens, et qu'il indiquait la manière dont on en devait faire usage[92]. Au reste, on ne trouve rien, dans sa méthode curative, qui mérite d'être cité. Gruner a tout rapporté à cet égard dans l'endroit cité.

Il pratiqua la chirurgie qu'il enrichit d'un excellent instrument propre à l'extraction des javelots, et qu'on a appelé, d'après lui, *belulcus* ou *graphiscus de Dioclès*[93].

(89) *Plin.* lib. XXVI. c. 6.
(90) Scholiast. *Nicandr.* theriac. v. 627. 647. p. 41. 43.
(91) Bibliothek der alten Aerzte, t. II. p. 612. f.
(92) *Oribas.* coll. med. lib. VIII. c. 22. p. 346.
(93) *Cels.* lib. VII. c. 5. — *Schulze*, hist. med. p. 342.

31. On peut mettre sur le même rang que ce médecin, Praxagoras de Cos, comme un des premiers dogmatistes; il était de la secte des Asclépiades et fut maître d'Hérophile. Son nom sera à jamais immortel dans les sciences anatomiques et pathologiques. Nous nous bornerons ici à faire mention de ses principes relatifs à la pathologie, car nous aurons occasion dans la suite de parler de l'histoire de ses découvertes en anatomie et en physiologie..... Un auteur peu connu, il est vrai, rapporte qu'il attribuait la cause de toutes les maladies à la corruption et à la dégénération des humeurs, et qu'il fut, par ces raisons, l'un des plus zélés défenseurs de la pathologie humorale; mais d'autres auteurs confirment ce témoignage [94]. Il prétendait, ainsi qu'Aristote, que le sang se forme dans les veines par les alimens qu'on a pris lorsque les parties constitutives qui les composent sont mélangées d'une manière symétrique; mais qu'il se produit d'autres humeurs lorsque quelqu'une de ces parties devient dominante. Les humeurs bilieuses se forment et se développent des parties échauffantes d'où naissent les maladies aiguës et bilieuses; les parties froides produisent les humeurs phlegmatiques, qui donnent naissance aux maladies chroniques [95]..... Il admettait dix sortes d'humeurs dans le corps animal, une douce, une mélangée également (ἰσόκρατον), une vitreuse (ὑαλώδη), une aigre, une nitreuse, une saline, une amère, une vert de bourrache, une de la couleur du jaune d'œuf, et une acrimonieuse ou tenace [96]. Il attribuait

(94) Introduct. inter *Galen.* libr. p. 375.
(95) *Galen.* de natural. potent. lib. II. p. 104.
(96) *Ruffus* Ephes. lib. I. c. 36. p. 112.

plusieurs maladies à l'humeur vitreuse, et entre autres l'*épialos* [97].

Une de ses observations les plus importantes est celle qui lui fit découvrir le signe le plus certain de l'état maladif. Cette observation est que le pouls qui a lieu dans l'état de bonne santé, devient, par ses inégalités dans les maladies, le premier signe caractéristique des changemens de la force vitale [98]. Cette découverte jeta un nouveau jour sur la séméiotique, et les successeurs de Praxagoras établirent, d'après elle, une théorie spéculative qu'ils traitèrent avec beaucoup de subtilité. C'est presque toujours le partage des inventions de l'esprit humain, de devenir, au moment où elles ont lieu, des objets à la mode, et de servir de base à diverses théories ou spéculations que l'on abandonne ensuite aussitôt que les expériences en ont été constatées.

32. Praxagoras, au reste, s'éloignait très-peu des principes d'Hippocrate [99]. Il prétendait que la source de la fièvre tremblante était dans la veine-cave, probablement parce qu'il avait observé que les premiers frissonnemens se font sentir le long de la colonne dorsale, où il supposait qu'était située la veine-cave [100]. Il remarqua, avec raison, que plusieurs fièvres inter-

(97) *Galen.* de differ. febr. lib. II. p. 332. — De sanitate tuenda, lib. IV. p. 258.

(98) *Galen.* de dogmat. Hippocr. et Plat. lib. VI. p. 297. Δεῖ δὲ τοῦ σφυγμοῦ ὀνόματος ἀκούειν οὕτως νῦν, ὡς Πραξ. καὶ Ἡρόφιλος, ἅπαντές τε σχεδὸν οἱ μετ' αὐτοὺς ἐχρήσαντο μέχρι καὶ ἡμῶν, ὡς ἥ γε παλαιοτέρα χρῆσις, ἡ κἀν τοῖς Ἐρασιστράτου καὶ Ἱπποκράτους εὑρίσκεται γράμμασιν, ἑτέρα τίς ἐστιν.

(99) *Galen.* de facult. natur. lib. II. p. 107.

(100) *Ruffus*, lib. I. c. 33. p. 109.

mittentes sont suivies d'accidens mortels, tels que le spasme et l'assoupissement; il fut donc le premier qui observa ces fièvres *[febres intermittentes comitatæ]*[1]. Ainsi que Dioclès, il faisait un fréquent usage des médicamens tirés du règne végétal[2]. Il nous a laissé un ouvrage sur l'emploi des plantes médicinales[3]. Il mit aussi en pratique plusieurs opérations chirurgicales et sur-tout la saignée dans l'hémorragie[4]. Il avait pour principe, malgré la doctrine de son grand maître, de ne jamais saigner dans l'inflammation de poitrine, après le cinquième jour[5].

Il différait de la théorie de Dioclès, en ce qu'il admettait dans le poumon même le siége de la pleurésie[6], et celui de la péripneumonie dans le tissu artériel de cet organe[7]... Il cherchait dans les artères la cause du battement (παλμὸς) et du tremblement (τρόμος) des muscles : ces deux mouvemens ne diffèrent, suivant lui, que par leur degré d'intensité[8].

Il pratiquait la chirurgie avec beaucoup de courage. Dans l'esquinancie, il extirpait la luette[9], et dans la passion iliaque, il ouvrait le ventre afin de remettre les intestins dans leur état naturel[10].

(1) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 10. p. 97.
(2) *Plin.* lib. XXVI. c. 6.
(3) Schol. *Nicandr.* alexipharm. v. 587.
(4) *Cæl. Aurel.* diut. lib. II. c. 13. p. 415.
(5) *Ibid.* acut. lib. II. c. 21. p. 130.
(6) *Ibid.* c. 16. p. 115.
(7) *Ibid.* c. 28. p. 139.
(8) *Galen.* de tremore, p. 366. 367.
(9) *Cæl. Aurel.* diut. lib. II. c. 14. p. 427.
(10) *Cæl. Aurel.* acut. lib. III. c. 17. p. 244. Item confectis quibusdam supra dictis adjutoriis dividendum ventrem probat pubetenus: dividendum etiam intestinum rectum, atque detracto stercore consuendum dicit, in protervam veniens chirurgiam.

33. On compte encore parmi les successeurs de Praxagoras, Plistonicus, Philotimus*, Mnésitheus, Dieuches, Lysimaque et d'autres [11]; mais ils n'ont pas fait époque dans l'histoire médicale, parce qu'ils ont suivi très-servilement les principes de leur maître. Cependant Mnésitheus, suivant Galien, s'est rendu célèbre par la classification des maladies [12]. Plutarque nous rapporte une observation très-singulière de ce médecin, c'est-à-dire que, dans le commencement d'une inflammation de poitrine, si le malade demande à manger des oignons, il ne court aucun danger; mais, si au contraire il demande des figues, il est hors de doute qu'il succombera [13]. C'est ainsi que s'affaiblissaient les excellens pronostics d'Hippocrate.

34. L'école dogmatique subit encore une autre réforme, opérée par l'influence de la secte stoïcienne (trois cent dix ans avant Jésus-Christ). Cette secte philosophique introduisit d'une part de nouveaux principes dans la physiologie et la pathologie, et changea, d'autre part, la méthode didactique, de sorte que la théorie médicale devint l'objet de la dialectique; changement auquel Zénon de Citium, donna lieu le premier.

Il était de l'essence de la philosophie stoïcienne de s'occuper de recherches physiques et de tâcher d'approfondir les phénomènes de la nature. Car celui qui

* Il regardait le cerveau comme tout-à-fait inutile. (*Galen.* de usu part. lib. VIII. p. 453.)

(11) Schol. *Nicandr.* alexiph. v. 374.

(12) De curat. ad Glaucon. lib. I. p. 197. *Οὕτως ὁ Μνησίθεος ἀπὸ τῶν πρώτων καὶ ἀνωτάτω γενῶν ἀρξάμενος, ἀξιοῖ τέμνειν αὐτὰ κατ' εἴδη τε καὶ γένη καὶ διαφοράς.*

(13) *Plutarch.* quæst. natur. p. 918. Vid. *Ruff.* p. 44.

veut être philosophe pratique, disaient les Stoïciens, c'est-à-dire, qui veut vivre conformément à la nature, doit d'abord la bien connaître, et pour cela il faut aussi qu'il connaisse les liaisons et les rapports de la nature humaine avec celle de l'univers [14].

Le matérialisme auquel l'école éléatique avait déjà donné naissance, était la base fondamentale de toute la doctrine stoïcienne [15]. D'après cette raison, tout ce qui existe est matériel, et toute cause est aussi matérielle. Tels sont les principes sur lesquels Zénon établit sa doctrine [16]. Si le témoignage de Plutarque [17] est authentique, les choses abstraites étaient aussi comptées au nombre des corps. La cause première ou la divinité même n'était pas autre chose qu'un corps [18]. C'était le feu éternel [19] qui avait formé la matière première ou le chaos [20]. La substance corporelle de la

(14) *Cic.* de finibus bonor. et mal. lib. III. c. 22. « Physicæ quoque non sine caussa tributus idem est honos: propterea quod, qui convenienter naturæ victurus sit, ei et proficiscendum est ab omni mundo et ab ejus procreatione. Nec vero potest quisquam de bonis et de malis vere judicare, nisi omni cognita ratione naturæ et vitæ etiam deorum, et, utrum conveniat, nec ne, natura hominis cum universa. »

(15) P. 336.

(16) *Sext. Empiric.* adv. Physic. lib. I. §. 211. p. 596. *Εἴγε Στωϊκοὶ μὲν πᾶν αἴτιον σῶμα φασὶ σώματι, ἀσωμάτου τινὸς αἴτιον γίνεσθαι.* — *Cic.* acad. quæst. lib. I. c. 11. « Nec vero, aut quod efficeret aliquid aut quod efficeretur, posse esse non corpus. »

(17) Adv. Stoicos, p. 1084. *Ἄτοπον γὰρ εὖ μάλα τὰς ἀρετὰς καὶ τὰς κακίας, πρὸς δὲ ταύταις τὰς τέχνας καὶ τὰς μνήμας πάσας, ἔτι δὲ φαντασίας καὶ πάθη καὶ ὁρμὰς καὶ συγκαταθέσεις, σώματα ποιουμένους.* — Ceci a aussi été confirmé par Sénèque; Ep. 106, dont le titre est: *Tenuis et Chrysippea quæstio, an Bonum sit corpus!*

(18) *Origenes* contra Celsum, lib. I. c. 21, p. 339. *Οἱ σῶμα εἰπόντες τὸν Θεὸν Στωϊκοί.*

(19) *Cic.* l. c. « Statuebat enim, ignem esse ipsam naturam, quæ quidquid gigneret, et mentem atque sensum. »

(20) *Diogen.* lib. VII, Sect. 134. p. 449.

divinité pénètre l'univers et est l'essence pensante que nous appelons *nature*; elle agit d'après des lois invariables, et se nomme aussi *destin* [21].

Cette force qui agit d'une manière régulière est la cause de tous les changemens physiques et de toutes les opérations intellectuelles : elle produit ses effets d'après des lois bien déterminées et fondées dans la nature même [22]. Le feu primitif, qui est d'une nature subtile et spirituelle [23], produisit d'abord de l'air, ensuite l'air produisit de l'eau, et la terre fut le produit de cette dernière [24].... On donnait quelquefois à la nature le nom d'*air igné*, *πνεῦμα πυροειδές* [25], parce qu'il arrivait souvent, dans les écoles philosophiques grecques, de confondre ces deux choses [26]. C'est pourquoi plusieurs Stoïciens attribuaient à l'air la vertu de donner aux corps leurs formes différentes et leurs propriétés physiques. Ils considéraient en général le

(21) *Diogen.* Sect. 148. 149. p. 459. — *Lactant.* divin. institut. lib. VII. c. 3. p. 388. s.

(22) *Diogen.* l. c. Ἔστι δὲ φύσις, ἕξις ἐξ αὑτῆς κινουμένη κατὰ σπερματικοὺς λόγους, ἀποτελοῦσά τε καὶ συνέχουσα τὰ ἐξ αὐτῆς ἐν ὡρισμένοις χρόνοις καὶ τοιαῦτα δρῶσα, ἀφ' οἵων ἀπεκρίθη. — Ces lois formatrices (λόγοι σπερματικοὶ) sont expliquées par Balbus dans Cicéron (de natur. deor. lib. II. c. 32.). « Namque alii naturam censent esse vim quamdam sine ratione cientem motus in corporibus necessarios : alii autem vim participem rationis atque ordinis, tanquam via progredientem, declarantemque quid cujusque rei caussa efficiat, quid sequatur, cujus solertiam nulla ars, nulla manus, nemo opifex consequi possit imitando; seminis enim vim esse tantam, ut id, quanquam sit perexiguum, tamen, si inciderit in concipientem comprehendentemque naturam, nactumque sit materiam, qua ali augerique possit, ita fingat atque efficiat in suo quoque genere, &c.»

(23) *Diogen.* lib. VII. Sect. 156. p. 465.

(24) *Plutarch.* de Stoicor. repugnant. p. 1053.

(25) *Diogen.* l. c.

(26) P. 300.

froid et le chaud comme des principes actifs, et l'humidité et la sécheresse comme des principes passifs [27].

35. L'école stoïcienne expliquait la production du corps animal en disant que ce n'est que l'effet d'une force mécanique [28] qui ne fait autre chose que de développer les germes qui ont existé de toute éternité. Ce développement a lieu au moyen d'un esprit ou fluide très-subtil que contient la semence [29]. Ce principe servit de nouvel appui aux dogmatistes de l'école d'Hippocrate (p. 383). Comme la nature, ou l'ame divine du monde qui pénètre tout, est le feu le plus pur, de même l'ame humaine est d'une nature ignée ou aërienne [30]. Cette ame ou esprit qui naît avec nous, se propage dans tous les corps et y reste aussi long-temps que dure la vie [31]. Il n'y a pas de doute que les Stoïciens regardaient cet esprit ou souffle comme essentiellement matériel, si l'on s'en rapporte

(27) *Plutarch.* l. c. et adv. Stoic. p. 1085. — *Galen.* de facult. nat. lib. I. p. 88.

(28) *Lactant.* divin. institut. lib. VII. c. 4. p. 392. « Ignorant enum hominem a Deo esse formatum, putantque homines in omnibus terris et agris, tanquam fungos esse generatos. »

(29) *Sext. Empiric.* adv. Physic. lib. I. 5. 28. p. 555. — *Senec.* quæst. natur. lib. III. c. 29. « Natura gubernante, ut arbores, ut sata, ab initio ejus usque ad exitum quidquid facere, quidquid pati debeat, inclusum est: ut in semine omnis futuri ratio hominis comprehensa est. Et legem barbæ et canorum nondum natus infans habet; totius enim corporis et sequentis ætatis in parvo occultoque lineamenta sunt. »

(30) *Cic.* acad. quæst. lib. I. c. 11.

(31) *Galen.* de dogmat. Hip. et Plat. lib. III. p. 264. *Σύμφυτον ἡμῖν πνεῦμα, συνεχὲς παντὶ τῷ σώματι.* — *Senec.* ep. 50. p. 126. « Quid enim aliud est animus, quam quodammodo se habens spiritus! Vides autem spiritum tanto esse faciliorem omni alia materia, quanto tenuior est. »

à diverses opinions sur la nature de l'ame[32], citées par le faux Plutarque, et sur-tout aux déclamations de Longin, dans Eusèbe[33], contre les Stoïciens qui croyaient que l'ame n'est autre chose que la vapeur qui s'élève de tous les corps. La nature ignée de l'ame se rafraîchit, au moyen de la respiration, par le contact de l'air atmosphérique, et c'est à cela seul que se borne l'utilité de la respiration. L'ame ellemême, d'après leur opinion, n'est autre chose qu'une vapeur qui s'exhale du sang[34].

Les Stoïciens, en multipliant beaucoup les facultés de l'ame, les confondirent avec les propriétés organiques du corps. Ces facultés étaient au nombre de huit, savoir les cinq sens et les facultés de penser, de parler et de produire[35]. La faculté de penser est le centre de toutes les autres, qui sortent de celle-ci comme les branches d'un polype.

Au surplus, il était tout-à-fait conforme à l'esprit du stoïcisme de regarder la faculté de penser comme le résultat des sensations; car, comme le dit Origène[36], les Stoïciens rejetaient toute idée purement logique. Ils plaçaient le siége de l'ame dans le cœur, et allé-

(32) De physic. philos. decret. lib. IV. c. 3. p. 82. 83.

(33) De præparat. evangel. lib. XV. c. 21. p. 822.

(34) *Plutarch.* de Stoicor. repugnant. p. 1052. 1053.—*M. Antonin.* de rebus suis, lib. V. S. 33. p. 167. (ed. *Gataker.* Traj. ad Rhenum 1697, fol.) *Αὐτὸ τὸ ψυχάριον ἀναθυμίασις ἀφ' αἵματος.* — Lib. VI. S. 15. p. 177. *Τοιοῦτον δή τι καὶ αὐτὴ ἡ ζωὴ ἑκάστου, οἷον ἡ ἀφ' αἵματος ἀναθυμίασις καὶ ἡ ἐκ τοῦ ἀέρος ἀνάπνευσις.* — *Origen.* philosophum. c. 21. p. 901.

(35) *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. IV. c. 4. p. 83.—*Galen.* l. c.

(36) Contra Celsum, lib. VII. c. 37. p. 720. *Καὶ δογματίζει παραπλησίως τοῖς ἀναιροῦσι νοητὰς οὐσίας Στωϊκοῖς, περὶ τοῦ αἰσθήσει καταλαμβάνεσθαι τὰ καταλαμβανόμενα, καὶ πᾶσαν κατάληψιν ἠρτῆσθαι τῶν αἰσθήσεων.*

guaient les raisonnemens les plus absurdes et les plus contradictoires pour étayer cette assertion[37]. Les passions n'étaient suivant eux qu'une espèce de fermentation[38]. L'explication que l'on trouve dans le faux Plutarque, de la manière dont les sens ont lieu d'après ces sectateurs, est très-remarquable [39]. On voit, disaient-ils, par le secours de l'air (de l'esprit), qui sort du siége de la faculté de penser [ἡγεμονικὸν] pour se rendre aux yeux. C'est à-peu-près de la même manière qu'ils donnaient l'explication des autres sens, et même de la voix et des fonctions de la génération : ce premier essai de l'effet immédiat des sens sur l'ame, peut prouver qu'ils regardaient les esprits vitaux comme la base fondamentale de toutes choses.

Les Stoïciens ont aussi les premiers cultivé la doctrine des tempéramens ; suivant leur système, ils sont soumis aux différentes évaporations qui constituent la nature ou l'essence de l'ame. Ainsi, les évaporations ignées disposent à la colère, et les évaporations froides portent à la pusillanimité [40].

Il est évident que la doctrine des Stoïciens repose en grande partie sur les anciens dogmes ; car ils ont toujours recours au pneuma dans l'explication des phé-

(37) Beiträge zur Gesch. der Medicin, t. I. p. 180. f. Ils prétendaient que la voix et la parole viennent du cœur. (*Galen.* de dogm. Hippocr. et Plat. lib. II. p. 256.)

(38) Galien (de dogm. Hipp. et Plat. lib. III. p. 265), — M. Antonin (lib. III. §. 16. p. 88. — lib. VII. §. 16. p. 212.), Senèque (ep. 71.) et Posidonius (*Galen.* l. c. lib. IV. p. 285.) sont absolument de l'opinion des Platoniciens à l'égard de la différence des facultés de l'ame.

(39) De physic. philos. decret. lib. IV. c. 21. p. 99. 100. — Galien a aussi exposé cette doctrine (l. c. p. 264.).

(40) *Seneca* de ira, lib. II. c. 18.

nomènes physiques, comme faisaient les dogmatistes; c'est pour cela qu'on les a nommés *pneumatiques* [41].

36. Comme presqu'aucune autre école de l'antiquité que la Stoa ou école de Zenon, ne reconnaissait une intelligence toute prévoyante et toute bonne, cette école seule, à l'exemple de Platon, combinait sa doctrine avec l'explication de la structure du corps animal, de ses fonctions et de l'usage de ses parties: Cicéron [42] nous fournit une infinité de ces principes téléologiques appliqués à la physiologie. Je n'en rapporterai ici aucun en particulier, parce que cette physiologie est, à quelques modifications près, la même que celle de Platon [43].

Les opinions physiologiques suivantes des Stoïciens, et qui ont été exposées par le faux Plutarque, sont conformes, sous tous les rapports, au système de cette école : « Le sommeil est le relâchement [ἄνεσις] » de l'activité de l'esprit vital, et la mort a lieu lorsque » cette activité cesse tout-à-fait d'agir [44]; ... la vieillesse » n'est autre chose qu'une diminution de la chaleur » du corps [45]; ... Toutes les parties de l'embryon se » forment simultanément [46]; son développement est » le même que celui du fruit sur l'arbre, et doit » être considéré comme une partie du corps de la » mère [47]. »

(41) *Galen.* de different. puls. lib. III. p. 32.
(42) De natura deorum, lib. II. c. 54-60.
(43) Vid. *Lactant.* de ira Dei, c. 13. p. 467. « Aiunt (Stoici) multa esse in gignentibus et in numero animalium, quorum adhuc lateat utilitas, &c. »
(44) Physic. philos. decret. lib. V. c. 24. p. 124.
(45) Lib. V. c. 30. p. 129.
(46) Lib. V. c. 17. p. 117.
(47) Lib. V. c. 15. p. 115.

Galien, dans ses écrits sur les principes d'Hippocrate et de Platon, s'occupe presque exclusivement de la physiologie et de la psycologie des Stoïciens. On voit facilement qu'il accorde à ces derniers le mérite d'avoir éclairci la doctrine pneumatique, et de s'en être servis ensuite pour l'explication des différentes fonctions du corps. Je doute que Galien ait effectivement attribué aux Stoïciens l'opinion que cet air vivifiant est contenu dans le ventricule gauche du cœur et par suite dans les artères [48]. Il est cependant certain que le système physiologique de la Stoa eut une puissante influence sur le dogmatisme des siècles suivans.

Cependant cette opinion se trouve encore dans les écrits supposés d'Hippocrate (p. 379 et 383.)

Au surplus, cette école faisait un tel usage de la dialectique dans sa théorie, que les médecins qui l'ont suivie, et même Galien, ont été portés à attribuer à cette science une importance que ne pouvait lui donner aucun médecin praticien. Galien [49] blâme sur-tout Chrysippe de Soli d'avoir introduit autant de confusion dans la psycologie et la physiologie : cependant on distingue évidemment que les dogmatistes plus modernes s'attachèrent trop aux subtilités de la dialectique, et que ce critique n'en fut pas plus à l'abri que les autres.

(48) On cite le premier livre de Galien (de dogmat. Hippocr. et Plat.) dans lequel il attribue ce dogme à un Stoïcien nommé *Chrysippe* de Soli. Dans l'édition que j'ai de Galien, ce livre n'existe pas; mais une semblable phrase (lib. VI. p. 301.) me paraît plutôt contenir la propre opinion de Galien.

(49) L. c. lib. III. p. 265. *Ἐν τόποις ἤδη πάνυ σφόδρα θαυμάζω τοῦ Χρυσίππου πάνθ᾽ ἅμα συγχέοντος καὶ ταράττοντος.* — Vid. de different. puls. lib. II. p. 30. — *Plin.* lib. XXIV. c. 1.

CHAPITRE II.

Premiers Travaux sur l'Anatomie et l'Histoire naturelle.

37. L'EXPÉDITION d'Alexandre, roi de Macédoine, eut certainement une grande influence sur la destinée de la science médicale et de ses différentes branches considérées comme autant de théorèmes nombreux des écoles philosophiques. D'abord, la civilisation de la nation grecque reçut une toute autre direction que celle qu'elle avait eue jusqu'alors. Quoiqu'avant ce temps les lumières fussent généralement assez répandues dans Athènes et d'autres grandes villes, cependant leurs progrès n'avaient encore été que très-imparfaits dans un certain sens ; car les Grecs n'étaient pas encore au-dessus des préjugés qui sont toujours le partage d'un peuple isolé, et borné dans ses rapports commerciaux (*voyez* page 357). L'opinion que les cadavres sont des objets sacrés, que rien ne doit violer, était encore très-générale.

Mais l'effet de ces guerres terribles du plus grand conquérant du monde, fut de mettre les Grecs en relation avec les Perses, les Indiens, les Egyptiens et tout l'Orient. Il en résulta un choc des diverses opinions, qui fit disparaître en partie les préjugés de cette nation. Ces excursions furent d'un grand avantage pour les philosophes grecs qui, en parcourant ainsi divers climats, s'identifièrent avec les opinions des autres peuples, et firent prendre à leurs connaissances une direction beaucoup meilleure, de sorte qu'ils reconnurent que leur patrie ne formait pas à elle seule tout le genre humain. Ils trouvèrent, il est vrai, chez les autres nations, des idées plus grossières et plus dangereuses

gereuses que les leurs ; mais cette découverte les porta à faire des efforts pour se distinguer, au point qu'ils abandonnèrent eux-mêmes une partie de leurs préjugés.

Le commerce, qui fut protégé par Alexandre-le-Grand, contribua aussi beaucoup aux progrès des lumières. Ce prince fit de l'Égypte le centre du commerce du monde, et ouvrit de cette manière la route des riches contrées de l'Inde, d'où il fit arriver en Grèce des trésors, des objets précieux en histoire naturelle et d'excellens remèdes.

L'augmentation de l'industrie nationale et de nouveaux moyens d'existence furent le résultat nécessaire de l'étendue de ce commerce, qui produisit d'abord l'abondance ; et cette dernière, à son tour, favorisa la culture des hautes sciences. Cependant, ce but ne fut pas toujours complétement atteint par les générations suivantes.

38. Alexandre fut aussi le protecteur des arts et des sciences, et il conçut une telle estime pour le célèbre Aristote, son maître, qui lui en avait inspiré le goût, qu'il lui fit don du Nymphéum, campagne près de Mieza, où il put se livrer sans trouble à ses recherches sur la nature [50]. Plutarque a voulu prouver que ce prince était véritablement philosophe ; mais, d'après ses principes, on peut croire qu'il n'était que curieux. Ce conquérant très-mécontent de ce que le public avait eu connaissance des secrets qu'Aristote lui avait confiés [51] ; cependant, ce héros s'acquit un grand mérite en histoire naturelle,

(50) *Plutarch.* vita Alexandr. p. 668.
(51) *Gell.* noct. attic. lib. XX. c. 5.

par les envois considérables et très-dispendieux d'animaux de toute espèce qu'il faisait à Aristote, de toutes les contrées de l'Asie, et que ce philosophe s'occupait à disséquer. Pline rapporte que plusieurs milliers d'hommes étaient spécialement chargés, en Asie et en Grèce, de l'envoi de tous les animaux qu'ils pouvaient prendre ou tuer, soit à la chasse, soit à la pêche [52]. Quelques auteurs, entre autres Athénée [53], prétendent qu'Aristote reçut d'Alexandre jusqu'à huit cents talens pour servir à ses recherches sur l'histoire naturelle; mais on peut croire que cette somme est exagérée [54].

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Aristote se trouva dans les circonstances les plus favorables pour enrichir l'anatomie et l'histoire naturelle d'une infinité de précieuses découvertes qui contribuèrent d'une manière évidente aux progrès des sciences. Philippe, père d'Alexandre, lui avait déjà donné beaucoup de moyens pour se livrer à cette étude [55]. Il s'en servit avec tant de succès, qu'il devint également célèbre dans les systèmes philosophiques et dans les sciences accessoires de la médecine.

39. Il m'est impossible de décider si Aristote devait à l'anatomie les connaissances qu'il avait du corps humain, parce qu'il n'existe aucun renseignement à cet égard. Cependant, il est certain qu'il faisait très-souvent des comparaisons entre la structure du corps

(52) Lib. VIII. c. 16.
(53) Lib. IX. p. 398.
(54) *Vid.* Schulze, p. 358.
(55) *Ælian.* var. hist. lib. IV. c. 19. p. 291.

des animaux et celle du corps de l'homme [56], et que les descriptions de ce dernier sont bien plus exactes et plus conformes à la vérité qu'aucune de celles de ses prédécesseurs.

Une de ses plus belles découvertes en anatomie fut, sans contredit, celle des nerfs, auxquels cependant il ne donnait pas le nom *νεῦρα*, mais qu'il désignait par ces mots *πόροι τοῦ ἐγκεφάλου*, auxquels on crut qu'il attachait la signification de nerfs. D'après cette raison, on l'accusa d'une erreur grossière, parce qu'il faisait partir du cœur ces *νεῦρα* [57]; mais, quand on lit avec attention la description de ces parties, on est porté à considérer ces *νεῦρα* comme des tendons ou ligamens, dont le principal usage est la réunion des os et le mouvement des articulations. Ils n'ont pas de liaison entre eux [58] comme les artères et les veines, et ne sont pas susceptibles de se diviser transversalement, mais seulement d'une manière longitudinale. Il n'en existe point à la tête, attendu que les os du crâne sont adhérens et réunis par le moyen des sutures; les plus forts sont placés aux extrémités, et chez les poissons ils sont dans les nageoires. Il résulte de cette description, que ceux qui ont attribué à ce grand homme des idées erronées sur le système nerveux, auraient mieux fait de s'abstenir de porter un pareil jugement.

Il connaissait, en effet, les véritables nerfs; mais il semble qu'il les a plutôt étudiés sur les animaux que sur l'homme. Quoiqu'il nie la communication immédiate de l'oreille avec le cerveau, cependant il convient

(56) Hist. animal. lib. II. c. 17. p. 864. *Τήν τε καρδίαν περὶ τὸ μέσον, πλὴν ἐν ἀνθρώπῳ, οὗτος δ' ἐν τῷ ἀριστερῷ* — lib. I. c. 11. p. 837.
(57) *Ibid.* lib III. c. 4. p. 878.
(58) Οὐκ ἔστι *συνεχὴς ἡ τῶν νεύρων φύσις.*

qu'une artère aboutit à ces deux organes ; il faut croire qu'il veut parler ici du nerf acoustique [59]. Il décrit avec exactitude le nerf optique fort et tendineux de la taupe [60] ; mais le passage le plus important [61] sur les nerfs a été très-souvent mal compris et faussement interprété : il paraît que le texte a été tronqué, ainsi que plusieurs autres endroits de ses écrits. Je présume, avec Schneider [62], que le sens du passage cité est le suivant : « Dans l'intervalle des yeux, il y a trois » conduits qui vont au cerveau ; le plus considérable » et celui du milieu se rendent au cervelet ; mais le » plus petit, qui est le plus près du nez, se rend au » cerveau même. » Il est probable qu'il avait observé ces nerfs dans les poissons, où les nerfs optiques et olfactifs prennent cette direction [63].

Aristote ignorait probablement l'usage de ces conduits nerveux ; au moins il nie tout-à-fait [64] qu'il existe un rapport direct entre le cerveau et les organes sensitifs, qu'il dérive exclusivement du cœur [65].

(59) Hist. animal. lib. I. c. 11. p. 837.

(60) *Ibid.* lib. IV. c. 8. p. 912. Εἰσὶ γὰρ ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου δύο πόροι νευρώδεις καὶ ἰσχυροί.

(61) Hist. anim. lib. I. c. 16. p. 842. Φέρουσι δ' ἐκ τοῦ ὀφθαλμοῦ (ἐκ τοῦ μεταξὺ τῶν ὀφθαλμῶν) τρεῖς πόροι εἰς τὸν ἐγκέφαλον, ὁ μὲν μέγιστος καὶ ὁ μέσος εἰς τὴν παρεγκεφαλίδα, ὁ δ' ἐλάχιστος εἰς τὸν αὐτὸν ἐγκέφαλον· ἐλάχιστος δ' ἐστὶν ὁ πρὸς τῷ μυκτῆρι μάλιστα. Οἱ μὲν οὖν μέγιστοι παράλληλοί εἰσι καὶ οὐ συμπίπτουσι· οἱ δὲ μέσοι συμπίπτουσι. Δῆλον δὲ τοῦτο μάλιστα ἐπὶ τῶν ἰχθύων, καὶ γὰρ ἐγγύτεροι οὗτοι τοῦ ἐγκεφάλου ἢ οἱ μεγάλοι, οἱ δ' ἐλάχιστοι, πλεῖστόν τε ἀπήρτηνται ἀλλήλων καὶ οὐ συμπίπτουσι.

(62) *Artedi* synonym. piscium, p. 297. (Lips. 1789, 4.°)

(63) *Schneider*, l. c.

(64) De partibus anim. lib. II. c. 7. p. 1126. Οὐκ ἔχει ὁ ἐγκέφαλος συνέχειαν οὐδεμίαν πρὸς τὰ αἰσθητικὰ μόρια.

(65) De gener. anim. lib. II. c. 6. p. 1261. lib. V. c. 2. p. 1335.

Nous aurons dans la suite occasion de faire connaître son opinion sur les opérations des sens.

40. Quelque faible que soit son angiologie, il a pourtant le mérite d'avoir le premier découvert l'origine des artères dans le cœur. Il réfute avec chaleur l'opinion de ses prédécesseurs, qui la plaçaient dans la tête, et il prouve avec évidence que la structure du cœur indique assez qu'il est destiné à donner naissance à tous les vaisseaux sanguins du corps. Si le livre *sur l'Esprit*, περὶ πνεύματος, est authentique (chose dont il est permis de douter), il prouverait qu'Aristote connaissait très-bien la différence qui existe entre les artères et les veines. « Chaque artère, est-il dit dans » ce livre[67], est accompagnée d'une veine; les artères » ne sont remplies que d'air et d'esprit. » Le mot ἀρτηρία, qui n'a servi dans ses écrits qu'à exprimer la trachée-artère, prouve assez que cette opinion ne lui appartient pas véritablement.

Il est vrai qu'il a découvert la grande artère qui s'élève du ventricule gauche du cœur et qui porte le sang dans tout le corps, et qu'il lui a donné le nom d'ἀορτή[68]; mais il ne lui a pas, ce semble, attribué une fonction différente de celle des veines. Il l'appelle non-seulement veine, φλέψ, mais il fait dériver d'elle toutes les autres. On ne doit attribuer qu'à son défaut

Οἱ γὰρ πόροι τῶν αἰσθητηρίων ἁπάντων τείνουσι πρὸς τὴν καρδίαν. Vid. *Harles* nevrologiæ primordia. (Erlang. 1795, 8.°)

(66) *Ib.* lib. III. c. 4. 5. p. 1152. 1155. De respirat. c. 20. p. 1515. — Hist. anim. lib. III. c. 2. p. 873.

(67) De spiritu, c. 5. p. 1078.

(68) Hist. animal. lib. I. c. 16. p. 843. lib. III. c. 3. p. 876. — Vid. *Galen.* de venar. et arter. dissect. p. 197. — De semine, lib. I. p. 230.

de connaissance de l'anatomie humaine, la croyance où il était que le cerveau est dépourvu de vaisseaux sanguins; opinion qui ne doit être considérée que comme une suite de sa théorie sur la nature humide et froide du cerveau; cependant, il admet des vaisseaux sanguins dans les membranes de ce viscère.

C'est encore à la même ignorance qu'il faut attribuer ce qu'il dit sur l'origine des vaisseaux sanguins du cœur[70]. « La veine cave et l'aorte partent » toutes les deux du cœur, qui est, selon lui, de la » même nature que ces organes. La veine cave est » particulièrement en rapport intime avec le cœur; » l'une vient d'en haut et l'autre d'en bas; et c'est » ainsi qu'elles renferment le cœur. Ce viscère, » sur-tout chez les grands animaux, contient trois » cavités; il n'en a que deux chez les moyens, et » qu'une chez les plus petits. La plus grande de ces » cavités est à droite et en haut; la plus petite à » gauche, et la moyenne au milieu : toutes sont » ouvertes vers le poumon; mais à l'exception d'une, » les ouvertures des autres sont très-petites et même » imperceptibles : de la grande cavité d'en haut naît la » veine cave, qui prend ensuite dans la cavité moyenne » la forme de veine-porte, parce que cette cavité du » cœur peut être considérée comme une partie de la » veine-porte; de la cavité du milieu naît l'aorte, » d'une structure tendineuse extrêmement resserrée, » et qui se termine en filets tendineux dans les der- » nières ramifications. » Ce passage contient une erreur grossière à l'égard du triple partage des cavités du cœur, et des partisans de ce philosophe cherchèrent,

(69) Hist. animal. lib. I. c. 16. p. 842.
(70) *Ibid.* lib. III. c. 3. p. 876. lib. I. c. 17. p. 844.

dans les siècles qui le suivirent, à le justifier de plusieurs manières : les uns soutinrent qu'à son origine l'aorte formait un sac qu'Aristote appelait *la troisième cavité* [71] ; d'autres prétendirent, avec plus de raison, que les *diascevastes* Apellicon de Teos et Tyrannion [72] avaient tronqué le passage où le philosophe de Stagire parle de ces cavités ; car, dans un autre endroit [73], il divise le cœur en deux parties égales.

Aristote passe ensuite à la distribution du système sanguin dans toutes les parties du corps. Dans cette description, on trouve encore des assertions qui ne sont point le résultat d'une dissection exacte du corps humain. Il part du foie, selon lui, une veine qui se porte au bras droit ; c'est pour cela qu'il regarde une saignée faite sur ce bras comme très-efficace dans les affections de cet organe [74]. Il en est de même de la veine splénique qui se rend au bras gauche. Les veines des viscères du bas-ventre forment un seul tronc, qui prend le nom de *veine-porte* : l'aorte ne fournit aucune branche au foie ni à la rate [75] ; le croisement des vaisseaux sanguins a lieu de la même manière dans les extrémités inférieures que dans les supérieures.

41. A la doctrine d'Aristote, sur l'origine et la distribution des vaisseaux sanguins, est liée une autre idée qui, dans les temps suivans, eut une puissante

(71) *Riolan.* opp. nov. anat. p. 602.

(72) C. *Hoffmann* apolog. pro Galeno, lib. II. p. 110. (Lugd. 1668, 4.°) *Apellicon s. Strabo*, lib. XIII. 906.

(73) De partib. animal. lib. III. c. 7. p. 1159. *Διόπερ ὁ ἐγκέφαλος βούλεται διμερὴς εἶναι πᾶσι· κατὰ τὸν αὐτὸν δὲ λόγον ἡ καρδία ταῖς κοιλίαις.*

(74) Hist. animal. lib. III. c. 4. p. 878.

(75) *Ibid.* p. 879.

influence sur l'anatomie et la physiologie. Cette idée est que le cœur reçoit de l'air par la trachée-artère. Il soutenait, comme une chose certaine, l'existence d'un rapport intime entre le cœur et la trachée-artère, au moyen de ligamens cartilagineux et graisseux, et que, dans les grands animaux, l'air passe effectivement de la trachée-artère dans le cœur; mais que ce passage est moins sensible chez les petits animaux [76]. Cette opinion paraît évidemment empruntée du système de Platon, et nous aurons dans la suite occasion de faire voir qu'on l'a attribuée au philosophe de Stagire.

Quant aux autres viscères, Aristote a décrit le cerveau comme un corps humide dépourvu de sang, et qui remplit la cavité du crâne. Le cervelet est situé en arrière; il existe dans la tête un espace vide (on veut sans doute parler des ventricules du cerveau) [77]. L'homme est celui de tous les animaux qui a le plus grand cerveau [78]: cette dernière assertion, qui a été confirmée par des observations plus modernes, prouve qu'Aristote avait fait de nombreuses dissections d'animaux [79]. Dans un autre endroit [80], ce philosophe combat l'opinion de ceux qui soutiennent que le cerveau est une substance médullaire : cet organe n'est rien moins que cela, dit-il, puisqu'il est d'une

(76) Hist. animal. lib. I. c. 16. p. 843. *Συνήρτηται δὲ καὶ ἡ καρδία τῇ ἀρτηρίᾳ, πιμελώδεσι καὶ χονδρώδεσι δεσμοῖς. — Φυσωμένης δὲ τῆς ἀρτηρίας ἐν ἐνίοις οὐ καταδῆλον ποιεῖ, ἐν δὲ τοῖς μείζοσι τῶν ζώων δῆλον ὅτι εἰσέρχεται τὸ πνεῦμα εἰς αὐτήν.*

(77) Je ne puis approuver la critique de ceux qui reprochent à Aristote l'assertion que l'arrière-partie de la tête est creuse.

(78) Hist. animal. lib. I. c. 16. p. 842.

(79) *Sömmerings* Hirn-und Nervenlehre, S. 92. p. 77. (Frkf. 1791, 8.°)

(80) De partib. animal. lib. II. c. 7. p. 1126.

nature froide, quoiqu'il soit en contact immédiat avec la moelle épinière. Il attribue la cause de cette qualité froide au défaut de sang dans ce viscère, et croit que la nature, toujours sage dans ses procédés, a voulu modérer la grande chaleur du cœur par la fraîcheur du cerveau : c'est pour cela que tous les écoulemens qui viennent de cet organe ont lieu de la même manière que la pluie, qui n'est autre chose qu'une vaporisation occasionnée par une température plus élevée; il fait avec exactitude la description des membranes du cerveau [81].

Il semble qu'il n'a pas fait des recherches étendues et profondes sur les organes des sens : il dit que « l'humeur interne, au moyen de laquelle nous voyons, » est entourée de noir, et que le blanc de l'œil se » trouve en dehors [82]. » Il ne décrit pas avec plus de soin les oreilles; il ne parle, à cet égard, que des découvertes d'Alcméon (p. 248) et d'Empédocle (p. 264).

En admettant huit côtes véritables [83], Aristote a probablement compris la clavicule ou une des premières fausses côtes.... Il a décrit le premier avec assez d'exactitude les conduits urinaires ou uretères [84]; il compare à une éponge la structure des poumons, qui sert à rafraîchir le cœur et à y conduire l'air ou souffle [85].

On n'avait pas encore à cette époque fait de recherches

(81) Hist. animal. lib. I. c. 16. p. 842.
(82) Hist. anim. c. 9. p. 836. Τὸ δ' ἐντὸς τοῦ ὀφθαλμοῦ, τὸ μὲν ὑγρὸν, ᾧ βλέπει, κόρη· τὸ δὲ περὶ τοῦτο, μέλαν· τὸ δ' ἐκτὸς τούτου, λευκόν.
(83) Hist. animal. lib. I. c. 15. p. 840.
(84) De partib. animal. lib. III. c. 9. p. 1162.
(85) *Ibid.* c. 7. p. 1159.

sur la sanguification ; et Aristote attribuait aux parties volatiles du sang la supériorité de l'homme sur les animaux [86], parce qu'il regardait ces parties comme la source de l'intelligence de l'homme.

On a aussi voulu prétendre, d'après un autre passage, que ce savant avait parlé des vaisseaux lymphatiques ; mais l'ensemble de ce passage démontre qu'il n'est question que des vaisseaux mésentériques qui se rendent ensuite à la veine-porte.

Pour ce qui regarde les organes de la génération, le philosophe de Stagire ne reconnaissait d'autre usage aux testicules que celui de conserver par leur poids les humeurs pendant un temps plus long dans leur intérieur, et de rendre ainsi les hommes sages pendant plus de temps. Car les animaux dépourvus de testicules sont plus lascifs que ceux qui en ont [88]. La couleur de la semence est blanche chez les nègres ainsi que chez les hommes blancs, et non noire comme Hérodote a voulu le prétendre [89]. Nous n'exposerons la théorie sur la génération que lorsque nous aurons acquis une plus profonde connaissance du système physique d'Aristote.

42. Aristote s'est acquis une grande célébrité dans la science anatomique par ses travaux sur la dissection des animaux, et par les comparaisons qu'il avait faites de leur structure avec celle du corps humain. On voit, par un grand nombre de passages de ses ouvrages, qu'il a disséqué lui-même plusieurs animaux, et entre autres un caméléon vivant, afin d'observer

(86) De partib. animal. lib. II. c. 9. p. 1130.
(87) *Ibid.* lib. IV. c. 3. 4. p. 1174.
(88) De generat. animal. lib. I. c. 20. p. 1234.
(89) Hist. animal. lib. III. c. 22. p. 895.

les mouvemens des muscles intercostaux [90], et une écrevisse *(cancer arctus)* [91]. Ces comparaisons, en donnant à l'anatomie un but plus utile, et en lui faisant prendre une meilleure direction, répandirent de nouvelles lumières sur la théorie des fonctions du corps.

Il fut le premier qui composa des dessins anatomiques pour les joindre à ses ouvrages ; mais il est à regretter pour la science qu'ils aient été perdus ; car sa description de l'origine de l'artère spermatique renvoie, par des lettres de l'alphabet [92], au dessin qu'il en avait fait : il chercha aussi, par le même moyen, à rendre sensible et évidente la sortie des œufs de la sèche [93].

Déjà, dans ces temps reculés, les artistes excellaient beaucoup plus dans l'art de représenter les animaux que dans celui de peindre les figures humaines, parce que, comme l'a très-bien observé Winkelmann [94], ces dernières représentaient des dieux, des héros ou des personnages célèbres, dont la forme était impérieusement déterminée, tandis que l'artiste avait toute liberté lorsqu'il voulait peindre des animaux ; il résulta de là que dans l'ancienne Grèce l'histoire des animaux et la connaissance de leur nature furent autant l'objet de l'art que celui de la philosophie. Ce fut ainsi qu'on posa les bases de la zoologie et de l'histoire naturelle qu'Aristote porta au plus haut degré de perfectionnement.

(90) Hist. animal. lib. II. c. 17. p. 865.
(91) *Ibid.* lib. IV. c. 2. p. 901.
(92) *Ibid.* lib. III. c. 4. p. 879.
(93) *Ibid.* lib. V. c. 15. p. 839.
(94) Geschichte der Kunst des Alterthums, p. 41. 186.

43. Ce philosophe a déterminé le premier, dans son histoire naturelle, la différence qui existe entre l'homme et le singe, en observant que cet animal, comme plusieurs autres quadrupèdes, diffère de l'homme, non-seulement par un os qu'il a dans le membre viril, mais encore par la conformation des os du crâne et de la face [95]. Il a aussi remarqué qu'aucun animal ne dort sur le dos comme le peut faire l'homme [96]; qu'aucun mammifère n'a de poils sur la paupière inférieure pareils à ceux de l'homme [97]. Le célebre Camper était de l'avis d'Aristote à cet égard, et l'a défendu avec zèle [98].

Ce même naturaliste trouva la description donnée par Aristote, des organes auditifs de la baleine, parfaitement conforme à la vérité [99]; et il fut aussi de l'opinion du philosophe stagiritain, qui reconnaissait quatre ventricules ou estomacs dans les intestins de l'éléphant [100]. Il en est de même du nombre des doigts qu'il donne à cet animal [1]; et en général Camper approuve ce qu'a dit Aristote sur la structure de toutes les parties de l'éléphant.

Aristote a aussi parlé le premier des quatre estomacs des animaux à cornes, et donné une explication de la rumination [2]; mais il est bon de consulter à ce

(95) Hist. animal. lib. II. c. 1. p. 853. — Vid. *Campers* Naturgeschichte des Orang-Utangs, p. 175. (Düsseld. 1791, 4.°)
(96) Problem. lib. X. §. 18. p. 888.
(97) Hist. anim. l. c.
(98) Kleine Schriften, t. I. p. 53. — Vid. *Lichtenstein* comment. de simiis veterum. (Hamb. 1791, 8.°)
(99) *Ibid.* t. II. p. 12. 13.
(100) *Ibid.* t. I. p. 80. Cette citation est fausse, il fallait : Hist. anim. lib. II. c. 17. p. 232. E. (ed. *du Vallii*, Paris. 1639. f.°) ou p. 865, ed. *Pac.* f.°
(1) *Ibid.* t. I. p. 57.
(2) Hist. anim. lib. II. c. 17. p. 868.

sujet le savant naturaliste déjà cité [3]. Les observations de cet ancien philosophe, sur le cordon ombilical du veau, ne sont pas moins précises, lorsqu'il dit qu'il est composé de quatre veines [4]. Il a aussi remarqué dans quelques mammifères que le foie est divisé en deux lobes, qui paraissent représenter deux viscères différens [5]. La description du yerboa *[dipus jaculus* et *dipus sagitta]* [6], et celle du schacal *[θῶες, canis aureus]* [7], se trouvent aussi dans ses ouvrages.

Le commencement du second livre sur l'histoire des animaux présente beaucoup d'intérêt [8]; les différentes espèces et variétés des mammifères y sont exactement décrites; on y trouve, entre autres, le porc à un seul sabot, ὗες μώνυχες, que Linnæus a aussi observé en Suède [9].

Aristote a rectifié et en même temps réfuté beaucoup d'erreurs et de préjugés qui existaient de son temps dans l'histoire naturelle des mammifères, et particulièrement les fables d'après lesquelles on croyait que la petite fouine *[mustela nivalis* L.*]*, le corbeau et l'ibis engendrent par la bouche ou le bec [10], que la louve est douze jours à mettre bas ses petits [11], et que l'hiène change de sexe [12]. Quoiqu'il ait réfuté vigoureusement toutes ces erreurs, il n'en était pourtant pas exempt lui-même, sur-tout dans quelques

(3) *Campers* kleine Schriften, t. III. c. 1. p. 59. f.
(4) Hist. anim. lib. VII. c. 10. p. 1006.
(5) De partib. anim. lib. III. c. 7. p. 1159.
(6) Hist. anim. lib. VI. c. 37. p. 994.
(7) *Ibid.* lib. IX. c. 6. p. 1048.
(8) P. 849-854.
(9) Fauna Suec. p. 8.
(10) De generat. anim. lib. III. c. 6. p. 1288.
(11) Hist. anim. lib. VI.
(12) De generat. anim. lib. III. c. 35. p. 993.

parties de l'histoire naturelle des animaux, où il lui aurait été facile de reconnaître la vérité. Il croyait, par exemple, que le cou du lion et celui du loup étaient formés d'un seul os [13]; et il admettait la fable du bœuf *[antilope saiga]* qui pâture en arrière [14].

44. Ce savant a beaucoup enrichi l'histoire naturelle des oiseaux, soit par sa description physiologique de l'incubation, soit en faisant connaître le premier la différence essentielle des diverses espèces d'oiseaux. Son histoire des animaux [15] contient d'excellentes observations sur la formation du poussin dans l'œuf, et autorise à nommer, à cet égard, Aristote, le digne prédécesseur du grand Harvey. Schneider [16] a prouvé la profondeur des connaissances de ce philosophe sur les caractères distinctifs des oiseaux, et Camper l'a considéré par cette raison comme le trésor de l'intelligence humaine. Schneider rapporte, d'après Aristote, que les oiseaux de proie, qui se nourrissent de chair et de sang, ne boivent jamais [17]; et que d'autres oiseaux rendent par les parties postérieures du corps un son obscur et particulier, qui provient du rapport des voies aériennes avec les os dépourvus de moelle de cette partie postérieure [18]. On compte particulièrement parmi ces oiseaux, d'après les observations des

(13) De partibus animal. lib. IV. c. 10. p. 1190.
(14) *Ibid.* lib. II. c. 9. p. 1132.
(15) Hist. animal. lib. VI. c. 3. p. 960.
(16) Ad reliqua librorum *Frederici II* commentarii p. 144. (Lips. 1789, 4.°) Cette dissertation sur les différences essentielles des oiseaux est rapportée dans mon ouvrage : *De partibus animalium*, lib. IV. c. 12.
(17) *Schneider*, l. c. p. 98. — *Aristot.* hist. anim. lib. VIII. c. 12. p. 1022.
(18) Hist. animal. lib. IX. c. 17. p. 1057.

naturalistes modernes, le roi de caille *[rallus crex]* et la trompette *[psophia crepitans]* [19]. Il a aussi observé la voix sifflante du lynx *[lynx torquilla]* [20], dont Scopoli, auteur moderne, a donné une description à-peu-près pareille [21]. Il attribue d'une manière ingénieuse à la nature froide du coucou la raison pour laquelle il ne couve pas ses œufs, et la cause de son extrême timidité [22].

45. Les précieuses observations d'Aristote sur l'ichthyologie lui ont mérité des louanges particulières. Il s'occupa d'abord de la recherche des différences essentielles des poissons, dont il forma deux grandes classes : ceux qui sont couverts d'une peau et qui ont des cartilages au lieu d'arêtes, σελαχώδη; et ceux qui sont couverts d'écailles, λεπιδωτὰ, qui pondent des œufs, tandis que les autres mettent bas leurs petits vivans [23]. Il observa très-judicieusement que les poissons cartilagineux, σελάχων γένος, ont au lieu de poumons, des branchies, βράγχια, qui ne sont point susceptibles de se mouvoir à leur volonté [24] : ce qui prouve qu'il était plus instruit sur ce point que Linnæus [25]. Schneider a fait voir, dans ses excellens mémoires, avec quelle exactitude Aristote avait disséqué les poissons, et combien sont judicieuses ses observations sur la

(19) *Schneider* ad *Ælian.* de natur. anim. lib. XII. c. 10. p. 383. (Lips. 1784, 8.°)

(20) Hist. animal. lib. II. c. 12. p. 859.

(21) *Schneider*, l. c. lib. VI. c. 19. p. 189.

(22) De generat. animal. lib. III. c. 1. p. 1276. — Vid. *Bloch* in den Beschäftigungen der Berl. naturf. Gesellsch, t. IV. p. 582.

(23) Hist. animal. lib. II. c. 13. p. 860. 861.

(24) De respiratione, c. 12. p. 1510.

(25) Cavolini, *Traité sur la reproduction des Poissons et des Écrevisses*, traduit de l'italien par Zimmermann, p. 177. (Berlin 1792, 8.°)

structure de ces animaux [26]. Il connaissait même très-bien les conduits qui vont de ces branchies aux cavités du cœur [27].

Ce naturaliste a réfuté en partie l'ancien préjugé, que tous les poissons étaient du sexe féminin [28]; mais il avoue qu'il est quelquefois difficile de distinguer à quel sexe ils appartiennent [29]. Il dit ensuite que les poissons sont dépourvus d'organes urinaires [30] et de testicules; néanmoins il soutient qu'ils ont un conduit spermatique, qui se divise en deux parties et se termine à côté de l'anus [31]. Ces remarques, qui sont plus détaillées dans une infinité de passages, ainsi que tout le procédé de la génération [32], ont été confirmées par des observations modernes [33]. C'est lui qui le premier a observé que la différence entre les œufs des poissons et ceux des oiseaux consiste en ce que, dans ceux de ces derniers, le jaune est séparé du blanc [34]. Il réfuta l'opinion erronée sur la production des poissons, d'après laquelle ils avalaient leurs œufs en

(26) *Artedi* synonym. piscium, p. 172. sq.
(27) Monro, *Comparaison de la Structure des Poissons avec celle des Hommes et des Animaux*, tradu t de l'Anglais par Schneider. p. 12. (Leips. 1787, 4.°) Je trouve cette découverte d'Aristote dans le livre *de respirat.* c. 16. p. 1513. Τείνει δ' ἐξ ἄκρου τῆς καρδίας αὐλὸς φλεβονευρώδης εἰς τὸ μέσον, ᾗ συνάπτουσιν ἀλλήλοις πάντα τὰ βράγχια. Μέγιστος μὲν οὖν οὗτός ἐστιν· ἔνθεν δὲ καὶ ἔνθεν τῆς καρδίας μὲν ἕτεροι τείνουσιν εἰς ἄκρον ἕκαστον τῶν βραγχίων, δι' ὧν ἡ κατάψυξις γίνεται πρὸς τὴν καρδίαν.
(28) De generat. animal. lib. III. c. 7. p. 1289.
(29) Hist. animal. lib. IV. c. 11. p. 921.
(30) *Ibid.* lib. II. c. 16. p. 864.
(31) *Ibid.* lib. III. c. 22. p. 895.
(32) *Ibid.* lib. VI. c. 10. p. 967.
(33) *Cavolini* a. O. p. 58. 68.
(34) De generat. animal. lib. III. c. 7. p. 1289. — Voyez Cavolini, p. 48. f. où Aristote est cité à faux,

nageant

nageant sur le dos [35]. Il n'a observé l'accouplement que dans la sèche; et il en a conclu que celui des autres poissons devait avoir lieu en général de la même manière [36]. Cavolini a confirmé ces observations sur l'accouplement de la sèche [37], ainsi que sur la naissance du poisson nommé *aiguille* [38].

Il n'a pas échappé à cet excellent observateur que plusieurs poissons se cachent pendant l'hiver; tels sont le thon et l'esturgeon [39].

Une observation également intéressante, qui appartient à ce naturaliste, c'est que l'alose, *θρίσσα [clupea alosa]* aime le son, et que pour pêcher ce poisson, on se sert d'une sonnette que l'on attache au filet [40].

46. Aristote a aussi fait des recherches très-exactes sur les autres espèces d'animaux, tels que les serpens, les tortues et autres amphibies; il a disséqué des écrevisses et même des insectes; et ses observations ont été confirmées par plusieurs auteurs modernes.

C'est probablement pour n'avoir pas disséqué un assez grand nombre de serpens qu'il n'a pu tirer une induction exacte sur la structure des organes générateurs de ces animaux, auxquels il refuse des testicules et un membre viril [41]. Il a décrit assez exactement la

(35) De generat. animal. lib. III. c. 7. p. 1290.
(36) Hist. animal. lib. VI. c. 13. 15. p. 971. 974. Ἀλλ' ὅτι τῷ σηπίων ὦπλαι ἐν τῷ παρόντι μόνον.
(37) A. O. p. 54. 157.
(38) P. 31. — Vid. *Schneider* ad *Ælian.* excurs. III. p. 575, et *Vicq d'Azyr*, Mémoires présentés à l'Académie, t. VII. p. 244.
(39) Hist. animal. lib. VIII. c. 12. p. 1022. Φωλεῖ δὲ καὶ τὰ πολλὰ τῶν ἰχθύων. Vid. *Schneider* ad *Ælian.* lib. IX. c. 57. p. 307.
(40) *Athen.* lib. VII. p. 328.—*Schneider*, l. c. lib. VI. c. 32. p. 197.
(41) Plusieurs serpens ont effectivement des testicules. — Vid. *Valentini* amphitheatr. zoolog. t. II. p. 170.

manière dont se reproduit le scorpion, dont il prétend que les petits sont vermiformes [42].

On est étonné du nombre prodigieux d'observations claires et judicieuses sur l'accouplement et la reproduction d'une infinité d'insectes [43]. Cavolini est de l'avis de ce savant relativement au *granchio spirito*, *κάραβος ἱππεύς [cancer messor Forsk.]* [44].

La conchyliologie n'a pas non plus échappé aux travaux de ce grand naturaliste, qui sur-tout a observé le limaçon, la nautile et plusieurs autres espèces de coquillages [45]. On voit aussi qu'il a fait de scrupuleuses recherches sur le passage du règne animal au règne végétal dans cette espèce de vers [46].

Avec un mérite aussi éminent et aussi distingué en anatomie comparée et en zoologie, on peut bien passer à Aristote quelques erreurs que les naturalistes du XVIII.e siècle, malgré leur mépris pour ce philosophe, n'ont pas encore su rectifier. Tels sont, par exemple, les prétendus animaux qu'il fait naître et vivre dans les fourneaux de Cypre, et que l'on doit regarder comme imaginaires [47].

47. La perte de ses ouvrages sur la botanique nous empêche de juger ce qu'il avait écrit sur cette partie

(42) Hist. animal. lib. V. c. 9. p. 930. Τίκτουσι δὲ καὶ οἱ σκόρπιοι οἱ χερσαῖοι σκωληκώδη πολλά, καὶ ἐπωάζουσιν. — Vid. *Redi* esperienze intorno alla generaz. degli insetti, p. 60.

(43) On les trouvera dans l'endroit cité, c. 8. p. 928. f.

(44) P. 117. — Vid. *Beckmann* de historia naturali veterum, p. 233.

(45) Histor. animal. lib. V. c. 6. 7. p. 927. s. lib. IX. c. 37. p. 1067.

(46) De generat. animal. lib. III. c. 8. 9. p. 1290. Περὶ δὲ τῶν ὀστρακοδέρμων λεκτέον. — Πρὸς μὲν τὰ ζῶα, φυτοῖς ἐοίκασι· πρὸς δὲ τὰ φυτά, ζώοις.

(47) Hist. animal. lib. V. c. 19. p. 947.

de l'histoire naturelle. Parmi ses écrits, il en existe cependant un sur les plantes, mais on doit le considérer comme supposé; car, d'un côté, il ne s'accorde point avec le système d'Aristote [48]; ensuite on y remarque plusieurs anachronismes [49]; et, en troisième lieu, le style de cet ouvrage ne ressemble en rien à celui du Stagiritain [50].

Élien [51] et Suidas [52] désignent Aristote sous le nom d'*apothicaire*, φαρμακοπώλης, expression qui avait alors la même valeur qu'herboriste, ῥιζότομος; ce qui nous autorise à croire qu'il s'est beaucoup occupé d'herborisation. Suivant le témoignage de Théophraste [53], beaucoup de personnes à cette époque s'occupaient de la recherche des plantes médicinales, dont elles préparaient des médicamens pour les vendre ensuite.

48. L'histoire des sciences ne fournit aucun exemple qu'un seul homme, avec aussi peu de connaissances acquises antérieurement à lui, ait pu faire autant d'observations et d'expériences, les classer dans un ordre systématique, et en tirer ensuite un nombre aussi prodigieux de résultats utiles. Pour donner une idée de la vaste étendue des connaissances d'Aristote en histoire naturelle, il suffit de dire ici que quelques savans le soupçonnent d'avoir servilement copié ses prédécesseurs, qu'il cherchait à abaisser afin

(48) Lib. I. c. 2. p. 1045. On nie l'ame des végétaux; et dans le livre *de juventa et senecta*, c. 3. p. 1496, on leur en attribue une.

(49) Lib. I. c. 7. p. 1055. On parle de la plantation des arbres des Romains.

(50) Scaliger présume qu'un grec très-moderne a traduit ce livre du latin. (*Haller* biblioth. botan. t. I. p. 29.)

(51) Var. histor. lib. V. c. 9. p. 317.

(52) Voc. Ἀριστοτέλης, p. 329.

(53) Histor. plantar. lib. IX. c. 9. p. 1041. ed. *Bodæi a Stapel.*

de s'approprier leurs découvertes [54]; mais il est facile de réfuter cette calomnie, si l'on réfléchit qu'il y a eu très-peu de savans naturalistes avant Aristote, et que ses prédécesseurs n'ont fait que des recherches particulières sur quelques espèces d'êtres, sans avoir comme lui des vues générales, et sans oser tirer quelque induction de leurs observations.

Démocrite et Empédocle, que l'on cite parmi ses devanciers, n'étaient eux-mêmes que des naturalistes ordinaires et d'un mérite assez borné, dont les travaux cependant furent accueillis par le grand Stagiritain avec une reconnaissance particulière; quand même il ne le dirait pas lui-même [55], on trouve plusieurs passages dans ses écrits, où il fait connaître son opinion sur les observations de ces philosophes, et qui sont les seuls renseignemens qui nous en soient restés. Il soutient aussi, avec raison, que leurs recherches ne regardent que les causes matérielles et non la forme des êtres [56]. Nous avons déjà vu (p. 181) que tous les philosophes avant Hippocrate avaient pris une fausse route, et ne formaient que des conjectures arbitraires sur la matière fondamentale de tous les corps, et qu'Hippocrate s'est servi le premier de l'induction tirée de l'expérience, comme le seul moyen de perfectionner la science de l'histoire naturelle (p. 317). Galien [57] dit qu'Aristote suivit la méthode du médecin

(54) *Euseb.* præpar. evang. lib. XV. c. 6. p. 802. — *Porphyr.* vit. Pythag. p. 205.

(55) *Aristot.* ethic. ad Nicom. lib. X. c. 10. p. 177. Πρῶτον μὲν, οὖν, εἴ τι κατὰ μέρος εἴρηται καλῶς ὑπὸ τῶν προγενεστέρων, πειραθῶμεν ἐπελθεῖν.

(56) *Aristot.* de partib. anim. lib. I. c. 1, p. 1102. physic. lib. II. c. 2. p. 461.

(57) *Galen.* meth. med. lib. II. p. 53.

de Cos, d'après laquelle il recueillit un trésor inépuisable d'expériences, sur lesquelles il établit, avec sagesse et précaution, des principes qui seront considérés dans tous les temps comme le résultat de la véritable philosophie naturelle.

On a reproché à ce grand naturaliste un défaut d'ordre systématique et d'exactitude dans ses descriptions des genres et des espèces. Selon moi, il aurait plutôt mérité qu'on lui fît des éloges; car tous les systèmes que l'on aurait pu faire à cette époque auraient été d'autant plus prématurés et incomplets, que l'on connaissait moins la nature [58]. D'ailleurs, l'ordre suivi par Aristote me paraît même préférable à tout système artificiel; par exemple, il examine les différentes parties du corps de toutes les classes d'animaux, et établit la différence de leur conformation pour en tirer des raisons concluantes. La méthode naturelle, loin d'être inutile et variable, comme les systèmes artificiels le deviennent par les progrès de la science, repose sur des bases inébranlables et ne peut être renversée.

49. Le système d'Aristote sur la physique, bien qu'il ait subi différentes modifications, a été néanmoins celui qui a régné le plus long-temps et le plus généralement en médecine, et qui mérite, par conséquent, que l'on en fasse mention. Mais il me semble qu'il faut donner ici une exposition de ce système, qui fasse connaître les principes qui le lient à la théorie médicale, ou les opinions qui ont été dans la suite basées sur cette théorie.

L'opinion de ce savant sur la différence qu'il établissait

(58) *Beckmann* de histor. natur. veter. p. 90.

entre *matière* et *forme*, est tout-à-fait neuve, et étrangère à l'explication de Platon : toutes deux, selon lui, sont les principes increés des choses; la matière contient la puissance, *δύναμις*, ou la base fondamentale, *ὑποκείμενον*, de ce que peut devenir un être, et la forme donne à cet être possible l'existence, c'est-à-dire, l'énergie [59]. Rien ne peut être produit par la matière ni par ses propriétés organiques, sans le secours du principe actif, la forme ou l'énergie [60]. La matière n'a qu'une puissance passive qui suppose la possibilité d'être changée par un autre [61].... C'est ainsi que s'est établié ensuite la différence entre la cause matérielle et la cause formelle, dont l'une renferme la disposition ou le penchant, et l'autre l'effet ou la réalité [62].

L'idée de la faculté [*δύναμις*, *facultas*] dont les médecins péripatéticiens se sont si souvent servis, a été expliquée par Aristote de manière à prouver qu'elle signifiait le principe du mouvement et du changement d'une chose [63]; mais ce principe renfermait seulement ou la possibilité ou l'effet du changement : dans le premier cas, c'était la puissance passive; dans l'autre, la puissance active ou l'entéléchie. Il admettait aussi quatre facultés distinctes dans le corps pour en expliquer les différentes fonctions.

(59) Metaphys. lib. XI. c. 11. p. 1383. lib. VIII. c. 1. p. 1337. *Ὕλην δὲ λέγω, ἣ μὴ τόδε τι οὖσα ἐνεργείᾳ, δυνάμει ἐστὶ τόδε τι.*

(60) De generat. et corrupt. lib. II. c. 1. p. 711. *Τῆς μὲν γὰρ ὕλης τὸ πάσχειν ἐστὶ καὶ τὸ κινεῖσθαι, τὸ δὲ κινεῖν καὶ τὸ ποιεῖν ἑτέρας δυνάμεως.*

(61) *Ibid.* lib. I. c. 7. p. 702.

(62) De anima, lib. II. c. 2. p. 1390. *Ἔστιν ἡ μὲν ὕλη δύναμις, τὸ δὲ εἶδος, ἐντελέχεια.*

(63) Metaphys. lib. IV. c. 12. p. 1294. *Δύναμις λέγεται ἡ μὲν ἀρχὴ κινήσεως, ἢ μεταβολῆς ἐν ἑτέρῳ, ἢ ᾗ ἕτερον.*

La recherche de ces facultés est étroitement liée avec la définition donnée par Aristote de la nature des choses; c'est-à-dire, que la nature d'une chose est le principe intime des changemens qui ont un rapport immédiat avec son essence [64]. La connaissance de ce principe intime des changemens des êtres, compose donc l'essence de l'histoire naturelle qu'Aristote a le premier considérée sous ces grands points de vue, où les intentions les plus simples de la nature lui paraissaient très-importantes. La nature, en général, ou le principe primitif de tous les changemens du monde, agit aussi d'après certaines vues, dont la connaissance constitue la *pragmatique* de l'histoire naturelle [65]. Aristote a démontré le premier cette grande vérité d'une manière claire et circonstanciée par le secours de l'induction; et l'étendue de ses connaissances sur les animaux et sur les plantes, lui donna les moyens de reconnaître la constante régularité des effets de la nature [66].

50. Il est évident que la physique des Péripatéticiens, en admettant des principes actifs, s'est beaucoup éloignée de la philosophie corpusculaire. Les chefs de cette école ont adopté la doctrine des élémens, telle, à quelques modifications près, qu'elle avait été établie par Platon, excepté qu'ils n'avaient

(64) Physic. lib. II. c. 8. p. 470. Τὰ μὲν γὰρ φύσει ὄντα πάντα φαίνεται ἔχοντα ἐν ἑαυτοῖς ἀρχὴν κινήσεως καὶ στάσεως. — Metaphys. lib. IV. c. 4. p. 1286.

(65) *Ibid.* p. 471. — De cœlo, lib. I. c. 4. p. 602. Ὁ δὲ θεὸς καὶ ἡ φύσις οὐδὲν μάτην ποιοῦσιν.

(66) Vid. *Tiedemanns* Geist der speculativen Philosophie, t. II. p. 267.

aucun égard à la figure des premiers élémens[67]. Au surplus, cette école hasarda la première de donner une preuve de la présence de ces élémens, en disant qu'il en existait un cinquième surnaturel nommé *éther*. Les corps visibles n'ont point de mouvement complet, car il n'y a que le mouvement perpétuel et circulaire qui soit complet; l'éther, au contraire, est un corps invariable, qui se meut éternellement dans cette direction circulaire[68]. S'il existe un mouvement perpétuel et circulaire, il doit y avoir au milieu de ce cercle un corps qui en est le point central, et ce corps est la terre. D'après cela on doit admettre des oppositions; ainsi, s'il existe une terre, il doit y avoir du feu, parce que le feu est opposé à la terre. S'il y a à-la-fois de la terre et du feu, il faut admettre aussi de l'eau et de l'air, comme corps intermédiaires, parce que ces deux élémens sont non-seulement opposés à eux-mêmes, mais aussi aux deux autres[69]. Cet essai, pour prouver, *à priori*, l'existence des élémens, n'est pas aussi satisfaisant que ce philosophe se l'était imaginé. Au reste, le défaut de ce raisonnement ne doit être attribué qu'à l'enfance de la philosophie, qui ne voulait expliquer les effets physiques que d'après les lois de l'intelligence.

Aristote fait sortir tous les êtres du mélange des élémens, et attribue aux corps physiques les qualités élémentaires des premiers principes matériels : ainsi le feu est chaud et sec, l'eau froide et humide, la terre

(67) De generat. et corrupt. lib. II. c. 3. p. 714.
(68) De cœlo, lib. I. c. 3. p. 601. — *Origen.* contra Celsum, lib. IV. p. 557. Ἀριστ. καὶ οἱ ἀπὸ τοῦ Περιπάτου ἄϋλον φάσκουσιν εἶναι τὸν αἰθέρα, καὶ πέμπτης παρὰ τὰ τέσσαρα στοιχεῖα αὐτὸν εἶναι φύσεως.
(69) De cœlo, lib. II. c. 3. p. 630.

froide et sèche[70]. Il admet telle ou telle propriété dans un corps, selon que tel ou tel élément y domine : c'est d'après ce système que l'on a classé dans la suite les humeurs du corps ainsi que les médicamens.

51. Ce même savant a appliqué, avec beaucoup de sagacité, la doctrine élémentaire à la physiologie de l'économie animale, dont les parties, comme tous les êtres de la nature, doivent être composées d'élémens. Mais on ne peut pas supposer une production immédiate des membres entiers et des viscères, au moyen de ces élémens, sans omettre les membranes, les vaisseaux et les tendons. Ce philosophe fait bien mention de ces derniers, mais dans un autre sens qu'Anaxagore (p. 267), et les appelle *parties homogènes*, en disant que tout est composé de ces parties[71]; ainsi les parties homogènes existaient pendant la création et la production, avant les parties hétérogènes[72]. Les sensations dépendent des premières, et les fonctions organiques de l'activité des dernières. Il démontre la présence des parties homogènes par l'universalité de la sensation dans le corps animal[73].

La décussation des vaisseaux sanguins, déjà remarquée par Hippocrate, ou l'opinion d'Aristote sur les

(70) De generat. et corrupt. lib. II. c. 3. p. 715.

(71) Meteorol. lib. IV. c. 2. p. 805. Ἐκ μὲν γὰρ τῶν στοιχείων τὰ ὁμοιομερῆ· ἐκ τούτων δ', ὡς ὕλης, τὰ ὅλα ἔργα τῆς φύσεως. — De partib. animal. lib. II. c. 1. p. 1115. Il donne une définition des parties homogènes. Ἐστὶ γὰρ ὡς ἐνίων τὸ μέρος ὁμώνυμον τῷ ὅλῳ, οἷον φλεβὸς φλέψ.

(72) De partib. animal. lib. II. c. 1. p. 1114. — Il contredit ceci: de generat. animal. lib. II. c. 1, p. 1242. Ἅμα δὲ τὰ ὁμοιομερῆ γίνεται καὶ τὰ ὀργανικά.

(73) De partibus animal. l. c.

énantioses des élémens, fut-elle la source de ces idées de syzygies dans le corps humain? Il m'est impossible de le décider d'une manière affirmative. Il paraît qu'Aristote attribuait ces phénomènes à la sensation qui a généralement lieu dans des parties opposées du corps; puisqu'il dit qu'il existe une connexion entre les parties supérieures et inférieures des plantes, et que, chez les animaux, il en existe encore d'autres[74]. Aristote compte six de ces rapports, savoir un supérieur et un inférieur, un antérieur et un postérieur, un droit et un gauche. Ce raisonnement, qui est assez vague, est sans doute basé sur les rapports sympathiques que l'on avait remarqués entre différentes parties du corps animal.

52. Le médecin de Stagire fonda sa doctrine des sens sur le système des élémens: l'eau est la principale partie constitutive de l'œil, sur-tout de la prunelle; l'air fait la base de l'organe auditif, et un mélange d'air et d'eau constitue l'odorat; la terre détermine la nature de la sensation, et le feu se combine avec tous les sens ou ne se mêle à aucun[75]. Il n'attribuait la faculté de sentir qu'aux parties homogènes, et il en donnait deux raisons: la première, que les sens sont fondés dans les élémens dont le simple mélange ne compose point ces organes comme parties hétérogènes, mais plutôt comme homogènes et uniformes; la seconde raison est tirée de la nature de la sensation même: c'est-à-dire, que la sensation n'est point une énergie ni rien de proprement actif, mais plutôt une faculté passive ou une modification communiquée.

(74) De incessu animal. c. 6. p. 1355. *Οὐ μόνον γὰρ ἐν τοῖς ζώοις ἐστὶ τὸ ἄνω καὶ κάτω, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς φυτοῖς.*
(75) De anima, lib. III. c. 2. p. 1412.

Comme toute activité propre et intégrante est la prérogative des organes, il en résulte que la sensation ne se trouve que dans des parties homogènes [76]; c'est pourquoi le cœur, qui est presque entièrement composé de parties homogènes, est aussi le siége de la faculté de sentir [77].

Tous les organes sensitifs reçoivent les impressions au moyen d'un milieu : la vision s'opère par le moyen de la lumière, qui, sans être un corps elle-même, donne aux corps transparens, l'activité, le mouvement, la visibilité et la couleur [78]. Les explications que l'on trouve ailleurs [79] sur les phénomènes de la lumière et des couleurs, ne me paraissent pas plus intelligibles, et il est hors de mon sujet de faire ici des recherches ultérieures. Le milieu de l'audition est l'air, dont les vibrations ou l'ébranlement des molécules produisent le son, de sorte qu'il faut toujours deux corps distincts pour que cet effet ait lieu [80]. Le mouvement précipité de l'air, dans un court espace de temps, produit le son aigu; et les oscillations lentes

(76) De anima, lib. II. c. 5. p. 1395. Ἡ δὲ αἴσθησις ἐν τῷ κινεῖσθαι τε καὶ πάσχειν συμβαίνει. — Δῆλον οὖν, ὅτι τὸ αἰσθητικὸν οὐκ ἔστιν ἐνεργείᾳ ἀλλὰ δυνάμει μόνον, διόπερ οὐκ αἰσθάνεται, καθάπερ τὸ καυστὸν οὐ καίεται αὐτὸ καθ' αὐτὸ, ἄνευ τοῦ καυστικοῦ. — De partib. animal. lib. II. c. 1. p. 1115. — Ἡ δὲ αἴσθησις συνεγγίνεται πᾶσιν ἐν τοῖς ὁμοιομερέσι, διὰ τὸ τῶν αἰσθήσεων ὁποιανοῦν ἑνός τινος εἶναι γένους.

(77) *Ibid.* Vid. C. *Hoffmann* in *Galen.* de usu part. p. 161. 173.

(78) De anima, lib. II. c. 7. p. 1398. Je ne sais pas si c'est mon incapacité ou l'obscurité de cette phrase qui me la rend inintelligible, ou si ce n'est qu'un jeu de mots obscurs au lieu d'une explication claire.

(79) De sensu et sensil. c. 3. p. 1433.

(80) De anima, lib. II. c. 8. p. 1400. Διὸ καὶ ἀδύνατον, ἑνὸς ὄντος ψόφον γενέσθαι. — Οὐκ ἔστι δὲ ψόφου κύριος ὁ ἀὴρ — ἀλλὰ δεῖ στερεῶν πληγὴν γενέσθαι πρὸς ἄλληλα καὶ πρὸς τὸν ἀέρα. — p. 1401. Ἀλλὰ δεῖ τὸ τυπτόμενον, ὁμαλὸν εἶναι.

de ce fluide, dans un temps plus long, donnent un son grave ou sombre[81].

Le goût s'opère par le contact immédiat de l'humidité, et sans le secours d'un milieu[82]. L'odorat a pour milieu l'eau et l'air[83], et ne diffère que peu du goût dans ses propriétés.

L'homme qui est doué de la sensibilité la plus exquise, est aussi pour cela l'être le plus intelligent. La chair est le milieu de la sensibilité[84].

La voix, qui est le son d'un être vivant, s'opère au moyen du pharinx[85], organe qui n'existe pas chez les poissons, aussi ils n'ont point de voix.

Aristote explique très-ingénieusement la nature du sommeil, en disant que c'est une modification particulière dans l'organe des sens en général, par laquelle il y a bien interruption dans l'énergie, mais non dans la faculté de sentir[86]. Cette modification, selon lui, résulte des vapeurs qui s'exhalent des alimens contenus dans l'estomac; ces vapeurs se portent ensuite à la tête par leur légèreté, et s'y rafraîchissent par la nature froide du cerveau : elles retombent après cela sur le cœur et produisent de cette manière une suspension dans l'énergie des sensations[87].

53. La sensation diffère de l'imagination, *φαντασία*, et la conscience de la perception, *ὑπόληψις*. Celle-ci

(81) De anima, lib. II. c. 8. p. 1400. Τὸ *μὲν γὰρ ὀξὺ κινεῖ τὴν αἴσθησιν ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ ἐπὶ πολὺ, τὸ δὲ βαρὺ ἐν πολλῷ ἐπ' ὀλίγον.*
(82) De anima, lib. II. c. 8. p. 1402.
(83) *Ib.* c. 10. p. 1404. Τὸ *ὑγρόν ἐστι τὸ γευστόν.*
(84) *Ib.* c. 9. p. 1403.
(85) *Ib.* — De partib. anim. lib. II. c. 1. p. 1115. — Histor. anim. lib. IV. c. 8. p. 913.
(86) De somno et vigil. c. 1. p. 1458.
(87) *Ibid.* c. 1. p. 1459. s.

résulte des changemens produits par la sensation [88]. La faculté de la conscience est tout-à-fait simple et indivisible, et peut cependant apercevoir des modifications opposées des choses divisibles. Aristote nous donne un exemple pour expliquer ceci : « Un point, » dit-il, peut être la fin ou la jonction de deux lignes; » par conséquent, sous un rapport, il est divisible, » tandis qu'il est indivisible en lui-même [89] ».

L'ame est simple : elle est la forme de la matière ou la première activité du corps organique naturel, susceptible d'être vivifié, animé ; elle contient le principe suffisant des fonctions vitales, ou plutôt la faculté par laquelle celles-ci s'exécutent [90]..... Quoique le philosophe de Stagire ait soutenu la nature immatérielle de l'ame, il n'a cependant pas pu s'affranchir de l'opinion que l'ame, ainsi que tous les corps, ne peut agir que par le moyen d'un intermédiaire ou milieu. Tous ses prédécesseurs ont cherché dans le feu le siége de l'ame, parce que la sensation de l'activité est ordinairement combinée avec la sensation de la chaleur. Aristote n'a pas pu détacher son esprit de cette opinion une fois reçue [91]. Regardant le cerveau comme une substance de nature froide, il prétendait que le cœur, qui est la source du sang, devait plutôt, par cette raison, être considéré comme le siége de l'ame. Mais il combinait cette idée avec son opinion

(88) De anima, lib. III. c. 3. p. 1414.

(89) *Ib.* Ἀλλ' ὥσπερ ἣν καλοῦσί τινες στιγμὴν, ἡ μία καὶ ἡ δύο, ταύτῃ καὶ διαιρετή· ᾗ μὲν οὖν ἀδιαίρετον, ἓν τὸ κρῖνόν ἐστι καὶ ἅμα, ᾗ δὲ διαιρετὸν ὑπάρχει, οὐχ ἕν.

(90) *Ib.* lib. II. c. 3. p. 1391. Ἀναγκαῖον ἄρα τὴν ψυχὴν οὐσίαν εἶναι ὡς εἶδος σώματος φυσικοῦ, δυνάμει ζωὴν ἔχοντος· ἡ δὲ οὐσία ἐντελέχεια· τοιούτου ἄρα σώματος ἐντελέχεια.

(91) De partib. animal. lib. II. c. 2. p. 1119.

sur l'air et l'éther, qui ont leur siége dans le cœur, et il donnait indifféremment au milieu, ou intermédiaire de l'ame, le nom de *feu, esprit, air* ou *éther*[92].

Aristote ne plaçait le siége de l'ame dans le sang que d'une manière médiate, et seulement parce que ce fluide fournit la chaleur nécessaire à l'activité de l'ame; car, dans un autre endroit, il nie la faculté sensitive du sang[93]. Ce n'est, dit-il, qu'une humeur susceptible de s'épaissir, de se liquéfier, de s'échauffer, de se refroidir et de devenir, par ces différentes modifications, la cause du développement des maladies[94].

54. Le corps est uniquement entretenu par le sang, parce qu'aucune humeur n'a des qualités aussi douces que lui, et parce qu'il se distribue dans toutes les parties du corps, et même, dans certaines circonstances, peut s'étendre comme des fibres[95]; d'autres humeurs, il est vrai, peuvent entrer dans la composition du sang; mais les vaisseaux sanguins ne les contiennent pas dans leur état naturel; tels sont le mucus, la bile jaune et noire et le sérum[96].

La semence, qui est l'humeur du corps la plus noble, la plus délicate et la plus précieuse, a une partie constitutive spirituelle et éthérée, et contient particulièrement l'élément des autres, parce qu'elle fournit l'entéléchie ou la première activité, au moyen

(92) De anim. lib. II. c. 8. p. 1402. lib. I. c. 23. p. 1374. s.— Je pourrais en dire plus long sur la doctrine d'Aristote relative au pneuma, si je voulais puiser dans le livre *de Spiritu*; mais ce livre d'une origine bien plus moderne paraît être dû aux spéculations des médecins d'Alexandrie.

(93) Hist. animal. lib. III. c. 19. p. 890.

(94) De partib. animal. lib. II. c. 5. p. 1124.

(95) *Ibid.* et Hist. animal. lib. III. c. 4. p. 879.

(96) De partib. anim. lib. II. c. 7. p. 1128.

de laquelle l'embryon se forme [97]. C'est aussi à raison de sa partie constitutive spirituelle que la semence ne se coagule pas par le froid [98]. Il est vrai qu'elle est un excrément, πεῖτλωμα; mais c'est le plus important et le plus étendu de tout le corps, et c'est de lui que se forment toutes les parties [99]. La femme n'a point de semence, c'est le sang menstruel qui en tient lieu chez elle. Il s'épaissit par la nature éthérée de la semence du mâle; et c'est par cette coagulation que l'embryon se produit [100]. Le cœur, et ensuite l'artère ombilicale, sont les parties du corps qui se forment les premières [1].

Le médecin de Stagire regardait comme un préjugé l'opinion d'après laquelle l'embryon mâle est situé à droite dans la matrice, et le femelle à gauche; car il avait souvent observé le mouvement de ce dernier du côté droit [2]. Dans un autre passage, il attribue à l'influence des vents du nord la raison pour laquelle les brebis mettent bas plutôt des mâles que des femelles [3]. Il démontre dans sa physiologie que la respiration chez l'embryon ne peut avoir lieu qu'à l'instant de sa naissance [4].

55. Aristote s'est aussi beaucoup occupé des maladies des animaux, et Gruner nous a conservé une

(97) De generat. animal. lib. II. c. 1. p. 1235. — Vid. *Cavolini* a. O. p. 105.
(98) *Ibid.*
(99) *Ib.* lib. I. c. 17. p. 1222.
(100) *Ib.* lib. II. c. 1. p. 1235.
(1) *Ib.* lib. III. c. 11. p. 1298.
(2) Hist. animal. lib. VII. c. 1. p. 995.
(3) *Ib.* lib. VI. c. 19. p. 982.
(4) *Ib.* lib. VII. c. 4. p. 1000.

partie de ses recherches [5]. Il a traité particulièrement de la morve chez les ânes, *μηλὶς* [6], de la ladrerie des cochons, *χαλάζαι*, *scrofulæ suilæ* [7], de l'hydrophobie des chiens qui n'atteint pas l'homme [8], de la fourbure des chevaux, *τέτανος* [9], et même de quelques maladies de l'éléphant et des poissons.

56. La plaisanterie du satirique Lucien qui voulait vendre la secte philosophique, peut donner une idée des progrès des écoles péripatéticiennes dans l'anatomie, la physiologie et l'histoire naturelle : Hermès, en lui montrant un élève de ces écoles, lui dit : « Voilà un homme qui peut vous dire par cœur » quelle est la durée de la vie d'une mouche, à quelle » profondeur pénètrent dans la mer les rayons solaires, » et quelle est la nature de l'ame d'une huître. Mais, » que diriez-vous, si on vous rapportait des choses » encore plus extraordinaires de cet homme! Par » exemple, ses opinions sur la semence et la généb» ration, sur la manière dont se forme l'enfant dans » le sein de sa mère! et si vous l'entendiez assurer que » l'homme est un animal riant, tandis, au contraire, » que l'âne, non-seulement ne rit pas, mais qu'il ne » peut ni charpenter ni ramer » [10]!

On connaît encore parmi les médecins de la plus ancienne école péripatéticienne, outre Straton de

(5) Bibliothek der alten aerzte, t. II. p. 537. f.
(6) Hist. animal. lib. VIII. c. 25. p. 1036.
(7) *Ib.* c. 21. p. 1033.
(8) *Ib.* c. 22. p. 1034.
(9) *Ib.* c. 24. p. 1035.
(10) *Lucian.* vitar. auctio, p. 386. 387. — Vid. *Cic.* de finib. V. 3. « Medici denique ex hac, tanquam ex omnium artium officina, profecti sunt. »

Lampsaque,

Lampsaque, dont nous ferons mention dans un autre endroit plus convenable, d'abord Callisthènes d'Olynthe, parent et élève d'Aristote, qui accompagna Alexandre dans ses conquêtes, et qui montra une si grande sévérité dans ses mœurs et une si grande fermeté de caractère, qu'il ne voulut jamais se plier aux flatteries et aux intrigues des courtisans [11]; de sorte qu'ayant été accusé de trahison, il fut condamné à mort en même temps que Néarque [12].

Il a laissé un ouvrage sur les plantes et un autre sur l'anatomie, dans lequel il doit avoir décrit avec beaucoup d'exactitude la structure de l'œil [13].

Galien [14] nous fait encore connaître comme médecin Premigènes de Mitylène, célèbre dans la doctrine péripatéticienne, et auteur d'un ouvrage sur la gymnastique.

Eudèmes de Rhodes, autre élève d'Aristote, est aussi auteur d'un ouvrage sur la physique [15], et Apuleius le met au nombre des péripatéticiens qui ont cultivé avec soin l'histoire naturelle de l'homme [16].

57. Théophraste d'Erèse, successeur d'Aristote [17], le plus célèbre des péripatéticiens, mérite que je fasse

(11) *Arrian.* expedit. Alexandr. lib. IV. c. 10. p. 244. — *Plutarch.* vit. Alex. p. 695. Il dit mal-à-propos à Alexandre qui était gravement malade ces paroles d'Achille: « Patrocle même, qui te surpas» sait de beaucoup en force, n'a pas moins terminé sa carrière. » (Il. XXI. 107.)

(12) *Arrian.* l. c. c. 14. p. 252. — *Plutarch.* p. 696.

(13) *Chalcid.* in Platon. Tim. p. 137. On peut voir aussi *Meursii* Comm. p. 33, ainsi que *Hismann*, Magasin philosophique, t. I. p. 274.

(14) *Galen.* de sanit. tuend. lib. V. p. 275.

(15) *Simplic.* in *Aristot.* de physic. lib. I. fol. 11. a 21. a. b.

(16) *Apulej.* apolog. p. 463.

(17) On parle de lui plus en détail dans Fabricius, Bibl. græc. lib. III. c. 7. p. 408.

tous mes efforts pour faire connaître ses principes physiologiques et ensuite ses profondes connaissances en histoire naturelle.

Nous possédons de lui un ouvrage sur les odeurs [18], dans lequel il expose plusieurs opinions conformes, sous quelques rapports, aux principes d'Aristote, mais qui en diffèrent sous quelques autres points; l'odeur, suivant sa théorie, suppose un certain mélange; car les corps simples sont inodores. Le goût, il est vrai, a de la ressemblance avec l'odeur; mais cette dernière n'offre pas autant de nuances délicates que le goût, quoiqu'elle présente beaucoup plus de différences générales [19]. L'odeur agréable résulte d'un mélange de sucs bien élaborés; la puanteur vient de la corruption et de la putréfaction [20]. Les essais et les expériences qui ont été faits avec des substances odoriférantes, et d'après lesquels on a établi la théorie des odeurs, sont rapportés avec exactitude et avec beaucoup de sagacité par Théophraste, qui avait déjà remarqué que certaines plantes, telles que le genièvre, communiquent leur odeur à l'urine [21]; que les odeurs fortes portent au cerveau, et que les animaux ne sentent peut-être aucune autre odeur agréable que celle de leurs alimens; et enfin, que presque tous les animaux ont l'odorat plus fin que l'homme [23].

(18) *Theophr.* de odoribus, interpret. *Furlano* et *Turnebo.* (Hanov. 1605, f.°)
(19) L. c. p. 181. Τῆς δὲ εὐωδίας καὶ κακωδίας οὐκέτι τὰ εἴδη κατωνόμασται, καίπερ ἔχοντα διαφορὰς μεγάλας.
(20) L. c. p. 182. 183: Εὔοσμα μὲν, ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν, τὰ πεπεμμένα καὶ λεπτὰ καὶ ἥκιστα γεώδη.
(21) L. c. p. 184.
(22) L. c. p. 194.
(23) L. c. p. 186.

Théophraste a suivi Aristote dans la théorie de la sueur [24]. C'est, selon lui, la partie excrétée, aquatique et inutile du sang, qui ne peut plus servir à la nutrition [25]. C'est par cette raison qu'elle est saline et acide. Il a établi une différence notable entre la sueur et la transpiration insensible, qu'il nomme *pneuma*, et qui a lieu sans interruption [26]. La sueur n'a pas subi son dernier degré d'élaboration et de coction; et c'est pour cela qu'elle est âcre et saline. Il a aussi cherché à résoudre plusieurs problèmes physiologiques relatifs à la sueur, tels que ceux-ci : Pourquoi les personnes mourantes sont-elles souvent en sueur, et pourquoi sue-t-on plus abondamment lorsque l'on sommeille que lorsque l'on veille ?

Il existe un autre livre de ce philosophe sur le vertige. Il attribue cet accident à une substance aérienne étrangère ou à la vapeur de certaines humeurs qui, par leur mouvement accéléré, produisent dans le cerveau la même sensation que si l'on tournait dans un cercle; car, n'importe, dit-il, que cette sensation soit produite par une cause externe ou interne [27]. Cette dernière assertion paraît être le résultat de la connaissance de la loi de l'ame; loi d'après laquelle l'ame rapporte à des objets externes les changemens produits par sa propre activité ou par des mouvemens corporels internes, et les considère ensuite

(24) De partibus animal. lib. III. c. 5. p. 1156. Ἱδρώς ἐστι τῆς ὑγρᾶς ἰκμάδος περίττωμα.

(25) *Theophrast.* de sudoribus, p. 231.

(26) L. c. Συνεχὲς δὲ ἧττον, ἢ ἡ τοῦ πνεύματος ἔκκρισις.

(27) *Theophrast.* de vertigine, p. 257. Οἱ ἴλιγγοι γίνονται ὅταν ἢ πνεῦμα ἀλλότριον περὶ τὴν κεφαλὴν ἔλθῃ, ἢ ὑγρότης περιττωματική. — Οὐδὲν γὰρ διαφέρει ἔξωθεν ἢ ἔσωθεν εἶναι τὸ κινοῦν.

comme des impressions de corps externes effectivement présens. Théophraste développe très-bien les différentes causes qui donnent lieu aux vertiges.

Un autre ouvrage de ce philosophe sur la lassitude [28], où il explique les différentes espèces et les causes de cette affection, est si rempli de lacunes et de fautes d'ortographe qu'il est souvent difficile de deviner le sens des phrases.

58. En perfectionnant dans toute son étendue l'histoire naturelle, les premiers péripatéticiens ont eu le grand mérite d'avancer l'étude de la philosophie expérimentale qui est si nécessaire aux hommes. Autant les travaux d'Aristote sur l'anatomie et l'histoire naturelle des animaux furent importans et utiles, autant Théophraste s'est acquis de célébrité dans la botanique et la physiologie végétale. Ses descriptions, il est vrai, ne sont pas toujours telles qu'on puisse facilement reconnaître les plantes [29], mais au moins elles ont le mérite d'être puisées dans la nature [30]. Il paraît qu'il a fait des voyages dans toute la Grèce; au moins plusieurs de ses descriptions de plantes de ce pays semblent avoir été faites sur les lieux mêmes. La description de l'île des Joncs, dans le lac d'Orchomènes, suffit pour le prouver [31]. Il est probable aussi que les

(28) *Theophrast.* de lassitudine, p. 267.

(29) Hist. plantar. lib. XI. c. 12. p. 1069, où le *πάναξ ἡρακλειον* est décrit ainsi : *φύλλον μὲν ἔχει μέγα καὶ πλατὺ καὶ τελανίθαμον πανταχῆ, ῥίζαν δ' ὡς δακτύλε τὸ πάχος, δικρανῆ ἢ τρικρανῆ, τῇ γεύσει μὲν ὑπόπικρον, τῇ δ' ὀσμῇ καθάπερ λιβανωτὲ καθαρῶς.* Qui pourrait reconnaître ici la *Pastinaca Oppopanax* Linn.?

(30) Lib. VI. c. 4. p. 612. La description du *Cnicus oleraceus* et du *Cn. Acarna* est très-exacte.

(31) Lib. IV. c. 13. Théophraste parle probablement du lac Orchomènes en Arcadie; car il y a un Orchémènes en Béotie, près

négocians grecs lui ont fourni quelques descriptions de plantes de l'Inde, de l'Égypte, d'Éthiopie; mais elles sont en partie incomplètes et très-incertaines. Néanmoins il est très-étonnant qu'il ait si bien décrit la *rhizophora mangle* et la *musa paradisiaca* [32]; il est vrai que parmi les cinq cents plantes dont il parle, il en est peu dont il ait donné une description aussi parfaite; il se contente d'expliquer leurs qualités médicinales et leurs propriétés physiques autant qu'elles ont rapport à son système. Il était possesseur d'un jardin après la mort d'Aristote [33], dans lequel il aurait sans doute pu faire des recherches plus soignées et plus exactes sur les lois de l'économie végétale.

59. Il fixa principalement son attention sur la physiologie des plantes, en cherchant à appliquer les principes du péripatéticisme à ce règne de la nature; et, pour y parvenir, il établissait une comparaison entre les animaux et les plantes [34]. L'histoire prouve à chaque instant que l'intelligence humaine est toujours plus disposée à arranger les phénomènes de la nature d'après les systèmes une fois adoptés, qu'à accorder aux expériences faites une certitude acquise par une induction suffisante. C'est pour cela que Théophraste

du grand lac Copaïs qu'on a quelquefois nommé *Orchomènes.* Plutarque parle du dernier (de sera numin. vindict. p. 548.) ainsi que Pausanias (lib. IX. c. 38. p. 122.) et Strabon (lib. IX. p. 627.) — Pausanias (lib. VIII. c. 13. p. 388.), Strabon (lib. VIII. p. 523.) et Pline (lib. IV. c. 6.) parlent du premier.

(32) Lib. IV. c. 5. p. 346. 347.

(33) *Diogen.* lib. V. sect. 39. p. 290.

(34) Il se sert, comme Empédocle (*voyez* p. 258, 259), en parlant des plantes, des expressions *être enceinte* et *accoucher.* (De causs. plant. lib. I. c. 14. p. 215. *Heins.*) — Les idées de la vie des arbres, &c. trouvent ici leur place. (De causs. plant. lib. II. c. 16. p. 250. 251.)

attribue aux plantes la chaleur intégrante et l'humidité fondamentale [35]; qu'il leur reconnaît une force vitale [36] qui, par la symétrie de la chaleur et de l'humidité, en favorise l'accroissement [37]. Les fibres animales [38] qu'Aristote fait venir du sang [39], et qu'il compare aux vaisseaux sanguins [40], ont été aperçues par Théophraste dans l'organisation des plantes [41]. Cette découverte a été confirmée par les naturalistes modernes, qui ont reconnu dans l'aubier des arbres l'existence de tubes capillaires fibreux [42]. L'ensemble de ce que dit Théophraste démontre qu'il voulait en effet parler de ces vaisseaux capillaires; car il ajoute que les parties fibreuses des plantes sont des vaisseaux qui ne se divisent pas lorsque l'on fend le tronc

(35) Lib. I. c. 3. p. 7. *Ἅπαν γὰρ φυτὸν ἔχει τινὰ ὑγρότητα καὶ θερμότητα σύμφυτον, ὥσπερ καὶ ζῶον.*

(36) Lib. I. c. 23. p. 67. *Ὅλως γὰρ ἐν τῷ ἄνω πᾶν τὸ ζωτικόν.*

(37) Causs. plant. lib. I. c. 1. p. 199. c. 27. p. 231. *Εἰς τὴν ζωογονίαν καὶ εἰς τὴν καρποτοκίαν καὶ πέπανσιν συμμετρείας τινὸς δεῖ τοῦ θερμοῦ καὶ οὐχ ὑπερβολῆς.*

(38) *Ἶνες* paraît avoir été pour les Péripatéticiens ce que Platner nomme *fibre*, et qu'il distingue avec soin de *filament* qui n'emportait pas l'idée d'une organisation. Neue Anthropologie, §. 20. p. 8. (Leipz. 1790, 8.°)

(39) De partib. animal. lib. II. c. 4. p. 1122. *Τὰς καλουμένας ἶνας τὸ μὲν ἔχει αἷμα, τὸ δ' οὐκ ἔχει.* On a trouvé probablement une grande ressemblance entre la lymphe organique, susceptible de se coaguler, et la fibre musculaire, et c'est pour cela que l'on a prétendu que cette dernière était produite par la première.

(40) Hist. animal. lib. III. c. 6. p. 881. *Αἱ δὲ ἶνες εἰσὶ μεταξὺ νεύρου καὶ φλεβός.*

(41) Hist. plantar. lib. I. c. 4. p. 8. (ed. *Bodæi*) *Ἔχουσι γὰρ ὥσπερ ἶνας, ὃ ἐστι συνεχὲς καὶ σχιστὸν καὶ ἐπιμηκές.*

(42) *Grew*, anatomy of trunks, t. III. ch. 2. p. 107. s. — Du Hamel, *de la Physique des Arbres, de l'Anatomie des Plantes et de l'Économie végétale*, liv. I. ch. 4. p. 53. (Paris, 1758. 4.°) Vid. J. J. P. *Molderhawer* tentamen in histor. plant. *Theophrasti*, p. 93. 94. (Hambourg, 1791, 8.°)

d'un arbre, mais qui s'éloignent seulement les unes des autres et ne se rapprochent jamais de manière que deux vaisseaux n'en forment qu'un [43]. Cette réunion de vaisseaux en paquets fibreux a aussi été observée, dans un temps plus moderne, par Grew [44], de sorte qu'on ne peut pas s'empêcher d'admirer la justesse des observations du philosophe grec ; c'est par le moyen de ces vaisseaux que s'opère l'absorption des sucs nourriciers qui produisent les feuilles. Ces dernières elles-mêmes sont remplies de vaisseaux et de fibres, qui forment à chacune de leurs surfaces un tissu particulier sans aucune communication entre ces deux tissus [45]. Il a de même observé que ces fibres ont une direction parallèle dans le pin et le sapin [46], tandis qu'elle est très-irrégulière dans le chêne qui produit le liége [47]. Il a suivi ces vaisseaux jusque dans les fleurs et les fruits [48].

(43) L. c. Ἀπαράβλητον δὲ καὶ ἄβλαστον ἔχον φλέβας. Je suis de l'avis du savant Moldenhawer, dans la signification de ces mots : les chefs-d'œuvres de cet auteur m'ont donné beaucoup d'éclaircissemens sur Théophraste.

(44) Anatomy of plants, t. I. c. 1. S. 14. p. 13. c. 2. S. 4. p. 30.

(45) Histor. plant. lib. I. c. 16. p. 48. Ἡ δὲ τροφὴ διὰ τῶν φλεβῶν ἢ ἰνῶν ὁμοίως. Ἀμφοτέροις δέ ἐκ θατέρου εἰς θάτερον, ἐκ εὐλογον, μὴ ἔχουσι πόρους μηδὲ βάθος ὅλως. — *Voyez* Bonnet, *Contemplation de la Nature*, t. I. part. VI. ch. 3. p. 305. (Hamb. 1782. 8.°) « Les différens paquets de fibres ou de vaisseaux, qui y sont rassemblés en un corps, se séparent à l'extrémité supérieure en différentes nervures principales, qui se ramifient, se divisent et se soudivisent presqu'à l'infini dans l'une et l'autre surface des feuilles. » — « Il y a donc lieu de présumer que les divisions, les entrelacemens et les abouchemens si multipliés des vaisseaux des feuilles, ont principalement pour but d'opérer les premières préparations du fluide nourricier. »

(46) Lib. I. c. 8. p. 18. — Lib. V. c. 2. p. 513.

(47) Lib. V. c. 4. p. 517.

(48) Lib. I. c. 17. p. 54. Τῶν δ' αὐτῶν τὸ μὲν ἐκ φλοιοῦ καὶ φλεβὸς καὶ σαρκός· τὸ δὲ ἐκ σαρκὸς μόνον... Ὁ μὲν γὰρ καρπὸς ἐκ σαρκὸς καὶ ἰνός...

Théophraste parle encore de vaisseaux plus grands, auxquels il a donné le nom de *veines* [49], et dit que ces vaisseaux séveux sont très-gros dans le pin [50]. Grew a confirmé cette remarque [51]; le naturaliste grec n'a pas reconnu l'existence de ces vaisseaux dans plusieurs parties des plantes [52], parce qu'il manquait de microscopes ou de verres grossissans pour les découvrir. Il a pourtant aperçu que ces vaisseaux charrient un suc préparé, et qu'ils forment des ramifications [53] qui s'étendent dans différentes parties, même dans les feuilles [54]. Il les a même observés dans les fleurs [55], mais pas en aussi grande quantité que les naturalistes modernes [56]. Il leur attribue les mêmes fonctions nutritives qu'aux fibres [57]; et Hedwig est de son avis [58].

Il distingua aussi avec assez d'exactitude ce que l'on nomme *parenchyme*, σὰρξ, en disant qu'il est très-facile de le séparer, et qu'il se trouve entre les fibres et les vaisseaux séveux [59]. Le parenchyme se déploie dans toutes les parties de la plante, et est sur-tout très-abondant dans les fruits [60].

(49) Lib. I. c. 4 p. 8.
(50) Lib. V. c. 2. p. 513.
(51) Anatomy of trunks, t. III. c. 2. §. 20. p. 110. « The gum-vessels of pine, being compared with the lymphæducts of the same tree, one gum-vessel — may be reckoned three or four hundred times wider than a lymphæduct. »
(52) Lib. I. c. 8. p. 17.
(53) Lib. I. c. 4. p. 8. Παραβλαστὰς ἔχουσαι καὶ ὑγρότητας.
(54) Lib. I. c. 16. p. 48.
(55) Lib. I. c. 17. p. 54.
(56) *Du Hamel*, l. c. lib. III. ch. 1. p. 215. — *Hedwig*, Hist. natur. muscor. frondos. p. 58.
(57) Lib. I. c. 16. p. 48.
(58) Theoria generat. et fructif. plant. cryptog. p. 61. s.
(59) Lib. I. c. 4. p. 8. Ἡ δὲ σὰρξ πάντη διαιρεῖται, ὥσπερ γῆ ᾗ ὅσα γῆς· μεταξὺ δὲ γίνεται ἰνὸς καὶ φλεβός.
(60) Lib. I. c. 17. p. 54. — Vid. *Du Hamel*, l. c. liv. I. ch. 2. p. 24.

Il prétend que l'écorce consiste en deux membranes particulières, l'une à la surface supérieure, ἐπιπολῆς, et l'autre au-dessous, χόριος [61]. Il trouva cette dernière extraordinairement multipliée dans quelques arbres et composée de pellicules innombrables [62]. Elle est formée de vaisseaux fibreux, d'humidité et de parenchyme [63].

L'écorce extérieure est ou tout-à-fait lisse, ou raboteuse, ou fendue, et pour ainsi dire déchirée, de sorte qu'il paraît que l'ancienne peau est prête à tomber et qu'une nouvelle se forme dessous [64]. Autant l'arbre ou la plante est peu affecté, lorsque cet épiderme se détache, autant la principale écorce est nécessaire à l'entretien de sa vie [65]. Cependant, Théophraste en excepte le chêne à liége, qui peut perdre son écorce sans éprouver le moindre dommage. Ce que le philosophe grec dit du changement de l'écorce jeune et lisse de cet arbre, en une autre plus épaisse, spongieuse, dans un âge plus avancé, s'accorde parfaitement avec les observations d'un naturaliste moderne [66]. Il a aussi remarqué que l'écorce de la vigne, dans les vieux ceps, est seulement fibreuse sans le moindre parenchyme [67]. Il dit ensuite que l'écorce supérieure des arbres se laisse très-facilement séparer de l'aubier sur lequel elle est attachée, lorsque l'arbre est en végétation ou qu'il commence à fleurir [68].

(61) Lib. IV. c. 18. p. 503.
(62) Lib. I. c. 8. p. 17. — Lib. V. c. 2. p. 513. — Vid. *Du Hamel*, l. c. p. 21.
(63) Lib. I. c. 4. p. 8.
(64) Lib. I. c. 8. p. 17. — Lib. IV. c. 18. p. 503.
(65) Lib. IV. l. c.
(66) *Du Roi* Harbkesche wilde Baumzucht, t. II. p. 433.
(67) L. c. — Vid. *Grew*, l. c. t. III. part. I. ch. 1. §. 32. p. 106.
(68) Lib. I. c. 4. p. 8. — Lib. V. c. 1. p. 511. — Vid. *Ludwig* instit. regni vegetab. p. II. §. 409.

Cette écorce recouvre toutes les parties de la plante, et même les fleurs et les fruits [69]; elle contient les vaisseaux qui sont destinés à conduire la sève; et par conséquent elle est indispensable pour la conservation de la vie de la plante [70].

Le buis lui-même, selon Théophraste, est composé de fibres et de sève, quelquefois aussi de parenchyme [71]. Certaines espèces de bois ont les vaisseaux de la sève, les autres ne les ont pas [72]. Le bois des arbres qui croissent sur les endroits élevés est plus dur que le bois des arbres qui croissent dans des lieux marécageux [73]. C'est pourquoi le bois de Macédoine est d'un meilleur usage pour la construction que celui de l'île d'Eubée [74]. Celui qui est exposé aux vents de nord acquiert une plus grande dureté que celui qui croît au sud [75]. Observation confirmée par un naturaliste moderne très-célèbre [76].

La moelle des arbres a aussi servi à Théophraste pour prouver la ressemblance qui existe entre l'organisation des animaux et celle des plantes : cette substance, qui se trouve dans la racine, le tronc et les branches [77], consiste en parenchyme et en sève [78], et est le véritable organe de la vie de la plante, parce

(69) Lib. I. c. 17. p. 54. Πάντων δὲ, ὡς εἰπεῖν, τὸ μὲν ἔξω φλοιός, τὸ δὲ ἐντὸς σάρξ. — De causs. plant. lib. V. c. 24. p. 349.
(70) Hist. plant. lib. IV. c. 18. p. 503. — De causs. plant. lib. V. c. 5. p. 329. — Vid. *Moldenhawer*, l. c. p. 121.
(71) Lib. I. c. 4. p. 9.
(72) Lib. I. c. 8. p. 17.
(73) Lib. I. c. 11. p. 181.
(74) Lib. V. c. 3. p. 515.
(75) Lib. V. c. 2. p. 513.
(76) *Gleditsch* Einleitung in die Forstwissenschaft, t. I. p. 505.
(77) Lib. I. c. 9. p. 23.
(78) Lib. I. c. 4. p. 8.

qu'elle contient l'humeur fondamentale qui est liée avec la chaleur intégrante ou principe vital pour en favoriser l'accroissement [79]. Il distingua très-bien la moelle de l'herbe et des roseaux de celle de l'arbre : la première est pleine de grandes cellules qui sont renfermées dans une membrane [80]. La moelle des arbres disparaît souvent dans les parties inférieures lorsque l'arbre est encore vert, et forme une membrane qui tapisse l'intérieur du tronc ; c'est seulement à l'extrémité des branches qu'on en aperçoit encore quelques vestiges [81]. Dans plusieurs espèces d'arbres cette moelle est charnue, et reçoit le nom particulier d'Ἐντεριώνη [82]. La substance médullaire est d'abord enveloppée par la partie la plus compacte du bois, que quelques-uns nomment *la mère*, *μήτρα*, d'autres *le cœur* ou *le noyau du bois*, *καρδία*, *ἐγκάρδιον* [83]. Ce cœur se distingue du reste du bois par sa couleur plus foncée, et quelquefois par une plus grande dureté [84]. La moelle produit le fruit et son noyau [85]. Cependant, l'observation que quelques arbres creux prennent souvent beaucoup d'accroissement, quoique privés de moelle, a prouvé à ce philosophe que cette dernière n'est pas indispensablement nécessaire à leur développement et à leur fructification [86].

(79) De causs. plant. lib. V. c. 24. p. 349. — Vid. *Ludwig*, l. c. §. 547.
(80) Hist. plant. lib. I. c. 9. p. 23.
(81) Lib. IV. c. 2. p. 285. — Vid. *Moldenhawer*, l. c. p. 129.
(82) Lib. I. c. 9. p. 23. — Lib. III. c. 13. p. 206. — c. 14. p. 214. — c. 15. p. 223.
(83) Lib. V. c. 5. 6. p. 521. 528.
(84) Lib. I. c. 9. p. 23.
(85) De causs. plant. lib. III. c. 19. p. 282.
(86) Hist. plant. lib. IV. c. 19. p. 505. — A cet article appartient aussi son explication de la maturité des fruits, qui résulte en partie du froid et en partie du chaud (De causs. plant. lib. II. c. 10. p. 244).

60. Ce profond naturaliste avait déjà remarqué que les fleurs doubles sont stériles [87]; que les fleurs sont placées, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du fruit [88]. Il connaissait aussi la classe des diœcies et les deux sexes du genévrier [89]. La fécondation du figuier n'a pas échappé à ses recherches, et sa démonstration de l'art de la caprification est si exacte, que les naturalistes modernes n'ont presque rien eu à y ajouter [90].

Il a fait aussi la remarque qu'il y a une différence entre les feuilles qui naissent de la racine et celles qui naissent de la tige. Les premières sont ordinairement rondes, parce que cette forme simple est la plus naturelle et se produit plus aisément; les feuilles de la tige au contraire sont allongées et anguleuses [91].

Théophraste savait aussi que la noix de galle est produite par la piqûre d'un insecte [92], et il connaissait l'emploi de l'orseille *[lichen roccella]* [93].

On peut aisément pardonner à cet ancien naturaliste d'avoir nié l'existence des fleurs dans les mousses et les fougères [94], puisque Micheli [95], Schmidel, Hedwig [96], et d'autres botanistes, sont aussi de son avis. Il n'est pas plus blâmable d'avoir cru à la transformation d'une

(87) Hist. plant. lib. I. c. 22. p. 65.
(88) Lib. I. c. 23. p. 67.
(89) Lib. III. c. 6. p. 129.
(90) Lib. II. c. 9. p. 113. — De causs. plant. lib. II. c. 12. p. 246. 247. Voyez *Tournefort*, Relation d'un voyage du Levant, t. II, p. 338.
(91) De causs. plant. lib. II. c. 22. p. 257.
(92) Hist. plant. lib. III. c. 8. p. 142.
(93) Lib. IV. c. 7. p. 403.
(94) Lib. IX. c. 14. p. 1112. — Lib. I. c. 16. p. 49.
(95) Catalog. plant. hort. Florent. app. p. 135. Ej. nov. plant. gener. p. 180.
(96) *Schmidel* diss. botanic. p. 52. s. — *Hedwigs* vorläufige Anzeige seiner Beob. von den Geschlechtstheilen der Moose. (Leipz., 1778. 8.°)

espèce en une autre, ou d'un genre en un autre [97].

61. Ses observations lui firent reconnaître plusieurs maladies dans les plantes, telles que la rouille du blé, ἐρυσίβη *[rubigo]*, le givre, ῥοάς [98], la teigne, ἧλος, μύκης, la gale, ψώρα, *[spedalskhed]* [99] la mousse, le charbon, σφακελισμὸς *[ustilago]*, une maladie du figuier *[κράδος, Koldfyr. Fabr.]*, qui n'a lieu qu'aux sommités; et enfin, d'autres maladies charbonneuses et gangreneuses qu'il nommait ἀστροβόλητα, ἀραχνία et que Fabricius seul a décrites sous les noms de *foraadnelse* et *smalnelse af formegen væde;* ce savant a de même connu la maladie vermineuse qui affecte les végétaux *[quælelse af insecter, Σκωλήκωσις]* [100].

Je ne puis, sans m'éloigner du but que je me suis proposé dans cet ouvrage, entrer dans un plus long détail sur l'histoire des plantes de Théophraste [1], dont les observations, il faut le dire, ne tendaient souvent qu'à confirmer le système qui était en vogue. Cependant, le lecteur impartial se convaincra facilement, par les exemples que je viens de rapporter, du mérite distingué de ce père de la botanique, et pourra rendre justice à l'excellence de ses connaissances.

62. Nous allons maintenant rendre compte des progrès que firent les Grecs dans la science anato-

(97) De causs. plant. lib. V. c. 8. p. 333. La roquette (σισύμβριον) par exemple, se transforme en menthe (μίνθα); le basilicum (ὤκιμον) en serpolet. Vid. *Linn.* philos. botan. §. 160. p. 101; et *Kælreuter* malvacei ordinis plantæ novæ hybridæ. *Act. Academ. Petropolit.* ann. 1782. p. II. p. 251. sq.

(98) *Adanson*, Familles des plantes, p. I. p. 45.

(99) *Fabricius* K. Norske Videnskab-Selskabs skrifter, D. V. S. 490.

(100) Hist. plant. lib. IV. c. 16-18.

(1) Je passe sous silence ses principes sur l'économie végétale, que l'on trouve dans l'histoire comme dans la physiologie des plantes.

mique; et, comme nous connaissons déjà la manière dont Aristote et ses successeurs l'ont cultivée, il est nécessaire de considérer ici le degré de perfection auquel elle est parvenue.

L'un des savans qui se sont le plus distingués, et qui ont acquis le plus de gloire dans cette science, est Praxagoras de Cos [2], que Galien, auteur assez équivoque, n'a pu obscurcir, même en le mettant au même rang que Dioclès, Plistonicus et d'autres, qu'il accuse d'ignorance et de négligence [3]. Praxagoras en déterminant la signification du mot cotyledon, qui d'après lui ne désigne que l'embouchure des vaisseaux sanguins dans la matrice, et en disant que les cotylédons de la femme diffèrent essentiellement de ceux des animaux, nous autorise à croire qu'il connaissait mieux que ses prédécesseurs l'anatomie du corps humain [4]. On sait que Dioclès fut moins profond dans cette branche de la médecine (*voyez* page 399), et cette remarque peut être considérée comme un témoignage authentique que la dissection du corps humain était déjà pratiquée à cette époque.

Praxagoras a aussi établi le premier la différence qui existe entre les artères et les veines; et cette découverte lui acquit plus de gloire que toutes celles qu'il avait faites jusqu'alors en anatomie. Quoiqu'Aristote eût déjà indiqué la bonne route, en décrivant le

(2) Sur son mérite en pathologie. *Voy.* p. 405.

(3) De Dissect. matric. p. 212.

(4) *Ib.* p. 213. Ὁ γὰρ τοι Πραξ. ὡδέπως φησὶν, αὐταῖς λέξεσιν. Κοτυληδόνες δέ εἰσι τὰ σώματα τῶν φλεβῶν, τῶν εἰς τὴν μήτραν ἡκουσῶν· ὥστε ἔχοιεν ἂν ἡ γυναικεία μήτρα κοτυληδόνας, καὶ ἢ διαφέρουσιν αὗται καὶ ὅπη τῶν ἀλόγων ζώων.

premier avec exactitude la source et la distribution des vaisseaux sanguins dans le corps humain, on ne connaissait cependant alors d'autre différence que quelques-uns de ces vaisseaux, d'une structure ferme et fibreuse, devaient être considérés comme branches de l'aorte, et que d'autres dépendaient de la veine-cave. Ce fut à cette époque que l'on reconnut que les branches de l'aorte avaient seules la propriété de produire des pulsations; et ce fut Praxagoras qui eut tout l'honneur de cette découverte [5]. Jusqu'à lui, tous les savans ne donnaient d'autre nom aux artères que celui de vaisseaux sanguins, φλέϐες [6].

Mais, pourquoi ce philosophe donna-t-il la dénomination d'*artère* aux vaisseaux sanguins qui produisaient des pulsations, puisque jusqu'alors ce mot n'avait été employé que pour la trachée-artère! Ce fut sans doute, 1.° parce qu'ayant remarqué que ce mouvement n'existait que dans les artères, et qu'il avait lieu sans aucune interruption, Praxagoras fut porté à croire qu'il devait dépendre d'une force vitale primitive; car depuis long-temps on regardait l'air comme le siége de cette force, πνεῦμα [7]; 2.° parce qu'ayant trouvé que les artères étaient toujours dilatées après la mort, il en conclut qu'elles contenaient seulement de l'air dans l'état naturel; 3.° enfin, parce que Platon et Aristote ont trouvé nécessaire, pour l'explication des mouvemens perpétuels du cœur, de supposer des conduits aériens destinés à porter le pneuma des poumons à cet organe. La connexion des

(5) *Galen.* de different. puls. lib. IV. p. 42. 43.

(6) *Ibid.* comment. 6. in libr. VI. Epidem. p. 520. — De dogm. Hippocr. et Plat. lib. IV. p. 308.

(7) *Voyez* pages 241, 279, 368 et 383.

veines pulmonaires avec l'aorte, dans le ventricule postérieur du cœur, parut suffisante à Praxagoras pour prouver la présence de l'air spirituel dans cette cavité et dans les artères, et enfin pour donner à ces dernières un nom qui n'avait été usité jusque-là que pour la trachée-artère.

Galien, qui est persuadé que Praxagoras adoptait la présence de l'air dans les artères, est justement étonné de ce que ce médecin prétendait reconnaître la qualité du sang par l'inspection du pouls, puisqu'il ne croyait pas que les artères dans leur état naturel fussent remplies de cette liqueur [8]. Cet air était, suivant lui, très-épais et vaporeux [9], parce qu'on regardait alors la force vitale ou l'ame elle-même comme une évaporation du sang [10].

Mais, si quelqu'un demandait, d'où vient le sang qui coule lors de la lésion de ces vaisseaux, Praxagoras répondait que, lorsque les artères sont lésées, elles se trouvent dans un état contre nature, et qu'alors ces vaisseaux attirent le sang de toutes les parties du corps et l'évacuent de cette manière [11].

Il attribuait même aux muscles, mais seulement dans leur état contre nature, une force pulsative qui n'appartient qu'au cœur et aux artères [12]. L'observation lui avait fait voir le rapport qui existe entre le battement des muscles et les pulsations des artères; et la théorie lui avait fait connaître la ressemblance entre la structure du cœur et celle des autres muscles,

(8) *Galen.* de dignos. puls. lib. IV. p. 81.
(9) *Ibid.* an sanguis in arter. contineatur, p. 222.
(10) *Voyez* ci-dessus p. 280 et 384.
(11) *Galen.* l. c. p. 225.
(12) *Ibid.* de different. puls. lib. IV. p. 42. 43. — De tremore, p. 366. 367.

structure

structure qui donne à ces derniers la faculté de sentir, comme elle existe aussi dans le cœur, qui en est regardé comme le siége [13].

63. Praxagoras, ainsi qu'Aristote et d'autres anciens anatomistes, croyaient que le cœur donne naissance à tous les ligamens, ou plutôt que les ligamens les plus forts se réunissent dans cet organe; et il prétendait, avec ses prédécesseurs, que les artères se terminent en tendons, ou qu'elles acquièrent d'autant plus de force que leur diamètre diminue [14]. Lorsque Ruffus [15] a attribué à Praxagoras l'opinion que l'aorte n'est qu'une grosse veine, on doit entendre que ce médecin avait seulement remarqué que les parois de cette artère sont plus fortes et plus épaisses.

Suivant ce philosophe, le but de la respiration est d'entretenir la force de l'ame; c'est-à-dire, d'augmenter la quantité d'air spirituel qui en est le siége [16].

L'opinion que le cerveau n'est qu'une excroissance de la moelle épinière, et ne peut pas être regardé comme l'organe des sens en général, est tout-à-fait conforme à l'esprit du siècle et aux systèmes dominans [17].

(13) *Aristot.* de partib. animal. lib. II. c. 2. p. 1117. Ἡ δὲ σὰρξ καὶ τὸ ἀνάλογον, αἰσθητικόν. — *Camus*, Notes sur l'Histoire des Animaux d'Aristote, p. 796.

(14) *Galen.* de dogmat. Hipp. et Plat. lib. I. c. 6. p. 464. ed. *Froben. lat.*

(15) De partib. corp. human. p. 42. (Ἀορτὴν) παχεῖαν Πραξαγόρας φλέβα εἶναι καλεῖν.

(16) *Galen.* de usu respir. p. 159. — De natural. potent. lib. II. p. 104.

(17) De usu part. lib. VIII. p. 460.

École d'Alexandrie.

64. APRÈS la mort d'Alexandre-le-Grand, son empire immense fut démembré, et 321 ans avant J. C. l'Égypte devint le partage de son beau-frère Ptolémée, surnommé par la suite *Soter.* Non-seulement ce prince fut l'ami des savans et des philosophes [18], mais encore il contribua aux progrès des arts et des sciences par l'usage qu'il introduisit presque généralement parmi les souverains, de faire établir plusieurs grandes bibliothèques publiques : exemple qui fut suivi par les rois de Syrie [19] et de Pergame. Des dispositions aussi favorables de la part d'un souverain, durent nécessairement agrandir la sphère des connaissances humaines, augmenter le nombre de ceux qui se destinaient à l'étude des sciences, épurer ce que ces dernières avaient de défectueux, et les rendre plus utiles et plus convenables au commerce de la vie.

On ne peut nier que les Grecs aient les premiers protégé l'étude des sciences en Égypte et dans d'autres pays, où les indigènes furent bientôt initiés aux mystères de leur philosophie ; ce qui fit naître une émulation générale, dont les suites heureuses furent tout à l'avantage de la science.

Deux des premiers successeurs de Ptolémée, Philadelphe et Évergètes, suivirent son exemple d'une manière glorieuse, et ne négligèrent aucun des moyens qui étaient en leur pouvoir pour porter les sciences et les arts à leur plus haut degré de splen-

(18) Il avait à sa cour Théodore (*Diogen.* lib. II. c. 101.), Diodore, Cronos (*Ib.* lib. II. c. 111.) et Straton de Lampsaque. (*Ib.* lib. 5. c. 58.) Il a lui-même écrit l'histoire d'Alexandre-le-Grand, qui a été une source inépuisable pour Arrien. (*Vaillant*, Historia Ptolemæorum, p. 23.)

(19) *Vaillant*, Seleucidarum imperium, p. 33.

deur. Aussi, pendant leurs règnes, la bibliothèque et le muséum d'Alexandrie prirent le plus grand accroissement. Le commerce très-considérable qu'ils faisaient dans les Indes donna aux naturalistes la facilité de faire des recherches sur des animaux encore inconnus. Ce furent eux enfin qui permirent aux médecins de disséquer des cadavres humains[20], et en se livrant eux-mêmes à l'étude de l'anatomie, ils parvinrent à détruire le préjugé d'après lequel on regardait comme criminels ceux qui s'en occupaient[21].

Philadelphe, célèbre par son rare savoir[22], fit acheter à Rhodes, à Athènes, et d'un chirurgien nommé *Niléus*, beaucoup d'ouvrages anciens, sur-tout ceux d'Aristote[23]. Il cherchait, suivant Strabon, à se dissiper, à s'égayer, à cause de la faiblesse de sa constitution, et trouvait particulièrement du plaisir à l'étude de l'histoire et de la nature[24]. Il avait tant de goût pour l'histoire naturelle, qu'il fit venir à grands frais, de tous les pays, une quantité prodigieuse d'animaux vivans, dont il forma, à Alexandrie, une ménagerie considérable[25]. Le commerce qu'il faisait, jusque dans le pays qui produit la canelle, lui donna aussi les moyens de se procurer beaucoup d'autres objets[26].

(20) *Cels.* præfat.
(21) *Plin.* lib. XIX. c. 5. « Tradunt et præcordiis necessarium hunc succum : quando phthisin cordi intus inhærentem non alio potuisse depelli compertum sit in Ægypto, *regibus corpora mortuorum ad scrutandos morbos insecantibus.* »
(22) *Athen.* lib. XII. p. 536. — *Vaillant*, p. 31.
(23) *Athen.* lib. I. p. 3.
(24) *Strabo*, lib. XVII. p. 1138. Ὁ Φιλάδελφος ἐπικληθεὶς, φιλιστορῶν, καὶ διὰ τὴν ἀσθένειαν τοῦ σώματος διαγωγὰς ἀεί τινας καὶ τέρψεις ζητῶν καινοτέρας.
(25) *Athen.* lib. XIV. p. 654.
(26) *Strabo*, l. c.

Pendant les guerres qui eurent lieu entre les successeurs du grand Alexandre, les sciences ne furent nulle part cultivées avec autant de succès qu'à Alexandrie, de sorte que cette ville devint, pour ainsi-dire, le centre de toutes les connaissances humaines, et le dépôt général du commerce du monde. Elle resta pendant très-long-temps dans cette situation florissante[27]. Les habitans de cette grande ville jouirent en paix des nombreux avantages qu'ils devaient à la culture des sciences jusqu'au temps du septième Ptolémée, surnommé *Evergètes second* ou *Cacergètes*. Ce roi fut lui-même un savant et disciple du grammairien Aristarque, et il écrivit un ouvrage considérable sur l'histoire naturelle des animaux[28]. Mais, dans une révolution qui éclata à Alexandrie, il fit périr une grande partie des rebelles, chassa les philosophes, les pédagogues, les grammairiens et même les médecins, qui probablement avaient aussi encouru sa disgrâce[29].

65. Les prédécesseurs de Cacergètes marchèrent sur les traces d'Alexandre, et employèrent tous les moyens pour faciliter les progrès des sciences, de la philosophie, et pour l'embellissement de la ville que ce prince avait fondée; aussi elle fut, sous les règnes des

(27) *Athen*. lib. IV. p. 184. Dion Chrysostome (orat. ad. Alexandrin. p. 373.) en parlant de la population de cette ville, dit qu'il n'y en avait aucune qui présentât une affluence de peuple aussi nombreuse et une aussi grande réunion de nations étrangères. Ὁρῶ γὰρ ἔγωγε οὐ μόνον Ἕλληνας παρ' ὑμῖν, οὐδ' Ἰταλοὺς, οὐδὲ ἀπὸ τῶν πλησίον Συρίας, Λιβύης, Κιλικίας, οὐδ' ὑπὲρ τοὺς ἐκείνους Αἰθίοπας, οὐδὲ Ἄραβας· ἀλλὰ καὶ Βακτρίους, καὶ Σκύθας, καὶ Πέρσας, καὶ Ἰνδῶν τινας, οἳ συνθεῶνται καὶ πάρεισιν ἑκάστοτε ὑμῖν.

(28) *Ibid*. lib. II. p. 71. lib. XIV. p. 654.

(29) *Ibid*. lib. IV. p. 184.— *Strabo*, lib. XVII. p. 1148.

Ptolémées, l'asile des médecins, des grammairiens et des philosophes qui y affluaient de toutes parts [30]. Sa situation heureuse et son climat toujours serein, contribuèrent beaucoup à l'agrément de son séjour [31]. Le temple de Sérapis devint un dépôt immense de livres que les Ptolémées firent venir de toutes les parties du monde civilisé [32]. Ce fut Aristote qui fut chargé, par le premier des Ptolémées, de former et de diriger cette bibliothèque [33], dont le nombre de volumes s'élevait, suivant quelques auteurs, à sept cent mille [34]; mais qui, suivant d'autres, n'allait pas à cinq cent mille au temps de Philadelphe [35]. Cette bibliomanie était le résultat d'une ostentation si présomptueuse, que ces princes n'envisageaient que le grand nombre des volumes et non la bonté des ouvrages [36].

L'établissement de cette bibliothèque fit naître une rivalité particulière entre les Ptolémées et les rois de Pergame (*voyez* p. 309), ville où Eumènes avait auss

(30) *Strabo*, lib. XIV. p. 991.

(31) *Ammian. Marcellin.* rer. gestar. lib. XXII. c. 16. p. 272. (ed. *Ernesti*, Lips. 1773. 8.°) Inibi auræ salubriter spirantes, aër tranquillus et clemens: atque, ut periculum docuit per varias collectum ætates, nullo pæne die incolentes hanc civitatem solem serenum non vident. — *Strabo*, lib. XVII. p. 1142. — *Dio Chrysost.* l. c. p. 372.

(32) *Ammian.* p. 273. — *Beck* specimen histor. biblioth. Alexandr. (Lips. 1779. 4.°) *Voyez* ci-dessus p. 309.

(33) *Strabo*, lib. XIII. p. 906.

(34) *Ammian. Marcell.* l. c. — *Gell.* noct. attic. lib. VI. c. 12 p. 320.

(35) *Euseb.* de præparat. evangel. lib. VIII. c. 2. p. 350. — *Vaillant* p. 32.

(36) La phrase que cite Aristée dans Eusèbe, où il rapporte l'entretien de Philadelphe avec son bibliothécaire, Démétrius de Phalère, vient à l'appui de cette assertion, et Senèque dit à ce sujet (de tranquill. animi, c. 9.): « Non fuit diligentia illa, aut cura, sed studiosa luxuria, imo ne studiosa quidem, quoniam non in studium, sed in spectaculum convenerunt. »

formé une bibliothèque de deux cent mille volumes (*voyez* p. 113)[37]; de sorte qu'il en résulta une telle émulation entre les deux souverains, qu'ils cherchèrent à se surpasser dans l'acquisition des ouvrages des anciens, quel que fût le prix qu'on y voulait mettre[38]. Enfin cet enthousiasme pour les livres alla si loin, que Ptolémée prohiba l'exportation du papyrus, afin d'ôter à son rival les moyens de l'égaler[39]. Les successeurs de Philadelphe et d'Eumènes ne furent pas exempts de cette manie; car c'est à cette époque que l'on rapporte l'invention du parchemin; et, d'après Heyne[40], le passage de Galien (p. 309) est relatif à Ptolémée Évergètes II, surnommé *Cacergètes*[41].

Lorsque l'on considère combien étaient grandes les récompenses données par ces princes, il n'est pas étonnant qu'il se soit trouvé beaucoup de personnes, qui, dans la vue de faire une prompte fortune, aient fourni un si grand nombre de manuscrits informes, souvent tronqués et plus souvent supposés. On a déjà vu, page 309, l'opinion de Galien à cet égard; et c'est à cette époque mémorable qu'il faut rapporter toutes les interpolations des anciens auteurs et les différentes productions de faux ouvrages. Ammonius en dit autant des ouvrages d'Aristote[42], et un autre

(37) *Plutarch.* vita M. Anton. p. 943.

(38) *Vitruv.* de architectura, lib. VII. præf. p. 123. (ed. *Laet.* fol. Amst. 1649.) — *Plin.* lib. XXXV. c. 2. — *Bonamy*, Mémoires des Inscript. t. IX. p. 404 sq.

(39) *Plin.* lib. XIII. c. 11. — *Hieronym.* ep. ad Chromat. p. 98.

(40) De genio sæculi Ptolemæorum. Opuscula academ. p. 127.

(41) *Schmidt* opuscula, p. 371. 372. Dans les temps même les plus reculés il était difficile de distinguer les Ptolémées entre eux; aussi Élien dit (nat. anim. lib. VIII. c. 4. p. 453.): « Je laisse à décider » duquel des Ptolémées il est question.

(42) *Heyne*, l. c. p. 126. — *Vaillant*, p. 36.

passage de Galien prouve qu'on se servit souvent du nom d'Hippocrate pour répandre les opinions des sophistes et donner à leurs ouvrages une plus grande valeur : au reste, ce passage donne de grands éclaircissemens sur l'esprit de ce siècle [43].

66. Les Ptolémées établirent en outre, dans une partie du château royal connu sous le nom de *Bruchium*, un muséum, sans doute à l'imitation de celui de Pergame [44], dans lequel étaient rassemblés un certain nombre de savans qui jouissaient de pensions considérables, et du privilége de se servir du muséum et de la bibliothèque [45]. C'était dans ce lieu qu'il se faisait des discussions publiques *[ludi musarum et Apollinis]*, et que l'on accordait des prix comme dans les jeux olympiques [46]. Cette institution devint célèbre sur-tout par les médecins qui s'y formèrent [47], et auxquels il suffisait de pouvoir dire qu'ils avaient étudié à Alexandrie pour établir leur réputation [48]. Il est probable que l'on conservait aussi dans ce muséum différens animaux étrangers [49]; au moins nous avons vu que les Ptolémées dépensaient des sommes consi-

(43) Comment. 2. in libr. III. Epidem. p. 410. 411.

(44) *Suidas*, t. II. p. 578. Μυσαῖος Ἐφέσιος, ἐποποιός, τῶν εἰς Περγαμηνὺς καὶ αὐτὸς κύκλυς. — *Küsters* note 4.

(45) *Strabo*, lib. XVII. p. 1143. — *Gronovii* Thesaur. t. VIII. p. 2738. sq. Ils vivaient dans une liberté et une indépendance et quelquefois dans une oisiveté qui souvent excitèrent la jalousie de plusieurs autres savans. (*Galen.* de venæsect. adv. Erasistr. p. 4.)

(46) *Vitruv.* l. c.

(47) L'anatomie fut particulièrement cultivée dans l'école d'Alexandrie comme Galien le témoigne (de administrat. anatom. lib. I. p. 119.) et comme nous le prouverons par la suite.

(48) *Ammian. Marcellin.* l. c. p. 274.

(49) *Athen.* lib. XIV. p. 654. — *Vaillant*, p. 37.

dérables pour s'en procurer, comme l'avait déjà fait Alexandre-le-Grand [50].

Ajoutons à cela que l'étendue de leur commerce, tant par terre que par mer, les mettait à même de se procurer une infinité d'objets rares et précieux, qui devinrent le domaine de leurs savans naturalistes [51]. Sous le règne de Philadelphe, Denys fit un voyage dans l'Inde, d'où il rapporta des marchandises, et des connaissances plus étendues sur la géographie de ce pays [52]. Outre les belles perles de l'île Taprobane [53], aujourd'hui Ceylan, ce navigateur fit connaître aux Grecs la canne à sucre, et le procédé encore grossier que l'on employait pour en extraire le suc [54]. Smith parle dans l'endroit cité de diverses autres épices qui furent alors employées dans les écoles de médecine. Les Ptolémées étendirent aussi leur commerce en Æthyopie et en Abyssinie, d'où ils retirèrent plusieurs espèces de singes, le rhinocéros et une quantité d'aromates [55].

Il paraît néanmoins certain que l'étude des sciences à Alexandrie prit une certaine marche qui ne pouvait pas les mener directement au plus haut degré de perfectionnement; car le goût naturel des habitans de cette ville pour tout ce qui étonne, introduisit bientôt

(50) *Arrianus* de expedit. Alexandri, lib. IV. c. 25. p. 276.

(51) *Dio Chrysost.* l. c. p. 372.

(52) *Sprengels* Geschichte der geograph. Entdeckungen, p. 92.

(53) Periplus maris Erythræi, p. 53. (Geographiæ veteris script. græci minores, ed. *Hudson*. t. I. Oxon. 1698. 8.°)

(54) *Salmas.* Plinian. exercit. p. 716. 925. — Homonym. hyl. iatric. p. 108. 109. 254. — *de Schmidt* Opuscula, quibus res Ægypt. explanantur, p. 189.

(55) *Philostrat.* vita Apollon. lib. VI. c. 2. p. 229. — Peripl. maris Erythr. p. 6. 8.

les sophismes et les paradoxes dans les discussions de ces philosophes Gréco-Égyptiens [56].

On en peut avoir la preuve dans l'extrait suivant du discours de Dion Chrysostôme, où il fait des reproches aux Alexandrins. Quoique ce discours soit dépourvu de pompe et d'éloquence, il n'en porte pas moins l'empreinte de la vérité. « Une ivresse continuelle, le jeu et les plaisirs vous ont fait perdre le » goût des occupations sérieuses [57]. Tous ceux qui » viennent chez vous, philosophes, orateurs, poètes, » flattent vos passions, et ont soin de vous cacher votre » vanité ridicule et votre penchant pour les frivoles » amusemens [58]. Un conducteur fait-il une faute dans » les courses de chars, un musicien fait-il quelque » ton faux, vous regardez cela comme le plus grand » malheur [59]; car nulle part le goût, je dirai même » la fureur pour ces jeux, n'est aussi démesuré que » chez vous [60]. » Enfin, à cause de leurs danses et de leurs chansons éternelles, il les regardait comme métamorphosés en oiseaux [61], et comme incapables, par leur lâcheté héréditaire, d'aucune action grande et noble [62].

Les médecins négligèrent les connaissances pratiques

(56) On ne cherchait que les choses bizarres dans l'histoire naturelle: de là tant de recueils *de mirabilibus*, z. B. *Antigonus Carystius* (ed. *Beckmann*, Lips. 1791. 4.°) *Melampus Ægimius* (Physiognomici veteres, ed. *Franz*. Altenb. 1780. 8.°). Dans la Haute-Égypte on se livrait toujours à l'étude de la théologie fabuleuse qui faisait partie de celle des sciences. (*Philostrat.* vita Apollon. lib. V. c. 24. p. 206. *Καὶ ἡ Αἴγυπτος ἡ ἄνω μεστὴ θεολογίας ὄντες.*)

(57) *Dio Chrysost.* p. 360.

(58) *Ibid.* p. 365.

(59) *Ibid.* p. 375.

(60) *Ibid.* p. 377.

(61) *Ibid.* p. 381.

(62) *Ib.* p. 336. *Οὐδεὶς ὑμῶν ἱκανός ἐστιν ἀριστεύειν.*

de leur art, et crurent atteindre leur but en employant que des subtilités, des sophismes et des sentences prononcées d'un ton de dictateur [63]. Tout savant était grammairien, et le savoir, d'après l'opinion générale, consistait dans l'art de faire les argumens les plus spécieux, et dans la connaissance des règles grammaticales [64]. Cependant de toutes les écoles philosophiques des Grecs, ce fut celle des péripatéticiens qui eut le plus grand accès chez les Alexandrins [65].

67. D'après le témoignage de Celse et de Galien, Hérophile et Erasistrate, les deux plus grands anatomistes connus jusqu'alors, vivaient en même temps que le premier des Ptolémées. Hérophile, né à Chalcédoine, était sans doute le plus ancien [66], et vivait à Alexandrie, comme on le peut croire, d'après le passage ci-dessous [67]. Il fut disciple de Praxagoras

(63) *Galen.* comment. in *Hipp.* de natur. hum. 2. p. 29. Οὐ γὰρ δὴ τῶν ἐπὶ τῆς Ἀλεξανδρείας προφητευσάντων εἷς τις ἦν ὁ Πόλυβος, οἱ μηδένα πώποτε θεασάμενοι νοσοῦντα, γελαστικοῖς ἐπίστευον.

(64) *Jonsius* de scriptor. histor. philos. lib. II. c. 12. p. 175. — *Heyne*, l. c. p. 98. 99. 133.

(65) *Clem. Alexandrin.* stromat. lib. I. p. 305. — *Heyne*, p. 113.

(66) Je présume cela d'après un passage de Galien (de venæsect. advers. Erasistrat. p. 4) où il apostrophe Erasistrate en disant : *Jusqu'alors* (ἄχρι τοῦδε) *cela n'était reconnu ni par Dioclès, ni par Plistonicus, ni par Hérophile, ni par Praxagoras.* L'opinion de Haller (Biblioth. anatom. lib. I. p. 56.) qu'Erasistrate est le plus ancien, est fondée sur une fausse interprétation d'un passage de Galien (de dogm. Hippocrat. et Platon. lib. VIII. p. 318) où je ne trouve rien qui puisse prouver qu'Hérophile n'était pas le plus ancien. Vossius (de Philosoph. c. 11. §. 11.) n'est pas moins dans l'erreur lorsqu'il s'appuie des lettres faussement attribuées à Phalaris pour donner à Hérophile une antiquité encore plus reculée.

(67) *Galen.* de administr. anatom. lib. IX. p. 197. Καὶ μάλιστά γε κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρειαν οὕτω γλύφουσι τοὺς καλάμους οἷς γράφομεν. Ἐνταῦθα διατρίβοντα τὸν Ἡρόφιλον ἡνίκ' ἀνέτεμνεν, εἰκὸς δήπου τῇ τῆς εἰκόνος ὁμοιότητι προσαχθέντα τετύπωκεν.

et dialecticien, conformément au goût de son siècle [68]; néanmoins il n'approuvait pas les subtilités de Diodore Cronos [69].

Si l'on en croit Galien, ce savant porta la science de l'anatomie au plus haut degré de perfection qu'il lui était possible d'atteindre alors [70]; et un des plus grands anatomistes modernes vante tellement le mérite d'Hérophile dans cette partie, qu'il le regarde comme infaillible [71]. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a disséqué un grand nombre de cadavres humains pendant que ses prédécesseurs se bornaient à la dissection des animaux [72]. D'après le rapport de Celse, Hérophile obtint même l'autorisation de disséquer des criminels tout vivans, et usa très-souvent de ce privilége. Cette tradition s'est ensuite accréditée, et a été même rapportée par des pères de l'Église [73]. Peut-être qu'Hérophile faisait mourir auparavant les criminels, comme firent les restaurateurs de l'anatomie dans le XVIe siècle [74]. Au reste, quelle qu'ait été la manière de procéder de ce savant, il n'en est pas moins vrai que ses travaux ont été d'une grande importance pour

(68) *Galen.* meth. med. lib. I. p. 38.

(69) *Sext. Empiric.* Pyrrhon. hypotypos. lib. II. c. 22. sect. 245. p. 122. Diodore ayant été blessé à la jambe, eut besoin du ministère de Théophile, qui le persifla d'abord avec un dilemme pour le faire rougir de ses sophismes.

(70) De dissect. matric. p. 211. — De dogmat. Hipp. et Platon. lib. VIII. p. 318.

(71) *Faloppia* observ. p. 395.

(72) De dissect. matric. p. 211.

(73) *Cels.* præfat. — *Tertullian.* de anima, c. 10. p. 757. Herophilus ille, medicus aut lanius, qui sexcentos exsecuit ut naturam scrutaretur, qui hominem odit ut nosset, nescio an omnia interna ejus liquido explorarit, ipsa morte mutante quæ vixerant, et morte non simplici, sed ipsa inter artificia exsectionis errante.

(74) Gesch. der Arzneik. t. III. p. 516.

l'anatomie; car ses découvertes sont très-nombreuses et ses descriptions ne sont point tirées de l'analogie, mais de l'observation de la nature même [75].

68. Une des plus importantes découvertes d'Hérophile est relative au système nerveux [76]. Ce médecin fut le premier qui considéra les nerfs comme les organes de la sensation [77], quoiqu'avec Aristote il les nomme encore *canaux*, *πόροι* [78]. Quelques nerfs soumis à l'empire de la volonté prennent leur origine dans le cerveau et la moelle épinière; d'autres servent à la réunion des articulations, et vont d'os en os, de muscles en muscles [79]. On voit ici clairement le passage de l'ancienne idée sur les nerfs à la grande vérité qui en a été par la suite le résultat. Le médecin de Chalcédoine ne pouvait pas encore de son temps tout-à-fait s'affranchir du préjugé dominant que les nerfs et les ligamens sont la même chose. Il fut donc obligé de rester entre les deux opinions. Dans un de ses fragmens, qui nous a été conservé, on trouve la description des ligamens ronds de l'os de la hanche sous le nom de *νεῦρον* [80]. C'est pourquoi il attribue les forces motrices du corps aux nerfs, aux artères et aux muscles [81].

En désignant le cerveau comme l'origine des nerfs en général, il est évident qu'il a fait des recherches

(75) *Galen.* de optima secta, p. 16. Ἡρόφιλον γὰρ πολλὰ ἀνατετμηκότα παρὰ αὐτὸν ἐπὶ τὴν τῶν φαινομένων ἐξέτασιν κατὰ τὸ ἥκον ἐλθόντα ἀποφήνασθαι περὶ τοῦ πράγματος καὶ μὴ δόξαις ἠλιθίαις ἀπιστεῦσαι.
(76) *Ibid.* de loc. affect. lib. III. p. 282.
(77) *Ruffus* de appellat. part. c. h. lib. II. p. 65.
(78) *Galen.* de libris propriis, p. 364.
(79) *Ruffus*, l. c.
(80) Ant. *Cocchi* dell' anatomia, p. 83. (Firenz. 1745. 4.°)
(81) *Plutarch.* de physic. philos. decret. lib. IV. c. 22. p. 102.

suivies sur cet organe, et qu'il a fait des découvertes nombreuses qui ont enrichi cette partie de la science anatomique. Il décrit avec le même soin la membrane du cerveau, χοροειδὴς, qui tapisse l'intérieur de cet organe, membrane composée d'une multitude de vaisseaux, et dont la surface interne est veloutée et raboteuse [82]. Suivant lui, la voûte à trois piliers doit être regardée comme le siége principal des sensations [83]. Il a aussi donné la description du quatrième réservoir du sang dans le cerveau, auquel il a donné le nom de *pressoir* [84]; il parle aussi du sillon du *processus* descendant du cervelet, qu'il désigne par le nom de *plume à écrire* [85]. Il comparait à l'épiglotte l'orifice de la matrice d'une femme enceinte *.

69. Une autre découverte importante est la distinction qu'il fit des veines mésentériques qui se rendent au foie, d'avec les vaisseaux qui aboutissent aux glandes du mésentère, et auxquels on donna ensuite le nom de *vaisseaux lactés* [86]; néanmoins sa description de ces vaisseaux est inférieure à celle d'Erasistrate.

Quelques auteurs modernes ont admis comme classique sa description de la tunique rhagoïde ou uvée [87], ainsi que celle de l'os yoïde [88] et du foie [89]. Il nomma *veine artérielle* la veine pulmonaire, parce qu'elle lui

(82) *Ruffus*, l. c. p. 36.— *Galen.* de usu partium, lib. VIII. p. 454.
(83) *Galen.* de usu part. lib. VIII. p. 459.
(84) *Ibid.* l. c. lib. IX. p. 465.—De administr. anat. lib. IX. p. 194.
(85) *Ibid.* de administr. anat. lib. IX. p. 197.
* *Soran.* apud. *Oribas.* coll. med. lib. XXIV. c. 31. p. 867.
(86) *Ibid.* de usu part. lib. IV. p. 417.
(87) *Ruffus*, l. c. p. 55.
(88) *Ibid.* p. 37. Παραστάτης. Vid. Jul. *Pollux.* onomast. lib. II. s. 202. p. 252, où Ἡρόδοτος doit être changé en Ἡρόφιλος.
(89) *Galen.* de administr. anat. lib. VI. p. 172.

paraissait participer de la nature des artères [90] : ce fut lui qui donna le nom de *duodenum* à l'intestin qui part immédiatement de l'estomac [91]. Il a aussi établi la différence qui existe entre le foie de l'homme et celui de plusieurs mammifères, sur-tout celui du lièvre, dont sa description est très-exacte [92].

Hérophile ne connaissait pas l'origine des veines, ou au moins le raisonnement qu'il fait pour savoir si elles viennent du cœur ou du foie, est très-inintelligible [93].

Sa description des parties génitales, qui diffère de celle de tous ses prédécesseurs, prouve qu'il a découvert les épididymes, mais qu'il n'en connaissait pas l'usage [94]; il les considérait seulement comme une réunion de vaisseaux sanguins entrelacés, et il remarqua que ces organes n'existent pas chez la femme [95]. Il regardait comme des conduits demi-circulaires ce que depuis on a nommé *trompes de fallope* [96]; et il prétendait que pendant la grossesse l'orifice de la matrice est tellement resserré qu'il est même impossible d'y introduire une sonde, πυρὴν μύλης [97].

70. Le faux Plutarque expose, avec assez de détails, la théorie d'Hérophile sur la respiration [98], théorie dans laquelle il reconnaît un grand rapport entre l'action de la respiration et celle des pulsations.

(90) *Ruffus*, l. c. p. 42.
(91) *Galen.* l. c. p. 173. — De loc. affect. lib. VI. p. 311.
(92) *Ibid.* de administr. anat. l. c.
(93) *Ibid.* de dogmat. Hipp. et Plat. lib. VI. p. 302.
(94) *Ibid.* de semine, lib. I. p. 234.
(95) *Ruffus*, l. c. p. 40. — *Galen.* l. c.
(96) *Galen.* de dissect. matric. p. 211.
(97) *Galen.* de natur. facult. lib. III. p. 109.
(98) *Plutarch.* de physic. philos. decret. lib. IV. c. 22. p. 102.

Suivant lui, la force de la respiration doit être considérée comme une des attributions de l'ame. Il admettait dans les poumons une systole et une diastole, ainsi qu'une tendance particulière à l'aspiration et à l'expiration de l'air.

A peine les pulsations naturelles des artères furent-elles découvertes, qu'Hérophile établit un système qui n'eut d'autre base que la théorie du pouls. Il en observa les différens états, ses variations, sa force, sa vitesse, et enfin son rhythme [99], qu'il compara aux cadences musicales; et sur-tout il remarqua les différentes modifications qui ont lieu aux diverses époques de la vie [100]. Il reconnut que la force des pulsations est due au cœur et non aux artères mêmes [1]. Cette force des pulsations elle-même n'est qu'une suite de la force vitale [2]. Ce médecin a assez mal décrit le pouls plein, ce qui prouve qu'il ne connaissait pas encore cette différence [3]; mais il a mieux expliqué le pouls *bondissant*, qu'il a lui-même désigné par ce nom [4].

71. Le savant de Chalcédoine ne fut pas aussi célèbre dans les autres branches de la médecine qu'en anatomie [5]; cependant sa théorie du pouls lui fit faire des recherches sur la séméiotique, qu'il divisa en trois parties; la diagnostique, l'anamnestique et le pronostic [6]. La médecine, suivant lui, est une *science qui*

(99) *Galen.* de different. puls. lib. II. p. 24.
(100) *Plin.* lib. XI. c. 37. lib. XXIX. c. 1.
(1) *Galen.* de differ. puls. lib. IV. p. 42.
(2) *Galen.* de differ. puls. lib. III, p. 33.
(3) *Ibid.* de dignosc. puls. lib. IV. p. 83.
(4) *Ibid.* de differ. puls. lib. I. p. 19.
(5) *Cæl. Aurel.* chron. lib. II. c. 29. p. 142.
(6) *Galen.* de plenitud. p. 350. (*τεύχοντος σημείωσις.*)

traite de l'état naturel, de l'état contre nature et des choses non naturelles [7]. Sa pathologie est remplie de subtilités et de discours inintelligibles, qu'il employait souvent à défaut de meilleures idées, ainsi que le faisaient alors les médecins d'Alexandrie [8]. Il a écrit un livre sur la diététique, dont il nous reste quelques passages très-importans sur la conservation de la santé [9].

Dans le développement des causes des maladies, il suivit en grande partie la théorie de Praxagoras son maître, qui regardait généralement la dégénération des humeurs comme cause principale des maladies [10]. Il attribuait au défaut de force dans les nerfs, la cause de la paralysie; cependant il ne savait pas distinguer l'hémiplégie de la paralysie complète, sous le rapport de leurs causes mutuelles [11]: mais il avait très-judicieusement reconnu que la mort subite n'est que le résultat de la paralysie du cœur [12].

Au reste, l'exemple de ce grand médecin nous fait voir que les théoristes subtils sont toujours prêts à marcher sur les pas de l'aveugle empirisme. Son penchant pour la prescription des spécifiques et des médicamens composés lui a fait donner, par Galien [13], le nom de

(7) Introduct. in *Galen.* Opp. p. IV. p. 373.
(8) *Plin.* lib. IX. c. 37. lib. XXVI. c. 2.
(9) *Sext. Empiric.* adv. Ethic. §. 50. p. 701. Ἡρόφιλος δὲ ἐν τῷ Διαιτητικῷ ϗ σοφίαν φησὶν ἀνεπίδεικτον, ϗ τέχνην ἄδηλον, ϗ ἰσχὺν ἀναγώνιστον, καὶ πλοῦτον ἀχρεῖον ϗ λόγον ἀδύνατον, ὑγείας ἀπούσης. Haller a passé trop légèrement sur ces fragmens, en disant qu'ils sont un témoignage du scepticisme d'Hérophile. Ils signifient, au contraire, que tout le savoir et tous les biens terrestres ne sont rien sans la santé; car tout ce qui a été dit auparavant doit se rapporter à cette dernière condition.
(10) *Galen.* de dogmat. Hipp. et Plat. lib. VIII. p. 324.
(11) *Ibid.* de loc. affect. lib. III. p. 282.
(12) *Cæl. Aurel.* chron. lib. II. c. 1. p. 348.
(13) Meth. med. lib. III. p. 63.

demi-empirique,

demi-empirique. Si la cause de la maladie était compliquée, il fallait, suivant son opinion, avoir recours à des médicamens composés. Il paraît, au surplus, qu'il reconnaissait très-peu de causes simples [14].

72. Le nom d'Erasistrate, né à Iulis, dans l'île de Ceos [15], et qui vécut probablement en même temps qu'Hérophile, à Alexandrie, est encore plus célèbre dans l'histoire de la médecine que celui de ce dernier. Élève de Chrysippe de Cnide, de Métrodore [16] et de Théophraste [17], Erasistrate resta pendant quelque temps à la cour de Seleucus Nicator, où une cure heureuse lui acquit une grande réputation [18]; bientôt

(14) *Galen.* de composit. medicam. sec. loca; lib. III. p. 189.

(15) *Strabo*, lib. X. p. 745. — *Suid.* tom. I. pag. 849. Étienne de Byzance (voc. Ἰουλις, p. 421, et Κῶς, p. 500.) a confondu l'île de Cos avec celle de Céos, qu'il prit d'abord pour Cos; de là est venue l'erreur dans laquelle il tomba, de regarder Hippocrate et Érasistrate comme compatriotes.

(16) *Sext. Empir.* adv. Grammat. lib. I. c. 12. p. 271.

(17) *Galen.* an sanguis natura in arteriis contineatur; p. 225.

(18) Appien (de bell. Syr. c. 126. p. 204.) et Lucien (de Dea Syria, p. 664.) ont raconté cette histoire avec assez de détail, sans nommer néanmoins Erasistrate; mais Plutarque (vita Demetrii, p. 907.) nomme ce médecin. Antiochus fils de Séleucus, étant devenu éperduement amoureux de sa belle mère Stratonice, ne voulut jamais déclarer sa passion à personne, de sorte que sa santé ayant été bientôt altérée par l'excès de sa passion, il fut contraint de se mettre au lit, où dans très-peu de temps il fut réduit au plus triste état d'affaiblissement, en persistant toujours à laisser ignorer la cause de son mal. Le médecin, après avoir observé l'abattement de ses yeux, l'extinction de sa voix, la pâleur de son visage, et sur-tout quelques larmes qui lui échappaient involontairement, reconnut bientôt que l'amour était la cause de tout ce désordre. Il employa le moyen suivant pour en découvrir l'objet: il posa sa main sur le cœur du malade, et ayant ensuite fait venir toutes les femmes du palais, il remarqua qu'Antiochus n'éprouvait pas la moindre agitation en leur présence; mais, à l'aspect de sa belle-mère, il changea aussitôt de couleur; une sueur abondante se répandit sur tout son corps et fut suivie d'un frissonnement très-fort, pendant lequel son cœur

il abandonna la pratique de la médecine pour ne se livrer qu'à l'anatomie et aux spéculations théoriques [19]. Après sa mort, il fut enterré près de la montagne Mycale, vis-à-vis de Samos [20], ce qui lui fit donner le surnom de *Samien* [21]. Sa science profonde et sa rare probité lui firent un si grand nombre d'amis et de partisans, qu'il fut considéré comme le plus habile anatomiste et le premier théoricien de son siècle [22].

Ses travaux anatomiques jetèrent le plus grand jour sur la théorie des fonctions du cerveau et du système nerveux. Avant cela il croyait que les nerfs avaient leur origine dans la dure-mère, parce que, ainsi qu'Hérophile, il les avait jusqu'alors confondus avec les ligamens et les tendons; mais l'exactitude de ses recherches lui fit découvrir qu'ils naissent du cerveau, dont il apprit en même temps à mieux connaître et décrire les différentes cavités, les enfoncemens et les anfractuosités : il sut encore mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui, établir la différence qui existe entre le cerveau humain et celui des animaux [23]. Un auteur moderne [24] lui attribue aussi la distinction entre

battait avec violence. Le moyen dont se servit Érasistrate pour instruire le roi de cette découverte, fut, au rapport d'Appien et de Lucien, aussi ingénieux que la conduite du roi, dans cette circonstance, fut grande et généreuse. Vid. *Plin.* lib. XXIX. c. 1. *Suid.* l. c. *Galen.* de præcogn. ad Epigen. p. 456. — *Julian.* misopog. p. 347. ed. *Spanheim.*

(19) *Galen.* de dogm. Hipp. et Plat. lib. VII. p. 311. 318. — De venæsectione adv. Erasistr. p. 4.

(20) *Suid.* l. c.

(21) *Julian.* l. c. p. 347. — Niclas ad. *Antigon. Caryst.* p. 182. ed. *Beckmann.*

(22) *Ibid.* de atra bile, p. 361. — De natural. facult. lib. II. p. 100.

(23) *Galen.* de dogmat. Hipp. et Platon. lib. VII. p. 311. 318. — De usu part. lib. VIII. p. 458, 459.

(24) *Ruffus*, l. c. p. 65.

les nerfs qui sont le siége de la sensibilité, et ceux qui produisent le mouvement : les uns proviennent de la substance du cerveau, et les autres de ses membranes. Cette assertion nous fait voir, d'un côté, qu'Erasistrate ne se mit point au-dessus du préjugé que les ligamens et les nerfs étaient identiques, et de l'autre, que c'est lui qui a donné naissance à cette distinction des nerfs de la sensibilité de ceux du mouvement, opinion qui a régné jusqu'aux temps modernes [25]. Dans son jeune âge, ce médecin plaçait l'ame dans la membrane du cerveau, *ἐπικρανὶς* [26].

Ainsi qu'Hérophile, il observa dans le bas-ventre des vaisseaux remplis d'une substance laiteuse, liqueur qu'il croyait n'y rester que pendant un certain temps, parce que ces vaisseaux, selon son opinion, sont le plus souvent pleins d'air atmosphérique [27].

Les valvules de la veine-cave, connues sous le nom de *tricuspides*, *τριγλώχινες*, lesquelles ont, selon lui, pour fonction d'empêcher la rétrogadation du sang qui est entré dans le cœur [28], n'ont pas échappé à l'observation attentive de ce philosophe.

L'utilité de la substance aérienne, *πνεῦμα*, que les anciens ont si souvent employée pour l'explication des principales fonctions de l'économie animale, est très-importante, suivant Erasistrate, car elle sert à la respiration, dont le but est de remplir les artères de cet air vital [29] : celles-ci attirent d'abord le pneumà de la veine pulmonaire, qui participe de la nature

(25) Vid. *Sömmerrings* Hirnlehre und Nervenlehre, S. 187.
(26) *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. IV. c. 5. p. 84.
(27) *Galen.* de administr. anat. lib. VII. p. 184. — An sanguis, p. 223.
(28) *Ibid.* de dogmat. Hipp. et Plat. lib. VI. p. 303.
(29) *Ibid.* de usu respirat. p. 159.

des artères en leur chariant de l'air [30]; car il serait inconcevable que la nature, qui jamais ne fait rien sans but, eût établi deux sortes de vaisseaux pour contenir un même fluide, le sang; d'ailleurs, il serait difficile de concevoir ce que deviendrait la quantité d'air que nous respirons continuellement, s'il n'existait pas des vaisseaux pour le charier dans tout le corps; et comment s'exécuteraient les fonctions de la vie sans le secours de cet air éthéré, qui est le siége de la force vitale, suivant l'opinion de tous les anciens [31].

D'après son système du mouvement et de la sensibilité, Erasistrate a divisé cet air spirituel en deux parties; l'une vitale, πνεῦμα ζωτικὸν, qui exerce son influence sur le cœur; l'autre intellectuelle ou air de l'ame, πνεῦμα ψυχικὸν, qui agit immédiatement sur le cerveau [32] : mais plus ce médecin porta son attention sur ce pneuma, moins il employa la doctrine de la chaleur intégrante, qu'il regardait comme acquise et non comme innée ou naturelle [33].

73. Cette substance spirituelle servit encore à Erasistrate pour expliquer les fonctions de la nutrition, des secrétions et autres de l'économie animale. Un auteur moderne [34] a donc eu tort d'avancer que ce médecin avait négligé la doctrine du pneuma.... Il regardait, au contraire, sa présence ou son absence comme la cause de la contraction ou de l'extension des muscles [35].

(30) *Galen.* de different. puls. lib. IV. p. 42.
(31) *Ibid.* an sanguis, p. 222.
(32) *Galen.* de dogmat. Hipp. et Platon. lib. II. p. 263.
(33) *Galen.* comm. 1. in libr. de nat. hum. p. 3.
(34) Auctor introduct. in *Galen.* opp. part. IV. p. 373.
(35) *Galen.* de loc. affect. lib. VI. p. 316.

Dans l'explication des fonctions naturelles du corps, il rejetait la force spécifique adoptée dans les écoles, et sur-tout la force attractive dans les secrétions [36]. En général, son système diffère de celui des Péripatéticiens, auquel même il est souvent opposé [37]. La secrétion de la bile, selon ce savant, dépend d'une diminution de diamètre dans les vaisseaux destinés à charier le sang impur et surchargé de matières bilieuses, ou enfin de leur position, sans avoir aucun rapport à la force attractive [38]. Sa théorie sur la secrétion de la bile a paru la plus claire et la plus détaillée [39]. Quant aux autres secrétions, et spécialement celle de l'urine, elles n'ont pas été l'objet particulier de ses recherches [40]. Le foie, qu'il regarde comme de nature toute parenchymateuse, a été très-bien décrit par ce philosophe [41], d'après lequel la bile traverse le foie par des conduits cachés, et arrive à la vésicule du fiel [42].

Le frottement des membranes de l'estomac et l'action intermédiaire du pneuma opèrent seuls la digestion [43], pendant le temps de laquelle les alimens sont retenus dans ce ventricule [44]. Galien lui a fait un reproche [45] de ce qu'il n'avait pas admis l'idée d'une force assimilatrice, *ἀλλοιωτικὴ δύναμις*. Il attribue la faim à l'état de vacuité des membranes de l'estomac, et il prétend

(36) *Galen.* de natural. facult. lib I. p. 96. lib. III. p. 112.
(37) *Ibid.* lib. II. p. 100.
(38) *Ibid.* l. c. p. 98. 100.
(39) *Galen.* de usu part. lib. IV. p. 414.
(40) *Ibid.* l. c. — De natur. facult. lib. II. p. 102.
(41) Auctor introduct. p. 378. — *Galen.* de composit. medicament. sec. loca, lib. VIII. p. 285.
(42) *Galen.* de loc. affect. lib. V. p. 306.
(43) *Ibid.* de natur. facult. lib. II. p. 107.
(44) *Ibid.* l. c. lib. III. p. 112.
(45) *Ibid.* l. c. lib. II. p. 99.

qu'on peut empêcher son effet en se serrant avec des bandes [46].

La nutrition s'opère, suivant Erasistrate, par la superposition de nouvelles parties [47]; pour cela, dit-il, figurez-vous un nerf aussi petit que vous voudrez; vous pourrez de même supposer qu'il est accompagné d'une artère et d'une veine, avec lesquelles il forme un cordon à trois fils. La combinaison intime de l'esprit de l'artère avec le sang de la veine doit opérer une superposition tellement régulière des particules sanguines aux parois des vaisseaux, πρὸς τὰ πλάγια, que la partie où cette opération a lieu en est continuellement entretenue [48].

74. Ce philosophe attribue encore la pulsation des artères à l'esprit aérien, lequel, après son passage des veines pulmonaires dans le cœur, dilate d'abord cet organe et ensuite les artères, qui, par la secousse que cet air leur a communiquée, se contractent de nouveau [49]. Erasistrate, qui s'est moins occupé qu'Hérophile des signes du pouls dans l'état morbifique, a seulement désigné, comme Hippocrate, les pulsations violentes des artères par le nom de σφυγμὸς [50].

Son explication de la génération était basée sur les systèmes dominans, et il croyait que la partie constitutive spirituelle de la semence produisait le développement de la forme et la structure du corps de

(46) *Gell.* noct. attic. lib. XVI. c. 3.
(47) *Galen.* de natur. facult. lib. II. p. 102.
(48) *Galen.* l. c.
(49) *Ibid.* de different. puls. lib. IV. p. 42. — An sanguis, p. 223. — Administr. anatom. lib. VII. p. 176. lib. VIII. p. 189.
(50) *Ibid.* different. puls. lib. IV. p. 41. — Dogmat. Hipp. et Plat. lib. VI. p. 297.

l'enfant, de la même manière que le ciseau de Phidias faisait sortir une statue d'un bloc de marbre [51].

Quoique ce philosophe reconnût en général, d'après l'opinion des Stoïciens, les intentions les plus sages dans la toute-puissance qui a donné la vie à notre être [52], il s'éloigna néanmoins de ce principe dans l'explication de l'utilité des parties individuelles. Non-seulement il regardait la bile comme inutile, mais encore la rate et plusieurs autres viscères; et Galien lui fait un reproche très-mérité de cette inconséquence [53]. Ce fut lui qui réfuta le premier l'opinion platonique, que les boissons pénètrent dans les poumons par la trachée-artère, et qui établit la différence qu'il y a entre les artères et la trachée-artère, par l'épithète de τραχεῖα [raboteuse], qu'il ajouta à cette dernière [54].

Il eut un si grand respect pour Hippocrate, que, même, lorsqu'il différait de ses opinions, il ne se permit jamais de le nommer, seulement il se bornait à réfuter ses sectateurs trop zélés [55].

75. La pathologie des siècles suivans doit à Erasistrate plusieurs théories qui ont fixé l'attention des médecins les plus célèbres : il négligea la doctrine de la dégénération des humeurs, que Praxagoras et Hérophile regardaient comme la cause des changemens qui

(51) *Galen.* de natur. facult. lib. II. p. 99.
(52) *Ibid.* p. 98.
(53) *Galen.* l. c. p. 100. — lib. III. p. 112. Ἀλλ' ὅτι πάντα μᾶλλον ἢ τὰ τῆς φύσεως ἔργα διαγινώσκειν, οἱ περὶ τὸν Ἐρασ. εἰσιν ἱκανοί.
(54) *Plutarch.* symposiac. lib. VII. 1. p. 698. — *Macrob.* saturnal. lib. VII. c. 15. p. 443. — Vid. *Lucian.* de conscribenda histor. p. 605.
(55) *Galen.* de atra bile, p. 361. — Comment. 1. in *Hipp.* de victu acut. p. 46.

ont lieu dans le corps, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie [56]; et il prétendait que la plupart des maladies ne sont dues qu'à la déviation ou à la fausse direction des humeurs et de la substance aérienne. Par exemple, lorsque, dans un état morbifique, le sang pénètre dans les artères, trouble l'esprit qu'elles contiennent et lui donne une direction irrégulière, alors il en résulte ou une fièvre ou une inflammation; la première a lieu lorsque le sang pénètre dans les grosses artères, de sorte que le cœur lui-même en est affecté; la seconde est causée par l'épanchement [παρέμπτωσις] du sang dans les petits vaisseaux [57]; aussi regardait-il la fièvre et l'inflammation comme deux maladies sinon identiques, au moins comme ayant entre elles beaucoup d'affinité [58]. D'après cela, l'inflammation du poumon a sa source dans les artères pulmonaires qui proviennent de l'aorte, et la pleurésie résulte de l'épanchement du sang dans les artères de la plèvre [59].

Les hémorragies, suivant lui, sont causées ou par la violence du sang, ou par sa dissolution, ou par les anastomoses [60].

La déviation de l'humeur, qui nourrit et entretient les nerfs moteurs, est la cause de la paralysie. Ce fluide pénètre-t-il dans l'intérieur des nerfs, sa densité et sa qualité glutineuse s'opposent au mouvement et empêchent la sensation [61].

(56) *Galen.* de atra bile, p. 357.
(57) *Galen.* de venæsect. adv. Erasistr. p. 2. — *Plutarch.* physic. philos. decret. lib. V. c. 29. p. 128.
(58) *Galen.* comment. 2. in libr. de nat. human. p. 27.
(59) *Ibid.* de loc. affect. lib. V. p. 298. 299. — *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 16. p. 115.
(60) *Cæl. Aurel.* chron. II. 10. p. 390.
(61) *Galen.* de atra bile, p. 360.

L'explication qu'il donnait des fonctions naturelles du corps était aussi basée sur son système de la déviation des humeurs; c'est pour cela peut-être qu'il donnait à la substance intermédiaire des veines et des artères le nom de *parenchyme* [62].

D'après l'opinion assez générale de ce temps, ce médecin regardait le sédiment de l'urine comme du pus, parce que, dans quelques maladies, ce sédiment a un aspect purulent [63].

Son opinion que les évacuations critiques sont très-difficiles à distinguer des dissolutions pernicieuses des humeurs, fut une forte objection contre la séméiotique d'Hippocrate [64].

76. Quant à sa méthode curative, elle différait beaucoup des principes de ses prédécesseurs. Nous avons vu (page 397) que Chrysippe de Cnide, appuyé sur les principes des Pythagoriciens, rejetait la saignée. Erasistrate, son fidèle disciple, marcha sur ses traces, et préféra son système à celui de tous les autres écrivains sur la médecine [65]. Ses principes sur la théorie de l'inflammation lui servirent à justifier son éloignement pour la saignée, quoique cette opération fût regardée comme indispensable par tous les médecins dans cette espèce d'affection. Lorsque le sang, dit-il, a pénétré dans des vaisseaux qui n'en contenaient point auparavant, et qu'il a troublé l'air ou l'esprit, la saignée ne peut remédier à cet accident; il faut, au contraire, chercher à détruire la première cause de cet épanche-

(62) *Galen.* comm. 1. in libr. de nat. hum. p. 2.
(63) *Ibid.* comment. 2. in libr. de natur. hum. p. 26.
(64) *Galen.* de optima secta, p. 28.
(65) *Galen.* de venæsect. adv. Erasistr. p. 5.

ment; ce qui s'obtient sur-tout par l'abstinence des alimens, et en liant les veines de manière à obstruer le passage du sang dans les artères [66]. Il en faut user de même à l'égard des grandes plaies, lorsque l'on craint une inflammation. Un principe, qu'il regardait comme devant empêcher la saignée, est l'impossibilité de déterminer la quantité de sang que l'on doit soustraire du corps [67].

Ses opinions et ses raisonnemens sur la saignée avaient toujours pour appui sa longue expérience, et sur-tout l'histoire de deux accidens où cette opération avait été inutile; l'un était relatif à une fille de Chios, affectée d'une maladie grave par suite d'une suppression menstruelle; l'autre à un nommé *Criton*, atteint d'une violente esquinancie [68]. Ses adversaires ne purent, à cette occasion, s'empêcher de le plaisanter sur la faiblesse de son induction, et de soutenir que cet hématophobe manquait d'expérience [69].... Comme il ne nous est resté aucun ouvrage d'Erasistrate, nous ne pouvons porter de jugement sur les principes qui lui ont été attribués par ses adversaires. Cependant, un auteur moderne [70] assure que ce philosophe fit usage de la saignée, mais que ses successeurs la rejetèrent tout-à-fait, tandis que lui-même la restreignait seulement à certains cas.

Chrysippe avait déjà blâmé l'usage des purgatifs;

(66) *Galen.* de venæsect. adv. Erasistr. Rom. p. 8.

(67) *Ibid.* de venæsect. adv. Erasistr. p. 4.

(68) *Ibid.* p. 13.

(69) *Ibid.* p. 15. — De venæsect. adv. Erasistr. p. 4.

(70) *Cæl. Aurel.* chron. lib. II. c. 13. p. 415. « Siquidem *Erasistratus* phlebotomari præcepit patientes. *Alii* vero ejus sectatores etiam fieri principaliter damnaverunt hoc adjutorii genus, tanquam virium vexabile. »

Erasistrate les rejeta entièrement de sa méthode curative, parce que, disait-il, ils occasionnent une altération dans les humeurs, qui, très-souvent, est suivie de fièvre putride [71]. L'objection de Galien, que ce médecin ne connaissait pas l'utilité de la force attractive des purgatifs, ne peut résister aux raisons que l'on vient de donner [72]. Erasistrate recommandait sur-tout un régime modéré, des bains chauds, des lavemens, des vomitifs, des frictions et beaucoup d'exercice [73]; il s'élevait avec force contre les médecins qui avaient la manie de prescrire des médicamens composés des trois règnes de la nature, auxquels il préférait tout simplement les tisanes, les huiles et les ventouses [74]. D'après cela, il est évident que ce médecin n'était pas l'ami des remèdes composés, quoi qu'en dise Galien à l'égard de sa préparation du choux et des cataplasmes [75] : il préférait plutôt les moyens diététiques; car il se guérit lui-même un jour avec du sirop de framboise [76].

Il pensait avec raison que les alimens et les remèdes ne produisent pas les mêmes effets chez tous les individus : il arrive quelquefois que l'eau de miel constipe et que les lentilles dévoient [77]. Il paraît, d'après cela, qu'il avait déjà voulu indiquer la nécessité de la réaction des forces du corps. Ennemi juré des médecins qui voulaient guérir les maladies sans en recher-

(71) *Galen.* de venæsect. adv. Frasistr. Rom. p. 15. — Il défend sur-tout qu'on se serve de purgatifs contre la goutte. *Cæl. Aurel.* chron. lib. V. c. 2. p. 566.

(72) De facult. purgant. medicam. p. 484.

(73) *Galen.* de venæsect. adv. Erasistr. Rom. p. 15. 16.

(74) *Plutarch.* symposiac. lib. IV. qu. 1. p. 663.

(75) *Galen.* de venæsect. adv. Erasistr. p. 1[illegible]

(76) *Ibid.* de composit. medicam. sec. loca, lib. VI. p. 68.

(77) *Ibid.* de facult. aliment. lib. I. p. 303.

cher les causes [78], il marcha néanmoins sur la route de l'empirisme ; car il regardait avec indifférence l'état des matières fondamentales dans les maladies, et ne s'occupait que de la guérison des organes mêmes [79]. Il était d'une telle hardiesse, que, dans le cas d'ulcère au foie ou à la rate, il ouvrait le bas-ventre, afin d'appliquer immédiatement les remèdes convenables sur la partie malade [80]. Si nous pouvons regarder comme authentique le témoignage de l'auteur de l'introduction de Galien [81], il se servit peut-être le premier du cathéter, auquel il donna le nom; la ponction dans l'hydropisie était, selon lui, un moyen inutile, parce qu'il savait très-bien que cette maladie dépend le plus souvent d'une obstruction au foie [82].

Enfin, ce savant célèbre nous a laissé sur les poisons un ouvrage cité par plusieurs auteurs modernes [83].

77. On doit encore citer Eudème * comme contemporain d'Erasistrate, et comme un de ceux qui ont contribué au perfectionnement de la science ana-

(78) *Dioscorid.* theriac. præfat. p. 419.
(79) *Galen.* comm. 1. in libr. de nat. hum. p. 2.
(80) *Cæl. Aurel.* chron. lib. III. c. 4. p. 454.
(81) Introduct. in *Galen.* opp. t. IV. p. 383. Ce cathéter avait déjà la forme d'une S romaine. Vid. *Bernard* ad *Theophan.* t. II. p. 66.
(82) *Cels.* lib. III. c. 21.
(83) Schol. *Nicandr.* alexipharm. v. 64.
* Qu'on me permette une observation sur le temps où Eudème a vécu. Galien assure qu'il fut contemporain d'Erasistrate et d'Hérophile. (Comm. in Aphor. VI. 1. p. 301. Τοῦτο γὰρ οὐδεὶς προσέθηκεν, οὔτε τῶν κατὰ τὸν αὐτὸν αὐτῷ γεγονότων χρόνον ἐπιφανεστάτων, οἷον Φιλότιμος, Ἡρόφιλος, Εὔδημος.) Mais, dans un autre endroit (de antidot. lib. II. p. 452.), on cite de lui une préparation de thériaque

tomique, quoique ses découvertes n'aient pas été très-nombreuses. Galien prétend qu'il seconda dans leurs travaux les deux premiers maîtres de l'anatomie [84]. Il a écrit avec beaucoup de profondeur sur les fonctions du cerveau et des nerfs [85]; il a reconnu avec raison cinq os dans la main, autant dans la plante du pied, deux dans le pouce et deux dans l'orteil [86]. Ce médecin, qui a décrit les apophyses styloïdes des os des tempes, et les a comparées aux ergots des coqs [87], a aussi observé la grosse glande de l'estomac [88] : il comparait les trompes de la matrice à des franges [89]. Il est étonnant que cet anatomiste distingué ait pris l'acromion pour un os particulier [90].

78. On peut faire un reproche aux successeurs d'Erasistrate et d'Hérophile d'avoir négligé l'occasion et le temps qu'ils avaient à Alexandrie de perfectionner

destinée pour Antiochus *Philométor*. Spanheim (de usu et præstant. numism. t. I. p. 442.) ne connaît parmi les Séleucides, que Demetrius III qui ait porté ce surnom; mais, parmi les Ptolémées, on cite le sixième sous le même nom. Il ne peut être ici question ni de l'un ni de l'autre; car Ptolémée VI est mort cent quarante-six ans avant Jésus-Christ, et Démétrius III, quatre-vingt-cinq ans avant Jésus-Christ. N'aurait-on pas donné ce nom de *Philométor* à Antiochus VIII ou Grypus, qui aimait beaucoup les marionettes (*Diodor. sicul.* excerpt. p. 606.) et qui assassina sa mère! Alors cet Eudème serait un autre que l'anatomiste dont nous parlons.

(84) *Galen.* comment. in *Hipp.* Aphor. VI. 1. p. 301. — De dogmat. *Hipp* et *Platon.* lib. VIII. p. 318.

(85) *Ibid.* de loc. affect. lib. III. p. 281.

(86) *Ibid.* de usu part. lib. III. p. 399.

(87) *Ruffus*, p. 35.

(88) *Galen.* de semine, lib. II. p. 246. Εἰς ἔντερα δ᾽ ἥκει ἐξ ἀδένων τινῶν — ὑγρὸν γλισχρὸν, ὅμοιον σιέλῳ, περὶ ὧν ἀδένων οὐ σμικρὰ ζήτησις γέγονε τοῖς ἀνατομικοῖς ἀπὸ Ἡροφίλου τε καὶ Εὐδήμου τὴν ἀρχὴν λαβοῦσα.

(89) *Ibid.* de dissect. matric. p. 211.

(90) *Ruffus*, p. 29.

la science médicale. Tel, en effet, aurait dû être le résultat de l'indépendance des arts, et sur-tout du grand nombre des médecins, qui, au rapport de Celse [91], se livraient individuellement à une partie isolée de la science. De là, la division de l'art en médecine, en chirurgie et en rhizotomie ou pharmacie. Ce mode aurait pu produire les plus grands avantages, si les sophismes et les frivolités des disciples de l'école d'Alexandrie n'avaient conduit les médecins dans de fausses routes et à des erreurs manifestes.

La plupart des partisans d'Hérophile n'étaient, il faut en convenir, que de tristes raisonneurs, dont nous ne connaissons presque plus que les différentes définitions du pouls [92]. Plusieurs, il est vrai, ont fait des commentaires sur Hippocrate; mais ce n'a été que dans la vue de critiquer ses pronostics par des sophismes absurdes [93]. Quoique Galien rapporte que les disciples d'Hérophile ont très-bien décrit le tissu artériel du cerveau [94], cependant ils négligèrent presque tous l'étude de l'anatomie, et devinrent les vrais fondateurs de l'école empirique [95].

On sait encore que ce sont eux qui ont distingué les premiers le mot *πάθος [passio]*, de *νόσος [morbus]*[96], et qui ont démontré géométriquement la difficulté de guérir les ulcères ronds [97].

(91) *Præf.* Iisdemque temporibus in tres partes medicina diducta est, ut una esset, quæ victu, altera, quæ medicamentis, tertia, quæ manu mederetur. Primam *διαιτητικὴν*, alteram *φαρμακευτικὴν*, tertiam *χειρουργικὴν* Græcè nominaverunt.

(92) *Galen.* comment. 2. in Epidem. III. p. 410.

(93) *Ibid.* comment. 1. in Prognost. p. 119. 120.

(94) Administr. anatom. lib. X. p. 195.

(95) *Galen.* l. c.

(96) *Galen.* defin. med. p. 394.

(97) *Cass.* problem. 1.

Parmi les Hérophiliens qui ont suivi les traces de leur maître et professé le dogmatisme, on doit citer Démétrius d'Apamée, qui paraît avoir été le plus célèbre, parce qu'il fonda une école particulière [98]. L'auteur qui nous a donné ces renseignemens dit encore que Démétrius cultiva avec beaucoup de soin la pathologie générale [99]; notamment il divisa les hémorragies en celles qui proviennent de la lésion des vaisseaux et en celles qui ont lieu sans aucune lésion. Les premières ont leur cause dans le déchirement et la putréfaction ; les secondes sont occasionnées ou par la trop grande finesse des parois des vaisseaux, ce qui permet une transsudation du fluide, ou par l'atonie ou l'anastomose. On reconnaît ici d'une manière évidente les principes sur lesquels repose le système de Gaubius [100].

Il ne faisait de différence entre la pleurésie et la péripneumonie que par le degré d'intensité : la première était une inflammation d'une partie du poumon [1]. Le même auteur nous a encore conservé ses définitions de plusieurs maladies. La léthargie, par exemple, est une maladie aiguë, accompagnée d'un obscurcissement des sens [2]. La frénésie est une aliénation de l'esprit avec agitation fébrile continue [3]. Il admettait deux sortes d'hydropisies, la tympanite et l'ascite [4]. Il a très-bien établi la différence qu'il y a entre le spasme et le tremblement [5].

(98) *Cæl. Aurel.* chron. lib. V. c. 1. p. 432.
(99) *Ibid.* chron. lib. II. c. 10. p. 390.
(100) *Gaubii* instit. pathol. medic. §. 203.
(1) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 25. p. 136.
(2) *Ibid.* acut. lib. II. c. 1. p. 73.
(3) *Ibid.* acut. lib. I. c. 1. p. 2.
(4) *Ibid.* chron. lib. III. c. 8. p. 468.
(5) *Ibid.* acut. lib. III. c. 7. p. 208.

Un autre Hérophilien, Mantias, a mérité les éloges de Galien pour avoir été un fidèle partisan des principes de son maître, et sur-tout pour ne s'être pas laissé entraîner par le torrent de l'empirisme; il fut maître d'Héraclite de Tarente [6], et le premier qui ait écrit, selon Galien, sur la manière de préparer les principaux médicamens [7]. Il avait aussi laissé un ouvrage sur le laboratoire du médecin [8] et sur l'appareil chirurgical [9].

Bacchius de Tanagre, célèbre par son explication des causes des hémorragies, ajouta aux trois déjà connues, savoir, la rupture, la dissolution et l'anastomose, une quatrième cause, qui est l'extravasion produite par la pression [10]. Il jugea que le pouls doit se faire sentir à-la-fois dans toutes les parties du corps, parce que les vaisseaux sanguins sont continuellement remplis de sang; cette opinion fut fortement combattue par les partisans d'Erasistrate [11]. Il fut un des premiers commentateurs des aphorismes d'Hippocrate, et il publia un vocabulaire de ce grand médecin [12].

Zénon de Laodicée, particulièrement connu par la découverte d'un grand nombre de médicamens composés, sur-tout par un remède calmant employé dans la colique, et cité par plusieurs auteurs sous le nom

(6) *Galen.* de compos. medic. sec. loca, lib. VI. p. 252.

(7) *Galen.* de compos. medic. sec. gen. lib. II. p. 328. *Φαρμάκων συνθέσεις παμπόλλων ἀξίων ἐπαίνε πρῶτος, ὧν οἶδα, Μαντίας ὁ Ἡροφίλειος ἔγραψεν.*

(8) *Ej.* comment. in libr. *κατ' ἰητρεῖον*, p. 667.

(9) *Ibid.* de fasciis, p. 581. ed. *Froben.*

(10) *Cœl. Aurel.* tard. lib. II. c. 10. p. 390.

(11) *Galen.* de differ. puls. lib. IV. p. 47.

(12) *Galen.* comment. in Aphor. VII. 68. p. 328. Il faut lire ici: Οἱ πρῶτοι τῶν ἐξηγησαμένων τοὺς ἀφορισμοὺς, ὧν ἐστιν, Ἡροφίλειος ὁ Βακχεῖος, Ἡρακλείδης τε καὶ Ζεῦξις οἱ ἐμπειρικοί. — *Erotian.* p. 8.

de

de *diasticon* ou *diastœchados* [13], a aussi laissé quelques commentaires sur Hippocrate, où il cherche à expliquer les signes rapportés dans l'histoire des maladies par ce grand homme [14]. Il regardait la chélidoine comme un poison d'une nature froide [15]; et Galien dit qu'il inventa plusieurs contre-poisons [16]. C'était, suivant Diogène, un homme d'esprit, mais qui cependant avait beaucoup de difficulté à rendre ses idées par écrit [17].

Galien nous a conservé les opinions de ce médecin sur le pouls, expression sous laquelle il comprenait toutes les fonctions des parties artérielles, tant dans la dilatation que dans le rétrécissement de ces organes. Zénon attachait une grande importance à cette expression *parties artérielles*, parce qu'il ne considérait pas le cœur comme une partie musculeuse, mais comme une continuation des artères [18].

80. Apollonius de Citium, surnommé *Mys*, peut encore être regardé comme un disciple d'Hérophile, et d'après Strabon, comme un élève d'Héraclide d'Erythrée [19]. Il ne faut pas le confondre avec plusieurs autres personnages de ce nom, cités dans le cours de cette histoire. Érotian [20] fait mention d'un ouvrage de ce médecin sur les articulations, dans lequel il

(13) *Cal. Aurel.* tard. lib. IV. c. 7. p. 530.
(14) *Galen.* comm. 2. in lib. III. epidem. p. 420, où il faut lire: Ζήνων ὁ Ἡροφίλειος.
(15) *Erotian.* exposit. voc. Hippocr. p. 216.
(16) *Galen.* de antidot. lib. II. p. 448. 449.
(17) *Diogen.* lib. VII. s. 35. p. 386. Νῆσαι μὲν ἱκανὸς, γράψαι δὲ ἄπυρος.
(18) *Galen.* de different. puls. lib. IV. p. 47.
(19) *Strabo*, lib. XIV. p. 954. 1001.
(20) L. c. p. 86.

cherche l'explication des difficultés que présentent quelques phrases d'Hippocrate, et d'un autre sur les propriétés des médicamens, sur les *euporistes* et les antidotes [21]. On rapporte qu'il faisait donner de la viande salée à des malades faibles et atteints de phthisie, pour stimuler leur appétit [22]. Dans un ouvrage particulier qu'il publia sur la secte d'Hérophile, il disait, que la pleurésie est une inflammation de la plèvre et des muscles intercostaux [23]. Il laissa aussi un ouvrage sur l'épilepsie [24]. Un auteur moderne prétend qu'il fut disciple de Zopyrus, dont nous parlerons dans la suite [25].

81. Callimaque, cité comme un partisan de la secte d'Hérophile, qui interprétait les mots difficiles d'Hippocrate [26], et comme très-savant dans la diététique, a écrit sur les accidens que peuvent causer les émanations odorantes de certaines fleurs, lorsqu'on en fait des couronnes pour les placer sur la tête [27].

Un autre partisan de cette même secte est Callianax, célèbre seulement par son indifférence et ses procédés barbares envers ses malades [28].

Galien parle encore d'un nommé Chryserme comme d'un médecin remarquable par sa nouvelle théorie du

(21) *Cels.* lib. V. præf. p. 194. — *Galen.* de compos. sec. local. lib. I. p. 167. — Antidot. lib. II. p. 445.
(22) *Plutarch.* quæst. natur. p. 912.
(23) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 13. p. 110.
(24) *Ibid.* tard. lib. I. c. 4. p. 323.
(25) *Nicet.* collect. chirurg. p. 171.
(26) *Erotian*, p. 8.
(27) *Plin.* lib. XXI. c. 3.
(28) *Galen.* comm. 4. in lib. VI. Epidem. p. 495. Lorsqu'on lui demandait si le malade était en danger de mourir, il répondait: « n'est-il pas né de Léto, la mère des beaux enfans! »

pouls, dans laquelle il prétendait que les pulsations ne dépendent en aucune manière de la force du cœur, mais d'une dilatation et d'une contraction alternatives des artères, produites par une impulsion de la force vitale et animale. [29] Dans les affections scrophuleuses et les goîtres, il faisait usage d'une racine nommée *affodille* [30]. Sextus Empiricus dit que ce médecin avait l'estomac d'une sensibilité extrême [31].

Nous ne devons pas confondre ici André Chrysaris, le jeune, avec André de Caryste, que Celse met au nombre des Hérophiliens [32], et qui a écrit un livre sur les propriétés et les effets des substances médicamenteuses probablement sous le titre νάρθηξ [33]. Il paraît, d'après ce livre, que l'on falsifiait l'opium à Alexandrie [34]. Ce médecin, dans un ouvrage sur les poisons, réfutait l'erreur d'après laquelle on croyait que l'aspic s'accouple avec la murène [35]. Son opinion sur l'ame, à laquelle il n'assignait aucun siége particulier [36], ne différait pas de celle des Stoïciens, qui comprenaient, sous ce mot, les cinq organes des sens. La chair des os ou le *callus* provient, selon lui, de la substance médullaire [37]. Il a écrit aussi sur la rage des chiens, qu'il nommait κυνόλυσσος, et sur la pantophobie, qu'il regardait comme une névrose particulière [38]; enfin, il fut l'inventeur de plusieurs

(29) *Galen.* diff. puls. lib. IV. p. 48.
(30) *Plin.* lib. XXII. c. 22.
(31) *Sext. Empir.* pyrrhon. hypot. lib. I. s. 84. p. 23.
(32) *Cels.* lib. V. p. 194.
(33) Schol. *Nicandr.* theriac. v. 684.
(34) *Plin.* lib. XX. c. 18.
(35) Schol. *Nicandr.* theriac. v. 823.
(36) *Tertullian.* de anim. c. 15. p. 785.
(37) *Cass.* problem. 58. p. 30.
(38) *Cæl. Aurel.* acut. lib. III. c. 9. p. 218. c. 12. p. 222.

onguens efficaces dans l'ophtalmie, et de quelques appareils propres à la réduction de la luxation du fémur[39].

L'histoire de Cidias de Mylasa en Carie ne présente de remarquable que quelques commentaires sur Hippocrate, contre lesquels Lysimaque de Cos a écrit trois volumes (*voyez* p. 408)[40].

82. Presque tous les partisans de la secte d'Hérophile vécurent à Alexandrie. Quelques-uns d'entre eux, après la décadence des arts et des sciences dans cette florissante cité, se réfugièrent à Laodicée, et formèrent une école dans le temple du *Monat-Carus*, situé entre cette dernière ville et Carura (*v.* p. 469)[41]. Une fouille faite, le siècle dernier, dans les débris de l'ancien temple d'Esculape, à Smyrne, produisit plusieurs médailles portant les noms de la plupart des médecins des écoles d'Hérophile et d'Erasistrate. Chishull, qui était alors à Smyrne, les envoya à Mead, célèbre antiquaire anglais, qui en donna une explication savante dans un ouvrage particulier, où il faisait l'éloge des disciples d'Hérophile et d'Erasistrate[42]; mais, on sait aujourd'hui que les deux philosophes anglais ont été induits en erreur, et que ces médailles sont supposées[43].

Au temps de Strabon, Zeuxis, qui était le directeur de l'école d'Hérophile, près de Laodicée, a aussi écrit, sur les livres d'Hippocrate[44], quelques commentaires

(39) *Cels.* lib. VI. c. 6. p. 298. lib. VIII. c. 20. p. 467.
(40) *Erotian.* p. 10. 192.
(41) *Strabo*, lib. XII. p. 869.
(42) Diss. de nummis quibusdam a Smyrnæis in medicorum honorem percussis. Opp. lib. I. (Götting. 1748. 8.°).
(43) *Eckhel*, t. II. p. 599.
(44) *Galen.* comment. in libr. Κατ' ἰητρεῖον, p. 662. *Erotian.* p. 214. 216.

peu recommandables par le style, et qui étaient déjà très-rares au temps de Galien [45]. Ce philosophe admettait aussi, comme plusieurs sectateurs de cette école, les principes de l'empirisme [46].

Alexandre Philalèthes succéda à Zeuxis dans la direction de cette école [47]; il écrivit, sur les différentes opinions des médecins, un ouvrage, dans lequel, pour éviter toute discussion oiseuse, il donna deux définitions du pouls, l'une qu'il nomma *subjective*, et l'autre *contemplative*. D'après la première, le pouls est une dilatation et une contraction involontaires et sensibles du cœur et des artères; et par la seconde, le pouls est le choc produit contre la main par le mouvement continuel et involontaire de l'artère, et le repos qui en est alternativement la suite [48]. Démosthènes Philalèthes, son élève, adopta ces deux définitions à quelques modifications près. Dans la subjective, par exemple, il dit que le pouls est une dilatation et une contraction naturelles du cœur et des artères, qui peuvent même tomber sous les sens; et dans la contemplative, il substitue seulement le mot *naturel* au mot *involontaire* [49]. Ceci prouve l'importance que ces écrivains mettaient dans ces espèces de définitions. Alexandre en donna encore plusieurs autres de différentes maladies, mais elles n'étaient pas meilleures que celles que nous venons de rapporter [50].

Demosthènes, qu'il ne faut pas confondre avec celui bien plus moderne de Marseille, a écrit, sur les

(45) *Galen.* comment. 2. in libr. III. Epidem. p. 412.
(46) *Ej.* comment. in aphor. VI. p. 328.
(47) *Strabo*, l. c.
(48) *Galen.* diff. puls. lib. IV. p. 46.
(49) *Galen.* ibid.
(50) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 1. p. 74.

ophtalmies, un ouvrage très-estimé de l'antiquité [51], qui existait encore dans le XIV.e siècle, au temps de Matthæus Sylvaticus; car cet auteur et plusieurs autres anciens compilateurs, nous en ont conservé quelques extraits [52].

83. Aristoxène, autre élève d'Alexandre, que l'on a souvent confondu avec le Péripatéticien de ce nom, a donné, suivant Galien, une définition du pouls qui, quoique faite dans toutes les règles de la dialectique, n'en est pas plus satisfaisante. D'après cette définition, le pouls est une action propre aux artères et au cœur [53]. Il recommandait que l'on fît prendre des liquides aux hydrophobes par le moyen des lavemens [54]. Il regardait la pariétaire *[polygonum convolvulus]*, employée en friction avec de l'huile, comme un des meilleurs moyens pour guérir la fièvre-quarte [55]. Il a laissé un ouvrage très-étendu sur les principes de son école [56].

Héraclide d'Erythrée, l'un des premiers Hérophiliens, et élève de Chryserme [57], a aussi écrit des commentaires sur les ouvrages d'Hippocrate; mais il n'était pas en état de faire la distinction des vrais écrits

(51) *Galen.* l. c.
(52) *Oribas.* synops. lib. VIII. c. 40. *Aët.* tetrab. II. serm. III. c. 12. s. col. 305. s.
(53) *Galen.* diff. puls. lib. IV. p. 47.
(54) *Cæl. Aurel.* acut. lib. III. c. 16. p. 233.
(55) *Apollon. Dyscol.* hist. mirab. c. 33. p. 133. Vid. *Mahne* diatribe contre Aristoxène, p. 205. (Amst. 1793. 8.°) Dans Appollonius il est nommé *Ἀριστόξενος ὁ Μυσικὸς*; mais l'opinion de Meursius qu'il faut changer ό en ȣ paraît assez vraisemblable : cependant Reinesius est d'un sentiment opposé, var. lect. lib. III. p. 484.
(56) *Galen.* diff. puls. lib. IV. p. 49.
(57) *Galen.* l. c. p. 48.

d'avec les faux [58]. Il définit le pouls une contraction et une dilatation énergiques du cœur et des artères, qui s'opèrent par l'effet continuel de la force vitale et animale [59]. Le raisonnement le guidait toujours dans ses différentes recherches médicinales; ce qui le distingua de plusieurs des partisans de sa secte, qui cédaient plutôt à l'influence de l'empirisme [60]. Une fausse interprétation paraît avoir porté Diogène [61] à le regarder comme un élève d'Icesius, et par conséquent comme un Erasistratien [62].

Outre l'ancien Apollonius cité page 497, et plusieurs autres dont nous parlerons dans la suite, il y eut encore dans l'école d'Hérophile un jeune Apollonius, surnommé *Ther*, et qui est peut-être Ophis de Pergame, lequel a aussi commenté les œuvres d'Hippocrate [63] et a fait un extrait du vocabulaire de Bacchius [64] (page 496). Quoiqu'il soit difficile de distinguer le grand nombre de médecins de ce nom, je crois pourtant que ce que rapporte Cælius Aurelianus d'un Apollonius hérophilien, qui plaçait le siége de la pleurésie dans le poumon même, regarde celui dont nous nous occupons [65]. A l'exemple des disciples d'Erasistrate, il rejetait la saignée, qu'il remplaçait quelquefois par des ventouses [66]. Il inventa une espèce particulière d'appareil chirurgical, dans

(58) *Galen.* comm. in libr. Κατ' ἰητρεῖον, p. 662. comm. in libr. III. epid. p. 412.
(59) *Galen.* diff. puls. lib. IV. p. 48.
(60) *Galen.* ars medicin. p. 122. ed. *Froben.*
(61) *Diogen.* lib. V. s. 94. p. 316.
(62) Beitr. zur Gesch. der Medicin, st. II. p. 80.
(63) *Erotian.* p. 86.
(64) *Ders.* p. 8.
(65) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 28. p. 139.
(66) *Oribas.* synops. ad Eustath. lib. I. c. 14.

lequel on faisait une ouverture à la bande pour le passage de la tête [67].

Je crois bien faire en plaçant ici Apollonius de Tyr, qui vécut peu de temps avant Strabon, et qui fut auteur d'un ouvrage qui contenait tous les noms des partisans de Zénon [68]. On a conservé de lui une espèce d'appareil qu'il nomma *le petit temple* [69].

Il faut compter encore comme un Hérophilien moderne, Gaius, dont Galien cite plusieurs remèdes, et qui cherchait le siége de l'hydrophobie dans les membranes du cerveau [70]. Enfin, Dioscoride, surnommé *Phacas*, parce que son corps était tout couvert de verrues [71], est encore de ce nombre. Ce médecin, né à Alexandrie [72], vécut du temps de Cléopatre, et nous a laissé vingt-quatre volumes sur la médecine [73]; il s'est surtout attaché à réfuter les interprétations de Bacchius sur les endroits difficiles d'Hippocrate [74].

84. Les successeurs d'Erasistrate formèrent aussi une école, dont le principal siége fut d'abord à Alexandrie, mais qui se propagea ensuite dans l'Asie mineure.

Straton de Beryte, l'un des partisans et l'ami intime d'Erasistrate [75], a laissé un ouvrage dans lequel il a

(67) *Galen.* de fasc. p. 600.
(68) *Strabo*, lib. XVI. p. 1098.
(69) *Galen.* de fasc. p. 600.
(70) *Cæl. Aurel.* acut. lib. III. c. 14. p. 225.
(71) *Suid.* t. I. p. 604. Cependant il le confond avec le célèbre Dioscoride d'Anazarba.
(72) *Paul. Ægin.* lib. IV. c. 24. p. 142. *Galen.* expos. voc. p. 482.
(73) *Suid.* l. c.
(74) *Erotian.* p. 8. 382. — *Galen.* ibid. p. 402.
(75) *Galen.* de venæsect. adv. Erasistr. Rom. p. 8. Vid. *Diogen.* lib. V. s. 61. p. 300.

cherché l'explication des difficultés que présentent les écrits du médecin de Cos [76]. Ainsi que son maître, il ne faisait usage de la saignée dans aucune maladie, et se vantait beaucoup de cette méthode [77]. La raison très-peu valable qu'il en donnait, est que l'on s'expose au danger de confondre une artère avec une veine et de piquer l'une pour l'autre [78]; ce qui prouve combien ses connaissances anatomiques étaient inférieures à celles d'Erasistrate *.

Le célèbre Péripatéticien Straton de Lampsaque, qui vécut à Alexandrie, à la cour des Ptolémées, cultiva la théorie médicale, d'après l'exemple d'Erasistrate. On le connaissait sous le nom de *physicien*, à cause de ses profondes connaissances en histoire naturelle [79]; et Strabon le cite comme auteur d'une théorie de la mer [80]. Ses principes différaient de ceux de Platon et des Péripatéticiens, en ce que, dans l'explication des phénomènes de la nature, il avait principalement en vue les forces fondamentales de la matière et les lois éternelles du mouvement, et qu'il regardait comme nulle l'influence de la divinité [81]. L'ame, selon lui, n'était autre chose que la réunion des sensations [82], dont il plaçait assez singulièrement le siége entre les sourcils [83]. Indépendamment de plusieurs écrits philosophiques, il a encore laissé quelques livres

(76) *Erotian.* p. 86.
(77) *Galen.* l. c.
(78) *Galen.* de venæsect. adv. Erasistr. p. 1.
* C'est probablement le Bérytien dont on trouve des avis sur l'économie. (*Geoponicis* lib. II. c. 9. lib. IV. c. 11. &c.)
(79) *Diogen.* lib. V. s. 64. p. 301.
(80) Lib. I. p. 86.
(81) *Cic.* acad. quæst. lib. IV. c. 38. — *Plutarch.* adv. Colot. p. 1115.
(82) *Sext. Empir.* adv. Mathem. lib. VII. s. 350. p. 439.
(83) *Tertullian.* de anim. c. 15. p. 786.

sur la nature humaine, sur la reproduction des animaux et sur les maladies et leurs crises [84]. L'influence qu'il reconnaissait au nombre *sept* sur les changemens naturels du corps (p. 400, note 74), prouve qu'il était partisan de la doctrine de Pythagore, et sur-tout zélé syncrétiste.

Lycon de Troas, successeur de Straton, s'occupa de la physiologie, et a laissé, sur le système de la génération, plusieurs livres dont il ne nous reste aucun fragment [85].

85. La secte d'Erasistrate peut encore compter parmi ses véritables partisans Apollonius de Memphis, disciple de Straton de Beryte [86], qui laissa un ouvrage sur la botanique [87], et un autre sur les articulations [88]. On cite de ce médecin une opinion séméiotique, d'après laquelle l'évacuation des vers du canal intestinal est toujours un signe dangereux dans les maladies [89]. Il donnait le nom de *diabètès* à l'hydropisie dans laquelle les boissons prises sont aussitôt évacuées [90]. Il définissait le pouls de trois manières, dans l'une desquelles il prétendait que ce mouvement est produit par l'influence du pneuma qui se rend du cœur dans les artères [91]. On trouve dans ses ouvrages qu'il fut l'inventeur de plusieurs médicamens composés [92].

(84) *Diogen.* lib. V. s. 58. p. 299.
(85) *Diogen.* lib. V. s. 65. p. 301. — *Apulej.* apolog. p. 463. — *Athen.* lib. XII. p. 547.
(86) *Galen.* diff. puls. lib. IV. p. 51. Il y a ici ὁ ἀπὸ Στράτωνος, que quelques auteurs ont traduit à tort par *le fils de Straton.*
(87) Schol. *Nicandr.* theriac. v. 52. 559.
(88) *Erotian.* p. 86.
(89) *Cæl. Aurel.* tard. lib. IV. c. 8. p. 537.
(90) *Ibid.* lib. III. c. 8. p. 469.
(91) *Galen.* l. c.
(92) *Myreps.* sect. 48. col. 831.

Nicias de Milet, ami intime du grand Erasistrate, ne nous est connu que par l'estime que lui portait Théocrite, qui lui fit hommage de deux de ses plus jolies idylles [93].

Apollophanes, qui fut peut-être le célèbre médecin d'Antiochus-le-Grand [94], a laissé la composition assez connue d'une fomentation employée dans la pleurésie [95].

Artémidore de Sida n'est connu que par son opinion sur le siége de l'hydrophobie, qu'il plaçait dans l'estomac, à cause des vomissemens et des espèces de sanglots qui accompagnent cette maladie [96].

Il en est de même de Charidème et de son fils Hermogène de Tricca, que nous ne connaissons que par leur stricte observation des principes du fondateur de leur école [97].

86. Avec Icesius, fondateur d'une école érasistratienne, peu de temps avant Strabon [98], commença une époque très-brillante pour cette secte; ce médecin acquit une réputation extraordinaire [99], et a laissé une infinité d'écrits, dont les plus remarquables traitent des plantes, des onguens et des substances alimentaires [100]. On cite souvent de lui un médicament composé, qui porte son nom [1].

(93) Schol. *Theocrit.* in argument. id. XI.
(94) *Polyb.* hist. lib. V. c. 56. p. 638. 639.
(95) *Cœl. Aurel.* acut. lib. II. c. 33. p. 150. c. 29. p. 142.
(96) *Ibid.* c. 31. p. 146. lib. III. c. 14. p. 224.
(97) *Ibid.* lib. III. c. 15. p. 227. — *Galen.* de facult. simpl. lib. I. p. 13.
(98) *Strabo*, lib. XII. p. 869.
(99) *Plin.* lib. XXVII. c. 4. Non parvæ auctoritatis medicus.
(100) *Athen.* lib. III. p. 128. lib. VII. p. 288. lib. XV. p. 678.
(1) *Galen.* de compos. medicam. sec. gen. lib. VII. p. 400. — *Aët.* tetr. II. serm. 2. c. 96. p. 296.

Il n'est parlé de Ménodore, ami d'Icesius, que relativement à son opinion sur les coloquintes [2].

Tout ce que nous savons de Xénophon de Cos, c'est qu'il fut partisan d'Erasistrate; qu'il vécut avant Apollonius de Memphis [3], et qu'il cherchait à arrêter les hémorragies en comprimant les membres avec une bande [4].

Tous ceux que nous venons de désigner sont les successeurs les plus célèbres des deux fondateurs de l'école d'Alexandrie. Quoique les écoles dogmatiques, fondées par Hérophile et Erasistrate, tombassent peu-à-peu en décadence à cause de la grande extension que prit la secte empirique et méthodique, cependant elles se soutinrent jusqu'au siècle de Galien.

87. La division de la médecine, dont nous avons déjà parlé, en chirurgie, diététique, rhizotomie ou pharmacie, fit, suivant le rapport de Celse [5], que l'on mit beaucoup plus de recherches dans la pratique de la chirurgie. La plupart des chirurgiens d'Alexandrie n'entreprirent plus les opérations importantes de leur art qu'avec un soin, des précautions et une adresse extrêmes, et parvinrent à les assujettir à des règles fixes.

Le premier qui se distingua par ses travaux sur les opérations chirurgicales, fut Philoxène. Il avait laissé plusieurs ouvrages sur la chirurgie, mais ils ont tous été perdus [6]. Galien est le seul auteur qui ait conservé

(2) *Athen.* lib. II. c. 18. p. 94.
(3) Introduct. in *Galen.* opp. p. 375. t. IV.
(4) *Cæl. Aurel.* tard. lib. II. c. 13. p. 416.
(5) *Cels.* lib. VII. p. 337.
(6) *Ibid.*

de lui un remède pour certaines maladies des yeux [7].

Celse vante aussi Héron [8], qui prétendait que l'épiploon est toujours compris dans l'hernie ombilicale [9].

Cet auteur cite encore, comme chirurgien célèbre de ce temps, Gorgias [10], qui soutenait que l'hernie ombilicale ne contient souvent que de l'air [11].

88. Parmi les opérations perfectionnées par les chirurgiens de l'école d'Alexandrie, on fait mention principalement de celle de la pierre. Quelques chirurgiens s'en occupaient exclusivement sous le nom de *lithotomistes*. Cette opération se faisait le plus souvent avec le petit appareil décrit par Celse. Un certain Ammonius, surnommé le *lithotomiste*, ajouta à cet appareil un instrument propre à briser la pierre dans la vessie lorsqu'elle était trop grosse [12]. On trouve encore la méthode employée par ce chirurgien pour faire tomber les escarres au moyen des médicamens caustiques, tels que la sandaraque [13].

Un autre lithotomiste fameux de ce siècle [14] fut Sostratus, qui s'occupa beaucoup du perfectionnement des appareils. Il recommandait d'employer dans les grandes plaies du tronc des bandes longitudinales pour fixer les tours circulaires [15]. Il fut aussi l'inventeur du *χελώνιον*, espèce de bandage large et ouvert dans

(7) *Galen.* de compos. medic. sec. loc. lib. IV. p. 268.
(8) *Cels.* ib.
(9) *Ibid.* lib. VII. c. 14. p. 377.
(10) *Ibid.* lib. VII. p. 337.
(11) *Ibid.* lib. VII. c. 14. p. 377.
(12) *Ibid.* lib. VII. c. 26. p. 404.
(13) *Aet.* tetr. IV. serm. 2. c. 51. col. 718.
(14) *Cels.* lib. VII. p. 337. c. 14. p. 377.
(15) *Galen.* de fasc. c. 8. p. 598.

son milieu pour laisser passer la tête du malade [16], et d'un autre appareil désigné sous le nom de *petit-autel* [17] : il était encore naturaliste, et son ouvrage sur l'histoire naturelle des animaux a été cité par plusieurs anciens [18]. Un autre ouvrage de Sostratus traite de la morsure des animaux venimeux [19].

L'histoire de la fin malheureuse d'Antiochus VI, surnommé *Entheus*, nous donne la preuve de la mauvaise foi des lithotomistes d'Alexandrie : l'usurpateur Tryphon réussit à séduire quelques-uns de ces chirurgiens, et les engagea à dire que ce jeune prince avait une pierre dans la vessie, afin de le faire périr dans l'opération [20].

89. Plusieurs exemples nous ont déjà fait voir avec quelles recherches minutieuses les chirurgiens d'Alexandrie perfectionnèrent les appareils de bandages : c'était aussi le siècle où les chirurgiens s'efforcèrent de donner aux bandages les formes les plus agréables et les plus compliquées. L'importance que l'on donnait alors à ces opérations mécaniques s'est soutenue pendant très-long-temps, et ce n'a été que dans des temps plus modernes que l'on s'en est moins occupé, lorsque l'étude de la chirurgie a commencé à prendre une meilleure direction. Je vais encore passer rapidement en revue quelques chirurgiens d'Alexandrie, qui ont contribué à l'amélioration des différens appareils et des instrumens de leur art.

(16) *Galen.* de fasc. c. 8. p. 599.
(17) *Ibid.* p. 600.
(18) *Ælian.* nat. anim. lib. V. c. 27. p. 269. lib. VI. c. 51. p. 363. — Schol. *Nicandr.* theriac. v. 564. — Schol. *Theocrit.* id. I. v. 115, où Σώπατρος est pour Σώστρατος.
(19) Schol. *Nicandr.* theriac. v. 764.
(20) *Liv.* epitom. lib. LV.

Amyntas de Rhodes, inventeur d'un bandage très-ingénieux, connu sous le nom de *boulevart* [21], pour les fractures de l'os nasal, est sans doute le même qui, avec Chrysippe de Rhodes et Arsinoé, forma une conjuration contre Ptolémée Philadelphe, et qui fut puni de mort lorsqu'elle fut découverte [22].

Perigènes inventa un bandage de tête, connu sous le nom de *casque* [23], et un autre propre à la luxation de l'humerus, nommé *bec de cigogne* [24].

Pasicrates, frère de Ménodore, déjà cité (*v.* p. 508), et Nileus, se sont rendus célèbres par l'invention du plinthium, caisse carrée et pesante, pourvue de poulies, avec lesquelles ils cherchaient à réduire la luxation de l'humerus. Pasicrates avait vu à Tyr un semblable appareil qui lui servit de modèle ; mais ce plinthium porte le nom de *Nileus*, parce que celui-ci s'en est le plus fréquemment servi [25]. On connaît encore de ce dernier quelques formules de médicamens composés [26].

Il faut aussi faire mention ici de la boîte ou glossocomium de Nymphodorus pour contenir la fracture des extrémités [27], et de sa machine pour la réduction de la luxation du fémur [28].

90. Il est à regretter qu'aucun des ouvrages de ces médecins et chirurgiens d'Alexandrie ne nous soit

(21) *Galen* de fasc. p. 593.
(22) Schol. *Theocrit.* idyll. XVII. v. 128.
(23) *Galen.* de fasc. p. 587.
(24) *Ibid.* p. 597.
(25) *Cels.* lib. VIII. c. 20. p. 467. — *Oribas.* de machinam. p. 617.
(26) *Cal. Aurel.* acut. lib. II. c. 29. p. 142. — *Aët.* tetr. III. serm. 1. c. 16. col. 454.
(27) *Oribas.* l. c. p. 625.
(28) *Cels.* l. c.

parvenu. Au temps de Jules-César, la fameuse bibliothèque du Bruchium devint la proie des flammes. Elle renfermait quatre cent mille volumes [29], au nombre desquels étaient plusieurs écrits des Alexandriens. Il est vrai que la bibliothèque du temple de Sérapis fut conservée, et qu'Antoine fit don à Cléopatre de toute celle de Pergame, qui contenait, dit-on, deux cent mille volumes [30]; mais tout cela n'a pu dédommager de la perte de celle d'Alexandrie.

Les courts extraits que je viens de donner, suffisent pour faire connaître jusqu'à quel point les différentes branches de la chirurgie ont été perfectionnées à Alexandrie. On prétend même qu'Hérophile a professé l'art des accouchemens, et qu'une certaine Agnodice devint si habile dans la pratique de cet art, qu'on lui donna le droit de l'exercer, prérogative qui ne s'accordait pas aux femmes [31]; mais ce fait est accompagné de tant de contes, qu'il est difficile de le regarder comme certain.

Je suis porté à croire, d'après la formule de serment que l'on trouve dans les différens écrits d'Hippocrate, que plusieurs parties de la chirurgie étaient exclusivement exercées à Alexandrie par une certaine classe de médecins. Il me paraît aussi que cette formule provient des Alexandriens (voyez p. 90). On voit dans ces écrits que les jeunes médecins devaient s'engager à ne point pratiquer l'opération de la pierre, qui ne pouvait être faite que par les lithotomistes.

(29) *Ammian. Marcel.* lib. XXII. c. 17. p. 274. — *Senec.* de tranquill. c. 9.
(30) *Plutarch.* vit. Anton. p. 943.
(31) *Hygin.* fab. 274. p. 201.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

École empirique.

91. Si les médecins qui négligent la recherche des causes des maladies, et qui se contentent de traiter les affections par des remèdes dont l'efficacité ne leur est connue que par leur propre expérience, peuvent être qualifiés d'empiriques, on est en droit d'avancer que tous les anciens médecins étaient des empiriques[32]. Cependant il n'a existé aucun système d'empirisme, remarquable par des principes particuliers, qu'environ deux cent cinquante à deux cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ.

Les raisons qui, à cette époque, donnèrent lieu à la création de ce système, furent probablement dues ou à la situation des écoles dogmatiques des médecins, ou aux différentes formes de la philosophie dominante. Les médecins abandonnèrent trop tôt la route de l'observation que leur avait indiquée Hippocrate, et n'employèrent le petit nombre de découvertes anatomiques, que pour établir de nouvelles théories sur les fonctions du corps animal, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie. Ces théories spéculatives, qui n'avaient pas assez d'expériences pour base, donnèrent lieu à d'autres théories contradictoires. C'est ainsi que se réveilla l'esprit de

(32) D'après Pline (lib. XXVIII. c. 1.) et l'auteur de l'Introduction des écrits de Galien, p. 372, Acron d'Agrigente fut le fondateur de l'école empirique (*v.* p. 285); mais il paraît qu'il se distingua des iatro-philosophes de son temps par son défaut de théories. Nous avons déjà observé, p. 314, jusqu'à quel point Hippocrate peut être considéré comme empirique.

controverse dans les écoles, et la thérapeutique même, comme nous l'avons déjà vu, n'en fut pas exempte. De sorte que, d'un côté rejetant des méthodes qui de l'autre étaient généralement suivies, il en résulta que tous les partis s'étayèrent avec autant de droits les uns que les autres, d'expériences et de théories tout-à-fait contradictoires. Ajoutons à cela les subtilités et les sophismes avec lesquels on cherchait à défendre chaque opinion, ce qui ne tendait qu'à inspirer à l'auditeur impartial, un grand dégoût pour toute espèce de dogmatisme.

Enfin l'étendue du commerce des Ptolémées fit faire l'acquisition d'une si grande quantité de médicamens nouveaux, que plusieurs médecins crurent indispensable de ne s'occuper que des essais de ce genre, sans s'arrêter aux différentes théories des dogmatistes. Il y a même un certain nombre de médecins de ce temps qui ne sont connus que par la préparation de plusieurs médicamens composés, propres à certaines maladies, et qui portent le nom de leur inventeur.

92. Ajoutons que l'extension qu'avait prise le septicisme ne contribua pas peu à établir et propager le système empirique; mais quelque temps après que Pyrrhon se fut rendu célèbre, l'école empirique se sépara de la dogmatique.[33]

(33) Pyrrhon, né dans la CI.ᵉ olympiade (*Suidas*, tit. Πύῤῥων, p. 245. — *Eudocia* in *Villoison* anecdot. græc. t. I. p. 368, tous les deux avec les mêmes mots), est mort sans doute dans la troisième année de la CXXIII.ᵉ olympiade (deux cent quatre-vingt-huit ans avant Jésus-Christ). Philinus, fondateur de l'école empirique, acquit sa plus grande célébrité dans cette même olympiade. (Introduct. inter. *Galen.* opp. t. IV. p. 372.)

L'ancien scepticisme ne peut être considéré comme un système propre, parce qu'il ne consiste, d'après la définition d'Œnésidemus, que dans la comparaison et dans le rejet unanime de toutes les théories et de tous les dogmes connus [34]; mais son influence sur la culture des sciences n'en fut pas moins très-grande.

C'est à tort que l'on a accusé Pyrrhon, et l'histoire des empiriques confirme la vérité de cette opinion, d'avoir nié l'usage des sens et de l'entendement. Un sceptique moderne s'explique d'une manière très-claire à cet égard [35] : « Nous ne rejetons point du tout l'usage » des sens : nous ne nions pas, par exemple, que » le miel est doux; mais lorsqu'il s'agit de rechercher » la nature de la saveur douce, alors nous avouons » franchement notre ignorance et nous méprisons » les explications cathégoriques des dogmatistes. »

Les théorèmes des philosophes avaient depuis longtemps préparé le scepticisme [36], qui dut sa principale origine au système de l'école éléatique. Parménides et d'autres philosophes avaient toujours opposé la connaissance qui nous vient par l'entendement, à celle qui n'est donnée que par les sens, et ne reconnaissaient que la première de véritable [37]. Il était alors facile à Pyrrhon de regarder ces deux moyens de découvrir la vérité comme aussi incertains l'un que

(34) *Diogen.* lib. IX. s. 78. p. 588. Ἔστιν δ' ὁ Πυῤῥώνειος λόγος, μνήμη τις τῶν φαινομένων ἢ τῶν ὁπωσοῦν νοουμένων, καθ' ἣν πάντα πᾶσι συμβάλλεται, καὶ συγκρινόμενα πολλὴν ἀνωφέλειαν καὶ ταραχὴν ἔχοντα εὑρίσκεται.

(35) *Sext. Empir.* Pyrrhon. hypotyp. lib. I. c. 10. §. 19. 20.

(36) La doctrine d'Héraclite sur la variabilité de toutes choses, a sans contredit donné lieu au scepticisme. (*Origen.* philosophum. c. 23. p. 903.)

(37) *Sext. Empiric.* adv. logic. lib. I. §. 111. p. 392.

l'autre : cependant l'ancien scepticisme n'était pas à la portée de tout le monde, car il supposait un profond savoir et une parfaite connaissance de l'histoire de toutes les doctrines systématiques, afin d'être à même de peser les raisons pour et contre, et de juger de l'égalité de leurs forces [38] ; ensuite on exigeait d'un vrai sceptique qu'il s'occupât sans relâche de la recherche des phénomènes de la nature. C'est de là que cette école a pris son nom [39], et que les disciples en ont été nommés *Zététiques* [40].

Lorsque j'avance que l'école empirique dérivait de la sceptique, je ne suis pas de l'avis de Sextus Empiricus lui-même, car il réfute positivement l'opinion qui admet l'unité de ces deux écoles [41] ; mais ce n'est pas cela, sans doute, que j'ai voulu prétendre : je crois seulement pouvoir prouver que le scepticisme a fait naître plusieurs principes du système empirique. Au surplus, Sextus paraît trop s'attacher à l'école dominante, lorsqu'il croit que les méthodistes sont d'accord avec les sceptiques, ce que je tâcherai de prouver avec plus de détail dans la suite.

93. Les plus anciens empiriques préféraient la connaissance acquise par l'expérience immédiate à celle qui ne l'est qu'*à priori* ; et c'est de là qu'ils ont pris leur nom [42]. En assujettissant l'art de l'observation

(38) *Sext. Empiric.* pyrrhon. hypot. lib. I. c. 22. S. 196. p. 49. Ὡς μήτε τιθέναι τι μήτε ἀναιρεῖν, διὰ τὴν ἰσοσθένειαν τῶν ζητουμένων.
(39) *Suidas*, tit. Πυῤῥώνειοι, p. 246.
(40) *Diogen.* lib. IX. s. 70. p. 584. Ζητητικὴ μὲν οὖν φιλοσοφία, ἀπὸ τοῦ πάντοθεν ζητεῖν τὴν ἀλήθειαν.
(41) Pyrrhon. hypotyp. lib. I. c. 34. p. 63: Mais dans un autre endroit il les a réunies toutes les deux. (adv. mathem. lib. VIII. s. 191, p. 494).
(42) Introduct. inter *Galen.* oper. t. IV. p. 372.

à certaines règles, ils se sont acquis un mérite qui surpasse de beaucoup tous les efforts des médecins théoriciens de l'antiquité; et malgré les oppositions des dogmatistes, ils ont rendu par-là plus de services à la science que toute l'ancienne école dogmatique, et que ses nombreuses spéculations, qui sont, depuis long-temps, ensevelies dans le plus profond oubli, et n'intéressent plus que l'historien. Mais les règles sur l'observation que nous ont laissées les anciens empiriques, peuvent encore servir aujourd'hui de base à de pareils essais, et de pierre de touche à nos propres observations.

D'après cet exposé, on voit que l'expérience sur laquelle ils se fondaient, devait être le résultat de la plus parfaite induction, car il fallait avoir observé les cas plusieurs fois, et toujours dans les mêmes circonstances, pour soutenir qu'on les connaissait par l'expérience [43]: autant ils négligeaient la recherche des causes qui ne tombent pas positivement sous les sens [44], autant ils regardaient comme indispensable un choix judicieux des phénomènes qui pouvaient devenir l'objet de leurs observations, τήρησις, car il leur paraissait absolument superflu d'observer et de remarquer tous les accidens de la maladie [45].

Au reste, ils distinguaient très-bien les accidens qui sont dans un rapport essentiel avec la maladie, de ceux qui ne dépendent que médiatement de sa

(43) Introduct. inter *Galen.* oper. t. IV. p. 371. Τοῖς ἐμπειρικοῖς ἀρχὴ ἡ πεῖρα, ἡ πλειστάκις, καὶ ἀεὶ κατὰ τὰ αὐτὰ, καὶ ὡσαύτως ἔχουσα.

(44) *Sext. Empir.* adv. Mathem. lib. VIII. s. 191. p. 494. s. 204. p. 496. Κατ' αὐτὰ δὲ καὶ τοῖς ἐμπειρικῶς ἰατρεύουσιν· οἷον τὸ ἐρύθος καὶ ἡ κυρτότης τῶν αἰτιῶν καὶ τὸ δίψος καὶ τἄλλα, ὧν ὁ μὴ διδαχθεὶς, οὐκ ἀντιλαμβάνεται ὡς σημείων.

(45) *Galen.* de optima secta, p. 18.

nature [46]. Il fallait que la mémoire reûnt l'observation ; et le souvenir de tel ou tel cas observé s'appelait *théorème*. Plusieurs cas observés de la même manière rendaient les médecins capables de prétendre à l'empirisme ou à l'autopsie : la collection complète de ces théorèmes composait alors la science médicale, dont la base fondamentale était l'observation et le souvenir.

Ils reconnaissaient trois moyens d'observation : ou bien on y arrivait par un accident favorable, περίπτωσις, ou par une expérieuce faite à dessein, φυσικὴ ἢ αὐτοσχέδιη τήρησις, ou enfin on y était conduit par l'imitation d'un semblable cas, c'est-à-dire, par l'analogie, μιμητικὴ τήρησις [47].

94. On possède donc l'empirisme ou l'autopsie, lorsque l'on a dans la mémoire des cas observés par soi-même, toujours de la même manière, et que l'on sait les appliquer au cas présent. Mais, comme aucun homme ne pourrait avoir observé un assez grand nombre de cas morbifiques pour les appliquer à toutes les circonstances qui peuvent se présenter, il faut bien avoir recours à ceux que fournit l'histoire, qui seule peut faire connaître un grand nombre de cas observés de la même manière ; connaissance à laquelle on n'est arrivé que par la réunion des observations des autres [48]. L'histoire comprend donc la collection des observations faites par tous les médecins

(46) *Galen.* de subfigur. empiric. c. 6. p. 64. ed *Froben.* Cet écrit manque dans l'édition originale de Bâle.

(47) *Galen.* de sectis ad eos qui introduc. p. 10.

(48) *Ib.* Ἐμπειρία ἐστὶν τὸ αὐτὸ ἄθροισμα, μνήμη τις οὖσα τῶν πολλάκις καὶ ὡσαύτως ὀφθέντων ἱστορίαν δὲ ὠνόμασαν τὴν ἐπαγγελίαν αὐτοῦ. — Τῷ δὲ μαθόντι τὸ τετηρημένον, ἱστορία ἐστὶν, τῷ τηρήσαντι αὐτοψία. — De optima sect. ad Thrasybul. p. 22. Λέγουσι γὰρ ἱστορίαν εἶναι τὴν τῶν πεπειραμένων πολλάκις κατὰ ταυτὰ διήγησιν.

sur la même maladie, tant sous le rapport de l'ensemble des symptômes que sous celui des effets des médicamens [49]; c'est ce que l'on entend par l'induction la plus complète. Si un seul médecin n'a fait qu'observer avant moi la qualité critique d'un évacuation, cela ne peut pas encore m'être d'une grande utilité. Il faut que j'aie recours aux opinions des observateurs, et que j'établisse mon jugement d'après celui du plus grand nombre [50]; il faut que les observations soient présentées de la même manière et dans les mêmes circonstances, et sur-tout que l'espèce de la maladie soit toujours la même; car un phénomène ou un symptôme observé dans une inflammation ne peut pas s'appliquer à une fièvre simple [51].

Celui qui a acquis des connaissances historiques et qui sait user avec précaution des observations des autres, peut se passer de sa propre expérience; car de même qu'on peut, par le récit des autres, acquérir des notions aussi exactes sur un pays étranger, que si l'on y eût été en personne, de même celui qui sait à propos tirer un parti avantageux des écrits et de l'autopsie de ceux qui l'ont précédé, peut, dans le court espace de sa vie, apprendre beaucoup plus de choses, que s'il eût lui-même observé des maladies pendant des siècles [52].

Les anciens empiriques faisaient consister l'utilité

(49) *Galen.* de subfigur. empiric. c. 10. p. 65.

(50) Galien leur reproche avec raison de n'avoir pas indiqué un moyen sûr, *κριτήριον*, par lequel on pût distinguer les vraies observations d'avec les fausses : il semble dire que beaucoup d'entre eux ont fait leurs observations avec la lunette de la théorie, c'est-à-dire, qu'elles sont souvent mauvaises. (De optima secta, p. 22.)

(51) *Galen.* de optima secta, p. 20.

(52) *Ibid.* p. 22.

des observations déjà faites, dans la différence de ce qui est particulier, d'avec ce qui est général, afin d'arriver à des distinctions judicieuses et des définitions exactes, *διορισμὸς*, qui supposent un travail de l'intelligence bornée cependant à ce qui est connu par l'expérience [53]. Les empiriques modernes faisaient grand cas de ces définitions ; mais au moment de leur adoption, ils ne s'arrêtaient en aucune manière ni à la production ni aux causes occultes de la maladie, et ils donnaient à leurs explications, pour les distinguer des véritables définitions des dogmatistes, le nom d'*hypotyposes*. Galien a fait connaître quelques-unes de ces explications [54], dont la plupart ont rapport à la nature des pulsations, et proviennent des Hérophiliens qui avaient adopté l'empirisme.

Suivant eux la maladie est un concours des accidens qui ont lieu toujours et de la même manière dans l'économie animale [55], ce qui s'entend particulièrement du nombre de ces accidens : car on est rarement capable de porter un jugement certain sur la maladie et la méthode curative, d'après un seul symptôme. La douleur se fait sentir de la même manière dans l'inflammation et dans le squirre ; mais il manque dans ce dernier des symptômes que l'on rencontre dans l'inflammation [56].

L'augmentation de ces symptômes change souvent la connaissance acquise de la maladie et la méthode curative : par exemple, si l'inflammation est accompagnée d'une défaillance, alors on ne peut plus considérer ce cas comme une simple inflammation telle

(53) De subfigur. empir. c. 7. p. 65.
(54) De differ. puls. lib. IV. p. 43.
(55) De subfigur. empiric. c. 6. p. 64.
(56) De optima secta, p. 23.

que les accidens en ont été déterminés par l'histoire, et l'observation de ce nouveau symptôme, indique nécessairement un changement de maladie. Une lésion légère ne mérite pas l'attention particulière du médecin; mais, dans une plus grave, il est urgent de faire saigner et de prescrire un régime sévère. Le médecin empirique s'arrête ensuite à l'ordre et au temps dans lesquels les accidens se manifestent: ceux qui ont lieu, par exemple, au commencement de la maladie, indiquent souvent autre chose et exigent un autre traitement que ceux qui ont lieu à la fin; car si le spasme arrive avant ou après la fièvre, la méthode curative doit être bien différente [57].

Je regarde ces principes en médecine, comme une preuve convaincante de la grande sagacité et du jugement profond des anciens empiriques, qui étaient probablement plus animés de l'esprit de la véritable science médicale que plusieurs de leurs prédécesseurs théoriciens.

95. Comme l'expérience, la réunion des observations et les traditions orales étaient insuffisantes pour indiquer les secours que l'on pouvait administrer dans le cas d'une maladie nouvelle, ou lorsque l'on voulait faire usage de nouveaux remèdes, un des premiers empiriques indiqua une troisième route qui devait conduire à la méthode à suivre. Cette route reçut le nom de *passage à des choses pareilles*, ἡ τοῦ ὁμοίου μετάβασις. Il concluait que des phénomènes sensibles, et pareils à quelques-uns de ceux déjà observés, indiquent un traitement pareil. Ce passage servit tantôt à l'égard des médicamens, tantôt à l'égard des phénomènes

(57) De optima secta. p. 21.

contre nature, et des phénomènes opposés firent conclure à des phénomènes et à des moyens opposés[58]. C'est ainsi que l'on passait des érysipèles aux dartres; des accidens qui se manifestent aux bras aux maux des cuisses : on concluait de l'efficacité des coins dans la diarrhée, à l'utilité des nèfles dans la même maladie, et on croyait que c'était là le meilleur moyen pour arriver à des découvertes[59]. L'expérience acquise par les conclusions tirées de telles observations, fut nommée *expérience acquise par la pratique*, parce que celui qui veut arriver par cette route à quelques découvertes, doit être très-versé dans son art[60].

Il faut distinguer soigneusement ce passage à des choses pareilles de l'analogisme des dogmatiques avec lequel je l'ai moi-même quelquefois confondu. Ce dernier se rapporte sur-tout à la ressemblance des causes et à la nature de la maladie, ainsi qu'aux qualités semblables des médicamens, qui ne sont que du ressort de l'intelligence et non de celui de l'expérience[61]; les empiriques, au contraire, ne s'inquiétaient ni de la nature, ni des accidens, ni des causes de la maladie, mais se contentaient seulement de la ressemblance des phénomènes[62], et rejetaient tout-à-fait l'analogisme des dogmatistes[63].

(58) *Galen.* de optim. secta, p. 23. — De subfigur. empir. c. 11. p. 66.

(59) *Galen.* de sectis ad introducendos, p. 10.

(60) *Ib.* Τὴν δὲ πεῖραν ταύτην τὴν ἑπομένην τῇ τοῦ ὁμοίου μεταβάσει, τριβικὴν καλοῦσιν, ὅτι χρὴ τετρῖφθαι κατὰ τὴν τέχνην, τὸν μέλλοντα δι' οὕτως εὑρήσειν.

(61) *Galen.* de optima secta, p. 20. Ἀναλογισμὸς δὲ ἡ σύγκρισις καὶ κατάληψις αἰτίων ὠφελούντων ὁμοιότησιν.

(62) *Ibid.* p. 19. 23. Οὐ γὰρ ἐξετάζουσι τὴν δύναμιν, ἀλλὰ τὴν κατὰ τὴν αἴσθησιν τῶν συμπτωμάτων ὁμοιότητα. *Ibid.* p. 24.

(63) *Galen.* de sectis ad introduc. p. 11.

Sérapion ayant indiqué le passage à des choses pareilles, comme le troisième appui de l'empirisme, on nomma dans la suite l'expérience, l'histoire et l'application des cas semblables, *le trépied de l'empirisme.* Menodotus de Nicomédie, dont nous parlerons plus amplement dans la suite, rejeta le troisième appui, parce qu'il ne le croyait utile qu'à la pratique, et le remplaça par l'épilogisme, qui est un raisonnement par lequel on peut réduire à une connaissance certaine ce qui est au-delà de nos idées ordinaires [64].

96. Pour éviter les objections fréquentes et le mépris des dogmatistes orgueilleux, qui ne s'occupaient que de la recherche des causes premières, et qui reprochaient aux empiriques l'incertitude, le défaut de méthode et l'inutilité de leurs principes, ces derniers inventèrent l'*épilogisme*, qu'ils regardèrent comme un rempart inaccessible contre les attaques de leurs adversaires, et crurent démontrer par-là que l'empirisme reposait effectivement sur des principes certains et suffisans. Cette expression technique, qu'ils nommèrent *principe apparent*, s'appliquait à la recherche des causes occasionnelles occultes et qui tombent cependant sous les sens, mais qui ne peuvent pas devenir des objets d'expérience avant qu'on les ait observées. Ils considéraient encore l'épilogisme comme très-utile pour réfuter les objections de leurs adversaires, qui avaient le défaut de trop se reposer sur les objets sensibles, et enfin pour rétablir ce qui aurait pu avoir été omis par l'observation [65] : par exemple, dans le traitement d'un

(64) *Galen.* de subfigur. empir. c. 3. p. 63. c. 10. p. 66. — Definit. med. p. 391: Ἐστὶ λόγος, τὸ παρεκφερόμενον τῆς διανοίας εἰς ἐπίστασιν ἄγων.

(65) *Galen.* de sectis ad introduct. p. 11. 12.

aliéné, lorsque l'on découvre sur son crâne des enfoncemens et des cicatrices, alors on conclut par ces phénomènes sensibles sur la cause occasionnelle occulte de sa maladie qui n'est qu'une lésion à la tête. Souvent aussi il faut avoir égard, dans la recherche de ces causes occasionnelles, aux circonstances tout-à-fait accidentelles : ainsi les douleurs que l'on éprouve en urinant n'indiquent pas toujours la présence d'une pierre ; mais si ces douleurs augmentent, soit en marchant, soit en montant à cheval, et que l'urine devienne sanguinolente et chargée, il n'y a pas de doute que ces accidens indiquent une pierre dans la vessie.

Cette méthode de conclure par des phénomènes positifs sur la cause prochaine et immédiate de la maladie, fut préférée par les empiriques, aux conclusions purement logiques des dogmatistes et à leur dialectique. Ils démontrèrent que ceux-ci, en ne suivant pas fidèlement la route de l'induction, commettaient un grand nombre de fautes dans leurs conclusions, et que tout résultat qui n'est tiré que de simples conceptions, est tout-à-fait inutile en médecine [66]. Les empiriques espéraient, non sans raison, détruire, par leur épilogisme, tous les sophismes des dogmatistes [67]. En effet, aucun homme impartial ne peut nier que, par l'application seule de l'épilogisme, on peut mettre un terme à ces

(66) *Galen.* de sectis ad introduct. p. 12. Ἀλλὰ μηδὲ διαλεκτικῆς δεῖσθαι μηδεμίαν τέχνην, εἶπε καὶ πρὸς τὰς ὑποθέσεις τῆς διαλεκτικῆς λέγουσί τε καὶ πρὸς τοὺς ὅρους. —

(67) *Ib.* Ὁ δὲ ἐπιλογισμός, ὅς δὴ φαινόμενον λόγον εἶναί φασι, χρήσιμος μὲν εἰς εὕρεσιν τῶν προσκαίρων ἀδήλων, οὕτω γὰρ αὐτοὶ καλοῦσιν, ὅσα τῷ γένει μὲν ἐστὶ τῶν αἰσθητῶν, οὐ μὴν ἤδη γέ πω πέφηνε. — χρήσιμος δὲ καὶ τὸ παρορώμενον τοῖς φαινομένοις δεῖξαι, καὶ σοφίσμασιν ἀπαντῆσαι, μηδαμοῦ τῶν ἐναργῶν ἀφιστάμενος, ἀλλ' ἐν τούτοις ἀεὶ διατρίβων.

disputes éternelles sur les limites du jugement à porter à l'égard des connaissances en médecine.

Les empiriques étaient dans ce sens de véritables Hippocratistes, puisqu'ils adoptaient la méthode de raisonner au moyen de laquelle le grand médecin de Cos avait produit la réforme la plus importante.

97. Autant était extraordinaire le mérite que les empiriques se sont acquis par la publication de ces principes, autant étaient exagérés et dignes de reproche leur négligence à l'égard de toutes les qualités occultes, et leur mépris pour l'anatomie. Il est tout-à-fait inutile, disaient-ils, de vouloir approfondir des choses occultes, parce qu'elles sont impénétrables, *ἀκατάληπτα*, et que l'on ne peut rien espérer de leur recherche. Les médecins seront éternellement en contradiction sur la nature de ces choses, tandis qu'on ne discutera jamais sur les phénomènes positifs [68].

L'anatomie, le premier appui de la science médicale, fut entièrement négligée par les empiriques [69]; cependant ils convenaient que si l'on pouvait par hasard voir dans l'intérieur du corps, on ne doit pas négliger de semblables occasions d'acquérir quelques connaissances anatomiques; et comme ce cas se présente souvent dans le traitement des plaies, ils convinrent de désigner par le nom de *τραυματικὴ θεωρία* les connaissances anatomiques acquises de cette manière [70].

En outre, la doctrine de l'indication inventée par Hippocrate, et qui, dans des temps plus modernes,

(68) *Galen.* de optim. sect. p. 18.
(69) *Cels.* præfat. p. 9. — *Galen.* de sectis ad. introducend. p. 12.
(70) *Galen.* de composit. medicam. sec. genera, lib. II. p. 351. — *Cels.* l. c.

avait été tirée des causes prochaines occultes, fut rejetée par les empiriques, principalement à cause de la division d'opinions dont les dogmatistes s'étaient rendus coupables au détriment de la science [71]. Cependant ils s'occupèrent de la recherche des causes éloignées, mais ils ne voulurent en aucune manière que la philosophie ou la dialectique les guidât pour reconnaître la nature de la maladie; car, disaient-ils, si ces principes étaient applicables, nécessairement les plus grands philosophes seraient toujours les meilleurs médecins, tandis que l'expérience fait voir le contraire. Ces derniers ont souvent à leur disposition les expressions propres, mais non l'habileté nécessaire dans la pratique [72].

Les dogmatistes ne purent jamais pardonner aux empiriques leur négligence dans l'étude de la physiologie, et le peu de cas qu'ils firent des différentes facultés du corps. Le but essentiel de leurs efforts ne paraissait être que la guérison des maladies par des remèdes convenables; les spéculations physiologiques et pathologiques de leurs contemporains les inquiétaient fort peu [73]. A l'égard des forces du corps, ils

(71) *Cels.* præfat. p. 6. « Non posse vero comprehendi (caussas obscuras et naturales actiones), patere ex eorum, qui de his disputarunt, discordia; cum de ista re neque inter sapientiæ professores neque inter ipsos medicos conveniat. »

(72) *Ibid.* p. 7. « Nam ne agricolam quidem aut gubernatorem disputatione, sed usu fieri. » — « Itaque ingenium et facundiam vincere, morbos autem non eloquentia, sed remediis curari. » — Vid. *Huarte* examen de ingenios para las sciencias, c. 12. p. 239. sq.

(73) *Ibid.* p. 8. « Quia non intersit, quid morbum faciat, sed quid tollat: neque ad rem pertineat, quomodo, sed quid optime digeratur, sive hac de caussa concoctio intercidat, sive de illa: et sive concoctio sit illa, sive tantum digestio. »

ne reconnaissaient que celles que l'expérience leur avait apprises [74].

Hippocrate avait déjà avancé que la pratique de la médecine reposait en grande partie sur la juste connaissance du climat, de la situation du pays et de la constitution de l'air. Les empiriques étendaient si loin l'influence de cette différence des climats, qu'ils prétendaient que les maladies exigeaient un tout autre traitement à Rome qu'en France, en Grèce qu'en Égypte ; par conséquent, ils n'admettaient point de règles comme généralement applicables en médecine ; et ces principes ont encore eu des partisans dans des temps assez modernes [75].

Malgré cette différence sensible des principes dominans du dogmatisme, et les contradictions nombreuses des deux partis, la méthode curative n'en était pas moins presque toujours la même, d'après le témoignage de Galien [76] : les empiriques comme les dogmatistes faisaient usage de la saignée dans les mêmes cas et dans les mêmes circonstances ; en un mot, il était difficile de distinguer une différence dans leurs pratiques. Les empiriques profitèrent de cette observation pour conclure que les dogmatistes n'étaient pas toujours conséquens, et se voyaient souvent obligés d'avoir recours aux essais et à l'expérience [77]. Les idées qu'ils s'étaient formées de l'origine de la science

(74) *Galen.* de optima secta, p. 18. Οὐ *μόνον τὰς δυνάμεις, ἀλλὰ καὶ τὰ συμφέροντα πείρα εὑρῆσθαι λέγουσιν.*

(75) *Cels.* præf. p. 8. — Voyez mon *Apologie d'Hippocrate*, t. II. p. 523. — *Huarte* examen de ingenios para las scienc. c. 12. p. 240. « El Estudio de los Empiricos y diligencia dellos era, saber las propriedades individuales de los hombres, y no darse nada por el universal. »

(76) *Galen.* de sectis ad eos qui introduc. p. 12.

(77) *Cels.* p. 9.

médicale venaient encore à l'appui de cette conclusion; c'est-à-dire, qu'on avait d'abord observé soigneusement ce qui était salutaire ou nuisible au malade, en faisant sur-tout une grande attention aux mouvemens de l'instinct. C'est ainsi que l'expérience enseigna peu-à-peu le traitement des maladies. En effet, l'expérience peut toujours servir de base aux conclusions logiques, mais le raisonnement ne peut jamais en servir à l'expérience [78].

L'exposé que je viens de donner en général des principes des empiriques, sera mieux senti par des exemples de la méthode curative de quelques partisans de leur école.

98. Le fondateur de la plus ancienne école empirique fut Philinus de Cos, disciple d'Hérophile. Il a fait des commentaires sur les écrits d'Hippocrate *; et un auteur anonyme [79] prétend qu'Hérophile lui donna occasion de prendre l'incertitude de la partie scientifique de la médecine pour base d'un nouveau système. Quoique j'aie déjà, il est vrai, expliqué les circonstances qui ont donné lieu à la fondation de l'école empirique, cependant il ne sera pas inutile d'observer ici que les objections faites aux principes d'Hippocrate par des anatomistes éclairés de ce temps,

(78) *Cels.* præf. p. 9. « Nec post rationem medicinam esse inventam, sed post inventam medicinam rationem esse quæsitam. Requirere etiam, si ratio idem doceat quod experientia, an aliud: si idem, supervacuam esse: si aliud, esse contrariam. »

* *Erotian.* p. 8. 32.

(79) Introduct. inter. *Galen.* opp. p. IV. p. 372. Τῆς δὲ ἐμπειρικῆς προέστησεν Φιλῖνος Κῷος, ὁ πρῶτος αὐτὴν ἀπὸ τῆς λογικῆς αἱρέσεως ἀποτεμνόμενος, τὰς ἀφορμὰς λαβὼν παρὰ Ἡροφίλου, οὗ καὶ ἀκουστὴς ἐγένετο.

persuadèrent

persuadèrent Philinus de rejeter tous les dogmes, et de ne se fier qu'à l'autopsie et à l'expérience.

Son successeur, Sérapion d'Alexandrie, paraît avoir donné une plus grande extension à ce système, dont quelques-uns pour cela le regardent comme l'inventeur [80]. Mead [81], qui a trouvé son nom sur des médailles à Smyrne, en conclut qu'il fut un des sectateurs d'Érasistrate : on sait, d'un autre côté, que ces sectateurs vécurent dans cette ville. Cependant, on aurait autant de droit de prendre Sérapion pour un dialecticien, car l'impératrice Eudoxie [82] cite sous ce nom un rhéteur d'Ælia en Palestine ; mais le fondateur de cette dernière ville a vécu plus tard [83].

Sérapion a beaucoup écrit contre les ouvrages d'Hippocrate, et s'est occupé presque exclusivement de la recherche des médicamens [84]. Cælius Aurelianus [85] cite son livre *ad Sectas*, et le critique à cause des remèdes caustiques qu'il prescrivait dans l'esquinancie et sur sa négligence pour le régime [86]. Il paraît que dans ce temps on faisait déjà usage contre l'épilepsie de plusieurs médicamens superstitieux ; car, outre le castoreum, Sérapion ordonnait encore la cervelle de chameau, la présure de veau marin, πυτία φώκης, la fiente de crocodile, le cœur de lièvre, le sang de tortue et les testicules de sanglier [87]. Plusieurs auteurs modernes font mention d'autres préparations et anti-

(80) *Cels.* præf. p. 3.
(81) De nummis Smyrn. p. 66.
(82) *Villoison*, anecdot. græca, t. I. p. 381.
(83) *Stephan.* de urbibus, tit. Αἰλία, p. 62.
(84) *Galen.* de subfigur. empir. c. 13. p. 68.
(85) Acut. lib. II. c. 6. p. 84.
(86) Acut. lib. III. c. 4. p. 195.
(87) *Cæl. Aurel.* chron. lib. I. c. 4. p. 322.

dotes qui ne valent pas beaucoup mieux, et qui portent le nom de ce médecin [88].

99. Après la mort de leur maître, les Hérophiliens se rangèrent bientôt du parti des empiriques, qui, par cette réunion, et soutenus par tous les sophismes de la dialectique, se trouvèrent en état de lutter avec avantage contre les dogmatistes.

Apollonius, qui fut, suivant Celse, un des premiers de ces syncrétistes [89], fut probablement le même que celui qui est connu sous le nom de βιβλᾶς, *Ver-de-Livre* [90]. Il commenta à sa manière les ouvrages d'Hippocrate [91], et publia un livre sur la préparation des onguens [92] et un autre sur les médicamens que l'on peut composer sur-le-champ [93].

Celse cite ensuite Glaucias, qui, au rapport de Galien, avait adopté la doctrine du trépied empirique [94]: ce savant publia aussi, dans un ordre alphabétique [95], une explication des expressions difficiles d'Hippocrate, ainsi qu'un commentaire sur les ouvrages de ce grand homme, et sur-tout sur son sixième livre *des Épidémies* [96]. Il est encore connu par la perfection qu'il a donnée aux appareils de chirurgie, dont

(88) *Cels.* lib. V. c. 28. sect. 17. p. 281. — *Aetii* tetrabibl. II. serm. II. c. 96. col. 296. — *Myrepsus* de antidotis, sect. I. c. 66. col. 375.
(89) *Cels.* præf. p. 3.
(90) Introduct. inter *Galen.* libr. p. 372.
(91) *Galen.* comm. 2. in libr. III. Epidem. p. 413.
(92) *Athen.* deipnosoph. lib. XV. p. 688.
(93) *Galen.* de compos. sec. loca, lib. III. p. 195. 201. lib. V. p. 231.
(94) De subfigur. empir. c. 13. p. 68.
(95) *Erotian.* p. 10. 16.
(96) *Galen.* comment. I. in libr. VI. Epidem. p. 442.

il se servait dans les lésions de la tête, la fracture de l'humérus et de la clavicule [97]; enfin, il paraît que c'est encore lui qui a écrit sur les propriétés des médicamens un ouvrage dont Pline s'est souvent servi [98].

Bacchius de Tanagre et Zeuxis, Hérophiliens cités (p. 496 et 500), étaient aussi des empiriques, d'après le sentiment de Galien [99].

L'histoire nous fait connaître Héraclide de Tarente comme un zélé partisan de l'école empirique et comme disciple de Mantias. Il s'est acquis un mérite distingué dans la matière médicale qu'il a perfectionnée. Il a le premier écrit un ouvrage complet sur les médicamens; il a donné une explication des écrits d'Hippocrate [100], un livre sous le titre de *Festin* [1], plusieurs traités sur l'économie rurale [2], et un grand nombre d'autres ouvrages qui ont été perdus; enfin, il a donné une plus grande étendue et une meilleure direction à la diététique [3].

Il différait des sévères empiriques, en ce qu'il s'occupait de la recherche des causes occultes et éloignées, et qu'il avait recours à l'expérience pour parvenir à leur découverte [4]. Quelques auteurs modernes le regardent comme un modèle des observateurs exacts

(97) *Galen.* de fasc. p. 585, 587, 596, *lat. Froben.*
(98) *Plin.* lib. XX. c. 23. lib. XXI. c. 27. ff.
(99) Comm. in libr. VII. Aphor. p. 328.
(100) *Erotian.* p. 6. 16. s. — *Galen.* comment. in libr. *Κατ' ἰητρεῖον*, p. 662.
(1) *Athen.* deipnos. lib. II. p. 86.
(2) Geoponic. ed. *Niclas*, dans plusieurs passages.
(3) *Galen.* de composit. medic. sec. loca, lib. VI. p. 252. — *Cels.* lib. III. c. 15. p. 114.
(4) *Galen.* de diebus decretor. lib. I. p. 429.

et fidèles, et le préfèrent à tous les autres empiriques [5].

Il expliquait les phénomènes du pouls simplement par une hypotypose, comme le mouvement du cœur et des artères [6].

Il a aussi très-bien écrit sur la préparation et la composition des médicamens [7], ainsi que sur la doctrine des contre-poisons, tels que l'opium, la ciguë et la jusquiame [8]. Il ne parlait que de l'efficacité des médicamens qu'il avait employés lui-même, et ne se fiait à aucune autre autorité [9].

Le traitement qu'il ordonnait dans les attaques de frénésie était de mettre le malade dans une chambre très-obscure, de le saigner, de lui donner tous les jours des lavemens, et de lui faire les fomentations convenables sur la tête [10].

L'opium était un de ses remèdes favoris, ainsi que plusieurs médicamens indiens, comme le costus, le poivre-long, la canelle, le baume de carpobal *[amyris opobalsamum]* [11]. Ses moyens curatifs dans la fièvre soporeuse [12], dans l'esquinancie [13], dans le spasme (les lavemens et l'assa fœtida [14]), dans la

(5) *Ibid.* comment. 4. in libr. de articulis, p. 653. — *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 17. p. 64.
(6) *Galen.* de differ. puls. lib. IV. p. 45.
(7) *Galen.* de facult. simpl. medicam. lib. VI. p. 68.
(8) *Ibid.* de antidot. lib. II. p. 424. — De composit. medicam. sec. genera, lib. IV. p. 366. lib. II. p. 335.
(9) *Ibid.* de facult. simpl. medicam. lib. VI. p. 68. — De compos. medicam. sec. genera, lib. IV. p. 366.
(10) *Cæl. Aurel.* acut. lib. I. c. 17. p. 64. sq.
(11) *Galen.* composit. medicam. sec. genera, lib. VII. p. 417. sq.
(12) *Cæl. Aurel.* acut. lib. II. c. 9. p. 94.
(13) *Ibid.* acut. lib. III. c. 4. p. 195.
(14) *Ibid.* acut. lib. III. c. 8. p. 214.

dyssenterie bilieuse [15] et autres maladies, ont mérité le suffrage des médecins.

Héraclide a le premier écrit sur les remèdes cosmétiques propres à faire disparaître les taches de la peau; médicamens dont la composition a beaucoup occupé les médecins de ce temps, probablement parce que la lèpre, qui était alors tres-fréquente à Alexandrie [16], s'annonçait par des éruptions dartreuses et des marques de différente nature. Le premier devoir des médecins de cette époque était de faire disparaître et de guérir cette espèce de difformité. Galien cite un grand nombre de remèdes employés par Héraclide contre la calvitie, la teigne et autres accidens de la lèpre [17].

100. La protection et les efforts des princes donnèrent une meilleure direction à la matière médicale, et la doctrine des poisons et des contre-poisons fut par ce moyen cultivée avec plus de soin que toutes les autres parties de la médecine. Attalus Philométor, dernier roi de Pergame (cent trente-quatre ans avant Jésus-Christ), célèbre dans l'antiquité par ses connaissances médicales et botaniques, cultiva lui-même différentes plantes vénéneuses, telles que la jusquiame, la ciguë, l'ellébore, l'aconit, dont il fit des essais pour parvenir à la connaissance des antidotes les plus efficaces [18]. On désigne plusieurs médicamens de sa composition, qui portent son nom: tels sont l'emplâtre

(15) *Cæl. Aurel.* acut. lib. III. c. 21. p. 263. 264.

(16) *Plin.* lib. XXVI. c. 2. 3. 5. — *Galen.* de arte curandi ad Glauc. lib. II. p. 216.

(17) De compos. medic. sec. loca, lib. I. p. 155. 156. lib. IV. p. 207.

(18) *Plutarch.* vita Demetr. p. 807. — *Galen.* de antidot. lib. I. p. 425.

blanc fait avec la céruse [19], et un remède interne contre la jaunisse [20].

Mithridate Eupator, supérieur à ce prince en savoir et en connaissances médicales, n'eut jamais besoin d'interprète, même pour les ambassadeurs étrangers qui venaient à sa cour, et parlait, dit-on, vingt-deux langues différentes [21]. La crainte qu'il avait d'être empoisonné, lui fit contracter l'habitude de prendre chaque jour du poison et du contre-poison, afin de se mettre à l'abri des effets des substances vénéneuses [22]. Il avait aussi coutume d'essayer les poisons et les antidotes de toute espèce sur les criminels [23]. Ayant été blessé à la bataille que lui livra Fabius, les Agares, peuples de la Scythie, le guérirent avec des médicamens composés en partie de venin de serpent [24]. Après la mort de Mithridate, Pompée s'empara de tous ses biens, et trouva, dans ce qu'on nommait *le château-neuf*, des écrits secrets, par lesquels on apprit que Mithridate avait fait disparaître deux individus avec du poison, et qu'il avait expliqué les songes [25]. Pompée fit traduire ces écrits par Lenæus son affranchi [26]. On cite encore de lui sa *Thériaca* [27].

Mithridate est particulièrement connu par la com-

(19) *Galen.* de compos. medicam. sec. genera, lib. I. p. 324. — *Oribas.* synops. ad Eustath. lib. III. p. 70.
(20) *Marcell. Empiric.* de composit. medicam. c. 22. p. 342.
(21) *Plin.* lib. XXV. c. 2.
(22) *Plin.* l. c. — *Appian.* de bell. Mithridat. c. 248. 249. p. 410. — *Galen.* de antidot. lib. I. p. 424.
(23) *Galen.* l. c. p. 423.
(24) *Appian.* de bell. Mithrid. c. 231. p. 385.
(25) *Plutarch.* vita Pompej. p. 639.
(26) *Plin.* l. c.
(27) Schol. *Nicandr.* theriac. v. 715.

position d'un antidote général, dans laquelle il entrait cinquante-quatre ingrédiens [28]. C'est d'après lui que deux plantes portent les noms, l'une de *mithridatium*, et l'autre d'*eupatorium*.

Il était conforme à l'esprit de ce siècle que tous les médecins de l'école dominante fissent des essais sur les plantes vénéneuses, ce qui fut un avantage réel pour la science. Zopyrus, qui vécut à la cour des Ptolémées, non-seulement connu par son antidote général, appelé *ambroisie* [29], mais encore par sa classification des médicamens d'après leurs effets, employa une multitude de remèdes, soit pour favoriser l'évacuation des humeurs par le nez [30], soit comme diurétiques [31], sudorifiques [32] ou astringens [33], soit pour provoquer la suppuration [34], le lait [35], ou enfin l'expectoration [36]; médicamens auxquels on est loin de reconnaître aujourd'hui les mêmes vertus.

Le rhizotome Cratevas, qui appartient encore à ce siècle, dédia à Mithridate un ouvrage sur les propriétés médicinales des plantes, qui était accom-

(28) *Galen.* de antidot. lib. I. p. 424. — *Plin.* lib. XXIX. c. 1. — *Scribon. Larg.* de composit. medicam. c. 44. s. 170. p. 221. (coll. *Steph.*)

(29) *Cels.* lib. V. c. 23. p. 221. — *Scribon. Larg.* l. c. s. 169. — *Marcell.* l. c. — *Myreps.* de antidot. s. 1. c. 291. p. 420. — *Galen.* de antidot. lib. II. p. 441. Ensuite, p. 446, Galien parle d'une lettre de Zopirus à Mithridate, dans laquelle il lui propose de faire une expérience avec son ambroisie : pour cela, il ne fallait que donner à un criminel un poison mortel; il assurait qu'en lui faisant prendre aussitôt son antidote, il n'en résulterait aucun accident funeste.

(30) *Oribas.* collect. medic. lib. XIV. c. 45. p. 647.

(31) *Ibid.* c. 50. p. 653.

(32) *Ibid.* c. 56. p. 657.

(33) *Ibid.* c. 61. p. 663.

(34) *Ibid.* c. 58. p. 659.

(35) *Ibid.* c. 64. p. 668.

(36) *Ibid.* c. 52. p. 654.

pagné de dessins [37]. On en conserve le manuscrit à Rome dans la bibliothèque de Cantacuzène, et Anguillara en a donné une copie [38] dans laquelle on voit que la description des plantes de Cratevas ressemble à celle de Dioscoride [39].

Cléophantes est encore connu par une description des plantes médicinales [40]. Il fut le maître d'Asclépiades, qui lui a emprunté plusieurs de ses principes diététiques [41]. Il est probable qu'il fonda une école particulière, car Galien cite une secte de Cléophantes [42], et Cælius Aurélianus parle de ses successeurs [43]. Il mettait au nombre des antidotes la racine de pied de veau [44], et attribuait au panais une propriété efficace dans la dyssenterie [45]. Galien nous fait encore connaître l'opinion de ce savant sur l'antidote de Mithridate [46].

101. Le seul auteur de cette période dont il nous soit resté quelques écrits, est Nicandre de Colophon, fils de Damnœus, que les auteurs plus modernes regardent comme un prêtre d'Apollon Clarique (*Didymæus*). Il vivait au temps d'Attale, dernier roi de Pergame, auquel il dédia son poëme intitulé *Georgica*, ouvrage qui n'existe plus [47], mais dont Cicéron

(37) *Plin.* lib. XIX. c. 8. lib. XXV. c. 2. — *Galen.* de antid. lib. I. p. 424. Vid. Schol. *Nicandr.* theriac. v. 858. 860. &c.
(38) De' simplici, p. 27.
(39) *Haller* biblioth. botan. lib. I. p. 58.
(40) *Plin.* lib. XX. c. 5. XXIV. c. 16.
(41) *Cels.* lib. III. c. 14.
(42) Comm. 2. in libr. III. Epidem. p. 411.
(43) Acut. lib. II. c. 39. p. 176.
(44) *Plin.* lib. XXIV. c. 16.
(45) *Ibid.* lib. XX. c. 5.
(46) De antidot. lib. II. p. 440.
(47) Suidas (tit. Νίκανδρος, t. II. p. 621, dit que Xénophanes

a parlé avec beaucoup d'éloges [48]. Il décrivait dans ce poëme les poisons et leurs antidotes, comme avait fait un certain Antimaque, auteur d'un écrit en dialecte dorique [49]. Nous possédons encore deux de ses poëmes, qui ont fort peu d'intérêt pour l'historien.

Sa *Thériaca* contient cependant quelques faits historiques assez intéressans, et dont nous allons citer quelques passages qui donneront une idée de l'ensemble de l'ouvrage. Par exemple, il parle d'une manière très-étendue et assez exacte de la guerre que fait le furet ou rat de Pharaon [*viverra ichneumon, mangouste*] [50] au serpent dont il mange impunément la chair [51]. Sa classification du scorpion en neuf espèces a été confirmée par des observations modernes [52], et Linnæus a approuvé sa description de l'amphisbène [53].

Ses observations sur les effets du venin des serpens sont encore très-remarquables. La morsure du serpent cuivré [*coluber lebetinus*, Αἱμόρροος] occasionne d'abord à l'endroit mordu une tache bleue, ensuite une dissolution générale des humeurs, une hémorragie très-

était son père. L'impératrice Eudoxie (*Villoison* anecdot. græc. t. I. p. 308.) et l'auteur de la Biographie de Nicandre (*Nicandri* theriaca, opera *Soteris*. Colon. 1530. 4.°) l'appellent fils de Damnæus. — Ces deux auteurs assurent qu'il fut prêtre d'Apollon Clarique, cet office de prêtre était en effet exclusivement donné aux Milésiens (*Tacit.* annal. lib. II. c. 54.); mais Rhambach (de Mileto ejusque coloniis, p. 33. s.) démontre très-bien que les habitans des deux villes, Colophon et Milet, avaient entre eux des liaisons très-intimes. Vid. *Schneider* ad *Nicandri Alexipharm.* p. 81. 82.

(48) De oratore, lib. I. c. 16. p. 361.

(49) Scholiast. *Nicandr.* theriac. v. 3.

(50) *Buffon*, hist. nat. t. XI. p. 133. s.

(51) V. 190.

(52) V. 771-799. Vid. *Schneider* ad *Ælian.* de nat. anim. liv. VI. c. 20. p. 190.

(53) V. 372. — Vid. *Linn.* amœnitat. academ. vol. I. p. 295.

violente et mortelle [54]. La morsure du serpent nommé *c. ammodytes*, Σηπεδὼν, outre ces accidens, fait encore tomber les cheveux [55]. Le tyran, *c. atrox*, ὑδρὸς, donne une haleine fétide, trouble les sens, occasionne la frénésie et le tressaillement des tendons [56]; une espèce de tarentule, ῥὼξ, fait périr sur-le-champ l'individu qui en a été mordu [57]. La morsure du dipsas, διψὰς, cause, entre autres accidens, une soif inextinguible [58]; et celle du serpent cornu, κεράστης, produit des éruptions cutanées d'une nature maligne [59].

Nicandre reconnut que le venin des serpens est contenu dans une membrane qui entoure les dents [60]. Ce savant fait mention d'une espèce de serpent, σὴψ, qui contracte la couleur de la terre où il vit [61].

Ses observations attentives lui firent distinguer des papillons de jour et des papillons de nuit; il donna à ces derniers le nom de *phalènes* [62].

On pardonne aux poëtes les contes fabuleux, les idées imaginaires et erronées, mais on ne peut en agir de même à l'égard des naturalistes; aussi n'approuve-t-on pas ce que Nicandre a dit sur le basilic [63], sur la morsure dangereuse de la musaraigne [64], μυγάλη, sur

(54) V. 282.
(55) V. 320.
(56) V. 429.
(57) V. 716.
(58) V. 335. — Vid. *Lucian.* de dipsadibus, t. II. p. 481, où on cite aussi Nicandre, p. 485.
(59) V. 273.
(60) V. 183. — Vid. *Galen.* de theriac. ad Pisonem, p. 465.
(61) V. 145. — Vid. *Schneider* analect. critic. in script. vet. græc. fasc. I. p. 151.
(62) V. 760. — Vid. *Schneider* ad *Ælian.* de nat. anim. lib. I. c. 58. p. 37.
(63) V. 399.
(64) V. 815.

la production des guêpes par la putréfaction de la chair de cheval [65], &c.

102. Les *Alexipharmaques* de Nicandre sont la continuation de ses poëmes, et leur principal mérite est un exposé exact des effets des poisons ; ainsi parmi ceux du règne animal, il cite les cantharides des Grecs [*méloë cichorei* et non *litta vesicatoria*] [66], le bupreste [*carabus bucidum*] [67], le sang noir des bestiaux [68], la présure de l'estomac des mammifères, πυτία [69], une espèce de *tetrodon lagocephalus* [70], les sangsues [*hirudo venenata*] [71], et un gekko, σαλαμάνδρα [72].

Parmi les poisons que fournit le règne végétal, on trouve l'histoire des effets et des antidotes de l'*aconitum lycoctonum* [73], de la coriandre [74], plante qui a été très-funeste en Égypte ; de la ciguë [75], de la colchique illirique [76], ἐφήμερον, du lotus dorycnium [77], de la jusquiame [78], de l'opium [79], des champignons dont il attribuit le développement à une fermentation.

Quant à ceux du règne minéral, il est seulement parlé de la céruse [80] et de la litharge [81].

(65) V. 738.
(66) V. 115. (*Nicandri* Alexipharmaca, ed. *Schneider*).
(67) V. 335. Vid. *Schneider* animadv. p. 183.
(68) V. 312.
(69) V. 364.
(70) V. 465.
(71) V. 495.
(72) V. 550.
(73) V. 12.
(74) V. 157. — Vid. *Schulze* toxicologia veterum, p. 31.
(75) V. 185.
(76) V. 249.
(77) V. 376.
(78) V. 415.
(79) V. 433.
(80) V. 74.
(81) V. 607.

103. Parmi les empiriques modernes, Celse et Galien citent assez souvent Héras de Cappadoce, qui vécut avant Andromaque [82], et Galien dit qu'il vécut long-temps après Héraclide, ce dont Fabricius ne convient pas, car il prétend que Héras fut disciple d'Héraclide. Il est d'ailleurs facile de conclure avec Haller [83] qu'il séjourna à Rome ou au moins dans ses environs, parce qu'il parle souvent des poids et mesures de cette ville [84].

Il a écrit, sur la matière médicale et la pharmacie, un ouvrage sous le titre de νάρθηξ [85], qui contenait la manière de préparer et de composer les médicamens les plus importans, et dont il connaissait l'efficacité par son expérience [86]. Galien en rapporte un passage sur la préparation des onguens [87]. On dit qu'il fut l'inventeur d'un antidote fameux [88].

104. Il faut encore faire mention ici de deux sceptiques célèbres, disciples d'Antiochus de Laodicée; savoir, Menodotus de Nicomédie, et Theudas ou Theutas de Laodicée [89]. Tous les deux vécurent au temps de Trajan ou d'Adrien. Sextus cite le premier comme un véritable sceptique [90], et dit que ce fut lui qui voulut rejeter le *passage à des choses semblables* du système empirique pour y substituer l'*épi-*

(82) *Galen.* de compos. medicam. sec. loca, lib. VI. p. 452. — *Cels.* liv. V. c. 22. p. 223.
(83) Bibl. botan. lib. I. p. 69.
(84) *Galen.* de compos. medic. sec. genera, lib. I. p. 321.
(85) *Ibid.* de compos. medic. sec. loca, lib. V. p. 380.
(86) *Ibid.* de compos. medic. sec. genera, lib II. p. 328.
(87) *Ibid.* de compos. medic. sec. loca, lib. V. p. 376.
(88) *Ibid.* de antidot. lib. II. p. 449.
(89) *Diogen. Laërt.* lib. IX. s. 116. p. 602.
(90) *Sext. Empir.* pyrrh. hypotyp. lib. I. s. 222. p. 57.

logisme [91]. Rempli de haine et de jalousie contre les dogmatistes, il les désigna par des surnoms ridicules et satiriques, tels que *τριζωνικοὺς* ou *δριμυλέοντας*, ou enfin *δριμυμώρους* [92]. Le but de la médecine n'était, suivant lui, que l'utilité et la gloire; mais il prétendait qu'elle n'était pas susceptible de perfectionnement, car il ne la regardait même pas comme une science [93]. Galien a écrit contre ce fameux empirique plusieurs livres, qui ont tous été perdus [94]. Ce que nous connaissons de sa manière de traiter les maladies particulières, est qu'il ne faisait usage de la saignée que lorsqu'il y avait une forte congestion sanguine dans une partie quelconque [95].

Theudas de Laodicée, quoiqu'un des derniers de cette école, n'en fut pas moins un des plus célèbres. Il défendit constamment les empiriques contre les attaques des dogmatistes; il soutenait sur-tout que les premiers employaient le raisonnement pour distinguer ce qui est particulier de ce qui est général, et ce qui est identique de ce qui ne l'est pas [96]. Ses principes sur l'expérience et sur la bonne manière d'observer, étaient excellens [97]. Il publia, sur les différentes branches de la médecine [98], un livre, dans lequel il divisa cette science en *indicatoria*, *curatoria* et *salubris* [99]. Galien et Théodose de Tripoli furent ses

(91) *Galen.* de subfigur. empir. c. 3. p. 63.
(92) *Ibid.* c. 9. p. 65. c. 13. p. 68.
(93) *Ibid.* de dogmat. Hipp. et Plat. lib. IX. p. 334.
(94) *Ibid.* de libr. propr. p. 366. et de subfigur. empir. c. 13. p. 68.
(95) *Ibid.* comm. 4. in libr. de victu acut. p. 92. comm. 3. in libr. de articul. p. 625.
(96) *Ibid.* de subfigur. empir. c. 13. p. 69.
(97) *Ibid.* c. 2. p. 62. c. 3. p. 63.
(98) *Ibid.* c. 4. p. 63.
(99) *Ibid.*

adversaires, mais leurs écrits polémiques ont été perdus avec les siens [100].

105. C'est ainsi que finit l'école empirique, qui forme la plus ancienne période de l'histoire de la médecine, période qui nous fournit une idée de l'état de la science médicale dans tous les siècles suivans. Elle fut chez les nations grossières et à moitié civilisées ce qu'elle resta dans les siècles suivans chez des nations pareilles; c'est-à-dire, un cercle sacré d'usages religieux, ou même un amas de subtilités et d'impostures produit de l'avidité des prêtres. Abandonnée à elle-même, sans l'appui d'aucune expérience, elle fut, jusqu'aux temps les plus modernes, un tissu de choses frivoles et légères, vantées avec un orgueil ridicule et que le moindre effort pouvait détruire. L'exemple du grand Hippocrate et des sectateurs de l'école empirique nous apprend dès ces premiers temps de quelle manière on doit cultiver cette science lorsqu'on veut atteindre son vrai but; et l'histoire des siècles passés nous rappelle tous ces faits avec une voix instructive, menaçante et consolante tout-à-la-fois; mais combien peu l'entendent, et combien peu sont disposés à lui obéir!

(100) *Ibid.* de libr. propr. p. 366. — *Suid.* lib. II. p. 173.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

ANNÉES avant J. C.	OLYMPIADES.	HISTOIRE du Monde.	HISTOIRE de la Médecine.
3100.	....	COMMENCEMENT de la période indienne ou Caliuga.	
1957.	....	Abraham entre en Canaan.	
1791.	....	Pélasge en Péloponèse.	
1672.	....	....	Premier renseignement des médecins (1 Moïse, L. 2).
1537.	....	Deucalion introduit les Curètes.	
1530.	....	Olen le Lycien.	
1526.	....	Moyse fait sortir les Israélites d'Egypte.	
Idem.	....	Cadmus construit Thèbes	Mélampe.
1511.	....	Danaüs vient d'Égypte.	Orphée. Musée.
1450.	....	Arrivée de Pélops dans la Grèce.	
1270.	....	....	Chiron le Centaure. Bacis le magicien et médecin.
1263.	....	Expédition des Argonautes.	Esculape.
1184.	....	Destruction de Troye ..	Machaon et Podalire.
1134.	....	....	Alexandre construit le premier temple d'Esculape à Titane.
1102.	....	Retour des Héraclides dans le Péloponèse.	
1090.	....	Samuel, prophète des Israélites.	
1080.	....	Saül, roi des Israélites.	

ANNÉES avant J.C.	OLYMPIADES.	HISTOIRE du Monde.	HISTOIRE de la Médecine.
1063.	....	Les Doriens se rendent maîtres de Cos et de Cnide.	
1050.	....	David, roi des Israélites.	
1010.	....	Salomon, roi des Israélites.	
910.	....	Homère (Marm. Arund. Marsh. p. 433 et 434).	
780.	....	Élie, prophète à Israël.	
Idem.	....	Lycurgue, législateur de Sparte.	Thalès de Gortine. Mantis.
776.	I.re 1.	Première olympiade.	
760.	V. 4.	Élisée, prophète à Israël.	....
753.	VI. 3.	Fondation de Rome.	
716.	XVI. 1.	Salmanazar conduit les Israélites en Médie.	
711.	XVII. 2.	Ézéchias, roi de Juda. Isaïe.	.....
696.	XX. 1.	Abaris vient en Grèce.	.....
690.	XXI. 3.	Numa Pompilius à Rome. Aristomène de Messénie.	Esculape est déjà révéré à Rome.
670.	XXVII.	Psammétique, roi d'Égypte.	
649.	XXXII. 4.	Tullus Hostilius à Rome.	Les livres sibyllins sont regardés comme des oracles médicaux à Rome.
639.	XXXV. 2.	Naissance de Thalès de Milet.	
617.	XL. 4.	....	Aristée découvre le Silphium.
600.	XLV. 1.	Marseille construit par les Phocéens.	
592.	XLVII. 1.	Anacharsis et Toxaris arrivent à Athènes.	
584.	XLIX. 1.	Législation de Solon à Athènes.	Nébros et Chrysus, asclépiades.
Idem.	....	Première guerre sacrée contre Cyrrha.	Épiménides de Cnosse.

ANNÉES avant J. C.	OLYMPIADES.	HISTOIRE du Monde.	HISTOIRE de la Médecine.
580.	L. 1.	Onomacrite. Hymnes orphiques. Nabuchodonosor conduit les branches judaïques à Babylone.	Naissance de Pythagore.
569.	LII. 4.	Amasis, roi d'Égypte.	
564.	LIII. 4.	Naissance de Xénophanes de Colophon.	
544.	LIX. 1.	Mort de Thalès de Milet.	
530.	LXII. 3.	Hipparque, fils de Pisistrate, à Athènes. Théagènes de Rhégium. (Scaliger emend. temp. p. 402).	
524.	LXIV. 2.	Polycrates, tyran de Samos.	Démocède de Crotone, médecin périodeute.
514.	LXI. 3.	Darius Hystaspes. . . .	Brutus est envoyé à Delphes à cause d'une peste à Rome.
504.	LXIX. 1.	Parménides.	Naissance d'Empédocle d'Agrigente.
502.	LXIX. 3.	. . . .	Naissance d'Héraclite.
500.	LXX. 1.	. . . .	Destruction de l'ordre de Pythagore. Naissance d'Anaxagore. Métrodore de Cos. Alcméon. Hyppocrate I.er, fils de Gnosidicus.
494.	LXXI.	. . . .	Naissance de Démocrite.
490.	LXXII. 3.	Bataille de Marathon.	
489.	LXXII. 4.	. . . .	Mort de Pythagore.
486.	LXXIII. 3.	Xercès I.er, roi de Perse.	
480.	LXXV. 1.	Bataille des Thermopyles et de Salamine.	
474.	LXXVI. 3.	Artaxercès Marcrochir, roi de Perse.	
472.	LXXVII. 1.	. . . .	Épicharme. Iccus de Tarente.

ANNÉES avant J.C.	OLYMPIADES.	HISTOIRE du Monde.	HISTOIRE de la Médecine.
469.	LXXVII. 4.	Naissance de Socrate.	
467.	LXXVIII. 2.	....	Apollon, médecin. On lui élève un temple à Rome.
460.	LXXX. 1.	....	Naissance d'Hippocrate II, fils d'Héraclide. Temple d'Esculape épidaurien à Rome. Acron d'Agrigente.
455.	LXXXI. 2.	....	Euriphon de Cnide.
450.	LXXXII. 3.	....	Temple de dea Salus, à Rome.
443.	LXXXIV. 1.	....	Mort d'Empédocle.
440.	LXXXIV. 4.	Leucippe, fondateur de l'école éléatique.	Hérodicus de Selyvrée.
436.	LXXXVI. 1.	Perdiccas, roi de Macédoine.	Hippocrate devient célèbre (Cyrill. contra Julian. lib. I, p. 13.)
434.	LXXXVI. 3.	....	Temple de la déesse Hygée à Athènes.
431.	LXXXVII. 2.	Commencement de la guerre du Péloponèse.	
430.	LXXXVII. 3.	....	Naissance de Platon.
429.	LXXXVII. 4.	Mort de Périclès.	
428.	LXXXVIII. 1.	....	Mort d'Anaxagore.
425.	LXXXVIII. 4.	Mort d'Artaxercès Macrochir. Confucius en Chine.	
406.	XCIII. 3.	Bataille d'Arginusa.	
404.	XCIV. 1.	Fin de la guerre du Péloponèse. Artaxercès II, en Perse.	Mort de Démocrite.
400.	XCV. 1.	Mort de Socrate......	Premier Lectisterne à l'occasion d'une maladie épidémique à Rome.
398.	XCV. 3.	....	Ctésias de Cnide.
384.	XCIX. 1.	....	Naissance d'Aristote.

ANNÉES avant J. C.	OLYMPIADES.	HISTOIRE du Monde.	HISTOIRE de la Médecine.
378.	C. 3.	Thèbes est délivrée par Épaminondas et Pélopidas.	
377.	C. 4.	Bataille de Naxos.....	Hippocrate II meurt (d'après quelques-uns).
374.	CI. 3.	Pyrrhon d'Élée.......	Thessale, Dracon et Polybe, successeurs d'Hippocrate.
371.	CII. 2.	Bataille de Leuctres....	Naissance de Théophraste.
370.	CII. 3.	....	Mort d'Hippocrate (d'après quelques-uns). Dioxippe de Cos. Philistion de Locri. Pétrone.
363.	CIV. 2.	Bataille de Mantinée..	Syennesis de Chypre. Diogène.
354.	CVI. 1.	Naissance d'Alexandre de Macédoine.	Dioclès de Caristo. Eudoxe de Cnide.
348.	CVIII. 1.	....	Mort de Platon.
346.	CVIII. 3.	Philippe de Macédoine finit la guerre sacrée, et est reçu parmi les Amphictyons.	
345.	CVIII. 4.	Bataille de Chéronée.	
341.	CIX. 3.	....	Praxagoras de Cos.
336.	CXI. 1.	Alexandre succède à son père.	Chrysippe de Cnide.
335.	CXI. 2.	....	Aristote quitte la cour d'Alexandre.
334.	CXI. 3.	Alexandre commence la guerre contre la Perse.	
331.	CXII. 2.	Il fait construire Alexandrie.	Callisthènes d'Olynthe.
327.	CXIII. 2.	Alexandre fait la conquête des Indes.	Plistonicus.

ANNÉES avant J.C.	OLYMPIADES.	HISTOIRE du Monde.	HISTOIRE de la Médecine.
324.	CXIV. 1.	Mort d'Alexandre.	Aristoxène le Musicien fait mention des plus modernes parmi les anciens Pythagoriciens. (Diogène, VIII, p. 36.)
322.	CXIV. 3.	....	Mort d'Aristote.
321.	CXIV. 4.	Ptolémée Lagus prend possession de l'Égypte.	Eudème de Rhodes.
320.	CXV. 1.	....	Établissement de la bibliothèque d'Alexandrie. Philotime. Mnésithée. Dieuches.
318.	CXV. 3.	Cassandre, général de Macédoine.	Hippocrate IV, fils de Dracon.
307.	CXVIII. 2.	Cassandre, roi de Macédoine.	Zénon de Citium. Hérophile de Chalcédoine. Prémigènes de Mitylène.
304.	CXIX. 1.	Séleucus Nicator, roi de Syrie.	Érasistrate à la cour de Séleucus. (Cynéthus l'Homériste).
290.	CXXIII. 1.	Démétrius Poliorcètes.	Mort de Théophraste. Pyrrhon d'Élée. Philinus de Cos.
285.	CXXIII. 3.	Ptolémée Philadelphe.	Division de la médecine à Alexandrie. Diodore Cronos. Nicias de Milet. Straton de Lampsaque. Straton de Béryte.
279.	CXXV. 2.	....	Naissance de Chrysippe de Soli. Eudème l'Anatomiste. Xénophon l'Érasistratien. Sérapion d'Alexandrie.
276.	CXXVI. 1.	Nicomède, roi de Bithynie.	Mantias le Hérophilien. Philoxène. Démétrius d'Apamée. Héron. Gorgias.

ANNÉES avant J. C.	OLYMPIADES.	HISTOIRE du Monde.	HISTOIRE de la Médecine.
276.	CXXVI. 1.	Antiochus Soter, roi de Syrie.	Glaucias, l'empirique. Ammonius le Lithotome.
264.	CXXIX. 1.	Eumènes I.er, dominateur à Pergame. Première guerre punique.	Lycon de Troye. Amyntas de Rhodes. Apollonius de Memphis. Bacchius de Tanagre.
261.	CXXIX. 4.	....	Mort de Zénon de Citium.
254.	CXXXI. 3.	Théodotus I.er fonde l'Empire de Bactriane.	Callianax. Périgènes.
246.	CXXXIII. 2.	Ptolémée Evergètes en Egypte.	Callimaque. Cydias de Mylasa.
245.	CXXXIII. 3.	Séleucus Callinicus en Syrie.	Lysimaque de Cos.
242.	CXXXIV. 3.	Attale I.er, roi de Pergame.	Sostratus. Nymphodorus.
234.	CXXXVI. 3.		Naissance de Caton le Censeur.
230.	CXXXVII.	Grand incendie de livres dans la Chine.	Chryserme l'Hérophilien.
223.	CXXXIX. 2.	Antiochus-le-Grand en Syrie.	Artémidore de Sida. Charidème.
221.	CXXXIX. 4.	Ptolémée Philopator en Egypte.	Apollophanes l'érasistratien.
219.	CXL. 2.	....	Archagatus arrive à Rome.
218.	CXL. 3.	Seconde guerre punique.	Apollonius Biblas.
206.	CXLIII. 3.	....	Mort de Chrysippe de Soli.
204.	CXLIV. 1.	Ptolémée Epiphanes en Egypte.	André de Caryste. Héraclide d'Erythrée.
198.	CXLV. 3.	Eumènes II, roi de Pergame.	Apollonius Ther. Hermogènes de Tricca.
158.	CLV. 3.	Attale II à Pergame...	Zopyrus.
149.	CLVII. 4.	Troisième guerre punique.	Mort de Caton le Censeur.
146.	CLVIII. 3.	Ptolémée Evergètes II.	Apollonius Mys de Citium.
143.	CLIX. 2.	Mort d'Antiochus Enthéus.	Antiochus Entheus, martyrisé par les Lithotomes.

ANNÉES avant J. C.	OLYMPIADES.	HISTOIRE du Monde.	HISTOIRE de la Médecine.
138.	CLXI. 1.	Attale III, roi de Pergame.	Nicandre. Cléophantes.
126.	CLXIII. 3.	La Bactriane est détruite par les Su's.	
123.	CLXIV. 2.	Mythridate Eupator, roi de Pont.	Gajus.
117.	CLXV. 4.	Cléopâtre, reine d'Égypte.	Apollonius de Tyr. Dioscorides Phacas.
62.	CLXXIX. 3.	Mort de Mithridate.	
49.	CLXXXII. 4.	Jules-César, dictateur.	Héras de Cappadoce.
30.	CLXXXVII. 3.	Mort d'Antoine et de Cléopâtre.	Icésius à Smyrne. Menodore. Pasicrates. Niléus.
Naiss. de J. C.	....	Auguste-César........	Zeuxis de Laodicée.
14.	....	Tibère.	
37.	....	Caligula.	
41.	....	Claudius..............	Alexandre Philaléthès.
54.	....	Néron.	
69.	....	Vespasien............	Démosthènes Philaléthès.
97.	....	Titus................	Aristoxènes l'érasistratien.
81.	....	Domitien............	Ménodotus de Nicomédie.
98.	....	Trajan.	
117.	....	Adrien...............	Theudas de Laodicée. Artémidore Capiton. Dioscurides.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

A

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

X

Y

Z

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES ET DU PREMIER VOLUME.



IMPRIME

Par les soins de J. J. MARCEL, Directeur de l'Imprimerie impériale, Membre de la Légion d'honneur.